



Quo Vadis

Henryk Sienkiewicz

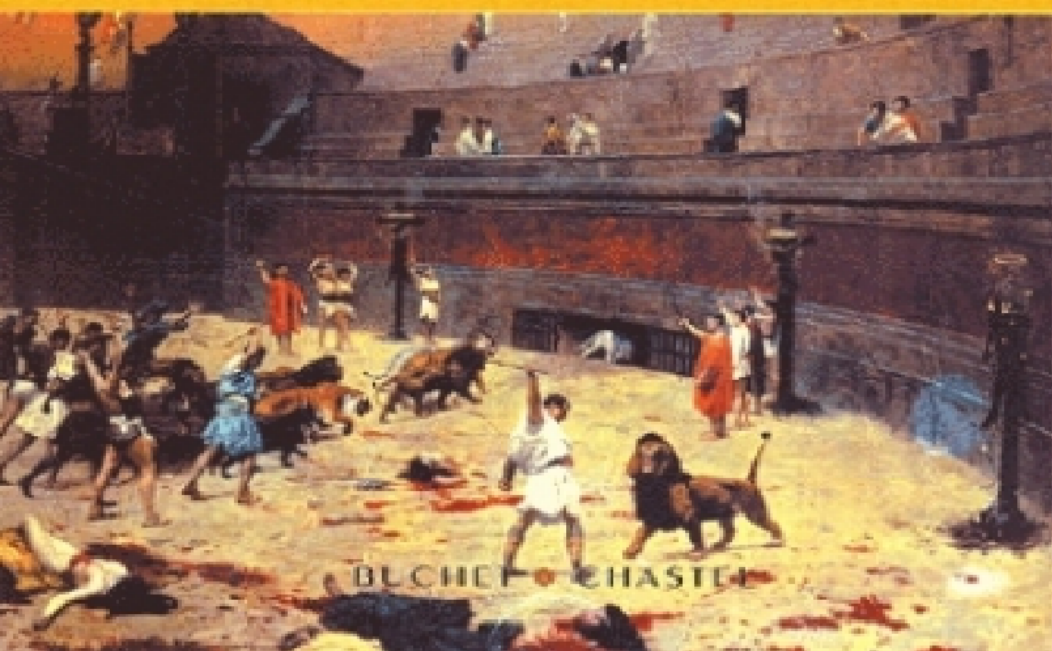
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HENRYK SIENKIEWICZ

QUO VADIS

roman



Henryk Sienkiewicz

QUO VADIS

Roman traduit du polonais par Maria Cieszewska

BUCHET CHASTEL

© by P. Lethielleux, 1901

© by Buchet/Chastel, Pierre Zech éditeur, Paris, 1997

© by Meta Éditions, 2001 pour la nouvelle traduction française
ISBN 2-283-01866-8

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

CHAPITRE I

Pétrone s'était réveillé vers midi, comme à l'ordinaire très fatigué. La veille, il avait été convié chez Néron à un festin qui s'était prolongé fort tard dans la nuit. Depuis un certain temps, sa santé commençait à se gâter. Il disait lui-même qu'il se réveillait le matin comme engourdi et incapable de rassembler ses pensées. Mais le bain matinal et un soigneux pétrissage de son corps, effectué par des esclaves rompus à cela, activaient la circulation de son sang paresseux, le ranimaient, le revigoraient, ce qui fait que, de *l'elaeothesium* (dernier compartiment des bains), il sortait comme ressuscité, les yeux pétillant d'esprit et de gaieté, rajeuni, plein de vie, raffiné, tellement inégalable qu'Othon lui-même n'eût pu rivaliser avec lui, Pétrone, appelé à juste raison, *l'arbiter elegantiarum*.

Il se rendait rarement aux bains publics, à moins que ne s'y trouvât quelque rhéteur qui suscitait l'admiration et dont on parlait en ville, ou qu'il n'y eût dans les éphébies des combats exceptionnels. Il avait d'ailleurs, dans son *insula*, ses propres bains que Celer, le célèbre associé de Sévère, avait agrandis, refaits et aménagés avec un goût tellement sûr que Néron lui-même en reconnaissait la supériorité sur les bains césariens, pourtant plus vastes et incomparablement plus fastueux.

Après ce festin, donc, où, s'étant lassé des pitreries de Vatinius, il avait pris part avec Néron, Lucain et Sénécion à une diatribe sur la question de savoir si la femme avait une âme, il s'était levé tard et prenait son bain comme d'habitude. Deux énormes *balneatores* venaient tout juste de le poser sur une *mensa* de cyprès recouverte d'un *byssus* égyptien d'une blancheur neigeuse, et, de leurs mains trempées dans une huile parfumée, ils commencèrent à frictionner son corps sculptural. Lui, les yeux fermés, attendait que la chaleur du *laconicum* et celle de leurs mains eussent pénétré en lui et en eussent chassé sa lassitude.

Au bout d'un moment, ayant ouvert les yeux, il s'enquit du temps, puis des gemmes que le joaillier Idomène avait promis de lui faire porter ce jour-là. Or il faisait beau, une légère brise soufflait des monts Albains, et les gemmes n'étaient pas arrivées. Pétrone referma les yeux et ordonna qu'on le transportât au *tepidarium* quand, de derrière la portière, surgit le *nomenclator* qui annonça que le jeune Marcus Vinicius, récemment rentré d'Asie Mineure, était venu lui rendre

visite.

Pétrone donna l'ordre de faire entrer le visiteur au *tepidarium* où il se rendit lui-même. Vinicius était le fils de sa sœur aînée qui, des années plus tôt, avait épousé Marcus Vinicius, qui fut consul sous Tibère. Le jeune homme avait, sous les ordres de Corbulon, combattu les Parthes et, la guerre terminée, était revenu à Rome. Pétrone avait pour lui un faible confinant à l'attachement car Marcus était un beau jeune homme athlétique ; il savait de surcroît garder une certaine mesure esthétique dans la débauche, ce que Pétrone appréciait par-dessus tout.

— Je te salue, Pétrone ! dit le jeune homme en entrant d'un pas souple dans le *tepidarium*. Que tous les dieux te soient propices, et surtout Asclépios et Cypris car, sous leur double égide, il ne peut rien t'arriver de mal.

— Bienvenue à Rome et que le repos te soit doux après la guerre ! lui répondit Pétrone, en dégageant sa main des plis de l'étoffe moelleuse de lin dont il était enveloppé. Quoi de neuf en Arménie ? Lors de ton séjour en Asie, n'as-tu pas fait un tour en Bithynie ?

Pétrone avait été jadis proconsul en Bithynie, et l'avait même gouvernée énergiquement et équitablement. Cela était en étrange contradiction avec le caractère de cet homme, célèbre pour son comportement efféminé et un goût très vif pour les jouissances. Aussi aimait-il évoquer cette période qui était une preuve de ce qu'il aurait pu être – et aurait su être – si cela lui avait plu.

— Il m'est arrivé d'aller à Héraclée, répondit Vinicius. Corbulon m'y avait envoyé avec l'ordre d'en ramener des renforts.

— Ah ! Héraclée ! J'y ai connu une jeune fille de Colchide pour laquelle j'aurais donné toutes les divorcées d'ici, sans excepter Poppée. Mais c'est de l'histoire ancienne. Donne-moi plutôt des nouvelles de la frontière des Parthes. À vrai dire, ils m'ennuient, tous ces Vologèse, Tiridate, Tigrane et tous ces barbares qui, comme l'affirme le jeune Arulanus, marchent encore chez eux à quatre pattes et ne font semblant d'être des hommes que devant nous. Mais maintenant on en parle beaucoup à Rome, ne serait-ce que parce qu'il est dangereux de parler d'autre chose.

— Cette guerre se déroule mal, et si n'était Corbulon, elle pourrait se solder par une défaite.

— Corbulon ! Par Bacchus ! C'est un vrai petit dieu de la guerre, un véritable Mars : un grand chef guerrier bien que bouillant, intègre et sot. Je l'aime bien, ne serait-ce que parce que Néron le craint.

— Corbulon n'est pas un sot.

— Tu as peut-être raison. D'ailleurs, cela n'a aucune importance. La sottise, comme dit Pyrrhon, n'est en rien plus mauvaise que la sagesse, et ne diffère d'elle en rien.

Vinicius se mit à parler de la guerre mais lorsque Pétrone referma ses paupières, le jeune homme, voyant son visage las et quelque peu amaigri, changea de sujet et s'enquit avec une certaine sollicitude de sa santé.

Pétrone rouvrit les yeux.

Sa santé !... Non. Elle n'était pas parfaite. À vrai dire, il n'en était pas encore arrivé au stade du jeune Sysenna, qui avait perdu à tel point sa faculté de perception que, quand on le portait au bain, il demandait : « Suis-je assis ? » Mais il n'allait pas très bien. Vinicius venait de le mettre sous la protection d'Asclépios et de Cypris. Cependant, lui, Pétrone, ne croyait pas en Asclépios. On ne savait même pas de qui il était le fils, cet Asclépios : d'Arsinoé ou de Coronide ? Or, quand on n'est pas sûr de la mère, alors que dire du père ! Qui peut, de nos jours, garantir que son père est vraiment le sien ?

Ici, Pétrone se mit à rire, puis il continua :

— J'ai, il est vrai, envoyé il y a deux ans à Épidaure trois douzaines de grives vivantes et une coupe de pièces d'or, mais sais-tu pourquoi ? Eh bien, je me suis dit : cela me fera du bien ou ne m'en fera pas mais cela ne peut en aucun cas me faire de mal. Si dans le monde les gens apportent encore des offrandes aux dieux, c'est que, me semble-t-il, tous raisonnent comme moi. Tous ! Sauf peut-être les muletiers que louent les voyageurs à la *Parta Capène*. À part Asclépios, j'ai eu affaire aussi aux asclépiades, quand l'année dernière, j'ai un peu souffert de la vessie. Ils ont pratiqué pour moi l'incubation. Je savais que c'étaient des escrocs, mais je me suis dit de même : qu'est-ce que je risque ? Le monde repose sur l'escroquerie et la vie est une illusion. Il faut cependant avoir assez de bon sens pour savoir faire la distinction entre les illusions délicieuses et les illusions désagréables. Dans mon *hypocaustum*, j'ordonnerai de faire brûler du bois de cèdre saupoudré d'ambre gris car, dans la vie, je préfère les senteurs aux pestilences. Quant à Cypris à laquelle tu m'as également recommandé, sa protection s'est manifestée pour le moins par un élancement dans ma jambe droite. Mais c'est, par ailleurs, une bonne déesse. Je suppose que toi aussi, tu déposeras tôt ou tard de blanches colombes sur son autel.

— Certes, oui, acquiesça Vinicius. Les flèches des Parthes ne m'ont pas atteint mais le trait de l'Amour m'a touché... de la façon la plus imprévisible, à plusieurs stades des portes de la ville.

— Par les blancs genoux des Grâces ! Tu me raconteras cela quand nous aurons le temps, dit Pétrone.

— Je suis justement venu te demander conseil, s'empressa d'ajouter Marcus.

Mais à cet instant entrèrent les *epilatores* qui s'affairèrent auprès de

Pétrone, tandis que Marcus, sur l'invitation de son oncle à prendre un bain, enlevait sa tunique et entrait dans la baignoire d'eau chaude.

— Ah ! Je ne te demande même pas si ton amour est partagé, reprit Pétrone en contemplant le jeune corps de Vinicius comme sculpté dans le marbre. Si Lysippe t'avait connu, tu aurais aujourd'hui orné, sous la forme d'une statue d'Hercule adolescent, la porte qui mène au Palatin.

Le jeune homme eut un sourire de satisfaction et se plongea dans la baignoire, éclaboussant d'eau chaude la mosaïque qui représentait Héra priant le Sommeil d'endormir Zeus. Pétrone le fixait d'un œil satisfait d'artiste.

Son bain terminé, Marcus se remit à son tour aux mains des *epilatores*, quand entra un *lector*, avec sur le ventre un étui de bronze contenant des rouleaux de parchemin.

— Veux-tu entendre quelque chose ? demanda Pétrone.

— Si c'est une œuvre de toi, alors bien volontiers, répondit Vinicius. Sinon, je préférerais bavarder. Les poètes vous assaillent aujourd'hui à tous les coins de rue ?

— C'est un fait. On ne peut passer devant une basilique, des thermes, une bibliothèque ou une librairie sans voir un poète gesticuler comme un singe. Lorsqu'il est arrivé d'Orient, Agrippa les a pris pour des fous. Mais c'est comme ça de nos jours. César écrit des vers, par conséquent tout le monde doit suivre son exemple. Il est seulement interdit d'écrire des vers meilleurs que ceux de César, et cela étant, je crains un peu pour Lucain. Mais moi j'écris de la prose que je ne sers ni à moi-même ni à d'autres. Ce que le lecteur devait lire, c'était les *Codicilli* de ce pauvre Fabricius Veiento.

— Pourquoi ce « pauvre » ?

— Parce qu'on lui a signifié d'aller faire l'Ulysse et de ne pas réintégrer ses pénates jusqu'à nouvel ordre. Cette odyssée lui sera d'autant plus supportable que sa femme n'est pas Pénélope. Inutile de te dire que l'on a agi sottement. Mais ici, personne ne prend les choses autrement que superficiellement. C'est un livre assez médiocre et insipide que l'on n'a commencé à lire passionnément qu'une fois que l'auteur fut exilé. Maintenant, on entend crier de toutes parts : « *Scandala ! Scandala !* » Il est possible que Veiento ait inventé certaines choses mais moi qui connais la ville, qui connais nos *patres* et nos femmes, je t'assure que tout cela est bien pâle comparé à la réalité. N'empêche que chacun y cherche actuellement soi-même avec appréhension, et ses connaissances avec un malin plaisir. À la librairie d'Avirunus, cent scribes recopient le livre sous la dictée, et son succès est assuré.

— Il n'y est pas question de tes exploits ?

— Si, mais l'auteur s'est mépris sur moi car je suis tout à la fois et

plus mauvais et moins plat qu'il ne me décrit Vois-tu, nous avons ici, depuis longtemps, perdu le sens de ce qui est convenable ou inconvenant, et il me semble à moi-même que cette différence n'existe pas, bien que Sénèque, Musonius et Thraséas fassent semblant de la voir. Moi, cela m'est bien égal. Par Hercule ! Je parle comme je pense ! Mais j'ai cette supériorité sur eux que je sais ce qui est laid et ce qui est beau, et cela, notre poète à la barbe d'airain par exemple, ce charretier, ce chanteur, danseur et histrion, ne le comprend pas.

— Cela me fait tout de même de la peine pour Fabricius. C'était un bon compagnon.

— Son amour-propre l'a perdu. Tous le suspectaient mais personne ne savait exactement de quoi il s'agissait ; lui-même n'a pas su se retenir et il a tout raconté à qui voulait l'entendre sous le sceau du secret. As-tu appris l'histoire de Rufinus ?

— Non.

— Alors passons au *frigidarium* pour nous rafraîchir et je te la raconterai.

Ils se rendirent au *frigidarium*, au milieu duquel jaillissait un jet d'eau rose clair qui exhalait une odeur de violette. Là, assis dans des niches tapissées de soie, ils se délectèrent de la fraîcheur ambiante et restèrent un moment silencieux. Vinicius regardait, songeur, un faune de bronze qui cherchait de ses lèvres avides celles d'une nymphe renversée sur son bras, puis il dit :

— Celui-là a bien raison. Voilà ce qu'il y a de meilleur dans la vie.

— Plus ou moins ! Mais toi, tu aimes, à part cela, la guerre que moi je n'aime pas, parce que, sous les tentes, les ongles se cassent et se décolorent. D'ailleurs, chacun ses goûts. Barbe-d'Airain aime le chant, surtout le sien, tandis que le vieux Scaurus affectionne son vase de Corinthe, posé la nuit près de son lit, et qu'il embrasse pendant ses insomnies. À force de l'embrasser, il en a usé les bords. Dis-moi, écris-tu des vers ?

— Non. Je n'ai jamais composé un seul hexamètre.

— Et joues-tu du luth, chantes-tu ?

— Non.

— Et conduis-tu des chars de course ?

— J'ai, autrefois, participé à une course à Antioche, mais sans succès.

— En ce cas je suis tranquille pour toi. Et de quel parti es-tu à l'hippodrome ?

— Des Verts.

— Alors je suis tout à fait rassuré, surtout que tu possèdes une fortune à vrai dire considérable, mais tu n'es pas aussi riche que Pallas ou Sénèque. Car, vois-tu, il est de bon ton d'écrire des vers, de chanter en s'accompagnant du luth, de déclamer et de participer aux courses

au cirque, mais il est préférable, et surtout moins dangereux, de ne pas écrire de vers, de ne pas jouer d'un instrument, de ne pas chanter et de ne pas faire de courses au cirque. Le mieux, en revanche, est de savoir admirer, lorsque c'est Barbe-d'Airain qui fait tout cela. Tu es beau garçon, donc tu cours le risque de plaire à Poppée. Mais elle a trop d'expérience pour s'éprendre de qui que ce soit. Elle a eu de l'amour à satiété auprès de ses deux premiers maris ; auprès du troisième, il s'agit pour elle de tout autre chose. Sais-tu que cet imbécile d'Othon l'aime toujours à la folie... Il erre là-bas, sur les rochers d'Hispanie, et soupire ; il a perdu ses anciennes habitudes au point de ne plus prendre soin de lui-même, et il lui suffit maintenant pour se faire coiffer de trois heures par jour. Qui se serait attendu à cela, surtout de la part d'Othon ?

— Moi, je le comprends, dit Vinicius. Mais, à sa place, je ferais tout autre chose.

— Et quoi donc ?

— Je formerais avec des montagnards de là-bas des légions qui me seraient fidèles. Ces Ibères sont de vaillants soldats.

— Vinicius ! Vinicius ! Je suis tenté de te dire que tu n'en serais pas capable. Et sais-tu pourquoi ? Ces choses-là, on les fait mais on n'en parle pas, même au conditionnel. Quant à moi, à sa place, je me moquerais de Poppée, je me moquerais de Barbe-d'Airain et je mettrais sur pied pour mes besoins des légions non pas d'Ibères, mais d'Ibériennes. Tout au plus, j'écritrais des épigrammes que d'ailleurs je ne lirais à personne, pas comme ce pauvre Rufinus.

— Tu devais me raconter son histoire.

— Je te la conterai dans *l'unctorium*.

Mais dans *l'unctorium*, l'attention de Vinicius se porta sur autre chose, à savoir sur de ravissantes esclaves qui y attendaient les baigneurs. Deux d'entre elles, des Négresses, semblables à de somptueuses statues d'ébène, se mirent à leur oindre le corps de délicates senteurs d'Arabie ; d'autres, des Phrygiennes habiles dans l'art de la coiffure, tenaient dans leurs mains fines et souples comme des serpents, des miroirs d'acier poli et des peignes ; deux autres, de jeunes Grecques de Cos que l'on eût prises pour des déesses, attendaient en leur qualité de *vestiplicae* le moment d'agencer les plis des togas de leurs maîtres.

— Par Zeus rassembleur des nuages ! s'exclama Vinicius. Quel choix tu as !

— Je préfère la qualité à la quantité, répliqua Pétrone. Toute ma *familia* à Rome ne dépasse pas les quatre cents têtes, et je pense que seuls les parvenus ont sans doute besoin d'un plus grand nombre de domestiques pour leur service personnel.

— Même Barbe-d'Airain ne possède pas de corps plus beaux,

remarqua Vinicius, les narines palpitantes.

Pétrone lui rétorqua avec une certaine nonchalance amicale :

— Tu es mon neveu, et moi je ne suis ni aussi égoïste que Ballua, ni aussi tatillon qu'Aulus Plautius.

Ayant entendu ce dernier nom, Vinicius oublia un moment les jeunes filles de Cos et, relevant vivement la tête, il demanda :

— Comment se fait-il qu'Aulus Plautius te soit venu à l'esprit ? Sais-tu que, m'étant démis le bras devant la ville, j'ai passé une quinzaine de jours chez lui ? Étant passé à côté de moi au moment de l'accident, et voyant combien je souffrais, Plautius m'emmena chez lui, où un de ses esclaves, le médecin Mérion, me soigna. C'est précisément de cela que je voulais te parler.

— Et pourquoi donc ? Serais-tu par hasard tombé amoureux de Pomponia ? En ce cas, je te plains : pas jeune et vertueuse ! Je ne saurais imaginer plus mauvais amalgame. Brr !

— Non, pas de Pomponia, hélas ! répondit Vinicius.

— Alors de qui ?

— Si je le savais moi-même ! Je ne sais même pas exactement quel est son prénom : Lygie ou Callina ? On l'appelle chez eux Lygie, car elle est issue du peuple des Lygiens, tandis que son nom barbare est Callina. Étrange maison que celle de ces Plautius. Elle est pleine de monde et pourtant il y règne un silence semblable à celui des bosquets de Subiacum. Pendant ces dix et quelques jours, je ne savais pas qu'elle abritait une divinité. Quand une fois, à l'aube, je l'ai vue se laver à la fontaine du jardin. Et je te jure sur l'écume de laquelle a surgi Aphrodite que les rayons de l'aurore passaient à travers son corps. J'ai pensé qu'elle se dissiperait au soleil levant comme se dissipe l'étoile du matin. Depuis, je l'ai revue deux fois, et depuis, aussi, je ne sais plus ce qu'est le repos ; je ne connais pas d'autres désirs, je ne veux pas savoir ce que peut me donner la ville, je ne veux pas de femmes, je ne veux pas d'or, je ne veux pas de bronze de Corinthe, ni d'ambre, ni de nacre, ni de vin, ni de festins ; je veux seulement Lygie. Je te le dis franchement Pétrone, je languis d'amour pour elle, comme languit d'amour pour Pasiteia le Sommeil représenté sur la mosaïque de ton *tepidarium* ; je languis d'amour jour et nuit

— Si c'est une esclave, rachète-la.

— Elle n'est pas une esclave.

— Qu'est-elle alors ? Une affranchie de Plautius ?

— N'ayant jamais été une esclave, elle n'a pas pu être affranchie.

— Donc ?

— Je ne sais pas : une fille de roi ou quelque chose de semblable.

— Tu m'intrigues, Vinicius.

— Si tu veux bien m'écouter, j'assouvirai ta curiosité. L'histoire n'est pas trop longue. Tu as peut-être connu personnellement Vannius,

roi des Suèves, qui, chassé de son pays, a fait ici, à Rome, un long séjour et s'est même signalé par sa chance au jeu d'osselets et son habileté à conduire les chars de course. César Drusus le fit remonter sur son trône. Vannius, qui était en réalité un homme remarquable, gouverna tout d'abord avec sagesse et mena des guerres heureuses ; par la suite pourtant, il commença à trop pressurer non seulement ses voisins mais aussi ses propres Suèves. C'est alors que ses deux neveux, Vangio et Sido, fils de Vibilius, roi des Hermandures, décidèrent de le contraindre à partir de nouveau pour Rome... tenter sa chance aux osselets.

— Je m'en souviens, c'était il n'y a pas si longtemps, sous le règne de Claude.

— Oui. Une guerre éclata. Vannius appela à son secours les Yazygues. En revanche, ses gentils neveux firent appel aux Lygiens qui, ayant entendu parler des richesses de Vannius et, alléchés par l'espoir d'un butin, accoururent en si grand nombre que l'empereur Claude lui-même commença à craindre pour la paix à la frontière. Claude ne voulait pas s'immiscer dans les guerres des barbares. Il écrivit cependant à Atelius Hister, qui commandait la légion du Danube, de porter une attention vigilante au déroulement de cette guerre et de ne pas permettre de troubler notre paix. Hister exigea alors des Lygiens qu'ils lui promissent de ne pas franchir la frontière. Non seulement ils acceptèrent de respecter cette exigence, mais donnèrent encore des otages parmi lesquels se trouvaient la femme et la fille de leur chef... Tu sais que les barbares emmènent à la guerre leurs femmes et leurs enfants. Eh bien ! Ma Lygie est la fille de ce chef.

— D'où sais-tu tout cela ?

— Aulus Plautius lui-même me l'a dit. Et, effectivement, les Lygiens n'ont pas alors franchi la frontière, mais les barbares arrivent comme l'orage et s'éloignent de même. Les Lygiens eux aussi disparurent ainsi avec leurs cornes d'aurochs sur leurs têtes. Ils avaient battu les Suèves et les Yazygues de Vannius, mais leur roi avait péri, de sorte qu'ils repartirent avec leur butin et laissèrent les otages aux mains d'Hister. Peu après, la femme du chef des Lygiens mourut, Hister ne sachant que faire de l'enfant qu'elle laissait, l'envoya au gouverneur de toute la Germanie, Pomponius. Celui-ci, la guerre avec les Cattes ayant pris fin, rentra à Rome où Claude, comme tu sais, lui permit de célébrer son triomphe. La fillette a suivi alors le char du vainqueur mais la cérémonie terminée, comme on ne pouvait la considérer comme une esclave, Pomponius à son tour ne sut qu'en faire ; il finit par la remettre à sa sœur, Pomponia Graecina, femme de Plautius. Dans cette maison où tout, depuis les maîtres jusqu'à la volaille du poulailler, est vertueux, elle a grandi vierge, et, hélas ! tout

aussi vertueuse que Graecina elle-même, et si belle que même Poppée semblerait être auprès d'elle une figue d'automne à côté d'une pomme des Hespérides.

— Et alors ?

— Eh bien ! Je te le répète, depuis que j'ai vu près de la fontaine les rayons du soleil traverser son corps, j'en suis éperdument amoureux.

— Elle est donc aussi transparente qu'une lamproie ou une jeune sardine ?

— Ne plaisante pas, Pétrone, et si tu te fais des illusions à cause de la désinvolture avec laquelle je te parle de ma passion, alors sache qu'une robe chatoyante couvre souvent de profondes blessures. Je dois te dire aussi que, de retour d'Asie, j'ai passé une nuit dans le temple de Mopsos dans l'attente d'un songe prophétique. Or, dans mon sommeil, Mopsos lui-même m'est apparu et m'a annoncé qu'un grand bouleversement surviendrait dans ma vie par le biais de l'amour.

— J'ai entendu Pline dire qu'il ne croyait pas aux dieux mais croyait aux songes, et il se peut qu'il ait raison. Mes plaisanteries ne m'empêchent pas de penser parfois qu'il n'existe vraiment qu'une seule divinité, éternelle, toute-puissante, créatrice – *Venus Genitrix*. Elle unit les âmes, unit les corps et les choses. Éros a sorti le monde du chaos. A-t-il bien fait ? C'est une autre affaire, mais dès lors qu'il en est ainsi, nous devons reconnaître sa puissance ; libre à nous de ne pas la bénir...

— Ah, Pétrone ! Il est plus facile en ce monde de faire de la philosophie que de donner un bon conseil.

— Dis-moi ce que tu veux en fait.

— Je veux avoir Lygie. Je veux que mes bras, qui, maintenant, n'étreignent que l'air, puissent l'étreindre, elle, et la serrer sur mon cœur. Je veux respirer son souffle. Si elle était une esclave, je donnerais pour elle à Aulus cent filles aux jambes blanchies à la chaux en signe qu'elles ont été mises en vente pour la première fois. Je veux l'avoir chez moi aussi longtemps que ma tête ne sera aussi blanche que la cime du Soracte en hiver.

— Elle n'est pas une esclave mais, finalement, elle fait partie de la *familia* de Plautius et, vu qu'elle est une enfant abandonnée, elle peut être considérée comme *alumna*. Plautius pourrait te la céder s'il le voulait.

— Alors tu ne connais pas Pomponia Graecina. D'ailleurs, tous les deux se sont attachés à elle comme à leur propre enfant.

— Je connais Pomponia. Un vrai cyprès. Si elle n'était pas la femme d'Aulus, on pourrait la louer comme pleureuse. Depuis la mort de Julia, elle n'a pas quitté la sombre *stola*, et semble déjà, de son vivant, marcher dans une prairie constellée d'asphodèles. Elle est, de

surcroît *univira*, et donc, parmi nos femmes quatre et cinq fois divorcées, elle est, en même temps, un phénix... Mais à propos... as-tu ouï dire que le Phénix serait réellement ressuscité en ce moment en Haute-Égypte, ce qui ne lui arrive pas plus d'une seule fois en cinq cents ans !

— Pétrone ! Pétrone ! Nous parlerons du Phénix une autre fois.

— Que puis-je te dire, mon cher Marc ? Je connais Aulus Plautius qui, bien qu'il blâme mon mode de vie, a un certain faible pour moi, peut-être même a-t-il plus d'estime pour moi que pour bien d'autres, car il sait que je n'ai jamais été un délateur comme Domitius Afer, Tigellin et toute la bande des amis d'Ahénobarbe. Sans me poser en stoïcien, j'ai tout de même désapprouvé certains procédés de Néron sur lesquels Sénèque et Burrhus ont fermé les yeux. Si tu penses que je peux obtenir pour toi quelque chose d'Aulus, alors je suis à ton service.

— Je pense que tu le peux. Tu as de l'ascendant sur lui et, de plus, ton esprit a des ressources inépuisables. Si tu te penchais sur la question et parlais à Plautius...

— Tu te fais une trop haute idée de mon ascendant et de mon esprit, mais s'il ne s'agit que de cela, alors je parlerai à Plautius dès qu'ils seront de retour en ville.

— Ils sont rentrés il y a deux jours.

— En ce cas, allons dans le *triclinium* où nous attend le petit déjeuner, puis, après nous être restaurés, nous nous ferons porter chez Aulus.

— Tu m'as toujours été sympathique, répliqua Vinicius avec vivacité, mais, maintenant, j'ordonnerai sans doute de placer ta statue parmi mes lares. Tiens, une statue aussi belle que celle-ci, et je déposerai des offrandes à ses pieds.

Ayant dit cela, il se tourna vers les statues qui ornaient tout un mur de la salle de réunion, et montra de la main une statue de Pétrone en Hermès, le caducée à la main.

Puis il ajouta :

— Par la lumière d'Hélios ! Si le « divin » Alexandre te ressemblait, alors on ne saurait nous étonner d'Hélène.

Il y avait dans cette exclamation autant de sincérité que de flatterie. En effet, quoique plus âgé et moins athlétique, Pétrone était même plus beau que Vinicius. Les femmes, à Rome, admiraient non seulement la finesse de son esprit et son goût, qui lui avait valu le qualificatif d'arbitre de l'élégance, mais aussi son corps. On pouvait lire cette admiration sur le visage de ces jeunes filles de Cos qui agençaient les plis de sa toge. L'une d'elles, du nom d'Eunice, qui l'aimait secrètement, le regardait dans les yeux avec humilité et émerveillement.

Mais lui ne leur prêtait pas attention. Tout en souriant, il cita, pour toute réponse, une expression de Sénèque concernant les femmes :

— *Animal impudens...*, etc.

Puis, posant son bras sur les épaules de Vinicius, il l'emmena dans le *triclinium*.

Dans l'*unctorium*, les deux jeunes Grecques, les Phrygiennes et les deux Négresses se mirent à ranger les *epilichnia* à parfums. Mais à cet instant, de derrière la portière légèrement écartée, du côté du *frigidarium*, apparurent les têtes des *balneatores* et l'on entendit un léger « psst ». À ce signal, une des jeunes Grecques, les Phrygiennes et les deux Éthiopiennes firent un bond et disparurent en un clin d'œil derrière la portière. Dans les thermes commençait un moment d'ébats et de débauche que ne réprimait pas l'inspecteur, étant donné qu'il avait lui-même maintes fois pris part à des licences semblables. D'ailleurs, Pétrone lui aussi s'en doutait, mais en homme indulgent et n'aimant pas sévir, il feignait de ne pas le voir.

Seule Eunice était restée dans l'*unctorium*. Pendant un moment, elle tendit l'oreille et écouta les voix et les rires qui s'éloignaient en direction du *laconicum*, puis, soulevant l'escabeau à revêtement d'ambre et d'ivoire sur lequel Pétrone s'était assis il y avait un instant, elle le rapprocha avec précaution de la statue de son maître.

L'*unctorium* était inondé de la lumière des rayons solaires et des couleurs réfléchies par les marbres irisés du revêtement des murs.

Eunice monta sur l'escabeau et, se trouvant à la hauteur de la statue, elle jeta soudain ses bras autour de son cou, puis, ayant rejeté en arrière ses cheveux dorés, et blottissant son corps rose contre le marbre blanc, elle pressa fougueusement sa bouche contre les lèvres froides de Pétrone.

CHAPITRE II

Après le repas, appelé petit déjeuner, que les deux hommes avaient commencé à un moment où le commun des mortels avait depuis longtemps fini le *prandium* de midi, Pétrone proposa un petit somme. Selon lui, il était encore trop tôt pour faire des visites. Il y avait à vrai dire des gens qui commençaient à rendre visite à leurs amis au lever du jour, considérant cela, au surplus, comme une ancienne coutume romaine, mais lui, Pétrone, estimait que c'était une coutume barbare. Les heures de l'après-midi étaient les plus convenables, et encore, pas avant que le soleil ne fût passé du côté du temple de Jupiter Capitolin, et n'eût commencé à éclairer le Forum de biais. En automne il pouvait encore faire chaud, et les gens rassasiés, dormaient après leur repas. En attendant, il était agréable d'écouter le bruissement de la fontaine dans l'atrium et, après le millier de pas obligatoire, de s'assoupir dans la lumière rouge filtrée par le *velarium* pourpre à demi tiré.

Vinicius donna raison à Pétrone et ils décidèrent de marcher un peu. Ce faisant, ils parlèrent nonchalamment de ce qui se passait au Palatin et en ville tout en philosophant quelque peu sur la vie. Puis Pétrone se rendit au *cubiculum* mais il ne dormit pas longtemps. Au bout d'une demi-heure, il en ressortit et, ayant demandé qu'on lui apportât de la verveine, il se mit à la humer et à s'en frictionner les mains et les tempes.

— Tu ne peux savoir comme cela revigore et rafraîchit, dit-il. Maintenant, je suis prêt.

La litière attendait depuis longtemps ; ils y entrèrent donc et se firent porter au *vicus Patricius*, à la maison d'Aulus. L'*insula* de Pétrone se trouvait sur le versant sud du Palatin dans les parages de ce que l'on appelait les *Carinae* ; le chemin le plus court passait donc en contrebas du Forum, mais comme Pétrone voulait à l'occasion entrer chez l'orfèvre Idomène, il donna l'ordre qu'on les portât par le Vicus Apollinus et le Forum dans la direction du *vicus Sceleratus*, à l'angle duquel il se trouvait plein de boutiques de toute sorte.

D'énormes Nègres soulevèrent la litière et se mirent en marche, précédés par des esclaves appelés *pedisequi*. Pendant quelque temps, Pétrone, gardant le silence, porta à ses narines ses mains embaumant la verveine, et parut réfléchir à quelque chose. Au bout d'un moment, il dit :

— Il me vient à l'esprit que si ta nymphe des bois n'est pas une

esclave, alors elle peut quitter la maison des Plautius et s'installer chez toi. Tu l'entourerais d'amour et la comblerais de richesses, tout comme je l'ai fait avec ma Chrysothémis adorée dont, entre nous, je me suis lassé au moins autant qu'elle de moi.

Marcus hocha la tête.

— Non ? s'étonna Pétrone. Dans le pire des cas, l'affaire serait portée devant l'empereur, et tu peux être sûr que, grâce à mon influence, notre Barbe-d'Airain prendrait fait et cause pour nous.

— Tu ne connais pas Lygie ! rétorqua Vinicius.

— Alors permets-moi de te demander si tu la connais, toi, autrement que de vue ? Lui as-tu parlé ? Lui as-tu avoué ton amour ?

— Je l'ai vue une première fois à la fontaine, puis je l'ai rencontrée encore à deux reprises. N'oublie pas que, durant mon séjour chez les Aulus, j'étais logé dans la villa latérale affectée aux hôtes et, ayant le bras démis, je ne pouvais prendre place à la table commune. Ce n'est qu'à la veille du jour annoncé de mon départ que j'ai, lors du souper, rencontré Lygie, mais je n'ai pu lui adresser un seul mot. J'ai dû écouter Aulus et ses récits sur ses victoires remportées en Bretagne, puis sur le déclin des petites exploitations en Italie, déclin que Licinius Stolo avait déjà essayé de prévenir. Je ne sais au juste si Aulus est capable de parler d'autre chose et je ne pense pas que nous puissions nous y dérober, à moins que tu ne veuilles prêter l'oreille à ses doléances sur les mœurs efféminées de nos jours. Il y a chez eux des faisans dans les volières mais ils ne les mangent pas, partant du principe que tout faisan consommé rapproche la fin de la puissance romaine. La deuxième fois, j'ai rencontré Lygie près de la citerne du jardin, avec, dans la main, un roseau fraîchement cueilli dont elle trempait la hampe dans l'eau pour en arroser les iris poussant à l'entour. Regarde mes genoux ! Sur le bouclier d'Héraclès, je t'assure qu'ils ne tremblaient pas lorsque des nuées de Parthes fonçaient en rugissant sur nos manipules, mais, auprès de cette citerne, ils ont tremblé. Troublé comme un jeune garçon qui porte encore la bulle au cou, je quémandais seulement de mes yeux un peu de pitié, sans pouvoir prononcer un seul mot.

Pétrone le regarda avec comme une pointe de jalousie.

— Homme heureux ! dit-il. Même si le monde et la vie étaient incomparablement plus mauvais, un seul bien éternel y resterait : la jeunesse.

Au bout d'un moment, il demanda :

— Et tu ne lui as pas adressé la parole ?

— Si. Ayant un tant soit peu repris mes esprits, je lui ai dit que j'étais rentré d'Asie, que je m'étais démis le bras à l'entrée de la ville mais que, au moment où il me fallait quitter cette maison hospitalière, je m'apercevais que la souffrance y avait un plus grand prix que la

volupté partout ailleurs, que la maladie y avait plus de prix que la santé partout ailleurs. Elle écoutait mes paroles, elle aussi troublée et la tête baissée, tout en dessinant quelque chose de son roseau sur le sable safran. Puis elle releva les yeux, regarda encore une fois les signes tracés, puis, encore une fois, posa son regard sur moi comme si elle voulait me demander quelque chose ; puis soudain elle s'est enfuie comme une hamadryade devant un faune stupide.

— Elle doit avoir de beaux yeux.

— Comme la mer, et je m'y suis noyé comme dans la mer. L'Archipel, crois-moi, est moins bleu. Au bout d'un moment, le petit Plautius est accouru et a commencé à me demander quelque chose, mais je n'ai pas compris ce qu'il voulait.

— Ô Athéna ! s'exclama Pétrone, ôte des yeux de ce garçon le bandeau que lui a noué Éros, sinon il se fracassera la tête contre une colonne du temple de Vénus.

Puis il se tourna vers Vinicius :

— Ô toi, bourgeon printanier de l'arbre de vie ! Toi, premier rameau vert de vigne ! Je devrais ordonner de te porter non pas chez les Plautius, mais à la maison de Gelosius, où il y a une école pour les garçons qui n'ont pas conscience de la vie.

— Où veux-tu en venir au juste ?

— Qu'a-t-elle tracé sur le sable ? N'était-ce pas le nom de l'Amour, ou bien un cœur transpercé de son trait ou encore quelque chose qui laisserait entendre que les satyres ont déjà chuchoté à l'oreille de cette nymphe divers secrets de la vie ? Comment pouvait-on ne pas regarder ces signes !

— J'ai endossé la toge il y a plus longtemps que tu ne le penses, répliqua Vinicius, et avant même que ne soit accouru le petit Plautius, j'ai examiné attentivement ces signes. Je sais, en effet, qu'en Grèce aussi bien qu'à Rome, les jeunes filles dessinent parfois sur le sable ce que n'ose prononcer leur bouche... Mais devine ce qu'elle a tracé.

— Si c'est autre chose que ce que je t'ai dit, alors je ne le devinerai pas.

— Un poisson.

— Que dis-tu ?

— Je dis bien : un poisson. Cela voulait-il dire qu'un sang froid coule encore dans ses veines ? Je ne saurais le dire. Mais toi qui m'as comparé à un bourgeon printanier de l'arbre de vie, tu sauras sans doute mieux que moi comprendre ce signe ?

— *Carissime !* C'est Pline que tu dois interroger à ce sujet. Il s'y connaît en poissons. Si le vieil Apicius vivait encore, il eût peut-être lui aussi su te dire quelque chose, étant donné qu'il a mangé au cours de sa vie plus de poissons que ne peut en contenir en une fois le golfe de Naples.

La conversation s'interrompit car ils étaient entrés dans une rue grouillante de monde et le vacarme les empêcha de s'entendre. Par le *vicus Apollinis*, ils débouchèrent sur le *Forum Romanum*, où par beau temps, avant le coucher du soleil, on voyait des foules d'oisifs venus ici pour flâner parmi les colonnes, pour porter les nouvelles et en écouter, pour regarder passer les litières avec des personnages illustres, et enfin, pour jeter un coup d'œil dans les bijouteries, aux comptoirs des changeurs, dans les magasins de soieries, d'articles de bronze et autres, nombreux dans les maisons qui occupaient une partie du Marché en face du Capitole. La moitié du Forum, juste en contrebas du château, était déjà plongée dans l'ombre ; en revanche, les colonnes des temples se dressant plus haut apparaissaient éclatantes de lumière sur le fond de l'azur du ciel. Celles des édifices situés plus bas projetaient des ombres allongées sur les dalles de marbre. Il y en avait tant partout que le regard s'y perdait comme dans une forêt. On eût dit que toutes ces constructions et ces colonnes se sentaient à l'étroit les unes avec les autres. Elles s'étagaient les unes au-dessus des autres, couraient à droite et à gauche, escaladaient les collines, se blottissaient contre les murs du château, ou bien l'une contre l'autre à l'instar de troncs d'arbres plus ou moins hauts, plus ou moins gros ou fins, dorés ou blancs, tantôt s'épanouissant sous les architraves en feuilles d'acanthé, tantôt s'enroulant en volutes ioniques ou encore surmontées d'un simple carré dorique. Au-dessus de cette forêt brillaient des triglyphes multicolores, des statues de dieux émergeaient des tympanes, des quadriges ailés, dorés, semblaient vouloir s'envoler des frontons dans les airs, dans cet azur silencieux suspendu au-dessus de cette agglomération compacte de temples. Au milieu du Marché et sur ses bords s'écoulait un flot humain : des foules se promenaient sous les arcades de la basilique de Jules César ; des foules aussi étaient assises sur les marches du temple de Castor et Pollux et erraient autour du petit temple de Vesta, semblables sur ce fond de marbre à des essaims multicolores de papillons ou de scarabées. D'en haut, par d'énormes marches, du côté du temple dédié à *Jovi Optimo Maximo*, déferlaient de nouvelles vagues humaines ; près des rostres, on écoutait des orateurs occasionnels ; ça et là, on entendait les boniments bruyants des marchands de fruits, de vins ou d'eau mélangée à du jus de figue, des charlatans vantant leurs remèdes miraculeux, des devins, des voyeurs de trésors cachés, des interprètes de songes. Par-ci par-là, au brouhaha des conversations et des interpellations se mêlaient les sons de sistres, de sambuques égyptiennes ou de flûtes grecques. À tel ou tel autre endroit, des malades, des personnes pieuses ou des affligés portaient des offrandes aux temples. Parmi les gens, sur les dalles de pierre, se posaient des bandes de pigeons impatients de picorer les grains des offrandes,

semblables à des taches mouvantes, bigarrées et sombres, qui brusquement s'envolaient dans un grand bruissement d'ailes pour s'abattre aussitôt sur les espaces désertés par la foule. De temps en temps, des groupes de gens s'écartaient pour laisser passer des litières dans lesquelles on voyait de fins visages de femmes ou des têtes de sénateurs ou de guerriers, aux traits comme figés ou usés par la vie. Une population cosmopolite clamait leurs noms, les accompagnant de sobriquets, de railleries ou de louanges. Parfois, des détachements de soldats ou de vigiles chargés de veiller au bon ordre dans les rues se frayaient un passage parmi les groupes désordonnés et avançaient d'un pas cadencé. On entendait parler en grec tout autant qu'en latin.

Vinicius, qui n'avait pas été depuis longtemps dans la ville, regardait avec une certaine curiosité ce fourmillement humain et ce *Forum Romanum* qui, tout à la fois, régnait sur la vague du monde et en était submergé et que, devinant la pensée de son compagnon, Pétrone qualifiait de « nid de Quirites sans Quirites ». Et réellement, l'élément indigène disparaissait presque dans cette foule composée de toutes les races et de tous les peuples. On y voyait des Éthiopiens, des géants du Nord lointain aux cheveux blonds, des Bretons, des Gaulois, des Germains, des habitants de la Sérique, aux yeux bridés, des gens des bords de l'Euphrate et des rives de l'Indus aux barbes teintées couleur brique, des Syriens des bords de l'Oronte aux doux yeux noirs, des habitants des déserts d'Arabie n'ayant que les os et la peau, des Juifs à la poitrine cave, des Égyptiens avec un éternel sourire indifférent aux lèvres, des Numides et des Africains, des Grecs de l'Hellade qui régnaient sur cette ville sur un pied d'égalité avec les Romains mais par leur savoir, leur art, leur sagesse et leur fourberie, et des Grecs des îles et d'Asie Mineure, et d'Égypte, et d'Italie, et de la Gaule narbonnaise. Dans la foule d'esclaves aux oreilles percées, il ne manquait pas non plus de gens libres, oisifs, que l'empereur amusait, nourrissait, et même habillait ; et de nouveaux venus attirés dans l'immense ville par la facilité de la vie et les possibilités de faire fortune qu'elle offrait ; il ne manquait pas non plus de marchands et de prêtres de Sérapis, palmes dans la main, et de prêtres d'Isis sur les autels de laquelle on déposait plus d'offrandes qu'au temple de Jupiter Capitolin ; et aussi de prêtres de Cybèle, portant dans la main des gerbes dorées de riz, de même que de prêtres de dieux itinérants, de danseuses orientales à mitres aux couleurs criardes, et de vendeurs d'amulettes, et de charmeurs de serpents, et de mages de Chaldée ; et enfin, de gens sans aucune activité qui, toutes les semaines, venaient dans les greniers des bords du Tibre quémander du blé, se battaient dans les cirques pour des billets de loterie, passaient leurs nuits dans des maisons invariablement croulantes du Transtévère, et, les jours ensoleillés et chauds, sous les cryptoportiques, dans les sales gargotes

de Suburre, sur le pont de Milvius ou bien devant les *insulae* des puissants où on leur jetait de temps en temps des reliefs de la table des esclaves.

Pétrone était bien connu de ces foules. Aux oreilles de Vinicius parvenait continuellement l'exclamation : « Hic est ! », « C'est lui ! » On l'aimait pour sa générosité ; sa popularité avait grandi surtout depuis que l'on avait appris qu'il était intervenu auprès de César contre la peine de mort à laquelle avait été condamnée toute la *familia*, c'est-à-dire tous les esclaves sans distinction de sexe et d'âge, du préfet Pédanius Secundus, et cela parce que l'un d'eux avait, dans un mouvement de désespoir, tué cet homme cruel. Pétrone avait, à vrai dire, répété fort que cela lui était bien égal et qu'il n'en avait parlé à César qu'en privé, en tant qu'arbitre du bon goût dont les sentiments esthétiques s'insurgeaient contre ce massacre barbare, digne de certains Scythes mais non pas des Romains. Il n'en restait pas moins que le peuple, que ce massacre avait indigné, aimait Pétrone depuis lors.

Lui, ne s'en souciait guère. Il se souvenait que ce peuple avait aussi aimé Britannicus que Néron avait empoisonné, et Agrippine qu'il avait fait assassiner, et Octavie que l'on avait étouffée sur la *Pandateria* après lui avoir ouvert les veines dans la vapeur chaude, et Rubellius Plautus que l'on avait exilé, et Thraséas dont chaque jour pouvait être celui de sa condamnation à mort. L'amour du peuple pouvait être plutôt considéré comme un signe de mauvais augure, et Pétrone le sceptique était en même temps superstitieux. Il méprisait le peuple doublement : et comme aristocrate et comme esthète. Des gens qui sentaient les fèves grillées qu'ils portaient sur eux et qui, de plus, étaient éternellement enroués et suants d'avoir joué à la *mora* dans les coins des rues et sous les péristyles ne méritaient pas d'être appelés des hommes.

Aussi, sans répondre aucunement ni aux applaudissements ni aux baisers qu'on lui envoyait de-ci de-là, relatait-il à Marcus la mésaventure de Pédanius, raillant en l'occurrence la versatilité de la populace des rues qui, le lendemain du jour où elle s'était dangereusement insurgée, applaudissait Néron se rendant au temple de Jupiter Stator. Mais devant la librairie d'Avirunus, il ordonna de s'arrêter et, descendit de la litière pour aller acheter un manuscrit luxueux qu'il remit à Vinicius.

— C'est un cadeau pour toi, dit-il.

— Merci ! répondit Vinicius.

Puis, ayant jeté un coup d'œil au titre, il demanda :

— Le *Satiricon* ? Voilà quelque chose de nouveau. De qui est-ce ?

— De moi. Mais moi, je ne veux pas suivre l'exemple de Rufinus dont je devais te raconter l'histoire, ni celui de Fabricius Veiento ;

c'est pourquoi personne ne le sait, et toi n'en souffle mot à quiconque.

— Tu m'avais pourtant dit que tu n'écrivais pas de vers, remarqua Vinicius en jetant un coup d'œil au texte, alors que j'y vois une prose qui en est abondamment émaillée.

— Quand tu le liras, prête une attention particulière au festin de Trimalcion. Quant aux vers, je m'en suis *dégoûté* depuis que Néron écrit une épopée. Vois-tu, quand Vitellius veut se soulager, il utilise un bâtonnet d'ivoire qu'il s'introduit dans la gorge ; d'autres se servent de plumes de flamant trempées dans l'huile ou dans une décoction de serpolet. Moi, en revanche, je lis les poésies de Néron, et l'effet est immédiat. Je peux ensuite les louer sinon avec la conscience tranquille, du moins avec l'estomac vide.

Sur ces mots, il fit de nouveau arrêter la litière devant la boutique de l'orfèvre Idomène, puis, l'affaire des gemmes étant réglée, il ordonna qu'on le portât directement à la maison d'Aulus.

— Chemin faisant je te raconterai, comme illustration de ce qu'est l'amour-propre d'un auteur, l'histoire de Rufinus, dit-il.

Mais avant même qu'il ne l'entamât tournèrent dans le *Vicus Patricius* et se trouvèrent bientôt devant la demeure d'Aulus. Un jeune et robuste *janitor* leur ouvrit la porte menant à l'*ostium*, au-dessus de laquelle une pie enfermée dans une cage les accueillit bruyamment du mot « *Salve* ».

En allant du second Vestibule appelé *ostium* à l'atrium proprement dit, Vinicius demanda :

— As-tu remarqué que le portier ici n'a pas de chaînes ?

— C'est une étrange maison, répondit Pétrone à mi-voix. Tu sais sans doute qu'on a soupçonné Pomponia Graecina de professer une superstition orientale, consistant à vénérer un certain Chrestos. Il semble bien que ce soit Crispinilla qui lui ait rendu ce service, Crispinilla qui ne peut pardonner à Pomponia de s'être, toute sa vie, contentée d'un seul mari. *Univira* !... Il serait plus facile aujourd'hui à Rome de se procurer un plat de lactaires délicieux de Norique. Elle a été jugée par un tribunal familial...

— Tu as raison, c'est une bien étrange maison. Je te raconterai plus tard ce que j'y ai entendu et vu.

Cela dit, ils entrèrent dans l'atrium. L'*atriensis*, esclave préposé du lieu, envoya le *nomenclator* annoncer les visiteurs tandis que d'autres domestiques leur avançaient des chaises et de petits tabourets pour leurs pieds. Pétrone, qui n'était jamais venu dans cette maison austère, s'imaginant qu'il y régnait une perpétuelle tristesse, regardait autour de lui avec quelque étonnement et comme déconcerté, car l'atrium faisait plutôt une impression agréable. D'en haut, par une grande ouverture, se déversait un faisceau de lumière claire qui se brisait en milliers d'étincelles sur un jet d'eau. Le bassin carré, appelé *implivium*,

au milieu duquel se trouvait une fontaine, et destiné à recevoir par mauvais temps l'eau des pluies qui tombait par l'ouverture de la toiture, était entouré d'anémones et de lys. On avait dans cette maison, semblait-il, une prédilection particulière pour les lys car il y en avait des touffes entières, et des blancs et des rouges, de même que pour les iris d'un bleu saphir, dont les délicats pétales, saupoudrés de poussière d'eau, paraissaient argentés. Parmi les mousses humides où étaient posés des pots de lys et parmi les feuillages se dressaient des statuettes de bronze qui représentaient des enfants et des oiseaux aquatiques. Dans un coin, une biche, coulée dans le bronze également, penchait au-dessus de l'eau, sa tête verdâtre, couverte de vert-de-gris, comme si elle voulait boire. Le sol de l'atrium était fait d'une mosaïque ; les murs, en partie à revêtement de marbre et en partie décorés de fresques représentant des arbres, des poissons, des oiseaux et des griffons, attiraient le regard par le jeu des couleurs. L'huissierie des portes des pièces latérales était ornée d'écaille de tortue et même d'ivoire ; adossées aux murs, entre les portes, se dressaient des statues d'ancêtres d'Aulus. On devinait partout un bien-être paisible, sans ostentation mais plein de noblesse et d'assurance.

Pétrone dont la demeure était incomparablement plus somptueuse et raffinée, ne put pourtant y trouver la moindre chose qui pût offusquer son goût. Il allait en faire la réflexion à Vinicius quand un esclave, le *velarius*, écarta la portière qui séparait l'atrium du *tablinum* et l'on vit apparaître dans le fond Aulus Plautius qui venait d'un pas rapide.

C'était un homme qui approchait du crépuscule de sa vie, aux cheveux grisonnants, mais robuste, au visage énergique, quelque peu court et semblable à une tête d'aigle. Cette fois, il s'y reflétait un peu d'étonnement, voire de l'inquiétude, du fait de l'arrivée intempestive d'un ami, compagnon et confident de Néron.

Pétrone, homme du monde perspicace, ne fut pas sans s'en apercevoir ; aussi, après les premières paroles de salutations, annonçait-il avec toute l'éloquence et l'aisance dont il était capable qu'il venait remercier son hôte des soins qui avaient été prodigués au fils de sa sœur, et que seule la reconnaissance était le mobile de sa visite à laquelle, d'ailleurs, l'avaient enhardi ses anciens rapports avec Aulus.

Aulus de son côté l'assura qu'il lui était agréable de le recevoir, mais pour ce qui était de la reconnaissance, affirmait-il, c'était lui-même qui s'en sentait redevable bien que Pétrone ne se doutât probablement pas des raisons de cela.

Pétrone, effectivement, ne s'en doutait pas. C'est en vain que, levant au ciel ses yeux noisette, il tâchait de se remémorer le moindre service rendu à Aulus ou à qui que ce fût. Il ne s'en souvenait d'aucun, à moins que ce ne fût sans doute celui qu'il avait l'intention de rendre

à Vinicius. Mais après tout, il se pouvait que pareille chose ait eu lieu malgré lui, uniquement malgré lui.

— J'aime et j'estime beaucoup Vespasien, poursuivait Aulus, à qui tu as sauvé la vie lorsqu'il a eu, une fois, le malheur de s'endormir à la lecture des vers de César.

— Il a eu le bonheur de ne pas les entendre, rectifia Pétrone.

Cependant je ne nie pas que ce bonheur eût pu se terminer par un malheur. Barbe-d'Airain voulut absolument lui envoyer un centurion avec l'ordre amical de s'ouvrir les veines.

— Et toi, Pétrone, tu l'en as raillé.

— Exactement, ou plutôt le contraire : je lui ai dit que si Orphée avait su, avec son chant, endormir les bêtes sauvages, alors son triomphe à lui était tout aussi grand d'avoir su endormir Vespasien. On peut critiquer Néron mais à la condition d'incorporer à un petit blâme beaucoup de flatterie. Notre gracieuse Augusta Poppée le comprend parfaitement.

— Telle est, hélas ! notre époque, observa Aulus. Il me manque deux dents de devant, qui m'ont été cassées d'une pierre lancée par un Breton, et c'est pourquoi ma prononciation est chuintante. Et pourtant, c'est en Bretagne que j'ai passé les moments les plus heureux de ma vie...

— Parce que c'étaient des moments de victoires, s'empressa d'ajouter Vinicius.

Craignant que le vieux guerrier ne commençât le récit de ses anciennes guerres, Pétrone changea de sujet de conversation. Ainsi, des paysans avaient trouvé dans les environs de Praeneste le cadavre d'un louveteau bicéphale ; avant-hier, lors de l'orage, la foudre avait arraché une pierre angulaire du temple de Luna, ce qui était, vu l'automne tardif, une chose inouïe. Un certain Cotta, celui qui lui avait raconté cela, avait ajouté que les prêtres de ce temple prédisaient de ce fait le déclin de la ville, ou tout au moins la ruine d'une grande maison, ce que seules d'extraordinaires offrandes pourraient conjurer.

À ces récits, Aulus exprima l'opinion que l'on ne saurait négliger de tels présages. Que les dieux puissent être irrités par l'ampleur prise par les crimes n'avait rien de surprenant, et par conséquent les offrandes propitiatoires étaient tout à fait justifiées.

L'ayant écouté, Pétrone poursuivit :

— Bien qu'habitée par un grand homme, ta maison, Plautius, n'est pas trop grande ; la mienne est, à vrai dire, trop grande pour un propriétaire aussi piètre que moi, mais elle est tout de même petite. Mais puisqu'il s'agit de la ruine d'une maison aussi grande que par exemple le *domus transitoria*, cela vaut-il la peine que nous fassions des offrandes pour en conjurer la ruine ?

Plautius ne répondit pas à la question, prudence qui froissa même

quelque peu Pétrone, car bien qu'il ne fît aucune différence entre le mal et le bien, il n'avait jamais été un délateur et l'on pouvait parler avec lui en toute confiance. Il changea donc de nouveau de sujet de conversation, et commença à vanter la demeure de Plautius et le bon goût avec lequel elle avait été décorée.

— C'est une vieille demeure, répondit Plautius, dans laquelle je n'ai rien changé depuis que je l'ai héritée.

La tenture qui séparait l'atrium du *tablinum* étant écartée, la maison se trouvait ouverte de part en part, ce qui faisait que, à travers le *tablinum*, puis le péristyle et la salle appelée *oecus* située derrière lui, le regard pénétrait jusqu'au jardin qui, de loin, paraissait être un tableau clair dans un cadre sombre. De là, des rires joyeux d'enfants parvenaient jusqu'à l'atrium.

— Ah ! mon général, s'exclama Pétrone, permets-nous d'écouter de plus près ce rire franc qu'il est si rare d'entendre de nos jours.

— Bien volontiers, répliqua Plautius en se levant. C'est mon petit Aulus et Lygie qui jouent à la balle. Quant au rire, ne passes-tu pas, Pétrone, toute ta vie à rire ?

— La vie est dérisoire, donc j'en ris, répondit Pétrone. Cependant ici, le rire résonne autrement.

— Pétrone d'ailleurs, ajouta Vinicius, ne rit pas tout le jour mais plutôt toute la nuit.

Tout en bavardant ainsi, ils traversèrent la maison dans toute sa longueur et se trouvèrent dans le jardin où Lygie et le petit Aulus s'amusaient avec des balles que des esclaves, les *spheristae*, affectés exclusivement à ce jeu, ramassaient à terre et leur mettaient dans les mains. Pétrone jeta sur Lygie un rapide et furtif coup d'œil. Ayant aperçu Vinicius, le petit Aulus accourut vers lui pour le saluer, tandis que le jeune homme s'avançant, s'inclina devant la belle jeune fille qui se tenait devant lui, une balle dans la main, les cheveux légèrement ébouriffés, un peu essoufflée et les joues roses.

Pomponia Graecina était assise dans le *triclinium* du jardin qu'ombrageaient le lierre, la vigne vierge et le chèvrefeuille ; ils allèrent donc la saluer. Bien qu'il ne fréquentât pas la maison des Plautius, Pétrone la connaissait car il la voyait chez Antistia, fille de Rubellius Plautius, et aussi chez les Sénèque et chez Pollio. Il ne pouvait non plus s'empêcher d'éprouver de l'admiration pour son visage triste mais serein, pour la noblesse de son attitude, de ses gestes et de ses paroles. Pomponia bouleversait à tel point l'idée qu'il se faisait des femmes, que, tout débauché jusqu'à la moelle des os qu'il fût, et bien que sûr de lui comme nul autre dans tout Rome, non seulement il ressentait pour elle une sorte de respect mais encore, il perdait un peu de son assurance. Et voici que maintenant, en la remerciant de l'assistance portée à Vinicius, il utilisait comme malgré

lui le mot *domina* qui ne lui venait jamais à l'esprit quand il parlait, par exemple, avec Calvia Crispinilla, avec Scribonia, Valeria, Solina et avec d'autres femmes du monde. Après l'avoir saluée et remerciée, il se mit aussitôt à déplorer qu'on vit Pomponia si rarement, qu'on ne pût la rencontrer ni au cirque, ni à l'amphithéâtre ; à quoi, elle répondit calmement, en posant sa main sur celle de son mari :

— Nous vieillissons et tous les deux nous aimons de plus en plus l'intimité de notre foyer.

Pétrone voulut protester mais Aulus Plautius ajouta de sa voix chuintante :

— Et nous nous sentons de plus en plus étrangers parmi des gens qui donnent même à nos dieux romains des noms grecs.

— Depuis un certain temps déjà, les dieux sont seulement des figures de rhétorique, rétorqua nonchalamment Pétrone, et comme ce sont les Grecs qui nous ont appris la rhétorique, alors il m'est plus facile à moi-même de dire Héra que Junon.

Cela dit, il porta son regard sur Pomponia comme pour laisser entendre que, devant elle, aucune autre divinité ne pouvait lui venir à l'esprit ; puis il se mit à contester ce qu'elle avait dit au sujet de la vieillesse : « Les gens vieillissent vite, c'est bien vrai, mais ce sont ceux qui mènent un tout autre train de vie ; à part cela, il est des visages que Saturne semble oublier. » Pétrone le disait même avec une certaine sincérité car Pomponia Graecina, bien que proche du retour d'âge, n'en gardait pas moins un teint d'une rare fraîcheur et, comme elle avait une petite tête et un visage menu, elle donnait par moments, malgré sa robe sombre, malgré sa gravité et sa tristesse, l'impression d'être une toute jeune femme.

Le petit Aulus qui, lors du séjour de Vinicius dans la famille, s'était fortement lié d'amitié avec lui, s'approcha et l'invita à jouer à la balle. Derrière le garçonnet entra aussi dans le *triclinium* Lygie. Sous le rideau de lierre, avec de petites lueurs tremblantes sur son visage, elle parut à Pétrone, plus jolie qu'à première vue, et réellement semblable à une nymphe. Comme il ne lui avait jusqu'alors rien dit, il se leva, s'inclina devant elle et, au lieu de lui faire de simples salutations, il se mit à citer les paroles avec lesquelles Ulysse avait salué Nausicaa :

Je ne sais si tu es une déesse ou une mortelle,

Mais si tu es une habitante de cette terre,

Bénis soient ton père et ta mère,

Bénis soient tes frères...

Pomponia elle-même ne fut pas insensible à la gentillesse raffinée de ce mondain. Quant à Lygie, elle écoutait troublée et rougissante, n'osant lever les yeux. Peu à peu pourtant, un sourire espiègle trembla aux commissures de ses lèvres, sur son visage se refléta la lutte qu'elle livrait en elle entre sa pudeur d'adolescente et son désir de répondre

et, visiblement, cette envie l'emporta car, ayant regardé brusquement Pétrone, elle répondit avec les paroles de cette même Nausicaa, les récitant d'un seul trait et un peu comme une leçon :

Tu n'es pas quelconque, et ton esprit n'est pas quelconque !

Puis, faisant volte-face, elle s'enfuit comme s'enfuit un oiseau effarouché.

Ce fut au tour de Pétrone de s'étonner. Il ne s'attendait pas à entendre un vers d'Homère dans la bouche d'une jeune fille dont il savait, pour en avoir été averti par Vinicius, qu'elle était d'origine barbare. Il jeta donc un regard interrogateur à Pomponia mais celle-ci ne put répondre car, à cet instant, elle regardait en souriant le vieil Aulus sur le visage duquel se peignait une grande fierté.

Aulus ne savait pas la dissimuler. D'abord, parce qu'il s'était attaché à Lygie comme à son propre enfant, et ensuite, parce que, malgré ses préjugés de vieux Romain qui le faisaient pester contre la langue grecque et sa propagation, il ne l'en considérait pas moins comme le parachèvement d'une bonne éducation. Lui-même n'avait jamais su bien l'apprendre, ce qu'il déplorait secrètement ; aussi se réjouissait-il maintenant qu'on eût répondu chez lui dans la langue et par un vers d'Homère à ce patricien distingué doublé d'un homme de lettres, sur le point de considérer sa maison comme barbare.

— Nous avons chez nous un pédagogue, un Grec, dit-il en se tournant vers Pétrone, qui donne des leçons à notre garçon, et notre fillette y assiste. Ce n'est encore qu'une bergeronnette à laquelle nous nous sommes habitués tous les deux.

Pétrone regardait maintenant, à travers les enroulements du lierre et du chèvrefeuille, le jardin et le trio qui y jouait. Vinicius avait ôté sa toge et, vêtu de sa seule tunique, il lançait en l'air la balle que Lygie, en face de lui, et les bras levés, s'efforçait d'attraper. De prime abord, la jeune fille n'avait pas fait grande impression sur Pétrone. Elle lui avait semblé trop fluette. Mais depuis qu'au triclinium, il l'avait vue de plus près, il s'était dit que l'aurore pouvait bien avoir cette apparence et, en connaisseur, il avait compris qu'il y avait en elle quelque chose d'extraordinaire. Il avait tout remarqué et jaugé : et le visage rose et délicat, et les lèvres fraîches comme prêtes à recevoir un baiser, les yeux bleus comme l'azur des mers, le front d'une blancheur d'albâtre, et l'abondante chevelure sombre, ondoyante, aux reflets d'ambre et de bronze de Corinthe, et le cou dégagé, et la courbe « divine » des épaules, et tout ce corps souple, svelte, jeune, de cette jeunesse du mois de mai et des fleurs fraîchement écloses. L'artiste et l'adorateur de la beauté s'étaient réveillés en lui ; il eut le sentiment qu'on eût pu écrire au pied de la statue de cette jeune fille l'appellation : « Le Printemps. » Soudain, il pensa à Chrysothémis et réprima un fou rire. Elle lui sembla, avec sa poudre d'or sur les

cheveux et ses sourcils noircis, terriblement fanée, quelque chose dans le genre d'une rose flétrie qui s'effeuille. Et pourtant, le Tout-Rome lui avait envié cette Chrysothémis. Puis il se rappela Poppée, et cette légendaire Poppée lui sembla, elle aussi, un masque de cire sans âme. Dans cette jeune fille, vraie tanagra, on devinait non seulement le printemps, mais aussi une rayonnante Psyché, qui irradiait son corps comme la lumière irradie une lampe.

« Vinicius a raison, songea-t-il, tandis que ma Chrysothémis est vieille, vieille... comme Troie ! »

Il se tourna alors vers Pomponia Graecina et, lui montrant le jardin, il lui dit :

— Je comprends maintenant, Domina, qu'ayant ces deux êtres, vous préféreriez votre maison aux festins du Palatin et au cirque.

— C'est bien cela, lui répondit-elle en portant son regard sur le petit Aulus et Lygie.

Le vieux guerrier se mit alors à conter l'histoire de la jeune fille et ce qu'il avait entendu, il y avait des années, de la bouche d'Atelius Hister, sur le peuple des Lygiens qui vivaient dans les pénombres du Nord.

Le jeune trio avait cessé de jouer à la balle et se promenait sur le sable du jardin, se détachant sur le fond sombre des myrtes et des cyprès, comme trois blanches statues. Lygie tenait le petit Aulus par la main. Ayant ainsi un peu marché, ils s'assirent sur un banc près de la piscina qui occupait le centre du jardin. Au bout d'un moment, le petit Aulus se leva brusquement pour aller effaroucher les poissons dans l'eau transparente. Vinicius, quant à lui, continua la conversation entamée lors de la promenade.

— Eh oui ! dit-il d'une voix sourde et tremblante. À peine avais-je quitté la prétexte que l'on m'a envoyé rejoindre les légions asiatiques. Je n'ai profité ni de la ville, ni de la vie, ni de l'amour. Je sais par cœur un peu d'Anacréon et d'Horace mais je serais incapable comme Pétrone de réciter des vers au moment où l'admiration paralyse l'esprit et l'empêche de trouver ses propres mots pour l'exprimer. Jeune garçon, j'ai fréquenté l'école de Musonius qui nous disait que le bonheur consistait à vouloir ce que voulaient les dieux, et, par conséquent, dépendait de notre volonté. Quant à moi, je pense que le bonheur est différent, plus grand et plus cher, qu'il ne dépend pas de notre volonté car seul l'amour peut le donner. Les dieux eux-mêmes recherchent le bonheur, donc moi aussi, ô Lygie, moi qui n'ai pas jusqu'alors connu l'amour, je cherche, suivant leur exemple, celle qui voudra me donner le bonheur...

Il se tut et on n'entendit plus que le léger clapotis de l'eau dans laquelle le petit Aulus jetait des cailloux pour faire fuir les poissons. Au bout d'un moment, Vinicius reprit son monologue d'une voix

encore plus tendre et plus feutrée :

— Tu connais sans doute le fils de Vespasien, Titus. On dit qu'à peine sorti de l'enfance, il s'éprit de Bérénice, au point qu'il manqua de mourir de langueur... C'est ainsi que je saurais aimer, Lygie !... La richesse, la gloire, la puissance, tout cela n'est que vaine fumée, vanité ! Le riche trouvera plus riche que lui, celui qui, hier, fut couvert de gloire, sera éclipsé demain par une nouvelle gloire plus éclatante, le puissant sera bientôt vaincu par plus puissant que lui-même... Mais ni César ni même un dieu, quel qu'il fût, ne connaîtra plus grande volupté, ni ne sera plus heureux qu'un simple mortel au moment où sur sa poitrine respirera un être cher ou qu'il embrassera une bouche adorée... Ainsi l'amour nous met sur un pied d'égalité avec les dieux, ô Lygie !...

Elle écoutait, troublée, étonnée et en même temps comme si elle écoutait les sons d'une flûte ou d'une cithare grecque. Il lui semblait que Vinicius lui chantait une mélodie étrange qui pénétrait doucement dans ses oreilles, remuait son sang tout en remplissant son cœur d'une sorte de défaillance, d'effroi et d'une joie indicible... Il lui semblait aussi qu'il lui disait quelque chose qui existait déjà en elle auparavant mais dont elle n'avait pas eu conscience. Elle sentait qu'il éveillait en elle quelque chose qui, jusqu'alors, avait somnolé, et que, en cet instant, le songe embrumé prenait une forme de plus en plus nette, de plus en plus plaisante, et qui la ravissait.

Entre-temps, le soleil avait depuis longtemps fui au-delà du Tibre et brillait au-dessus du Janicule. Une lumière rouge s'épandait sur les cyprès immobiles et tout l'air en était saturé. Lygie, comme réveillée après un rêve, leva ses yeux bleus sur Vinicius et soudain, le voyant dans la lueur crépusculaire penché sur elle, les yeux suppliants, il lui parut plus beau que tous les hommes, plus beau que tous les dieux grecs et romains dont elle avait vu les statues aux frontons des temples. Il saisit légèrement de ses doigts son bras au-dessus du poignet et demanda :

— Lygie, ne devines-tu pas pourquoi je te dis cela à toi ?...

— Non ! murmura-t-elle, si bas que Vinicius l'entendit à peine.

Il n'en crut rien et, attirant de plus en plus fortement son bras, il l'eût pressée contre son cœur qui battait à se rompre tant était ardent le désir qu'éveillait en lui l'exquise jeune fille, et il lui eût adressé des paroles brûlantes si n'eut, à cet instant, paru sur le sentier bordé de myrtes, le vieil Aulus qui, en s'approchant, leur dit :

— Le soleil se couche, par conséquent prenez garde à la fraîcheur du soir et ne plaisantez pas avec Libitine...

— Certes non, rétorqua Vinicius, je n'ai pas jusqu'alors remis ma toge et je ne sens pas la fraîcheur.

— Pourtant on voit déjà à peine la moitié du disque au-dessus de

la colline, observa le vieux guerrier. Cela ne vaut pas le doux climat de la Sicile où, le soir, le peuple se rassemble sur les places pour saluer par des chants choraux le coucher de Phébus.

Puis, oubliant qu'il les avait lui-même à l'instant mis en garde contre Libitine, il commença à parler de la Sicile où il avait des propriétés et une grande exploitation rurale qu'il chérissait. Il mentionna aussi qu'il lui venait parfois l'envie de se transporter en Sicile et d'y finir ses jours. Lui, dont les années avaient déjà blanchi les cheveux, en avait assez des frimas d'hiver. Les feuilles ne tombaient pas encore des arbres et un ciel clément riait au-dessus de la ville, mais lorsque la vigne aurait jauni, lorsque la neige serait tombée sur les monts Albains et que les dieux auraient soufflé un vent glacial sur la Campanie, alors qui sait s'il ne se transporterait pas avec toute sa maison dans sa paisible retraite champêtre.

— Envisagerais-tu, Plautius, de quitter Rome ? demanda Vinicius gagné par une subite inquiétude.

— J'y songe depuis longtemps, répondit Aulus, car on est, là-bas, plus tranquille et en plus grande sécurité.

Il se remit à vanter ses vergers, ses troupeaux, sa maison cachée dans la verdure et les collines couvertes de thym et de serpolet où bourdonnaient des essaims d'abeilles. Mais Vinicius ne prêtait pas l'oreille à cette note bucolique, et, obnubilé par la pensée qu'il pourrait perdre Lygie, il regardait dans la direction de Pétrone, comme s'il attendait de lui seul un secours.

Assis à côté de Pomponia, Pétrone se délectait de la vue du coucher du soleil, du jardin et des personnes qui se tenaient près de la pièce d'eau. Sur le fond sombre des myrtes, leurs vêtements blancs apparaissaient dorés dans la clarté vespérale. Sur le ciel, le crépuscule commençait à se teinter de pourpre, de violet et de reflets d'opale. Le firmament devenait mauve. Les silhouettes noires des cyprès se dessinaient encore plus nettement qu'en plein jour. La paix du soir envahissait les gens, les arbres et tout le jardin.

Pétrone fut frappé par cette paix, surtout par celle qui émanait des êtres humains. Dans le visage de Pomponia, du vieil Aulus, de leur fils et de Lygie, il y avait quelque chose qu'il ne décelait pas dans les visages de ceux qu'il côtoyait tous les jours, ou plutôt, toutes les nuits : il s'en dégageait une sorte de lumière, d'apaisement, une sorte de sérénité qui découlait directement de la vie que tous menaient ici. Et c'est avec quelque étonnement qu'il songea que la beauté et la douceur que lui, Pétrone, avait éternellement recherchées sans jamais les goûter, pouvaient tout de même exister. Il ne sut garder pour lui cette pensée et, se tournant vers Pomponia, il lui dit :

— Qu'il est différent votre monde de celui que gouverne notre Néron !

Elle, levant son fin visage vers la lumière du crépuscule, lui répondit avec simplicité :

— Ce n'est pas Néron qui gouverne le monde, mais Dieu.

Il s'ensuivit un moment de silence. À proximité du triclinium se firent entendre dans l'allée les pas du vieux guerrier, de Vinicius, de Lygie et du petit Aulus, mais avant même qu'ils ne fussent arrivés, Pétrone demanda encore :

— Ainsi tu crois aux dieux, Pomponia ?

— Je crois en Dieu, qui est un, juste et tout-puissant, lui répondit la femme d'Aulus Plautius.

CHAPITRE III

— Elle croit en Dieu, qui est un, tout-puissant et juste, répéta Pétrone lorsqu'il se retrouva dans sa litière en tête à tête avec Vinicius. Si son Dieu est omnipotent, alors il décide de la vie et de la mort ; s'il est juste, alors il envoie la mort à bon escient. En ce cas, pourquoi Pomponia porte-t-elle le deuil de Julia ? En regrettant Julia, elle réprouve par là même son Dieu. Il faudra que je répète ce raisonnement à notre singe à barbe d'airain. J'estime, en effet, qu'en dialectique, je vauds bien Socrate. Pour ce qui est des femmes, je suis bien d'accord que chacune possède trois ou quatre âmes mais aucune n'est raisonnable. Que Pomponia médite avec Sénèque ou Cornutus sur ce qu'est leur grand Verbe !... Qu'ils évoquent ensemble les ombres de Xénophane, de Parménide, de Zénon et de Platon qui, là-bas, dans les antres cimmériens, s'ennuient comme des serins en cage. Je voulais parler avec elle et Plautius d'autre chose. Par le ventre sacré de la déesse égyptienne Isis ! si je leur avais dit tout bonnement pourquoi nous étions venus, j'ai tout lieu de croire que leur vertu résonnerait comme un bouclier de cuivre sous le choc d'une mailloche. Et je n'ai pas osé. Me crois-tu, Vinicius ? Je n'ai pas osé ! Les paons sont de beaux oiseaux mais leur cri est trop strident. J'ai eu peur du cri. Je dois, cependant, louer ton choix. Une véritable « Aurore aux doigts de rose »... Et sais-tu ce qu'elle me rappelle encore ? Le Printemps ! et encore pas le nôtre en Italie où à peine, çà et là, un pommier se couvre de fleurs alors que les oliviers se dressent toujours gris, aujourd'hui comme hier, mais le printemps que j'ai vu jadis en Helvétie, jeune, frais, vert tendre... Par cette pâle Séléné ! Tu ne m'étonnes plus, Marc. Sache pourtant que tu aimes Diane et qu'Aulus et Pomponia sont capables de te mettre en pièces comme jadis l'ont fait avec Actéon ses propres chiens.

Vinicius, tête baissée, garda un moment le silence, puis il commença à parler d'une voix saccadée par le désir :

— Je la désirais avant, et maintenant, je la désire encore plus. Lorsque j'ai pris sa main, j'ai senti comme une brûlure... Il me la faut. Si j'étais Zeus, je l'envelopperais d'un nuage comme il l'a fait avec Io, ou bien je tomberais sur elle en pluie comme il est tombé sur Danaé. Je voudrais baiser ses lèvres jusqu'à la douleur ! Je voudrais l'entendre crier dans mes bras. Je voudrais tuer Aulus et Pomponia, puis l'enlever et la porter dans mes bras chez moi. Je ne dormirai pas

aujourd'hui. J'ordonnerai de fouetter un de mes esclaves et je l'écouterai gémir...

— Calme-toi, dit Pétrone. Tu as des lubies de charpentier de Suburre.

— Cela m'est égal. Il me la faut. Je suis venu te demander un conseil. Or si tu n'en trouves pas, j'en trouverai un moi-même... Aulus considère Lygie comme sa fille ; pourquoi devrais-je, moi, la considérer comme une esclave ? Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, alors qu'elle entoure d'un filet la porte de ma maison, qu'elle l'enduisse de graisse de loup et qu'elle prenne place à mon foyer en qualité d'épouse.

— Calme-toi, fou rejeton de consuls. Nous ne traînons tout de même pas, derrière nos chars, des barbares, corde au cou, pour finir par épouser leurs filles. Garde-toi des extrêmes. Utilise jusqu'au dernier les moyens simples et honnêtes et laisse-nous, à tous deux, le temps de réfléchir. Chrysothémis m'a semblé, à moi aussi, être fille de Jupiter, et pourtant, je ne l'ai pas épousée, tout comme Néron n'a pas épousé Acté bien qu'on en fit une fille du roi Attale... Calme-toi... Songe que si elle voulait quitter pour toi les Aulus, ils n'auraient pas le droit de la retenir, sache que tu n'es pas, toi seul, éperdu d'amour car en elle aussi, Éros a allumé une flamme... Je l'ai vu, et l'on peut se fier à moi quant à cela... Patiente. Il y a un moyen pour tout, mais aujourd'hui j'ai déjà beaucoup trop pensé, et cela me fatigue. En revanche, je te promets de penser encore demain à ton amour, et sans doute Pétrone ne serait pas Pétrone s'il ne trouvait pas quelque solution.

Ils se turent de nouveau. Enfin, au bout d'un moment, Vinicius dit, cette fois, plus calmement :

— Je te remercie et que la Fortune te soit propice.

— Sois patient.

— Où te fais-tu porter ?

— Chez Chrysothémis...

— Tu es bien heureux de posséder celle que tu aimes.

— Moi ? Sais-tu ce qui m'amuse encore en Chrysothémis ? Eh bien, c'est qu'elle me trompe avec mon propre affranchi, le luthiste Théoclès, et qu'elle croit que je ne m'en aperçois pas. Jadis je l'ai aimée, tandis que, maintenant, ses mensonges et sa sottise m'amuse. Viens avec moi chez elle. Si elle cherche à te séduire et à te dessiner des lettres sur la table d'un doigt trempé dans du vin, alors sache que je ne suis pas jaloux.

Ils se firent porter tous deux chez Chrysothémis.

Dans le vestibule, cependant, Pétrone, posant sa main sur l'épaule de Vinicius, lui dit :

— Attends, il me semble avoir trouvé un moyen.

— Que tous les dieux t'en récompensent...

— C'est bien ça ! Je pense que ce moyen est infaillible. Sais-tu quoi, Marcus ?

— Je t'écoute, mon Athéna...

— Eh bien ! Dans quelques jours, la divine Lygie consommera chez toi le grain de Déméter.

— Tu es plus grand que César ! s'exclama Vinicius avec exaltation.

CHAPITRE IV

Pétrone tint en effet sa promesse.

Le lendemain de sa visite chez Chrysothémis, il dormit à vrai dire toute la journée, mais le soir il se fit porter au Palatin et eut avec Néron un entretien confidentiel à l'issue duquel, au troisième jour, surgit devant la maison de Plautius, un centurion à la tête d'une quinzaine de prétoriens.

Les temps étaient incertains et effroyables. Les envoyés de ce genre étaient le plus souvent, des messagers de la mort. Aussi, lorsque le centurion eut frappé avec le heurtoir à la porte d'Aulus et que le surveillant de l'atrium eut annoncé que des soldats se trouvaient dans le vestibule, toute la maison fut-elle prise d'effroi. La famille entoura aussitôt le vieux guerrier. Nul ne doutait en effet que c'était lui qui était en cause. S'étant jetée au cou d'Aulus, Pomponia se blottit contre lui de toutes ses forces tandis que ses lèvres bleuies s'agitaient en prononçant des mots imperceptibles. Lygie, le visage pâle comme un linge, baisait sa main ; le petit Aulus s'agrippait à sa toge. Des corridors, des pièces situées à l'étage et affectées aux servantes, de l'office, des bains, des logements voûtés du rez-de-chaussée, de toute la maison, des essaims d'esclaves se déversèrent. On entendit fuser de toutes parts des exclamations : *Heu, heu, me miserum !* les femmes se mirent à pleurer à chaudes larmes, certaines commencèrent à se griffer les joues ou à se couvrir la tête de leur voile.

Seul le vieux guerrier, habitué depuis de longues années à regarder la mort en face, demeura calme ; son court visage aquilin se figea et parut taillé dans la pierre. Au bout d'un moment, ayant ramené le calme et ordonné aux domestiques de se disperser, il dit :

— Laisse-moi, Pomponia. Si ma fin est arrivée, nous aurons tout le temps de nous faire nos adieux.

Il l'écarta doucement tandis qu'elle lui répondit :

— Puisse ton sort être le mien, Aulus !

Puis, tombant à genoux, elle se mit à prier avec la ferveur que seule la peur de perdre un être cher peut donner.

Aulus se rendit dans l'atrium où l'attendait le centurion. C'était le vieux Casius Hasta, son ancien subalterne et compagnon des guerres de Bretagne.

— Je te salue, mon général ! lui dit-il. Je t'apporte un ordre et les salutations de César. Voici les tablettes et le sceau qui attestent que je

viens en son nom.

— Je suis reconnaissant à César de ses salutations, quant à son ordre, je l'exécuterai, déclara Aulus. Salut à toi, Hasta, et dis-moi quel est cet ordre.

— Aulus Plautius ! commença Hasta, César a appris que se trouvait chez toi la fille du roi des Lygiens qui, encore du vivant du divin Claude, l'avait remise aux mains des Romains comme gage que son peuple ne franchirait jamais les frontières de l'empire. Notre divin Néron te sait gré, mon général, de lui avoir, pendant tant d'années, donné l'hospitalité chez toi, mais ne voulant pas t'imposer plus longtemps cette charge et tenant compte aussi du fait que cette jeune fille, en tant qu'otage, devrait rester sous la protection de César lui-même et du sénat, il t'ordonne de la remettre entre mes mains.

Aulus en soldat et homme de caractère qu'il était, ne put se permettre de réagir à cette injonction en laissant percevoir son chagrin, en y opposant des récriminations et des plaintes. Néanmoins, un pli de colère subite et de douleur creusa son front. Jadis, à la vue d'un tel froncement de sourcils, les légions bretonnes tremblaient, et en ce moment même, sur le visage de Hasta se peignait l'effroi. Mais maintenant, face à cet ordre, Aulus se sentit impuissant. Il fixa encore un instant les tablettes, le sceau, puis levant ses yeux sur le centurion, et s'étant maîtrisé, il lui dit calmement :

— Attends dans l'atrium, Hasta, avant que l'otage ne te soit remis.

Cela dit, il se rendit à l'autre extrémité de la maison, dans la salle dite *oecus*, où Pomponia Graecina, Lygie et le petit Aulus l'attendaient pleins d'angoisse.

— Personne n'est menacé de mort ou d'exil dans des îles lointaines, annonça-t-il. Il n'en reste pas moins qu'un envoyé de César est un avant-coureur du malheur. Il s'agit de toi, Lygie.

— De Lygie ? s'exclama Pomponia stupéfaite.

— C'est bien ça, répondit Aulus.

Puis se tournant vers la jeune fille, il lui dit :

— Lygie, tu as été élevée dans notre maison comme notre propre enfant, et Pomponia et moi nous te chérissons comme si tu étais notre fille. Mais tu sais que tu n'es pas notre fille. Donnée en otage à Rome par ton peuple, c'est à César qu'il incombe de te protéger. Or César te reprend de chez nous.

Le guerrier parlait posément mais d'une voix étrange, inhabituelle. Lygie l'écoutait en clignant des yeux, comme si elle ne comprenait pas de quoi il s'agissait ; Pomponia pâlit ; sur le pas de la porte menant à l'*oecus*, apparurent de nouveau des visages épouvantés d'esclaves.

— La volonté de César doit être respectée, ajouta Aulus.

— Aulus ! s'écria Pomponia en entourant de ses bras la jeune fille comme pour la protéger. Mieux vaudrait la mort pour elle !

Lygie, se blottissant contre elle, répétait : « Mère ! mère ! » sans parvenir à articuler d'autres mots à travers ses sanglots.

Le visage d'Aulus reflétait de nouveau la colère et la douleur.

— Si j'étais seul au monde, dit-il lugubrement, je ne la rendrais pas vivante, et mes proches pourraient aujourd'hui déposer des offrandes à Jupiter Libérateur... Mais je n'ai pas le droit de vous perdre, toi et notre fils qui, lui peut-être, connaîtra des temps plus heureux... Je vais me rendre aujourd'hui même chez César et je vais le supplier de révoquer son ordre. M'écouterait-il ? Je ne le sais. En attendant, adieu, Lygie, et sache que moi et Pomponia, nous avons toujours béni le jour où tu as pris place à notre foyer.

Ayant dit cela, il posa sa main sur sa tête, mais bien qu'il s'efforçât de garder son calme, lorsque Lygie leva vers lui ses yeux inondés de larmes et que, ayant saisi sa main, elle y pressa ses lèvres, un chagrin profond, paternel, frémit dans sa voix.

— Adieu, Lygie ! Notre joie et lumière de nos yeux ! dit-il.

Puis il regagna rapidement l'atrium pour ne pas se laisser aller à une émotion indigne d'un Romain et d'un guerrier.

Pendant ce temps, Pomponia emmena Lygie au *cubiculum* où elle se mit à la rassurer, à la consoler et à lui redonner courage ; elle lui dit des paroles qui résonnaient étrangement dans cette maison où, juste à côté, dans une pièce contiguë, se dressaient encore un *lararium* et un foyer sur lequel Aulus Plautius, respectueux des anciennes coutumes, offrait des sacrifices aux dieux domestiques. Voici qu'était venu le temps de l'épreuve. Jadis, Virginius avait transpercé la poitrine de sa propre fille pour la sauver des mains d'Appius ; plus tôt, Lucrèce avait volontairement payé de sa vie l'outrage subi. La maison de César était un antre d'infamie, de mal, de crime. « Mais nous, Lygie, nous savons pourquoi nous n'avons pas le droit d'attenter à nos jours..., C'était ainsi ! Cette loi sous laquelle elles vivaient toutes deux était autre, plus profonde, plus sacrée ; elle permettait toutefois de se défendre contre le mal et l'infamie, dût-on le payer de la vie et du supplice. Celui qui sortait pur de l'antre de la dépravation avait d'autant plus de mérite. La terre était un tel antre, mais, heureusement, la vie n'y durait que le temps d'un clin d'œil et l'on ressuscitait seulement du tombeau, au-delà duquel ne régnait plus Néron mais la Miséricorde, et la douleur faisait place à la joie, et au lieu des larmes, il y avait l'allégresse.

Puis elle commença à parler d'elle-même. Oui ! Elle était calme mais il ne manquait pas en son cœur de douloureuses blessures. Ainsi son Aulus avait toujours des écaillés sur les yeux, la source de lumière ne l'avait toujours pas éclairé. Il lui était interdit aussi d'élever son fils dans la Vérité. Donc lorsqu'elle songeait qu'il pourrait en être ainsi jusqu'à la fin de sa vie et que pourrait survenir le moment d'une

séparation cent fois plus longue et plus effroyable que celle-ci, temporaire, dont elles souffraient maintenant toutes les deux, elle n'arrivait même pas à concevoir comment elle pourrait être heureuse sans eux, fût-ce au ciel. Elle avait déjà passé bien des nuits à pleurer, à prier, implorant miséricorde et grâce. Mais elle offrait sa douleur à Dieu et, confiante, elle attendait. Et maintenant, alors qu'un nouveau coup lui était porté, que, sur l'ordre d'un tyran, on lui ravissait une tête chère, celle dont Aulus disait qu'elle était la lumière de leurs yeux, elle gardait encore confiance, convaincue qu'il y avait une puissance plus grande que celle de Néron, et une Miséricorde plus forte que sa méchanceté.

Elle pressa encore plus fortement sur sa poitrine la tête de la jeune fille ; celle-ci glissa bientôt à ses genoux et, cachant ses yeux dans les plis de son péplum, elle resta ainsi longtemps silencieuse, mais lorsqu'elle se releva, son visage reflétait déjà un peu de calme.

— Cela me fait de la peine pour toi, mère, pour mon père et pour mon frère mais je sais que résister ne servirait à rien, et vous perdrait tous. En revanche, je te promets de ne jamais oublier tes paroles dans la maison de César.

Elle lui jeta une fois encore ses bras autour du cou, puis lorsqu'elles furent entrées toutes deux dans *l'oecus*, elle commença à faire ses adieux au petit Plautius, au vieux Grec qui avait été leur précepteur, à sa camériste qui l'avait jadis dorlotée, et à tous les esclaves.

L'un d'eux, un Lygien de haute taille et aux larges épaules que l'on appelait dans cette maison Ursus, et qui, en son temps, était arrivé dans le camp des Romains avec la mère de Lygie et elle-même, à la même période que leurs autres domestiques, tomba aux pieds de la jeune fille, puis s'inclina jusqu'aux genoux de Pomponia en lui disant :

— Ô *domina* ! Permettez-moi d'aller avec ma maîtresse afin que je la serve et veille sur elle dans la maison de César.

— Tu n'es pas notre serviteur mais celui de Lygie, répondit Pomponia Graecina, mais te laissera-t-on aller jusqu'à la porte de César ? Et comment parviendras-tu à veiller sur elle ?

— Je ne sais pas, *domina*, je sais seulement que le fer se brise dans mes mains comme du bois...

Aulus Plautius, survenu à cet instant et ayant appris de quoi il s'agissait, ne s'opposa pas au désir d'Ursus, et déclara même qu'ils n'avaient pas le droit de le retenir. Renvoyant Lygie comme otage réclamé par César, ils étaient tenus de lui joindre sa suite qui passait ainsi avec elle sous la protection de ce dernier. Il chuchota à Pomponia qu'elle pouvait, sous le prétexte de laisser à Lygie sa suite, lui attribuer autant d'esclaves qu'elle le jugerait bon car le centurion ne pouvait refuser de les accepter.

Pour Lygie c'était là une sorte de réconfort. Quant à Pomponia, elle se réjouissait de pouvoir l'entourer des domestiques de son choix. Ainsi, à part Ursus, elle lui affecta sa vieille camériste, deux Chypriotes habiles coiffeuses, et deux Germaines pour le bain. Son choix se porta exclusivement sur des adeptes de la nouvelle religion et comme Ursus la professait lui aussi, depuis quelques années déjà, Pomponia pouvait compter sur leur fidélité et, en même temps, se réjouir à la pensée que le grain de la Vérité serait semé dans la maison même de César.

Elle écrivit aussi quelques mots à Acté, l'affranchie de Néron pour lui recommander Lygie. À vrai dire, Pomponia ne la rencontrait pas aux réunions des adeptes de la nouvelle religion mais elle avait entendu dire parmi eux qu'Acté ne leur refusait jamais des services et qu'elle lisait avec avidité les épîtres de Paul de Tarse. Elle savait d'ailleurs que la jeune affranchie vivait dans une tristesse continuelle, qu'elle était différente de toutes les femmes de l'entourage de Néron et qu'elle était en somme le bon génie du palais.

Hasta se chargea de remettre lui-même la lettre à Acté. Considérant aussi comme naturel qu'une fille de roi eût des domestiques, il ne fit pas la moindre objection pour les emmener au palais, s'étonnant plutôt qu'ils fussent en si petit nombre. Il demanda toutefois, de crainte qu'on ne le soupçonnât de manquer de zèle dans l'exécution des ordres reçus, de se hâter. L'heure était venue de se quitter. Les yeux de Pomponia et de Lygie s'emplirent de nouveau de larmes. Aulus posa une fois encore sa main sur la tête de la jeune fille. Au bout d'un moment, les soldats, accompagnés des cris du petit Aulus qui, défendant sa sœur, menaçait le centurion de ses poings, emmenèrent Lygie à la maison de César.

Le vieux guerrier ordonna alors de lui préparer une litière et, entre-temps, s'étant enfermé avec Pomponia dans la pinacothèque contiguë à l'*oecus*, il lui dit :

— Écoute-moi, Pomponia. Je vais me rendre chez César quoique je pense que ce sera en pure perte, et, bien que la parole de Sénèque ne vaille plus grand-chose pour lui, je serai aussi chez Sénèque. Ceux qui comptent le plus aujourd'hui, ce sont : Sophrone, Tigellin, Pétrone ou encore Vatinius... Quant à César, il est fort probable qu'il n'ait jamais de sa vie entendu parler du peuple des Lygiens, et s'il a exigé qu'on lui livre Lygie comme otage, c'est sur l'instigation de quelqu'un. Or il est facile de deviner qui a pu le faire.

Pomponia leva brusquement ses yeux sur lui.

— Pétrone ?

— Exactement.

Un moment de silence s'ensuivit, puis le guerrier continua :

— Voilà ce que c'est que de faire entrer chez soi un de ces êtres

sans honneur ni conscience. Maudit soit l'instant où Vinicius a franchi le seuil de notre maison ! C'est lui qui a amené Pétrone chez nous. Malheur à Lygie, car ce qu'ils veulent, ce n'est pas l'otage mais seulement une concubine.

Sous l'effet de la colère, d'une rage impuissante et du chagrin d'avoir perdu son enfant adoptif, ses paroles étaient devenues encore plus chuintantes que d'habitude. Pendant un moment il fut en proie à un combat intérieur dont seuls ses poings serrés trahissaient l'âpreté.

— Jusqu'alors, j'ai vénéré les dieux, dit-il, mais, en cet instant, je pense qu'ils n'existent pas en ce monde, et qu'il n'y en a qu'un seul, méchant, fou et monstrueux qui a pour nom Néron.

— Aulus ! répliqua Pomponia. Néron n'est, face à Dieu, qu'une poignée de poussière pourrie.

Aulus se mit à arpenter de long en large la mosaïque de la pinacothèque. Dans sa vie il y avait eu de grands actes mais il n'y avait pas eu de grands malheurs, il n'y était donc pas habitué. Le vieux guerrier s'était plus fortement attaché à Lygie qu'il ne le croyait, et il ne parvenait pas maintenant à se résigner à sa perte. Au surplus, il se sentait humilié. Une main qu'il méprisait s'était abattue sur lui, et il ressentait l'impuissance de sa force face à l'autre force.

Quand enfin il eut maîtrisé la colère qui embrouillait ses pensées, il poursuivit :

— Je pense que Pétrone ne nous l'a pas enlevée pour César, il ne voudrait pas s'exposer au courroux de Poppée. Il l'a donc fait soit pour lui-même, soit pour Vinicius... Aujourd'hui même, j'en aurai le cœur net.

L'instant d'après, la litière le transportait en direction du Palatin. Pomponia, restée seule, se rendit auprès du petit Aulus qui ne cessait de pleurer sa sœur et de menacer César.

CHAPITRE V

Aulus s'était à juste raison douté qu'il ne serait pas autorisé à comparaître devant Néron. On lui répondit que César était occupé à chanter avec le luthiste Terpnos, et qu'en règle générale il ne recevait pas ceux qu'il n'avait pas convoqués. En d'autres termes, cela signifiait qu'Aulus ne devait pas, à l'avenir non plus, chercher à le voir. En revanche, Sénèque, bien que fiévreux, reçut le vieux guerrier avec tout le respect qui lui était dû ; mais lorsqu'il entendit de quoi il s'agissait, il sourit avec amertume et dit :

— Je ne puis te rendre qu'un seul service, noble Plautius : celui de te prier de ne jamais révéler à César que mon cœur partage ta douleur et que je voudrais t'aider. Si en effet César avait le moindre soupçon à cet égard, sache qu'il ne te rendrait pas Lygie, même s'il n'avait aucune autre raison que celle de me contrarier.

Il ne lui conseilla pas non plus de se rendre chez Tigellin, chez Vatinius, ou chez Vitellius. Avec de l'argent, on pourrait peut-être en tirer quelque chose, peut-être voudraient-ils faire enrager Pétrone dont ils cherchent à saper l'influence, mais, de toute évidence, ils trahiraient à César combien Lygie était chère aux Plautius, ce qui serait une raison de plus pour que Néron ne veuille la leur rendre.

Là, le vieux sage se mit à parler avec une ironie mordante dont il dirigeait la pointe contre lui-même :

— Tu t'es tu, Plautius, tu t'es tu des années durant, or César n'aime pas ceux qui se taisent ! Comment as-tu pu ne pas t'extasier devant sa beauté, sa vertu, son chant, ses déclamations, sa façon de conduire un char, ses vers ? Comment as-tu pu ne pas applaudir à la mort de Britannicus, ne pas avoir prononcé de panégyrique en hommage à l'auteur d'un matricide et ne pas avoir présenté de félicitations pour l'étouffement d'Octavie ? Tu manques, Aulus, de circonspection, ce que nous, qui vivons heureux à la cour, possédons au plus haut point.

Cela dit, il prit le gobelet qu'il portait attaché à sa ceinture, en puisa de l'eau à la fontaine de l'impluvium, s'en rafraîchit ses lèvres brûlantes et poursuivit :

— Ah ! Néron a un cœur reconnaissant. Il t'aime parce que tu as bien servi Rome et a porté la gloire de son nom jusqu'aux confins du monde, et il m'aime moi aussi parce que je fus son maître dans sa jeunesse. Et c'est pourquoi, vois-tu, je sais que cette eau n'est pas empoisonnée, et je la bois en toute tranquillité. Le vin chez moi serait

moins sûr, mais si tu as soif, n'hésite pas à boire de cette eau. Les aqueducs l'amènent jusqu'ici des monts Albains, et pour l'empoisonner, il faudrait empoisonner toutes les fontaines de Rome. Comme tu vois, on peut encore, en ce monde, vivre en sécurité et avoir une vieillesse paisible. Je suis malade à vrai dire, mais c'est l'âme qui est malade plutôt que le corps.

C'était bien vrai. Il manquait à Sénèque cette force d'âme que possédait par exemple Cornutus ou Thraséas, aussi sa vie était-elle une suite de concessions faites au crime. Il le sentait bien lui-même, il comprenait lui-même qu'un disciple de Zénon de Citium aurait dû suivre une autre voie, et il en souffrait plus que de la crainte même de la mort.

Le guerrier lui interrompit ses réflexions amères.

— Noble Annaeus, dit-il, je sais comment César t'a récompensé pour les soins dont tu as entouré ses jeunes années. Mais l'instigateur de l'enlèvement de notre enfant est Pétrone. Indique-moi les moyens dont il faut user avec lui, les influences qu'il subit, et toi-même enfin, fais appel devant lui à toute l'éloquence que peut t'inspirer ta vieille amitié pour moi.

— Pétrone et moi, rétorqua Sénèque, appartenons à deux camps opposés. Je ne connais aucun moyen d'agir sur lui, il ne subit l'influence de personne. Il est possible qu'il vaille, tout dépravé qu'il puisse être, plus que tous ces scélérats dont s'entoure aujourd'hui Néron. Mais ce serait perdre son temps que de lui démontrer qu'il a commis une mauvaise action. Pétrone a depuis longtemps perdu la notion du mal et du bien. Prouve-lui que son procédé est vil, il en aura alors honte. Lorsque je le verrai, je lui dirai : « Ta conduite est digne d'un affranchi. » Si cela n'a pas d'effet alors plus rien n'en aura.

— Merci tout de même, répondit le guerrier.

Puis il se fit porter chez Vinicius qu'il trouva en train de faire des armes avec son laniste attitré. À la vue du jeune homme s'adonnant tranquillement à des exercices alors qu'un attentat avait été commis contre Lygie, Aulus fut saisi d'une colère terrible qui, le rideau à peine retombé sur le laniste, explosa en un torrent d'amers reproches et d'injures. Or, apprenant que Lygie avait été enlevée, Vinicius pâlit si effroyablement que même Aulus ne put le soupçonner un seul instant de complicité dans l'attentat. La sueur perla au front du jeune homme, son sang, qui avait reflué un instant dans son cœur, remonta en vague brûlante à son visage, ses yeux lancèrent des éclairs, ses lèvres proférèrent des questions incohérentes. Il était ballotté comme dans un ouragan entre la jalousie et la rage. Il lui semblait qu'une fois qu'elle aurait franchi le seuil de la maison de César, Lygie serait à jamais perdue pour lui. Mais lorsque Aulus prononça le nom de Pétrone, un soupçon, tel un éclair, traversa l'esprit du jeune soldat.

Pétrone s'était moqué de lui, et ou bien il avait voulu obtenir de nouvelles faveurs de César en lui offrant Lygie ou bien il avait voulu la garder pour lui-même. Il était impensable pour lui qu'on pût voir Lygie et ne pas la désirer.

L'impulsivité, héréditaire dans sa famille, l'emportait maintenant comme un cheval affolé et lui enlevait toute sa lucidité.

— Aulus ! dit-il d'une voix entrecoupée, rentre chez toi et attends-moi... Sache que, Pétrone fut-il mon père, je vengerai sur lui l'outrage fait à Lygie. Rentre chez toi et attends-moi. Ni Pétrone ni César ne l'auront.

Puis il tourna ses poings serrés vers les masques de cire alignés dans les vitrines dans l'atrium et s'exclama :

— Sur ces masques mortuaires ! Je la tuerai plutôt, et moi avec elle.

Ayant dit cela, il bondit et, répétant encore à Aulus les mots : « Attends-moi », il se précipita comme un fou hors de l'atrium et courut chez Pétrone bousculant les gens sur son passage.

Ayant quelque peu repris courage, Aulus regagna sa maison. Il croyait que si Pétrone avait incité César à enlever Lygie pour la remettre à Vinicius, celui-ci la ramènerait chez eux. Enfin la pensée que, au cas où Lygie ne serait pas sauvée, elle serait au moins vengée et préservée de l'infamie par la mort lui était une consolation non des moindres. Il était persuadé que Vinicius tiendrait toutes ses promesses. Il avait vu sa fureur et il connaissait la fougue innée qui caractérisait toute sa famille. Lui-même, bien qu'il chérît Lygie comme s'il eut été son père, eût préféré la tuer que de la laisser à César, et n'eût été l'obligation qu'il avait de penser à son fils, dernier descendant de sa lignée, il l'eût fait inmanquablement. Aulus était un soldat, il n'avait que vaguement entendu parler des stoïciens, mais, par son caractère, il était assez proche d'eux, et ses conceptions de la vie, sa fierté, s'accommodaient plus facilement et mieux de la mort que de l'infamie.

Rentré chez lui, il rassura Pomponia, lui redonna courage et ils attendirent tous les deux des nouvelles de Vinicius. De temps en temps, lorsque les pas de quelque esclave leur parvenaient de l'atrium, ils pensaient que Vinicius leur ramenait peut-être leur enfant chérie, et ils étaient prêts du fond du cœur à leur donner leur bénédiction. Mais le temps passait et aucune nouvelle ne venait. Dans la soirée seulement, le heurtoir du portail se fit entendre.

Au bout d'un moment, un esclave entra et remit une lettre à Aulus. Bien qu'il aimât paraître maître de lui, le vieux guerrier saisit pourtant la lettre d'une main quelque peu tremblante et commença à la lire avec autant d'impatience que s'il s'agissait du sort de toute sa maison.

Soudain son visage se rembrunit comme si l'ombre d'un nuage était passée sur lui.

— Lis ! dit-il en se tournant vers Pomponia.

Pomponia prit la lettre et y lut ce qui suit :

« Marcus Vinicius, Salutations à Aulus Plautius. Ce qui est arrivé est arrivé par la volonté de César devant laquelle il vous faut vous incliner comme nous nous inclinons, moi et Pétrone. »

Après quoi, il s'ensuivit un long silence.

CHAPITRE VI

Pétrone était chez lui. Le portier n'osa pas retenir Vinicius qui s'engouffra dans l'atrium comme une rafale et, apprenant qu'il fallait chercher le maître de céans dans la bibliothèque, il s'y précipita. Pétrone étant en train d'écrire, il lui arracha le roseau de la main, le brisa et en jeta les morceaux à terre, puis enfonça ses doigts dans son épaule. Enfin, rapprochant son visage du sien, il lui cria d'une voix rauque :

— Qu'en as-tu fait ? Où est-elle ?

Soudain il se passa une chose ahurissante. Le svelte, l'efféminé Pétrone saisit la main du jeune athlète agrippée à son épaule, après quoi, il happa son autre main et, les tenant dans une seule des siennes avec la force d'un étau de fer, il dit :

— Moi, je suis patraque seulement le matin ; le soir, je retrouve ma vigueur d'antan. Essaie de te dégager. C'est un tisserand qui a dû t'apprendre la gymnastique, un forgeron les us et coutumes.

Sur son visage, on ne lisait même pas la colère ; dans ses yeux seulement brilla une pâle lueur de courage et d'énergie. Au bout d'un moment, il relâcha les mains de Vinicius qui se tenait devant lui, honteux, humilié et rageur.

— Tu as une main d'acier, vociféra-t-il, mais je te jure sur tous les dieux de l'enfer que si tu m'as trahi, je t'enfoncerai un couteau dans la gorge, même si cela devait se faire dans les chambres de César.

— Parlons calmement, répliqua Pétrone. L'acier est plus robuste que le fer, comme tu vois, donc bien que l'on puisse faire d'un seul de tes bras deux comme les miens, je n'ai nul besoin de te craindre. En revanche, je déplore ta grossièreté, et si l'ingratitude pouvait encore m'étonner, je m'étonnerais de la tienne.

— Où est Lygie ?

— Au lupanar, c'est-à-dire dans la maison de Néron.

— Pétrone !

— Calme-toi et assieds-toi. J'ai demandé à César deux choses qu'il m'a promises : d'abord de l'enlever de la maison d'Aulus, et deuxièmement de te la donner. Au fait, n'as-tu pas un couteau dans quelque repli de ta toge ? Peut-être vas-tu me poignarder ? Mais moi je te conseille d'attendre quelques jours, car on t'écrouerait tandis que Lygie se morfondrait dans ta maison.

Un silence s'ensuivit. Vinicius resta un moment ahuri à regarder

Pétrone, puis il dit :

— Pardonne-moi. Je l'aime et cet amour me rend fou.

— Admire-moi, Marc. Avant-hier, j'ai dit ceci à César : « Mon neveu Vinicius est tombé amoureux d'une maigrichonne élevée chez les Aulus, au point que ses soupirs ont transformé sa maison en bain de vapeur. Ni toi, César (ai-je dit), ni moi, qui savons ce que c'est que la véritable beauté, nous n'en donnerions un millier de sesterces, mais ce garçon a toujours été aussi bête qu'un trépied alors qu'il est, maintenant, complètement abruti. »

— Pétrone !

— Si tu ne comprends pas que j'ai dit cela pour préserver Lygie, alors je suis prêt à croire que j'ai dit la vérité. J'ai fait croire à Barbed'Airain qu'un esthète comme lui ne pouvait considérer une telle fille comme une beauté, et Néron qui, jusqu'à présent, n'ose voir autrement qu'avec mes yeux, ne trouvera en elle aucune beauté, et, n'en trouvant pas, il ne la désirera pas. Il fallait bien se prémunir contre ce singe et le tenir en laisse. Désormais, ce n'est pas lui qui découvrira la beauté de Lygie mais Poppée, et il est clair qu'elle fera le nécessaire pour l'écarter au plus vite du palais. J'ai encore dit négligemment à Barbed'Airain : « Prends Lygie et donne-la à Vinicius ! Tu as le droit de le faire parce qu'elle est un otage, et le faisant, tu feras du mal à Aulus. » Il a accepté. Il n'avait pas la moindre raison de ne pas accepter, d'autant plus que je lui donnais une occasion de contrarier ces braves gens. Ils feront de toi le gardien d'office de l'otage, ils remettront dans tes mains ce trésor lygien. Toi pour ta part, en ta qualité d'allié des vaillants Lygiens, en même temps que fidèle serviteur de César, non seulement tu ne gaspilleras rien de ce trésor, mais encore tu veilleras à le multiplier. Pour sauver les apparences, César la retiendra pendant quelques jours chez lui, puis il l'expédiera dans ton *insula*, veinard que tu es !

— Est-ce bien vrai ? Est-ce qu'elle ne risque rien dans la maison de César ?

— Si elle devait y habiter en permanence, Poppée en parlerait avec Locuste mais, pendant ces quelques jours, elle ne craint rien. Dans le palais de César, il y a dix mille personnes. Il est fort possible que Néron ne la voie pas du tout, d'autant plus qu'il me fait tellement confiance en tout qu'à l'instant même, il m'a envoyé un centurion pour m'informer que celui-ci avait amené la jeune fille au palais et l'avait confiée à Acté. C'est une bonne âme, cette Acté, c'est pourquoi j'ai ordonné qu'on la remette à elle. Pomponia Graecina est visiblement du même avis car elle lui a écrit. Demain, il y aura un festin chez Néron. J'ai obtenu une place pour toi à côté de Lygie.

— Pardonne-moi, Caius, mon emportement, dit Vinicius. J'avais cru que tu avais ordonné de l'enlever pour toi-même ou pour César.

— Je peux te pardonner ton impulsivité mais il m'est plus difficile de te pardonner tes gestes vulgaires, tes cris triviaux et ta voix qui rappelle celle des joueurs de *mora*. Cela, je ne l'aime pas, Marc, et garde-toi de te comporter ainsi. Sache que l'entremetteur de Néron est Tigellin ! Sache aussi que si j'avais voulu prendre cette fille pour moi, je t'aurais dit aujourd'hui, en te regardant droit dans les yeux, ce qui suit : « Vinicius, je t'enlève Lygie et je la garderai tant que je ne m'en serai pas lassé. »

Le disant, il fixait de ses prunelles noisette les yeux de Vinicius avec une expression de froideur insolente qui augmenta le trouble du jeune homme.

— C'est ma faute, dit-il. Tu es bon, noble, et je te remercie de toute mon âme. Permets-moi seulement de te poser encore une seule question. Pourquoi n'as-tu pas ordonné d'envoyer Lygie directement chez moi ?

— Parce que César veut sauver les apparences. Les gens en parleront à Rome, et comme nous prenons Lygie en otage, tant qu'ils jaseront, elle restera au palais de César. Puis on te la ramènera en catimini et le tour sera joué. Barbe-d'Airain est un chien poltron. Il sait que son pouvoir est sans limites, et pourtant il cherche à donner un prétexte à chacun de ses méfaits. T'es-tu suffisamment remis de tes émotions pour pouvoir philosopher un peu ? Je me suis moi-même parfois demandé pourquoi le crime, fût-il aussi puissant que César et aussi sûr que lui de son impunité, cherche-t-il toujours à se donner des apparences de légalité, de justice et de vertu ?... Pourquoi lui faut-il se donner toute cette peine ? Assassiner un frère, une mère et une épouse est, à mon avis, une chose digne de quelque roitelet asiatique et non pas d'un empereur romain ; mais si cela m'était arrivé, je n'aurais pas écrit des lettres de justification au sénat... Néron, lui, en écrit, Néron cherche des apparences parce que Néron est un lâche. Un Tibère, pour ne citer que lui, n'était pas un lâche, et pourtant il a justifié chacun de ses forfaits. Pourquoi en est-il ainsi ? Comment comprendre cet étrange, cet involontaire hommage rendu par le mal à la vertu ? Et sais-tu ce qui me vient à l'esprit ? Eh bien ! il en est ainsi parce que le crime est laid alors que la vertu est belle. *Ergo*, un véritable esthète est, par là même, un homme vertueux. *Ergo*, je suis un homme vertueux. Il me faut aujourd'hui offrir une libation aux ombres de Protagoras, Prodicos et Gorgias. Il faut croire que les sophistes eux-mêmes peuvent servir à quelque chose. Écoute toujours car je continue. J'ai fait enlever Lygie aux Aulus pour te la donner. Bien. Lysippe aurait fait de vous des groupes merveilleux – Vous êtes beaux tous les deux, et par conséquent mon acte est beau, et comme il est beau, il ne peut être mauvais. Regarde, Marc, tu vois, assise devant toi, la vertu incarnée en Pétrone ! Si Aristide vivait encore, il devrait

venir chez moi et m'offrir cent mines pour un bref exposé sur la vertu.

Mais Vinicius que la réalité intéressait plus que les cours sur la vertu, lui dit :

— Demain, je verrai Lygie, puis je l'aurai chez moi tous les jours, je l'aurai continuellement et jusqu'à ma mort.

— Toi tu auras Lygie, et moi j'aurai Aulus sur le dos. Il appellera sur moi la vengeance de tous les dieux des enfers. Et si encore l'animal prenait auparavant une bonne leçon de déclamation... Mais il m'invectivera comme mon ancien portier avait invectivé mes clients ; je l'ai d'ailleurs envoyé pour cela à la campagne dans un ergastule.

— Aulus est venu chez moi. Je lui ai promis de lui envoyer des nouvelles de Lygie.

— Écris-lui que la volonté du « divin » César est la loi suprême et que ton premier fils aura pour prénom Aulus. Il faut bien lui donner une consolation, à ce vieux. Je suis prêt à demander à Barbe-d'Airain de le mander demain au festin. Qu'il te voie au triclinium au côté de Lygie !

— Ne fais pas cela, protesta Vinicius. Moi, ils me font de la peine, surtout Pomponia.

Il s'assit pour écrire la lettre qui ôta au vieux guerrier ce qui lui restait d'espoir.

CHAPITRE VII

Devant Acté, l'ancienne maîtresse de Néron, les plus grands s'étaient jadis inclinés. Mais elle, même alors, n'avait pas voulu s'immiscer dans les affaires publiques et, s'il lui était arrivé d'user de son influence sur le jeune souverain, c'était pour en tirer de la pitié pour quelqu'un. Silencieuse et humble, elle s'était valu la reconnaissance de beaucoup, et ne s'était pas fait un seul ennemi. Même Octavie n'était pas parvenue à la haïr. Aux envieux, elle semblait trop peu dangereuse. On savait qu'elle aimait toujours Néron d'un amour triste et endolori, d'un amour qui se nourrissait non plus d'espoir mais du souvenir des moments où ce même Néron fut non seulement plus jeune et plus aimant mais aussi meilleur. On savait qu'elle ne pouvait détacher son âme et ses pensées de ces souvenirs mais qu'elle n'attendait plus rien, et comme on n'avait aucune crainte réelle que César revienne à elle, on voyait en elle une créature tout à fait désespérée et, de ce fait, on la laissait en paix. Pour Poppée, elle n'était qu'une servante silencieuse, tellement inoffensive que son renvoi du palais n'entraînait même pas en ligne de compte.

Cependant, vu que César avait aimé Acté autrefois et qu'il l'avait abandonnée sans rancune, d'une manière paisible, et même, en un sens, amicale, on avait gardé pour elle certains égards. L'ayant affranchie, Néron lui avait donné dans le palais un appartement qui comprenait un *cubiculum*, et une poignée de serviteurs. Comme ce fut le cas en son temps avec Pallas et Narcisse, qui, bien qu'étant des affranchis de Claude, étaient non seulement des convives de l'empereur aux festins, mais encore y occupaient en leur qualité de ministres puissants, des places de choix, on l'invitait parfois, elle aussi, à la table de César. On le faisait peut-être aussi parce que son ravissant minois était un véritable ornement du festin. D'ailleurs, dans le choix des convives, César avait depuis longtemps déjà cessé de tenir compte des avis de quiconque. On voyait à table une foule hétéroclite de gens de tous les états et de toutes les professions. Parmi eux, il y avait des sénateurs, surtout ceux qui acceptaient en même temps de faire les pitres. Il y avait des patriciens, vieux et jeunes, assoiffés de réjouissances, de faste et de luxure. On y voyait des femmes portant de grands noms mais qui, le soir, pour se divertir, n'hésitaient pas à coiffer la perruque blonde et partir dans les rues sombres en quête d'aventures. On y voyait de hauts magistrats et des pontifes qui, eux-

mêmes ravis devant leurs coupes pleines, se moquaient de leurs propres dieux ; à côté d'eux, une racaille de toute sorte, composée de chanteurs, de mimes, de musiciens, de danseurs et de danseuses, de poètes qui, tout en déclamant des vers, pensaient aux sesterces que pouvait bien leur valoir la louange des vers césariens, de philosophes-meurtr-de-faim, qui suivaient d'un regard avide l'arrivée des plats, et enfin de célèbres cochers, prestidigitateurs, thaumaturges, conteurs, bouffons, mais aussi des vagabonds les plus divers, promus par une mode ou la sottise à une célébrité d'un jour, et parmi lesquels il n'en manquait pas qui cachaient sous leurs longs cheveux leurs oreilles trouées, marque de l'esclavage.

Ceux qui tenaient le haut du pavé prenaient place à table ; le menu fretin servait au divertissement pendant que les premiers mangeaient, attendant lui-même le moment où les serviteurs lui permettraient de se jeter sur les restes des mets et des boissons. Les invités de ce genre étaient recrutés par Tigellin, Vatinius et Vitellius, qui étaient obligés parfois de leur fournir des vêtements appropriés au palais de César. Celui-ci d'ailleurs aimait une telle compagnie et s'y sentait tout à fait à l'aise. Le luxe de la cour devait tout et donnait à tout de l'éclat. Grands et petits, descendants de nobles familles et tourbe du pavé de ville, prodigieux artistes et piètres talents se ruaient sur le palais, pour rassasier leurs yeux émerveillés d'un faste qui dépassait presque toute imagination et pour approcher le dispensateur de toutes les faveurs, de toutes les richesses et de tous les biens, dont le seul bon plaisir pouvait à vrai dire, ou bien les rabaisser ou bien les élever outre mesure.

Ce jour-là, Lygie devait, elle aussi, prendre part à un tel festin. Elle était ballottée entre la peur, l'incertitude et l'étourdissement bien compréhensible après le choc qu'elle venait de subir, et le désir de se rebeller. Elle avait peur de César, peur des gens, peur du palais dont le vacarme l'excédait, elle avait peur aussi des festins dont elle savait l'ignominie pour en avoir entendu parler avec Aulus, Pomponia Graecina et leurs amis. Adolescente, elle n'en était pas pour autant une ingénue, car en ces temps, on prenait conscience du mal assez tôt, même parmi les enfants. Elle savait donc qu'elle courait à sa perte dans ce palais, ce dont l'avait d'ailleurs avertie Pomponia au moment de leur séparation. Ayant cependant une âme jeune, non familiarisée avec la dépravation et obéissant aux préceptes élevés que lui avait inculqués sa mère adoptive, elle avait promis de se défendre contre une telle perte : à sa mère, à elle-même, et à ce Divin Maître, en lequel elle croyait mais aussi qu'elle aimait de tout son cœur à demi enfantin pour la douceur de Son enseignement, pour l'amertume de Sa mort et la gloire de Sa Résurrection.

Elle était certaine que ni Aulus ni Pomponia Graecina ne seraient

tenus pour responsables de ses actes ; elle se demandait donc s'il n'était pas préférable de ne pas se soumettre et de ne pas aller au festin. Tantôt la peur et l'inquiétude pétrifiaient son âme, tantôt naissait en elle le désir de faire preuve de courage, de persévérance, d'affronter le supplice et la mort. Le Divin Maître avait pourtant demandé de le faire. Ne nous en avait-Il pas donné l'exemple ? Pomponia lui avait même raconté que les plus fervents parmi les adeptes désiraient de toute leur âme une telle épreuve et la demandaient dans leurs prières. Lygie était, elle aussi, prise d'un tel désir quand elle était encore chez les Aulus. Elle se voyait martyre, avec des plaies aux mains et aux pieds, blanche comme la neige, d'une beauté surnaturelle, portée dans l'azur par des anges tout aussi blancs, et son imagination se complaisait dans des visions semblables. Il y avait en cela beaucoup de rêves enfantins mais aussi un tant soit peu de narcissisme que Pomponia réprimandait. Et maintenant que toute résistance à la volonté de César pouvait lui valoir un châtiment cruel, et que les supplices entrevus dans ses rêves pouvaient devenir une réalité, aux belles visions, aux images qui la captivaient, venait s'ajouter de la curiosité mêlée à de la peur : comment la châtierait-on et quelle sorte de torture lui ferait-on subir ?

Et c'est ainsi que son âme à demi enfantine hésitait entre ces deux partis à prendre. Ayant appris ces hésitations, Acté regarda la jeune fille avec stupéfaction, comme si elle délirait. Ne pas se soumettre à la volonté de César ? S'exposer d'emblée à son courroux ? Pour le faire, il fallait sans doute être une enfant qui ne savait pas ce qu'elle disait. Des paroles mêmes de Lygie, il découlait qu'elle n'était pas, en fait, un otage mais une fillette oubliée par son peuple et que, par conséquent, aucun droit des peuples ne la protégeait. Et même si un tel droit la protégeait, César était assez puissant pour le fouler aux pieds dans un accès de colère. Il avait plu à César de la prendre et, à partir de là, il en disposait. Désormais, elle était soumise à sa volonté, au-dessus de laquelle aucune autre au monde n'existait.

— C'est ainsi, continua-t-elle. Moi aussi, j'ai lu les épîtres de Paul de Tarse, et je sais qu'au-dessus de la terre, il y a Dieu et le Fils de Dieu qui est ressuscité, mais sur terre, il n'y a que César. Ne l'oublie pas, Lygie. Je sais aussi que ta religion ne te permet pas d'être ce que je fus moi-même et que, lorsque viendra le moment de choisir entre l'infamie et la mort, il te faudra, tout comme aux stoïciens dont m'a parlé Épictète, choisir seulement la mort. Mais peux-tu savoir si c'est la mort qui t'attend et non l'ignominie ? N'as-tu pas entendu parler de la fille de Séjan ? Elle était encore une petite fille quand, sur ordre de Tibère, elle dut, pour que soit respectée la loi qui interdit de punir de mort les vierges, subir les derniers outrages avant de mourir. Lygie, Lygie, n'exaspère pas César ! Quand sera venu le moment crucial où il

te faudra choisir entre la honte et la mort, alors tu agiras comme te le dictera ta Vérité, mais ne cherche pas volontairement ta perte et n'irrite pas pour une raison futile un dieu terrestre et au surplus cruel.

Acté parlait avec beaucoup de compassion, et même d'exaltation, et parce qu'elle était un peu myope, elle rapprocha son doux visage de celui de Lygie, comme pour vouloir vérifier la portée de ses paroles.

Jetant avec une confiance d'enfant ses bras autour du cou d'Acté, Lygie lui dit :

— Comme tu es bonne, Acté !

Touchée par cet éloge et cette confiance, Acté la pressa sur son cœur, puis, se libérant de l'étreinte de la jeune fille, elle lui répondit :

— Mon bonheur est passé, et ma joie est passée aussi, mais je ne suis pas mauvaise.

Puis elle se mit à arpenter la pièce et à se parler à elle-même avec une sorte de désespoir :

— Non ! Lui non plus n'était pas mauvais. Lui-même croyait alors qu'il était bon, et il voulait être bon. Je le sais mieux que quiconque. Tout cela est venu plus tard... lorsqu'il a cessé d'aimer... D'autres ont fait de lui ce qu'il est, d'autres et Poppée !

Ses cils s'inondèrent de larmes. Lygie la suivit un moment de ses yeux bleus, et enfin elle lui demanda :

— Tu le regrettes, Acté ?

— Je le regrette ! répondit Acté d'une voix monocorde.

Puis elle recommença à marcher, les mains crispées comme de douleur et le visage reflétant le désarroi.

Lygie continua à l'interroger timidement :

— Et tu l'aimes encore, Acté ?

— Je l'aime...

Et, au bout d'un moment, elle ajouta :

— À part moi, personne ne l'aime...

Un silence se fit, pendant lequel Acté s'efforça de retrouver son calme que les souvenirs avaient troublé et, lorsque enfin son visage eut repris son expression habituelle de paisible tristesse, elle dit :

— Parlons de toi, Lygie. Ne songe même pas à t'opposer à César. Ce serait folie. Rassure-toi enfin. Je connais bien cette maison, et je pense que tu ne risques rien de la part de César.

Si Néron avait ordonné de t'enlever pour lui-même, il ne t'aurait pas fait venir au Palatin. Ici, c'est Poppée qui règne et Néron, depuis qu'elle lui a donné une fille, est encore plus qu'avant sous sa domination... Non. Néron a ordonné, à vrai dire, que tu sois présente au festin, mais il ne t'a pas vue jusqu'à présent, il ne s'est pas enquis de toi, par conséquent, il ne se préoccupe pas de toi. Il t'a enlevée à Aulus et Pomponia peut-être par méchanceté envers eux... Pétrone m'a écrit pour me demander de te protéger, et comme Pomponia l'a

fait aussi, ce que tu sais sans doute, il est possible qu'ils se soient concertés. Peut-être l'a-t-il fait à sa demande. S'il en est ainsi, si lui aussi, à la demande de Pomponia, te prend sous sa protection, alors rien ne saurait te menacer, et qui sait même si Néron, sur son instigation, ne te renverra pas chez les Aulus. J'ignore si Néron l'aime tellement, mais je sais qu'il lui arrive rarement d'oser être d'un avis contraire au sien.

— Ô Acté ! s'exclama Lygie. Pétrone était chez nous la veille du jour où l'on m'a emmenée, et ma mère était persuadée que c'était lui qui avait poussé Néron à ordonner mon enlèvement.

— Ce serait alors mauvais signe, observa Acté.

Puis, après un moment de réflexion, elle poursuivit :

— Il est fort possible que Pétrone ait, en bavardant lors d'un dîner, révélé involontairement à Néron qu'il avait vu chez les Aulus un otage des Lygiens, et alors Néron, jaloux de son pouvoir, a exigé que tu lui fusses restituée, parce que les otages reviennent de droit à l'empereur. D'ailleurs, il n'aime pas Aulus et Pomponia. Je ne pense pas que Pétrone userait d'un tel moyen s'il avait voulu t'enlever à Aulus. J'ignore si Pétrone est meilleur que ceux qui entourent Néron, mais il est différent... Enfin, à part Pétrone, peut-être trouveras-tu encore quelqu'un d'autre qui voudra intercéder en ta faveur auprès de César. N'as-tu pas connu chez les Aulus quelque familier de Néron ?

— J'y voyais quelquefois Vespasien et Titus.

— César ne les aime pas.

— Sénèque aussi.

— Il suffit que Sénèque conseille une chose pour que Néron veuille faire autre chose.

Le clair visage de Lygie commença à rougir.

— Vinicius aussi...

— Je ne le connais pas.

— C'est un parent de Pétrone, qui est rentré récemment d'Arménie.

— Crois-tu que Néron lui soit bienveillant ?

— Vinicius est aimé de tous.

— Et il consentirait à intercéder en ta faveur ?

— Oui.

Acté eut un sourire plein de tendresse et poursuivit :

— Alors tu le verras sûrement au festin. Tu dois y être, tout d'abord parce que tu le dois... Seule une enfant comme toi avait pu penser qu'il pût en être autrement. Deuxièmement, si tu veux revenir chez les Aulus, tu y auras la possibilité de prier Pétrone et Vinicius qu'ils obtiennent pour toi, grâce à leur influence, le droit de revenir chez tes parents. S'ils étaient ici, ils te diraient tous les deux ce que je t'ai dit, à savoir qu'il serait insensé et néfaste de tenter de se rebeller. César pourrait, il est vrai, ne pas s'apercevoir de ton absence, mais si

jamais il s'en apercevait et en déduisait que tu as osé t'opposer à sa volonté, alors il n'y aurait plus de salut pour toi. Viens, Lygie... Entends-tu cette rumeur dans la maison ? Le soleil se couche et les invités commenceront bientôt à affluer.

— Tu as raison, Acté, répondit Lygie. Je suivrai ton conseil.

Quels facteurs avaient prévalu dans cette décision ? Le désir de voir Vinicius et Pétrone ou la curiosité bien féminine de voir, une seule fois dans sa vie, un tel festin et là, César, sa cour, la fameuse Poppée et d'autres beautés, et tout ce faste inouï dont on racontait les merveilles dans Rome ? Lygie ne le savait sans doute pas elle-même. Mais Acté de toute façon avait raison et la jeune fille s'en rendait bien compte. Il fallait y aller, donc lorsque la nécessité et le simple bon sens vinrent conforter sa secrète tentation, elle cessa d'hésiter.

Acté la conduisit alors dans son propre *unctorium* pour l'oindre et la vêtir et, bien qu'il ne manquât pas d'esclaves dans la maison de César et qu'Acté en possédât un nombre assez considérable pour son service personnel, par compassion pour la jeune fille dont l'innocence et la beauté avaient ému son cœur, elle décida de l'habiller elle-même. Il fut visible aussitôt qu'il restait encore dans la jeune Grecque, malgré sa tristesse, et toute lectrice assidue qu'elle fût des épîtres de Paul de Tarse, beaucoup de l'âme hellène, plus sensible à la beauté du corps qu'à toute autre chose au monde. Ayant déshabillé Lygie, elle ne put à la vue de son corps, tout à la fois gracile et bien galbé, semblant fait de nacre et de rose, retenir un cri d'admiration et, reculant de quelques pas, elle contempla émerveillée cette incomparable figure printanière.

— Lygie ! s'exclama-t-elle enfin. Tu es cent fois plus belle que Poppée.

La jeune fille, élevée dans l'austère maison de Pomponia où, même entre femmes, la pudeur était de rigueur, se dressait, sublime, comme un rêve merveilleux, harmonieuse comme une œuvre de Praxitèle ou comme un chant, mais troublée, rose de confusion, les genoux serrés, les mains posées sur sa poitrine, les paupières baissées. Enfin, elle leva les bras d'un geste brusque, sortit les épingles qui retenaient ses cheveux et, d'une secousse de la tête, les fit retomber pour s'en couvrir comme d'un manteau.

Acté, s'étant rapprochée et ayant touché sa sombre chevelure ondoiyante, lui dit :

— Quels cheveux !... Je ne les saupoudrerai pas de poudre d'or car ils ont çà et là, aux courbes, des reflets dorés... Peut-être ajouterai-je seulement, par-ci par-là, à peine un soupçon de poudre d'or, mais très léger, très léger comme si un rayon de soleil les avait effleurés... Il doit être magnifique ce pays lygien où naissent de telles filles.

— Je ne m'en souviens pas, lui répondit Lygie. Ursus m'a

seulement dit qu'il y a chez nous des forêts, des forêts et encore des forêts.

— Et dans ces forêts poussent des fleurs, ajouta Acté tout en trempant ses mains dans un vase plein de verveine pour en humecter les cheveux de Lygie.

Cette opération terminée, elle se mit à frictionner très légèrement le corps de la jeune fille avec des huiles parfumées d'Arabie, puis elle la vêtit d'une souple tunique dorée sans manches sur laquelle devait être mis un péplum neigeux. Mais il fallait d'abord la coiffer. Elle l'enveloppa, en attendant, d'une sorte d'ample vêtement appelé *synthesis* et, l'ayant fait asseoir sur une chaise, elle la remit aux mains d'esclaves tout en veillant de loin à sa coiffure. Deux autres esclaves commencèrent à chausser les pieds de Lygie de sandales blanches brodées de pourpre, les attachant à ses chevilles d'albâtre au moyen de lacets dorés croisés. Lorsque la coiffure fut enfin terminée, on drapa sur elle le péplum en plis souples et harmonieux, puis Acté, lui ayant mis au cou un collier de perles et un soupçon de poudre d'or sur ses boucles, se fit habiller à son tour, tout en fixant Lygie avec ravissement.

Elle fut bientôt prête. Dès que les premières litières commencèrent à paraître devant la porte principale, elles entrèrent sous le cryptoportique latéral d'où l'on voyait la porte principale, les galeries intérieures et la cour encadrée d'une colonnade de marbre de Numidie.

Peu à peu, de plus en plus de monde passa sous l'arc grandiose de la porte, au-dessus de laquelle un splendide quadriges de Lysippe semblait vouloir emporter Apollon et Diane dans l'espace. Ce superbe spectacle fascinait Lygie qui, ayant vécu dans la modeste maison d'Aulus, ne pouvait en avoir la moindre idée. C'était le moment du coucher du soleil, et le marbre jaune des colonnes, que ses derniers rayons éclairaient, brillait dans cette lumière comme de l'or à reflets roses. Parmi les colonnes, côtoyant les blanches figures sculptées de Danaïdes, de dieux ou de héros, s'écoulait une foule d'hommes et de femmes, semblables eux aussi à des statues car comme elles drapés de toges, de péplums et de *stola* tombant gracieusement jusqu'à terre en plis souples sur lesquels venaient s'éteindre les lueurs crépusculaires. Un énorme Hercule, la tête encore éclairée, et à partir du torse déjà plongé dans l'ombre projetée par une colonne, surplombait cette foule. Acté montra à Lygie des sénateurs en toges à larges ourlets, en tuniques multicolores et en sandales ornées d'un croissant, des guerriers, des artistes célèbres, des matrones romaines, parées à la romaine, à la grecque ou encore en fantastiques robes orientales, cheveux dressés en forme de tours, de pyramides où, à l'instar des statues de déesses, aux cheveux peignés à plat, enserrant la tête, mais

ornés de fleurs. Acté connaissait de nom de nombreux hommes et de nombreuses femmes et racontait à propos de certains de courtes histoires, parfois effroyables, qui plongeaient Lygie dans l'étonnement, la stupeur, l'horreur. C'était là pour elle un monde étrange dont la beauté émerveillait ses yeux, mais dont son esprit d'adolescente ne parvenait pas à comprendre les contradictions. Il y avait dans ces lieux du crépuscule qui teintaient le ciel, dans ces rangées de colonnes immobiles se perdant au loin, et dans ces gens semblables à des statues, une sorte de grande paix. Il aurait pu sembler que devaient vivre parmi ces marbres rectilignes quelques demi-dieux délivrés de tous soucis, apaisés et heureux alors que la douce voix d'Acté dévoilait coup sur coup un nouveau secret effrayant, et de ce palais et de ces gens. Là-bas, au loin, on voyait un cryptoportique qui gardait encore les traces rouges du sang dont Caligula éclaboussa les marbres blancs des colonnes et du dallage quand il y tomba poignardé par Cassius Cherea ; là aussi, on assassina sa femme ; là-bas, on fracassa son enfant sur le pavé ; un peu plus loin, sous cette aile du palais, il y a une cave dans laquelle Drusus le Jeune se mordit les mains de faim ; c'est dans cette même cave que l'on empoisonna Drusus l'Ancien (le fils unique de Tibère) ; ici aussi que Gemellus se tordit de peur ; c'est ici encore que Claude fut pris de convulsions ; là, que périt Germanicus. Partout, ces murs ont entendu les gémissements et les râles de mourants tandis que ces gens qui, maintenant, se pressaient au festin, en toges, tuniques de couleur, parés de fleurs et de bijoux, étaient peut-être des condamnés de demain. Peut-être que, sur plus d'un visage, le sourire cachait une peur, une inquiétude, l'incertitude du lendemain ; peut-être que la fièvre, la cupidité, la jalousie s'insinuaient en cet instant dans les cœurs de ces demi-dieux couronnés, en apparence insouciant. Les pensées affolées de Lygie n'arrivaient pas à suivre les paroles d'Acté et, tandis que ce monde merveilleux captivait toujours plus fortement son regard, son cœur se serra d'effroi, et soudain, une nostalgie indicible et infinie étreignit son âme : ô combien Pomponia Graecina qu'elle aimait tant, combien la maison paisible des Aulus dans laquelle régnait non pas le crime mais l'amour lui manquaient !

Cependant, débouchant du *Vicus Apollinus*, de nouvelles vagues d'invités affluaient. De l'autre côté de la porte montaient le brouhaha et les exclamations des clients qui avaient reconduit leurs patrons. La cour et les colonnades grouillèrent d'une foule d'esclaves césariens, hommes et femmes, de petits pages et de soldats de la garde prétorienne chargés de la surveillance du palais. Par-ci par-là, parmi les visages blancs et basanés, on remarquait un visage noir de Numide portant un casque empenné, et de grands anneaux dorés aux oreilles. On transportait des luths, des cithares, des gerbes de fleurs

artificiellement cultivées malgré l'automne avancé, des candélabres d'argent, d'or et de bronze. La rumeur montante des conversations se mêlait au clapotis de la fontaine dont les jets d'eau, roses des lueurs du crépuscule, tombant de haut sur le marbre, s'écrasaient avec un bruit semblable à des sanglots.

Acté avait cessé de raconter mais Lygie continuait de scruter la foule comme si elle y cherchait quelqu'un. Et soudain, elle rougit. Entre les colonnes surgirent Vinicius et Pétrone qui se dirigeaient vers le grand triclinium, beaux, calmes, tels des dieux dans leurs toges blanches. Lorsque Lygie aperçut parmi tous ces gens étrangers ces deux visages connus et amicaux, et surtout quand elle reconnut Vinicius, elle se sentit soulagée d'un grand poids. Elle eut le sentiment d'être moins seule. Cette immense tristesse, qui l'avait assaillie tout à l'heure au souvenir de Pomponia et de la maison d'Aulus, avait subitement cessé de la tenailler. La tentation de voir Vinicius et de lui parler avait étouffé ses autres préoccupations. Elle tentait en vain de se remémorer tout le mal qu'elle avait entendu sur la maison de César, et les paroles d'Acté et les avertissements de Pomponia. En dépit de ces paroles et de ces avertissements, elle sentit brusquement que non seulement elle devait, mais même qu'elle voulait assister à ce festin : à la pensée que, dans un instant, elle allait entendre cette voix qui lui était douce et qui l'enchantait, qui lui avait parlé d'amour et d'un bonheur digne des dieux, cette voix qui résonnait jusqu'à présent comme un chant à ses oreilles, elle exulta.

Tout à coup, cette joie l'effraya. Il lui sembla qu'en cet instant elle bafouait les purs préceptes dans lesquels elle avait été élevée, qu'elle trahissait Pomponia et se trahissait elle-même. Aller au festin sous contrainte était une chose, se réjouir de cette nécessité en était une autre. Elle se sentit fautive, indigne et perdue. Elle fut prise de désespoir et fut aux bords des larmes. Si elle eut été seule, elle fut tombée à genoux et eût battu sa coulpe : c'est ma faute, c'est ma faute ! La prenant par la main, Acté la mena à travers les salles intérieures jusqu'au grand triclinium dans lequel devait se dérouler le festin. Sa vue se brouilla, ses oreilles bourdonnèrent sous l'effet des émotions ressenties, le battement accéléré de son cœur l'oppressa. Comme dans un rêve, elle vit des milliers de lumières clignotantes et sur les tables et aux murs ; comme dans un rêve, elle entendit les acclamations dont on salua César ; elle l'aperçut lui aussi comme à travers un brouillard. Les acclamations l'abasourdirent, l'éclat des lumières l'éblouit, les senteurs l'étourdirent et, ayant perdu sa présence d'esprit, elle eut de la peine à reconnaître Acté qui l'installait à table et prenait place elle-même à ses côtés.

Au bout d'un moment, une voix basse et familière se fit entendre tout près d'elle :

— Je te salue, ô toi, la plus belle des vierges sur la terre et la plus belle des étoiles du ciel ! Je te salue, divine Callina !

Se ressaisissant quelque peu, Lygie porta son regard vers celui qui venait de lui adresser ces paroles : elle vit Vinicius allongé à côté d'elle.

Il était sans toge car, pour plus de confort et selon l'usage, on ôtait la toge pour festoyer. Il n'était vêtu que d'une tunique écarlate, sans manches, brodée de palmes d'argent. Ses bras étaient nus et s'ornaient à l'orientale de deux larges bracelets en or, fermés au-dessus du coude, ils étaient soigneusement épilés, lisses, un peu trop musclés, véritables bras de soldat faits pour porter l'épée et le bouclier. Sa tête était ceinte d'une couronne de roses. Avec ses sourcils qui se rejoignaient au-dessus du nez, ses yeux splendides et son teint basané, il semblait personnifier la jeunesse et la force. Lygie le trouva si beau que, bien que son premier étourdissement fût passé, elle parvint tout juste à balbutier :

— Je te salue, Marc...

Et lui, reprit :

— Heureux mes yeux qui te voient ; heureuses mes oreilles qui entendent ta voix qui m'est plus douce que le son des flûtes et des cithares. Si on me demandait de choisir entre toi, Lygie, et Vénus, celle qui devrait se tenir à mes côtés à ce festin, c'est toi que je choisirais, ô ma divine !

Il se mit à la contempler comme s'il voulait se rassasier de sa vue, il la brûlait de ses yeux. Son regard glissa de son visage sur son cou, puis sur ses bras nus, caressa ses lignes ravissantes ; il s'en délectait, l'enveloppait, la dévorait, mais à côté de ce désir, l'inondaient le bonheur et l'adoration et un émerveillement infini.

— Je savais que je te verrais dans la maison de César, continua-t-il, et pourtant, lorsque je t'ai aperçue, toute mon âme a tressailli de joie comme s'il m'était arrivé un bonheur tout à fait inattendu.

Ayant repris ses esprits et sentant qu'il était, dans cette foule et dans cette maison, le seul être qui lui fût proche, Lygie commença à lui parler et à l'interroger sur tout ce qui était pour elle incompréhensible et terrifiant. D'où savait-il qu'elle se trouverait dans la maison de César, pourquoi était-elle ici ? Pourquoi César l'avait-il enlevée à Pomponia ? Elle avait peur ici et elle voulait revenir auprès d'elle. Si n'était l'espoir que Pétrone et lui intercédèrent en sa faveur auprès de César, elle mourrait de langueur et d'anxiété.

Vinicius lui expliqua que c'était Aulus lui-même qui lui avait appris son enlèvement. Pourquoi était-elle ici ? Il n'en savait rien. César ne rendait compte à quiconque de ses actes et de ses ordres. Qu'elle ne craigne rien pourtant, car lui, Vinicius, était auprès d'elle et resterait auprès d'elle. Il préférerait perdre la vue que de ne plus la voir, il

préférerait perdre la vie que de l'abandonner. Elle était son âme, il veillerait donc sur elle comme sur son âme à lui. Il lui élèverait dans sa maison un autel comme si elle eut été sa divinité et y déposerait en offrande de la myrrhe et de l'aloès, et au printemps, des anémones et des fleurs de pommier... Et puisqu'elle avait peur de la maison de César, alors il lui promettait qu'elle n'y resterait pas.

Bien qu'il usât de faux-fuyants et mentit parfois, il y avait cependant dans sa voix des accents de vérité car ses sentiments étaient vrais. Il éprouvait aussi une sincère compassion pour elle et ses paroles lui pénétraient dans l'âme, de sorte que lorsque Lygie commença à le remercier et à l'assurer que Pomponia l'aimerait pour sa bonté tandis qu'elle-même lui serait toute sa vie reconnaissante, il ne put maîtriser son émotion. Il lui sembla qu'il ne saurait de sa vie lui opposer de refus. Son cœur commença à défaillir. La beauté de la jeune fille enivrait ses sens, il la désirait mais, en même temps, il sentait qu'elle lui était très chère et qu'il pourrait réellement l'adorer comme une divinité ; il éprouvait aussi un besoin irrésistible de parler de sa beauté et de son adoration, et comme le brouhaha autour d'eux s'intensifiait, il se rapprocha d'elle et commença à lui chuchoter de bonnes et douces paroles venant du fond de l'âme, des paroles mélodieuses comme une musique et grisantes comme le vin.

Et il la grisait, certes. Parmi tous ces étrangers qui l'entouraient, il lui sembla de plus en plus proche, de plus en plus aimable, et tout à fait sûr, et de toute son âme, dévoué à elle. Il la rassura, lui promit de la sortir de la maison de César ; il lui promit de ne pas l'abandonner et de la servir. En outre, avant, chez les Aulus, il ne lui avait parlé de l'amour et du bonheur que l'amour pouvait donner qu'en général, tandis que maintenant, il lui disait carrément qu'il l'aimait, qu'il la chérissait comme personne au monde. Lygie entendait pour la première fois de telles paroles de la bouche d'un homme et, au for et à mesure qu'elle écoutait, il lui sembla que quelque chose s'éveillait en elle, que l'envahissait une sorte de bonheur dans lequel une immense joie se mêlait à une immense inquiétude. Ses joues brûlèrent, les battements de son cœur se précipitèrent, ses lèvres s'entrouvrirent comme d'admiration. Écouter de telles choses lui faisait peur, et, en même temps, elle n'aurait voulu pour rien au monde en perdre un seul mot. Par moments, elle baissait les yeux, puis levait sur Vinicius un regard lumineux, craintif et en même temps, interrogateur comme si elle voulait lui dire : « Parle-moi encore ! » La rumeur, la musique, les arômes des fleurs et des encens arabiques l'étourdirent de nouveau. À Rome, on avait coutume de se reposer en festoyant alors que chez ses parents, Lygie prenait place entre Pomponia et le petit Aulus. Et voici que reposait à côté d'elle Vinicius, jeune, fort, épris, brûlant d'amour. Elle, sentant l'ardeur qui se dégageait de lui, en éprouvait de la honte

et du plaisir. Une sorte de doux vertige, d'alanguissement et d'oubli l'envahissait comme si le sommeil la gagnait.

La proximité de la jeune fille agit sur lui aussi. Son visage pâlit. Ses narines frémirent comme les naseaux d'un coursier d'Arabie. Son cœur visiblement battait aussi très fort sous sa tunique écarlate car il haletait et avait un débit saccadé. Lui aussi se trouvait pour la première fois aussi près d'elle. Ses pensées commencèrent à se brouiller ; dans ses veines coulait du feu qu'il cherchait vainement à éteindre avec du vin. Ce qui l'enivrait de plus en plus, ce n'était pas encore le vin mais le merveilleux visage de Lygie, ses bras nus, sa jeune poitrine qui ondoyait sous sa tunique dorée, et son corps caché sous les plis de son blanc péplum. Enfin, il lui prit la main au-dessus du poignet comme il l'avait déjà fait une fois dans la maison des Aulus, et l'attirant vers lui, il se mit à lui chuchoter de ses lèvres frémissantes :

— Je t'aime, Callina... ma divine !...

— Marc, lâche-moi, lui dit-elle.

Et lui poursuivait les yeux voilés de brume :

— Ma divine ! Aime-moi...

À cet instant, se fit entendre la voix d'Acté, assise à côté de Lygie :

— César vous regarde.

Vinicius fut pris d'une brusque colère et contre César, et contre Acté. Ces paroles avaient rompu le charme. Une voix, fût-elle amicale, aurait, à un tel moment, semblé importune au jeune homme ; il pensa qu'Acté avait intentionnellement voulu empêcher sa conversation avec Lygie.

Aussi, relevant la tête et toisant la jeune affranchie par-dessus les épaules de Lygie, lui lança-t-il avec colère :

— Le temps où tu restais allongée aux côtés de César est révolu. Acté, et l'on dit que tu es menacée de cécité, par conséquent comment peux-tu le voir ?

Acté lui répondit tristement :

— Je le vois pourtant... Lui aussi est myope et il vous regarde à travers son émeraude.

Tout ce que Néron faisait éveillait la vigilance, même parmi ses plus proches, aussi Vinicius s'inquiéta-t-il. Il se maîtrisa pourtant et se mit à lancer de temps à autre un regard furtif dans la direction de César, Lygie qui, au commencement du festin, troublée, l'avait vu comme à travers un brouillard, puis absorbée par la présence de Vinicius et sa conversation avec lui, ne l'avait plus du tout regardé, tourna maintenant vers lui son regard tout à la fois curieux et effrayé.

Acté disait la vérité. César, penché au-dessus de la table, un œil fermé et tenant dans ses doigts, devant son autre œil, l'émeraude ronde, polie dont il se servait toujours, les dévisageait. Son regard

rencontra l'espace d'un instant celui de Lygie et le cœur de la jeune fille se figea d'effroi. Lorsque, encore enfant, elle séjournait dans la propriété sicilienne des Aulus, une vieille esclave égyptienne lui disait des contes sur les dragons qui habitaient dans les gouffres des montagnes, et voici que, maintenant, il lui semblait que c'était l'œil glauque d'un tel dragon qui soudain la fixait. Elle saisit la main de Vinicius comme un enfant qui aurait peur tandis que des images fugitives et confuses se bouscuaient dans sa tête. Ainsi, c'était lui ? Cet homme effroyable et tout-puissant ? Elle ne l'avait jamais vu jusqu'à présent, et l'avait cru tout autre. Elle s'était imaginé un visage horrible aux traits figés dans une expression de colère alors qu'elle voyait une grosse tête plantée sur un large cou, effrayante, certes, mais presque drôle car semblable de loin à une tête d'enfant. Une tunique améthyste, interdite aux simples mortels, jetait un reflet bleuâtre sur sa large et courte face. Ses cheveux étaient sombres, peignés, comme le voulait la mode lancée par Othon, en quatre rangées de boucles. Il n'avait pas de barbe, l'ayant récemment rasée pour la déposer en offrande à Jupiter, ce dont Rome lui rendit grâce, quoiqu'on se chuchotât qu'il l'avait sacrifiée parce qu'elle poussait rousse comme chez tous les hommes de sa famille. Pourtant, il y avait dans son front fortement bombé au-dessus de ses sourcils, quelque chose d'olympien. Ses sourcils froncés reflétaient la conscience qu'il avait de sa toute-puissance, mais sous ce front de demi-dieu apparaissait un visage de singe, d'ivrogne et de cabotin vaniteux, trahissant des désirs versatiles, bouffi de graisse malgré son jeune âge, morbide et hideux. Il sembla à Lygie hostile mais surtout odieux.

Au bout d'un moment, il reposa son émeraude et cessa de la dévisager.

Elle vit alors ses yeux bleus, exorbités, clignant sous l'effet de la lumière excessive, vitreux, amorphes, semblables à des yeux de mort.

Se tournant vers Pétrone, Néron lui demanda :

— Est-ce l'otage dont Vinicius est amoureux ?

— C'est bien elle, répondit Pétrone.

— Comment s'appelle son peuple ?

— Ce sont les Lygiens.

— Vinicius la trouve belle ?

— Revêts un tronc vermoulu d'olivier d'un péplum de femme, et Vinicius le trouvera beau. Mais sur ton visage, ô connaisseur incomparable, je devine déjà ton verdict à son sujet ! Inutile de l'exprimer ! C'est bien ça ! Trop sèche ! Une maigrichonne, une véritable tête de pavot sur fine tige, alors que toi, divin esthète, c'est la tige que tu apprécies dans la femme, et tu as trois fois, quatre fois, bien raison ! Le visage seul ne signifie rien. J'ai beaucoup appris auprès de toi mais je n'ai pas encore le coup d'œil aussi sûr. Et je suis

prêt à parier sa maîtresse avec Tullius Sénécion que, bien qu'il soit malaisé lors d'un festin, lorsque tout le monde est couché, de juger de l'ensemble de la personne, toi tu t'es dit : « Trop étroite de hanches. »

— Trop étroite de hanches ! répéta Néron en fermant à demi les yeux.

Un sourire à peine perceptible parut sur le visage de Pétrone tandis que Tullius Sénécion, jusqu'alors absorbé par sa discussion avec Vestinus ou plutôt par ses railleries sur les songes en lesquels celui-ci croyait, se tourna vers Pétrone et, bien qu'il n'eût aucune idée du sujet de leur conversation, il décréta :

— Tu te trompes ! Moi, je soutiens César.

— Très bien, riposta Pétrone. J'étais justement en train de démontrer que tu avais quelque peu d'intelligence alors que César affirme que tu es un âne sans plus.

— *Habet !* approuva Néron en riant et en tournant le pouce vers le bas, comme on le faisait dans les cirques pour montrer que le gladiateur avait été touché et qu'on devait lui porter le coup de grâce.

Croyant qu'il était toujours question des songes, Vestinus clama :

— Eh bien, moi, je crois aux songes, et Sénèque m'a dit une fois qu'il y croyait, lui aussi.

— La nuit dernière, j'ai rêvé que j'étais devenue vestale, intervint Calvia Crispinilla en se rapprochant d'eux par-dessus la table.

Sur ce, Néron se mit à applaudir, d'autres suivirent son exemple et pendant un moment, des applaudissements retentirent tout autour car Crispinilla, plusieurs fois divorcée, était connue dans Rome tout entière pour sa fabuleuse débauche.

Elle, nullement décontenancée, continua :

— Et alors ! Elles sont toutes vieilles et laides. Seule Rubria est convenable, et comme ça, nous serions deux, quoique Rubria soit couverte de taches de rousseur en été.

— Permets-moi cependant de te dire, très pure Calvia, insista Pétrone, que tu ne pourrais sans doute devenir vestale qu'en rêve.

— Et si César l'ordonnait ?

— Je croirais alors que les rêves les plus extravagants se réalisent.

— Parce qu'ils se réalisent, s'obstina Vestinus. Je comprends les gens qui ne croient pas aux dieux mais comment ne peut-on pas croire aux songes ?

— Et les prédictions ? demanda Néron. On m'a prédit un jour que Rome cesserait d'exister tandis que je régnerais sur tout l'Orient.

— Les prédictions et les songes sont liés les uns aux autres, continua Vestinus. Un jour, un proconsul, grand sceptique, envoya au temple de Mopsus un esclave avec une lettre scellée qu'il n'avait pas permis de décacheter, afin de vérifier si le dieu saurait répondre à la question contenue dans la lettre. L'esclave passa la nuit au temple

pour y avoir un songe prophétique, puis il revint et dit ceci : « Un jeune homme lumineux comme le soleil m'est apparu en songe et m'a dit un seul mot : "Noir". » Sur ces paroles, le proconsul pâlit et, se tournant vers ses invités, tout aussi sceptiques que lui, il leur demanda : « Savez-vous ce qu'il y avait d'écrit dans la lettre ? »

Cela dit, Vestinus s'interrompt et, levant sa coupe, il se mit à boire.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans cette lettre ? l'interrogea Sénécion.

— Dans cette lettre, il y avait cette question : « Quel taureau dois-je porter en offrande : blanc ou noir ? »

Mais l'intérêt qu'avait suscité le récit fut coupé par Vitellius qui, étant venu déjà émoustillé au festin, éclata soudain d'un rire d'abruti.

— De quoi rit donc cette barrique de suif ? demanda Néron.

— Le rire distingue les hommes des bêtes, dit Pétrone, et lui n'a pas d'autre preuve attestant qu'il n'est pas un porc.

Vitellius s'arrêta net de rire et, faisant claquer ses lèvres luisantes de graisse et de sauces, il regarda, ahuri, l'assistance, comme s'il ne l'avait jamais vue auparavant.

Puis il leva sa main potelée, semblable à un coussinet et dit d'une voix éraillée :

— Ma chevalière m'est tombée du doigt ; je la tenais de mon père.

— Qui fut savetier, ajouta Néron.

Vitellius s'esclaffa de nouveau de la façon la plus inattendue et se mit à chercher la bague dans le péplum de Calvia Crispinilla.

Le voyant, Vatinius se mit à simuler les cris d'une femme effrayée tandis que l'amie de Calvia, Nigidia, une jeune veuve dont le visage était celui d'un enfant et les yeux ceux d'une prostituée, s'écriait :

— Il cherche ce qu'il n'a point perdu.

— Et qui ne lui servirait à rien même s'il le trouvait, conclut le poète Lucain.

Le festin s'égayait. Une foule d'esclaves portait des plats sans cesse nouveaux ; de grands vases remplis de neige et enguirlandés de lierre, on sortait continuellement des cratères moins grands de vins variés. On buvait sec. Des roses tombaient sans discontinuer du plafond sur la table et les convives.

Pétrone commença cependant à prier Néron de magnifier le festin de son chant, avant que les invités ne s'enivrent. Des voix l'approuvèrent en chœur, mais Néron opposa tout d'abord quelque résistance. Non, il ne s'agissait pas seulement d'aplomb bien qu'il lui en manquât toujours... Les dieux savaient combien il lui en coûtait de se produire en public... Il ne s'y déroba pas, à vrai dire, car il fallait bien faire quelque chose pour l'art, et d'ailleurs, si Apollon l'avait doté d'une voix d'une certaine qualité, il ne convenait pas de gaspiller ces dons des dieux. Il comprenait même que c'était là son devoir envers

l'État. Mais aujourd'hui, il était vraiment enrôlé. La nuit, il s'était mis des poids de plomb sur la poitrine, mais cela n'avait eu aucun effet... Il envisageait même de se rendre à Antium pour y respirer l'air marin.

Lucain à son tour l'en conjura au nom de l'art et de l'humanité. Tout le monde savait que le divin poète et chanteur avait composé un nouvel hymne à Vénus, auprès duquel celui de Lucrèce n'était qu'un glapisement de louveteau d'un an. Que ce festin soit un vrai festin ! Un souverain aussi bon ne devrait pas infliger de tels supplices à ses sujets : « Ne sois pas cruel, César ! »

— Ne sois pas cruel ! répétèrent tous ceux qui étaient le plus près.

Néron ouvrit largement les bras en signe qu'il était bien obligé de céder. Alors tous les visages prirent une expression de gratitude, et tous les regards se tournèrent vers lui. Mais lui ordonna encore, avant de commencer, d'annoncer à Poppée qu'il allait chanter ; à l'assistance, en revanche, il déclara qu'elle n'était pas venue au festin à cause d'un malaise, et comme aucun remède ne lui apportait autant de soulagement que son chant, il serait donc regrettable de l'en priver.

Poppée vint donc sans tarder. Elle régnait jusqu'à présent sur Néron comme sur un sujet, mais elle savait néanmoins que, lorsqu'il s'agissait de son amour-propre de chanteur, de conducteur de char ou de poète, il serait dangereux de le froisser. Elle parut donc, belle telle une déesse, vêtue comme Néron, d'une tunique améthyste, avec au cou un collier de perles énormes dont fut jadis spolié Massinissa, cheveux dorés, exquise, et, bien que divorcée de deux maris, avec un visage et un regard de vierge.

On la salua par des acclamations, l'appelant « divine Augusta ». De sa vie, Lygie n'avait vu rien d'aussi beau et n'en croyait pas ses yeux, d'autant plus qu'elle savait que Poppea Sabina était l'une des femmes les plus odieuses du monde. Elle avait appris de Pomponia qu'elle avait poussé César à faire assassiner sa mère et sa femme ; elle la connaissait à travers les récits des hôtes et des domestiques d'Aulus. Elle avait entendu dire que, la nuit, on renversait ses statues dans la ville, que les inscriptions sur les murs de Rome, qui valaient à leurs auteurs les peines les plus lourdes, réapparaissaient chaque matin. Cependant, maintenant, à la vue de cette fameuse Poppée considérée par les adeptes du Christ comme l'incarnation du mal et du crime, il lui sembla que les anges ou quelques esprits célestes pourraient avoir cet aspect. Tout simplement, elle n'arrivait pas à en détacher son regard, et une question lui échappa malgré elle :

— Oh, Marc ! est-ce possible ?

Lui, excité par le vin et comme agacé de voir que tant de choses accaparaient son attention et l'arrachaient à lui et à ce qu'il disait, lui répondit :

— Oui, elle est belle, mais tu es cent fois plus belle. Tu ne te

connais pas, autrement tu t'éprendrais de toi-même comme Narcisse... Elle se baigne dans du lait d'ânesse, tandis que toi, c'est Vénus qui a dû sans doute te baigner dans son propre lait. Tu ne te connais pas, ocelle mi !... Ne la regarde pas. Tourne ton regard vers moi, ocelle mil... Touche de tes lèvres cette coupe de vin, j'y poserai ensuite à cet endroit les miennes...

Il se rapprochait de plus en plus, tandis qu'elle commençait à reculer vers Acté. À cet instant, on ordonna le silence car César s'était levé. Le chanteur Diodore lui tendit un luth du genre dit delta ; un autre chanteur, Terpnos, qui devait accompagner Néron de son instrument, s'approcha avec un nablium. Néron, lui, ayant appuyé son delta sur la table, leva les yeux et un silence plana pendant un moment dans le triclinium, troublé seulement par le léger bruissement des roses qui tombaient du plafond.

Puis il commença à chanter, ou plutôt à déclamer d'une façon chantante et rythmique, avec accompagnement des deux luths, son hymne à Vénus. Ni la voix, bien que légèrement voilée, ni les vers n'étaient mauvais, ce qui fit que la pauvre Lygie fut de nouveau prise de remords car l'hymne, quoiqu'il glorifiât l'impure Vénus païenne, lui sembla plus que beau, et César lui-même, avec sa couronne de lauriers sur le front, ses yeux levés au ciel, plus éblouissant, et de loin moins effrayant et moins hideux qu'au début du festin.

Les convives réagirent par une tempête d'applaudissements. Les clameurs : « ô voix céleste ! » fusèrent de partout ; des femmes qui avaient levé les bras restèrent ainsi en signe d'émerveillement même après que le chant eut cessé, d'autres essuyèrent leurs yeux remplis de larmes ; dans toute la salle, ce fut comme un bourdonnement de ruche. Poppée, baissant sa jolie tête dorée, porta la main de Néron à ses lèvres et la garda ainsi longtemps en silence, tandis que le jeune Pythagore, un Grec d'une merveilleuse beauté, celui-là même que, plus tard, Néron, déjà à demi fou, devait épouser, ayant ordonné aux flamines de consacrer l'union dans le respect de tous les rites, s'agenouilla à ses pieds.

Néron cependant regardait attentivement Pétrone, attendant avant tout ses louanges dont il avait toujours besoin. Celui-ci lui dit :

— Pour ce qui est de la musique, Orphée doit être aussi livide de jalousie que Lucain ici présent ; quant aux vers, je regrette qu'ils ne soient pas plus mauvais, car alors j'aurais peut-être trouvé les mots appropriés pour les louer.

Lucain ne lui tint pas rigueur d'avoir fait désobligeamment mention de sa jalousie, il le regarda même avec gratitude et, feignant la mauvaise humeur, il bougonna :

— Maudite Fatalité qui m'a fait le contemporain d'un tel poète. On aurait eu une place dans la mémoire des hommes et au Parnasse

tandis que comme ça, on s'éteindra comme une veillesse auprès du soleil.

Pétrone, qui avait une mémoire prodigieuse, se mit à répéter des passages de l'hymne, à citer tel ou tel autre vers, à relever et à analyser les expressions les plus belles. Lucain oubliant sa prétendue jalousie, et sous le charme de la poésie, joignit son émerveillement aux paroles de Pétrone. Le visage de Néron refléta une ivresse et une vanité sans bornes, qui non seulement frôlaient la niaiserie, mais l'égalaient tout à fait. Il leur signalait lui-même les vers qu'il considérait comme les plus beaux. Enfin, il se mit à consoler Lucain et à l'exhorter à ne pas perdre courage car, bien que l'on garde dans la vie ce que l'on reçoit à la naissance, il reste que l'hommage porté par les hommes à Jupiter n'exclut pas celui porté à d'autres dieux.

Puis il se leva pour reconduire Poppée qui, réellement souffrante, désirait se retirer. Il demanda aux convives de regagner leurs places et leur annonça qu'il allait revenir. Et, en effet, il revint au bout d'un moment pour s'étourdir de fumée d'encens et regarder les spectacles qu'il avait lui-même préparés pour le festin, avec le concours de Pétrone ou de Tigellin.

On lut de nouveau des vers ou l'on écouta des dialogues dans lesquels l'excentricité tenait lieu d'esprit. Puis le célèbre mime Pâris représenta les aventures d'Io, fille d'Inachos. Les convives, et surtout Lygie qui n'était pas habituée à des spectacles semblables, croyaient voir des merveilles et des sortilèges. Avec des gestes de ses mains et des mouvements de son corps, Pâris savait exprimer des choses qu'il était, en apparence, impossible d'exprimer dans la danse. Ses mains battaient l'air, créant un nuage lumineux, vivant, plein de vibrations, lascif, qui enveloppait une forme virginale à demi défaillante, secouée des spasmes de la volupté. C'était un tableau, non pas une danse, un tableau clair, qui dévoilait les secrets de l'amour, enchanteur et impudique. Lorsqu'il eut pris fin, entrèrent les corybantes qui commencèrent avec des jeunes filles syriennes, aux sons des cithares, des flûtes, des cymbales et des tambourins, une danse bachique pleine de tapage sauvage et de luxure encore plus sauvage. Il sembla à Lygie que le feu du ciel allait la consumer, que la foudre devrait frapper cette maison ou que le plafond devrait s'écrouler sur les têtes des banqueteurs.

Mais du filet d'or tendu sous le plafond tombaient seulement des roses, tandis que Vinicius déjà à demi ivre lui disait :

— Je t'ai vue dans la maison des Aulus, à la fontaine et je me suis épris de toi. C'était à l'aube et tu croyais que personne ne te regardait, et pourtant moi, je t'ai vue... Et jusqu'à présent, je te vois telle que tu étais bien que ce péplum te cache à ma vue. Enlève ce péplum comme l'a fait Crispinilla. Tu le vois ! Les dieux et les hommes cherchent

l'amour. Il n'y a rien d'autre à part lui en ce monde ! Pose ta tête sur ma poitrine et ferme les yeux.

Elle sentait le violent battement de ses artères aux tempes et aux poignets. Elle eut l'impression de tomber dans un abîme, et ce Vinicius qui auparavant lui avait semblé si proche et si sûr l'y précipitait au lieu de la sauver. Elle lui en voulut. Elle eut de nouveau peur et de ce festin, et de lui, et d'elle-même. Une voix, semblable à celle de Pomponia, appelait dans son âme : « Lygie, sauve-toi ! » mais quelque chose lui disait aussi qu'il était trop tard, et que quiconque avait été touché par une pareille flamme, avait vu tout ce qui s'était passé à ce festin, en qui le cœur avait battu comme le sien en elle lorsqu'elle avait écouté les paroles de Vinicius et avait ressenti ce frisson qui l'avait parcourue lorsqu'il s'était rapproché d'elle, était irrémédiablement perdu. Elle éprouva un malaise. Il lui semblait par moments qu'elle allait s'évanouir, et qu'il se produirait ensuite quelque chose de terrible. Elle savait que personne, sous peine de s'exposer au courroux de César, n'avait le droit de se lever avant qu'il ne l'eût fait lui-même ; d'ailleurs, même s'il n'en était pas ainsi, elle n'aurait plus eu la force de le faire.

Cependant, on était encore loin de la fin du festin. Les esclaves apportaient des plats sans cesse nouveaux et remplissaient continuellement les coupes de vin. Devant la table disposée en boucle ouverte sur un côté, surgirent deux athlètes pour donner aux convives un spectacle de lutte.

Ils s'affrontèrent bientôt. Leurs corps puissants, luisants d'huile, formèrent un seul bloc, leurs os craquaient dans leurs bras de fer, leurs mâchoires serrées émettaient un grincement funeste. Par moments on entendait le frappement rapide et sourd de leurs pieds contre le dallage saupoudré de safran ; parfois ils s'immobilisaient, silencieux, et il semblait alors aux spectateurs qu'ils avaient devant eux un groupe taillé dans la pierre. Les yeux des Romains suivaient avec délices le jeu des échine, des mollets et des bras effroyablement tendus. Toutefois, la lutte ne dura pas trop longtemps car Croton, maître et supérieur de l'école des gladiateurs, ne passait pas sans raison pour être l'homme le plus fort dans l'État. Son adversaire se mit à haleter de plus en plus précipitamment, puis à râler, puis son visage bleuit ; enfin le sang ruissela de sa bouche et il s'écroula.

La fin de la lutte fut saluée par une tempête d'applaudissements tandis que Croton, un pied sur le dos de son adversaire, croisa ses énormes bras sur sa poitrine et promena sur la salle un regard triomphant.

On vit venir ensuite des imitateurs d'animaux et de leurs voix, des jongleurs et des bouffons mais on les regarda très peu car le vin avait déjà brouillé la vue des spectateurs. Le festin se transforma peu à peu

en une orgie d'ivrognerie et de débauche. Les jeunes Syriennes qui, auparavant, avaient exécuté une danse bachique, se mêlèrent aux convives. La musique se mua en un vacarme discordant et sauvage de cithares, de luths, de cymbales arméniennes, de sistres égyptiens, de trompettes et de cors et, lorsque certains convives exprimèrent le désir de converser, on se mit à conspuer les musiciens, les sommant de déguerpir. L'air saturé de l'arôme des fleurs, des senteurs des huiles dont d'adorables garçonnets aspergeaient, tout le temps du festin, les pieds des banqueteurs, du safran et des effluves humains, était devenu lourd ; les lampes brûlaient d'une faible flamme, les couronnes avaient glissé et étaient posées de travers sur les fronts, les visages que la sueur perlait avaient blêmi.

Vitellius avait croulé sous la table. Nigidia, ivre, à demi nue, avait posé sa tête enfantine sur la poitrine de Lucain, et lui, tout aussi ivre, soufflait la poudre d'or de ses cheveux, les yeux levés au ciel avec une expression de joie béate. Vestinus avec un entêtement d'ivrogne, répétait pour la dixième fois la réponse de Mopsus à la lettre cachetée du proconsul, tandis que Tullius qui se moquait des dieux, disait d'une voix traînante et entrecoupée de hoquets :

— Car si Sphéros de Xénophane est rond, alors, comprends-tu, on peut rouler un tel dieu en le poussant du pied devant soi comme une barrique.

Domitius Afer, vieux larron et délateur, s'indigna de tels propos et, d'indignation, arrosa toute sa tunique de falerne. Lui avait toujours cru aux dieux. Les gens disaient que Rome allait tomber, il y en avait même qui affirmaient qu'elle allait déjà à sa perte. Pardi !... Mais si cela se produisait, ce serait parce que les jeunes n'avaient plus la foi, et, sans la foi, il ne pouvait y avoir de vertu. On avait également abandonné les anciennes coutumes sévères, et il ne venait à l'esprit de personne que les épicuriens ne sauraient opposer de résistance aux barbares. Tant pis ! Quant à lui, il regrettait d'avoir vécu jusqu'en des temps pareils et de devoir chercher dans les réjouissances un dérivatif à des chagrins qui, autrement, auraient tôt fait de le miner.

Sur ce, il attira vers lui une danseuse syrienne et se mit, de sa bouche édentée, à lui embrasser le cou et le dos, à la vue de quoi, le consul Memmius Regulus s'esclaffa et, relevant sa tête chauve ornée d'une couronne posée de travers, il opina :

— Qui dit que Rome va à sa perte ?... Sottise !... Moi qui suis consul, je le sais mieux que quiconque... *Videant consules !*... trente légions... veillent à notre *pax romana* !...

Cela dit, il posa ses poings à ses tempes et se mit à crier à tue-tête :

— Trente légions ! Trente légions !... Depuis la Bretagne jusqu'aux frontières des Parthes !

Mais, soudain, il se ravisa et, pointant un doigt sur son front, il

ajouta :

— En fait, peut-être même trente-deux...

Et il se mit à vomir les langues de flamants, les lactaires délicieux rôtis, les champignons, les sauterelles au miel, les poissons, les viandes et tout ce qu'il avait mangé et bu.

Cependant, le nombre de légions qui veillaient à la paix romaine ne rassurait pas Domitius : non, non ! Rome devait périr, et cela parce qu'on avait perdu la foi dans les dieux et abandonné les mœurs austères ! Rome doit périr, et c'est bien dommage, car la vie est pourtant bonne, César clément, le vin excellent ! Ah ! quel dommage !

Et, cachant sa tête entre les omoplates de la bacchante syrienne, il fondit en larmes.

— Et puis, que m'importe cette vie future !... Achille avait bien raison de dire qu'il valait mieux être valet de charrue dans ce monde sous le soleil que roi dans les antres simmériens. Encore faudrait-il qu'il y eut des dieux, bien que le manque de foi perde la jeunesse...

Pendant ce temps, Lucain avait soufflé toute la poudre d'or des cheveux de Nigidia qui, ayant trop bu, s'était endormie. Puis il enleva les guirlandes de lierre d'un vase qui se trouvait devant lui et en enroula la dormeuse. Cette opération achevée, il promena sur l'assistance un regard radieux et interrogateur.

Il se para à son tour de lierre et répéta d'un ton de conviction profonde :

— Je ne suis absolument pas un homme mais un faune.

Pétrone n'était pas ivre alors que Néron qui, au début, par égard pour sa voix « céleste », buvait peu, avait, par la suite, vidé coupe sur coupe et s'était enivré. Il voulut même continuer de chanter quelques-uns de ses vers, cette fois-ci grecs, mais il ne s'en souvenait plus et, par erreur, il entonna un chant d'Anacréon. Pythagore, Diodore et Terpnos l'accompagnaient dans ce chant mais comme il n'en sortait rien qui vaille, ils abandonnèrent la partie. Cela étant, Néron, en tant que connaisseur et esthète, commença à s'émerveiller de la beauté de Pythagore, et dans son exaltation, il lui baisa les mains. De si belles mains, il n'en avait vu qu'autrefois... chez qui donc ?

— Ah oui ! Chez ma mère ! Chez Agrippine !

Et soudain, de sombres visions l'assaillirent.

— On dit, continua-t-il, que la nuit, au clair de lune, elle se promène sur la mer, près de Baies et de Baula... Elle ne fait que cela, elle marche, marche comme si elle cherchait quelque chose. Et lorsqu'elle s'approche d'une barque, elle regarde et puis s'en va, mais le pêcheur sur lequel elle a posé son regard meurt.

— Pas mauvais comme sujet, remarqua Pétrone.

Vestinus de son côté, tendant le cou comme une grue, chuchota avec un air mystérieux :

— Je ne crois pas aux dieux mais je crois aux fantômes... Oh !...

Néron ne prêtait aucune attention à leurs paroles et continuait :

— J'ai pourtant célébré les *lemuralia*. Je ne veux pas la voir ! Cela fait cinq ans déjà. J'ai dû, j'ai dû la condamner car elle voulait me faire assassiner, et si je ne l'avais pas devancée, vous n'auriez pas aujourd'hui entendu mon chant.

— Nous t'en rendons grâce, César, au nom de la ville et du monde, s'exclama Domitius Afer.

— Du vin ! Et résonnez tympanons !

Le vacarme reprit de plus belle – Lucain tout enguirlandé de lierre, voulant être entendu malgré tout, se leva et se mit à clamer :

— Je ne suis pas un homme, je suis un faune et j'habite dans les bois. Eh ! oh ! Eh ! oh ! oooo !

César finit par être totalement ivre, les hommes et les femmes de même. Vinicius ne l'était pas moins que tous les autres et, de plus, à côté du désir s'éveillait en lui son humeur querelleuse, ce qui lui arrivait toujours lorsqu'il avait dépassé la mesure. Son visage au teint basané était devenu plus pâle, il s'embrouillait déjà lorsqu'il disait d'une voix haute et impérieuse :

— Donne-moi ta bouche ! Aujourd'hui, demain, peu importe !... Ça suffit ! César t'a prise aux Aulus pour te donner à moi, tu comprends !... Demain soir, j'enverrai quelqu'un te prendre, tu comprends !... César t'a promise à moi avant qu'il ne te fasse enlever... Tu dois être à moi ! Donne-moi ta bouche ! Je ne veux pas attendre demain... donne-moi vite ta bouche !

Il enlaça Lygie, mais Acté la protégea. Elle aussi se défendit avec toutes les forces qui lui restaient, car elle sentait qu'elle allait se perdre. En vain, elle tenta de ses deux mains de se libérer de l'étreinte de son bras épilé, en vain, d'une voix tremblante de chagrin et de peur, elle le supplia de ne pas être comme il était et d'avoir pitié d'elle. Elle sentait son haleine avinée de plus en plus proche d'elle, et son visage tout près du sien. Ce n'était plus le Vinicius de naguère, bon et presque cher à son âme, mais un méchant satyre ivre qui lui inspirait effroi et répulsion.

Ses forces l'abandonnaient de plus en plus. C'est en vain que, s'infléchissant, elle détourna son visage pour éviter ses baisers. Il se releva, la saisit de ses deux bras et, attirant sa tête sur sa poitrine, il se mit haletant à lui écraser de sa bouche ses lèvres blêmes.

Mais à cet instant, une force effroyable lui dénoua les bras qui enlaçaient la jeune fille, aussi facilement que si c'étaient des bras d'enfant, le repoussa lui-même comme une branche sèche ou une feuille morte. Qu'était-il arrivé ? Vinicius ahuri, se frotta les yeux et vit soudain au-dessus de lui l'énorme silhouette du Lygien appelé Ursus qu'il avait connu dans la maison des Aulus.

Le Lygien se dressait calme mais fixait seulement Vinicius de ses yeux bleus avec une expression telle que le jeune homme sentit son sang se glacer. Puis il prit sa princesse dans ses bras et, d'un pas mesuré, silencieux, il sortit du triclinium.

Acté le suivit aussitôt.

Vinicius resta un bref instant comme pétrifié puis il sursauta et bondit vers la sortie.

— Lygie ! Lygie !...

Mais la passion, la stupéfaction, la rage et le vin le fauchèrent. Il vacilla une fois, deux fois, s'agrippa aux épaules nues d'une bacchante et, clignant les yeux, il lui demanda :

— Que s'est-il passé ?

Et elle, saisissant une coupe de vin, la lui tendit avec un sourire dans ses yeux troubles.

— Bois ! lui dit-elle.

Vinicius but et s'écroula.

La plupart des convives gisaient déjà sous la table ; d'autres allaient et venaient, titubant à travers le triclinium ; d'autres encore dormaient sur les sofas de table, ronflant ou rendant dans leur sommeil leur trop-plein de vin ; et sur ces consuls et sénateurs ivres, sur ces guerriers, poètes, philosophes ivres, sur les danseuses et patriciennes ivres, sur tout ce monde, encore tout-puissant mais déjà sans âme, couronné et dissolu, mais déjà à son déclin, tombait et tombait sans cesse du filet d'or tendu sous le plafond, une pluie de roses.

Dehors, l'aube pointait.

CHAPITRE VIII

Personne n'arrêta Ursus, personne ne demanda même ce qu'il faisait. Les convives qui ne jonchaient pas le sol sous la table, ne gardaient plus leur place, aussi les domestiques en voyant un géant portant dans ses bras une convive, avaient-ils cru qu'un esclave emportait sa maîtresse ivre. D'ailleurs Acté les accompagnait et sa présence écartait tout soupçon.

Ils sortirent ainsi du triclinium et entrèrent dans une pièce attenante, et de là, dans une galerie menant à l'appartement d'Acté.

Lygie était si faible qu'elle semblait morte dans les bras d'Ursus. Mais à l'air frais et pur du jour naissant, elle ouvrit les yeux. La lumière du jour envahissait peu à peu le monde. Au bout d'un moment, en suivant la colonnade, ils tournèrent sous un portique latéral qui donnait non pas sur la cour, mais sur les jardins du palais où les cimes des pins et des cyprès se teintaient déjà des couleurs aurorales. Cette partie du palais était déserte, les sons de la musique et la rumeur du festin leur parvenaient de plus en plus étouffés. Lygie eut l'impression d'avoir été arrachée à l'enfer et transportée dans le monde clair de Dieu. Il y avait tout de même autre chose que cet abominable triclinium. Il y avait le ciel, le crépuscule et l'aurore, la lumière et le silence. La jeune fille fondit soudain en larmes et, se blottissant dans les bras du géant, elle répéta à travers ses sanglots :

— Je veux rentrer chez moi, Ursus, à la maison, chez les Aulus !

— Nous irons ! répondit Ursus.

Cependant, ils se trouvèrent dans le petit atrium faisant partie de l'appartement d'Acté. Ursus y déposa Lygie sur un banc de marbre, à quelque distance de la fontaine. Acté, de son côté, se mit à la tranquilliser et à l'exhorter à prendre un peu de repos, l'assurant qu'elle ne risquait rien pour le moment, car les convives ivres dormiraient après le festin jusqu'au soir.

Mais Lygie n'arrivait toujours pas à se calmer et, serrant ses tempes dans ses mains, elle ne faisait que répéter comme un enfant :

— Rentrons chez nous ! Chez les Aulus !...

Ursus était prêt. Aux portes se trouvaient, il est vrai, des prétoriens, mais lui, de toute façon, passerait. Les soldats n'arrêtaient pas ceux qui sortaient. Devant l'arc de l'entrée, l'espace grouillait de litières. Personne ne les arrêterait. Ils sortiraient avec la foule et iraient droit à la maison d'Aulus. D'ailleurs, ce serait un jeu pour lui.

Ce serait comme sa princesse l'ordonnerait. C'était pour cela qu'il était là.

Et Lygie répétait :

— Oui, Ursus, nous sortirons.

Acté devait donc avoir de la pondération pour eux deux. Ils sortiront ! Oui ! Personne ne les arrêtera. Mais il était interdit de fuir de la maison de César et quiconque le ferait commettrait un crime de lèse-majesté. Ils sortiraient, mais, le soir même, un centurion à la tête de ses soldats apporterait la sentence de mort à Aulus, Pomponia Graecina, il ramènerait Lygie au palais et alors il n'y aurait plus de salut pour elle. Si les Aulus l'accueillaient sous leur toit, c'est la mort qui les attendrait sûrement.

Les bras de Lygie lui en tombèrent. Il n'y avait rien à faire. Il lui fallait choisir entre la perte des Plautius et la sienne. En allant au festin, elle avait espéré que Vinicius et Pétrone obtiendraient de César sa restitution et la rendraient à Pomponia. Maintenant elle savait que c'étaient eux précisément qui avaient poussé César à l'enlever aux Aulus. Il n'y avait rien à faire. Seul un miracle pourrait sans doute la tirer de cet abîme. Un miracle et la puissance de Dieu.

— Acté ! dit-elle avec désespoir, as-tu entendu ce qu'a dit Vinicius ? Sais-tu que César lui a fait don de moi et que, ce soir, il enverra des esclaves me chercher et m'emmener chez lui ?

— J'ai entendu, lui répondit Acté.

Et écartant ses bras en signe d'impuissance, elle se tut. Le désespoir de Lygie ne trouvait pas d'écho en elle. Elle avait été elle-même la maîtresse de Néron. Bien qu'elle eût bon cœur, elle était incapable de sentir pleinement la honte d'une telle relation. Ayant été jadis esclave, elle n'était que trop familiarisée avec la loi de l'esclavage, et puis elle aimait toujours Néron. S'il voulait revenir à elle, elle lui tendrait les bras comme vers le bonheur. Comprenant maintenant clairement que Lygie devait ou bien devenir la maîtresse du jeune et beau Vinicius ou bien s'exposer elle-même et les Aulus à un péril mortel, elle ne concevait pas tout simplement que la jeune fille pût hésiter.

— Dans la maison de César, lui dit-elle, tu ne serais pas en plus grande sécurité que dans la maison de Vinicius.

Il ne lui venait même pas à l'idée que, bien qu'elle dît la vérité, ses paroles signifiaient : « Résigne-toi à ton sort et deviens la concubine de Vinicius. » Lygie, qui sentait encore sur ses lèvres les baisers brûlants et pleins d'un désir bestial du jeune homme, rougit de honte à leur seul souvenir.

— Jamais ! s'écria-t-elle avec véhémence. Je ne resterai ni ici ni chez Vinicius, jamais !

Acté s'étonna de cette véhémence :

— Vinicius te semble-t-il donc à ce point haïssable ?

Lygie ne put lui répondre car elle fondit de nouveau en larmes. Acté la pressa sur sa poitrine et se mit à l'apaiser. Ursus haletait péniblement et serrait ses énormes poings, car, aimant sa princesse avec une fidélité de chien, il ne supportait pas de la voir pleurer. Dans son cœur lygien, à demi sauvage, naissait le désir de retourner au triclinium, d'y étrangler Vinicius, et au besoin César ; il craignait cependant de le proposer à sa maîtresse, n'étant pas certain qu'un tel acte, qui de prime abord lui avait semblé très simple, soit acceptable pour un adepte de l'Agneau crucifié.

Acté, ayant apaisé Lygie, lui demanda de nouveau :

— Il te semble tellement haïssable ?

— Non, répondit Lygie, je n'ai pas le droit de le haïr, parce que je suis chrétienne.

— Je sais, Lygie. Je sais aussi pour avoir lu les épîtres de Paul de Tarse, que vous n'avez le droit ni de vous déshonorer ni de craindre la mort plus que le péché, mais dis-moi, ta doctrine permet-elle de causer la mort d'autrui ?

— Non.

— Alors comment peux-tu attirer le courroux de César sur la maison des Aulus ?

Il s'ensuivit un moment de silence. Un abîme sans fond s'entrouvrait de nouveau devant Lygie.

La jeune affranchie poursuivit :

— Je te demande tout cela parce que j'ai de la peine pour toi et pour Pomponia et Aulus ainsi que pour leur enfant. Je vis depuis longtemps dans cette maison, et je sais à quoi mène la colère de César. Non ! Vous ne pouvez pas fuir d'ici. Il ne te reste qu'un seul moyen : supplier Vinicius de te rendre à Pomponia.

Mais Lygie tomba à genoux pour supplier quelqu'un d'autre. Ursus au bout d'un moment s'agenouilla également et tous les deux se mirent à prier dans la maison de César, dans la lumière de l'aube.

C'était la première fois qu'Acté voyait une telle prière, et elle ne put détacher son regard de Lygie qui, vue de profil, la tête et les bras levés, fixait le ciel comme si elle en attendait un secours. La lueur de l'aube éclairait ses cheveux sombres et son blanc péplum, se reflétait dans ses yeux, elle-même semblait être la lumière. Dans son visage pâli, dans ses lèvres entrouvertes, dans ses bras et ses yeux levés, on lisait une sorte d'exaltation céleste. Acté comprit alors pourquoi Lygie ne pouvait devenir la concubine de qui que ce soit. Devant l'ancienne maîtresse de Néron, c'était comme si un pan du voile qui cachait un monde tout à fait différent de celui auquel elle avait été habituée, avait été levé. Cette prière dans cette maison du crime et de l'ignominie la stupéfiait. Tout à l'heure, il lui avait semblé qu'il était impossible de sauver Lygie. Maintenant, elle commençait à croire que

quelque chose d'extraordinaire pouvait arriver, que viendrait un secours si puissant que César lui-même serait incapable de lui résister, et que du ciel descendraient des cohortes ailées pour venir en aide à la jeune fille, ou encore que le soleil lui ferait un lit de rayons sur lequel il l'attirerait vers lui. Elle avait déjà entendu parler de nombreux miracles parmi les chrétiens, et elle se dit maintenant que c'était sans doute vrai si Lygie priait ainsi.

Lygie se releva enfin, le visage illuminé d'espoir. Ursus se releva aussi et, s'accroupissant à côté du banc, il regarda sa maîtresse attendant qu'elle parlât.

Les yeux de celle-ci s'embuèrent de larmes qui ruisselèrent lentement sur ses joues.

— Que Dieu bénisse Pomponia et Aulus, dit-elle. Je n'ai pas le droit d'attirer le malheur sur eux, donc je ne les reverrai plus jamais.

Puis se tournant vers Ursus, elle lui dit que lui seul lui restait au monde, qu'il devait désormais lui être un père et un protecteur. Ils ne pouvaient chercher refuge chez les Aulus car ils les exposeraient au courroux de César. Mais elle ne pouvait non plus rester ni dans la maison de César ni dans celle de Vinicius. Il fallait donc qu'Ursus la prît, la fît sortir de la ville, qu'il la cachât quelque part où ni Vinicius ni ses domestiques ne la trouveraient. Elle le suivrait partout, même au-delà des mers, au-delà des montagnes où l'on n'avait jamais entendu parler de Rome, chez les barbares que la puissance de César n'avait pas atteints. Qu'il la prenne et la sauve, car lui seul lui était resté.

Le Lygien était prêt et, en signe d'obéissance, il s'inclina et lui entoura les jambes de ses bras. Le visage d'Acté qui s'était attendue à un miracle, refléta la déception. Était-ce là tout le résultat de cette prière ? S'enfuir de la maison de César, c'était commettre un crime de lèse-majesté qui devait être châtié, et même si Lygie réussissait à se cacher, César se vengerait sur les Aulus. Si elle voulait fuir, qu'elle fût de chez Vinicius. En ce cas, César, qui n'aimait pas s'occuper des affaires des autres, ne voudrait peut-être même pas aider Vinicius dans la poursuite, et en tout cas, il n'y aurait pas de crime de lèse-majesté.

C'était précisément ce qu'avait pensé Lygie. Les Aulus ne sauraient même pas où elle se trouverait, pas même Pomponia. Elle s'évaderait non pas de chez Vinicius, mais en cours de route. Il lui avait déclaré en état d'ivresse que ce soir même il enverrait des esclaves la chercher. Il disait sans doute la vérité, ce qu'il n'aurait fait s'il avait été sobre. Visiblement, il avait lui-même, ou encore avec Pétrone, eu une entrevue avec Néron avant le festin, et avait obtenu de lui la promesse qu'il la lui livrerait le lendemain soir. S'ils oubliaient aujourd'hui de le faire, ils enverraient des esclaves la chercher demain. Mais Ursus la sauverait. Il viendrait, l'enlèverait de la litière

comme il l'avait emportée du triclinium et ils s'en iraient par monts et par vaux. Personne ne saurait résister à Ursus. Même cet effroyable lutteur qui, hier, s'était produit au triclinium, ne lui résisterait pas. Mais comme Vinicius pouvait bien envoyer un très grand nombre d'esclaves, Ursus irait tout de suite voir l'évêque Linus pour lui demander conseil et assistance. L'évêque aurait pitié d'elle, ne la laisserait pas aux mains de Vinicius et ordonnerait aux chrétiens de voler avec Ursus à son secours. Ils la délivreraient et l'emmèneraient, puis Ursus saurait la faire sortir de la ville et la mettre à l'abri de la puissance romaine.

Son visage commença à se colorer et à se réjouir. Elle reprit courage comme si l'espoir d'un secours était déjà devenu réalité. Soudain, elle se jeta au cou d'Acté et, pressant ses ravissantes lèvres sur sa joue, elle lui chuchota :

— Tu ne nous trahiras pas, Acté, n'est-ce pas ?

— Sur l'ombre de ma mère, répondit l'affranchie, je ne vous trahirai pas et prierai seulement ton Dieu pour qu'Ursus sache te reprendre.

Les candides yeux bleus du géant brillaient de bonheur. Il n'avait rien su inventer bien qu'il se fut cassé la tête, mais cette chose-là, il saurait l'exécuter. Le jour ou la nuit, cela lui était bien égal !... Il irait chez l'évêque parce que l'évêque lisait dans le ciel ce qu'il fallait et ce qu'il ne fallait pas faire. Mais pour ce qui était des chrétiens, il saurait de toute façon en rassembler. N'en connaissait-il pas un grand nombre et parmi les esclaves et les gladiateurs, et parmi les hommes libres et de Suburre et au-delà des ponts ? Il pourrait en réunir un millier et même deux. Il délivrerait sa maîtresse, et il saurait aussi la faire sortir de la ville, et il saurait aussi aller avec elle. Ils iraient s'il le fallait au bout du monde, ne fût-ce que là d'où ils étaient originaires et où nul n'avait entendu parler de Rome.

Il regardait un point fixe devant lui comme s'il voulait y voir apparaître certaines choses qui avaient existé dans le passé et qui étaient infiniment lointaines, puis il dit :

— Dans une forêt ? Ah ! Quelle forêt, quelle forêt !...

Mais au bout d'un moment, il s'arracha à ces visions.

Eh bien, il irait de ce pas chez l'évêque, puis le soir, avec une centaine d'hommes, il guetterait la litière. Elle peut bien être conduite non seulement par des esclaves mais aussi par des prétoriens, qu'à cela ne tienne ! On ferait mieux de ne pas tomber sous ses poings, même quand on portait une cuirasse de fer... Car le fer est-il aussi résistant qu'on le croit ? Quand on donne un bon coup dans le fer, même la tête qu'il recouvre ne résiste pas.

Avec beaucoup de gravité et en même temps de candeur, Lygie leva le doigt pour le mettre en garde :

« Ursus ! Tu ne tueras point ! », lui dit-elle.

Le Lygien porta son bras semblable à une massue derrière sa tête et, très embarrassé, grommela quelque chose en se frottant la nuque. Il fallait pourtant bien qu'il la reprenne... « sa lumière »... Elle avait bien dit elle-même que c'était son tour à lui d'agir.. Il s'efforcera autant que possible de le faire. Mais si jamais cela arrivait involontairement ?... Il fallait bien qu'il la reprenne, n'est-ce pas ! Enfin, si cela arrivait, il ferait tant pénitence, demanderait tant pardon ! l'innocent Agneau que l'Agneau crucifié aurait pitié de lui, pauvre homme... Il ne voudrait pas offenser l'Agneau, seulement il a la main tellement lourde...

Sur son visage se peignit un grand attendrissement, voulant le cacher, il s'inclina et dit :

— Alors je vais chez le saint évêque.

Jetant ses bras autour du cou de Lygie, Acté fondit en larmes...

Une fois de plus, elle avait compris qu'il existait un monde dans lequel il y avait, même dans la souffrance, plus de bonheur que dans toutes les folies et les réjouissances de la maison de César ; une fois de plus s'était entrouverte devant elle une porte sur une lumière, mais, en même temps, elle se sentit indigne d'en franchir le seuil.

CHAPITRE IX

Lygie regrettait Pomponia Graecina qu'elle aimait de toute son âme, elle regrettait aussi toute la maison des Aulus, et pourtant il n'y avait plus de désespoir en elle. Elle éprouvait même une certaine douceur à la pensée qu'elle sacrifiait à sa Vérité son bien-être, son confort et qu'elle se condamnait à une vie errante et mal connue. Il y avait peut-être en cela un peu de curiosité enfantine concernant cette vie quelque part dans un pays lointain, parmi les barbares et les animaux sauvages, mais il y avait surtout une foi profonde et confiante qu'en agissant ainsi, elle obéissait au commandement du Divin Maître et que, dorénavant. Il veillerait sur elle comme sur une enfant docile et fidèle. Et en ce cas, que pouvait-il lui arriver de mal ? Lui faudrait-il subir des souffrances ? Elle les endurerait en Son nom. Une mort inattendue la terrasserait ? Il l'emporterait et, un jour, lorsque Pomponia mourrait, elles se retrouveraient ensemble pour l'éternité. Parfois, du temps où elle se trouvait encore chez les Aulus, elle se tourmentait à la pensée qu'elle ne pouvait rien faire pour ce Crucifié qu'Ursus avait évoqué avec autant d'attendrissement. Et voici que le moment était venu. Lygie se sentit presque heureuse et elle se mit à parler de ce bonheur à Acté qui, cependant, ne pouvait la comprendre. Tout abandonner, abandonner la maison, l'opulence, la ville, les jardins, les temples, les portiques, tout ce qui était beau, quitter un pays ensoleillé et ses proches, et cela pourquoi ? Pour fuir l'amour d'un jeune et beau guerrier ?... C'était pour Acté une chose inconcevable. Par moments, elle sentait qu'il y avait quelque chose de juste en cela, qu'il pouvait même y avoir quelque immense bonheur mystérieux mais elle n'arrivait pas à le concevoir clairement, surtout que Lygie aurait à affronter une nouvelle épreuve qui pourrait se terminer mal, le payant même de sa vie. Acté était craintive de nature et elle songeait avec effroi à ce que pouvait apporter cette soirée. Néanmoins, elle ne voulut pas faire part de ses craintes à Lygie, et comme il faisait déjà jour et que le soleil avait pénétré dans l'atrium, elle persuada la jeune fille de prendre un peu de repos, nécessaire après une nuit blanche. Lygie n'opposa pas de résistance et elles se rendirent toutes les deux dans le *cubiculum*, vaste et aménagé avec faste en raison des anciennes relations d'Acté avec César. Elles se couchèrent côte à côte mais Acté, malgré sa fatigue, ne put s'endormir. Elle était depuis longtemps triste et malheureuse, mais à

présent une sorte d'inquiétude, qu'elle n'avait jamais ressentie auparavant, l'assaillait. Jusqu'à présent la vie lui avait semblé seulement pénible et sans avenir, maintenant elle lui paraissait soudain infâme.

Une confusion de plus en plus grande se faisait dans son esprit. La porte sur la lumière commençait de nouveau tantôt à s'entrouvrir, tantôt à se refermer. Mais au moment où elle s'ouvrait, cette lumière l'éblouissait tellement qu'elle ne voyait rien nettement. Elle devinait plutôt qu'il résidait dans cette clarté un bonheur tout simplement sans bornes, auprès duquel tout autre n'était rien, au point que, si par exemple, César répudiait Poppée et s'éprenait de nouveau d'elle, Acté, ce serait, cela aussi, vanité. Soudain, il lui vint à l'idée que ce César, qu'elle aimait et qu'elle considérait malgré elle comme un demi-dieu, était aussi misérable que n'importe quel esclave, et ce palais à colonnades de marbre de Numidie ne valait pas mieux qu'un tas de pierres. Finalement toutes ces pensées dont elle ne savait prendre conscience commencèrent à la fatiguer. Elle désira s'endormir, mais, en proie à l'inquiétude, elle ne put fermer l'œil.

Pensant que Lygie sur laquelle pesaient tant de menaces et d'incertitudes, ne dormait pas non plus, elle se tourna vers elle afin de lui parler de sa fuite dans la soirée.

Or Lygie dormait paisiblement. Quelques rayons lumineux dans lesquels tourbillonnait une poussière dorée s'engouffraient à travers les rideaux mal tirés dans le *cubiculum* obscur. Dans leur lumière, Acté vit le fin visage de Lygie, reposant sur son bras nu, ses yeux clos et sa bouche légèrement entrouverte. Elle respirait régulièrement, comme on respire dans le sommeil.

« Elle dort, elle peut dormir ! pensa Acté. C'est encore une enfant. »

Au bout d'un instant, elle rumina sa constatation que cette enfant préférerait tout de même fuir que de devenir la maîtresse de Vinicius, qu'elle préférerait la misère à la honte, l'errance à la somptueuse maison près des Carines, aux parures, aux bijoux, aux festins, aux sons des luths et des cithares.

— Pourquoi ?

Elle se mit à dévisager Lygie comme si elle voulait trouver une réponse sur son visage endormi. Elle regarda son front très pur, l'arc délicat de ses sourcils, ses cils brun foncé, sa bouche entrouverte, sa jeune poitrine soulevée par sa respiration paisible, et elle se dit :

« Qu'elle est différente de moi ! »

Lygie lui sembla une merveille, une vision divine, une créature chérie des dieux, cent fois plus belle que toutes les fleurs du jardin de César et que toutes les sculptures de son palais. Dans le cœur de la Grecque il n'y avait point de jalousie. Au contraire, à la pensée des dangers qui menaçaient la jeune fille, elle fut prise d'une grande pitié.

Une sorte de sentiment maternel s'éveilla en elle ; Lygie lui sembla non seulement belle comme un beau rêve, mais aussi très chère et, posant ses lèvres sur ses sombres cheveux, elle les baisa.

Lygie dormait paisiblement comme si elle se trouvait chez elle, sous la protection de Pomponia Graecina. Elle dormit assez longtemps. Midi avait passé quand elle ouvrit ses yeux bleus et promena un regard étonné sur le *cubiculum*.

Elle était visiblement surprise de constater qu'elle n'était pas à la maison, chez les Aulus.

— C'est toi, Acté ? demanda-t-elle enfin en apercevant dans l'obscurité le visage de sa compagne.

— C'est bien moi, Lygie.

— Est-ce déjà le soir ?

— Non, petite, mais il est plus de midi.

— Ursus n'est toujours pas rentré ?

— Ursus n'a pas dit qu'il allait revenir mais seulement que ce soir il allait avec des chrétiens guetter la litière.

— Ah ! oui, c'est vrai.

Cela dit, elles quittèrent le *cubiculum* et se rendirent aux bains où Acté, après avoir baigné Lygie, l'emmena prendre le petit déjeuner, puis se promener dans les jardins du palais où aucune rencontre dangereuse n'était à craindre car César et ses familiers dormaient encore. Lygie voyait pour la première fois ces splendides jardins plantés de cyprès, de pins, de chênes, d'oliviers et de myrtes parmi lesquels se profilait tout un peuple de blanches statues, où miroitaient des mares, où des bosquets entiers de rosiers s'épanouissaient, aspergés d'eau pulvérisée jaillissant des fontaines, où l'entrée de grottes enchanteresses était tapissée de lierre ou de rameaux de vigne, où sur les plans d'eau glissaient des cygnes argentés, tandis que parmi les statues et les arbres gambadaient des gazelles apprivoisées ramenées des déserts d'Afrique, et voletaient des oiseaux multicolores rapportés de tous les pays connus du monde.

Les jardins étaient déserts ; ça et là seulement, des esclaves travaillaient une bêche à la main, en fredonnant ; d'autres auxquels on avait donné un moment de répit, étaient assis au bord des pièces d'eau ou à l'ombre des chênes, dans les lueurs tremblantes des rayons du soleil filtrés à travers le feuillage ; d'autres enfin arrosaient les rosiers et les fleurs mauve pâle du safran. Acté et Lygie marchèrent assez longtemps, contemplant toutes les merveilles des jardins et bien que Lygie eût l'esprit préoccupé par d'autres pensées, elle avait encore trop de candeur pour ne pas céder à la curiosité et ne pas admirer. Elle se mit même à penser que si César eut été bon, il eût pu être très heureux dans un tel palais et dans de tels jardins.

Enfin, quelque peu fatiguées, elles s'assirent sur un banc presque

entièrement caché parmi les cyprès et se mirent à parler de ce qui leur tenait le plus à cœur, à savoir la fuite de Lygie le soir même. Acté était, de beaucoup, moins sûre que Lygie du succès de cette évasion. Par moments, il lui semblait même que c'était de la folie et que cela ne pouvait réussir. Lygie lui faisait de plus en plus pitié. L'idée lui vint à l'esprit qu'il serait cent fois plus prudent d'essayer de fléchir Vinicius. Au bout d'un moment, elle commença à la questionner, elle lui demanda si elle le connaissait depuis longtemps et si elle ne pensait pas qu'il se laisserait convaincre de la restituer à Pomponia.

Mais Lygie hocha tristement sa jolie tête brune.

— Non. Chez les Aulus, Vinicius était tout autre, il était très bon, mais depuis le festin d'hier, j'ai peur de lui et je préfère fuir chez les Lygiens.

Acté continua de la questionner :

— Pourtant chez les Aulus, il te plaisait ?

— Oui, répondit Lygie en baissant la tête.

— Mais enfin, tu n'es pas une esclave comme je l'étais, remarqua Acté après un moment de réflexion. Vinicius pourrait donc t'épouser, toi. Tu es un otage et la fille du roi des Lygiens. Les Aulus t'aiment comme leur propre enfant et je suis sûre qu'ils seraient prêts à t'adopter. Vinicius pourrait t'épouser, Lygie.

Mais Lygie lui répondit à mi-voix et encore plus tristement :

— Je préfère fuir chez les Lygiens.

— Lygie, veux-tu que j'aille de ce pas chez Vinicius, que je le réveille s'il dort et que je lui dise ce que je te dis en ce moment ? Oui, ma chérie, j'irai chez Vinicius et je lui dirai : « Vinicius, c'est une fille de roi et l'enfant chérie de l'illustre Aulus ; si tu l'aimes, rends-la aux Aulus, puis prends-la comme épouse de chez eux. »

La jeune fille répondit d'une voix à peine perceptible de sorte qu'Acté entendit tout juste :

— Je préfère aller chez les Lygiens...

Et deux larmes perlèrent de ses cils baissés.

Un bruissement de pas qui se rapprochaient interrompit leur conversation et avant même qu'Acté ait eu le temps de voir qui venait, apparut devant leur banc Sabina Poppée avec un cortège de quelques esclaves. Deux d'entre elles tenaient au-dessus de sa tête des faisceaux de plumes d'autruche fixées sur des baguettes dorées, avec lesquelles elles l'éventaient légèrement et, en même temps, la protégeaient du soleil automnal encore brûlant. Devant elle, une Éthiopienne, noire comme l'ébène, aux seins comme gonflés de lait, portait dans ses bras un enfant enveloppé d'une robe pourpre à franges d'or. Acté et Lygie se levèrent pensant que Poppée allait passer à côté du banc sans porter attention à elles, mais elle s'arrêta devant elles et dit :

— Acté, les clochettes que tu as cousues sur *l'icuncula* (poupée)

étaient mal attachées ; la petite en a arraché une et l'a portée à sa bouche ; heureusement que Lilith l'a vu à temps.

— Pardonne-moi, divine, répondit Acté en croisant ses mains sur sa poitrine et en s'inclinant.

Mais Poppée commença à dévisager Lygie.

— Qu'est-ce que c'est que cette esclave ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Ce n'est pas une esclave, divine Augusta, c'est la pupille de Pomponia Graecina et la fille du roi des Lygiens donnée par celui-ci comme otage à Rome.

— Et elle est venue te voir ?

— Non, Augusta. Elle habite au palais depuis avant-hier.

— Elle a hier assisté au festin ?

— Elle y a été, Augusta.

— Sur l'ordre de qui ?

— Sur l'ordre de César...

Poppée commença à fixer encore plus attentivement Lygie qui se tenait devant elle, tête baissée, tantôt levant par curiosité ses yeux rayonnants tantôt les baissant. Soudain une ride se creusa entre les sourcils d'Augusta. Jalouse de sa propre beauté et de son pouvoir, elle vivait dans la perpétuelle angoisse de voir un jour quelque rivale heureuse la perdre comme elle avait elle-même perdu Octavie. Aussi tout beau visage aperçu dans le palais lui semblait-il suspect. D'un regard de connaisseur, elle évalua aussitôt les formes de Lygie, jaugea chaque détail de son visage et s'effraya. « C'est tout simplement une nymphe, se dit-elle. Vénus lui a donné le jour. » Et soudain, une pensée qui ne lui était encore jamais venue à l'esprit à la vue d'aucune beauté, l'effleura : elle, Poppée, était bien plus vieille ! Son amour-propre en fut blessé, une inquiétude l'envahit, diverses craintes surgirent dans son esprit. « Néron ne l'a peut-être pas vue, ou, en la regardant à travers son émeraude ne l'a-t-il pas jugée à sa juste valeur ?... Mais qu'arrivera-t-il s'il la rencontre en plein jour, si merveilleuse au soleil ?... Au surplus, ce n'est pas une esclave, mais une fille de roi, de barbares il est vrai, mais fille de roi quand même !... Dieux immortels ! Elle est aussi belle que moi, mais plus jeune ! » Et la ride entre ses sourcils s'approfondit encore tandis que ses yeux brillèrent sous ses cils dorés d'un éclat glacial.

Se tournant vers Lygie, elle commença à la questionner en apparence, avec calme :

— As-tu parlé avec César ?

— Non, Augusta.

— Pourquoi préfères-tu être ici plutôt que chez les Aulus ?

— Je ne préfère pas, *domina*. C'est Pétrone qui a poussé César à me reprendre à Pomponia ; je me sens ici prisonnière, ô *domina* !...

— Et tu voudrais retourner chez Pomponia ?

Poppée avait formulé la dernière question d'une voix plus douce et plus amène éveillant soudain dans le cœur de Lygie un peu d'espoir.

— *Domina* ! lui dit-elle en tendant les mains vers elle, César a promis de me livrer comme esclave à Vinicius, mais toi, intercède en ma faveur et rends-moi à Pomponia.

— Ainsi Pétrone a poussé César à te reprendre à Aulus et à te remettre à Vinicius ?

— Oui, *domina*. Vinicius doit aujourd'hui même envoyer me chercher, mais toi, si bonne, aie pitié de moi.

Ayant dit cela, elle s'inclina et, ayant saisi le bord de la robe de Poppée, elle attendit le cœur battant que celle-ci lui parlât. Poppée la regarda un instant le visage éclairé d'un méchant sourire, puis elle lui dit :

— Alors je te promets que tu seras aujourd'hui même l'esclave de Vinicius.

Et elle s'éloigna comme une vision, belle mais mauvaise. Aux oreilles de Lygie et Acté parvint seulement le cri de l'enfant qui, sans qu'on ne sût pourquoi, s'était mise à pleurer.

Les yeux de Lygie s'emplirent eux aussi de larmes, mais au bout d'un moment, elle prit la main d'Acté et lui dit :

— Rentrons. Il ne faut attendre d'aide que d'où elle peut venir.

Elles revinrent dans l'atrium qu'elles ne quittèrent plus jusqu'au soir. Lorsque l'obscurité se fit et que les esclaves eurent apporté des candélabres à quatre branches à hautes flammes, elles étaient toutes les deux très pâles. Elles menaient une conversation à bâtons rompus et tendaient l'oreille pour entendre si quelqu'un venait Lygie répétait sans cesse que bien qu'il lui fût pénible de quitter Acté, elle préférerait, vu qu'Ursus devait déjà attendre dans l'obscurité, que tout se passât aujourd'hui. L'émotion l'oppressait. Acté prit fiévreusement tous les bijoux qu'elle trouva sous la main et les enroula dans un pan du péplum de Lygie, l'adjurant de ne pas refuser ce don qui lui serait utile dans sa fuite. Un silence pesant régnait leur donnant des illusions de bruits. Il leur sembla à toutes les deux qu'elles entendaient soit un chuchotement derrière la portière, soit les pleurs au loin d'un enfant, soit l'aboïement de chiens.

Soudain, la portière du vestibule s'agita sans bruit et un homme de haute taille, noirâtre, au visage portant des marques de variole, surgit comme un spectre dans l'atrium, Lygie reconnut aussitôt Atacinus, un affranchi de Vinicius, qui venait chez les Aulus.

Acté poussa un cri, mais Atacinus s'inclina très bas et dit :

— Salutations à la divine Lygie de la part de Marcus Vinicius qui l'attend avec un festin dans sa maison décorée de verdure.

Les lèvres de la jeune fille devinrent tout à fait blêmes.

— J’y vais, dit-elle.

Et, en adieu, elle noua ses bras autour du cou d’Acté.

CHAPITRE X

La maison de Vinicius était effectivement décorée de myrte et de lierre dont des guirlandes avaient été accrochées aux murs et au-dessus des portes. Sur les colonnes se déroulaient des rameaux de vigne. Dans l'atrium au-dessus de l'ouverture duquel on avait, pour se protéger de la fraîcheur nocturne, tendu un drap pourpre, il faisait clair comme en plein jour. Des candélabres à huit et douze branches, en forme de vases, d'arbres, d'animaux, d'oiseaux ou de statues supportaient des lampes où brûlait une huile odorante. Ces ouvrages de maîtres célèbres, sculptés dans l'albâtre, le marbre, en cuivre doré de Corinthe, s'ils n'étaient pas aussi somptueux que le fameux candélabre du temple d'Apollon dont se servait Néron, n'en étaient pas moins d'une grande beauté. Les flammes de certains étaient protégées par des écrans de verre d'Alexandrie ou de tissus transparents de l'Indus de couleur rouge, bleue, jaune, violette, de sorte que tout l'atrium était plein de rayons multicolores. Partout se répandait un parfum de nard auquel Vinicius s'était habitué et auquel il avait pris goût en Orient. Le fond de la maison où s'affairaient des esclaves, hommes et femmes, était également abondamment éclairé. Dans le triclinium, la table était mise pour quatre personnes. À part Vinicius et Lygie, devaient en effet prendre part au festin Pétrone et Chrysothémis.

Vinicius s'était en tout conformé aux recommandations de Pétrone qui lui avait conseillé de ne pas aller chercher lui-même Lygie mais d'y envoyer Atacinus muni de l'autorisation obtenue de César, tandis que lui, Vinicius, l'accueillerait chez lui, aimablement et même avec beaucoup d'égards.

— Hier, tu étais ivre, lui disait-il. Je t'ai vu : tu as agi avec elle comme un carrier des monts Albains. Ne sois pas trop importun et souviens-toi qu'un bon vin doit être dégusté. Sache aussi que s'il est doux de désirer, il est plus doux encore d'être désiré.

Chrysothémis avait à ce sujet son propre point de vue, quelque peu différent, mais Pétrone, qui l'appelait sa vestale et sa colombe, se mit à lui expliquer la différence qu'il devait y avoir entre un habile cocher de cirque et un jeune garçon qui monte pour la première fois dans un quadriges. Puis s'adressant à Vinicius, il poursuivit :

— Gagne sa confiance, égaie-la, sois magnanime. Je ne voudrais pas assister à un festin triste. Jure-lui même sur Hadès que tu la

rendras à Pomponia et il ne tient qu'à toi qu'elle veuille le lendemain rester ici plutôt que de rentrer chez Aulus.

Puis, montrant Chrysothémis, il ajouta :

— C'est plus ou moins ainsi que j'agis depuis cinq ans tous les jours avec cette farouche tourterelle et je ne puis me plaindre de sa dureté...

À ces paroles, Chrysothémis le frappa de son éventail de plumes de paon et lui dit :

— N'ai-je point opposé de résistance, satire ?

— Par considération pour mon prédécesseur...

— N'étais-tu pas à mes pieds ?

— Pour en parer les orteils de bagues.

Chrysothémis jeta involontairement un coup d'œil à ses pieds aux orteils desquels scintillaient réellement des bijoux, et tous les deux s'esclaffèrent. Vinicius, quant à lui, n'écoutait pas leur bisbille. Son cœur battait précipitamment sous la robe à ramages de prêtre syriaque qu'il avait arborée pour l'accueil de Lygie.

— Ils devraient déjà avoir quitté le palais, dit-il comme se parlant à lui-même.

— Ils devraient, concéda Pétrone. En attendant, je pourrais peut-être te parler des prophéties d'Apollonios de Tyane ou encore, te raconter cette histoire de Rufinus que je ne t'ai pas terminée pour je ne sais plus quelle raison.

Mais aussi bien Apollonios de Tyane que l'histoire de Rufinus n'intéressaient guère Vinicius. Sa pensée était auprès de Lygie et bien qu'il sentît qu'il seyait plus de l'accueillir chez lui que de se rendre au palais en qualité de sbire, il regrettait par moments de n'y être pas allé rien que parce qu'il eût pu voir Lygie plus tôt et être assis à côté d'elle dans l'obscurité d'une double litière.

Cependant, les esclaves avaient apporté des trépieds ornés de têtes de béliers et des bassines en bronze remplies de charbons sur lesquels ils se mirent à répandre des brins de myrrhe et de nard.

— Ils tournent déjà dans la direction des Carines, observa de nouveau Vinicius.

— Il n'arrivera pas à se contenir, courra au-devant d'eux et, ce qui serait fort possible, les croquera sans les voir ! s'exclama Chrysothémis.

Vinicius sourit machinalement et rétorqua :

— Détrompez-vous ! J'endurerai l'attente.

Pourtant ses narines se mirent à frémir, il commença à haleter. Voyant cela, Pétrone haussa les épaules.

— Pas philosophe pour un sesterce, dit-il, et je ne ferai jamais un homme de ce fils de Mars.

Vinicius ne l'entendit même pas.

— Ils sont déjà aux Carines !...

Ceux auxquels il pensait avaient effectivement tourné dans la direction des Carines. Des esclaves appelés *lampadarii* marchaient devant, d'autres appelés *pedisequi* des deux côtés de la litière ; Atacinus, en revanche, se trouvait juste derrière, veillant sur le cortège.

Ils avançaient lentement, car dans la ville sans lumières, les torches des *lampadarii* éclairaient mal le chemin. De surcroît, les rues dans les parages du palais étaient désertes ; c'est à peine si, çà et là, quelqu'un passait avec une lanterne, mais, plus loin, une animation extraordinaire régnait. De presque chaque ruelle surgissaient des gens par groupes de trois ou quatre hommes, tous sans torches, tous en sombres manteaux. Certains se joignaient au cortège se mêlant aux esclaves, d'autres en groupes plus nombreux se plantaient devant. Certains titubaient comme ivres. Par moments, le cortège avait tant de mal à avancer que les *lampadarii* devaient crier :

— Place au noble tribun Marcus Vinicius !

Par la fenêtre aux rideaux écartés, Lygie voyait ces silhouettes sombres et se mit à trembler d'émotion. Elle était ballottée entre l'espoir et l'angoisse : « C'est lui, Ursus et les chrétiens ! Cela se fera dès maintenant, disait-elle les lèvres tremblantes, ô Christ, aide-nous ! ô Christ, sauve-nous ! »

Atacinus qui, tout d'abord, n'avait pas prêté attention à cette animation singulière de la rue, commença à s'inquiéter. Il y avait en cela quelque chose d'étrange. Les *lampadarii* étaient obligés de crier de plus en plus souvent : « Place à la litière du noble tribun ! » Des deux côtés, des inconnus se ruaient si fortement sur la litière, qu'Atacinus ordonna aux esclaves de les chasser à coups de bâtons.

Tout à coup, un cri monta au-devant du cortège, toutes les lumières s'éteignirent d'un seul coup. Autour de la litière, ce fut la cohue, la confusion et la bagarre.

Atacinus comprit : c'était tout simplement une agression.

Et l'ayant compris, il fut saisi de peur. Il était de notoriété publique que César, accompagné de courtisans et d'amis, se bagarrait souvent, par jeu, dans Suburre et dans d'autres quartiers de la ville. On savait qu'il ramenait parfois de ces expéditions nocturnes des bosses et des bleus mais celui qui osait se défendre, fut-il sénateur, était un homme mort. La maison des vigiles, qui avaient pour devoir de veiller au bon ordre de la ville, ne se trouvait pas loin de là mais la garde faisait semblant en pareils cas d'être sourde et aveugle. Cependant, autour de la litière, c'était la mêlée ; on se battait corps à corps, on se frappait, on se faisait tomber, on se piétinait. Une pensée traversa tel un éclair l'esprit d'Atacinus : il lui fallait sauver Lygie et se sauver lui-même, et abandonner les autres à leur sort. Il la tira donc de la litière, la prit dans ses bras et chercha à s'enfuir dans l'obscurité.

Mais Lygie se mit à crier :

— Ursus ! Ursus !

Elle était tout de blanc vêtue, il était donc facile de l'apercevoir. Atacinus voulut de son autre main libre la couvrir brutalement de son propre manteau quand, brusquement, d'effroyables tenailles le saisirent au cou tandis que s'abattait sur sa tête telle une pierre, une énorme masse qui l'assomma.

Il s'écroula à l'instant même comme un bœuf abattu devant un autel de Zeus.

Les esclaves gisaient pour la plupart sur le sol ou cherchaient secours en fuyant, se cognant dans la profonde obscurité aux angles des murs. Sur place, il ne restait que la litière fracassée dans la bagarre. Ursus emportait Lygie vers Suburre, suivi de ses compagnons qui se dispersèrent peu à peu en cours de route.

Les esclaves commencèrent à se rassembler devant la maison de Vinicius et à se concerter. Ils n'osaient entrer. Après une courte délibération, ils revinrent sur le lieu de l'échauffourée où ils trouvèrent plusieurs cadavres et, parmi eux, le corps d'Atacinus. Celui-ci tressaillit encore, mais après une courte convulsion plus forte, il se raidit et s'immobilisa.

Ils l'emportèrent alors et, de retour, ils s'arrêtèrent devant la porte d'entrée. Il fallait pourtant annoncer à leur maître ce qui était arrivé.

— Que Gulon l'annonce ! commencèrent à chuchoter quelques-uns. Son visage est ensanglanté comme le nôtre et notre maître l'aime. Il y a moins de danger pour lui que pour d'autres.

Le Germain Gulon, vieil esclave qui avait jadis pris soin du petit Vinicius qui, jeune homme, l'avait hérité de sa mère, sœur de Pétrone, leur répondit :

— C'est moi qui lui annoncerai, mais allons-y tous. Que sa colère ne retombe pas sur moi seul.

Quant à Vinicius, il commençait à s'impatienter pour de bon. Pétrone et Chrysothémis se moquaient de lui mais lui arpentaient d'un pas rapide l'atrium en répétant :

— Ils devraient déjà être là !... Ils devraient déjà être là !...

Il voulut sortir mais tous les deux le retinrent.

Soudain on entendit des pas dans le vestibule et une masse d'esclaves s'engouffra dans l'atrium. Ils se rangèrent le long du mur, levèrent les bras et se mirent à gémir :

— Aaaa !... aa !

Vinicius bondit vers eux.

— Où est Lygie ? s'écria-t-il d'une voix effroyable, changée.

— Aaaa !...

C'est alors que Gulon s'avança avec son visage ensanglanté, clamant précipitamment et plaintivement :

— Vois ce sang, seigneur ! Nous l'avons défendue ! Vois ce sang, seigneur, ce sang !...

Il ne put finir sa phrase car Vinicius avait saisi un candélabre en bronze et en fracassa d'un seul coup le crâne de l'esclave, puis se prenant la tête dans les mains, il s'enfonça les doigts dans ses cheveux répétant d'une voix rauque :

— *Me miserum ! Me miserum !...*

Son visage devint livide, son regard se révolta, une écume apparut sur ses lèvres.

— Les verges ! rugit-il enfin d'une voix inhumaine.

— Seigneur ! Aaaa !... Aie pitié, gémirent les esclaves.

Pétrone se leva avec une expression de dégoût.

— Viens Chrysothémis ! dit-il. Si tu veux regarder de la viande, je ferai prendre d'assaut l'étal d'un boucher aux Carines.

Il quitta l'atrium. Dans toute la maison parée de lierre vert et préparée pour un festin, on entendit bientôt, jusqu'au petit matin, des gémissements et le sifflement des verges.

CHAPITRE XI

Cette nuit-là, Vinicius ne se coucha point. Peu de temps après le départ de Pétrone, comme les gémissements des esclaves fouettés n'apaisaient ni sa douleur ni sa fureur, il réunit un groupe d'autres serviteurs et, à leur tête, il se lança en pleine nuit à la recherche de Lygie. Il explora le quartier Esquilin, puis Suburre, le Vicus Sceleratus et toutes les ruelles le joutant. Puis ayant fait le tour du Capitole, il atteignit l'île par le pont de Fabricius, après quoi il parcourut la partie transtévérine de la ville. C'était une poursuite insensée car lui-même n'espérait pas retrouver Lygie, et s'il la cherchait, c'était surtout pour remplir le vide de cette terrible nuit. Il ne rentra chez lui qu'à l'aube, lorsque commencèrent à paraître déjà dans la ville les chariots et les mulets des marchands de légumes et qu'on commença à ouvrir les boulangeries. De retour à la maison, il ordonna d'emporter le corps de Gulon auquel personne n'avait jusqu'alors osé toucher ; puis il donna l'ordre d'envoyer aux ergastules tous les esclaves qui s'étaient fait enlever Lygie, ce qui était un châtement presque plus effroyable que la mort. Enfin se jetant sur un banc capitonné dans l'atrium, il se mit à réfléchir confusément sur les moyens de retrouver et de reprendre Lygie.

Y renoncer, la perdre, ne plus la voir lui semblait inconcevable, la pensée même d'une telle possibilité le rendait fou. La nature arbitraire du jeune soldat se heurtait pour la première fois à une résistance, à une autre volonté inflexible, et il ne pouvait concevoir que quiconque osât aller à l'encontre de ses désirs. Vinicius eût préféré voir le monde et la ville s'écrouler en un amas de décombres que de ne pouvoir arriver à ses fins. On lui avait ravi la coupe de volupté presque au moment même où il allait la porter à ses lèvres ; il lui sembla donc qu'il lui était arrivé quelque chose d'inouï qui appelait une vengeance divine et humaine.

Par-dessus tout, il ne voulait et ne pouvait se résigner à ce coup du sort étant donné qu'il n'avait jamais de sa vie rien désiré autant que Lygie. Il lui semblait qu'il ne saurait exister sans elle. Il ne savait se dire ce qu'il ferait sans elle demain, comment il pourrait survivre les jours suivants. Par moments, une colère contre elle, proche de la folie, s'emparait de lui. Il eût voulu l'avoir pour la battre, la traîner par les cheveux jusqu'au *cubiculum*, la rudoyer ; puis, soudain, un effroyable besoin d'entendre sa voix, de voir sa figure, ses yeux, l'étreignait, et il

sentait alors qu'il était prêt à se coucher à ses pieds. Il l'appelait, se mordait les doigts, se prenait la tête dans les mains. Il s'obligeait de toutes ses forces à penser calmement au moyen de la reprendre, et n'arrivait pas à le faire. Mille idées et moyens plus fous les uns que les autres, lui traversaient l'esprit. Enfin, la pensée l'effleura que nul autre qu'Aulus avait dû l'enlever, que, dans le pire des cas, Aulus devait savoir où elle se cachait.

Il se leva d'un bond pour courir chez les Aulus. S'ils ne la lui rendaient pas, s'ils passaient outre ses menaces, il irait se plaindre à César, il accuserait le vieux guerrier d'avoir désobéi et obtiendrait son arrêt de mort, mais, auparavant, il les obligerait à lui révéler le lieu où se trouvait Lygie. Mais s'ils la lui rendaient, même de bon gré, il se vengerait d'eux quand même. Ils l'avaient, il est vrai, accueilli chez eux, et l'avaient soigné, mais tant pis ! Ce seul mal qu'ils venaient de lui faire le dispensait de toute reconnaissance. Son âme vindicative et rancunière commença à se délecter de la pensée que Pomponia Graecina serait au désespoir quand on apporterait au vieil Aulus sa condamnation à mort. Vinicius était quasiment sûr de l'obtenir. Pétrone l'y aiderait. D'ailleurs, César ne refusait rien à ses augustans, à moins qu'une aversion personnelle ou un désir violent ne le poussât à faire le contraire.

Soudain, une terrible supposition l'assaillit et faillit le faire tomber en syncope.

Et si c'était César qui avait enlevé Lygie ?

Tout le monde savait que César cherchait souvent dans des excès noctambules un dérivatif à son ennui. Même Pétrone acceptait de prendre part à ces divertissements. Leur but principal était, à vrai dire, de capturer des femmes et de les faire sauter sur un manteau de soldat jusqu'à leur évanouissement. Néron lui-même qualifiait ces expéditions de « pêche aux perles » ; il arrivait en effet, qu'on pêchât, au fond de quartiers populeux et pauvres, de véritables perles de grâce et de jeunesse. Alors, le *sagatio*, comme on appelait le jeu consistant à projeter en l'air une femme sur un manteau de soldat, se transformait en véritable enlèvement, et la « perle » était envoyée soit au Palatin soit dans l'une des innombrables villas de l'empereur, ou bien encore Néron la cédait à l'un de ses compagnons. Cela avait bien pu arriver avec Lygie. César l'avait dévisagée pendant le festin, et Vinicius n'avait douté un seul instant qu'elle avait dû lui sembler être la plus belle femme qu'il eût jamais vue. Comment put-il en être autrement ? À vrai dire, Néron l'avait eue chez lui au Palatin et eût pu la retenir mais, comme l'avait dit à juste raison, Pétrone, César manquait de courage dans le crime et, bien qu'il pût agir ouvertement, il préférait toujours agir secrètement. Cette fois-ci, la crainte de Poppée avait pu aussi l'inciter à cela. Vinicius songeait maintenant que les Aulus

n'auraient sans doute pas osé enlever de force la jeune fille qui lui avait été donnée par César. D'ailleurs, qui l'eût osé ? Peut-être cet énorme Lygien aux yeux bleus qui s'était risqué d'entrer dans le triclinium et l'avait emportée dans ses bras du festin ? Mais où se serait-il réfugié avec elle, où avait-il bien pu l'emmener ? Non, un esclave n'en serait pas capable. Par conséquent, personne d'autre que César n'avait pu le faire.

À cette pensée, la vue de Vinicius s'obscurcit et la sueur lui perla au front. En ce cas, Lygie était à jamais perdue. Il aurait été possible de l'arracher de toutes autres mains mais non de celles-ci. Il pouvait maintenant répéter avec plus de conviction qu'avant : *Vae misero mihi !* Dans son imagination, il voyait Lygie dans les bras de Néron et, pour la première fois de sa vie, il comprenait que certaines pensées étaient tout simplement intolérables. Maintenant seulement, il prenait conscience qu'il s'était épris d'elle. De même que celui qui se noie voit en un éclair tout son passé défiler dans sa mémoire, il revoyait tous les moments qu'il avait vécus avec Lygie. Il la revoyait et entendait chacune de ses paroles. Il la revoyait près de la fontaine, il la revoyait chez les Aulus et au festin. Il la sentait de nouveau proche, il sentait le parfum de ses cheveux, la chaleur de son corps, la volupté des baisers dont il avait, lors du festin, écrasé sa bouche innocente. Elle lui sembla plus que jamais cent fois plus belle, plus désirable, plus exquise, cent fois plus unique, l'élue d'entre toutes les mortelles et toutes les divinités. Et à la pensée que Néron pût posséder tout cela, tout ce qui s'était si profondément incrusté dans son cœur, qui était devenu son sang et sa vie, une douleur tout à fait physique l'étreignait, tellement terrible que l'envie le prenait de se cogner la tête contre le mur de l'atrium et de se la fracasser. Il sentait qu'il pourrait devenir fou et qu'il le deviendrait s'il ne lui restait pas encore à assouvir sa vengeance. Tout comme auparavant il lui avait semblé qu'il ne pourrait vivre s'il ne retrouvait pas Lygie, maintenant il lui semblait qu'il ne pourrait pas mourir tant qu'il ne l'aurait pas vengée. Seule cette pensée lui apportait un peu de soulagement. « Je serai ton Cassius Chaerea ! » se répétait-il en pensant à Néron. Au bout d'un moment, ayant pris de la terre des pots de fleurs qui bordaient l'implivium, il fit à l'Érèbe, à Hécate et à ses propres lares le terrible serment d'assouvir sa vengeance.

Il se sentit effectivement soulagé. Il avait au moins une raison de vivre et de quoi occuper ses jours et ses nuits. Puis, renonçant à se rendre chez les Aulus, il ordonna de se faire porter au Palatin. En cours de route, il se dit que si on l'empêchait de voir César ou encore si on le fouillait pour vérifier s'il avait une arme sur lui, ce serait une preuve que c'était bien Néron qui avait enlevé Lygie. Quoi qu'il en fût, il ne prit pas d'arme. Il avait perdu sa lucidité en général, mais comme

cela arrive habituellement avec les gens obnubilés par une idée fixe, il la gardait en ce qui concernait sa vengeance. Il ne voulait pas la voir avorter prématurément. En outre, il désirait avant tout voir Acté, pensant qu'elle pourrait lui apprendre la vérité. Par moments, l'espoir l'effleurait qu'il verrait peut-être Lygie et, à cette pensée, il était saisi d'un tremblement. Et si jamais César l'avait enlevée sans savoir qui il enlevait, et s'il la lui rendait aujourd'hui ? Mais l'instant d'après, il rejetait une telle hypothèse. Si on avait voulu la lui renvoyer, on l'aurait fait hier. Seule Acté pouvait tout lui expliquer et c'était elle qu'il fallait voir avant quiconque.

Confirmé dans cette conviction, il ordonna à ses esclaves d'accélérer leur course, et, chemin faisant, il laissa sa pensée errer en désordre s'arrêtant tantôt sur Lygie tantôt sur les moyens de vengeance. Il avait ouï dire que les prêtres de la déesse égyptienne Pachi savaient amener des maladies sur qui ils voulaient ; il décida donc de s'informer auprès d'eux sur la manière de le faire. En Orient, on lui avait dit aussi que les Juifs pouvaient, à l'aide de maléfices, couvrir d'abcès le corps de leurs ennemis. Il avait chez lui, parmi ses esclaves, une quinzaine de Juifs ; il se promit donc de les faire fouetter, dès son retour, jusqu'à ce qu'ils eussent révélé leur secret. Mais ce qui faisait son plus grand délice, c'était la pensée de sa courte épée romaine qui ouvrait des flots de sang, comme ceux qui avaient jailli du corps de Caius Caligula, et qui avaient laissé des taches indélébiles sur une colonne de portique. Il était prêt maintenant à assassiner le Tout-Rome, et si quelques dieux vindicatifs lui promettaient de faire mourir tous les gens à l'exception de lui et de Lygie, il l'accepterait.

Devant l'arc de l'entrée, il fit appel à toute sa présence d'esprit, et, à la vue de la garde prétorienne, il pensa que si on lui faisait la moindre difficulté à l'entrée, ce serait une preuve que Lygie se trouvait par la volonté de César dans le palais. Mais le centurion principal lui sourit amicalement et, s'avançant de quelques pas, il lui dit :

— Je te salue, noble tribun. Si tu désires présenter tes hommages à César, tu tombes mal, et je ne sais si tu pourras le voir.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda Vinicius.

— Hier, sans qu'on s'y soit le moins attendu, la divine petite Augusta est tombée malade. César et Augusta Poppée sont à son chevet avec les médecins qu'ils ont mandés de toute la ville.

C'était là un événement grave. À la naissance de cette fille, César avait été tout simplement fou de bonheur et l'avait accueillie *extra humanum gaudium*. Avant sa venue au monde, le sénat avait de la façon la plus solennelle mis le sein de Poppée sous la protection des dieux. Des offrandes votives avaient été faites, et l'on avait donné à

Antium, où avait eu lieu l'accouchement, des jeux splendides. On avait en outre érigé un temple aux deux Fortunes. Néron, qui ne savait en rien garder la mesure, aimait cette enfant démesurément ; quant à Poppée, elle lui était chère aussi, ne fut-ce que parce qu'elle confortait sa position et rendait son influence incontournable.

De la santé et de la vie de la petite Augusta pouvait dépendre le sort de tout l'empire, mais Vinicius était tellement préoccupé par lui-même, par ce qui lui arrivait et par son propre amour, qu'il ne prêta presque pas attention à la nouvelle que lui annonçait le centurion, et il lui répondit :

— Je veux seulement voir Acté.

Et il passa.

Acté était elle aussi auprès de l'enfant ; il dut donc l'attendre un long moment. Elle ne parut que vers midi, avec un visage défait et pâle qui, à la vue de Vinicius, pâlit encore plus.

— Acté ! s'exclama Vinicius en lui saisissant les mains et en l'entraînant à l'intérieur de l'atrium. Où est Lygie ?

— Je voulais te le demander, répondit-elle en le regardant dans les yeux avec une expression de reproche.

Bien qu'il se fût promis de la sonder en gardant son calme, il se prit de nouveau la tête dans les mains et, le visage crispé de chagrin et de colère, il se mit à répéter :

— Elle n'est pas chez moi. On me l'a enlevée en cours de route !

Au bout d'un moment, il se ressaisit pourtant et, rapprochant son visage de celui d'Acté, il lui dit, les dents serrées :

— Acté... Si tu tiens à ta vie, si tu ne veux pas être la cause de malheurs que tu ne peux même imaginer, dis-moi la vérité : n'est-ce pas César qui l'a enlevée ?

— César n'est pas sorti hier du palais.

— Sur l'ombre de ta mère, par tous les dieux ! N'est-elle pas au palais ?

— Sur l'ombre de ma mère, Marc, elle n'est pas au palais et ce n'est pas César qui l'a enlevée. Depuis hier, la petite Augusta est malade, et Néron ne s'éloigne pas de son berceau.

Vinicius se sentit soulagé. Ce qui lui avait semblé le plus effroyable avait cessé de le menacer.

— Alors, dit-il en s'asseyant sur un banc et en serrant les poings, ce sont les Aulus qui l'ont enlevée et, en ce cas, malheur à eux !

— Aulus Plautius est venu ici ce matin. Il n'a pu me voir car j'étais occupée auprès de l'enfant mais il s'est enquis de Lygie auprès d'Épaphrodite et d'autres domestiques de César, puis il leur a déclaré qu'il viendrait encore plus tard pour me voir.

— Il voulait ainsi détourner de lui tout soupçon. S'il avait ignoré ce que Lygie était devenue, il serait venu la chercher chez moi.

— Il m'a laissé une tablette avec quelques mots qui t'apprendront que, sachant que Lygie lui avait été reprise par César à ta demande et à celle de Pétrone, il s'attendait à ce qu'elle te fût envoyée. Ce matin donc, il est allé chez toi où on lui a dit ce qui était arrivé.

Cela dit, elle alla au *cubiculum* et en revint au bout d'un instant avec la tablette que lui avait laissée Aulus.

Vinicius la lut et se tut. Acté parut lire sur son visage morose les pensées qui l'agitaient, car elle lui dit au bout d'un moment :

— Non, Marc. Tout cela est arrivé parce que Lygie elle-même l'a voulu.

— Tu savais qu'elle voulait fuir ? explosa Vinicius.

Elle le regarda presque sévèrement de ses yeux myopes.

— Je savais qu'elle ne voulait pas devenir ta concubine.

— Et toi, qu'as-tu donc été toute ta vie ?

— Moi, j'avais auparavant été une esclave.

Mais Vinicius ne cessa de tempêter. César lui avait donné Lygie, par conséquent il n'avait pas besoin de demander qui elle avait été auparavant. Il la retrouverait fût-elle sous terre, et il en ferait ce que bon lui semblerait. Oui, parfaitement ! Elle serait sa concubine. Il la ferait fouetter à chaque fois qu'il lui plairait de le faire. Lorsqu'il s'en lasserait, il la donnerait au dernier de ses esclaves ou bien il lui ordonnerait de faire tourner un moulin à bras dans une de ses propriétés en Afrique. Maintenant, il allait la chercher et la retrouver uniquement pour l'écraser, la piétiner et l'humilier.

S'excitant ainsi de plus en plus, il perdait toute mesure, au point que même Acté vit qu'il exagérait les menaces qu'il brandissait et qu'il serait incapable de mettre à exécution, et qu'il parlait sous l'effet de la colère et du tourment. Elle eût pu avoir de la pitié pour son tourment mais la démesure de sa hargne vint à bout de sa patience ce qui fait qu'elle lui demanda enfin pourquoi il était venu la voir.

Vinicius ne trouva pas de réponse immédiate. Il était venu parce que tel était son bon vouloir, parce qu'il avait pensé qu'elle lui fournirait quelques renseignements, mais, en réalité, il n'était venu que pour voir César et comme il n'avait pu le voir alors il était entré chez elle. En fuyant, Lygie s'était opposée à la volonté de César. Il le supplierait donc de la faire rechercher dans toute la ville et dans tout l'État, dût-on faire appel pour cela à toutes les légions et fouiller l'une après l'autre toutes les maisons de l'empire. Pétrone appuierait sa requête et les recherches commenceraient dès aujourd'hui.

Ce à quoi Acté lui répondit :

— Prends garde de ne la perdre à jamais lorsqu'on l'aura, sur ordre de César, retrouvée.

Vinicius fronça les sourcils.

— Que veux-tu dire ?

— Écoute-moi bien, Marc ! Hier, nous étions, Lygie et moi, dans les jardins du palais et nous y avons rencontré Poppée et, avec elle la petite Augusta que portait la Négresse Lilith. Le soir, l'enfant est tombée malade, et Lilith affirme qu'un sort lui a été jeté par l'étrangère rencontrée dans les jardins. Si l'enfant retrouve sa santé, ils oublieront, mais, dans le cas contraire, Poppée sera la première à accuser Lygie de sorcellerie, et alors où qu'on la retrouve, il n'y aura pas de salut pour elle.

Un moment de silence s'ensuivit, puis Vinicius observa :

— Elle l'a peut-être ensorcelée ? Elle m'a bien ensorcelé, moi.

— Lilith soutient que l'enfant s'est mise à pleurer aussitôt qu'elle est passée avec elle à côté de nous. Et c'est vrai ! Elle s'est mise à pleurer. On l'a sans doute sortie dans les jardins déjà malade. Marc, cherche-la tout seul, si tu veux, mais aussi longtemps que la petite Augusta sera malade, n'en parle pas avec César, car tu attireras sur elle la vengeance de Poppée. Elle a déjà suffisamment pleuré à cause de toi ; que tous les dieux protègent maintenant sa pauvre tête.

— Tu l'aimes, Acté ? demanda Vinicius confondu.

Des larmes brillèrent dans les yeux d'Acté.

— Oui ! Je l'aime.

— Parce qu'elle ne t'a pas en retour montré de la haine comme à moi.

Acté le regarda un moment comme si elle hésitait ou bien comme si elle désirait percevoir s'il était sincère, puis elle répondit :

— Être impulsif et aveugle ! Elle t'aimait.

Sur ces paroles, Vinicius bondit comme si un démon l'avait possédé. C'est faux ! Elle le haïssait. D'où Acté pouvait-elle savoir ? Lygie lui aurait-elle, au bout d'un seul jour de connaissance, fait cet aveu ? Qu'était-ce que cet amour qui préférait l'errance, l'ignominie de la misère, l'incertitude de demain et peut-être même une mort misérable, à une maison parée où le bien-aimé l'attendait pour la fêter ! Il valait mieux ne pas écouter de telles choses qui pourraient bien le rendre fou. Il n'aurait pas cédé Lygie pour tous les trésors de ce palais et pourtant elle s'était enfuie. Qu'est-ce donc que cet amour qui craint la volupté et sème la douleur ! Qui pourrait concevoir cela ? Qui pourrait le comprendre ? Si n'était l'espoir de la retrouver, il s'enfoncerait une épée dans le cœur ! L'amour se donne et ne se reprend pas. Il y eut des moments chez les Aulus où lui-même avait cru à un bonheur tout proche, mais, maintenant, il savait qu'elle l'avait alors haï, qu'elle le haïssait toujours et qu'elle mourrait avec cette haine au cœur.

Acté, habituellement craintive et douce, s'indigna à son tour. Comment s'y était-il pris pour se l'attacher ? Au lieu de la demander respectueusement à Aulus et Pomponia, il avait par un stratagème

enlevé aux parents leur enfant. Il avait voulu en faire non pas son épouse, mais sa concubine, elle, la pupille d'une maison honorable, elle, une fille de roi ! Il l'avait fait venir dans cette maison du crime et de l'infamie, il avait choqué ses yeux innocents du spectacle d'une orgie abominable, il avait agi avec elle comme avec une fille de joie. Avait-il oublié ce qu'était la maison des Aulus, qui était Pomponia Graecina qui avait élevé Lygie ? N'avait-il donc pas assez de jugement pour voir que c'étaient des femmes tout autres que Nigidia, que Calvia Crispinilla, que Poppée et toutes celles qu'il rencontrait dans la maison de César ? En voyant Lygie, n'avait-il donc pas compris aussitôt que c'était une jeune fille pure qui préférerait la mort à l'outrage ? Savait-il quels dieux elle adorait et si ces dieux n'étaient pas plus purs et meilleurs que la débauchée Vénus ou qu'Iris que vénèrent les Romaines dévergondées ? Non ! Lygie ne lui avait pas fait de confidences mais elle lui avait dit qu'elle attendait un secours de lui, Vinicius ; elle espérait qu'il obtiendrait de César pour elle l'autorisation de rentrer chez elle et qu'elle retrouverait Pomponia. Et, le disant, elle rougissait comme un enfant qui aime et qui a confiance. Son cœur battait pour lui mais il l'avait lui-même effarouchée, se l'était aliénée, l'avait indignée, et maintenant, il peut bien la chercher avec l'aide des soldats de César mais qu'il sache que si l'enfant de Poppée meurt, on soupçonnera Lygie d'en être la cause et elle sera irrémédiablement perdue.

L'émotion commença en Vinicius à se mêler à sa colère et à sa douleur. Entendre dire que Lygie l'aimait le bouleversait au tréfonds de son âme. Il se la remémorait dans le jardin des Aulus lorsqu'elle l'écoutait en rougissant et les yeux pleins de lumière. Il lui avait semblé alors qu'elle commençait réellement à l'aimer, et soudain, à cette pensée, l'envahit le pressentiment d'un bonheur cent fois plus grand que celui qu'il désirait. Il songea qu'il eût pu réellement l'avoir consentante et, au surplus aimante. Elle eût entouré sa porte d'un filet et l'eût enduite de graisse de loup et se fût assise, en tant que sa femme, sur une toison, à son foyer. Il eût entendu de sa bouche la formule sacrale : « Où que tu sois, Caius, je serai moi aussi, Caia », et elle serait à lui à jamais. Pourquoi n'avait-il pas agi ainsi ? Il était pourtant prêt à cela. Et voilà qu'elle n'était plus là et que peut-être il ne la retrouverait pas, et s'il la retrouvait, il pouvait la perdre, et même s'il ne la perdait pas, ni les Aulus ni elle-même ne le voudraient plus. À cet instant, la colère remonta en lui et lui hérissa les cheveux sur la tête, mais cette fois, elle n'était plus dirigée contre les Aulus ou Lygie mais contre Pétrone. Tout cela était de sa faute. Sans lui, Lygie n'aurait nul besoin de mener une vie errante, elle serait sa fiancée et aucun danger ne serait suspendu au-dessus de sa chère tête. Et maintenant, le mal avait été fait et il était trop tard pour réparer

l'irréparable.

— Trop tard !

Il lui sembla qu'un gouffre s'ouvrait à ses pieds. Il ne savait ce qu'il devait entreprendre, comment il devait agir, où il devait se rendre. Acté répéta comme en écho « trop tard ! » et, dans une bouche étrangère, ces mots résonnèrent à ses oreilles comme une sentence de mort. Il ne comprenait qu'une seule chose : il lui fallait retrouver Lygie, sinon il lui arriverait à lui-même quelque chose de terrible.

Et s'enveloppant machinalement dans sa toge il voulut partir sans même prendre congé d'Acté, quand, à cet instant la portière qui séparait le vestibule de l'atrium s'écarta et il vit en face de lui la figure endeuillée de Pomponia Graecina.

Elle avait visiblement, elle aussi, appris déjà la disparition de Lygie et, pensant qu'il lui serait plus facile qu'à Aulus de voir Acté, elle était venue aux nouvelles.

Apercevant Vinicius, elle tourna vers lui son fin visage pâle, et, au bout d'un moment, elle lui dit :

— Marcus, que Dieu te pardonne le mal que tu nous as fait, à nous et à Lygie.

Lui se tenait tête baissée, avec le sentiment de son malheur et de sa culpabilité, sans comprendre quel était ce Dieu qui devait et pouvait lui pardonner, ni pourquoi Pomponia parlait de pardon alors qu'elle eût dû parler de vengeance.

Enfin, il sortit désespéré, la tête bourdonnante de pénibles pensées, immensément soucieux et abasourdi.

Dans la cour et sous la galerie se tenaient des groupes de gens inquiets. Parmi les esclaves palatiaux, on voyait des chevaliers et des sénateurs venus s'enquérir de la santé de la petite Augusta, et en même temps se montrer au palais et apporter, ne fût-ce que devant les esclaves césariens, une preuve de leur sollicitude. La nouvelle de la maladie de la « déesse » s'était rapidement répandue car affluaient sans cesse de nouveaux personnages et, à travers l'ouverture de l'arc, on voyait une foule de gens. Certains arrivants, voyant Vinicius sortir du palais, l'accostèrent pour lui demander des nouvelles, mais lui, sans répondre aux questions, aurait passé son chemin s'il ne s'était heurté, presque nez à nez, à Pétrone venu lui aussi aux nouvelles, et n'avait dû s'arrêter.

Vinicius serait, à sa vue, inmanquablement monté sur ses grands chevaux et aurait fait quelque éclat dans le palais de César s'il n'était sorti de chez Acté comme brisé, dans un tel état d'épuisement et d'accablement que son irascibilité innée l'avait même momentanément abandonné. Il écarta cependant Pétrone et voulut passer mais ce dernier le retint presque de force.

— Comment se porte la divine ? demanda-t-il.

Cette contrainte irrita de nouveau Vinicius qui s'emporta aussitôt

— Que l'enfer l'engloutisse, elle et toute cette maison ! répondit-il en serrant les dents.

— Tais-toi, malheureux ! répliqua Pétrone et, regardant autour de lui, il ajouta précipitamment : Si tu veux savoir quelque chose sur Lygie, viens avec moi. Non ! Ici, je ne dirai rien ! Viens avec moi, je te ferai part de mes conjectures dans ma litière.

Passant son bras sur l'épaule du jeune homme, il le fit sortir au plus vite du palais.

C'était là ce qu'il voulait surtout car il n'avait aucune nouvelle. En revanche, en homme déluré qu'il était et, malgré son indignation de la veille, ayant beaucoup de compassion pour Vinicius, enfin se sentant en quelque sorte responsable de tout ce qui était arrivé, il avait déjà pris quelques mesures et, lorsqu'ils se furent installés dans la litière, il dit :

— J'ai fait garder toutes les portes par mes esclaves auxquels j'ai donné le signalement précis de la jeune fille et de ce géant qui l'a emportée du festin chez César, car il ne fait aucun doute que c'est lui qui l'a enlevée. Écoute-moi bien ! Il est possible que les Aulus veuillent la cacher dans l'une de leurs propriétés champêtres ; en ce cas nous saurons de quel côté ils l'emmèneront. Si on ne la repère pas aux portes, ce sera la preuve qu'elle est restée en ville, et aujourd'hui même, nous commencerons les recherches.

— Les Aulus ne savent pas où elle est, rétorqua Vinicius.

— En es-tu sûr ?

— J'ai vu Pomponia. Ils la cherchent eux aussi.

— Elle n'a pas pu sortir de la ville hier parce que les portes sont fermées la nuit. Deux de mes hommes surveillent chaque porte. L'un d'eux doit suivre Lygie et le géant, l'autre, venir immédiatement m'avertir. Si elle se trouve dans la ville, nous la trouverons parce qu'il est facile de reconnaître ce Lygien, ne fût-ce que par sa taille et sa carrure. Estime-toi heureux que César ne l'ait pas enlevée, et je peux t'assurer qu'il ne l'a pas fait parce qu'il n'y a pas de secret pour moi au Palatin.

Vinicius éprouva plus encore de chagrin que de colère, et c'est d'une voix entrecoupée par l'émotion qu'il se mit à raconter à Pétrone ce qu'il avait entendu d'Acté et quels nouveaux dangers menaçaient Lygie, dangers si terribles qu'il faudra, lorsqu'on aura retrouvé les fugitifs, la cacher avec les plus grandes précautions devant Poppée. Puis il se mit à reprocher amèrement à Pétrone ses conseils. Sans lui, tout se serait passé autrement. Lygie serait chez les Aulus, et lui, Vinicius pourrait la voir tous les jours et serait plus heureux que César. Et s'enfiévrant au fur et à mesure qu'il parlait, il se laissa de plus en plus gagner par l'émotion ; finalement, des larmes de chagrin

et de rage ruisselèrent de ses yeux.

Pétrone pour sa part, qui ne s'attendait pas du tout que le jeune homme pût aimer et désirer à ce point, voyant ces larmes de désespoir, se dit en son for intérieur avec un certain étonnement :

— Ô puissante Cypris ! Toi seule tu règues sur les dieux et les hommes !

CHAPITRE XII

Lorsqu'ils descendirent devant la maison de Pétrone, le responsable de l'atrium leur déclara qu'aucun des esclaves envoyés aux portes n'était encore rentré. *L'atriensis* leur avait fait porter de la nourriture et donné l'ordre, sous peine d'être fouettés, d'être vigilants envers tous ceux qui sortaient de la ville.

— Tu vois, observa Pétrone, ils sont sans aucun doute encore dans la ville et, en ce cas, nous les trouverons. Néanmoins, ordonne à tes gens aussi de veiller aux portes, à ceux notamment qui avaient été envoyés chercher Lygie, car ceux-ci la reconnaîtront facilement.

— J'ai ordonné de les envoyer aux ergastules, dit Vinicius, mais je vais sans tarder révoquer cet ordre. Qu'ils aillent aux portes.

Puis ayant écrit quelques mots sur une tablette enduite de cire, il la remit à Pétrone qui la fit aussitôt porter à la maison de Vinicius.

Après quoi, ils entrèrent sous le portique intérieur et là, s'étant assis sur un banc de marbre, ils causèrent.

La blonde Eunice et Iras leur avancèrent de petits escabeaux en bronze pour leurs pieds, puis ayant rapproché de leur banc une table basse, elles versèrent dans leur coupe du vin contenu dans de merveilleuses aiguières à col étroit importées de Volaterrea et de Cerina.

— As-tu parmi tes gens quelqu'un qui connaisse cet énorme Lygien ? demanda Pétrone.

— Atacinus et Gulon le connaissaient. Mais Atacinus est tombé hier près de la litière, et j'ai tué Gulon.

— Je le regrette, lui, observa Pétrone. Il nous a portés, non seulement toi mais aussi moi, dans ses bras.

— Je voulais même l'affranchir, ajouta Vinicius, mais peu importe. Parlons plutôt de Lygie. Rome est une mer...

— Les perles se pêchent justement dans la mer... Il est certain que nous ne la retrouverons pas aujourd'hui, ni même demain, mais nous la retrouverons à coup sûr. Tu me reproches maintenant de t'avoir suggéré ce moyen mais ce moyen était en lui-même bon ; il n'est devenu mauvais que lorsqu'il a mal tourné. Tu as pourtant entendu Aulus dire qu'il avait l'intention de se transporter avec toute sa famille en Sicile. Lygie serait ainsi de toute façon loin de toi.

— Je les aurais suivis, répliqua Vinicius, et, en tous les cas, elle serait en sécurité, alors que maintenant, si cette enfant meurt, Poppée

finira par croire elle-même, et le fera croire à César, que c'est de la faute de Lygie.

— C'est bien ça. Cela m'inquiète moi aussi. Mais cette petite poupée peut encore guérir. Si au contraire elle devait mourir, nous trouverons bien alors quelque solution.

Cela dit, Pétrone réfléchit un moment, puis il ajouta :

— Poppée professe, paraît-il, la religion des Juifs et croit aux mauvais esprits. César est superstitieux... Si nous répandions la nouvelle que Lygie a été enlevée par des fantômes, on le croirait, d'autant plus que ni César ni Aulus Plautius ne l'ont fait, et qu'elle a disparu de façon réellement mystérieuse. Le Lygien à lui seul n'aurait pu réaliser cet exploit. Il aurait eu besoin d'aide et comment un esclave aurait-il pu en un seul jour rallier autant de gens ?

— Les esclaves se soutiennent mutuellement dans tout Rome.

— Qui, un jour ou l'autre, le paiera de son sang. Certes, ils se soutiennent mais pas les uns contre les autres, or dans le cas présent, on sait bien que ce sont les tiens qui seront tenus pour responsables et seront châtiés. Si tu avances aux tiens l'idée des mauvais esprits, ils assureront aussitôt les avoir vus de leurs propres yeux, car, d'emblée, cela les déchargera devant toi... Pour essayer, demande à n'importe lequel d'entre eux s'il n'a pas vu emporter Lygie dans les airs, tu verras qu'il te jurera aussitôt sur le bouclier de Zeus qu'il en a bien été ainsi.

Vinicius qui était lui aussi superstitieux regarda Pétrone avec une subite et immense inquiétude.

— Si Ursus n'a pu obtenir des gens pour l'aider et n'a pu l'enlever tout seul, qui donc alors l'a enlevée ?

Pétrone se mit à rire.

— Tu vois, dit-il, on le croira puisque toi-même y crois déjà à moitié. Tel est notre monde qui se moque des dieux. On le croira et on ne la recherchera pas, et nous, pendant ce temps, nous la garderons quelque part, loin de la ville, dans une de mes villas ou l'une des tiennes.

— Mais enfin qui a bien pu l'aider ?

— Ses coreligionnaires, répondit Pétrone.

— Quels coreligionnaires ? Quelle divinité vénère-t-elle ? Je devrais le savoir mieux que toi.

— Presque toute femme à Rome vénère quelque divinité. Il est hors de doute que Pomponia l'a élevée dans le respect de la divinité qu'elle-même adore, mais quelle est cette divinité, ça je l'ignore. Une chose est certaine, c'est que nul ne l'a vue, dans quelque temple que ce soit, déposer des offrandes à nos dieux. On l'a même accusée d'être chrétienne, mais c'est peu vraisemblable. Le tribunal de famille l'en a disculpée. On dit des chrétiens que non seulement ils adorent une tête d'âne, mais encore qu'ils sont des ennemis du genre humain et

commettent les crimes les plus infâmes. Par conséquent, Pomponia ne peut être chrétienne car sa vertu est bien connue ; d'autre part, une ennemie du genre humain ne se conduirait pas avec les esclaves comme elle le fait.

— Dans aucune maison, on ne se comporte avec eux comme chez les Aulus, observa Vinicius.

— Alors tu vois. Pomponia m'a mentionné un dieu qui serait un, tout-puissant et miséricordieux. Où a-t-elle fourré tous les autres ? C'est son affaire. Toujours est-il que son Logos ne serait sans doute pas très puissant, et devrait plutôt être un bien piètre dieu s'il devait n'avoir que deux adoratrices, Pomponia et Lygie avec leur Ursus pardessus le marché. Ce dieu doit avoir d'autres adeptes, et ce sont eux qui sont venus en aide à Lygie.

— Cette foi commande de pardonner, ajouta Vinicius. J'ai rencontré chez Acté Pomponia qui m'a dit : « Que Dieu te pardonne le mal que tu nous as fait, à Lygie et à nous. »

— Leur dieu est un *curator* plein de bonne volonté. Eh bien ! Qu'il te pardonne et, en signe de pardon, qu'il te rende la jeune fille.

— Je lui offrirais demain une hécatombe. Je ne veux ni manger, ni prendre de bain, ni dormir. Je vais mettre une lacerne sombre et sortir errer dans la ville. Peut-être sous ce déguisement, la retrouverai-je. Je suis malade !

Pétrone le regarda avec un certain apitoiement. Les yeux de Vinicius étaient réellement cernés, ses prunelles brillaient d'un éclat fiévreux, une barbe non rasée le matin recouvrait d'une bande sombre ses fortes mâchoires, ses cheveux étaient en désordre ce qui fait qu'il avait l'air d'être vraiment malade. Iras et la blonde Eunice le regardaient aussi avec compassion, mais lui semblait ne pas les voir. Pétrone et lui ne prêtaient la moindre attention aux esclaves, comme si elles eussent été des chiens tournant autour d'eux.

— Tu as de la fièvre, remarqua Pétrone.

— En effet.

— Alors, écoute-moi... J'ignore ce que le médecin te prescrirait mais je sais comment j'agisrais à ta place. Eh bien ! avant que celle que tu cherches ne se retrouve, je rechercherais dans une autre ce qui me manque avec elle. J'ai vu dans ta villa des corps exquis. Ne me contredis pas... Je sais ce que c'est que l'amour, et je sais que lorsqu'on en désire une, une autre ne saurait la remplacer. Mais on peut toujours trouver dans une belle esclave ne fût-ce qu'un divertissement passager...

— Je n'en veux pas ! répliqua Vinicius.

Pétrone qui avait pour lui une réelle affection et qui désirait vraiment adoucir sa peine, se mit à réfléchir sur ce qu'il devait faire.

— Peut-être que les tiennes n'ont pas pour toi le charme de la

nouveauté, dit-il au bout d'un moment, alors (et il jeta un coup d'œil tour à tour sur Iras et sur Eunice, puis il posa sa main sur la hanche de la jeune Grecque à la chevelure dorée), regarde bien cette Charité. Il y a quelques jours, Fonteius Capiton m'en offrait trois merveilleux éphèbes de Clazomène, vu que même Scopas n'a sans doute créé de plus beau corps. Je ne comprends pas moi-même pourquoi je suis jusqu'à présent resté indifférent envers elle, ce n'est pourtant pas la pensée de Chrysothémis qui m'en a empêché ! Eh bien ! Je te la donne, prends-la !

À ces mots, Eunice devint pâle comme un linge, et, regardant Vinicius avec des yeux épouvantés, retenant son souffle, elle sembla attendre sa réponse.

Mais lui se leva brusquement et, serrant ses tempes dans ses mains, il se mit à parler précipitamment comme un homme qui, miné par la maladie, ne veut rien entendre :

— Non !... non !... Je n'en ai que faire ! Je n'ai que faire de toute autre... Je te remercie mais je n'en veux pas ! Je sors chercher l'autre dans la ville. Fais-moi apporter une lacerne gauloise à capuchon. Je vais aller de l'autre côté du Tibre. Si seulement je pouvais voir Ursus !...

Et il sortit à la hâte. Voyant qu'il ne pouvait réellement tenir en place, Pétrone n'essaya pas de le retenir. Toutefois, prenant le refus de Vinicius pour une aversion momentanée pour toute autre femme que Lygie et ne voulant pas que sa magnanimité fût vaine, il dit en s'adressant à l'esclave :

— Eunice, tu prendras un bain, tu t'oindras le corps et tu te changeras, puis tu iras chez Vinicius.

Elle tomba à genoux devant lui et, les mains jointes, elle le supplia de ne pas l'éloigner de sa maison. Elle n'ira pas chez Vinicius et préfère porter ici le bois à l'*hypocaustum* que d'être la première parmi les domestiques. Elle ne veut pas ! Elle ne peut pas ! Et elle le supplie d'avoir pitié d'elle. Qu'il ordonne de la faire fouetter tous les jours pourvu qu'il ne la renvoie pas.

Tremblant comme une feuille autant de crainte que d'exaltation, elle tendit ses mains vers lui qui l'écoutait étonné. Qu'une esclave osât supplier de ne pas exécuter un ordre, osât dire : « Je ne veux pas et je ne peux pas » était une chose tellement inouïe à Rome que Pétrone sur le coup n'en voulut pas croire ses oreilles. Il fronça enfin les sourcils. Il était trop raffiné pour être cruel. Ses esclaves, surtout lorsqu'il s'agissait de débauche, avaient plus de liberté que d'autres à la condition d'accomplir de façon exemplaire leurs tâches et de révéler la volonté de leur maître à l'égal de celle des dieux. En cas de manquement à ces deux devoirs, il savait ne pas leur épargner les châtiments d'usage. Et comme à part cela, il ne supportait ni les

contrariétés ni tout ce qui troublait sa tranquillité, il regarda un moment la jeune femme agenouillée et lui dit :

— Va chercher Teirésias et reviens avec lui.

Eunice se releva tremblante, les larmes aux yeux et s'éloigna puis revint au bout d'un moment avec *l'atriensis*, le Crétois Teirésias.

— Tu prendras Eunice, lui dit Pétrone, et tu lui donneras vingt-cinq coups de verge sans toutefois lui abîmer la peau.

Cela dit, il se rendit dans sa bibliothèque et, s'asseyant à une table de marbre rose, il s'attela à son *Festin de Trimalcion*.

Trop préoccupé cependant par la fuite de Lygie et la maladie de la petite Augusta, il ne put travailler longtemps. Cette maladie surtout était grave. L'idée lui vint à l'esprit que si César finissait par croire que Lygie avait jeté un sort à la petite Augusta, la responsabilité pourrait en retomber sur lui aussi, Pétrone, vu que c'était à sa demande que l'on avait fait venir la jeune fille au palais. Il espérait cependant qu'il saurait dès la première entrevue avec César lui expliquer l'absurdité d'une semblable hypothèse, il comptait aussi un peu sur le certain faible que Poppée avait pour lui, faible qu'elle dissimulait soigneusement à vrai dire, mais pas assez soigneusement pour qu'il ne pût le deviner. Aussi au bout d'un moment, haussa-t-il les épaules à la pensée des craintes qui l'avaient assailli et décida-t-il de descendre au triclinium pour s'y restaurer, puis de se faire porter une fois encore au palais, ensuite au Champ de Mars et enfin chez Chrysothémis.

En se rendant au triclinium, au moment d'entrer dans le corridor affecté aux domestiques, il aperçut soudain la svelte silhouette d'Eunice qui se tenait au pied du mur parmi d'autres esclaves et, ayant oublié s'il avait donné à Teirésias un ordre autre que celui de la fouetter, il fronça de nouveau les sourcils et se mit à le chercher des yeux.

Ne le voyant point parmi les domestiques, il s'adressa à Eunice :

— As-tu été fouettée ?

Elle se jeta pour la deuxième fois à ses pieds, porta à ses lèvres le bord de sa toge, puis répondit :

— Oh ! oui, seigneur, je l'ai été. Oh ! oui, seigneur !...

Sa voix semblait frémir de joie et de reconnaissance. Il était visible qu'elle pensait que les verges devaient lui éviter d'être éloignée de la maison et qu'elle pourrait désormais y rester. Pétrone qui l'avait compris, s'étonna de cette résistance passionnée de l'esclave, mais il était connaisseur trop perspicace de la nature humaine pour ne pas deviner que seul l'amour était sans doute la cause d'une telle obstination.

— Aurais-tu un amant dans cette maison ? demanda-t-il.

Elle leva sur lui ses yeux bleus en larmes et lui répondit si bas qu'on l'entendit à peine :

— Oui, seigneur !...

Avec ces yeux, cette chevelure dorée rejetée en arrière, avec cette crainte et cet espoir se lisant sur son visage, elle était si belle, son regard porté sur lui était si suppliant, que Pétrone qui, en tant que philosophe, proclamait la puissance de l'amour, et en tant qu'esthète, vénérât la beauté quelle qu'elle fût, éprouva pour elle une sorte de compassion.

— Lequel est ton amant ? demanda-t-il en désignant de la tête les domestiques.

Il ne reçut pas de réponse, Eunice se contenta seulement de pencher son visage jusqu'à ses pieds et demeura immobile.

Pétrone jeta un coup d'œil sur les esclaves parmi lesquels il se trouvait de beaux et athlétiques jeunes gens mais ne put rien déchiffrer sur aucun visage, en revanche, tous avaient un sourire énigmatique ; il regarda donc un moment encore Eunice prosternée à ses pieds et s'éloigna en silence en direction du triclinium.

Après le repas, il se fit porter au palais puis chez Chrysothémis chez laquelle il resta jusqu'à fort tard dans la nuit. De retour chez lui, il fit venir Teirésias.

— Eunice a-t-elle été fouettée ? demanda-t-il.

— Oui, seigneur. Mais tu n'as pas permis de lui labourer la peau.

— T'ai-je donné un autre ordre à part celui-ci en ce qui la concerne ?

— Non, seigneur.

— C'est bien. Lequel des esclaves est son amant ?

— Personne, seigneur.

— Que sais-tu sur elle ?

Teirésias se mit à parler d'une voix mal assurée :

— Eunice ne quitte jamais la nuit le *cubiculum* où elle dort avec la vieille Acrisione et Ifis ; elle ne s'attarde jamais aux thermes après ton bain, seigneur... Les autres esclaves se moquent d'elle et l'appellent Diane.

— Assez, l'interrompit Pétrone. Mon neveu, Vinicius, auquel j'ai offert ce matin Eunice, ne l'a pas acceptée. Elle restera donc ici. Tu peux t'en aller.

— Puis-je encore parler d'Eunice, seigneur ?

— Je t'ai ordonné de dire tout ce que tu savais.

— Toute la *familia*, seigneur, parle de la fuite de la jeune fille qui devait habiter chez le noble Vinicius. Lorsque tu es parti, Eunice est venue me voir et m'a dit qu'elle connaissait un homme qui saurait la retrouver.

— Ah ! dit Pétrone. Et quel est donc cet homme ?

— Je ne le connais pas, seigneur, mais j'ai pensé que je devais t'en informer.

— Bien. Que cet homme attende demain chez moi l'arrivée du tribun que tu prieras de ma part de venir me voir dans la matinée.

L'atriensis s'inclina et sortit.

Pétrone se mit, malgré lui, à penser à Eunice. Il lui parut tout d'abord évident que la jeune esclave désirait que Vinicius retrouvât Lygie rien que parce qu'elle ne serait pas obligée de la remplacer chez lui. Il lui vint ensuite à l'esprit que l'homme en question pouvait bien être son amant et cette pensée lui parut soudain pénible. Il y avait, à vrai dire, un moyen très simple d'apprendre la vérité ; il suffisait en effet de faire venir Eunice, mais l'heure était tardive, et Pétrone, se sentant exténué après sa longue visite chez Chrysothémis, avait hâte de se coucher. En se rendant au *cubiculum*, il se rappela soudain, sans savoir pourquoi, qu'il avait remarqué aujourd'hui chez Chrysothémis des pattes-d'oie. Il se dit aussi que sa beauté, tant vantée dans Rome tout entière, était plus factice que réelle, et que Fonteius Capiton qui lui avait offert trois éphèbes de Clazomène pour Eunice, voulait l'acheter à bien vil prix.

CHAPITRE XIII

Le lendemain, Pétrone finissait tout juste de s'habiller dans l'*unctuarium* quand survint Vinicius, appelé par Teirésias. Le jeune homme savait déjà qu'aucune nouvelle n'était parvenue des portes, et au lieu de s'en réjouir comme d'une preuve que Lygie se trouvait dans la ville, il s'en affligea encore plus car il lui vint à l'esprit qu'Ursus avait pu la sortir de la ville aussitôt après son enlèvement, et par conséquent avant même que les esclaves de Pétrone n'eussent commencé à surveiller les portes. À vrai dire, en automne, lorsque les jours devenaient plus courts, on les fermait assez tôt, mais on les ouvrait aussi pour ceux qui sortaient et dont le nombre était assez considérable. On pouvait franchir les murs par d'autres moyens aussi, que, par exemple, les esclaves qui voulaient s'évader de la ville connaissaient bien. Vinicius avait, il est vrai, lui aussi, dépêché ses gens sur toutes les routes menant en province, aux postes des vigiles des petites villes, pour avertir de la fuite du couple d'esclaves, donner le signalement exact d'Ursus et de Lygie et annoncer une récompense pour leur capture. Il était cependant peu vraisemblable qu'une telle poursuite les atteignît, et même si elle les atteignait, les autorités locales se sentiraient-elles en droit de les arrêter sur l'ordre privé de Vinicius, non confirmé par le préteur ? Or on n'avait pas eu le temps d'obtenir une telle confirmation. De son côté, toute la soirée de la veille, Vinicius avait, déguisé en esclave, cherché Lygie dans tous les coins de la ville et n'était pas parvenu à en retrouver la moindre trace ni le moindre indice. Il avait, certes, rencontré des gens d'Aulus, mais ceux-ci paraissaient aussi chercher quelque chose, et cela le confirma dans la conviction que les Aulus ne l'avaient pas enlevée et qu'ils ne savaient pas, eux non plus, ce qu'elle était devenue.

Lorsque Teirésias lui déclara qu'il connaissait quelqu'un qui se chargerait de la retrouver, Vinicius se précipita donc à perdre haleine chez Pétrone et, l'ayant à peine salué, il se mit à l'interroger sur l'homme en question.

— Nous allons le voir tout de suite, dit Pétrone. C'est une connaissance d'Eunice qui doit dans un instant venir agencer les plis de ma toge et qui nous fournira plus de précisions.

— Celle que tu voulais m'offrir hier ?

— Celle que tu as refusée hier, ce dont je te suis d'ailleurs reconnaissant car c'est la meilleure *vestiplica* de toute la ville.

La *vestiplica* entra en effet avant même qu'il eût fini de parler, et, prenant la toge posée sur une chaise à revêtement d'ivoire, elle la déploya pour la poser sur les épaules de Pétrone. Son visage était clair, serein, ses yeux brillaient de joie.

Pétrone la regarda et la trouva très belle. Au bout d'un moment, alors que l'ayant enveloppé de la toge, elle se mit à l'arranger, se baissant de temps en temps pour allonger un pli, il remarqua que ses bras avaient une merveilleuse carnation de rose pâle, sa poitrine et ses épaules, l'éclat transparent de la nacre ou de l'albâtre.

— Eunice, lui dit-il, l'homme qu'a évoqué hier Teirésias est-il là ?

— Oui, seigneur.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Chilon Chilonidès, seigneur.

— Qui est-ce ?

— C'est un médecin, un sage et un devin qui sait lire dans la destinée des hommes et prédire l'avenir.

— T'a-t-il prédit ton avenir, à toi aussi ?

Eunice rougit jusqu'aux oreilles et au cou.

— Oui, seigneur.

— Et que t'a-t-il prédit ?

— Que je trouverai la douleur et le bonheur.

— La douleur tu l'as éprouvée hier de la main de Teirésias, le bonheur devrait donc encore venir.

— Il est déjà venu, seigneur.

— Quel bonheur ?

Elle murmura doucement :

— Je suis restée.

Pétrone posa sa main sur sa tête blonde.

— Tu as aujourd'hui très bien disposé les plis, et je suis content de toi, Eunice.

Au toucher de cette main, les yeux de la jeune esclave s'embuèrent aussitôt de larmes de bonheur et sa poitrine se souleva.

Pétrone et Vinicius passèrent dans l'atrium où les attendait Chilon Chilonidès qui, les apercevant, s'inclina très bas. À la pensée qu'il avait la veille supposé que cet homme était peut-être l'amant d'Eunice, Pétrone eut un sourire fugitif. L'homme qui se tenait devant lui ne pouvait être l'amant de personne. Il y avait dans cette figure étonnante quelque chose de sordide et de ridicule. Il n'était pas vieux : dans sa barbe malpropre et sa tignasse frisée, on remarquait à peine ça et là quelque cheveu gris. Il avait un ventre cave, un dos tellement voûté qu'il paraissait au premier abord bossu ; au-dessus de cette bosse se dressait une grosse tête au visage tenant tout à la fois du singe et du renard, au regard perçant. Son teint jaunâtre était tacheté de boutons, le nez entièrement bourgeonnant trahissait un penchant

excessif pour la boisson. Son habillement négligé composé d'une tunique sombre en drap de poil de chèvre et d'un manteau troué, fait de la même étoffe, attestait une misère vraie ou feinte. À sa vue, Pétrone pensa au Thersite d'Homère, aussi, répondant à son salut d'un signe de la main, lui dit-il :

— Je te salue, divin Thersite ! Comment se portent les bosses que tu as écopées d'Ulysse sous les murs de Troie et que devient-il lui-même aux champs Élysées ?

— Noble seigneur ! répondit Chilon Chilonidès. Le plus sage d'entre les morts, Ulysse, envoie, par moi, ses salutations au plus sage d'entre les vivants, Pétrone, et le prie de bien vouloir couvrir mes bosses d'un manteau neuf.

— Par *Hekate Triformis* ! s'exclama Pétrone, la réponse vaut bien un manteau...

La conversation fut cependant interrompue par l'impatient Vinicius qui demanda carrément :

— Sais-tu exactement dans quoi tu t'engages ?

— Lorsque deux *familiae* dans deux illustres maisons ne parlent pas d'autre chose, et que la nouvelle est reprise par la moitié de Rome, il n'est pas difficile de le savoir, riposta Chilon. La nuit dernière on a enlevé une vierge, élevée dans la maison d'Aulus Plautius, du nom de Lygie ou plus exactement Callina, que tes esclaves, seigneur, transportaient du palais de César à ton *insula*. Quant à moi, je me charge de la retrouver dans la ville ou bien si, ce qui est peu probable, elle a quitté la ville, de t'indiquer, noble tribun, où elle s'est enfuie et où elle se cache.

— Bien ! dit Vinicius auquel avait plu la concision de la réponse. De quels moyens disposes-tu ?

Chilon eut un sourire rusé.

— Les moyens, c'est toi qui les possèdes, seigneur, moi, je n'ai que l'intelligence.

Pétrone sourit lui aussi car il était tout à fait satisfait de son hôte.

« Cet homme est capable de retrouver la jeune fille », se dit-il.

Vinicius quant à lui fronça ses épais sourcils et lui lança un avertissement :

— Misérable, si tu me bernes pour en tirer profit, je te ferai tuer à coups de bâton.

— Je suis philosophe, seigneur, or un philosophe ne saurait être âpre au gain, surtout à un gain comme celui que tu me promets avec magnanimité.

— Ah ! Tu es philosophe, dis-tu ? demanda Pétrone. Eunice m'a dit que tu étais médecin et devin. D'où connais-tu Eunice ?

— Elle est venue me demander un remède car ma célébrité était parvenue à ses oreilles.

— Quel remède voulait-elle donc ?

— Un remède à l'amour, seigneur. Elle voulait guérir d'un amour non partagé.

— Et l'en as-tu guérie ?

— J'ai fait mieux, seigneur, car je lui ai donné une amulette qui assure la réciprocité. À Paphos, dans l'île de Chypre, il est un temple où l'on garde un bandeau de Vénus. Je lui ai donné deux fils de ce bandeau, enfermés dans une écorce d'amande.

— Et tu t'es fait payer un bon prix ?

— On ne saurait jamais payer assez pour un amour partagé. Quant à moi, comme il me manque deux doigts à la main droite, j'économise pour pouvoir me payer un esclave-scribe qui noterait mes pensées et conserverait mes enseignements pour le plus grand bien du monde.

— De quelle école fais-tu partie, divin sage ?

— Je suis un cynique, seigneur, parce que j'ai un manteau troué ; je suis un stoïcien parce que je supporte patiemment la misère, et je suis un péripatéticien car, ne possédant pas de litière, je vais à pied d'un marchand de vins à un autre marchand de vins, et chemin faisant je dispense mon enseignement à ceux qui promettent de me payer un pot.

— Et, devant un pot, tu deviens rhéteur ?

— Héraclite a dit : « Tout coule », or peux-tu nier, seigneur, que le vin est un liquide ?

— Héraclite a proclamé aussi que le feu était une divinité, et cette divinité flamboie sur ton nez.

— Tandis que le divin Diogène d'Apollonie proclamait que l'air était l'essence même des choses, et plus l'air était chaud et plus ses créatures étaient parfaites ; le plus chaud créait les âmes des sages. Comme avec l'automne vient le froid, *ergo* un véritable sage se doit de réchauffer son âme avec du vin... Tu ne peux nier non plus, seigneur, qu'un pot, ne fut-ce que de petit vin clair et de Capoue ou de Télésie, répand la chaleur dans tous les os de l'éphémère corps humain.

— Chilon Chilonidès, où est ta patrie ?

— Sur le Pont-Euxin. Je suis originaire de Mésembrie.

— Tu es grand, Chilon !

— Et méconnu ! ajouta le sage avec mélancolie.

Vinicius s'impatientait de nouveau. Une lueur d'espoir ayant jailli, il eût voulu que Chilon se mit aussitôt en route, et toute cette conversation lui sembla n'être que pure perte de temps et il en voulut à Pétrone.

— Quand commenceras-tu tes recherches ? demanda-t-il au Grec.

— Je les ai déjà commencées, répliqua Chilon. Et lorsque je suis ici, lorsque je réponds à tes aimables questions, je cherche aussi. Fais-moi seulement confiance, noble tribun, et sache que si tu perdais un

lacet de ta chaussure, je saurais retrouver le lacet ou celui qui l'aurait ramassé dans la rue.

— A-t-on déjà fait appel à toi pour des services semblables ? demanda Pétrone.

Le Grec leva les yeux au ciel.

— La vertu et la sagesse sont, de nos jours, si peu cotées que même le philosophe se voit contraint de chercher d'autres moyens de subsistance.

— Quels sont les tiens ?

— Tout savoir et fournir des nouvelles à ceux qui désirent en obtenir.

— Et qui te paient pour cela.

— Ah ! seigneur, j'ai besoin d'acheter un scribe. Autrement ma sagesse mourra avec moi.

— Tes mérites ne doivent pas être brillants si jusqu'ici tu n'as même pas amassé assez d'argent pour t'acheter un manteau neuf.

— Ma modestie m'empêche de les faire valoir. Mais aussi reconnais-le, seigneur, il n'y a pas aujourd'hui autant de bienfaiteurs qu'il y en avait jadis, des bienfaiteurs qui avaient autant de plaisir à couvrir d'or le mérite que d'avalier une huître de Puteola. Non, ce ne sont pas mes mérites qui sont infimes, mais c'est la gratitude des hommes. Parfois, quand s'évade un esclave précieux, qui le retrouvera sinon le fils unique de mon père ? Lorsque sur les murs paraissent des inscriptions contre la divine Poppée, qui en indiquera les auteurs ? Qui dénichera chez les libraires quelque vers hostile à César ? Qui rapportera ce qui se dit dans les maisons des sénateurs et des chevaliers ? Qui porte les lettres que l'on ne veut pas confier aux esclaves, qui est aux écoutes aux portes des barbiers, à qui se confient les taverniers et les apprentis boulangers, à qui se fient les esclaves, qui sait pénétrer de part en part chaque maison depuis l'atrium jusqu'au jardin ? Qui connaît toutes les rues, culs-de-sac, cachettes, qui sait ce qui se dit dans les thermes, au cirque, sur les marchés, dans les écoles de lanistes, dans les baraques des marchands d'esclaves et même dans les *arenaria* ?...

— Par tous les dieux, c'est assez, noble sage ! s'exclama Pétrone car nous allons nous noyer dans tes mérites, ta vertu, ta sagesse et ton éloquence. Assez ! Nous voulions savoir qui tu étais, et nous le savons.

Vinicius pour sa part était satisfait ; il se disait en effet que cet homme, tel un chien courant, une fois sur la piste, ne s'arrêterait pas avant d'avoir découvert la cachette.

— Bien, dit-il. As-tu besoin d'indications ?

— J'ai besoin d'une arme.

— De quelle arme ? demanda Vinicius étonné.

Le Grec tendit une main, et de l'autre fit un geste comme s'il

comptait de l'argent.

— Telle est notre époque, dit-il en poussant un soupir.

— Tu seras donc l'âne qui conquiert la forteresse à l'aide de sacs d'or, observa Pétrone.

— Je ne suis qu'un pauvre philosophe, seigneur, riposta Chilon avec humilité, l'or, c'est vous qui l'avez.

Vinicius lui jeta une bourse que le Grec saisit au vol bien qu'il lui manquât réellement deux doigts à la main droite.

Puis il releva la tête et dit :

— Seigneur, j'en sais plus que tu ne penses. Je ne suis pas venu ici les mains vides. Je sais que la jeune fille n'a pas été enlevée par les Aulus car j'ai déjà parlé avec leurs serviteurs. Je sais qu'elle n'est pas au Palatin où tous sont absorbés par la maladie de la petite Augusta et je crois même me douter pourquoi vous préférez chercher la jeune fille en faisant appel à moi et non aux vigiles et aux soldats de César. Je sais que c'est un serviteur originaire du même pays qu'elle qui a facilité sa fuite. Il n'a pu trouver de l'aide parmi les esclaves car ceux-ci se soutiennent entre eux et ne l'aideraient pas contre les tiens. Seuls ses coreligionnaires ont pu l'aider...

— Écoute, Vinicius ! interrompit Pétrone. Ne t'ai-je pas dit la même chose mot pour mot ?

— C'est un honneur pour moi, continua Chilon. La jeune fille, seigneur, dit-il en s'adressant de nouveau à Vinicius, vénère à n'en pas douter la même divinité que la plus vertueuse des Romaines, la véritable *matrona stolata* qu'est Pomponia. J'ai entendu dire aussi que Pomponia a été jugée chez elle pour avoir vénéré une divinité étrangère mais je n'ai pu savoir quel était ce dieu et comment on appelait ses adeptes. Si je pouvais l'apprendre, je me rendrais parmi eux, je deviendrais le plus pieux d'entre eux et gagnerais ainsi leur confiance. Mais toi, seigneur, qui, comme je l'ai appris aussi, a passé une quinzaine de jours dans la maison du noble Aulus, peux-tu me donner quelque information à ce sujet ?

— Je ne le puis, répondit Vinicius.

— Vous m'avez, nobles seigneurs, interrogé longuement sur diverses choses, permettez-moi de vous poser à mon tour quelques questions. N'as-tu pas vu, noble tribun, quelques statues, des offrandes, des insignes, des amulettes sur Pomponia ou sur ta divine Lygie ? Ne les as-tu pas vues dessiner quelque signe compréhensible pour elles seules ?

— Des signes ?... Attends un peu !... Si ! J'ai vu une fois Lygie dessiner un poisson sur le sable.

— Un poisson ? Aah ! Oooh ! L'a-t-elle fait une seule fois ou plusieurs ?

— Une seule fois.

— Et tu es sûr, seigneur, qu'elle a dessiné... un poisson ? Ooh !

— C'est bien ça ! répondit Vinicius avec vivacité car la question piquait sa curiosité. En devines-tu la signification ?

— Si je le devine ? s'exclama Chilon.

Et, s'inclinant en signe d'adieu, il ajouta :

— Que la Fortune répande sur vous ses dons, illustres seigneurs !

— Demande qu'on te donne un manteau ! lui lança Pétrone avant qu'il ne s'éloigne.

— Ulysse te remercie pour Thersite, répondit le Grec.

S'inclinant une seconde fois, il sortit

— Que dis-tu de ce noble sage ? demanda Pétrone à Vinicius.

— Je crois qu'il retrouvera Lygie ! s'écria Vinicius radieux, mais je te dirai aussi que, s'il existait un pays de fripons, il pourrait en être le roi.

— Sans aucun doute. Il faut que je fasse plus ample connaissance avec ce stoïcien, mais en attendant, je vais faire parfumer l'atrium après son passage.

Quant à Chilon Chilonidès, s'étant enveloppé de son nouveau manteau, il faisait, sous ses plis, sauter dans sa main la bourse que lui avait jetée Vinicius, et se délectait aussi bien de son poids que de son tintement. S'en allant sans presser le pas et se retournant pour voir si on ne le regardait pas de la maison de Pétrone, il dépassa le portique de Livie et, ayant atteint l'angle du Clivus Virbius, il prit la direction de Suburre.

— Il faut que j'aille chez Sporus, disait-il, pour arroser la Fortune d'un peu de vin. J'ai enfin trouvé ce que je cherchais depuis si longtemps. Il est jeune, fougueux, généreux comme les mines de Chypre, et pour cette linotte lygienne, il est capable de donner la moitié de ses biens. Oui, c'est bien l'homme que je cherchais depuis longtemps. Il faut néanmoins être prudent avec lui car ses froncements de sourcils n'augurent rien de bon. Hélas ! les louveteaux règnent aujourd'hui sur le monde !... J'aurais moins peur de ce Pétrone. Ô dieux ! le métier d'entremetteur serait-il aujourd'hui plus lucratif que la vertu ? Diantre ! Elle t'a dessiné un poisson sur le sable ? Si je sais ce que cela veut dire, que je m'étrangle avec un morceau de fromage de chèvre ! Mais je le saurai ! Et comme les poissons vivent dans l'eau et que la recherche dans l'eau est plus difficile que sur le continent, *ergo* : il me paiera ce poisson séparément. Encore une bourse comme celle-ci, et je pourrai abandonner ma besace de mendiant et m'acheter un esclave... Mais que dirais-tu, Chilon, si je te conseillais d'acheter non pas un esclave mais une esclave ?... Je te connais bien ! Je sais que tu accepteras !... Si elle était belle comme, disons, Eunice, tu rajeunirais toi-même auprès d'elle, et en même temps, elle te procurerait un revenu honnête et sûr. J'ai vendu à cette pauvre Eunice

deux fils de mon propre vieux manteau. Elle est sotte mais si Pétrone me la donnait, je la prendrais... Si, si, Chilon, fils de Chilon... Tu as perdu et ton père et ta mère !... Tu es orphelin, offre-toi donc au moins en consolation une esclave. Elle doit, il est vrai, loger quelque part, alors Vinicius lui louera un logis dans lequel tu trouveras accueil toi aussi ; elle doit se vêtir, Vinicius paiera donc ses vêtements ; il lui faut manger, eh bien, Vinicius la nourrira ! Ah ! que la vie est dure ! Ce n'est plus le bon vieux temps où, pour une obole, on pouvait obtenir autant de fèves au lard qu'en pouvaient contenir les deux mains, ou un morceau long comme le bras d'un garçon de douze ans, de boyau de chèvre rempli de sang !... Mais voici ce voleur de Sporus ! C'est encore dans une taverne qu'il est le plus facile d'apprendre quelque chose.

Tout en se disant cela, il entra dans la taverne et commanda une cruche de vin « foncé », puis voyant le regard méfiant du tavernier, il tira une pièce d'or de sa bourse et, la posant sur la table, il annonça :

— Sporus, j'ai travaillé aujourd'hui avec Sénèque, depuis l'aube jusqu'à midi et voici ce que mon ami m'a donné quand je prenais congé de lui.

Les yeux ronds de Sporus s'arrondirent encore plus à cette vue et le vin se trouva aussitôt devant Chilon. Celui-ci y ayant trempé un doigt, en traça un poisson sur la table et demanda :

— Sais-tu ce que cela signifie ?

— Un poisson ? Eh bien, un poisson est un poisson !

— Et toi, tu es stupide, bien que tu ajoutes à ton vin tant d'eau qu'un poisson pourrait bien s'y trouver. C'est un symbole qui, dans le langage des philosophes, veut dire : sourire de la Fortune. Si tu l'avais deviné, tu aurais peut-être, toi aussi, fait fortune. Respecte la philosophie, je te le dis, sinon je changerai de taverne, ce à quoi me pousse depuis longtemps mon ami personnel Pétrone.

CHAPITRE XIV

Pendant les quelques jours qui suivirent, Chilon ne se montra nulle part. Vinicius qui, depuis qu'il avait appris d'Acté que Lygie l'aimait, désirait cent fois plus fortement la retrouver, avait de son côté entrepris ses propres recherches, ne voulant et en même temps ne pouvant solliciter l'aide de César angoissé par la maladie de la petite Augusta.

En effet, les offrandes déposées dans les temples, les prières et les cérémonies votives furent vaines tout comme furent impuissants l'art des médecins et les sortilèges de toute sorte auxquels on eut recours en désespoir de cause. Au bout d'une semaine, l'enfant mourut. La cour et Rome furent plongées dans le deuil. César qui, à la naissance de l'enfant, avait été fou de joie, était maintenant fou de désespoir. S'enfermant chez lui, il n'accepta aucune nourriture pendant deux jours, et bien que le palais fourmillât d'une foule de sénateurs et d'augustans accourus lui témoigner leur affliction et compassion, il ne voulut voir personne. Le sénat se réunit en séance extraordinaire au cours de laquelle l'enfant décédée fut proclamée déesse ; on y décida de lui élever un temple auquel serait affecté un prêtre particulier. On déposa dans les autres temples de nouvelles offrandes en hommage à la défunte, on lui coula des statues dans des métaux précieux, et les funérailles furent une immense cérémonie où le peuple admira les effusions de douleur infinie de César ; on pleura avec lui, on tendit les mains pour recevoir des cadeaux et, par-dessus tout, on se réjouit d'un spectacle sortant de l'ordinaire.

Cette mort inquiéta Pétrone. On savait déjà dans Rome tout entière que Poppée l'attribuait à des maléfices. Les médecins, qui pouvaient ainsi justifier l'inefficacité de leurs efforts, le répétaient après elle, et les prêtres dont les offrandes s'étaient révélées impuissantes, et les magiciens qui tremblaient pour leur vie, et le peuple faisaient de même. Pétrone se réjouissait maintenant de la fuite de Lygie. Mais comme il ne voulait pas de mal aux Aulus, et se préoccupait de lui-même et de Vinicius, dès que l'on enleva le cyprès planté en signe de deuil devant le Palatin, il se rendit à la réception préparée pour les sénateurs et les augustans pour constater à quel point Néron avait prêté l'oreille aux rumeurs courant sur les maléfices, et en prévenir les éventuelles conséquences.

Connaissant Néron, il présuait que celui-ci, bien qu'il ne crût pas

à la sorcellerie, ferait semblant d'y croire, et pour tromper sa propre douleur et pour se venger sur n'importe qui, et enfin pour prévenir les conjectures menant à la conviction que les dieux commençaient à le châtier pour ses crimes. Pétrone ne pensait pas que César pût aimer véritablement et profondément même son enfant, quoiqu'il l'aimât fougueusement, mais il était sûr qu'il exagérerait sa douleur. Et il ne se trompait pas. Néron écoutait les paroles de consolation des sénateurs et des chevaliers avec un visage de pierre, les yeux fixant un point, et l'on voyait que, bien qu'il souffrît réellement, il pensait en même temps à l'effet que sa douleur produisait sur l'assemblée tout en prenant des airs de Niobé et en donnant un spectacle du chagrin paternel comme le ferait un comédien sur scène. Il ne sut même pas en l'occurrence persister dans une douleur silencieuse et prétendument pétrifiée, car par moments il faisait des gestes comme s'il se saupoudrait la tête de poussière. Parfois il gémissait sourdement. Apercevant Pétrone, il se leva en sursaut et, d'une voix tragique, il s'écria de façon à être entendu de tous :

— *Eheu !...* Toi aussi tu es coupable de sa mort ! C'est sur ton conseil qu'est entré dans ces murs l'esprit malfaisant qui d'un seul regard a sucé la vie de sa poitrine... Malheur à moi ! Il vaudrait mieux que mes yeux ne regardent pas la lumière d'Hélios... Malheur à moi ! *Eheu ! Eheu !...*

Élevant de plus en plus la voix, il se mit à crier désespérément. Au même instant Pétrone décida de risquer le tout pour tout et, tendant la main, il saisit d'un geste leste le foulard de soie que Néron portait toujours au cou et le pressa sur ses lèvres.

— Seigneur ! dit-il avec gravité. Brûle de douleur Rome et le monde, mais garde-nous ta voix !

L'assistance fut frappée de stupeur. Néron lui-même resta sidéré un moment. Seul Pétrone demeura imperturbable. Il savait très bien ce qu'il faisait. Il se souvenait en effet que Terpnos et Diodore avaient carrément reçu l'ordre de fermer la bouche à César à chaque fois que, élevant trop la voix, il risquait de l'altérer.

— César, continua-t-il avec la même gravité et tristesse, nous avons subi une perte immense, mais au moins que nous reste ce trésor de réconfort !

Le visage de Néron trembla et au bout d'un moment des larmes ruisselèrent de ses yeux ; soudain, il posa ses mains sur les épaules de Pétrone et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il répéta en sanglotant :

— De tous, toi seul y as pensé, toi seul, Pétrone ! Toi, le seul !

Tigellin blêmit de jalousie. Pétrone, lui, poursuivit :

— Pars à Antium ! C'est là qu'elle est venue au monde, c'est là que tu as vécu dans la joie, c'est là que viendra l'apaisement. Que l'air

marin rafraîchisse ta divine gorge ; que ta poitrine respire l'humidité saline. Nous, tes fidèles, nous te suivrons partout et, pendant que nous apaiserons ta douleur de notre amitié, tu nous apaiseras, nous, de ton chant.

— Oui ! dit Néron d'une voix plaintive. J'écrirai un hymne en hommage à sa mémoire et j'en composerai la musique.

— Puis tu chercheras le soleil chaud de Baïes.

— Et puis, l'oubli en Grèce.

— Dans la patrie de la poésie et du chant !

La lourde atmosphère lugubre se dissipa peu à peu comme fuient les nuages qui cachent le soleil, et commença alors une conversation apparemment encore pleine de tristesse, mais déjà pleine aussi de projets d'avenir avec des voyages, des productions artistiques et même des réceptions, ce qu'exigeait l'arrivée annoncée du roi d'Arménie, Tiridate. Tigellin essaya, à vrai dire, de revenir à la question des maléfices, mais Pétrone, sûr de la victoire, releva d'emblée le défi.

— Tigellin, dit-il, crois-tu que les maléfices puissent nuire aux dieux ?

— César lui-même en a parlé, répliqua le courtisan.

— C'est la douleur qui a parlé et non César, mais toi, qu'en penses-tu ?

— Les dieux sont trop puissants pour devoir succomber aux mauvais sorts jetés sur eux.

— Réfuterais-tu la divinité de César et de sa famille ?

— *Peractum est !* marmonna Eprius Marcellus qui se trouvait à côté, répétant l'exclamation poussée par le peuple lorsqu'un gladiateur dans l'arène était du premier coup touché au point de ne plus avoir besoin d'être achevé.

Tigellin retint sa colère. Entre lui et Pétrone, il y avait depuis longtemps de la rivalité auprès de Néron. Tigellin avait cet avantage que Néron se gênait moins avec lui, ou même ne se gênait pas du tout, mais, jusqu'à présent, Pétrone, à chaque fois qu'ils s'étaient affrontés, l'avait vaincu par son intelligence et ses traits d'esprit.

C'est ce qui se passa maintenant aussi. Tigellin se tut et nota seulement dans sa mémoire les sénateurs et les chevaliers qui, au moment où Pétrone s'était retiré au fond de la salle, l'avaient entouré aussitôt, persuadés qu'après ce qui était arrivé, il serait à n'en pas douter le premier favori de César.

Sorti du palais, Pétrone se rendit chez Vinicius, et lui ayant relaté l'incident avec César et Tigellin, il lui dit :

— J'ai détourné le danger non seulement d'Aulus Plautius et de Pomponia et en même temps de nous deux, mais aussi de Lygie qu'ils ne rechercheront pas, ne fut-ce que parce que j'ai persuadé ce singe à barbe d'airain de se rendre à Antium, et de là, à Naples ou à Baïes. Et

il s'y rendra, car à Rome il n'a pas osé jusqu'alors se produire en public au théâtre, et je sais qu'il a depuis longtemps l'intention de se donner en spectacle à Naples. Puis il rêve de la Grèce où il a envie de chanter dans toutes les villes de quelque importance, puis, avec toutes les couronnes que lui offriront les *Graeculi*, il effectuera une entrée triomphale à Rome. Pendant tout ce temps, nous pourrons à loisir rechercher Lygie et la cacher en un lieu sûr. Au fait, notre distingué philosophe ne s'est-il pas montré jusqu'à présent ?

— Ton distingué philosophe est un escroc. Non ! Il ne s'est pas montré et ne se montrera plus jamais !

— Eh bien, moi, j'ai une meilleure opinion sinon de son honnêteté du moins de son intelligence. Il a déjà saigné une fois ta bourse et il reviendra ne fût-ce que pour la saigner une seconde fois.

— Qu'il prenne garde que je ne le saigne, moi !

— Ne fais pas cela ! Sois patient avec lui jusqu'à ce que tu obtiennes la preuve de son escroquerie. Ne lui donne plus d'argent, au contraire promets-lui une grosse récompense s'il t'apporte une information sûre. Entreprendras-tu de ton côté quelque chose aussi ?

— Deux de mes affranchis, Nymphidius et Demas, à la tête de soixante hommes, la recherchent. J'ai promis la liberté à l'esclave qui la retrouverait. J'ai à part cela envoyé des exprès sur toutes les routes qui partent de Rome afin qu'ils s'informent dans les auberges sur le Lygien et la jeune fille. Moi-même, je parcours la ville nuit et jour comptant sur un hasard heureux.

— Quoi que tu apprennes, fais-le-moi savoir, car je dois me rendre à Antium.

— Bien.

— Et si, un beau jour, en t'éveillant, tu te dis qu'il ne vaut pas la peine de se tourmenter pour une seule fille, et faire tant de démarches pour elle, viens à Antium. Là, il ne manquera ni de femmes ni de réjouissances.

Vinicius se mit à arpenter la salle. Pétrone l'observa un moment, puis lui dit :

— Dis-moi franchement – non pas comme un étourneau qui s'est mis une idée dans la tête et n'en démord pas, et s'en excite, mais comme un homme raisonnable qui répond à un ami : tiens-tu toujours autant à cette Lygie ?

Vinicius s'arrêta un instant et regarda Pétrone comme s'il ne l'avait pas vu auparavant, puis il recommença à marcher. Il était visible qu'il se retenait pour ne pas exploser. Il prit conscience de son impuissance, et deux larmes de chagrin, de colère et d'une insurmontable nostalgie brillèrent dans ses yeux, ce qui impressionna plus fortement Pétrone que les paroles les plus éloquentes.

Songeur, il dit au bout d'un moment :

— Ce n'est pas Atlas qui porte le monde sur ses épaules, mais une femme, et parfois elle joue avec comme avec une balle.

— Eh oui ! confirma Vinicius.

Et ils allaient prendre congé l'un de l'autre lorsqu'un esclave fit savoir que Chilon Chilonidès attendait dans le vestibule et priait le maître de céans de bien vouloir le recevoir.

Vinicius ordonna de le faire entrer sur-le-champ. Pétrone lui dit alors :

— Ah ! Ne te l'avais-je pas dit ? Par Hercule ! Garde ton calme surtout, sinon c'est lui qui te dominera et non pas l'inverse.

— Mes salutations et mes hommages au noble tribun militaire de même qu'à toi, seigneur ! dit Chilon en entrant. Que votre bonheur égale votre gloire, et que cette gloire s'étende dans le monde entier, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux frontières des Arsacides.

— Je te salue, législateur de la vertu et de la sagesse ! répondit Pétrone.

Vinicius quant à lui, demanda en feignant d'être calme :

— Qu'apportes-tu ?

— La première fois, je t'ai apporté, seigneur, l'espoir ; en ce moment, je t'apporte la certitude que la jeune fille sera retrouvée.

— Ce qui veut dire que tu ne l'as toujours pas retrouvée ?

— C'est bien ça, seigneur, mais j'ai découvert la signification du signe qu'elle t'a dessiné ; je sais qui sont les gens qui l'ont enlevée, et je sais quel est le dieu parmi les adeptes duquel il faut la chercher.

Vinicius allait bondir de la chaise sur laquelle il était assis, mais Pétrone posa sa main sur son épaule et, se tournant vers Chilon, il lui dit :

— Continue !

— Es-tu tout à fait sûr, seigneur, que la jeune fille t'a tracé un poisson sur le sable ?

— Bien sûr ! s'emporta Vinicius.

— Alors, elle est chrétienne et ce sont des chrétiens qui l'ont enlevée.

Il s'ensuivit un moment de silence.

— Écoute, Chilon, dit enfin Pétrone. Mon neveu t'accordera une somme d'argent considérable si tu retrouves la jeune fille, mais il t'accordera de même une quantité non moins considérable de coups de bâton si tu cherches à le tromper. Dans le premier cas, tu pourras t'acheter non pas un, mais trois scribes ; dans le second cas, la philosophie de sept philosophes et la tienne en plus, utilisée comme onguent, ne suffira pas à te guérir.

— La jeune fille est chrétienne, seigneur ! s'écria le Grec.

— Réfléchis un peu, Chilon. Tu n'es pourtant pas un sot ! Nous savons que Junia Silana et Calvia Crispinilla ont accusé Pomponia de

pratiquer une superstition chrétienne mais nous savons aussi que le tribunal de famille l'en a disculpée. Voudrais-tu à ton tour l'en accuser ? Voudrais-tu nous faire croire que Pomponia et, avec elle, Lygie, pourraient faire partie des ennemis du genre humain, des empoisonneurs des fontaines et des puits, des adorateurs de la tête d'âne, des gens qui assassinent les enfants et s'adonnent à la plus abominable débauche ? Pense un peu, Chilon, cette thèse que tu nous avances, ne va-t-elle pas se retourner comme antithèse, sur ton dos ?

Chilon écarta les bras en signe d'impuissance comme s'il voulait dire qu'il n'y pouvait rien, puis il continua :

— Seigneur ! Dis en grec la phrase suivante : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.

— Bien. Je le dis !... Et puis après ?

— Eh bien, maintenant, prends la première lettre de chacun de ces mots et assemble-les de façon à en faire un seul mot.

— Poisson ! dit Pétrone tout étonné.

— Voilà pourquoi le poisson est devenu l'emblème des chrétiens, répondit avec fierté Chilon.

Ils se turent. Il y avait dans les démonstrations du Grec quelque chose de si frappant que les deux amis ne purent contenir leur stupéfaction.

— Vinicius, demanda Pétrone, ne te trompes-tu pas, et Lygie t'a-t-elle réellement dessiné un poisson ?

— Par tous les dieux des enfers, c'est à devenir fou, s'écria le jeune homme en s'emportant. Si elle m'avait dessiné un oiseau, j'aurais dit que c'était un oiseau !

— Par conséquent, elle est chrétienne, répéta Chilon.

— Ce qui veut dire, reprit Pétrone, que Pomponia et Lygie empoisonnent les puits, assassinent les enfants capturés dans la rue et se livrent à la débauche ? Sottise ! Toi, Vinicius, tu as passé quelque temps dans leur maison, moi, je n'y ai été que très brièvement mais je connais assez Aulus et Pomponia, et même assez Lygie, pour pouvoir dire que tout cela est calomnie et sottise. Si le poisson est l'emblème des chrétiens, ce qu'il serait difficile de nier, et si elles sont chrétiennes, alors, par Proserpine ! ces chrétiens ne sont visiblement pas ce que nous croyons.

— Tu parles comme Socrate, seigneur, observa Chilon. A-t-on jamais cherché à connaître les chrétiens ? Qui saurait dire ce qu'est leur enseignement ? Il y a trois ans, lors d'une de mes pérégrinations de Naples (ah ! pourquoi ne suis-je pas resté là-bas !) jusqu'ici, à Rome, s'est joint à moi un homme, un médecin du nom de Glaucus, dont on disait qu'il était chrétien et pourtant, j'ai pu me convaincre que c'était un homme bon et vertueux.

— N'est-ce pas de cet homme vertueux que tu as appris maintenant

ce que le poisson signifiait ?

— Hélas ! non, seigneur ! En cours de route, dans une auberge, quelqu'un a frappé le brave vieillard d'un coup de couteau tandis que sa femme et son enfant ont été enlevés par des marchands d'esclaves ; moi par contre, en les défendant, j'ai perdu ces deux doigts. Mais comme il ne manque pas de miracles parmi les chrétiens, à ce qu'on dit, alors j'ai bon espoir qu'ils repousseront.

— Comment ça ? Serais-tu devenu chrétien ?

— Depuis hier, seigneur ! Depuis hier ! C'est ce poisson qui a fait de moi un chrétien. Tu vois quelle force il y a en lui. Dans quelques jours, je serai le plus fervent d'entre les fervents afin qu'ils me dévoilent tous leurs secrets et lorsqu'ils m'auront fait connaître tous leurs secrets, je saurai où se cache la jeune fille. Et alors peut-être que mon christianisme me donnera plus de profits que ma philosophie. J'ai aussi fait le vœu d'apporter en offrande à Mercure, s'il m'aidait à retrouver la jeune fille, deux génisses du même âge et de même taille auxquelles je ferai dorer les cornes.

— Ainsi ton christianisme depuis hier et ta philosophie te permettent de croire en Mercure ?

— Je crois toujours en ce que j'ai besoin de croire, et c'est là ma philosophie qui devrait être surtout au goût de Mercure. Malheureusement, vous savez, illustres seigneurs, combien ce dieu est méfiant. Il n'accorde pas foi aux promesses des philosophes, même des plus irréprochables, et il préférerait sans doute recevoir d'abord les génisses, or, c'est une dépense énorme. Tout le monde n'est pas Sénèque. Quant à moi, je n'en ai pas les moyens, mais si le noble Vinicius voulait bien m'avancer sur la somme qu'il m'a promise... un tant soit peu...

— Pas une obole, Chilon ! coupa Pétrone, pas une obole ! La générosité de Vinicius dépassera tes espérances mais seulement lorsque Lygie aura été retrouvée, autrement dit lorsque tu nous auras indiqué sa cachette. Mercure doit te faire crédit des deux génisses, quoique je ne m'étonne pas qu'il n'en ait pas envie et je vois là une preuve de sa sagesse.

— Écoutez-moi, illustres seigneurs ! La découverte que j'ai faite est considérable car bien que je n'aie pas retrouvé jusqu'à présent la jeune fille, j'ai trouvé le chemin sur lequel il faut la chercher. Vous avez envoyé des affranchis et des esclaves dans toute la ville et en province, y en a-t-il un seul qui vous ait fourni une quelconque indication ? Non ! Moi seul vous en ai donné. Et je vous dirai plus. Parmi vos esclaves, il peut y avoir des chrétiens que vous ignorez, car la superstition s'est répandue partout, et ceux-ci au lieu de vous aider vous trahiront. Il est même dangereux qu'on me voie ici, par conséquent, noble Pétrone, ordonne à Eunice de se taire, et toi, tout

aussi noble Vinicius, fais courir le bruit que je te vends un onguent qui assure aux chevaux auxquels on l'applique la victoire au cirque... Moi seul je chercherai et moi seul je retrouverai les fugitifs. Vous, en revanche, faites-moi confiance et sachez que quoi que je reçoive d'avance sera pour moi seulement un encouragement car je m'attendrai à toujours plus, et j'aurai d'autant plus la certitude que la récompense promise ne m'échappera pas. Eh oui ! en tant que philosophe, je méprise l'argent, bien que Sénèque, lui, ne le méprise pas, ni même Musonius ou Cornutus, qui pourtant n'ont pas perdu des doigts en défendant qui que ce soit, et qui peuvent écrire et transmettre eux-mêmes leur nom à la postérité. Mais à part l'esclave que j'ai l'intention d'acheter et à part Mercure à qui j'ai promis une génisse (vous savez, n'est-ce pas, combien le prix du bétail a augmenté), la recherche même entraîne une multitude de dépenses. Ayez seulement la patience de m'écouter. Eh bien, voilà : à force de marcher, j'ai depuis quelques jours, des écorchures aux pieds. Je suis allé dans les tavernes pour causer avec les gens, chez les boulangers, les bouchers, chez les vendeurs d'huile et chez les pêcheurs. J'ai parcouru toutes les rues et les ruelles ; j'ai été dans les abris des esclaves évadés ; j'ai perdu près de cent as à la *niora* ; j'ai été dans les lavoirs, les séchoirs et les gargotes ; j'ai vu des muletiers et des tailleurs de pierre ; j'ai rencontré des gens qui soignent les maladies de la vessie, des arracheurs de dents ; j'ai bavardé avec des marchands de figues sèches ; je suis allé dans des cimetières, et savez-vous pourquoi ? Afin d'y dessiner partout un poisson, regarder les gens dans les yeux et écouter ce qu'ils disent en voyant ce signe. Longtemps je n'ai rien vu, quand un beau jour j'ai remarqué près d'une fontaine un vieil esclave qui puisait des seaux d'eau et pleurait. M'étant alors approché de lui, je lui ai demandé quelle était la cause de ses larmes. Nous nous sommes assis sur les marches de la fontaine et il m'a alors répondu qu'il avait toute sa vie économisé sesterce par sesterce pour racheter son fils bien-aimé. Cependant, son maître, un certain Pansa, lorsqu'il avait vu son argent, le lui avait confisqué tout en gardant son fils en esclavage. « Et c'est pourquoi je pleure, continua le vieillard, car j'ai beau me dire : que ta volonté, Dieu, soit faite ! je n'arrive pas, pauvre pécheur que je suis, à retenir mes larmes. » C'est alors que, comme mû par un pressentiment, ayant trempé mon doigt dans le seau, j'ai dessiné un poisson. Lui, à ce moment, m'a dit : « Pour moi aussi, le Christ est tout mon espoir. » Je lui ai donc demandé : « Tu m'as reconnu à ce signe ? – Oui, en effet, et que la paix soit avec toi. » J'ai commencé alors à le faire parler et le brave homme m'a tout raconté. Son maître, ce Pansa, était lui-même un affranchi du grand Pansa, et acheminait, par le Tibre jusqu'à Rome, de la pierre que des esclaves et des gens rémunérés pour la besogne déchargeaient des

radeaux et portaient la nuit pour ne pas gêner le jour le trafic dans les rues, jusqu'aux maisons en construction. Parmi ces travailleurs se trouvaient de nombreux chrétiens dont son fils, mais comme c'était un travail au-dessus de ses forces, il voulait donc le racheter. Cependant Pansa a préféré garder et l'argent et l'esclave. Tout en disant cela, il s'est remis à pleurer. J'ai mêlé mes larmes aux siennes, ce qui m'a été facile en raison et de mon bon cœur et des douleurs que je ressentais dans mes jambes d'avoir trop marché. Je me suis mis aussi à me plaindre qu'étant arrivé de Naples depuis quelques jours, je ne connaissais personne de nos frères, que je ne savais où ils se réunissaient et ne pouvais prier avec eux. Il s'est étonné d'apprendre que les chrétiens de Naples ne m'eussent pas donné de lettre pour leurs frères romains mais je lui ai dit qu'on me les avait volées en cours de route. Il m'a alors dit de venir la nuit au bord du fleuve, qu'il allait me faire connaître ses frères et que ceux-ci me conduiraient aux maisons de prière et chez les anciens qui dirigent la communauté chrétienne. Ayant entendu cela, je me suis tellement réjoui que je lui ai donné la somme nécessaire au rachat de son fils dans l'espoir que Vinicius me rendrait généreusement le double...

— Chilon, interrompit Pétrone, dans ton récit, le mensonge flotte à la surface de la vérité comme l'huile sur l'eau. Tu nous as apporté des nouvelles importantes, je ne le nie pas. Je certifie même qu'un grand pas a été fait sur la voie qui mène à la découverte de Lygie, mais n'enjolive pas tes informations de mensonges. Comment s'appelle ce vieillard qui t'a appris que les chrétiens se reconnaissaient au signe du poisson ?

— Euricius, seigneur. Pauvre, malheureux vieillard ! Il m'a rappelé Glaucus, le médecin que j'ai défendu contre les brigands et c'est surtout cela qui m'a ému.

— Je te crois quand tu dis que tu as fait sa connaissance et je pense que tu sauras en profiter mais tu ne lui as pas donné d'argent. Tu ne lui as pas donné un seul as, tu m'entends ! Tu ne lui as rien donné !

— Mais je l'ai aidé à porter ses seaux et j'ai parlé de son fils avec la plus grande compassion. Eh bien, oui, seigneur, vous avez raison. Rien n'échappe à la perspicacité de Pétrone. En effet, je n'ai pas donné d'argent, ou plutôt je lui en ai donné en pensée, dans mon esprit, ce qui, s'il était un vrai philosophe, devrait lui suffire... Je lui en ai donné parce que j'ai considéré qu'un tel acte était indispensable et utile, car, pense un peu, seigneur, comme cela me concilierait d'emblée tous les chrétiens, comme cela me rapprocherait d'eux, quelle confiance cela éveillerait en eux.

— C'est vrai, concéda Pétrone, et tu aurais dû le faire.

— Je viens ici justement pour pouvoir le faire.

Pétrone se tourna vers Vinicius.

— Ordonne-lui de compter cinq mille sesterces, mais dans sa tête, dans son esprit...

Cependant, Vinicius dit à Chilon :

— Je vais te donner un domestique qui portera la somme nécessaire. Toi, de ton côté, tu diras à Euricius que le domestique est ton esclave et, en la présence de celui-ci, tu remettras l'argent au vieillard. Mais comme tu as apporté une nouvelle importante, tu obtiendras la même somme pour toi-même. Viens chercher le domestique et l'argent ce soir.

— Voilà un vrai César ! s'exclama Chilon. Permets-moi, seigneur, de te dédier mon œuvre, mais permets-moi aussi de venir ce soir uniquement prendre l'argent étant donné qu'Euricius m'a dit que l'on avait déjà déchargé tous les radeaux et que l'on en acheminerait d'autres seulement dans quelques jours. Que la paix soit avec vous ! C'est sur ces paroles que se quittent les chrétiens... Je vais m'acheter une esclave, ou plutôt, je voulais dire : un esclave. On prend les poissons à la ligne, et les chrétiens, au poisson. *Pax vobiscum ! Pax !... Pax !... Pax !...*

CHAPITRE XV

Pétrone à Vinicius :

« Je t'envoie d'Antium par un esclave qui a toute ma confiance cette lettre à laquelle je veux croire tu répondras sans trop tarder, bien que ta main soit plus habituée à l'épée et à la lance qu'à la plume, et me feras parvenir ta réponse par le même émissaire. Je t'ai quitté alors que tu étais sur une bonne piste et plein d'espoir. J'en déduis que tu as ou bien déjà assouvi tes doux désirs dans les bras de Lygie, ou bien tu les assouviras avant même que le véritable vent d'hiver ne souffle des cimes du Soracte sur la Campanie. Ô mon cher Vinicius ! Que la déesse aux cheveux dorés de Chypre soit ton inspiratrice, et toi le maître de cette aurore lygienne qui fuit le soleil de l'amour. Souviens-toi toujours que le marbre, fut-il le plus précieux, n'est rien et qu'il ne prend de valeur réelle que lorsque la main du sculpteur le transforme en chef-d'œuvre. Sois, toi, *carissime*, ce sculpteur ! Il ne suffit pas d'aimer, encore faut-il savoir aimer et savoir apprendre l'amour. La plèbe, les animaux mêmes, connaissent la volupté, mais l'homme véritable se distingue d'eux par ceci précisément qu'il la transforme en un art noble, et, s'en délectant, il le sait, il a conscience de toute sa valeur divine, et, par là même, il rassasie non seulement son corps, mais aussi son âme. Parfois, lorsque je songe ici à la vanité, à la précarité et à l'ennui de notre vie, il me vient à l'idée que c'est toi peut-être qui as fait le meilleur choix et que ce n'est pas la cour de César mais la guerre et l'amour qui sont les deux seules choses pour lesquelles il vaille la peine de naître et de vivre.

Tu as été heureux à la guerre, sois-le aussi en amour, mais si tu es curieux de savoir ce qui se passe à la cour de César, je te le relaterai de temps en temps. Nous voilà donc à Antium où nous choyons notre voix céleste, nous continuons cependant de haïr Rome ; nous projetons de nous rendre en hiver à Baïes pour nous produire en public à Naples dont les habitants, en tant que Grecs, sauront mieux nous apprécier que cette tribu de louveteaux qui peuple les bords du Tibre. Les gens accourront de Baïes, de Pompéi, de Puteola, de Cumes, de Stabies, nous ne manquerons ni d'applaudissements ni de couronnes, et ce sera un encouragement à l'expédition projetée en Achaïe.

Se souvient-on de la petite Augusta ? Oui ! Nous la pleurons encore. Nous chantons des hymnes de notre propre cru, si merveilleux que les sirènes, jalouses, se sont cachées dans les abîmes les plus

profonds d'Amphitrite. Les dauphins en revanche nous écouteront si le mugissement de la mer ne les en empêchait. Notre douleur ne s'est pas apaisée jusqu'alors, aussi l'exhibons-nous sous toutes les formes que la sculpture nous apprend en veillant soigneusement à ce qu'elle nous embellisse et à ce que les gens sachent reconnaître cette beauté. Ah ! mon cher ! Nous mourrons pitres et cabotins.

Tous les augustans et les augustanes sont ici, sans compter cinq cents ânesses dans le lait desquelles se baignent Poppée et dix mille serviteurs. Il y a aussi parfois de la gaieté. Calvia Crispinilla vieillit ; on dit qu'elle est parvenue à obtenir de Poppée la permission de prendre un bain aussitôt après elle. Lucain a giflé Nigidia, la soupçonnant d'avoir une liaison avec un gladiateur, Sporus a perdu sa femme en la jouant aux osselets avec Sénécion. Torquatus Silanus m'a offert pour Eunice quatre alezans qui, cette année, gauleront sans nul doute la course. Je ne les ai pas voulus ! Je te remercie toi aussi de ne pas l'avoir acceptée. Quant à Torquatus Silanus il ne se doute pas le pauvre qu'il est déjà plus une ombre qu'un être humain. Sa mort est décidée. Et sais-tu quelle est sa faute ? Eh bien, il est l'arrière-petit-fils du divin Auguste. Il n'y a point de salut pour lui. Tel est notre monde.

Nous attendions ici, comme tu le sais, l'arrivée de Tiridate. Or Vologèse nous a écrit une lettre insolente. Ayant conquis l'Arménie, il nous demande de la laisser à Tiridate, sinon il ne la rendra pas de toute façon. C'est une pure plaisanterie ! Nous avons donc décidé de lui faire la guerre. Corbulon se verra déléguer un pouvoir comme celui qu'avait le grand Pompée lors des guerres contre les pirates, il y eut un moment où Néron hésita : il craint visiblement que Corbulon ne se couvre de gloire en cas de victoires. On se demanda même s'il ne fallait pas confier le commandement en chef à notre Aulus. Poppée s'y est opposée, la vertu de Pomponia n'étant visiblement pas à son goût.

Vatinius nous a annoncé des combats de gladiateurs extraordinaires à Bénévent. Vois à quoi parviennent les savetiers de nos jours en dépit de l'adage : *ne sutor supra crepidam !* Vitellius, un descendant de savetier, Vatinius, le fils même d'un savetier ! Peut-être a-t-il lui-même tiré l'alêne ! L'histrion Aliturus a, hier, merveilleusement interprété Œdipe. Je lui ai demandé à lui, qui est juif, si les chrétiens et les juifs, c'était la même chose ? Il m'a répondu que les juifs avaient leur religion depuis des siècles tandis que les chrétiens étaient une nouvelle secte créée depuis peu en Judée. On y a, du temps de Tibère, crucifié un homme que ses disciples, de jour en jour plus nombreux, prennent pour un dieu, il semble qu'ils ne veulent connaître aucun autre dieu, et surtout pas les nôtres. Je ne comprends pas en quoi cela peut-il bien les déranger.

Tigellin me témoigne déjà ouvertement son inimitié. Jusqu'à présent il n'est pas parvenu à venir à bout de moi mais il a néanmoins

une certaine supériorité sur moi : il tient davantage à la vie et, en même temps, il est une plus grande crapule que moi, ce qui le rapproche d'Ahénobarbe. Ces deux-là s'entendront tôt ou tard, et alors viendra mon tour de périr. Quand cela se produira-t-il ? Je l'ignore. Mais comme cela doit de toute façon se produire un jour, peu importe l'échéance. En attendant, il faut s'amuser. La vie en elle-même ne serait pas mauvaise sans Barbe-d'Airain. Grâce à lui, on éprouve parfois du dégoût pour soi-même. Il est vain de considérer cette rivalité dans la recherche de ses faveurs comme une course de cirque, comme un jeu, comme une lutte dans laquelle la victoire flatte l'amour-propre. À vrai dire, je me l'explique souvent ainsi mais, parfois, il me semble que je suis une sorte de Chilon et rien de mieux que lui. Lorsque ce dernier aura cessé de t'être utile, envoie-le-moi. J'ai pris goût à sa conversation constructive. Transmets mes salutations à ta divine chrétienne, ou plutôt prie-la en mon nom, de ne pas être un poisson pour toi. Donne-moi des nouvelles de ta santé, parle-moi de ton amour, sache aimer, apprends-lui à aimer et adieu ! »

M. C. Vinicius à Pétrone :

« Toujours pas de Lygie jusqu'à présent ! Si n'était l'espoir de la retrouver bientôt, tu ne recevrais pas de réponse car lorsque la vie vous dégoûte, on n'a pas envie d'écrire. J'ai voulu vérifier si Chilon ne me trompait pas, et la nuit où il est venu chercher l'argent pour Euricius, j'ai mis un manteau militaire et, sans qu'il s'en aperçoive, je l'ai suivi, lui et le jeune garçon que je lui ai donné. Lorsqu'ils sont arrivés sur les lieux, je les ai observés de loin, caché derrière un poteau portuaire et j'ai pu me convaincre qu'Euricius n'était pas un personnage imaginaire. En bas, près du fleuve, à la lumière des torches, plusieurs dizaines d'hommes déchargeaient d'un grand radeau des pierres et les rangeaient sur la berge. J'ai vu Chilon s'approcher d'eux et entamer une conversation avec un vieillard qui, au bout d'un moment, s'est jeté à ses pieds. D'autres les ont entourés en poussant des cris d'admiration. Sous mes yeux, mon serviteur a remis le sac à Euricius qui, l'ayant saisi, se mit à prier, les bras levés vers le ciel tandis qu'à ses côtés, quelqu'un d'autre, probablement son fils, s'est agenouillé. Chilon a dit encore quelque chose que je n'ai pu saisir, puis il a béni aussi bien les deux hommes agenouillés que d'autres, faisant dans l'air des signes en forme de croix, signe qu'ils doivent visiblement vénérer, car tous se sont mis à genoux. J'ai eu envie de les rejoindre et de promettre trois sacs comme celui qui avait été donné à celui qui me livrerait Lygie, mais j'ai eu peur de gâcher le travail de Chilon, et réflexion faite je suis parti.

Cela s'est passé au moins douze jours après ton départ. Depuis, Chilon est venu plusieurs fois chez moi. Il m'a dit lui-même qu'il avait acquis une grande considération parmi les chrétiens. Il soutient que

s'il n'a pas jusqu'à présent retrouvé Lygie, c'est parce que les chrétiens sont déjà innombrables dans Rome même, et qu'ils ne se connaissent pas tous et ne peuvent savoir tout ce qui se passe parmi eux. Ils sont aussi prudents, et en général taciturnes, mais il assure pourtant qu'il saura, pourvu qu'il parvienne à approcher les anciens appelés prêtres, en tirer tous leurs secrets. Il a déjà fait la connaissance de quelques-uns d'entre eux et a essayé de les sonder, mais prudemment pour ne pas éveiller par trop de hâte leurs soupçons et ne pas compliquer les choses. Et quoiqu'il soit dur d'attendre, quoique je manque de patience, je sens qu'il a raison, et j'attends.

Il a appris aussi qu'ils avaient des lieux communs de prière, souvent au-delà des portes de la ville, dans des maisons vides et même dans les *arenaria*. Là, ils adorent le Christ, chantent et prennent part à des agapes. De tels lieux de réunion sont nombreux. Chilon suppose que Lygie se rend délibérément en des endroits autres que ceux où se rend Pomponia afin que celle-ci, en cas de jugement et d'investigations, puisse en toute conscience jurer qu'elle ne sait rien de son refuge. Il est possible que ce soient les prêtres qui lui aient conseillé cette prudence. Lorsque Chilon aura déjà connaissance de ces endroits, je m'y rendrai avec lui, et si les dieux me permettent d'y apercevoir Lygie, je te jure sur Jupiter que cette fois elle ne m'échappera pas.

Je pense constamment à ces lieux de prière. Chilon ne veut pas que j'aille avec lui. Il a peur mais moi, je ne puis rester chez moi. Je la reconnaitrai aussitôt, même déguisée ou voilée. Ils se réunissent là-bas la nuit, mais moi je la reconnaitrai même la nuit. Je reconnaitrai partout sa voix et ses gestes. J'irai moi-même déguisé et je ferai attention à tous ceux qui entrent et sortent. Je pense continuellement à elle, alors je la reconnaitrai. Chilon devrait venir demain et nous y irons. Je prendrai une arme. Plusieurs de mes esclaves envoyés en province sont rentrés bredouilles. Mais maintenant je suis sûr qu'elle est ici, dans la ville, peut-être même non loin d'ici. J'ai moi-même visité bon nombre de maisons sous prétexte de les louer. Chez moi, elle sera cent fois mieux car c'est toute une fourmilière de miséreux qui vit là-bas. Tu penses bien que je ne lui refuserai rien. Tu m'écris que j'ai fait un bon choix : eh bien, j'ai choisi les soucis et les tourments. Nous irons d'abord dans les maisons qui se trouvent dans la ville puis dans celles au-delà des portes de Rome. L'espoir que chaque jour apportera quelque chose de nouveau demeure, autrement il ne me serait pas possible de vivre. Tu me dis qu'il faut savoir aimer ; j'ai su moi aussi parler d'amour avec Lygie, mais maintenant je ne fais que languir, je passe mon temps à attendre Chilon, et il m'est insupportable de rester à la maison. Adieu. »

CHAPITRE XVI

Chilon ne réapparut plus pendant assez longtemps, de sorte que Vinicius ne savait plus ce qu'il devait en penser. C'est en vain qu'il se répétait que, pour aboutir à des résultats positifs et certains, les recherches devaient être menées sans précipitation. Et son sang et sa nature fougueuse s'insurgeaient contre la voix du bon sens. Ne rien faire, attendre, rester assis les bras croisés était tellement incompatible avec son caractère qu'il ne savait en aucune façon s'y résigner. Parcourir les ruelles de la ville en sombre manteau d'esclave lui semblait, du fait même que c'était vain, ne servir qu'à tromper sa propre inaction et ne pouvait le satisfaire. Ses affranchis, des hommes dégourdis auxquels il avait ordonné de chercher de leur côté, s'avéraient être cent fois moins adroits que Chilon. À côté de l'amour qu'il ressentait pour Lygie montait en lui l'acharnement du joueur qui veut gagner. Vinicius avait toujours été tel. Depuis ses plus jeunes années, il accomplissait ce qu'il voulait avec la passion de quelqu'un qui ne comprend pas que l'on puisse ne pas réussir quelque chose, et qu'il faille renoncer à quelque chose. La discipline militaire avait, à vrai dire, maté pour un temps son penchant pour les décisions et actes arbitraires, mais elle lui avait en même temps inoculé la conviction que tout ordre donné à un subalterne devait être exécuté. D'autre part, un séjour prolongé en Orient, parmi des gens flexibles et habitués à une obéissance d'esclave, n'avait fait que renforcer sa croyance qu'il n'y avait pas de limites à son « je veux ». En ce moment donc, il se sentait terriblement blessé dans son amour-propre. Il y avait de plus dans ces adversités, dans cette résistance et dans la fuite même de Lygie, quelque chose d'incompréhensible pour lui, une énigme dont la solution tourmentait mortellement son esprit. Il sentait qu'Acté avait dit la vérité et qu'il n'était pas indifférent à Lygie. Mais s'il en était ainsi, pourquoi avait-elle préféré l'errance et la misère à son amour, à ses caresses et à une vie douillette chez lui ? Il ne savait trouver de réponse à la question. En revanche, il arrivait seulement au vague sentiment qu'il existait entre lui et Lygie et entre leurs conceptions de la vie, entre son monde à lui et à Pétrone et celui de Lygie et de Pomponia, une différence et un malentendu profonds comme un gouffre que rien ne saurait combler ni niveler. Il lui semblait alors qu'il allait inexorablement perdre Lygie, et à cette seule pensée, il perdait ce reste d'équilibre que Pétrone voulait maintenir en lui. Par

moments il ne savait plus s'il aimait Lygie ou s'il la haïssait, il ne comprenait qu'une chose : qu'il lui fallait la retrouver et qu'il préférerait que la terre l'engloutisse plutôt que de ne pas la revoir et de ne pas la posséder. Dans son imagination, il la voyait parfois avec autant de netteté que si elle eut été devant lui ; il se rappelait chaque mot qu'il lui avait dit et qu'il avait entendu d'elle. Il la sentait toute proche ; il la sentait sur sa poitrine, dans ses bras, et le désir l'envahissait alors comme une flamme. Il l'aimait et il l'appelait. Et lorsqu'il songeait qu'elle l'avait aimé et qu'elle aurait pu lui accorder tout ce qu'il désirait d'elle, un lourd, un immense regret l'étreignait et une grande tendresse telle une vague infinie inondait son cœur. Mais il avait aussi des moments où il palissait de rage et se délectait à la pensée des humiliations et des tourments qu'il lui infligerait lorsqu'il l'aurait retrouvée. Il voulait non seulement l'avoir, mais l'avoir comme esclave avilie, et en même temps il sentait que si on lui donnait à choisir entre être son esclave ou ne plus la revoir de sa vie, il préférerait être son esclave. Certains jours, il pensait aux traces que laisserait sur son corps un bâton, et en même temps il aurait voulu couvrir ces traces de baisers. Il lui venait aussi à l'esprit qu'il serait heureux de pouvoir la tuer.

Ce déchirement, ce tourment, cette incertitude, cette détresse avaient miné sa santé et même altéré sa beauté. Il était devenu aussi un maître intraitable et cruel. Ses esclaves et même ses affranchis l'approchaient en tremblant et lorsque des châtiments leur étaient infligés sans cause, autant impitoyables qu'injustes, ils commencèrent à le haïr secrètement. Lui, percevant cela et ressentant son isolement, se vengeait sur eux avec d'autant plus de férocité. Désormais, il ne se retenait qu'avec Chilon par crainte qu'il ne cessât ses recherches. Celui-ci s'en étant rendu compte, commença à le dominer et à devenir de plus en plus exigeant. Au début, à chaque fois qu'il venait, il assurait Vinicius que l'affaire serait menée rondement et sans encombres ; maintenant, il inventait des difficultés et, sans cesser à vrai dire de garantir l'aboutissement infaillible de ses recherches, il ne cachait pas cependant qu'elles devraient durer encore longtemps.

Après de longs jours d'attente, il vint enfin avec un visage tellement lugubre que le jeune homme pâlit à sa vue et, se précipitant vers lui, il eut à peine la force de lui demander :

— Elle ne se trouve pas parmi les chrétiens ?

— Si, seigneur, répondit Chilon, mais j'ai trouvé parmi eux Glaucus, le médecin.

— De quoi parles-tu, et qui est cet homme ?

— Tu as donc oublié, seigneur, le vieillard avec lequel j'ai voyagé de Naples à Rome. C'est en le défendant que j'ai perdu ces deux doigts, ce qui m'empêche de tenir une plume dans la main. Les

brigands qui ont enlevé sa femme et ses enfants l'avaient frappé d'un coup de couteau. Je l'ai laissé agonisant dans une auberge près de Minturnae et je l'ai longtemps pleuré. Hélas ! je me suis rendu compte qu'il vit encore et qu'il fait partie de la communauté chrétienne de Rome.

Vinicius, qui n'arrivait pas à voir de quoi il s'agissait, comprit seulement que ce Glaucus était un obstacle dans la recherche de Lygie ; aussi maîtrisa-t-il la colère qui montait en lui et dit-il :

— Si tu l'as défendu, il devrait t'en être reconnaissant et t'aider,

— Ah ! illustre tribun ! Les dieux eux-mêmes ne sont pas reconnaissants, alors que dire des hommes ! Oui ! il devrait m'être reconnaissant. Malheureusement, c'est un vieillard sénile en raison de son âge et des soucis, ce qui fait que, loin de m'être reconnaissant, il m'accuse, à ce que m'ont fait savoir ses coreligionnaires, d'avoir été de connivence avec les brigands et d'être la cause de ses malheurs. Telle est la récompense pour deux doigts perdus !

— Je suis sûr, fripon, que c'était comme il le dit, opina Vinicius.

— En ce cas, tu en sais plus que lui, seigneur, répondit Chilon avec dignité, car lui, il ne fait que supposer qu'il en était ainsi, ce qui toutefois ne l'empêcherait pas de faire appel aux chrétiens et de se venger sur moi cruellement. Il le ferait infailliblement ; les autres, de leur côté, l'aideraient sans faute. Par bonheur, il ignore mon nom, dans la maison de prière où je l'ai rencontré, il ne m'a pas aperçu. Moi pourtant, je l'ai reconnu aussitôt, et tout d'abord, j'ai eu envie de lui sauter au cou. Je me suis retenu par prudence et parce que j'ai l'habitude de réfléchir à chaque pas que j'ai l'intention de faire. À la sortie de la maison de prière, j'ai donc commencé à me renseigner sur lui, et ceux qui le connaissent m'ont dit que c'était un homme que son compagnon de voyage de Naples avait trahi,.. Autrement je n'aurais pas su, n'est-ce pas, qu'il racontait cela.

— Oui cela ne me regarde pas ! Dis ce que tu as vu dans la maison de prière.

— Cela ne te regarde pas, seigneur, mais moi cela me regarde tout autant que ma propre peau. Etant donné que je veux que ma science me survive, je préfère renoncer à la récompense que tu m'as promise que de risquer ma vie pour un vil argent sans lequel je saurai, en vrai philosophe, vivre et rechercher la divine Vérité,

Vinicius, le visage sinistre, s'approcha de lui et d'une voix sourde fulmina :

— Qui te dit que tu mourras de la main de Glaucus plutôt que de la mienne ? D'où sais-tu, chien, que l'on ne t'enterrera pas à l'instant même dans mon jardin ?

Chilon, qui était lâche, jeta un coup d'œil sur Vinicius et comprit instantanément qu'une seule parole inconsidérée de plus suffirait à le

perdre irrémédiablement

— Je la chercherai, seigneur, et je la retrouverai ! s'écria-t-il avec précipitation.

Un silence s'ensuivit ; on entendait seulement le souffle haletant de Vinicius et le chant lointain des esclaves qui travaillaient dans le jardin.

Au bout d'un moment le Grec ayant remarqué que le jeune patricien s'était quelque peu calmé, reprit :

— J'ai été à deux doigts de la mort mais je l'ai regardée avec le même calme que Socrate, Non, seigneur ! Je n'ai pas dit que je renonçais à chercher la jeune fille, j'ai seulement voulu te dire que la recherche m'expose maintenant à un grand danger. Tu as douté en son temps de l'existence d'un certain Euricius, et bien que tu aies pu voir de tes propres yeux que le fils de mon père t'avait dit la vérité, tu me soupçonnes maintenant d'avoir inventé Glaucus, Hélas ! non ! Pour qu'il ne soit qu'une invention, pour que je puisse me mouvoir en toute sécurité parmi les chrétiens comme je le faisais jadis, je donnerais volontiers cette pauvre vieille esclave que j'ai achetée il y a trois jours pour qu'elle ait soin de mon âge et de mon infirmité. Mais Glaucus est en vie, seigneur, et s'il me voit un beau jour, toi tu ne me verras plus jamais, et en ce cas, qui donc te retrouvera la jeune fille ?

Il se tut de nouveau et se mit à essuyer ses larmes, puis il continua :

— Tant que Glaucus vit, comment dois-je la rechercher quand je peux à tout instant tomber sur lui, et si je tombe sur lui je suis perdu, et toutes mes recherches auront été vaines.

— Où veux-tu en venir ? Quelle est la solution ? Que veux-tu entreprendre ? demanda Vinicius.

— Aristote nous apprend qu'il faut sacrifier les choses moindres aux plus grandes, et le roi Priam disait souvent que la vieillesse est un lourd fardeau. Or le fardeau de la vieillesse et des malheurs écrase Glaucus depuis longtemps, et si lourdement que la mort serait pour lui un bienfait. Qu'est-ce donc que la mort, selon Sénèque, sinon une délivrance ?

— Fais le pitre avec Pétrone, mais pas avec moi, et parle ! Que veux-tu ?

— Si la vertu est une pitrerie, alors que les dieux me permettent de rester pitre pour toujours. Je veux, seigneur, supprimer Glaucus car tant qu'il vivra, et ma vie et mes recherches seront constamment en péril.

— Engage des hommes qui le tueront à coups de bâton, je les paierai.

— Ils t'écorcheront, seigneur, et plus tard ils exploiteront le secret. Il y a à Rome autant de scélérats que de grains de sable dans l'arène,

mais tu ne croiras pas combien ils enchérissent lorsqu'un honnête homme a besoin de faire appel à leur scélératesse. Non, illustre tribun ! Et si les vigiles saisissaient les brigands au moment même du meurtre ? Les meurtriers avoueraient sans nul doute qui les a engagés et tu aurais des ennuis. Moi, ils ne me dénonceront pas car je ne leur donnerai pas mon nom. Tu as tort de ne pas avoir confiance en moi, car, même mis à part ma probité, n'oublie pas que deux autres choses entrent ici en ligne de compte : ma propre peau et la récompense que tu m'as promise.

— Tu as besoin de combien ?

— J'ai besoin de mille sesterces car, note cela, seigneur, je dois trouver des coquins honnêtes, des individus qui, après avoir empoché les arrhes, ne disparaîtront pas avec sans laisser de traces. À bon travail bon salaire ! Il ne serait pas mauvais de me donner quelque chose à moi aussi pour me consoler de la perte de Glaucus à cause de laquelle je verserai bien des larmes de regret. Je prends les dieux à témoin de combien je l'aimais.

Si je reçois aujourd'hui mille sesterces, dans deux jours son âme sera dans le Hadès et là-bas seulement, si les âmes gardent la mémoire et le don de la pensée, il apprendra combien je l'ai aimé. Je trouverai des hommes dès aujourd'hui, et je les avertirai qu'à partir de demain soir je leur retrancherai cent sesterces pour chaque jour de la vie de Glaucus. J'ai également une idée qui me semble excellente.

Vinicius promet une fois de plus à Chilon la somme réclamée mais lui interdit de lui parler encore de Glaucus, il lui demanda par contre s'il lui apportait d'autres nouvelles, où il avait été pendant tout ce temps, ce qu'il avait vu et ce qu'il avait découvert. Mais Chilon n'avait pas grand-chose de nouveau à lui dire. Il avait été dans deux autres maisons de prière et il avait attentivement observé tout le monde, et surtout les femmes, mais il n'en avait remarqué aucune qui ressemblât à Lygie. Les chrétiens le considéraient comme l'un des leurs et, depuis qu'il avait donné l'argent pour le rachat du fils d'Euricius, ils le vénéraient comme quelqu'un qui suivait les traces de Chrestos. Il avait aussi appris d'eux qu'un grand législateur, un certain Paul de Tarse, se trouvait à Rome, emprisonné à la suite d'une plainte portée contre lui par les juifs ; il avait donc décidé de faire sa connaissance. Mais une autre nouvelle l'avait le plus réjoui : celle que le prêtre suprême de toute la secte, qui fut un disciple du Christ et auquel ce dernier a confié la garde des chrétiens du monde entier, allait d'un moment à l'autre arriver à Rome. Tous les chrétiens voudront naturellement le voir et entendre ses enseignements. Il y aura de grandes réunions auxquelles Chilon prendra part, et qui plus est, comme il est facile de se cacher dans la foule, il y emmènerait donc Vinicius. Alors, ils y retrouveraient certainement Lygie. Une fois que l'on aurait supprimé

Glaucus, ce ne serait même pas très dangereux. Quant à se venger, les chrétiens eux aussi se vengeraient évidemment, mais en général, c'étaient des gens paisibles.

Là, Chilon commença à raconter avec un certain étonnement qu'il n'avait jamais remarqué des chrétiens se livrer à la débauche, empoisonner les puits et les fontaines, être des ennemis du genre humain, adorer un âne ou se nourrir de chair d'enfant. Non ! Non ! Cela, il ne l'avait pas vu. On trouverait assurément parmi eux des gens qui pour de l'argent supprimeraient Glaucus, mais autant qu'il le sache, leur doctrine ne les encourageait pas au crime et même elle leur commandait de pardonner les offenses.

Vinicius pour sa part se remémora ce que Pomponia Graecina lui avait dit chez Acté, aussi écoutait-il dans l'ensemble avec joie les paroles de Chilon. Bien que le sentiment qu'il portait à Lygie revêtît les apparences de la haine, il éprouvait un soulagement à entendre dire que la religion qu'elle et Pomponia professaient n'était ni criminelle ni obscène. Il eut cependant le vague sentiment que c'était justement elle, que c'était cette mystérieuse adoration du Christ, inconnue de lui, qui avait dressé un mur entre lui et Lygie, aussi commença-t-il à craindre cette religion et en même temps à la haïr.

CHAPITRE XVII

Chilon pour sa part, voulait réellement supprimer Glaucus qui, bien que d'un âge avancé, n'était nullement un vieillard sénile. Dans ce que Chilon avait raconté à Vinicius, il se trouvait une bonne part de vérité. Il avait en son temps connu Glaucus, l'avait trahi, l'avait vendu à des brigands, l'avait séparé de sa famille, spolié de ses biens et livré à des assassins. Il portait allègrement en lui le souvenir de ces méfaits étant donné qu'il avait abandonné sa victime au chapitre de la mort non pas dans une auberge mais dans un champ près de Mintumae. Or il n'avait pas prévu une seule chose : que Glaucus se remettrait de ses blessures et viendrait à Rome. Aussi, lorsqu'il l'aperçut dans une maison de prière, s'effraya-t-il réellement et voulut-il tout d'abord renoncer vraiment à rechercher Lygie. Mais d'un autre côté, Vinicius le terrifiait encore plus. Il comprit qu'il devait choisir entre sa crainte de Glaucus et la poursuite avec vengeance du jeune patricien auquel viendrait infailliblement en aide un autre, encore plus grand, Pétrone. Cela étant, Chilon cessa d'hésiter. Il se dit qu'il était préférable d'avoir de petits ennemis que des grands et, poltron de nature, bien qu'il rechignât quelque peu devant les moyens sanguinaires, il considéra qu'il était nécessaire de faire assassiner Glaucus par des étrangers.

À ce moment il ne s'agissait plus que de choisir les hommes de main et c'est à eux qu'il pensait quand il disait à Vinicius qu'il avait une idée. Passant le plus souvent les nuits dans les tavernes et y dormant parmi des gens sans toit, sans foi ni loi, il pouvait aisément trouver des individus qui se chargeraient de chaque tâche, mais plus facilement encore quelques-uns qui, flairant son argent, commenceraient la besogne par lui ou qui, ayant empoché les arrhes, lui soutireraient toute la somme en le menaçant de le livrer aux vigiles. D'ailleurs, depuis un certain temps, Chilon éprouvait de la répulsion pour la racaille, pour les personnages sordides et en même temps effroyables qui se nichaient dans les bouges suspects de Suburre et du Transtévère. Mesurant tout à son aune et n'ayant pas approfondi suffisamment la nature des chrétiens ni leur doctrine, il pensait que, parmi eux également, il en trouverait quelques-uns qui deviendraient des instruments dociles entre ses mains, et comme ils lui semblaient plus honnêtes que ceux qu'il avait l'habitude de côtoyer, il décida de se rendre auprès d'eux et de leur présenter la chose de manière à ce qu'ils s'en chargent non seulement pour de l'argent mais aussi par

zèle.

Dans ce but, il se rendit le soir chez Euricius qu'il savait lui être dévoué de toute son âme et qui ferait tout pour l'aider. Mais prudent de nature, il ne pensait en aucun cas lui dévoiler ses véritables intentions qui, d'ailleurs, seraient en contradiction flagrante avec la croyance du vieillard en la vertu et la piété de son bienfaiteur. Il voulait avoir des gens prêts à tout et avec lesquels il s'entendrait sur l'affaire de façon que, par égard pour eux-mêmes, ils en gardent à jamais le secret.

Ayant racheté son fils, le vieil Euricius avait pris à bail une de ces petites boutiques qui pullulaient dans les parages du Circus Maximus, afin d'y vendre aux spectateurs des courses des olives, des fèves, de l'azyme et de l'eau sucrée au miel. Chilon le trouva chez lui, en train d'arranger sa petite boutique et, l'ayant salué au nom du Christ, il commença à lui parler de l'affaire qui l'avait amené chez lui. Comme il leur avait rendu service, à lui et à son fils, il comptait sur leur reconnaissance. Il avait besoin de deux ou trois hommes forts et courageux pour écarter le danger qui menaçait non seulement lui-même mais aussi tous les chrétiens. Il était à vrai dire pauvre, car il avait donné à Euricius presque tout ce qu'il possédait, néanmoins il paierait ces gens pour leurs services, à la condition qu'ils lui fissent confiance et accomplissent exactement ce qu'il leur commanderait de faire.

Euricius et son fils Quartus l'écoutaient comme on écoute un bienfaiteur, presque à genoux. Ils lui déclarèrent aussi qu'ils étaient eux-mêmes prêts à exécuter tout ce qu'il exigerait, convaincus qu'un saint homme comme lui ne pouvait demander des actes qui ne seraient pas conformes aux enseignements du Christ.

Chilon les assura qu'il en était bien ainsi et, levant les yeux au ciel, il sembla prier. En réalité, il se demandait s'il était bon d'accepter leur offre qui aurait pu lui économiser mille sesterces. Réflexion faite, il la rejeta. Euricius était un vieillard moins accablé par l'âge qu'épuisé par les soucis et la maladie. Quartus avait seize ans. Chilon, lui, avait besoin d'hommes adroits, mais avant tout robustes. Quant aux mille sesterces, il espérait bien, grâce à l'idée qui lui était venue, pouvoir en tout cas en épargner une bonne part.

Ils insistèrent encore mais lorsque Chilon eut refusé catégoriquement ils en prirent leur parti. Quartus dit alors :

— Je connais le boulanger Demas, seigneur, chez lequel travaillent aux meules des esclaves et des journaliers. L'un de ces derniers est si fort qu'il pourrait travailler non pas pour deux mais pour quatre ; je l'ai vu moi-même soulever des pierres que quatre hommes n'avaient pu déplacer.

— Si c'est un homme qui vit dans la crainte de Dieu et capable de

se sacrifier pour ses frères, alors fais-le-moi connaître, dit Chilon.

— C'est un chrétien, seigneur, répondit Quartus, car ce sont pour la plupart des chrétiens qui travaillent chez Demas. Il y a là des ouvriers de nuit et de jour, celui-ci fait partie des ouvriers de nuit. Si nous y allions maintenant, nous arriverions pour le repas du soir et tu pourrais lui parler en toute liberté. Demas habite à proximité de l'Emporium.

Chilon accepta avec empressement. L'Emporium se trouvait au pied de l'Aventin, par conséquent pas très loin du Grand Cirque. On pouvait, sans avoir à contourner les collines, y aller en longeant le fleuve et en passant par le Porticus Aemilia, ce qui raccourcissait encore davantage le chemin.

— Je suis vieux, dit Chilon lorsqu'ils entrèrent sous la colonnade, et j'ai parfois des trous de mémoire. Oui ! Notre Christ a été livré à ses ennemis par un de ses disciples ! Mais je n'arrive pas en ce moment à me rappeler le nom du traître...

— Judas, seigneur, qui s'est pendu, répondit Quartus qui, en son for intérieur, s'étonnait qu'on pût ne pas se souvenir de ce nom.

— Ah oui ! Judas ! Je te remercie, dit Chilon.

Ils continuèrent leur chemin en silence. Arrivés à l'Emporium, qui était déjà fermé, ils le dépassèrent, contournèrent les greniers où l'on distribuait le blé au peuple, tournèrent à gauche, vers les maisons qui bordaient la Via Ostiensis jusqu'à la colline Testacius et au Forum Pistorium. Là, ils s'arrêtèrent devant un bâtiment en bois à l'intérieur duquel on entendait le bruit des meules. Quartus entra dans le bâtiment. Chilon, qui n'aimait pas se montrer devant un plus grand nombre de gens et qui craignait toujours de tomber par quelque hasard sur le médecin Glaucus, resta dehors.

— Je suis curieux de voir cet Hercule qui sert de meunier, se disait-il en regardant la lune qui brillait avec éclat. Si c'est un scélérat et un homme intelligent, il me coûtera un peu ; si c'est un chrétien vertueux mais stupide, il me fera tout ce que je lui demanderai pour rien.

Ses réflexions furent interrompues par l'arrivée de Quartus, qui était sorti du bâtiment avec un autre homme vêtu d'une seule tunique appelée *exomis*, coupée de telle façon que l'épaule droite et le côté droit du torse étaient nus. Un tel vêtement, qui laissait une pleine liberté de mouvement, était porté surtout par les ouvriers. Chilon ayant jeté un coup d'œil sur le nouveau venu poussa un soupir de soulagement ; de sa vie en effet, il n'avait vu pareille épaule et pareil torse.

— Voici, seigneur, annonça Quartus, le frère que tu désirais voir.

— Que la paix du Christ soit avec toi ! dit Chilon. Toi, Quartus, dis à ce frère si je mérite qu'on me croie et qu'on me fasse confiance, puis

rentre chez toi au nom de Dieu, car il ne faut pas laisser seul ton vieux père.

— C'est un saint homme, déclara Quartus, qui a donné tout son bien pour moi qu'il ne connaissait pas, pour me racheter de l'esclavage. Que notre Seigneur, notre Sauveur, lui prépare sa récompense dans le ciel !

À ces mots, l'énorme ouvrier s'inclina et baisa la main de Chilon.

— Quel est ton prénom, frère ? demanda Chilon.

— Au saint baptême, on m'a donné, père, le prénom d'Urbain.

— Urbain, mon frère, as-tu le temps de parler librement avec moi ?

— Notre travail reprend à minuit ; en ce moment on ne fait que nous préparer notre souper.

— Nous avons donc assez de temps. Allons au bord du fleuve, et là, tu m'écouteras.

Ils y allèrent et s'assirent sur un muret de pierre, dans le silence rompu seulement par le bruit lointain des meules et le clapotis de l'eau qui coulait en contrebas. Chilon dévisagea l'ouvrier ; malgré une expression quelque peu menaçante et triste comme celle que l'on remarquait habituellement sur les visages des barbares de Rome, le sien lui sembla empreint de bonhomie et de sincérité.

« C'est bien cela ! se dit-il. C'est un homme bon et stupide qui tuera Glaucus gratuitement. »

Après quoi, il lui demanda :

— Urbain, aimes-tu le Christ ?

— Je l'aime de toute mon âme, de tout mon cœur, répondit l'ouvrier.

— Et tes frères ? Et tes sœurs qui-t-ont appris la vérité et la foi dans le Christ ?

— Je les aime aussi, mon père.

— Alors, que la paix soit avec toi !

— Et avec toi, mon père.

Il se fit de nouveau un silence troublé seulement par le grondement lointain des meules et le clapotis des eaux du fleuve en contrebas.

Tout en contemplant le clair de lune, Chilon se mit à mi-voix et lentement à parler de la mort du Christ. Il parlait comme s'il ne se fut pas adressé à Urbain mais comme s'il eut ressassé dans son esprit cette mort ou comme s'il eut divulgué son secret à la ville endormie. Il y avait en cela quelque chose d'émouvant et en même temps de solennel. L'ouvrier pleurait, et lorsque Chilon commença à gémir et à déplorer qu'il n'y eût, au moment de la mort du Sauveur, personne pour le défendre, sinon de la crucifixion du moins des insultes des soldats et des juifs, les énormes poings du barbare se resserrèrent de chagrin et de rage contenue. La mort l'émouvait seulement, mais à la pensée de cette populace se moquant de l'Agneau cloué à la croix,

toute son âme d'homme simple s'insurgeait et une folle envie de vengeance lui venait.

Chilon lui demanda alors à brûle-pourpoint :

— Urbain, sais-tu qui était Judas ?

— Je sais, je sais ! Mais il s'est pendu, s'écria l'ouvrier.

Il y avait dans sa voix comme un regret que le traître se fut fait déjà justice lui-même et ne pût tomber dans ses mains.

Chilon continua :

— Et si pourtant il ne s'était pas pendu, et si quelque chrétien le rencontrait, ne devrait-il pas venger la Passion, le sang et la mort du Sauveur ?

— Qui ne le ferait-il pas, mon père !

— La paix soit avec toi, fidèle serviteur de l'Agneau. Oui ! On peut pardonner les offenses qu'on nous fait, mais qui a le droit de pardonner les offenses faites à Dieu ? Tout comme le serpent engendre un serpent, la colère fait naître la colère, et la trahison, la trahison, du venin de Judas est né un autre traître, et, tout comme l'autre a livré le Sauveur aux juifs et aux soldats romains, celui-ci qui vit parmi nous veut livrer ses brebis aux loups, et si personne ne prévient la trahison, si personne n'écrase à temps la tête du serpent, nous serons tous perdus, et avec nous disparaîtra la gloire de l'Agneau.

L'ouvrier le regardait avec une inquiétude extrême comme s'il ne réalisait pas ce qu'il entendait. Le Grec de son côté, se couvrant la tête d'un pan de son manteau, se mit à répéter d'une voix sépulcrale :

— Malheur à vous, serviteurs du vrai Dieu, malheur à vous, chrétiens et chrétiennes !

Et de nouveau le silence plana, et de nouveau on n'entendit que le grondement des meules, le chant assourdi des meuniers et le bruissement du fleuve.

— Mon père, demanda enfin l'ouvrier, quel est ce traître ?

Chilon baissa la tête.

— Quel est ce traître ? Le fils de Judas, le fils de son venin, qui fait semblant d'être chrétien et ne fréquente les maisons de prière que pour accuser devant César les chrétiens de ne pas le reconnaître comme un dieu, d'empoisonner les fontaines, d'assassiner les enfants et de vouloir détruire la ville afin de ne pas y laisser pierre sur pierre. Dans quelques jours, l'ordre sera donné aux prétoriens d'écrouer les vieillards, les femmes et les enfants et de les conduire à la mort comme on a fait avec les esclaves de Pédanius Secundus. Et tout cela, c'est à ce second Judas qu'on le devra. Mais si nul n'a châtié le premier, si nul n'en a tiré vengeance, si nul n'a pris la défense du Christ à l'heure de son supplice, qui donc voudra châtier celui-ci, qui écrasera la tête du serpent avant que César ne l'entende ? Qui le supprimera, qui sauvera de leur perte nos frères et la foi dans le

Christ ?

Urbain, qui était jusqu'alors resté assis sur le cuvelage de pierre, se leva brusquement et dit :

— Moi, je le ferai, mon père.

Chilon se leva lui aussi, il regarda le visage de l'ouvrier dans la clarté de la lune, puis, tendant le bras, il posa lentement sa main sur sa tête.

— Va parmi les chrétiens, dit-il d'un ton solennel, va dans les maisons de prière et interroge nos frères sur Glaucus le médecin, et lorsqu'ils te l'auront indiqué, alors, au nom du Christ, tue-le !...

— Sur Glaucus ?... répéta l'ouvrier comme s'il voulait graver ce nom dans sa mémoire.

— Le connaîtrais-tu ?

— Non, je ne le connais pas. Il y a dans tout Rome des milliers de chrétiens et ils ne se connaissent pas tous. Mais demain tous nos frères et sœurs sans exception se réuniront la nuit à l'Ostrianum, étant donné qu'est arrivé le Grand Apôtre du Christ, et c'est là qu'il prêchera, là, nos frères me montreront Glaucus.

— À l'Ostrianum ? demanda Chilon. Mais c'est hors des portes de la ville. Les frères et toutes les sœurs ? La nuit ? Hors des portes, à l'Ostrianum ?

— Oui, mon père. C'est notre cimetière, entre la Via Salaria et Nomentana. Ne sais-tu pas que le Grand Apôtre doit y prêcher ?

— Je n'étais pas chez moi pendant deux jours, je n'ai donc pas pris réception de sa lettre, et j'ignorais où se trouvait l'Ostrianum parce que je suis arrivé il n'y a pas si longtemps de Corinthe, où je dirige la communauté chrétienne... Mais oui, c'est bien cela ! Et puisque le Christ t'a inspiré, tu iras la nuit, mon fils, à l'Ostrianum, tu y trouveras parmi nos frères Glaucus et tu le tueras en revenant en ville, et tu obtiendras ainsi la rémission de tous tes péchés. Et maintenant, que la paix soit avec toi...

— Mon père...

— Je t'écoute, serviteur de l'Agneau.

Le visage de l'ouvrier reflétait l'embarras. Récemment, il avait tué un homme, peut-être même deux, alors que l'enseignement du Christ interdisait de tuer. Cependant, il ne les avait pas tués dans une légitime défense, et cela non plus n'est pas permis ! Il n'avait pas tué non plus, que le Christ l'en garde, pour un profit... L'évêque lui-même lui avait donné des frères pour l'aider, mais il ne lui avait pas permis de tuer, lui, en revanche, avait tué involontairement, car Dieu l'avait puni en le dotant d'une trop grande force... Et maintenant, il expie douloureusement... Les autres chantent en travaillant à leur meule, lui, malheureux, pense à son péché, à l'offense faite à l'Agneau... Combien n'a-t-il pas prié déjà, pleuré ! Combien de fois n'a-t-il pas

demandé pardon à l'Agneau ! Il sent qu'il ne s'est pas jusqu'à présent assez repent... Et voici qu'il a de nouveau promis de tuer le traître... Bien ! On ne peut pardonner que les offenses qu'on nous fait à nous, donc je le tuerai fût-ce aux yeux de tous les frères et sœurs qui seront demain à l'Ostrianum. Mais que Glaucus soit d'abord condamné par les aînés d'entre les frères, par l'évêque ou par l'Apôtre. Tuer, ce n'est pas grand-chose, tuer un traître est même agréable à faire, comme on tue un loup ou un ours, mais si jamais Glaucus était innocent ? Comment prendre sur sa conscience un nouveau meurtre, un nouveau péché et une nouvelle offense faite à l'Agneau ?

— Nous n'avons plus le temps d'attendre un jugement, mon fils, rétorqua Chilon, car le traître se rendra directement de l'Ostrianum à Antium pour voir César ou bien se réfugiera dans la maison d'un patricien au service duquel il est ; mais je vais te donner un signe et lorsque tu le montreras après avoir tué Glaucus, et l'évêque et le Grand Apôtre béniront ton acte.

Cela dit, il sortit une pièce, se mit à chercher derrière sa ceinture un couteau, puis l'ayant trouvé, de la pointe de la lame il grava une croix sur le sesterce et le tendit à l'ouvrier.

— Voici la condamnation de Glaucus et le signe pour toi. Lorsque, après avoir supprimé Glaucus, tu le montreras à l'évêque, il te pardonnera également l'autre meurtre que tu as commis sans le vouloir.

L'ouvrier tendit malgré lui la main pour prendre la pièce, mais comme il gardait encore dans sa mémoire le souvenir tenace du premier meurtre, il éprouva comme un sentiment d'effroi.

— Mon père, dit-il d'une voix suppliante, prends-tu sur ta conscience cet acte et as-tu entendu toi-même Glaucus trahir ses frères ?

Chilon comprit qu'il fallait donner quelques preuves, citer quelques noms, car autrement un doute pouvait bien se glisser dans le cœur du géant. Et soudain, une heureuse idée lui vint à l'esprit.

— Écoute, Urbain, dit-il, j'habite à Corinthe, mais je suis originaire de Cos, et ici, à Rome, je transmets les enseignements du Christ à une jeune esclave de mon pays qui a pour nom Eunice. Elle sert comme *vestiplica* dans la maison d'un ami de César, un certain Pétrone. Eh bien, dans cette maison, j'ai entendu Glaucus s'engager à livrer tous les chrétiens, et à part ça promettre à un autre confident de César, Vinicius, qu'il lui retrouverait parmi les chrétiens, une jeune vierge...

Il s'interrompit et regarda avec stupéfaction l'ouvrier dont les yeux soudain étincelèrent comme ceux d'une bête féroce alors que son visage avait pris une expression de colère sauvage et de menace.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? demanda-t-il presque effrayé.

— Rien, mon père. Demain, je tuerai Glaucus !...

Le Grec se tut ; au bout d'un moment, il posa son bras sur l'épaule de l'ouvrier, le fit tourner de façon que la lumière lunaire éclairât bien son visage et il se mit à le dévisager attentivement. Il était visible qu'il hésitait entre continuer de l'interroger et en tirer tout ce qu'il savait, ou bien, pour le moment, se contenter de ce qu'il avait appris ou de ce dont il se doutait.

Finalement, sa prudence innée l'emporta. Il respira profondément une fois, puis une deuxième fois, puis posant de nouveau sa main sur la tête de l'ouvrier, il lui demanda d'une voix solennelle et claire :

— C'est bien le prénom d'Urbain que l'on t'a donné au saint baptême ?

— C'est bien ce prénom-là, mon père.

— Alors que la paix soit avec toi, Urbain !

CHAPITRE XVIII

Pétrone à Vinicius :

« Tu es au plus mal, *carissime* ! Vénus a dû sans doute te faire perdre les esprits, la raison, la mémoire et le don de penser à tout autre chose qu'à l'amour. Relis un jour ce que tu as répondu à ma lettre et tu verras combien ton esprit est devenu désormais indifférent à tout ce qui n'est pas Lygie, qu'il ne fait que se préoccuper d'elle, revenir à elle continuellement et tournoyer au-dessus d'elle comme un épervier au-dessus de la proie convoitée. Par Pollux ! Retrouve-la donc au plus vite ! Autrement, à moins que la flamme qui te consume ne te réduise en cendres, tu te transformeras en Sphinx égyptien qui, s'étant épris, dit-on, de la pâle Isis, était devenu sourd à tout, indifférent à tout, et attendait seulement la nuit pour pouvoir, de ses yeux de pierre, contempler sa bien-aimée.

Tu peux certes, le soir, sous un déguisement, parcourir les rues de la ville, tu peux même, avec ton philosophe, fréquenter les maisons chrétiennes de prière. Tout ce qui donne de l'espoir et tue le temps est digne de louange. Mais par considération pour l'amitié que j'ai pour toi, fais une chose : comme Ursus, cet esclave de Lygie, est paraît-il, d'une force extraordinaire, prends à ton service Croton, et entreprenez cette expédition à trois. Ce sera plus sûr ainsi et plus raisonnable. Les chrétiens, puisque Pomponia et Lygie font partie d'eux, ne sont assurément pas les scélérats pour lesquels on veut, généralement, les faire passer ; ils ont néanmoins donné, lors de l'enlèvement de Lygie, la preuve que, lorsqu'il s'agit d'une brebis de leur troupeau, ils savent ne pas plaisanter. Je sais que lorsque tu apercevras Lygie, tu ne sauras te retenir et tu voudras l'enlever aussitôt. Comment le ferais-tu avec le seul Chilon ? Croton en revanche se tirera d'affaire, fut-elle défendue par dix Lygiens comme cet Ursus. Ne te laisse pas exploiter par Chilon mais ne lésine pas sur l'argent avec Croton. De tous les conseils que je puis t'envoyer, celui-ci est le meilleur.

Ici, on a déjà cessé de parler de la petite Augusta et l'on ne dit plus que sa mort était due à des sortilèges. Poppée, elle, l'évoque encore parfois, mais l'esprit de César est absorbé par autre chose ; d'ailleurs s'il est vrai que la divine Augusta est de nouveau enceinte, alors en elle aussi le souvenir de l'autre enfant s'effacera sans laisser de trace. Nous sommes depuis une quinzaine de jours déjà à Naples, ou plus exactement à Baïes. Si tu étais capable de penser à quoi que ce soit, les

échos de notre séjour ici auraient dû venir à tes oreilles car tout Rome ne parle sans doute de rien d'autre. Nous sommes donc arrivés directement à Baies où nous avons été tout d'abord assaillis par le souvenir de notre mère et par les remords. Mais sais-tu où en est déjà arrivé Ahénobarbe ? Eh bien, voilà : le meurtre de sa mère n'est plus pour lui qu'une source d'inspiration poétique et une raison de jouer des scènes tragi-comiques. Naguère, il avait de véritables remords à la mesure seulement de sa poltronnerie. Maintenant qu'il a acquis la conviction que le monde est resté tel qu'il était, sous ses pieds, et qu'aucun dieu ne s'est vengé sur lui, il fait semblant seulement d'avoir des remords pour émouvoir les gens. Parfois, il se réveille en sursaut la nuit, affirmant que les Furies le poursuivent ; il nous réveille, regarde derrière lui, prend la pose d'un comédien, d'un cabotin s'entend, jouant le rôle d'Oreste, il déclame des vers grecs et regarde si nous l'admirons. Et nous, bien sûr, nous l'admirons. Et au lieu de lui dire : « Va te coucher, pitre ! » nous nous mettons à l'unisson, entrant dans le ton de la tragédie, et nous défendons le grand artiste contre les Furies. Par Castor ! Tu as dû apprendre au moins qu'il s'est déjà produit en public à Naples. On a rassemblé tous les gueux grecs de Naples et des villes environnantes qui ont empli l'arène d'effluves d'ail et de sueur si désagréables que j'ai rendu grâce aux dieux de ne pas être assis aux premiers rangs parmi les augustans, mais d'être avec Ahénobarbe derrière la scène. Le croirais-tu ? il avait peur. Il avait vraiment peur ! Il prenait ma main et la posait sur son cœur qui réellement battait à tout rompre. Il haletait et, au moment de sortir sur scène, il devint livide comme du parchemin et la sueur lui perla au front. Il savait pourtant qu'il y avait dans toutes les rangées des prétoriens armés de bâtons qui, en cas de besoin, étaient prêts à attiser l'enthousiasme du public. Mais ce ne fut pas nécessaire. Aucune troupe de singes des environs de Carthage n'eût su crier comme l'a fait cette racaille. Je te le dis, l'odeur de l'ail se répandait jusque sur la scène. Néron, lui, saluait, pressait de ses mains son cœur, envoyait des baisers et pleurait. Puis, comme ivre, il tomba sur nous qui attendions derrière la scène, en s'écriant : « Que sont tous les triomphes comparés au mien ? » Et là-bas, la racaille continuait à hurler et à applaudir, sachant qu'elle applaudissait tout ce qui l'en récompenserait : les faveurs impériales, les dons, les festins, les billets de loterie et de nouveaux spectacles avec César le pitre. Pour ma part, je ne m'étonne même pas qu'ils aient applaudi, car on n'avait jusqu'à présent jamais vu chose pareille. Lui, en revanche, répétait à tout moment : « Voilà ce que sont les Grecs ! Voilà ce que sont les Grecs ! » Et il me semble que, depuis cet instant, sa haine de Rome s'est encore accrue. On a tout de même dépêché à Rome des exprès pour porter la nouvelle de ce triomphe, et nous nous attendons à recevoir ces jours prochains les

remerciements du sénat. Aussitôt après la première production de Néron, une chose étrange s'est produite. Le théâtre s'est soudain écroulé mais après que les spectateurs furent déjà sortis. Je suis allé sur les lieux de l'accident et je n'ai pas vu qu'on ait dégagé ne fut-ce qu'un seul cadavre de sous les décombres. Nombreux sont ceux, même parmi les Grecs, qui voient en cela une manifestation de la colère des dieux provoquée par le peu de cas fait du pouvoir impérial, mais lui, au contraire, affirme que c'est là une grâce des dieux qui prennent visiblement sous leur protection son chant et ceux qui l'écoutent. D'où les offrandes déposées dans tous les temples et les grandes actions de grâces ; pour lui, par contre, c'est un nouvel encouragement à faire le voyage en Achaïe. Il y a quelques jours cependant, il m'a dit qu'il avait peur de ce que dirait le peuple romain et qu'il ne s'insurge tant par amour pour lui que par crainte de se voir privé de la distribution de blés et des jeux dans le cas d'une absence prolongée de César. »

Nous partons néanmoins pour Bénévent pour y admirer les déploiements de magnificence dignes d'un savetier dont fera montre Vatinius et de là, sous la protection des divins frères d'Hélène, nous nous rendrons en Grèce. Quant à moi, j'ai remarqué que, lorsqu'on est parmi des fous, on devient fou soi-même et, qui plus est, on trouve un certain charme aux folies. La Grèce est un voyage aux sons de mille cithares, une sorte de cortège triomphal de Bacchus, avec des nymphes et des bacchantes couronnées de myrtes verts, habillées de pampres et de chèvrefeuille, avec des chars attelés à des tigres, des fleurs, des thyrses, des couronnes, des guirlandes, parmi les exclamations : *évoé !*, la musique, la poésie et l'Hellade qui applaudit, tout cela est bien beau, mais nous formons des projets encore plus audacieux. Nous avons envie de créer quelque empire féérique d'Orient, un pays de palmiers, de soleil, de poésie et d'une réalité onirique et une vie qui ne serait qu'une seule volupté. Nous avons envie d'oublier Rome, et d'instituer le centre de gravité du monde quelque part entre la Grèce, l'Asie et l'Égypte, vivre de la vie non pas des hommes mais de celle des dieux, ne pas savoir ce que c'est que le quotidien, voguer sur l'Archipel dans des galères d'or à l'ombre de voiles de pourpre, être Apollon, Osiris et Baal en une seule personne, rosir avec l'aurore, nous dorer avec le soleil, nous argenter avec la lune, régner, chanter, rêver... Et le croirais-tu ? Moi qui ai encore pour un sesterce de bon sens et pour un as de jugement, je me laisse emporter par ces fantasmagories, et je m'y abandonne parce que, bien qu'impossibles, elles ont du moins de la grandeur et du pittoresque... Un tel empire féérique, un jour, après de nombreux siècles, semblerait aux hommes, être un rêve. À moins que Vénus ne prenne la figure d'une Lygie ou ne fût-ce que celle d'une esclave telle qu'Eunice, à moins que le monde ne se pare d'œuvres d'art, la vie serait en elle-

même vaine et aurait souvent un visage de singe. Mais Barbe-d’Airain ne réalisera pas ses idées, ne fût-ce que parce que, dans ce royaume féerique de poésie et d’Orient, il ne devrait y avoir de place pour la trahison, la vilenie et la mort tandis qu’en lui, sous les apparences du poète, il y a un piètre comédien, un charretier assez sot et un plat tyran.

Quoi qu’il en soit, pour le moment, nous étouffons les gens lorsqu’ils nous gênent d’une façon ou d’une autre. Le pauvre Torquatus Silanus n’est déjà plus qu’une ombre. Il s’est ouvert les veines il y a quelques jours. Lecanius et Licinius acceptent le consulat la mort dans l’âme. Le vieux Thraséas n’échappera pas à la mort, étant donné qu’il ose être honnête. Tigellin n’arrive pas jusqu’à présent à obtenir l’ordre qui m’enjoindrait de m’ouvrir les veines. Je suis encore nécessaire non seulement comme *elegantiae arbiter*, mais aussi comme celui sans les conseils et le goût duquel le voyage en Achaïe pourrait être un échec. Je pense cependant que tôt ou tard cela devra se terminer ainsi, et alors sais-tu ce qui me tracasse ? Eh bien, je n’aimerais pas que Barbe-d’Airain s’empare de cette coupe de Myrrhène que tu connais et que tu admires. Si au moment de ma mort tu es près de moi, je te la donnerai, si tu es loin, je la briserai. Mais pour le moment, nous avons encore en perspective Bénévent et ses fêtes de savetier, la Grèce olympique et le Fatum qui trace à chacun de nous son chemin inconnu et imprévisible. Porte-toi bien et prends Croton à ton service, sinon on t’arrachera Lygie une seconde fois. Envoie-moi où que je puisse être Chilonidès lorsqu’il aura cessé de t’être utile. J’en ferai peut-être un second Vatinius et, peut-être aussi, les consuls et les sénateurs trembleront-ils encore devant lui comme ils tremblent devant l’autre chevalier de l’Alène. Il vaudrait la peine de vivre encore pour voir un tel spectacle.

Lorsque tu auras retrouvé Lygie, fais-le-moi savoir afin que je porte en offrande à Vénus dans le petit temple rond d’ici un couple de cygnes et un de colombes. J’ai vu naguère en rêve Lygie sur tes genoux et cherchant tes baisers. Fais ton possible pour que ce songe soit prophétique. Puisse-t-il ne pas y avoir de nuages dans ton ciel, mais, s’il y en a, qu’ils aient la couleur et le parfum des roses. Bonne santé et adieu ! »

CHAPITRE XIX

Vinicius venait tout juste de terminer sa lecture quand Chilon se glissa silencieusement dans la bibliothèque sans avoir été annoncé par personne, les domestiques ayant reçu l'ordre de le laisser entrer à toute heure du jour et de la nuit.

— Que la divine mère de ton magnanime ancêtre, Énée, dit-il, ait autant de bonté pour toi qu'en eut pour moi le divin fils de Maïa.

— Ce qui veut dire ?... demanda Vinicius en se levant brusquement de la table à laquelle il était assis.

Chilon releva la tête et s'écria :

— Eurêka !

Le jeune patricien éprouva une telle émotion qu'il ne put pendant un moment articuler un mot.

— Tu l'as vue ? demanda-t-il enfin.

— J'ai vu Ursus, seigneur, et je lui ai parlé.

— Et sais-tu où ils se sont cachés ?

— Non, seigneur. Un autre aurait, par amour-propre, laissé voir au Lygien qu'il avait deviné qui il était, un autre aurait cherché à le faire parler pour savoir où il habitait, et alors, ou bien l'imprudent aurait reçu un coup de poing après lequel il serait resté indifférent à toutes les choses de ce monde ou bien il aurait éveillé la méfiance du géant et, dans ce cas, on chercherait peut-être cette nuit même, un autre endroit où cacher la jeune fille. Moi, je ne l'ai pas fait, seigneur. Il me suffit de savoir qu'Ursus travaille près de l'Emporium, chez un meunier qui s'appelle Demas, comme ton affranchi, et cela me suffit parce que, maintenant, n'importe lequel de tes esclaves de confiance peut le matin le suivre et trouver leur cachette. Je t'apporte seulement, seigneur, la certitude que si Ursus se trouve ici, la divine Lygie est, elle aussi, à Rome, et la nouvelle encore que, cette nuit, elle sera quasi certainement à l'Ostrianum...

— À l'Ostrianum ? Où est-ce ? l'interrompt Vinicius voulant visiblement courir aussitôt à l'endroit indiqué.

— C'est un ancien hypogée entre la Via Salaria et la Via Nomentana. Ce *pontifex maximus* des chrétiens dont je t'ai parlé, seigneur, et que l'on attendait bien plus tard, est déjà arrivé et, cette nuit, il baptisera et prêchera dans ce cimetière. Ils se cachent avec leurs pratiques car bien qu'il n'y ait jusqu'à présent aucun édit les interdisant, la population les hait, ce qui fait qu'ils doivent être

prudents. Ursus m'a dit lui-même que tous sans exception se réuniraient aujourd'hui à l'Ostrianum, chacun voulant en effet voir et entendre celui qui fut le premier disciple du Christ et que l'on appelle l'Envoyé. Et comme, chez eux, les femmes écoutent les enseignements à l'égal de leur mari, il se peut que seule Pomponia y soit absente vu qu'elle ne pourrait expliquer à Aulus, adorateur des anciens dieux, pourquoi elle quitte la maison, la nuit, tandis que Lygie, actuellement sous la protection d'Ursus et des anciens de la communauté, s'y rendra sans aucun doute avec les autres femmes.

Vinicius qui, jusqu'alors, avait vécu dans une sorte de fièvre, soutenu seulement par l'espoir, sentit soudain, au moment où cet espoir semblait se réaliser, une grande faiblesse, comme celle qu'éprouve un homme arrivé au terme d'un voyage au-dessus de ses forces. Chilon ne manqua pas de s'en apercevoir et décida d'en tirer parti.

— Les portes sont, à vrai dire, gardées par tes hommes, seigneur, et les chrétiens doivent le savoir. Mais ils n'ont pas besoin des portes. Le Tibre n'en a pas besoin non plus, et bien qu'il y ait loin du fleuve à l'Ostrianum, on n'hésitera pas à prendre un chemin beaucoup plus long pour voir le « Grand Apôtre ».

D'ailleurs, ils peuvent avoir mille moyens de sortir des murs de la ville, et je sais qu'ils en ont. À l'Ostrianum, tu trouveras, seigneur, Lygie, et même si, ce dont je doute, elle n'y était pas, Ursus y sera, car il m'a promis de tuer Glaucus. Il m'a dit lui-même qu'il y serait et qu'il le tuerait ; entends-tu, noble tribun ? Donc, ou bien tu le suivras et découvriras où demeure Lygie, ou bien tu ordonneras à tes hommes de le capturer comme meurtrier et, une fois qu'il sera entre tes mains, tu lui feras avouer où il cache Lygie. J'ai fait ce que je devais faire. Un autre à ma place, ô seigneur, te dirait qu'il a bu avec Ursus dix canthares de vin du meilleur cru avant d'en soutirer son secret ; un autre soutiendrait qu'il a perdu mille sesterces en jouant avec lui au *scriptae duodecim* ou encore qu'il a acheté le renseignement pour deux mille... Je sais que tu m'en rembourserais le double, mais malgré cela, pour une fois dans ma vie... non, je voulais dire, comme toujours dans ma vie, je serai honnête, car je pense que, comme l'a dit le magnanime Pétrone, ta générosité surpassera toutes mes dépenses et espérances.

En soldat habitué non seulement à faire face à toutes les situations mais encore à agir, Vinicius maîtrisa sa faiblesse passagère et dit :

— Tu ne seras pas déçu par ma générosité, mais tout d'abord tu iras avec moi à l'Ostrianum.

— Moi, à l'Ostrianum ? demanda Chilon qui n'avait pas la moindre envie d'y aller. Moi, noble tribun, je t'ai promis de t'indiquer où se trouvait Lygie mais je ne t'ai pas promis de l'enlever... Pense un peu, seigneur, ce qu'il adviendrait de moi si cet ours lygien, après avoir

déchiqueté Glaucus, s'apercevait qu'il ne l'avait pas fait à juste raison ? Ne m'imputerait-il pas (à tort d'ailleurs) la responsabilité du meurtre commis ? Souviens-toi, seigneur, que plus un philosophe est grand et plus il lui est difficile de répondre aux questions stupides des rustres. Que lui aurais-je répondu s'il m'avait demandé pourquoi j'ai accusé le médecin Glaucus ? Cependant si tu présumes que je cherche à te berner, alors je te dirai : ne me paye que lorsque je t'aurai indiqué la maison où demeure Lygie. Aujourd'hui ne me donne qu'une parcelle de ta largesse, afin que, au cas où (que tous les dieux t'en protègent !) tu serais victime, ô seigneur, de quelque malheur, je ne reste pas tout à fait sans récompense. Ton cœur ne le supporterait pas.

Vinicius se dirigea vers un coffre appelé *area*, posé sur un tabouret de marbre ; il en tira une bourse qu'il jeta à Chilon.

— Ce sont des *scrupula*¹, dit-il. Lorsque Lygie sera chez moi, tu en recevras une autre pareille mais remplie d'*aureus*.

— Ô Jupiter ! s'exclama Chilon.

— On te donnera à manger ici, après quoi, tu pourras prendre du repos. Jusqu'à ce soir, tu ne bougeras pas d'ici ; à la tombée de la nuit, tu m'accompagneras à l'Ostrianum.

Le visage du Grec refléta un moment la peur et l'hésitation. Il se ressaisit pourtant et dit :

— Qui saurait te résister, seigneur ? Tire de ces paroles un bon augure comme notre grand héros l'a fait de paroles semblables entendues dans le temple d'Ammon. Pour ma part, ces « scrupules » ont eu raison des miens (le disant, il faisait tinter la bourse qu'il tenait dans sa main), sans parler de ta compagnie qui est pour moi un bonheur et un délice...

Vinicius impatienté l'interrompit et se mit à l'interroger sur les détails de sa conversation avec Ursus. Une chose lui apparaissait clairement : ou bien le refuge de Lygie serait cette nuit même découvert, ou bien il serait possible de l'enlever elle-même en chemin, à son retour de l'Ostrianum. Cette seule pensée le rendait fou de joie. Maintenant qu'il avait la quasi-certitude de retrouver Lygie, il oubliait sa colère contre elle et sa rancune. Le bonheur qu'il éprouvait lui faisait pardonner toutes ses fautes. Il ne pensait à elle que comme à un être cher et désiré ; il avait l'impression qu'il allait l'accueillir comme au retour d'un long voyage. L'envie lui venait d'appeler ses esclaves et de leur ordonner de parer sa maison de guirlandes. En ce moment, il ne gardait même pas de rancœur envers Ursus. Il était prêt à tout pardonner à tous. Chilon qui, malgré ses services, lui avait jusqu'alors inspiré une sorte de répulsion, lui sembla être, pour la première fois, un personnage drôle et en même temps hors du commun. Sa raison s'éclaircit, ses yeux et son visage se ravivèrent. Il se sentit de nouveau jeune et heureux de vivre. L'atroce souffrance éprouvée naguère ne lui

avait pas encore fait suffisamment prendre conscience de la profondeur de l'amour qu'il portait à Lygie. Il ne le comprenait que maintenant qu'il s'attendait à l'avoir. Cette soif d'elle s'éveillait en lui comme s'éveille au printemps la terre réchauffée par le soleil, tandis que ses appétits charnels étaient désormais moins aveugles et moins sauvages, mais plus radieux et plus tendres. Il sentait aussi monter en lui une énergie sans bornes, et était convaincu que dès qu'il aurait vu Lygie de ses propres yeux, tous les chrétiens du monde, et pas même César, ne pourraient plus la lui enlever.

Enhardi par la joie de Vinicius, Chilon reprit la parole et se mit à lui donner des conseils. Selon lui, il ne fallait pas en déduire que la partie était gagnée, et il était nécessaire d'observer la plus grande prudence, sans quoi tout pouvait échouer. Il conjurait donc Vinicius de ne pas enlever Lygie à l'Ostrianum. Ils devaient y aller avec des capuchons sur la tête, le visage couvert et, tapis dans quelque coin obscur, se borner à épier toutes les personnes présentes. Lorsqu'ils auraient aperçu Lygie, le plus prudent serait de la suivre à distance, de voir dans quelle maison elle entrerait, puis le lendemain, à l'aube, faire cerner la demeure par un grand nombre d'esclaves et enlever la jeune fille en plein jour. Étant donné qu'elle était un otage et, en fait, appartenait à César, on pouvait le faire sans avoir à craindre la loi. Au cas où l'on ne la trouverait pas à l'Ostrianum, on suivrait Ursus et le résultat serait le même. On ne pouvait aller au cimetière en trop grand nombre car on risquait d'attirer l'attention des chrétiens auxquels il suffirait alors d'éteindre toutes les lumières comme ils l'avaient fait lors du premier enlèvement, et de se disperser ou de disparaître dans l'obscurité, dans des cachettes connues d'eux seuls. En revanche, il fallait s'armer, et, encore mieux, prendre avec soi deux hommes sûrs et forts, efficaces en cas de besoin.

Vinicius lui donna entièrement raison et, se rappelant les conseils de Pétrone, il ordonna à ses esclaves d'aller mander Croton. Chilon qui connaissait tout le monde à Rome, se tranquillisa quelque peu en entendant le nom du fameux athlète dont il avait plus d'une fois, dans l'arène, admiré la force surhumaine, aussi déclara-t-il qu'il irait à l'Ostrianum. La bourse remplie de gros aureus lui sembla dès lors, avec l'aide de Croton, beaucoup plus facile à acquérir.

C'est donc confiant qu'il se mit à table lorsque l'intendant de l'atrium l'eut au bout d'un moment appelé à prendre un repas. Tout en mangeant, Chilon raconta aux esclaves qu'il avait procuré à leur maître un onguent merveilleux qui permettait aux chevaux les plus chétifs auxquels on en enduisait les sabots de distancer de loin tous les autres. C'était un chrétien qui lui en avait donné la recette vu que les vieux chrétiens étaient de beaucoup plus versés dans les sortilèges et les miracles que les Thessaliens eux-mêmes, bien que la Thessalie fût

célèbre pour ses sorcières. Les chrétiens avaient une énorme confiance en lui, Chilon. Et pourquoi avaient-ils une telle confiance en lui ? Celui qui savait ce que signifiait le poisson s'en douterait aisément. Tout en parlant ainsi, il observait attentivement les visages des esclaves dans l'espoir qu'il allait peut-être découvrir parmi eux un chrétien, et en informer Vinicius. Déçu dans ses attentes, il se mit à manger et à boire comme un goinfre en prodiguant des louanges au cuisinier et en l'assurant qu'il tâcherait de le racheter à Vinicius. Une seule pensée gâtait toutefois son plaisir : il lui fallait la nuit aller à l'Ostrianum. Il se consolait cependant en se disant que ce serait sous un déguisement, dans l'obscurité et en compagnie de deux hommes dont l'un était, en raison de sa force herculéenne, l'idole de tout Rome, et l'autre, un patricien et un haut fonctionnaire de l'armée. « Même si l'on découvre Vinicius, se disait-il, on n'osera pas lever la main sur lui ; quant à moi, bien malins seront ceux qui verront ne fût-ce que le bout de mon nez. »

Après quoi, il se remémora la conversation qu'il avait eue avec l'ouvrier, et cette méditation le réconforta encore plus. Il n'avait pas le moindre doute que cet ouvrier était Ursus. Aux dires de Vinicius et de ceux qui avaient escorté Lygie à sa sortie du palais de César, cet homme serait d'une force extraordinaire. Comme chez Euricius il avait demandé de lui trouver des hommes d'une force exceptionnelle, il n'était pas étonnant qu'on lui eût désigné Ursus. Par la suite, le trouble et l'émoi de l'ouvrier lorsqu'il avait mentionné les noms de Vinicius et de Lygie signifiaient bien sans aucun doute que ces personnes avaient un rapport particulier avec lui. L'ouvrier avait aussi évoqué son repentir d'avoir tué un homme, or Ursus avait bien tué Atacinus. Enfin, le signalement de l'ouvrier correspondait exactement à ce qu'avait dit Vinicius à propos du Lygien. Seul le prénom différent pouvait susciter un doute, mais Chilon savait que les chrétiens prenaient souvent un nouveau prénom au baptême.

« Si Ursus tue Glaucus, se disait Chilon, ce sera encore mieux, mais s'il ne le tue pas, ce sera aussi un bon signe car cela prouvera combien il est difficile pour un chrétien de tuer. J'ai pourtant présenté ce Glaucus comme le propre fils de Judas et le traître de tous les chrétiens ; j'ai été tellement éloquent qu'une pierre s'en fût émue et eût promis de tomber sur la tête de Glaucus, et pourtant, c'est tout juste si j'ai pu convaincre cet ours lygien de me promettre de mettre sa patte dessus... Il a hésité, parlé de son regret et de son repentir. Cela sans doute ne se fait pas parmi eux... Il faut pardonner à ceux qui vous offensent, on n'a pas tellement le droit non plus de se venger des offenses faites à autrui, *ergo*, réfléchis bien, Chilon. Que risques-tu en fait ? Glaucus n'a pas le droit de se venger sur toi... Si Ursus ne tue pas Glaucus pour une faute aussi grave que la trahison de tous les

chrétiens alors pourquoi te tuerait-il pour la trahison d'un seul chrétien ? D'ailleurs, une fois que j'aurai indiqué à ce lubrique ramier le nid de la tourterelle, je m'en laverai les mains et retournerai à Naples. Les chrétiens eux aussi parlent d'un certain lavement des mains ; c'est donc sans doute, quand on a un démêlé avec eux, un moyen d'en finir une fois pour toutes. De braves gens, ces chrétiens, et l'on en dit tant de mal ! Ô dieux ! voilà bien la justice en ce monde ! J'aime tout de même cette religion, qui ne permet pas de tuer. Mais si elle ne permet pas de tuer, elle ne permet sans doute pas non plus de voler, de tromper, de porter de faux témoignages, et par conséquent je ne saurais dire qu'elle soit facile à pratiquer. Elle apprend visiblement non seulement à mourir honnêtement, comme enseignent les stoïciens, mais aussi à vivre honnêtement. Si un jour j'acquies de la fortune et que j'ai une maison comme celle-ci et autant d'esclaves, je me ferai peut-être chrétien pour aussi longtemps que cela m'arrangera. Car le riche peut tout se permettre, même d'être vertueux... Oui ! C'est une religion pour les riches, et c'est bien pourquoi je n'arrive pas à comprendre qu'il y ait tant de pauvres parmi eux. Qu'est-ce qu'ils y gagneront et pourquoi permettent-ils à la vertu de leur lier les mains ? Il faut que je réfléchisse un jour à la question. En attendant, gloire à toi, Hermès, de m'avoir aidé à retrouver ce blaireau... Mais si tu l'as fait pour deux blanches génisses d'un an aux cornes dorées, alors je ne te reconnais pas. Honte à toi, meurtrier d'Argus ! Se peut-il qu'un dieu aussi sagace n'ait pas prévu d'emblée qu'il ne recevrait rien ? Je te fais en revanche l'offrande de ma reconnaissance, et si tu préfères à cela deux bêtes, alors tu en es une troisième, et tu devrais être, dans le meilleur des cas, plutôt berger que dieu. Et puis veille à ce que, en philosophe que je suis, je ne démontre pas aux hommes que tu n'existes pas, car alors, tout le monde cesserait de te faire des offrandes. Mieux vaut rester en bons termes avec les philosophes.

Devisant ainsi avec lui-même et avec Hermès, il s'allongea sur un banc, roula son manteau sous sa tête et, lorsque les esclaves eurent desservi la table, il s'endormit. Il ne se réveilla, ou plutôt on ne le réveilla que lorsque Croton fut venu. Il se rendit alors dans l'atrium et se mit à contempler avec plaisir la puissante silhouette du laniste, ex-gladiateur, qui semblait remplir de sa masse tout l'atrium. Croton s'était déjà entendu sur le prix de l'expédition et disait justement à Vinicius :

— Par Hercule ! Tu as bien fait, seigneur, de me faire venir aujourd'hui, car demain, je me rends à Bénévent où m'appelle le noble Vatinius, afin d'y livrer un combat devant César contre un certain Syphax, le Nègre le plus fort que l'Afrique ait jamais produit. Imagines-tu, seigneur, comment craquera dans mes bras son épine dorsale, mais à part cela, je lui fracasserai de mon poing sa mâchoire

noire.

— Par Pollux ! répondit Vinicius. Je suis sûr qu'il en sera ainsi.

— Et tu auras parfaitement raison, ajouta Chilon. Oui !... Fracasse-lui en plus la mâchoire ! C'est une bonne idée et un acte digne de toi. Je suis prêt à parier que tu lui fracasseras la mâchoire. En attendant pourtant, frictionne-toi les membres d'huile, mon Hercule, et ceins-toi la taille car il faut que tu saches que tu peux avoir affaire à un véritable Cacus. L'homme qui veille sur la jeune fille à laquelle tient l'illustre Vinicius possède, dit-on, une force exceptionnelle.

Chilon n'avait dit cela que pour attiser l'amour-propre de Croton, mais Vinicius ajouta :

— C'est bien cela ; je ne l'ai pas vu mais on m'a dit de lui qu'il peut saisir un bœuf par les cornes et le traîner où bon lui semble.

— Oh ! s'exclama Chilon qui n'imaginait pas qu'Ursus pût être aussi fort.

Croton eut un sourire méprisant.

— Je me charge, illustre seigneur, dit-il, d'enlever de cette main que voilà toute personne que tu m'indiqueras, et de cette autre de me défendre contre sept Lygiens comme lui, et de t'apporter la jeune fille chez toi, quand bien même tous les chrétiens de Rome me poursuivraient comme des loups calabrais. Si je ne l'accomplis pas, qu'on me fustige sur cet implivium.

— Ne le lui permets pas, seigneur ! s'écria Chilon. On se mettra à nous lancer des pierres, et alors, à quoi nous servira sa force ? Ne vaut-il pas mieux enlever la jeune fille de chez elle, et ne pas l'exposer à sa perte, et nous perdre nous aussi ?

— Il doit en être ainsi, Croton, trancha Vinicius.

— C'est ton argent, ce sera donc selon ta volonté. Souviens-toi seulement, seigneur, que, demain, je pars à Bénévent.

— J'ai cinq cents esclaves dans la ville même, répliqua Vinicius.

Après quoi, il leur fit signe de se retirer tandis que lui-même se rendait dans sa bibliothèque et, s'étant assis, il écrivit à Pétrone les paroles suivantes :

« Chilon a retrouvé Lygie. Ce soir, je me rends avec lui et Croton à l'Ostrianum, et je l'enlèverai sur-le-champ ou demain de chez elle. Que les dieux déversent sur toi toutes leurs faveurs ! Je te salue, *carissime*. La joie ne me permet pas de t'en écrire davantage. »

Puis, ayant déposé son roseau, il se mit à arpenter la pièce. À part la joie qui inondait son cœur, il sentait une fièvre croissante l'envahir. Il se disait que demain Lygie serait dans cette maison. Il ne savait comment il se comporterait avec elle mais il sentait que, si elle consentait à l'aimer, il serait à ses pieds. Il se remémora les paroles d'Acté l'assurant que Lygie l'avait aimé et cela l'émut jusqu'au plus profond de son être. S'agira-t-il seulement de vaincre une certaine

pudeur de vierge, et certains serments exigés sans doute par la religion chrétienne ? S'il en était ainsi, alors une fois que Lygie serait chez lui et aurait cédé soit à la persuasion soit à la force, elle devrait se dire : « C'en est fait ! », et ensuite elle serait soumise et aimante.

L'entrée de Chilon interrompit le cours de ces exquises pensées.

— Seigneur, annonça le Grec, voici ce qui me vient encore à l'esprit : et si jamais les chrétiens étaient pourvus de certains insignes, de quelque *tessera* indispensable pour pouvoir être admis à l'Ostrianum ? Je sais qu'il en est ainsi dans les maisons de prière et Euricius m'a procuré une telle *tessera* ; par conséquent permets-moi d'aller le voir, seigneur, pour l'interroger exactement sur la question et me munir de ces insignes au cas où ils seraient nécessaires.

— Bien, noble sage, répondit gaiement Vinicius. Tu parles en homme prévoyant et cela mérite des louanges. Tu iras donc chez Euricius ou bien où bon te semble mais, pour plus de sûreté, tu laisseras sur cette table la bourse que tu as reçue.

Chilon, qui toujours ne se séparait qu'à contrecœur de son argent, eut une grimace mais il s'exécuta et sortit. Des Carines au Cirque près duquel se trouvait la petite boutique d'Euricius, il n'y avait pas loin, aussi fut-il de retour bien avant le soir.

— Voici les insignes, seigneur. Sans cela, on ne nous laisserait pas passer. Je me suis aussi bien informé sur le chemin, et en même temps j'ai dit à Euricius que j'avais besoin de ces insignes uniquement pour mes amis, étant donné que moi-même je n'irai pas, car c'était trop loin pour le vieillard que j'étais, et enfin, que je verrai demain le Grand Apôtre qui me répéterait les passages les plus beaux de son sermon.

— Comment tu ne viendras pas ? Tu dois y aller ! décréta Vinicius.

— Je sais que je dois y aller, mais j'irai bien encapuchonné et je vous conseille de faire de même, autrement nous risquerions d'effaroucher les oiseaux.

Ils s'apprêtèrent bientôt à partir car il commençait déjà à faire nuit. Ils mirent des manteaux gaulois à capuchons et se munirent de lanternes ; Vinicius en outre s'arma lui-même et arma ses compagnons de couteaux courts à lame recourbée, tandis que Chilon s'affubla d'une perruque qu'il s'était procurée en revenant de chez Euricius. Ils sortirent et pressèrent le pas afin d'arriver à la Porte Nomentana avant sa fermeture.

CHAPITRE XX

Ils prirent le Vicus Patricius, longeant le Viminal jusqu'à l'ancienne porte Viminale, à côté de l'espace sur lequel Dioclétien devait faire construire plus tard de splendides bains. Ils dépassèrent les vestiges de l'enceinte de Servius Tullius et, traversant des lieux déjà plus déserts, ils arrivèrent à la Via Nomentana. Là, ayant tourné à gauche, en direction de Salaria, ils se trouvèrent parmi des collines avec de nombreuses carrières de sable et, de-ci de-là, des cimetières. Entre-temps, la nuit était déjà tombée, et comme la lune n'était pas encore levée, il leur aurait été assez difficile de trouver leur chemin si, comme l'avait prévu Chilon, les chrétiens ne le lui avaient pas indiqué eux-mêmes. En effet, à droite, à gauche, en avant, on voyait des silhouettes sombres se dirigeant prudemment vers les ravins sablonneux. Certains portaient des lanternes, les dissimulant toutefois autant que possible sous leurs manteaux, d'autres qui connaissaient mieux le chemin, avançaient dans l'obscurité. Les yeux exercés de soldat de Vinicius distinguaient, à leurs gestes, les hommes plus jeunes des vieillards traînant la jambe et s'appuyant sur des bâtons, et des femmes soigneusement enveloppées dans de longues stoles. Les rares passants et paysans revenant de la ville, prenaient sans doute ces promeneurs nocturnes pour des ouvriers qui se dirigeaient vers les *arenaria* ou pour des membres de confréries funéraires qui, parfois, se réunissaient la nuit pour des agapes rituelles. Au fur et à mesure que le jeune patricien et ses compagnons avançaient, le nombre de lanternes et de personnes augmentait. Certaines d'entre elles chantaient à mi-voix des chants qui semblaient à Vinicius pleins de nostalgie. Parfois, son oreille percevait des mots ou des bribes de phrases du chant comme par exemple : « Lève-toi, toi qui sommeilles ! » ou encore « Ressuscite des morts » ; parfois aussi revenait le nom du Christ. Mais Vinicius prêtait peu d'attention aux paroles, car la pensée que Lygie était peut-être l'une de ces sombres figures lui trottait par la tête. Certaines d'entre elles, en passant tout près d'eux, disaient : « La paix soit avec vous ! » ou encore « Gloire au Christ ! », alors l'inquiétude montait en lui et les battements de son cœur s'accéléraient car il lui semblait qu'il entendait la voix de Lygie. Il se méprenait constamment dans l'obscurité sur une silhouette ou des gestes semblables et ce n'est que lorsqu'il eut constaté à plusieurs reprises sa méprise qu'il cessa de se fier à ses yeux.

Le chemin lui semblait long. Il connaissait bien les lieux mais, dans l'obscurité, il n'arrivait pas à s'y retrouver. On tombait à tout moment sur des passages étroits, sur des pans de murs, des bâtiments qu'il ne se rappelait pas avoir vus autour de la ville. Enfin un liséré de lune apparut au-dessus d'un monceau de nuages et éclaira la contrée mieux que les faibles lanternes. Au loin, on vit enfin une lumière comme celle d'un foyer ou de flammes de torches. Vinicius se pencha vers Chilon et lui demanda si c'était là l'Ostrianum.

Chilon, visiblement fortement impressionné par la nuit, l'éloignement de la ville et ces figures fantomatiques, répondit d'une voix mal assurée :

— Je n'en sais rien, seigneur, je ne suis jamais allé à l'Ostrianum. Mais ils pourraient bien louer le Christ quelque part plus près de la ville.

Au bout d'un moment pourtant, éprouvant le besoin de parler et de se redonner du courage, il ajouta :

— Ils accourent de tous les côtés comme des brigands et pourtant il leur est défendu de tuer, à moins que ce Lygien ne m'ait indignement trompé.

Vinicius qui pensait à Lygie, s'étonnait lui aussi de cette prudence et du mystère dont s'entouraient les chrétiens pour aller écouter leur prêtre suprême, aussi dit-il :

— Comme toutes les religions, celle-ci a parmi nous ses adeptes, mais les chrétiens sont une secte juive. Pourquoi se réunissent-ils ici, alors qu'il y a dans le Transtévère des temples juifs où, en plein jour, les juifs déposent leurs offrandes ?

— Non, seigneur. Les juifs précisément sont leurs ennemis les plus acharnés. On m'a dit que l'on en était presque venu, déjà avant notre actuel César, à une guerre entre les juifs et eux. L'empereur Claude, excédé par ces troubles, chassa tous les juifs, mais aujourd'hui, cet édit a été révoqué. Cependant, les chrétiens se cachent des juifs et de la population qui, comme tu sais, les soupçonne de crimes et les hait.

Ils continuèrent leur chemin en silence lorsque Chilon dont la peur augmentait au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient des portes, reprit :

— De retour de chez Euricius, j'ai emprunté chez un barbier une perruque et je me suis mis deux fèves dans les narines. On ne devrait pas me reconnaître. Mais, même si l'on me reconnaît, on ne me tuera pas. Ce ne sont pas de mauvaises gens ! Ce sont même des gens très honnêtes que j'aime et que j'estime.

— Ne cherche pas à te les concilier avec des louanges prématurées, observa Vinicius.

Ils s'étaient engagés dans un étroit ravin fermé sur le côté comme de deux tranchées qu'enjambait en un endroit un aqueduc. La lune était entre-temps sortie des nuages et ils virent au bout du ravin un

mur recouvert d'un lierre luxuriant qu'argentait le clair de lune. C'était l'Ostrianum.

Vinicius sentit son cœur tressaillir.

À ta porte, deux *fossors* reprenaient les insignes. Au bout d'un moment, Vinicius et ses compagnons se trouvèrent dans un lieu assez vaste, fermé de tous côtés par un mur. Çà et là, se dressaient des monuments isolés. Au milieu, on voyait l'hypogée, autrement dit la crypte, dans la partie inférieure de laquelle, au-dessous de la surface du sol, se trouvaient des tombeaux ; devant l'entrée de la crypte bruissait une fontaine. Il était évident que l'hypogée même ne saurait contenir un plus grand nombre de personnes. Vinicius se douta donc que le rite se déroulerait à ciel ouvert, dans la cour où une foule nombreuse bientôt s'entassa. On pouvait voir à perte de vue les lumières des lanternes clignoter les unes à côté des autres mais nombreux étaient ceux qui n'en avaient pas. À l'exception de quelques têtes découvertes, tous, par crainte des traîtres ou de la fraîcheur nocturne, restaient encapuchonnés ; aussi le jeune patricien pensa-t-il avec angoisse que, s'ils demeuraient ainsi jusqu'à la fin, il lui serait impossible, dans cette foule plongée dans une lueur pâlotte, de reconnaître Lygie.

Soudain, près de la crypte, on alluma quelques torches résineuses que l'on disposa en un petit bûcher. Une plus grande clarté se fit. La foule, au bout d'un moment, se mit à chanter un hymne étrange, tout d'abord à mi-voix, puis de plus en plus fort. Vinicius n'avait jamais de sa vie entendu un tel chant. La même nostalgie qui l'avait frappé dans les chants fredonnés par différentes personnes en cours de route vers le cimetière se dégageait de cet hymne, mais avec beaucoup plus de netteté et de force, pour devenir finalement poignante et intense, comme si, avec les gens, se mettaient à l'éprouver aussi tout ce cimetière, les collines, les ravins et toute la contrée. Il pouvait sembler de plus qu'il y avait en cela quelque appel lancé dans la nuit, quelque humble imploration de secours dans l'égarement et les ténèbres. Les têtes levées au ciel, les gens semblaient voir quelqu'un, tout là-haut, tandis que leurs mains tendues le suppliaient de descendre. Lorsque le chant s'interrompait, il s'ensuivait un moment d'attente si saisissant que Vinicius et ses compagnons levaient malgré eux leurs regards au firmament étoilé, comme par crainte que quelque chose d'extraordinaire ne survint et que quelqu'un ne descendît réellement. En Asie Mineure, en Égypte ou à Rome même, Vinicius avait vu une multitude de temples les plus divers, connu maintes religions et entendu nombre de chants ; c'était cependant ici qu'il voyait pour la première fois des gens invoquer une divinité par un chant, non pour observer un rituel établi mais, du fond du cœur, pour exprimer leur nostalgie comme des enfants qui souffriraient du manque de leur père

ou de leur mère. Il eût fallu être aveugle pour ne pas voir que ces gens non seulement vénéraient leur dieu mais qu'ils l'aimaient de toute leur âme, et cela Vinicius ne l'avait pas remarqué, dans aucun pays, dans aucun rite, dans aucun temple. À Rome et en Grèce, ceux qui honoraient encore les dieux le faisaient pour gagner leur aide ou bien par crainte, mais il ne venait même pas à l'esprit de quiconque de les aimer.

Bien que pensant constamment à Lygie, et l'attention tournée vers la foule pour la repérer, il ne pouvait ne pas voir les choses étranges et extraordinaires qui se passaient autour de lui. On avait cependant ajouté quelques torches au foyer, dont la lumière rouge inonda le cimetière et atténua encore plus la lueur des lanternes. À ce moment même sortit de l'hypogée un vieillard vêtu d'un manteau à capuchon, la tête découverte, et qui monta sur une pierre se trouvant près du foyer.

La foule ondoya à sa vue. Des voix à côté de Vinicius chuchotèrent : « Petrus ! Petrus !... » Certains s'agenouillèrent, d'autres tendirent leurs bras vers lui. Il s'ensuivit un silence si profond que l'on entendit chaque tison tomber des torches, le fracas lointain des roues sur la Via Nomentana et le bruissement du vent dans les pins à côté du cimetière.

Chilon se pencha vers Vinicius et lui chuchota :

— C'est lui ! Le premier disciple de Chrestos, un pêcheur !

Le vieillard leva la main et, faisant le signe de la croix, bénit les assistants qui, cette fois, tombèrent à genoux. Les compagnons de Vinicius et lui-même, pour ne pas se trahir, suivirent leur exemple. Le jeune homme ne savait pour le moment voir clair dans ses impressions, car l'homme qui était apparu lui semblait tout à la fois et assez rustaud et extraordinaire, et qui plus était, cette impression extraordinaire qu'il faisait décollait précisément de cette rusticité. Le vieillard n'avait ni mitre sur la tête, ni couronne de feuilles de chêne sur les tempes, ni palme dans la main, ni pectoral doré, ni vêtements parsemés d'étoiles ou blancs, autrement dit aucun des insignes que portaient les prêtres d'Orient, d'Égypte, de Grèce ou les flamines romains. Une fois de plus, Vinicius fut frappé par la même différence qu'il avait perçue dans les chants chrétiens, car ce « pêcheur » lui sembla être non pas un archiprêtre versé dans la pratique des cérémonies, mais un simple témoin, d'âge avancé et infiniment vénérable, venu de loin pour parler d'une vérité qu'il avait vue, qu'il avait touchée, à laquelle il avait cru comme on croit à l'évidence, qu'il avait fini par aimer justement parce qu'il y avait cru. Son visage reflétait aussi la force de conviction que seule la vérité possède. Vinicius qui, en sceptique qu'il était, ne voulait pas succomber à son charme, ne put toutefois se défendre d'une certaine curiosité :

qu'entendrait-il sortir de la bouche du compagnon de ce mystérieux « Chrestos » et quelle était cette doctrine professée par Lygie et Pomponia Graecina ?

Pierre se mit à parler. Il parlait d'abord comme un père qui mettait en garde ses enfants et leur apprenait comment il fallait vivre. Il leur commandait de renoncer aux excès et jouissances, d'aimer la pauvreté, la pureté des mœurs et la vérité, d'endurer patiemment les injustices et les persécutions, d'obéir à leurs supérieurs et à toute institution humaine, de rejeter toute fourberie, hypocrisie et médisances, et enfin, il les exhortait à donner l'exemple entre eux, et même aux païens. Certains de ces conseils contrarièrent et fâchèrent Vinicius pour lequel le bien n'était que ce qui pouvait lui rendre Lygie, et le mal, tout ce qui était un obstacle entre eux. Il lui semblait en effet qu'en recommandant la pureté, en blâmant la concupiscence, le vieillard osait par là même non seulement condamner l'amour qu'il portait à Lygie, mais encore la lui aliéner et la conforter dans sa résistance. Il comprit que si elle était parmi les assistants et si elle entendait ces paroles, si elle les prenait à cœur, elle devait en ce moment penser à lui comme à un ennemi de cet enseignement et un homme vil. À cette pensée, il fut pris de colère. « Qu'ai-je donc entendu de nouveau ? se disait-il. Est-ce cela cette religion inconnue ? Tout le monde sait cela, tout le monde a entendu cela. Les cyniques eux aussi recommandent la pauvreté et la tempérance, Socrate a également préconisé la vertu soutenant que, bien que vieille, elle n'en était pas moins une bonne chose. Le premier venu des stoïciens, voire un Sénèque, qui possède cinq cents tables en bois de citronnier, glorifie la modération, recommande la vérité, la patience face aux adversités, la constance dans le malheur, et tout cela est comme du vieux blé que grignotent les souris mais dont les hommes ne veulent plus car il exhale un relent de moisi. » Sa colère s'accompagnait d'une sorte de déception. Il s'attendait en effet à découvrir quelques mystères enchanteurs et inconnus, ou tout au moins à entendre un rhéteur d'une stupéfiante éloquence, or il n'entendait que des paroles d'une extrême simplicité, dépourvues de toute fioriture. Ce qui le surprenait, c'était ce silence et ce recueillement dans lesquels la foule écoutait. Le vieillard continuait de dire à ces gens qu'ils devaient être bons, paisibles, justes, pauvres et purs, non pas pour avoir la paix de leur vivant, mais, après la mort, pour pouvoir vivre éternellement dans le Christ, dans une félicité, une gloire, un épanouissement et une joie comme nul n'en a jamais connu ici-bas. Et là, Vinicius, tout prévenu qu'il fut, ne put ne pas remarquer qu'il y avait tout de même une différence entre l'enseignement du vieillard et ce que disaient les cyniques, les stoïciens ou autres philosophes, car ceux-ci recommandaient le bien et la vertu comme une chose raisonnable, la seule qui fût pratique dans la vie tandis que

le vieil apôtre promettait comme récompense de la vertu l'immortalité, et encore pas n'importe quelle misérable immortalité sous terre, dans l'ennui, le vide, le désert, mais une immortalité splendide, presque égale à celle des dieux. Il en parlait comme d'une certitude absolue. Aussi, face à une telle foi, la vertu devenait-elle tout simplement infiniment précieuse alors que les adversités apparaissaient comme infiniment futiles, car souffrir momentanément pour un bonheur inépuisable, ce n'est pas souffrir seulement parce que c'est dans l'ordre des choses. Le vieillard disait aussi qu'il fallait aimer la vertu et la vérité pour elles-mêmes étant donné que Dieu est bien éternel et vertu éternelle ; par conséquent, qui les aime aime Dieu, et par là même devient enfant bien-aimé de Dieu.

Vinicius ne le comprenait pas très bien, il savait toutefois pour avoir naguère entendu Pomponia le dire à Pétrone, que ce Dieu était, selon la conviction des chrétiens, un et tout-puissant. Maintenant qu'il entendait encore qu'il était le bien et la vérité suprêmes, il pensa malgré lui que, face à un tel Démiurge, Jupiter, Saturne, Apollon, Junon, Vesta et Vénus auraient l'air d'une misérable bande braillarde multipliant les mauvais coups tous ensemble et chacun à son compte. Mais l'étonnement du jeune homme atteignit son zénith lorsqu'il entendit le vieillard affirmer que Dieu était aussi amour ; par conséquent, quiconque aime les hommes accomplit son principal commandement. Mais il ne suffit pas d'aimer ses compatriotes étant donné que Dieu fait Homme a versé son sang pour tous et, parmi les païens, il a déjà trouvé des élus comme le centurion Cornélius. Il ne suffit pas non plus d'aimer ceux qui nous font du bien car le Christ a pardonné aussi aux juifs qui l'ont livré à la mort, et aux soldats romains qui l'ont cloué à la croix. Il faut donc non seulement pardonner à ceux qui nous font du mal mais encore les aimer et leur rendre par le bien le mal qu'ils nous ont fait ; il ne suffit pas non plus d'aimer les bons, il faut aimer aussi les méchants car ce n'est qu'avec de l'amour que l'on peut éradiquer la méchanceté de leur cœur. À ces paroles, Chilon songea que tous ses efforts avaient été vains et qu'Ursus n'oserait jamais, pour rien au monde, ni cette nuit ni aucune autre, tuer Glaucus. Il se consola aussitôt en tirant une autre conclusion de l'enseignement du vieillard : Glaucus ne le tuerait pas, l'eût-il même découvert et reconnu. Vinicius quant à lui ne pensait plus qu'il n'y avait rien de nouveau dans les paroles du vieil homme mais il se demandait avec stupéfaction : Quel est ce Dieu ? Quelle est cette doctrine ? Et quel est ce peuple ? Tout ce qu'il avait entendu lui semblait inconcevable. C'était pour lui des notions d'une nouveauté inouïe. Il sentait que s'il voulait par exemple suivre cet enseignement, il devrait jeter au bûcher ses pensées, ses habitudes, son caractère, sa nature et réduire tout cela en cendres, et vivre d'une tout autre vie, et

avoir une nouvelle âme. Une religion qui lui commandait d'aimer les Parthes, les Syriens, les Grecs, les Égyptiens, les Gaulois et les Bretons, de pardonner à ses ennemis, de leur rendre le bien pour le mal et de les aimer, lui semblait être une folie, mais, en même temps, il avait le sentiment que cette folie recelait quelque chose de plus fort que ce qui se trouvait dans toutes les philosophies connues jusqu'alors. Il en déduisait qu'en raison même de sa folie, elle était irréalisable et, du fait qu'elle était irréalisable, elle était divine. Il la rejetait dans son âme, mais, en même temps, il sentait qu'il en émanait, comme d'une prairie pleine de fleurs, un tel parfum enivrant que quiconque l'avait une fois respiré devait, comme au pays des Lotophages, oublier toute autre chose et ne désirer plus qu'elle. Il lui semblait qu'il n'y avait rien de réel en elle, et en même temps que la réalité, comparée à elle, était si misérable qu'il ne valait pas la peine d'y arrêter la pensée. Il voyait s'ouvrir autour lui des espaces insoupçonnés, des immensités, des nuages. Ce cimetière faisait maintenant sur lui l'impression d'être un rassemblement de fous, mais aussi un lieu mystérieux et effroyable sur lequel, comme sur un lit mystique, naissait quelque chose qui n'avait pas, jusqu'alors, existé dans le monde. Il prit conscience de tout ce que le vieil homme avait dit dès le premier instant sur la vie, la vérité, l'amour, Dieu, et l'éclat de ses pensées éblouissait comme éblouissent le regard les éclairs qui se succèdent coup sur coup. Comme le font habituellement ceux dont la vie est devenue une seule passion, Vinicius pensait à tout cela à travers le prisme de son amour pour Lygie et, à la lueur de ces éclairs, il vit clairement une chose : si Lygie était dans le cimetière, si elle acceptait cet enseignement, si elle écoutait et s'imprégnait de ces paroles, jamais, au grand jamais, elle ne deviendrait sa maîtresse.

Pour la première fois aussi depuis qu'il en avait fait la connaissance chez les Aulus, Vinicius pressentait que même s'il retrouvait Lygie, elle ne lui appartiendrait pas de toute façon. Rien de semblable ne lui était jusqu'alors venu à l'esprit, et même en ce moment, il n'arrivait pas à le réaliser tout à fait car il n'en avait pas une nette compréhension, mais avait plutôt le vague sentiment d'une perte irréparable et d'un malheur. Il fut pris d'une inquiétude qui se mua bientôt en terrible colère contre les chrétiens en général, et contre le vieillard en particulier. Ce pêcheur qui, à première vue, lui avait paru rustaud lui inspirait maintenant presque de la crainte et lui semblait être quelque *Fatum* mystérieux qui, d'une façon impitoyable et en même temps tragique, décidait de son sort. Un *fossor* avait de nouveau ajouté discrètement quelques torches au feu ; le vent s'était tu dans les pins, la flamme montait droite en lames effilées vers les étoiles qui scintillaient dans un ciel rasséréné. Ayant évoqué la mort du Christ, le vieillard se mit à ne plus parler que de Lui. Tous retinrent

leur souffle et il se fit un silence encore plus profond qu'auparavant de sorte que l'on pouvait presque entendre le battement des cœurs. Cet homme avait vu ! Et il racontait comme quelqu'un qui gardait le souvenir de chaque instant si fortement gravé dans sa mémoire qu'il le voyait encore lorsqu'il fermait les yeux. Il disait comment Jean et lui, de retour de la Croix, avaient passé deux jours et deux nuits sans dormir, sans manger, dans l'accablement, le chagrin, l'angoisse, le doute, la tête dans les mains à méditer sur Sa mort. Oh ! que c'était dur ! que c'était dur ! Le troisième jour se levait, l'aube blanchissait les murs, et tous les deux, avec Jean, demeuraient ainsi, assis au pied du mur, désespérés et ayant perdu tout espoir. Lorsque, tombant de sommeil (car la nuit qui avait précédé le supplice, ils n'avaient pas dormi non plus), ils s'endormaient, ils se réveillaient bientôt et recommençaient à se lamenter. Le soleil s'était à peine levé quand, essouffée, les cheveux défaits, Marie de Magdala fit irruption devant eux, en criant : « Ils ont enlevé le Seigneur ! » Ayant entendu ces paroles, ils bondirent et coururent vers le lieu de la sépulture. Jean, plus jeune, arriva le premier ; il vit que le sépulcre était vide et n'osa y entrer. Ce n'est que lorsqu'ils se trouvèrent tous les trois à l'entrée, que lui, qui le leur dit, est entré, a vu sur la pierre, le suaire et les bandelettes, mais n'a pas trouvé le corps.

Ils furent alors pris de peur car ils pensèrent que le Christ avait été enlevé par les prêtres, ils rentrèrent donc chez eux encore plus accablés. Puis d'autres disciples arrivèrent, et ils se mirent à se lamenter tantôt tous ensemble afin que le Seigneur les entendît plus aisément, tantôt chacun à son tour. Ils étaient abasourdis car ils avaient espéré que leur maître rachèterait Israël, or c'était le troisième jour depuis qu'il était mort et ils ne comprenaient pas pourquoi le Père avait abandonné le Fils ; aussi auraient-ils préféré ne pas vivre ce jour et mourir tant le fardeau était lourd à porter.

Au souvenir de ces moments effroyables, deux larmes coulèrent des yeux du vieillard, et on les vit à la lueur du foyer ruisseler sur sa barbe grise. Sa tête dégarnie se mit à trembler et sa voix s'étrangla. Vinicius se dit en pensée : « Cet homme dit la vérité et la pleure ! » Les gens au cœur simple qui l'écoutaient sentirent eux aussi leur gorge se serrer. Ils avaient déjà entendu plus d'une fois parler de la Passion du Christ et ils savaient que la joie venait après la tristesse, mais que ce fût l'Apôtre qui l'avait vue qui la leur relatait fusait sur eux une si profonde impression qu'ils se tordaient les mains en sanglotant ou battaient leur coulpe.

Peu à peu, ils se calmèrent pourtant, le désir d'entendre la suite étant plus fort. Le vieillard ferma les yeux comme s'il voulait mieux voir dans son esprit des choses lointaines et continua :

« Alors qu'ils se répandaient ainsi en lamentations, Marie de

Magdala surgit de nouveau en criant qu'elle avait vu le Seigneur. N'ayant pu le reconnaître à cause de la grande clarté qui en émanait, elle pensa que c'était le jardinier, mais Il lui dit : "Marie !" Alors, elle s'écria : "Rabboni !" et tomba à genoux devant Lui. Il lui demanda alors d'aller voir ses disciples, et disparut. Pourtant, les disciples ne la crurent pas, et alors qu'elle pleurait de joie, les uns la réprimandèrent, d'autres pensèrent qu'elle avait perdu la raison car elle affirmait aussi avoir vu des anges auprès du tombeau. Ils accoururent donc une seconde fois sur les lieux, virent que le tombeau était vide. Le soir, vint Cléophas qui était allé avec un autre disciple à Emmaüs. Ils en étaient revenus au plus vite et ils dirent : "En vérité, le Seigneur est ressuscité." Et ils commencèrent à se disputer après avoir fermé la porte par crainte des juifs, quand tout à coup Il se dressa parmi eux, bien que la porte n'eût pas grincé, et comme ils eurent peur, Il leur dit : "Que la paix soit avec vous !" »

« Et je L'ai vu, comme tous L'ont vu, et Il était comme la lumière et la félicité de nos cœurs, car nous avons cru qu'il était ressuscité, et que les mers se dessécheraient, les montagnes tomberaient en poussière alors que Sa gloire ne passerait pas. »

« Huit jours plus tard, Thomas Didyme mettait ses doigts dans Ses plaies, touchait Son côté, puis tombait à Ses pieds et s'écriait : "Mon Seigneur et mon Dieu !" Jésus lui répondit : "C'est parce que tu m'as vu que tu as cru. Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru." Et nous avons entendu ces paroles et nos yeux L'ont regardé car Il était parmi nous. »

Vinicius écoutait et quelque chose d'étrange se passait en lui. Il oublia l'espace d'un instant où il était, il commençait à perdre la notion de la réalité, de la mesure, du jugement Deux choses incompatibles lui apparaissaient. Il ne pouvait croire ce que le vieillard disait et pourtant, il sentait qu'il fallait sans doute être aveugle et renier sa propre raison, pour supposer que cet homme mentait quand il disait : « J'ai vu. » Il y avait dans son émotion, dans ses larmes, dans toute son attitude et dans les détails des événements relatés quelque chose qui écartait tout soupçon. Par moments, Vinicius croyait rêver. Il voyait cependant tout autour de lui une foule silencieuse ; l'odeur de la fumée des lanternes arrivait jusqu'à ses narines ; les torches brûlaient non loin de lui, et, près du bûcher, un vieil homme, un pied dans la tombe, à la tête quelque peu branlante, se tenait sur une pierre, témoignait et répétait : « J'ai vu ! »

Il parla longuement. Parfois, il s'interrompait pour reprendre haleine car il faisait un récit exhaustif de tout ce qui était arrivé jusqu'à l'Ascension » et l'on sentait que le moindre détail s'était gravé dans sa mémoire comme sur une pierre. Ses paroles enivraient ceux qui l'écoutaient. Ils ôtèrent leurs capuchons de leurs têtes pour mieux

entendre et pour ne rien perdre de ce témoignage qui n'avait pas de prix pour eux. Il leur semblait qu'une force surhumaine les transportait en Galilée, qu'ils marchaient avec les disciples dans les bosquets de là-bas, au bord des eaux, que ce cimetière se transformait en lac de Tibériade, et que, sur le rivage, dans la brume matinale, se tenait le Christ comme lorsqu'il s'y trouvait au moment où Jean, le voyant, s'était écrié : « Le Seigneur est là ! » tandis que Pierre se jetait à l'eau pour Le rejoindre au plus vite à la nage et tomber à ses pieds adorés. On lisait sur les visages un émerveillement sans bornes et l'oubli de la vie et le bonheur et un amour infini. Il était visible que, lors du long récit de Pierre, certains eurent des visions, mais quand il se mit à décrire comment, le jour de l'Ascension, les nuages s'étaient massés sous les pieds du Sauveur pour bientôt Le voiler et Le dérober à la vue des apôtres, toutes les têtes se levèrent involontairement vers le ciel et il s'ensuivit comme un moment d'attente, comme si ces gens avaient espéré L'apercevoir encore ou s'étaient attendus à ce qu'Il descende de nouveau des espaces célestes afin de voir comment le vieil Apôtre paissait les brebis qu'il lui avait confiées et afin de le bénir, lui et son troupeau.

Pour tous ces gens, plus rien n'existait à cet instant, ni Rome ni ce César dément ; il n'y avait pas de temples, pas de dieux, pas de païens, il n'y avait que le Christ qui remplissait la terre, les mers, le ciel, l'univers.

Au loin, dans les maisons dispersées le long de la Via Nomentana, les coqs commencèrent à chanter annonçant minuit. À cet instant Chilon tira Vinicius par le pan de son manteau et lui chuchota :

— Seigneur, là-bas, non loin du vieillard, je vois Urbain, et, à côté de lui, une jeune fille.

Vinicius se secoua comme pour se réveiller et, se tournant dans la direction que lui indiquait le Grec, il aperçut Lygie.

CHAPITRE XXI

À la vue de Lygie, le jeune patricien tressaillit, son sang ne fit qu'un tour. Il oublia les foules, le vieillard, sa propre stupéfaction face aux choses inconcevables qu'il avait entendues et il ne vit plus qu'elle seule. Enfin, après tant d'efforts, après de si longs jours d'inquiétude, de déchirements, de soucis, il l'avait retrouvée ! Pour la première fois de sa vie, il réalisa que la joie pouvait s'abattre sur lui comme une bête féroce et l'écraser à lui en faire perdre le souffle. Lui, qui avait pensé jusqu'à ce jour que la Fortune avait en quelque sorte le devoir d'exaucer tous ses désirs, n'en croyait pas, maintenant, ses propres yeux, et n'osait croire à son bonheur. Si n'était cette incertitude, son tempérament fougueux l'eût poussé à commettre quelque acte irréfléchi. Il voulut donc d'abord se convaincre que ce n'était pas la suite des miracles dont il avait la tête remplie, et qu'il ne rêvait pas. Mais il n'y avait aucun doute : il voyait Lygie, une distance d'une quinzaine de pas à peine le séparait d'elle. Elle se tenait en pleine lumière, il pouvait donc la contempler tout à son aise. Son capuchon avait glissé de sa tête et avait défait sa chevelure ; ses lèvres étaient légèrement entrouvertes, ses yeux fixaient l'Apôtre, son visage était attentif et émerveillé. Elle était vêtue d'un manteau de lainage sombre, comme une fille du peuple, et pourtant Vinicius ne l'avait jamais vue plus belle ; malgré tout le trouble qui l'agitait, il était frappé par le contraste existant entre ce vêtement quasiment d'esclave et la noblesse de cette admirable tête patricienne. L'amour l'envahit comme une flamme, énorme, mêlé d'un étrange sentiment de langueur, d'adoration, de vénération et de désir. Sa seule vue lui était un délice, et il s'en délectait comme d'une eau vivifiante après une longue soif. Au côté de l'énorme Lygien, elle lui semblait être plus petite qu'avant, presque une enfant ; il remarqua aussi qu'elle avait maigri. Son teint était diaphane, elle lui faisait l'effet d'une fleur ou d'une âme. Et c'est d'autant plus fortement qu'il désira posséder cet être si différent des femmes qu'il avait vues ou possédées en Orient et à Rome. Il sentait que pour l'avoir, il les donnerait toutes, et avec elles Rome et le monde entier en surplus.

Il fut resté ainsi le regard fixé sur elle et oublieux de tout si Chilon ne l'eut tiré par le pan de son manteau de peur qu'il ne fit quelque chose qui pût les mettre en danger. Les chrétiens se remirent cependant à prier et à chanter. On entonna le Maranatha, puis le

Grand Apôtre commença à baptiser à l'eau de la fontaine ceux que les prêtres lui amenaient comme prêts à recevoir le baptême. Il sembla à Vinicius que cette nuit ne finirait jamais. Il avait hâte de suivre Lygie et de l'enlever en cours de route, sinon de sa demeure.

Enfin, quelques-uns commencèrent à sortir du cimetière. Chilon chuchota alors :

— Sortons, seigneur, et attendons devant la porte ; nous n'avons pas enlevé nos capuchons et les gens nous regardent.

Il en était bien ainsi. Dès que l'Apôtre avait commencé à parler, tous avaient ôté leurs capuchons pour mieux entendre alors que Vinicius, Chilon et Croton n'avaient pas suivi leur exemple. Aussi le conseil de Chilon leur sembla-t-il sage. Postés près de la porte, ils pouvaient observer tous ceux qui sortaient. Pour ce qui était d'Ursus, ils n'auraient aucune difficulté à le reconnaître à sa stature et à son attitude.

— Nous allons les suivre, dit Chilon. Nous verrons dans quelle maison ils entreront, et demain, ou plutôt aujourd'hui encore, tu feras, seigneur, encercler toutes les entrées de la demeure par tes esclaves, et tu enlèveras la jeune fille.

— Non ! répliqua Vinicius.

— Que veux-tu donc faire, seigneur ?

— Nous entrerons après elle dans la maison et nous l'enlèverons aussitôt. Tu t'y es engagé, n'est-ce pas, Croton ?

— Oui, c'est bien ça, confirma le laniste, et je me fais ton esclave si je ne casse pas les reins à ce buffle qui la garde.

Chilon se mit à le leur déconseiller et, invoquant tous les dieux, il les conjura de ne pas le faire. Croton, devait-il le rappeler ? avait été engagé uniquement pour les défendre au cas où ils seraient reconnus, mais non pour enlever la jeune fille. À vouloir l'enlever à eux deux seulement, ils risquaient de trouver la mort et, ce qui serait pire encore, de se la voir ravir, et alors elle se cacherait dans un autre endroit ou bien quitterait Rome. Que feraient-ils en ce cas ? Pourquoi ne pas agir sûrement, pourquoi s'exposer à un danger mortel et compromettre le succès de l'entreprise ?

Bien qu'il eût toutes les peines du monde à se retenir de ne pas prendre Lygie dans ses bras tout de suite, dans ce cimetière même, Vinicius sentit que le Grec avait raison, et peut-être eût-il prêté l'oreille à ses conseils si Croton, impatient de toucher sa récompense, n'eût pas insisté.

— Seigneur, ordonne à ce vieux bouc de se taire, dit-il. Ou alors permets-moi de lui flanquer mon poing sur la tête. Un jour, à Buxentum où Lucius Saturninus m'avait fait venir pour les jeux, sept gladiateurs ivres m'ont attaqué dans une taverne et pas un seul ne s'en est tiré les côtes indemnes. Je ne dis pas qu'il faille enlever la jeune

filles maintenant, au beau milieu de la foule, car on pourrait bien nous jeter des pierres sous les pieds, mais une fois qu'elle sera chez elle, je te l'enlèverai et te la porterai où tu voudras.

Vinicius se réjouit de ces paroles et acquiesça :

— Il en sera ainsi, par Hercule ! Demain, nous pourrions, par un fait du hasard, ne pas la trouver chez elle, en revanche si nous semions la panique parmi eux, ils ne manqueraient pas de nous l'enlever.

— Ce Lygien me paraît effroyablement fort ! gémit Chilon.

— On ne te demande pas de lui tenir les mains, rétorqua Croton.

Ils durent toutefois attendre encore longtemps, et les coqs avaient commencé à chanter pour saluer l'aube quand ils virent sortir Ursus suivi de Lygie. Plusieurs autres personnes les accompagnaient. Chilon crut reconnaître parmi elles le Grand Apôtre ; à ses côtés marchaient un autre vieillard, bien plus petit de taille, deux femmes d'un certain âge et un jeune garçon, une lanterne à la main, qui éclairait leur chemin. Derrière ce petit groupe suivait une foule de quelque deux cents personnes, à laquelle se mêlèrent Vinicius, Chilon et Croton.

— Oui, seigneur, remarqua Chilon, ta jeune fille se trouve sous puissante escorte. C'est lui, le Grand Apôtre, qui est avec elle, car vois comme les gens s'agenouillent devant lui.

Les gens, en effet, s'agenouillaient, mais Vinicius ne les regardait pas. Sans quitter un seul instant Lygie des yeux, il ne pensait qu'à son enlèvement et, habitué qu'il était dans les guerres à toutes sortes de stratagèmes, il échafaudait dans sa tête, avec toute la minutie du guerrier, le plan de l'enlèvement. Il sentait que ce qu'il entreprenait était téméraire, mais il savait bien que les attaques audacieuses étaient habituellement couronnées de succès.

La route étant longue, il songeait aussi, par moments, aux abîmes qu'avait creusés entre lui et Lygie l'étrange religion qu'elle avait embrassée. Il comprenait désormais tout ce qui était arrivé naguère, et pourquoi cela était arrivé. Il ne manquait pas de perspicacité en cela. Jusqu'alors, il n'avait pas vraiment connu Lygie. Il avait vu en elle une jeune fille merveilleuse entre toutes pour laquelle ses sens s'étaient enflammés. Maintenant, il réalisait que cette religion en avait fait une créature différente des autres femmes, et qu'il était illusoire d'espérer qu'elle se laisserait, elle aussi, entraîner par les sens, par la concupiscence, qu'elle succomberait à la tentation de la richesse, des plaisirs. Il avait enfin compris ce que tous les deux, avec Pétrone, ne comprenaient pas, à savoir que cette nouvelle religion avait inculqué quelque chose que le monde dans lequel il vivait ne connaissait pas, et que, même si Lygie l'aimait, elle ne lui sacrifierait aucune de ses vérités chrétiennes ; que si le plaisir existait pour elle, il était tout à fait différent de celui que recherchaient lui et Pétrone, et la cour de

César, et Rome tout entière. Toute autre femme parmi celles qu'il connaissait pouvait devenir sa maîtresse ; cette chrétienne, en revanche, ne pourrait être que sa victime.

À cette pensée, il éprouva une douleur cuisante et de la colère, mais il sentit en même temps que cette colère était impuissante. L'enlèvement de Lygie lui semblait possible, il en était quasiment certain mais il était certain aussi que devant cette religion, lui-même, sa bravoure, sa puissance n'étaient rien et qu'il n'en viendrait pas à bout. Ce tribun militaire romain, convaincu que la force du glaive et du poing, qui avait permis à Rome de conquérir le monde, lui permettrait de le garder toujours sous sa domination, découvrait, pour la première fois de sa vie, que, en dehors de cette force, il pouvait y avoir encore autre chose. Étonné, il se demandait : « Mais qu'est-ce donc ? »

Il ne savait cependant trouver de réponse claire à cette question. Il voyait défiler dans sa tête des images du cimetière, de la foule rassemblée et de Lygie écoutant de toute son âme les paroles du vieillard qui parlait de la Passion, de la Mort et de la Résurrection du Dieu fait Homme qui avait racheté le monde et lui avait promis le bonheur au-delà du Styx.

Ces pensées provoquaient un chaos dans son esprit.

Il fut tiré de cette méditation par les plaintes de Chilon qui se mit à se lamenter sur son sort : il avait été convenu qu'il rechercherait Lygie, et il l'avait effectivement retrouvée au péril de sa vie et l'avait montrée. Mais que voulait-on de plus de lui ? S'était-il offert de l'enlever, et d'ailleurs, qui pourrait exiger quelque chose de semblable d'un infirme privé de deux doigts, d'un vieil homme qui s'était entièrement voué à la méditation, à l'étude et à la vertu ? Qu'adviendrait-il si un seigneur aussi noble que Vinicius voyait l'échec de l'enlèvement de la jeune fille ? Les dieux devaient, certes, veiller sur leurs élus mais ne voyait-on pas parfois des choses surprenantes, comme si les dieux jouaient au jeu de dames au lieu de se préoccuper de ce qui se passait dans le monde ? La fortune, comme on sait, a les yeux bandés, ce qui fait qu'elle ne voit rien en plein jour, et encore moins la nuit. Et s'il arrivait quelque chose, si cet ours lygien jetait sur le noble Vinicius une meule, un tonneau de vin ou, ce qui serait pire, un tonneau d'eau, qui garantirait que l'on n'en ferait pas retomber la responsabilité sur le pauvre Chilon au lieu de le récompenser de ses services ? Et pourtant, lui, pauvre sage, il s'était attaché au noble Vinicius comme Aristote à Alexandre de Macédoine ; et si, au moins, le noble Vinicius lui rendait la bourse qu'il avait, en sortant de chez lui, glissée sous sa ceinture, il aurait, en cas de malheur, de quoi payer un secours immédiat ou se concilier les chrétiens eux-mêmes. Oh ! pourquoi ne voulaient-ils pas suivre les conseils d'un vieil homme,

conseils dictés par la prudence et l'expérience ?

À ces paroles, Vinicius tira la bourse de sa ceinture et la jeta à Chilon :

— Tiens et tais-toi !

Le Grec, l'ayant trouvée très lourde, reprit courage.

— J'ai bon espoir, reprit-il, car je me dis qu'Hercule ou Thésée ont accompli des exploits encore plus difficiles, et qu'est donc mon ami personnel le plus proche, Croton, sinon un Hercule ? Quant à toi, illustre seigneur, je ne te qualifierai pas de demi-dieu car tu es un dieu à part entière et tu continueras de ne pas oublier ton serviteur, pauvre mais fidèle, dont il faut de temps en temps satisfaire les besoins, car lui-même, une fois qu'il est plongé dans ses livres, ne se soucie absolument de rien... Quelques ares de jardin et une maisonnette, ne fût-ce qu'avec le plus petit portique où prendre le frais en été, serait digne d'un donateur comme toi. En attendant, j'admirerai de loin vos actes héroïques, j'invoquerai Jupiter afin qu'il vous soit favorable, et, en cas de besoin, je ferai un tel vacarme que la moitié de Rome se réveillera et volera à votre secours. Quel mauvais chemin cahoteux ! L'huile de ma lanterne s'est consumée, et si Croton, qui est tout aussi généreux que fort, voulait me prendre dans ses bras et me porter jusqu'à la porte de la ville, il verrait tout d'abord s'il lui sera facile de porter la jeune fille, et, ensuite, il agirait comme Énée, et enfin, il se concilierait si bien tous les honnêtes dieux qu'il pourrait être tout à fait tranquille quant au résultat de son entreprise.

— Je préférerais porter une charogne de brebis crevée de la peste depuis un mois, répliqua le laniste, mais si tu me donnais la bourse que t'a jetée l'illustre tribun, je te porterais jusqu'à la porte.

— Puisses-tu te casser le gros orteil ! riposta le Grec. C'est tout ce que tu as retenu des enseignements de ce vénérable vieillard qui a dit que la pauvreté et la pitié étaient les deux plus grandes vertus ?... Ne t'a-t-il pas expressément commandé de m'aimer ? Je vois que jamais je n'arriverai à faire de toi le plus piètre chrétien ; le soleil pénétrerait plus aisément à travers les murs de la prison Mamertine que la vérité dans ton crâne d'hippopotame.

Croton, qui possédait une force animale mais était en revanche dépourvu de tout sentiment humain, lui répondit :

— N'aie crainte ! Je ne deviendrai pas chrétien ! Je ne veux pas perdre mon gagne-pain !

— Oui, mais si tu avais un tant soit peu de rudiments de philosophie, tu saurais que l'or n'est que vanité.

— Viens me trouver avec ta philosophie, et moi, je ne te donnerai qu'un coup de tête dans le ventre, et nous verrons bien qui de nous deux aura gagné.

— Un bœuf aurait pu dire la même chose à Aristote, repartit

Chilon.

Le jour commençait à poindre. La lueur blafarde de l'aube colorait à peine les contours des murs. Les arbres en bordure du chemin, les bâtiments et les monuments funéraires disséminés çà et là, commencèrent à émerger de l'ombre. La route n'était plus tout à fait déserte. Les marchands de légumes conduisant des ânes et des mulets chargés de plantes potagères se hâtaient d'arriver en ville à l'ouverture des portes ; de-ci de-là grinçaient des chariots dans lesquels on transportait du gibier. Une légère brume, annonciatrice de beau temps, flottait au ras du sol sur le chemin et sur ses côtés. Vus d'une certaine distance, les gens, dans cette brume, étaient semblables à des fantômes. Vinicius fixait du regard la svelte silhouette de Lygie qui, à mesure que la clarté augmentait, devenait de plus en plus argentée.

— Seigneur, reprit Chilon, je te ferais une offense si je présumais que ta générosité cessera un jour, mais à présent que tu m'as payé, tu ne peux me soupçonner de ne donner mon avis que pour en tirer profit. Ainsi, je te conseille une fois encore, lorsque tu auras appris où habite la divine Lygie, de retourner chez toi pour y chercher des esclaves et une litière, et de ne pas écouter cette trompe d'éléphant, Croton, qui ne tient à enlever tout seul la jeune fille que pour pressurer ta bourse comme on pressure un sac de caillebotte.

— Je te promets un coup de poing entre les deux omoplates, ce qui veut dire en clair que tu périras, maugréa Croton.

— Je te promets une *diota* de vin de Céphalonie, ce qui veut dire en clair que je me porterai comme un charme, rétorqua le Grec.

Vinicius ne répondit mot car ils se trouvaient déjà près de la porte de la ville où un étrange spectacle les frappa de stupeur. Deux soldats s'étaient agenouillés au passage de l'Apôtre ; celui-ci imposa pendant un moment ses mains sur leur casque de fer, puis fit au-dessus d'eux le signe de la croix. Il n'était jamais venu jusqu'alors à l'esprit du jeune patricien qu'il pût y avoir déjà des chrétiens également parmi les soldats. Aussi songea-t-il avec stupéfaction que, visiblement, cette religion conquérait chaque jour de nouvelles âmes et se propageait d'une façon incroyable comme l'incendie qui, dans une ville à la proie des flammes, embrase sans cesse de nouvelles maisons. Cela le frappa aussi à cause de Lygie car il se rendit compte que si elle eut voulu fuir de la ville, il se fût trouvé des sentinelles qui lui eussent elles-mêmes facilité secrètement sa sortie. Il rendit donc grâce en cet instant, à tous les dieux, de ce que cela ne se fût pas produit.

Ayant dépassé les terrains vagues s'étendant au pied du mur, de petits groupes de chrétiens commencèrent à se disperser. Il fallait maintenant suivre Lygie de plus loin et avec plus de prudence pour ne pas attirer l'attention. Chilon se remit à se plaindre d'écorchures aux pieds et d'élancements dans les jambes et il ralentissait de plus en plus

sa marche, ce à quoi Vinicius ne s'opposa pas pensant que le Grec, poltron et propre-à-rien, ne lui serait actuellement d'aucune utilité. Il lui aurait même permis d'aller où bon lui semblait, mais le respectable sage se retenait de s'éloigner, par circonspection mais aussi visiblement, par curiosité. Il continua donc de les suivre, et par moments même, il les rattrapait afin de réitérer les conseils qu'il leur avait donnés antérieurement et aussi pour dire à Vinicius qu'il supposait que le vieillard qui accompagnait l'Apôtre, si n'était sa taille, un peu plus petite, pourrait bien être Glaucus.

Cependant, ils marchèrent encore longtemps, jusqu'au Transtévère, et le soleil fut sur le point de se lever lorsque le groupe dans lequel se trouvait Lygie se divisa. L'Apôtre, la vieille femme et le jeune garçon continuèrent le long et en amont du fleuve tandis que le vieillard de plus petite taille, Ursus et Lygie s'engagèrent dans une ruelle étroite et, ayant fait encore une centaine de pas, ils entrèrent dans le vestibule d'une maison où se trouvaient deux boutiques : l'une était celle d'un marchand d'olives, l'autre était une oisellerie.

Chilon qui se trouvait à une cinquantaine de pas de Vinicius et de Croton, s'arrêta net, abasourdi et, se collant au mur, il se mit à pousser des pst ! pour les rappeler.

Ils revinrent vers lui car il fallait se concerter.

— Va, lui commanda Vinicius, et vois si cette maison ne s'ouvre pas de l'autre côté sur une autre rue.

Chilon, bien qu'il se fût plaint auparavant d'écorchures aux pieds, bondit aussi prestement que s'il avait les ailes de Mercure aux chevilles, et revint au bout d'un moment.

— Non, dit-il, il n'y a qu'une seule sortie.

Puis, les mains jointes, il les supplia :

— Au nom de Jupiter, d'Apollon, de Vesta, de Cybèle, d'Isis et d'Osiris, au nom de Mithra, de Baal et de tous les dieux de l'Orient et de l'Occident, je t'en conjure, seigneur, abandonne ce projet... Écoute-moi...

Mais il s'interrompit soudain car il vit que le visage de Vinicius avait pâli d'émotion tandis que ses yeux étincelaient comme les prunelles d'un loup. Il suffisait de le regarder pour comprendre que rien au monde ne le dissuaderait de mettre son projet à exécution. Croton commença à aspirer de l'air dans sa poitrine herculéenne et à balancer des deux côtés son crâne primaire comme font les ours en cage. Son visage ne reflétait d'ailleurs aucune inquiétude.

— J'entrerai le premier, dit-il.

— Tu me suivras ! répliqua Vinicius d'un ton impératif.

Et au bout d'un instant, ils disparurent tous les deux dans le vestibule obscur. Chilon se précipita dans un coin de la ruelle la plus proche et se mit à guetter ce qui allait se passer.

CHAPITRE XXII

Ce n'est que lorsqu'il se trouva dans le vestibule que Vinicius comprit toute la difficulté de la tâche. C'était une grande maison de plusieurs étages, comme celles que l'on construisait par milliers à Rome dans le but d'en tirer des profits en en louant les logements ; on les construisait généralement à la va-vite et si piètrement qu'il ne se passait pas une année sans que plusieurs d'entre elles ne s'écroulent sur la tête des locataires. C'étaient de vraies ruches, trop hautes et trop étroites, pleines de petites pièces et de recoins dans lesquels se nichait une population misérable et, en même temps, très nombreuse. Dans la ville où beaucoup de rues ne portaient pas de nom, ces maisons n'avaient pas de numéros ; les propriétaires confiaient la perception des loyers à des esclaves. Ceux-ci qui n'étaient pas tenus par les autorités municipales à déclarer les noms des locataires, souvent ne les connaissaient pas eux-mêmes. Il était parfois très difficile de s'informer de quelqu'un dans une telle maison, d'autant plus qu'il n'y avait pas de portier.

Après avoir traversé un long vestibule semblable à un corridor, Vinicius et Croton arrivèrent dans une petite cour étroite, entourée de bâtiments, qui constituait une sorte d'atrium commun pour toute la maison avec, au milieu, une fontaine dont le jet d'eau se déversait dans une vasque de pierre plantée dans le sol. Le long de tous les murs grimpaient des escaliers extérieurs, certains en pierre, d'autres en bois, qui conduisaient à des galeries s'ouvrant sur des logements. En bas, il y avait aussi des logements, certains pourvus de portes en bois, d'autres séparés de la cour seulement par des portières en drap, pour la plupart, effilochées et déchirées ou rapiécées.

L'heure était matinale et, dans la cour, il n'y avait pas âme qui vive. Il était clair que tout le monde dormait encore dans toute la maison, à l'exception de ceux qui étaient allés à l'Ostrianum.

— Qu'allons-nous faire, seigneur ? demanda Croton en s'arrêtant.

— Attendons ici ; quelqu'un apparaîtra peut-être, répondit Vinicius. Il ne faut pas que l'on nous voie dans la cour.

Mais, en même temps, il pensa que le conseil de Chilon était d'une utilité pratique. Avec plusieurs dizaines d'esclaves, il eût été possible de garder la porte qui semblait être l'unique issue, et fouiller tous les logements alors que, dans la situation présente, il fallait tomber d'un seul coup sur celui de Lygie, autrement, les chrétiens qui étaient

certainement nombreux dans cette maison, pourraient l'avertir qu'on la recherchait. De ce fait, il était dangereux de questionner quelqu'un à ce sujet.

Vinicius se demanda pendant un moment s'il ne fallait pas retourner chez lui chercher des esclaves quand, de derrière une des portières qui fermaient les logements plus éloignés, sortit un homme, une passoire à la main, qui s'approcha de la fontaine.

Le jeune homme reconnut Ursus au premier coup d'œil.

— C'est le Lygien ! chuchota Vinicius.

— Dois-je lui briser les os tout de suite ?

— Attends.

Ursus ne les aperçut pas dans l'obscurité du vestibule. Il se mit tranquillement à rincer dans l'eau les légumes qui remplissaient sa passoire. Ayant passé la nuit au cimetière, il s'apprêtait visiblement à préparer le petit déjeuner. Au bout d'un moment, sa tâche accomplie, il disparut avec sa passoire derrière la portière. Croton et Vinicius le suivirent pensant qu'ils tomberaient juste sur le logement de Lygie.

Quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils découvrirent que la portière ne séparait pas de la cour un logement mais un second corridor au bout duquel on voyait un petit jardin avec quelques cyprès et quelques buissons de myrtes, et une maisonnette adossée contre le mur aveugle d'une autre maison.

Ils comprirent aussitôt que c'était là une circonstance favorable pour eux. Dans la cour, tous les locataires auraient pu accourir tandis que, dans cette petite maison à l'écart, il leur serait plus facile de mener l'opération. Ils viendraient vite à bout des défenseurs, ou plus exactement d'Ursus ; après quoi, avec Lygie enlevée, ils atteindraient tout aussi vite la rue et là, ils se tireraient d'affaire. Il est probable que personne ne les accosterait mais même si cela arrivait, ils diraient qu'il s'agissait d'un otage fugitif de César et, en ce cas, Vinicius déclinerait son identité aux vigiles et ferait appel à leur aide.

Ursus allait entrer dans la maisonnette quand un crissement de pas attira son attention. Il s'arrêta donc et, apercevant les deux hommes, il posa sa passoire sur la balustrade et s'adressa à eux :

— Et qu'est-ce que vous cherchez ici ? demanda-t-il.

— Toi ! répondit Vinicius.

Puis, se tournant vers Croton, le jeune homme lui commanda à voix basse :

— Tue !

Croton bondit comme un tigre et avant même que le Lygien ait pu se ressaisir ou reconnaître ses ennemis, il l'enserra dans ses bras d'acier.

Trop sûr de la force surhumaine de Croton, Vinicius n'attendit pas la fin de la lutte et, évitant les deux hommes qui s'affrontaient, il se

précipita vers la porte de la maisonnette, la poussa et se trouva dans une pièce assez sombre, éclairée cependant par un feu dans une cheminée. L'éclat de la flamme tombait juste sur le visage de Lygie. Une autre personne était assise auprès du foyer : c'était le vieillard qui avait accompagné la jeune fille et Ursus sur le chemin menant de l'Ostrianum.

Vinicius avait fait si brusquement irruption que, avant même que Lygie ait pu le reconnaître, il la saisit à bras-le-corps et la portant haut, il se lança vers la porte. Le vieillard parvint, à vrai dire, à lui en barrer l'accès, mais Vinicius, serrant d'un bras la jeune fille sur sa poitrine, le repoussa de son autre main. Son capuchon lui retomba de la tête, et, à la vue de ce visage bien connu et terrifiant en cet instant, Lygie sentit son sang se glacer d'effroi, sa voix s'étrangla dans sa gorge. Elle voulut appeler au secours et ne le put. C'est en vain aussi qu'elle chercha à s'agripper à l'huissierie de la porte pour opposer une résistance. Ses doigts glissèrent sur la pierre et elle eût perdu connaissance si un horrible spectacle n'eût frappé son regard lorsque Vinicius, la portant, surgit dans le jardin.

Ursus tenait dans ses bras un homme complètement ployé en deux, la tête renversée en arrière et la bouche ensanglantée. Les ayant aperçus, il assena un dernier coup de poing dans cette tête et, en un clin d'œil, il fondit telle une bête furieuse sur Vinicius.

« La mort ! » pensa le jeune patricien.

Puis, comme dans un rêve, il entendit le cri de Lygie : « Ne tue pas ! » Ensuite, il sentit que quelque chose comme la foudre avait défait ses bras qui enlaçaient la jeune fille ; enfin la terre tournoya avec lui et la lumière du jour s'éteignit dans ses yeux.

Chilon, tapi dans un angle de mur, attendait la suite des événements, ballotté entre la curiosité et la peur. Il pensait aussi que si l'enlèvement de Lygie réussissait, il serait bon de rester auprès de Vinicius. Il ne craignait plus Urbain car il était sûr que Croton l'avait tué. En revanche, il se disait que si un rassemblement se faisait dans les rues encore désertes, si les chrétiens, ou quiconque, voulaient opposer une résistance à Vinicius, il les haranguerait en se faisant passer pour un représentant des autorités, un mandataire de la volonté de César, et, en dernier recours, il appellerait les vigiles à venir en aide au jeune patricien contre la racaille de la rue, et ainsi il se gagnerait de nouvelles faveurs. En son for intérieur, il avait toujours considéré que le projet de Vinicius était déraisonnable, mais vu la force effroyable de Croton, il supposait qu'il pouvait réussir. « Si cela allait mal avec eux, le tribun porterait lui-même la jeune fille tandis que Croton lui frayerait la voie. » Pourtant, le temps lui semblait long ; le silence du vestibule qu'il observait de loin l'inquiétait.

« S'ils ne tombent pas sur sa cachette et s'ils font du bruit, ils

l'effaroucheront. »

Cette pensée ne lui était d'ailleurs pas désagréable, car, en ce cas, il serait de nouveau nécessaire à Vinicius et saurait en tirer encore une quantité non négligeable de sesterces.

« Quoi qu'ils fassent, se disait-il, c'est pour moi qu'ils le feront sans qu'aucun ne s'en doute... Dieux ! dieux ! permettez-moi seulement... »

Il interrompit soudain le cours de ses pensées, il lui sembla en effet voir quelque chose bouger dans le vestibule ; il se colla donc au mur et se mit à regarder en retenant son souffle.

Il ne se trompait pas : une tête apparaissait à demi, et regardait tout autour.

Au bout d'un moment cependant, elle disparut.

« C'est Vinicius ou Croton, pensa Chilon, mais s'ils ont enlevé la jeune fille, pourquoi ne crie-t-elle pas et pourquoi observent-ils la rue ? De toute façon, ils devront rencontrer du monde car d'ici aux Carines, il régnera une certaine animation dans la ville. Qu'est-ce donc ? Par tous les dieux immortels !... »

Et soudain, ce qui lui restait de cheveux sur la tête se hérissa.

Ursus avait paru sur le pas de la porte, portant sur ses épaules le corps de Croton et, regardant encore une fois autour de lui, dans la rue déserte, il se mit à courir avec son fardeau, en direction du fleuve.

Chilon, telle une plaque de plâtre, s'aplatit encore plus contre le mur.

« S'il m'aperçoit, je suis perdu ! » pensa-t-il.

Mais Ursus dépassa en courant l'angle de la maison où Chilon s'était tapi et disparut derrière la maison suivante. Sans attendre plus longtemps, Chilon se mit à courir, s'enfonçant dans une ruelle perpendiculaire, claquant des dents d'effroi et avec une agilité qui eût pu étonner même chez un jeune homme.

— Si, de retour, il m'aperçoit de loin, il me rattrapera et me tuera, se disait-il. Sauve-moi, Zeus ! Au secours, Apollon ! Au secours, Hermès ! Au secours, Dieu des chrétiens ! Je quitterai Rome, je reviendrai à Mésembrie, mais délivrez-moi des mains de ce démon !

Et ce Lygien qui avait tué Croton lui semblait être réellement, à cet instant, une créature surhumaine. Tout en courant, il songeait qu'il pourrait bien être quelque dieu qui avait pris la figure d'un barbare. En ce moment, il croyait à tous les dieux du monde et à tous les mythes dont, d'ordinaire, il se moquait. L'idée lui traversa aussi l'esprit que c'était le Dieu des chrétiens qui avait pu tuer Croton, et ses cheveux se dressèrent de nouveau sur sa tête à la pensée qu'il s'était mis à dos une telle puissance.

Ce n'est qu'après avoir parcouru plusieurs ruelles et aperçu, au loin, des ouvriers venant dans sa direction, qu'il se calma un peu. À bout de souffle, il s'assit sur le seuil d'une maison et, avec un pan de

son manteau, il épongea son front ruisselant de sueur.

« Je suis vieux et j'ai besoin de calme », se dit-il.

Les gens qui avançaient dans sa direction, tournèrent dans une ruelle latérale, et, de nouveau, le vide se fit autour de lui. La ville dormait encore. Le matin, les quartiers plus aisés s'animaient plus tôt car les esclaves des maisons riches devaient se lever au petit jour, tandis que là où habitait une population libre, nourrie aux frais de l'État et par conséquent paresseuse, on se réveillait assez tard, surtout en hiver.

Après être resté quelque temps assis sur le seuil de la maison, Chilon sentit le froid le transir ; il se leva donc et, s'étant assuré qu'il n'avait pas perdu la bourse que lui avait donnée Vinicius, il se dirigea d'un pas déjà plus lent vers le fleuve.

« Je verrai peut-être, quelque part, le corps de Croton, songeait-il. Dieux ! Ce Lygien, si c'est un homme, pourrait en une année, gagner des millions de sesterces, car s'il a étouffé Croton comme un chiot, alors qui lui résisterait ? À chaque apparition dans l'arène, on lui donnerait son pesant d'or. Il garde mieux cette jouvencelle que Cerbère ne garde les Enfers. Mais aussi que l'enfer l'engloutisse ! Je ne veux pas avoir affaire à lui. Il est trop osseux. Mais que me reste-t-il à faire ? Il s'est passé une chose effroyable. S'il a cassé les os à quelqu'un comme Croton, alors il est probable que l'âme de Vinicius gémit elle aussi, là-bas, au-dessus de cette maudite maison, en attendant ses obsèques. Par Castor ! C'est tout de même un patricien, un ami de César, le neveu de Pétrone, un seigneur connu dans Rome tout entière, et un tribun militaire. Sa mort leur coûtera cher... Et si j'allais au camp des prétoriens ou bien chez les vigiles ?... »

Il se tut ici, puis se mit à réfléchir, mais, au bout d'un moment, il poursuivit :

« Malheur à moi ! Qui l'a fait entrer dans cette maison, sinon moi-même ?... Ses affranchis et ses esclaves savent que je venais le voir, et certains même n'ignorent pas dans quel but. Qu'advient-il s'ils me soupçonnent de lui avoir intentionnellement indiqué la maison dans laquelle il a trouvé la mort ? Même si plus tard la preuve est faite au tribunal que je ne l'ai pas voulu, on dira malgré tout que j'en ai été la cause... Étant donné que c'est un patricien, je n'échapperai en aucun cas au châtement. Mais si je quittais discrètement Rome et me transportais quelque part loin, les soupçons se renforceraient »

D'un côté comme de l'autre, il était en mauvaise posture. Il s'agissait seulement de choisir le moindre mal. Rome était une ville immense, pourtant, Chilon sentit qu'il pourrait s'y trouver à l'étroit. Tout autre que lui aurait pu se rendre directement chez le préfet des vigiles pour y raconter ce qui était arrivé, et même si un soupçon avait pesé sur lui, attendre en toute tranquillité le résultat de l'enquête.

Mais le passé de Chilon était tel que tout contact plus proche avec le préfet de la ville ou le préfet des vigiles devrait lui attirer de gros ennuis, et, en même temps, confirmer tous les soupçons qui pourraient naître dans la tête des magistrats.

D'autre part, fuir c'était confirmer Pétrone dans la supposition que Vinicius avait été trahi et assassiné par des malfaiteurs avec lesquels Chilon était de connivence. Or Pétrone était un personnage puissant qui pouvait avoir sous ses ordres la police de tout l'Empire et qui ferait, à n'en pas douter, l'impossible pour retrouver les coupables, même s'il devait les poursuivre aux confins du monde. Chilon se demanda s'il ne devait pas aller le voir directement et lui raconter ce qui était arrivé. Oui ! C'était ce qu'il avait de mieux à faire. Pétrone était un homme calme, et Chilon pouvait au moins être sûr qu'il l'écouterait jusqu'au bout. Pétrone qui était au courant de l'affaire depuis le début croirait aussi plus facilement que les préfets à son innocence.

Pour aller le voir, il fallait toutefois savoir en toute certitude ce qu'était devenu Vinicius, et Chilon l'ignorait. Il avait, à vrai dire, vu le Lygien portant le corps de Croton se diriger furtivement vers le fleuve, mais rien de plus. Vinicius pouvait être tué, mais il pouvait tout aussi bien être blessé ou captif. Et c'est seulement maintenant que vint à l'esprit de Chilon que les chrétiens n'auraient sans doute pas osé tuer un personnage aussi puissant, un augustin et un haut magistrat militaire, car un tel forfait pouvait attirer sur eux une persécution générale. Le plus vraisemblable était qu'ils l'avaient retenu de force pour donner à Lygie le temps de se cacher à nouveau dans un autre endroit.

À cette pensée, Chilon reprit courage.

« Si ce dragon lygien ne l'a pas mis en pièces dans un premier mouvement, alors il est en vie, et s'il est en vie, il témoignera lui-même que je ne l'ai pas trahi, et, en ce cas, non seulement je ne risque rien, mais encore (ô Hermès ! tu peux de nouveau compter sur deux génisses !) un nouveau champ d'activité s'ouvre devant moi... Je peux indiquer à un de ses affranchis où il doit chercher son maître, et alors, qu'il aille trouver le préfet ou pas, c'est son affaire, pourvu que je n'y aille pas, moi... Je peux aussi aller voir Pétrone et compter sur une récompense... J'ai cherché Lygie, maintenant je vais chercher Vinicius, puis de nouveau Lygie... Mais il faut d'abord que je sache s'il est vivant ou tué. »

Ici, l'idée l'effleura de se rendre la nuit chez le boulanger Demas et d'interroger Ursus. Mais il écarta aussitôt cette pensée. Il préférerait ne rien avoir à faire avec Ursus. Chilon avait des raisons de supposer que si Ursus n'avait pas tué Glaucus c'est que, visiblement, quelque supérieur chrétien auquel il avait confessé son intention de tuer l'en

avait dissuadé, lui faisant comprendre que c'était une affaire louche, manigancée par quelque traître. D'ailleurs, rien qu'au souvenir d'Ursus, un frisson lui parcourait tout le corps. En revanche, il pensa envoyer le soir Euricius prendre des nouvelles dans la maison où l'incident avait eu lieu. En attendant, il avait besoin de se restaurer, de prendre un bain et de se reposer. Une nuit blanche, le chemin de l'Ostrianum et la fuite du Transtévère l'avaient réellement épuisé.

Une chose le consolait constamment : il avait sur lui deux bourses, celle que Vinicius lui avait donnée chez lui, et celle qu'il lui avait jetée au retour du cimetière. Vu cette heureuse circonstance, et aussi en raison des émotions qu'il avait eues, il décida de manger plus copieusement et de boire un meilleur vin que d'habitude.

Lorsque ce fut enfin l'heure d'ouverture des tavernes, il s'y précipita et mit si bien son projet à exécution qu'il en oublia son bain. Il avait surtout envie de dormir, et ce manque de sommeil l'avait affaibli à tel point qu'il regagna en titubant son logis de Suburre où l'attendait l'esclave achetée par l'argent de Vinicius.

Là, étant entré dans le *cubiculum* obscur comme un terrier de renard, il se jeta sur sa couche et s'endormit aussitôt.

Il ne se réveilla que le soir, ou plutôt il fut réveillé par son esclave qui l'appelait à se lever car quelqu'un le cherchait et voulait le voir au sujet d'une affaire urgente.

Le vigilant Chilon s'en trouva instantanément dégrisé et, ayant ordonné à l'esclave de s'écarter, il jeta un coup d'œil prudent dehors.

Ce qu'il vit le pétrifia. De la porte entrebâillée du *cubiculum*, il aperçut l'énorme silhouette d'Ursus. À cette vue, il sentit ses jambes et sa tête se glacer, son cœur cesser de battre, et des milliers de fourmis lui parcourir le dos... Il resta sans voix pendant un moment, puis, claquant des dents, il dit ou plutôt gémit :

— Sira ! Je ne suis pas là... je ne connais pas... ce... brave homme...

— Je lui ai dit que tu étais là et que tu dormais, seigneur, répondit l'esclave. Il a exigé qu'on te réveille...

— Ô dieux !... Je te ferai...

Ursus, comme impatienté d'attendre, s'approcha de la porte du *cubiculum* et, se baissant, il fourra sa tête à l'intérieur.

— Chilon Chilonidès ! appela-t-il.

— *Pax tecum ! Pax, pax !* répondit Chilon. Ô toi, le meilleur des chrétiens ! Oui ! Je suis Chilon, mais c'est une erreur... Je ne te connais pas !

— Chilon Chilonidès ! répéta Ursus. Ton maître, Vinicius, te demande de venir avec moi.

CHAPITRE XXIII

Vinicius fut réveillé par une douleur aiguë. Tout d'abord il essaya vainement de comprendre où il était et ce qui lui était arrivé. Il avait un bourdonnement dans la tête et sa vue était comme brouillée. Peu à peu pourtant, il reprit conscience et, enfin, vit comme à travers un brouillard trois hommes penchés sur lui. Il en reconnut deux : l'un était Ursus, l'autre, le vieillard qu'il avait renversé en emportant Lygie. Le troisième, tout à fait inconnu, tenait son bras gauche et, le tâtant le long du coude jusqu'à l'épaule et la clavicule, il lui causait une douleur si effroyable que Vinicius, persuadé que c'était une sorte de vengeance exercée sur lui, leur dit à travers ses dents serrées :

— Tuez-moi !

Mais ils ne semblèrent pas prêter attention à ses paroles, comme s'ils ne les avaient pas entendues ou bien comme s'ils les considéraient comme un gémissement bien naturel, provoqué par la souffrance. Ursus, avec son visage de barbare, soucieux et en même temps menaçant, tenait un paquet de chiffons déchirés en longues bandes ; le vieillard disait à l'homme qui pressait le bras de Vinicius :

— Glaucus, es-tu sûr que cette blessure à la tête n'est pas mortelle ?

— Tout à fait, honorable Crispus, répondit Glaucus. Ayant servi comme esclave sur des navires, puis ayant habité à Naples, j'ai pansé bien des blessures, et avec l'argent que m'a procuré cette activité, j'ai pu enfin me racheter et racheter les miens... La blessure à la tête est légère. Lorsque cet homme (il indiqua Ursus d'un signe de la tête) a repris Lygie à ce jeune homme et l'a projeté contre le mur, ce dernier a dû, visiblement, se protéger la tête de son bras, provoquant une luxation et une fracture, mais, grâce à cela, la tête a pu être épargnée et sa vie est sauve.

— Tu as soigné plus d'un de nos frères, ajouta Crispus, et tu passes pour être un médecin habile... C'est bien pourquoi j'ai envoyé Ursus te quérir.

— Ursus qui m'a avoué en chemin qu'il était encore hier prêt à me tuer.

— Mais avant de te le dire, il m'avait confessé son intention de te tuer. Comme je te connais et connais ton amour du Christ, je lui ai expliqué que ce n'était pas toi le traître, mais cet inconnu qui le poussait au meurtre.

— C'était un mauvais esprit, et moi, je l'avais pris pour un ange, dit Ursus en poussant un soupir.

— Tu me raconteras cela une autre fois, conclut Glaucus, maintenant, nous devons nous occuper du blessé.

Cela dit, il procéda à la réduction du bras de Vinicius qui, bien que Crispus lui aspergeât le visage d'eau, perdait constamment connaissance de douleur. C'était d'ailleurs bénéfique pour lui car, alors, il ne sentait ni la réduction ni le bandage du bras fracturé que Glaucus plaça entre deux planchettes concaves, puis banda rapidement et fortement pour l'immobiliser.

L'opération terminée, Vinicius se réveilla de nouveau, et vit Lygie penchée sur lui.

Elle était près de son lit et tenait devant elle un petit seau de cuivre avec de l'eau, dans laquelle Glaucus trempait de temps à autre une éponge pour en humecter la tête du blessé.

Vinicius la regardait et n'en croyait pas ses yeux. Il lui semblait que c'était un rêve ou que c'était une vision de l'être cher due à la fièvre. Au bout d'un long moment, il parvint à chuchoter :

— Lygie...

À sa voix, le petit seau trembla dans la main de la jeune fille, et elle tourna vers lui un regard plein de tristesse.

— La paix soit avec toi ! répondit-elle doucement

Elle se tenait là, les mains tendues, le visage plein de pitié et de chagrin.

Lui la regardait comme s'il eut voulu se remplir les yeux de sa vue pour pouvoir en garder l'image lorsqu'il aurait les paupières fermées. Il regardait son visage pâle et amaigri, les torsades de ses cheveux sombres, son pauvre vêtement d'ouvrière ; il la regardait avec tant d'insistance que, sous ce regard, le front blanc de la jeune fille commença à rosir. Il songea tout d'abord qu'il l'aimait toujours, puis que sa pâleur et sa pauvreté étaient son œuvre, que c'était lui qui l'avait chassée d'une maison où on l'aimait et où elle vivait dans l'aisance et le confort pour la jeter dans cette misérable chambre et la vêtir de ce méchant manteau de drap sombre.

Lui qui pourtant eût voulu la parer des brocards les plus précieux et de tous les bijoux du monde, la regardait maintenant avec stupeur ; une angoisse, une pitié et un regret si grands l'envahirent qu'il fût tombé à ses pieds s'il eut pu bouger.

— Lygie, dit-il, tu n'as pas permis de me tuer.

Elle lui répondit avec douceur :

— Que Dieu te rende la santé.

Pour Vinicius, qui avait conscience des torts qu'il lui avait faits naguère et de celui qu'il avait voulu lui faire récemment, les paroles de Lygie étaient un véritable baume. Il oublia pendant un moment que

c'était l'enseignement chrétien qui pouvait parler par sa bouche, il sentait seulement que parlait une femme aimée et qu'il y avait dans sa réponse une sorte de tendresse toute personnelle et une bonté carrément surhumaine qui le bouleversaient jusqu'au tréfonds de son âme. Tout comme il avait auparavant défailli de douleur, il défaillait maintenant d'émotion. Une faiblesse tout à la fois immense et délicieuse le gagnait. Il avait l'impression de sombrer dans un abîme, mais il sentait en même temps que cela lui faisait du bien et qu'il était heureux. Il pensait aussi en ce moment de défaillance qu'une divinité se tenait auprès de lui.

Glaucus avait cependant fini de laver la blessure à la tête et y avait appliqué un onguent. Ursus prit le seau des mains de Lygie tandis qu'elle-même, ayant pris la coupe de vin coupé d'eau qui se trouvait sur la table, la porta aux lèvres du blessé. Vinicius but avec avidité, et éprouva un énorme soulagement. Après le pansement, la douleur avait presque cessé. Les blessures et les contusions commencèrent à se tuméfier. Il reprit tout à fait connaissance.

— Donne-moi encore à boire, dit-il.

Lygie se rendit avec la coupe vide dans la seconde pièce tandis que Crispus, qui avait échangé quelques mots brefs avec Glaucus, s'approcha du lit de Vinicius et lui dit :

— Vinicius, Dieu ne t'a pas permis de commettre une mauvaise action et il t'a laissé en vie pour que tu révises ta conduite. Celui devant lequel l'homme n'est que poussière t'a livré sans défense entre nos mains, mais le Christ en lequel nous croyons nous commande d'aimer même nos ennemis. Nous avons donc pansé tes blessures et, comme l'a dit Lygie, nous prierons pour que Dieu te rende la santé, mais nous ne pouvons veiller sur toi plus longtemps. Reste donc en paix et pense s'il convient de persécuter plus longtemps Lygie que tu as privée de ses protecteurs et d'un toit, et nous-mêmes qui t'avons rendu le bien pour le mal.

— Vous voulez m'abandonner ? demanda Vinicius.

— Nous voulons quitter cette maison où peut nous atteindre la persécution du préfet de la ville. Ton compagnon a été tué, et toi, qui es puissant parmi tes semblables, tu es blessé. Ce qui est arrivé n'est pas de notre faute, mais c'est nous qui tomberions sous le coup de la loi...

— Ne craignez pas les persécutions, lui déclara Vinicius. Je vous protégerai.

Crispus ne voulait pas lui avouer qu'il ne s'agissait pas seulement du préfet et de la police et que, n'ayant pas confiance en lui, on voulait aussi éviter à Lygie d'être encore importunée par lui.

— Seigneur, continua-t-il, ta main droite est valide. Voici des tablettes et un style : écris à tes serviteurs de venir ici ce soir avec une

lière et de te transporter chez toi où tu auras plus de confort que dans notre pauvreté. Nous logeons ici chez une pauvre veuve qui ne va pas tarder à venir avec son fils, et ce jeune garçon portera ta lettre ; nous, par contre, nous devons chercher un autre abri.

Vinicius pâlit. Il se douta en effet qu'on voulait le séparer de Lygie et que, s'il la perdait de nouveau, il ne la reverrait peut-être plus jamais... Il comprenait à vrai dire que quelque chose de grave était survenu entre elle et lui, et que, s'il voulait la posséder, il devrait chercher d'autres moyens d'y parvenir, ce à quoi il n'avait pas encore eu le temps de penser. Il comprenait aussi que quoi qu'il pût dire à ces gens – même s'il leur jurait de rendre Lygie à Pomponia Graecina –, ils auraient le droit de ne pas le croire et ne le croiraient pas. Il aurait pu le faire déjà avant ; au lieu de persécuter Lygie, il aurait pu se rendre chez Pomponia et lui jurer qu'il renonçait à poursuivre la jeune fille, et alors Pomponia elle-même l'aurait retrouvée et reprise. Non ! Il pressentait qu'aucune promesse de ce genre ne saurait les retenir et aucun serment solennel ne serait accepté, d'autant plus que, comme il n'était pas chrétien, il devrait sans doute jurer sur les dieux immortels auxquels lui-même ne croyait pas beaucoup et qu'eux considéraient comme de mauvais génies.

Pourtant, il désirait désespérément se réconcilier avec Lygie et avec ses protecteurs – par n'importe quel moyen – mais il avait besoin pour cela d'un peu de temps. Il tenait aussi à la regarder, ne fût-ce que quelques jours. De même que le naufragé voit son salut dans toute épave, bout de planche ou d'aviron, il lui semblait qu'il réussirait peut-être, pendant ces quelques jours, à dire quelque chose qui le rapprocherait d'elle, qu'il inventerait peut-être quelque moyen, qu'il trouverait peut-être une solution favorable.

Rassemblant ses pensées, il leur dit :

— Écoutez-moi, chrétiens ! Hier, j'ai été avec vous à l'Ostrianum et j'ai entendu votre enseignement, mais même si je ne le connaissais pas, vos actes m'auraient convaincu que vous êtes des gens honnêtes et bons. Dites à cette veuve qui habite dans cette maison d'y rester ; vous, restez-y aussi, et permettez-moi d'y rester également. Que cet homme (il tourna son regard vers Glaucus) qui est médecin, ou tout au moins qui s'y connaît en pansement de blessures, dise si l'on peut me transporter aujourd'hui. Je suis malade et mon bras cassé doit rester immobilisé au moins quelques jours. Je vous déclare donc que je ne bougerai pas d'ici, à moins que vous ne me fassiez sortir par la force.

Il s'interrompit car il manqua de souffle dans sa poitrine meurtrie. Crispus lui dit alors :

— Personne, seigneur, n'usera de la force contre toi, nous seuls partirons.

Inaccoutumé à trouver de la résistance, le jeune homme fronça les

sourcils et répliqua :

— Permets-moi de reprendre mon souffle.

Au bout d'un moment, il poursuivit :

— Nul ne se préoccupera de Croton qu'Ursus a étranglé ; il devait se rendre aujourd'hui à Bénévent, où Vatinius lui avait demandé de venir. Tout le monde le croira donc parti. Lorsque, avec Croton, nous sommes entrés dans cette maison, personne ne nous a vus à part un Grec qui était avec nous à l'Ostrianum. Je vous dirai où il habite ; amenez-le-moi. Je lui ordonnerai de se taire car c'est un homme qui est payé par moi. J'écrirai à mes gens que je suis parti moi aussi à Bénévent. Si jamais le Grec avait déjà alerté le préfet je déclarerai à celui-ci que c'est moi-même qui ai tué Croton et que ce dernier m'a fracturé le bras. C'est ce que je ferai, par les mânes de mon père et de ma mère ! Vous pouvez donc rester ici en toute sécurité, pas un seul cheveu ne tombera de vos têtes. Faites-moi venir au plus vite le Grec qui s'appelle Chilon Chilonidès !

— En ce cas, Glaucus restera auprès de toi, seigneur, décréta Crispus. Avec la veuve, ils prendront soin de toi.

Vinicius fronça encore plus fortement les sourcils.

— Écoute bien ce que je vais te dire, vieil homme, dit-il. Je te dois de la reconnaissance et tu me sembles être un honnête homme plein de bonté, mais tu ne me découvres pas le fond de ta pensée. Tu crains que je ne fasse appel à mes esclaves et ne leur ordonne de prendre Lygie, N'est-ce pas cela ?

— C'est bien cela ! reconnut Crispus avec une certaine sévérité.

— Alors prends note que je parlerai avec Chilon en votre présence et en votre présence aussi j'écrirai une lettre à mes gens pour leur annoncer que je suis parti, et que, par la suite, je n'aurai pas d'autres messagers que vous... Réfléchis bien à cela et ne m'irrite pas plus longtemps.

Il s'exaspéra, son visage se crispa de colère, puis il continua en s'emportant :

— Croyais-tu donc que j'allais nier que je voulais rester pour la voir ?... N'importe quel imbécile même le devinerait si je le niais. Mais je ne la prendrai plus par la force... À toi, je te dirai autre chose. Si elle ne reste pas ici, avec cette main valide que voilà, j'arracherai les bandages de mon bras, je n'accepterai ni aliment ni boisson, et que ma mort retombe sur toi et sur tes frères. Pourquoi m'as-tu pansé ? Pourquoi n'as-tu pas ordonné de me tuer ?

Il pâlit de colère et d'affaiblissement. Mais Lygie, qui avait entendu toute la conversation et qui était sûre que Vinicius mettrait ses menaces à exécution, s'effraya. Elle n'eût voulu pour rien au monde le voir mourir. Blessé et désarmé, il ne lui inspirait que de la pitié et non de la peur. Vivant depuis sa fuite parmi des gens plongés dans

une constante exaltation religieuse, qui ne rêvaient que de sacrifices, de dévouement et de miséricorde infinie, elle s'était imprégnée elle-même de ce nouveau souffle au point que cela lui remplaça sa maison, sa famille, son bonheur perdu, et, en même temps, fit d'elle une de ces vierges chrétiennes qui allaient, plus tard, changer la vieille âme du monde. Vinicius avait trop marqué sa destinée et s'était trop imposé à elle pour qu'elle pût l'oublier. Elle passait des journées entières à penser à lui, et priait parfois Dieu que vienne le moment où, en accord avec l'enseignement reçu, elle pourrait lui rendre le bien pour le mal, la charité pour la persécution, le faire fléchir, l'amener au Christ et le sauver. Et maintenant, il lui semblait que ce moment était justement venu, et que ses prières avaient été exaucées.

Elle s'approcha donc de Crispus et, le visage comme inspiré, elle lui parla comme si une autre voix eut parlé par sa bouche :

— Crispus, qu'il reste parmi nous, et nous nous resterons avec lui tant que le Christ ne l'aura pas guéri.

Face à cette exaltation, le vieux prêtre, habitué à voir en tout le souffle de Dieu, pensa aussitôt qu'une force supérieure s'exprimait à travers elle et, le cœur rempli de crainte, il baissa sa tête grisonnante.

— Qu'il en soit comme tu dis, lui concéda-t-il.

Cette prompte obéissance de Crispus fit sur Vinicius, qui ne quittait pas Lygie des yeux, une étrange et profonde impression. Il lui sembla que Lygie était parmi les chrétiens une sorte de sibylle ou de prêtresse que l'on honorait et à laquelle on obéissait. Et malgré lui, il éprouva le même sentiment. À l'amour qu'il avait pour elle se mêlait maintenant comme une crainte, face à laquelle l'amour même devenait presque de l'insolence. Il était avec cela incapable de se faire à l'idée que leur relation avait changé, que maintenant ce n'était pas elle qui dépendait de lui mais que lui dépendait de son bon vouloir à elle, qu'il gisait, malade, que son orgueil était brisé, qu'il avait cessé d'être l'agresseur conquérant et qu'il était comme un enfant sans défense sous sa protection. Une relation semblable avec toute autre personne eût été pour cette nature fière et autoritaire, une humiliation ; avec Lygie pourtant, non seulement il n'en ressentait aucune, mais il lui était encore reconnaissant comme on l'est envers son maître. C'étaient des sentiments inouïs en lui, qui, la veille encore, lui eussent paru impensables et qui, même en ce moment, l'eussent surpris s'il avait pu s'en rendre compte clairement. Mais il ne demandait pas pourquoi il en était ainsi, comme si ce fut une chose tout à fait naturelle, et il se sentait seulement heureux de rester.

Il eût voulu remercier Lygie, avec gratitude et encore avec un autre sentiment qui lui était tellement inconnu qu'il ne savait même pas le nommer, parce que c'était tout simplement de l'humilité. Mais l'emportement auquel il avait cédé auparavant, l'avait tellement

épuisé qu'il fut incapable de parler et ne la remercia que des yeux dans lesquels brillait la joie de rester auprès d'elle et de pouvoir la regarder demain, après-demain, peut-être longtemps. Cette joie n'était troublée que par la crainte de perdre ce qu'il avait acquis, crainte si forte que lorsque Lygie, au bout d'un moment, lui apporta de nouveau de l'eau et que l'envie le prit de lui saisir la main, il eut peur de le faire, il eut peur, lui, Vinicius qui, au festin donné chez César, avait baisé sa bouche en usant de la force, lui qui, lorsqu'elle avait fui, s'était promis qu'il la traînerait par les cheveux au *cubiculum* ou la ferait fouetter.

CHAPITRE XXIV

Vinicius commença à craindre aussi que quelque aide prématurée ne vînt anéantir sa joie. Chilon avait pu avertir le préfet de la ville ou ses affranchis de sa disparition et, dans ce cas, une incursion de vigiles était probable. À vrai dire, l'idée l'effleura qu'il pourrait alors ordonner de saisir Lygie et de l'enfermer chez lui, mais il sentait qu'il ne devait pas le faire, et qu'il ne le pourrait. C'était un homme arbitraire, insolent et passablement dépravé, et qui pouvait être, le cas échéant, inexorable, mais ce n'était, néanmoins, ni un Tigellin ni un Néron. La vie militaire lui avait laissé un certain sens de la justice, de la loyauté et assez de conscience pour comprendre qu'un tel procédé serait quelque chose de monstrueusement vil. Il eût pu être capable de le commettre dans un accès de colère et en pleine force mais, en ce moment, il était tout à la fois attendri et malade, il lui importait donc seulement que nul ne se dressât entre lui et Lygie.

Il remarqua que depuis que Lygie avait intercédé en sa faveur, ni elle ni Crispus n'exigeaient de lui aucune assurance, comme s'ils étaient certains qu'en cas de besoin, une force surnaturelle les défendrait. Vinicius, dans la tête duquel la différence entre le possible et l'impossible avait commencé à se brouiller et à s'estomper depuis qu'il avait, à l'Ostrianum, entendu l'enseignement et le récit de l'Apôtre, n'était pas loin d'admettre que cela pût se produire. Néanmoins, faisant appel à sa lucidité, il rappela lui-même ce qu'il avait dit du Grec, et demanda de nouveau qu'on lui amenât Chilon.

Crispus y consentit et l'on décida d'envoyer Ursus. Vinicius, qui les derniers jours avant l'Ostrianum avait, quoique sans succès, envoyé plusieurs fois ses esclaves chez Chilon, indiqua exactement au Lygien où se trouvait le logis du Grec, puis, ayant écrit quelques mots sur une tablette, il dit en s'adressant à Crispus :

— Je lui donne cette tablette parce que c'est un homme soupçonneux et rusé. Quand je le mandais, il faisait répondre à mes gens qu'il n'était pas chez lui, et c'était ainsi chaque fois que, n'ayant pas de bonnes nouvelles, il craignait ma colère.

— Pourvu que je le trouve, je le ramènerai qu'il le veuille ou non, répondit Ursus.

Puis, ayant pris son manteau, il sortit à la hâte.

Il n'était pas facile, même quand on avait les meilleures indications, de retrouver quelqu'un à Rome, mais, son instinct

d'homme des forêts l'aidant, Ursus, qui par ailleurs connaissait bien la ville, se trouva bientôt dans le logement de Chilon.

Cependant il ne le reconnut pas. Il ne l'avait vu qu'une seule fois dans sa vie, et encore de nuit. Et puis, l'autre vieillard hautain et sûr de lui qui l'avait incité à assassiner Glaucus ressemblait si peu au Grec, plié en deux de peur, que personne n'eût pu supposer qu'ils étaient une seule et même personne. Aussi, s'étant aperçu qu'Ursus le regardait comme s'il lui était tout à fait étranger, Chilon se remit-il de sa frayeur. La vue de la tablette avec l'écriture de Vinicius le rassura encore plus. Au moins, il ne risquait pas d'être soupçonné de lui avoir à dessein tendu une embûche. Il se dit aussi que, visiblement, les chrétiens n'avaient pas tué Vinicius parce qu'ils n'avaient pas osé lever la main sur un personnage aussi illustre.

« Par conséquent, Vinicius me protégera, moi aussi, en cas de besoin, se dit-il, car, de toute évidence, il ne m'appelle pas pour me faire tuer. »

Ayant repris quelque peu courage, il demanda :

— Dis-moi, brave homme, mon ami, le noble Vinicius, n'a-t-il pas envoyé une litière pour moi ? J'ai les jambes enflées et je ne puis aller aussi loin.

— Non, répondit Ursus, nous irons à pied.

— Et si je refuse ?

— Ne le fais pas car il faut que tu viennes.

— J'irai, mais de mon propre gré. Autrement, personne ne m'obligerait, car je suis un homme libre et un ami du préfet de la ville. En tant que sage, je possède aussi les moyens de résister à la violence ; je sais aussi métamorphoser les hommes en arbres et en animaux. Mais j'irai, j'irai ! Je vais mettre seulement un manteau un peu plus chaud et un capuchon pour que les esclaves de ce quartier ne me reconnaissent pas, car autrement ils m'arrêteraient continuellement pour me baiser les mains.

Cela dit, il mit un autre manteau, se couvrit la tête d'un large capuchon gaulois, de crainte qu'Ursus ne reconnaisse ses traits lorsqu'ils sortiraient au grand jour.

— Où me conduis-tu ? demanda-t-il à Ursus en cours de route.

— Au Transtévère.

— Je suis depuis peu à Rome et je n'y suis jamais allé, mais là aussi il doit y avoir des gens qui aiment la vertu.

Ursus, qui était un homme naïf et qui avait entendu Vinicius dire que le Grec avait été avec lui au cimetière d'Ostrianum, et qui par la suite l'avait vu entrer avec Croton dans la maison où Lygie habitait, s'arrêta un moment et lui dit :

— Ne mens pas, vieil homme, car tu étais aujourd'hui avec Vinicius à l'Ostrianum et devant notre portail.

— Ah ! se reprit Chilon, ainsi, votre maison se trouve au Transtévère ? Arrivé à Rome il n'y a pas longtemps, je ne connais pas très bien les noms des divers quartiers. Oui, mon ami ! j'étais devant votre portail et j'y conjurais Vinicius, au nom de la vertu, de ne pas entrer chez vous. Je suis allé aussi à l'Ostrianum, et sais-tu pourquoi ? Eh bien voilà : depuis un certain temps, je m'évertue à convertir Vinicius, et j'ai voulu qu'il entende le doyen des apôtres. Puisse la lumière pénétrer dans son âme et la tienne ! Tu es chrétien, n'est-ce pas, et tu désires, n'est-ce pas, que la vérité triomphe du mensonge.

— C'est ça, répondit Ursus avec humilité.

Chilon retrouva tout à fait son aplomb.

— Vinicius est un puissant seigneur, poursuivit-il, et un ami de César. Il obéit encore souvent aux incitations d'un mauvais génie, mais s'il tombait un seul cheveu de sa tête, César se vengerait sur tous les chrétiens.

— Une force bien plus grande nous protège.

— C'est juste ! Très juste ! Mais que comptez-vous faire de Vinicius ? demanda Chilon pris d'une nouvelle inquiétude.

— Je ne sais pas. Le Christ nous commande la miséricorde.

— Très bien dit. Ne l'oublie jamais, car autrement tu grilleras en enfer comme un boudin sur la poêle.

Ursus poussa un soupir. Chilon, pour sa part, songea qu'il ferait toujours ce qu'il voudrait de cet homme redoutable dans un premier mouvement de colère.

Désireux d'apprendre comment les choses s'étaient passées lors de l'enlèvement de Lygie, il continua de l'interroger sur un ton de juge sévère :

— Comment avez-vous agi avec Croton ? Parle et n'invente pas.

Ursus soupira une seconde fois.

— Vinicius te le dira.

— Ce qui veut dire que tu l'as poignardé d'un coup de couteau ou tué avec un gourdin ?

— J'étais sans arme.

Le Grec ne put s'empêcher d'admirer la force herculéenne de ce barbare.

— Que Pluton te... Je voulais dire : que le Christ te pardonne !

Ils continuèrent leur chemin en silence. Au bout d'un moment, Chilon reprit :

— Moi, je ne te trahirai pas, mais prends garde aux vigiles.

— Je crains le Christ, mais pas les vigiles.

— Et c'est juste. Il n'est de plus grave faute que le meurtre.

— Je prierai pour toi mais je ne sais même pas si ma prière servira à grand-chose, à moins que tu ne fasses le serment de ne jamais, dans ta vie, lever le doigt sur quiconque.

— Moi, de toute façon, je n'ai pas tué volontairement, répondit Ursus.

Pourtant, Chilon qui désirait, à tout hasard, se mettre à l'abri de quelque mésaventure, ne cessa de dégoûter Ursus du meurtre et de l'encourager à prêter serment qu'il ne tuerait point. Il s'enquêrait aussi de Vinicius, mais le Lygien répondait à contrecœur à ses questions, répétant qu'il entendrait ce qu'il devrait entendre de la bouche même de Vinicius. Tout en parlant ainsi, ils parcoururent la longue distance qui séparait le logis du Grec du Transtévère, et se trouvèrent devant la maison où on les attendait. Le cœur de Chilon recommença à s'affoler. Dans sa peur, il lui sembla qu'Ursus lui lançait des regards voraces. « Mince consolation, se disait-il, s'il me tue sans le vouloir ; en tout cas, je préférerais qu'il fût frappé de paralysie, et avec lui tous les Lygiens. Fasse Zeus qu'il en soit ainsi, si tu en es capable. » Tout en délibérant de la sorte, il s'emmitouflait de plus en plus dans sa bure gauloise, et répétait qu'il craignait le froid. Enfin, lorsqu'ils eurent traversé le vestibule et la première cour, et se furent trouvés dans le corridor qui conduisait au petit jardin de la maisonnette, Chilon s'arrêta brusquement et dit :

— Permets-moi de reprendre haleine, sinon, je ne pourrai parler à Vinicius et lui prodiguer de conseils salutaires.

Cela dit, il s'arrêta. Bien qu'il se fût répété qu'il n'encourait aucun danger, à la seule pensée de se trouver parmi ces gens mystérieux qu'il avait vus à l'Ostrianum, ses jambes flageolaient.

En cet instant, des chants entonnés dans la maisonnette parvinrent à leurs oreilles.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Chilon.

— Tu dis que tu es chrétien et tu ne sais pas que nous avons coutume à chaque repas d'adorer notre Sauveur par des chants, lui répondit Ursus. Myriam doit être déjà rentrée avec son fils, et peut-être aussi que l'Apôtre est avec eux, car il rend tous les jours visite à la veuve et à Crispin.

— Conduis-moi tout droit auprès de Vinicius.

— Vinicius est dans la pièce où se trouve tout le monde car c'est la seule qui soit plus grande ; le reste, ce ne sont que de sombres *cubicula* où nous n'allons que pour dormir. Entrons ! tu te reposeras à l'intérieur.

Ils entrèrent. Comme c'était un soir brumeux d'hiver, la pièce était assez obscure, mal éclairée par la flamme de quelques veilleuses. Vinicius se douta, plus qu'il ne reconnut dans l'homme encapuchonné, que c'était Chilon. Celui-ci, ayant vu dans le coin de la pièce le lit sur lequel était couché Vinicius, se précipita aussitôt vers lui sans regarder les autres personnes présentes, comme s'il était convaincu qu'il serait le plus en sécurité près de lui.

— Oh ! seigneur ! Pourquoi n'as-tu pas suivi mes conseils ? s'exclama-t-il en joignant les mains.

— Tais-toi, lui répliqua Vinicius, et écoute-moi bien !

Dardant sur Chilon un regard fulgurant, il se mit à lui parler lentement et distinctement comme s'il voulait que chacune de ses paroles fut comprise comme un ordre et restât gravée une fois pour toutes dans sa mémoire :

— Croton s'est jeté sur moi pour m'assassiner et me dépouiller, tu me comprends ! Alors, je l'ai tué, et ces gens ont pansé les blessures qu'il m'a faites dans la lutte.

Chilon comprit aussitôt que si Vinicius parlait ainsi c'est qu'il en était sans doute convenu avec les chrétiens, et, qu'en ce cas il voulait qu'on le crût. Il le lut aussi sur le visage de Vinicius, ce qui fit que, sans manifester le moindre doute ni étonnement, il leva les yeux et s'exclama :

— C'était, seigneur, un fieffé coquin ! Je t'avais pourtant averti de ne pas lui faire confiance. Il restait sourd à tous mes enseignements. Dans tout l'Hadès, il n'y a pas de supplices assez durs pour lui. Car quand on ne peut être un honnête homme, on est forcément en quelque sorte un scélérat et à qui est-il le plus difficile de devenir honnête sinon à un scélérat ?

Attaquer son bienfaiteur, un seigneur aussi magnanime... ô dieux !...

Sur ce, il se tut s'étant rappelé qu'il avait dit à Ursus en cours de route qu'il était chrétien.

Vinicius reprit :

— Sans le *sica* que j'avais sur moi, il m'aurait tué.

— Je bénis l'instant où je t'ai conseillé de prendre au moins un couteau.

Vinicius porta sur le Grec un regard inquisiteur et lui demanda :

— Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

— Comment ? Ne te l'ai-je pas dit, seigneur, que j'ai fait des vœux pour ta santé ?

— Et rien de plus ?

— Je m'apprêtais justement à partir te faire une visite lorsque ce brave homme est arrivé chez moi et m'a dit que tu me mandais.

— Voici une tablette. Tu iras chez moi et tu la remettras à mon affranchi. Il y est écrit que je suis parti à Bénévent. Tu diras de ta part à Demas que je l'ai fait ce matin, appelé par une lettre pressante de Pétrone.

Il répéta avec insistance :

— Je suis parti à Bénévent, as-tu compris ?

— Tu es parti, seigneur ! Ce matin, je t'ai même fait mes adieux à la Porta Capena et, depuis ton départ, j'éprouve un tel regret que si ta

magnanimité ne l'apaise pas, j'en pleurerai à mourir comme l'infortunée épouse de Zéthos le fit de chagrin après avoir tué Ityle.

Vinicius, quoique malade et accoutumé à l'échine souple du Grec, ne put réprimer un sourire. Il se réjouissait de plus de voir que Chilon n'avait eu aucune difficulté à le comprendre, aussi lui dit-il :

— Alors j'ajouterai qu'on te donne de quoi te consoler. Donne-moi une veilleuse.

Chilon, déjà tout à fait rassuré, se leva, fit quelques pas en direction de la cheminée, décrocha du mur une des veilleuses allumées.

Mais pendant qu'il le faisait, son capuchon glissa de sa tête et la lumière tomba en plein sur son visage. Glaucus soudain bondit de son banc et se dressa devant lui.

— Tu ne me reconnais pas, Céphas ? s'écria-t-il.

Et il y avait dans sa voix quelque chose de si effroyable qu'un frisson parcourut le corps de toutes les personnes présentes.

Chilon leva la veilleuse et la fit presque aussitôt tomber par terre, puis il se plia en deux et se mit à gémir :

— Je ne suis pas... je ne suis pas lui !... Pitié !...

Glaucus se tourna vers les convives et leur dit :

— Voici l'homme qui m'a vendu et a causé ma perte et celle de ma famille...

Son histoire était bien connue et de tous les chrétiens et de Vinicius, qui ne s'était pas douté qui était Glaucus pour la bonne raison que, perdant constamment connaissance lors du pansement de ses blessures, il n'avait pas entendu prononcer son nom. Pour Ursus, ce bref instant et les paroles de Glaucus furent comme un éclair dans les ténèbres. Il reconnut Chilon, et d'un bond, se trouva près de lui ; il le saisit alors par les bras et, les tirant en arrière, il s'écria :

— C'est lui qui m'a poussé à tuer Glaucus !

— Pitié ! gémissait Chilon, je vous rendrai... Seigneur ! supplia-t-il en tournant sa tête vers Vinicius, sauve-moi ! Je t'ai fût confiance, intercède en ma faveur !... Ta lettre... je la remettrai Seigneur ! seigneur !...

Vinicius qui regardait ce qui se passait dans une totale indifférence, d'abord parce qu'il n'ignorait pas tous les méfaits du Grec, et ensuite, parce que son cœur ne connaissait pas la pitié, dit à ceux qui l'entouraient :

— Enterrez-le dans le jardin. Quelqu'un d'autre portera ma lettre.

Chilon crut entendre son arrêt de mort. Ses os commencèrent à craquer dans les terribles mains d'Ursus ; de douleur, ses yeux s'embuèrent de larmes.

— Au nom de votre Dieu ! pitié ! criait-il. Je suis chrétien !... *Pax vobiscum* !... Je suis chrétien, et si vous ne me croyez pas, baptisez-

moi encore une fois, encore deux fois, encore dix fois ! Glaucus, c'est une erreur ! Permettez-moi de parler ! Faites de moi un esclave... Ne me tuez pas ! Pitié !...

Sa voix, s'étranglant de douleur, faiblissait de plus en plus quand, soudain, l'Apôtre Pierre se leva de table. Pendant un moment, il branla sa tête blanche, l'abaissant sur sa poitrine, ferma les yeux, puis les ouvrit et dit au milieu du silence :

— Le Sauveur nous a dit : « Si ton frère vient à pécher contre toi, reprends-le ; et s'il se repent, pardonne-lui. Et s'il pèche contre toi sept fois le jour, et que sept fois il revienne à toi disant : je me repens, tu lui pardonneras. »

Après quoi, il se fit un silence encore plus grand.

Glaucus, debout, se cachait le visage de ses mains. Il le découvrit enfin et dit :

— Céphas, que Dieu te pardonne le mal que tu m'as fait comme moi, je te le pardonne au nom du Christ.

Ursus, lâchant les bras du Grec, ajouta aussitôt :

— Que le Sauveur me soit miséricordieux comme je te pardonne moi aussi.

Chilon tomba à terre et, s'appuyant sur ses mains, il tournait la tête comme un animal pris au piège, regardant autour de lui et attendant d'où viendrait la mort. Il n'en croyait pas encore ses yeux et ses oreilles et n'osait espérer obtenir leur pardon.

Peu à peu pourtant, il reprit conscience, seules ses lèvres exsangues tremblèrent encore d'effroi. L'Apôtre ajouta :

— Va en paix !

Chilon se releva mais ne put encore parler. Machinalement, il s'approcha du lit de Vinicius comme s'il cherchait encore protection auprès de lui car il n'avait pas eu le temps de réaliser que celui-ci, bien qu'il eût profité de ses services et fût en quelque sorte son complice, l'avait condamné alors que ceux précisément contre lesquels il avait agi lui avaient pardonné. Cette pensée devait lui traverser l'esprit plus tard. En cet instant, son regard reflétait seulement l'étonnement et la défiance. Bien qu'il se fut aperçu qu'on lui avait pardonné, il voulut quitter au plus vite ces gens incompréhensibles dont la bonté l'effrayait presque tout autant que l'eût effrayé la cruauté. Il lui sembla que s'il restait plus longtemps, il pourrait de nouveau se passer quelque chose d'imprévu, aussi se tenant auprès de Vinicius, lui dit-il d'une voix entrecoupée :

— Donne-moi la lettre, seigneur ! Donne-la-moi !

Ayant saisi la tablette que lui tendit Vinicius, il se prosterna devant les chrétiens, puis devant le malade, et furtivement, frôlant le mur, il sortit.

Lorsque, dans le petit jardin, l'obscurité l'enveloppa, la peur lui

hérissa de nouveau les cheveux sur la tête car il était sûr qu'Ursus se précipiterait à sa suite et le tuerait à la faveur de la nuit. Il eût déguerpi mais ses jambes refusaient de lui obéir, et bientôt, elles devinrent comme paralysées car Ursus se dressait réellement devant lui.

Chilon tomba le visage à terre et se mit à gémir.

— Urbain... Au nom du Christ...

Mais Urbain lui dit :

— N'aie pas peur. L'Apôtre m'a commandé de te conduire jusqu'à la porte afin que tu ne t'égaras dans l'obscurité, et si tu manques de force, je te reconduirai jusque chez toi.

Chilon leva son visage vers Ursus.

— Que dis-tu ? Quoi ?... Tu ne me tueras pas ?

— Non ! Je ne te tuerai pas, et si je t'ai empoigné un peu trop fortement et si je t'ai fait mal aux os, pardonne-moi.

— Aide-moi à me relever, dit le Grec. Tu ne me tueras pas ? Dis-moi. Conduis-moi jusqu'à la rue, après, j'irai tout seul.

Ursus le releva de terre comme une plume et le remit sur ses jambes, puis il le conduisit à travers un passage obscur dans une autre cour et de là, dans un vestibule, puis dans la rue. Dans le corridor, Chilon se répétait de nouveau : « C'en est fini de moi ! », et ce n'est que lorsqu'ils se trouvèrent dans la rue, qu'il se remit de sa peur et dit :

— À partir de là, j'irai tout seul.

— Que la paix soit avec toi !

— Et avec toi, et avec toi !... Laisse-moi souffler.

Ursus parti, il respira profondément. Il se tâta la taille et les hanches comme s'il voulait se convaincre qu'il vivait bien, et il s'élança au pas de charge droit devant lui.

Au bout d'une cinquantaine de pas, il s'arrêta soudain et se demanda :

— Mais enfin, pourquoi ne m'ont-ils pas tué ?

Et bien qu'il eût déjà discuté de l'enseignement chrétien avec Euricius, et bien qu'il eût eu une conversation à ce sujet avec Ursus au bord du fleuve et malgré tout ce qu'il avait entendu à l'Ostrianum, Chilon ne parvenait pas à trouver de réponse à cette question.

CHAPITRE XXV

Vinicius, lui non plus, n'arrivait pas à réaliser ce qui s'était passé et, tout au fond de lui-même, il était non moins étonné que Chilon. Car, que ces mêmes gens l'eussent traité comme ils l'avaient fait et, qu'au lieu de se venger sur lui de son agression, ils eussent pansé ses blessures avec sollicitude, il l'attribuait en partie à la religion qu'ils professaient, beaucoup, à Lygie et, un peu, à sa grande importance. Mais leur attitude envers Chilon dépassait carrément son entendement en ce qui concerne la capacité des hommes à pardonner. Et lui aussi se demandait pourquoi ils n'avaient pas tué le Grec. Ils auraient pourtant pu le faire en toute impunité. Ursus l'eût enterré dans le jardin ou encore, la nuit, il l'eût jeté dans le Tibre qui, en ces temps d'excès nocturnes auxquels se livrait César lui-même, rejetait si souvent, le matin, des cadavres humains, que nul ne cherchait à savoir d'où ils venaient. De plus, selon Vinicius, les chrétiens non seulement auraient pu, mais encore auraient dû tuer Chilon. La pitié n'était pas, à vrai dire, tout à fait étrangère au monde auquel appartenait le jeune patricien. Les Athéniens avaient, en effet, édifié un autel à cette vertu, et s'étaient longtemps opposés aux combats de gladiateurs à Athènes. Il arrivait aussi, à Rome, que des vaincus fussent graciés, comme ce fut le cas, par exemple, de Callicrate, roi des Bretons, qui, fait prisonnier sous Claude, et pourvu largement par ce dernier, vécut libre dans la ville. Mais se venger d'une offense personnelle semblait à Vinicius, comme à tous, légitime et justifié. Y renoncer serait tout à fait contraire à sa nature. Il avait à vrai dire, lui aussi, entendu à l'Ostrianum qu'il fallait aimer même ses ennemis, mais il considérait cela comme une théorie sans importance dans la vie. Et encore maintenant, l'idée l'effleura que l'on n'avait pas tué Chilon peut-être parce que c'était une période de fête, ou parce que la lune était à son quartier pendant lequel il ne convenait pas aux chrétiens de tuer. Il avait entendu dire qu'il était des périodes auxquelles divers peuples n'avaient même pas le droit de mener des guerres. Mais alors, pourquoi n'avait-on pas remis le Grec aux mains de la justice, pourquoi l'Apôtre avait-il dit que si quelqu'un avait péché sept fois, il fallait lui pardonner sept fois, et pourquoi Glaucus avait-il dit à Chilon : « Que Dieu te pardonne comme je te pardonne » ? Pourtant Chilon lui avait fait le mal le plus effroyable qu'un homme puisse faire à un autre homme, et à la seule pensée de ce qu'il ferait, lui, Vinicius,

à quelqu'un qui, par exemple, aurait tué Lygie, son sang ne fit qu'un tour : il n'y aurait pas de châtiments assez durs qu'il n'infligerait pour venger sa mort. Et l'autre avait pardonné ! Et Ursus avait, lui aussi, pardonné, lui qui, au fond, pouvait tuer à Rome qui bon lui semblait tout à fait impunément, pour ensuite ne tuer que le roi du bosquet de Némi et prendre sa place... Le gladiateur élevé à cette dignité, à laquelle on n'accédait qu'au moyen du meurtre du « roi » précédent, résisterait-il à Ursus auquel Croton n'avait pas résisté ? Il n'y avait qu'une seule réponse à toutes ces questions : ils n'avaient pas tué à cause d'une grande bonté, d'une bonté comme jamais il n'y en avait eu de semblable dans le monde, et à cause d'un amour infini pour les hommes, amour qui leur commandait de s'oublier eux-mêmes, d'oublier les offenses reçues, leur propre bonheur, leur propre infortune, et de vivre pour les autres. Vinicius avait entendu à l'Ostrianum parler de la récompense que ces gens en obtiendraient mais cela dépassait son entendement. Il considérait au contraire que cette vie terrestre, remplie du devoir de renoncer à tout ce qui était bon et agréable au profit des autres, devait être misérable. Aussi y avait-il, dans le jugement qu'il portait en cet instant sur les chrétiens, non seulement, au plus haut point, de la stupéfaction, mais aussi de la pitié et comme un soupçon de mépris. Ils lui semblaient être des brebis qui, tôt ou tard, allaient être dévorées par les loups, alors que sa nature romaine était incapable d'avoir de l'estime pour ceux qui se laissaient dévorer. Une chose cependant le frappa. Après le départ de Chilon, une profonde joie éclaira tous les visages. L'Apôtre s'approcha de Glaucus et, imposant sa main sur sa tête, il lui dit :

— Le Christ a triomphé en toi !

Glaucus leva au ciel des yeux si confiants et radieux qu'on aurait dit qu'un grand bonheur inattendu l'inondait. Vinicius qui n'aurait compris que la joie d'une vengeance assouvie, le regardait de ses yeux agrandis par la fièvre, un peu comme on regarderait un fou. Il vit aussi, et il vit non sans une indignation intérieure, Lygie poser ses lèvres princières sur la main de cet homme dont l'apparence était celle d'un esclave, et il lui sembla que l'ordre de ce monde se renversait totalement. Puis survint Ursus qui raconta comment il avait reconduit Chilon jusqu'à la rue, et qu'il lui avait demandé pardon pour la douleur qu'il avait dû causer à ses os, ce qui lui valut la bénédiction de l'Apôtre, tandis que Crispus déclarait que c'était une journée de grande victoire. À ces mots, Vinicius perdit complètement le fil de ses pensées.

Mais lorsque Lygie lui tendit de nouveau une boisson rafraîchissante, il retint un moment sa main et lui demanda :

— M'as-tu pardonné, toi aussi ?

— Nous, chrétiens, nous t'avons pardonné. Nous n'avons pas le

droit de garder de la rancune dans nos cœurs.

— Lygie, dit alors Vinicius, quel que soit ton Dieu, je l'honorerai d'une hécatombe rien que parce qu'il est ton Dieu.

Elle lui répondit :

— Tu l'honoreras en ton cœur lorsque tu l'aimeras.

— Rien que parce que c'est le tien, répéta-t-il d'une voix plus faible.

Puis il ferma les paupières car il était de nouveau pris de faiblesse.

Lygie sortit, mais revint au bout d'un moment et, s'approchant, elle se pencha sur lui pour voir s'il dormait. La sentant toute proche, Vinicius ouvrit les yeux et sourit ; elle y posa légèrement la main comme si elle voulait l'inciter à dormir. Une grande douceur l'envahit, mais il se sentit en même temps plus fortement malade. Et il l'était réellement. La nuit était déjà tout à fait tombée et, avec elle, survint une poussée de fièvre. Ne pouvant de ce fait s'endormir, il suivait Lygie du regard, partout où elle allait. Parfois, il sombrait dans un demi-sommeil dans lequel il voyait et entendait tout ce qui se passait autour de lui, mais dans lequel la réalité se mêlait aux hallucinations de la fièvre. Il lui sembla donc que dans un vieux cimetière abandonné, se dressait un temple en forme de tour, et que Lygie en était la prêtresse. Ne la quittant pas des yeux, il la vit au sommet de la tour, un luth à la main, toute baignée de lumière, semblable aux prêtresses qui, la nuit, chantaient des hymnes à la lune, et qu'il avait vues en Orient. Lui-même grimpait avec beaucoup d'effort un escalier sinueux, pour l'enlever tandis que Chilon rampait derrière lui en claquant des dents d'effroi et en répétant : « Ne fais pas cela, seigneur, car c'est une prêtresse et Lui la vengera... » Vinicius ne savait pas qui était ce Lui, il comprenait toutefois qu'il allait commettre un sacrilège, et éprouva aussi une immense frayeur. Mais lorsqu'il atteignit la balustrade qui entourait le sommet de la tour, l'Apôtre à la barbe argentée se dressa soudain auprès de Lygie et dit : « Ne lève pas la main sur elle car elle m'appartient. » Cela dit, il s'en alla avec elle dans le sillage de la lueur lunaire, comme sur un chemin menant au ciel, tandis que lui, Vinicius, tendant les mains vers eux, se mit à les supplier de l'emmener.

Sur ce, il se réveilla, reprit ses esprits et commença à regarder devant lui. Le feu de bois, sur de hauts chenets, brûlait déjà faiblement mais jetait une lueur assez vive. Tous étaient assis devant l'âtre, se chauffant car la nuit était fraîche et la pièce, assez froide. Vinicius voyait la buée que faisait leur souffle.

L'Apôtre était assis au milieu d'eux, Lygie se trouvait à ses genoux, assise sur un bas tabouret ; puis, autour d'eux, il y avait Glaucus, Crispus, Myriam ; aux extrémités, d'un côté Ursus, de l'autre Nazaire, le fils de Myriam, un jeune garçon au visage ravissant et aux longs

cheveux noirs lui tombant jusqu'aux épaules.

Lygie écoutait, les yeux fixés sur l'Apôtre, toutes les têtes étaient tournées vers lui qui disait quelque chose à voix basse. Vinicius se mit à le dévisager avec une sorte de crainte superstitieuse, guère moins grande que la peur qu'il éprouva dans son rêve fiévreux. L'idée lui traversa l'esprit qu'il avait, dans sa fièvre, pressenti la vérité, et que ce vénérable nouveau venu d'une lointaine contrée lui enlevait réellement Lygie et la menait quelque part sur des chemins inconnus. Il était de même certain que le vieillard parlait de lui, et que, peut-être, leur conseillait-il d'éloigner Lygie de lui ; il lui semblait en effet impossible que quelqu'un puisse parler d'autre chose, aussi, concentrant toute son attention, se mit-il à écouter les paroles de Pierre.

Or il se trompait complètement car l'Apôtre parlait de nouveau du Christ.

« Ils ne vivent que par lui ! » se dit Vinicius.

Le vieillard racontait comment on avait saisi le Christ.

Des soldats et des serviteurs des prêtres étaient venus Le capturer. Lorsque le Sauveur leur demanda qui ils cherchaient, ils répondirent : « Jésus de Nazareth ! » Lorsqu'il leur dit : « C'est moi ! », ils tombèrent la face à terre, n'osant porter la main sur Lui, et c'est seulement après avoir une seconde fois posé la question qu'ils Le saisirent.

Ici, l'Apôtre s'interrompt et, tendant ses mains vers le foyer, il poursuit :

— La nuit était fraîche comme aujourd'hui, mais je bouillais de colère ; j'ai donc dégainé mon sabre pour Le défendre, et j'ai coupé une oreille à un serviteur de l'archiprêtre. Je L'aurais défendu plus que ma propre vie s'il ne m'avait dit : « Remets ton sabre dans son fourreau. Ne dois-je pas boire le calice que m'a donné mon Père ?... » C'est alors qu'on L'a saisi et ligoté...

Après ces mots, il porta ses mains à son front et se tut, voulant maîtriser l'afflux de ses souvenirs avant de continuer son récit Ursus, ne pouvant se contenir, se leva brusquement et, avec le tisonnier, attisa le feu dans l'âtre, provoquant une pluie d'étincelles d'or, puis il se rassit et s'écria :

— Il arriverait ce qu'il arriverait, mais je... !

Il s'interrompt soudain car Lygie avait posé un doigt sur ses lèvres. Il haleta seulement. On voyait cependant qu'il se révoltait en son âme et que, bien que toujours prêt à baiser les pieds de l'Apôtre, il ne pouvait, en son for intérieur, approuver un tel comportement car si l'on avait en sa présence porté la main sur le Sauveur, alors, cette nuit-là, il les aurait tous mis en pièces, les soldats, les serviteurs des prêtres et la valetaille... Ses yeux s'emplirent de larmes à cette seule pensée, autant de chagrin que de déchirement car d'une part, pensait-

il, non seulement il eût défendu lui-même le Sauveur mais encore il eût appelé à son aide les Lygiens, intrépides gaillards, mais d'autre part, s'il eût fait cela, il eût désobéi au Sauveur et eût empêché le rachat du monde.

C'est bien pour cela qu'il ne put refouler ses larmes.

Au bout d'un moment, Pierre, ayant ôté ses mains de son front, continua son récit tandis que Vinicius retombait dans un demi-sommeil fiévreux. Ce qu'il venait d'entendre se mêla avec ce que l'Apôtre avait dit la nuit précédente à l'Ostrianum au sujet de l'apparition du Christ sur le bord du lac de Tibériade, il vit donc une vaste étendue d'eau sur laquelle voguait une barque de pêcheurs dans laquelle se trouvaient Pierre et Lygie. Lui-même nageait de toutes ses forces derrière eux, mais la douleur ressentie dans son bras cassé l'empêchait de les rattraper. La tempête projetait des vagues dans ses yeux et, sur le point de se noyer, il se mit d'une voix suppliante, à appeler au secours. C'est alors que Lygie s'agenouilla devant l'Apôtre et celui-ci fit virer la barque et lui tendit une rame ; s'en saisissant, Vinicius monta dans la barque et s'y affaissa.

Puis il lui sembla s'être relevé et voir une multitude de gens qui suivaient la barque à la nage. Les vagues leur recouvraient la tête d'écume ; seules les mains de certains émergeaient encore du tourbillon des eaux, mais Pierre les sauvait un à un, et les emmenait dans sa barque qui s'élargissait comme par enchantement. Bientôt, elle s'emplit d'une foule aussi grande que celle qui s'était rassemblée à l'Ostrianum, puis encore plus grande. Vinicius s'étonna que la barque pût contenir tant de monde et prit peur qu'elle ne sombrât. Lygie cependant le rassura et lui montra une lumière sur la rive lointaine vers laquelle ils voguaient. Ici, le rêve de Vinicius se mêla de nouveau avec ce qu'il avait entendu à l'Ostrianum de la bouche de l'Apôtre au sujet de l'apparition du Christ au bord du lac. Il voyait maintenant dans cette lumière sur la rive, la figure vers laquelle Pierre se dirigeait. À mesure qu'ils s'en rapprochaient, le temps se calmait, les eaux s'apaisaient et la lumière s'avivait. La foule entonna un hymne plein de douceur, l'air embauma le nard ; l'eau miroita aux couleurs de l'arc-en-ciel comme si, du fond, des lys et des roses projetaient leurs couleurs. Enfin, la barque toucha légèrement de son flanc le sable de la grève. Lygie le prit alors par la main et lui dit : « Viens, je te conduirai ! » Et elle le mena vers la lumière.

Vinicius se réveilla de nouveau, mais ses rêves se dissipaient lentement et il ne reprit pas tout de suite conscience de la réalité. Il lui sembla encore pendant quelque temps qu'il se trouvait au bord d'un lac et que l'entourait une foule dans laquelle, sans savoir pourquoi, il se mit à chercher Pétrone et il s'étonna de ne pouvoir le retrouver. La lumière vive du feu dans la cheminée devant laquelle il n'y avait plus

personne lui rendit toute sa lucidité. Les tisons d'olivier se consumaient paresseusement sous leur cendre rose, alors que les bûches de pin que l'on avait visiblement encore ajoutées sur les chenets, pétillaient en projetant une flamme claire, et Vinicius vit dans cette clarté Lygie assise non loin de son lit.

Sa vue l'émut jusqu'au plus profond de son âme. Il se souvint qu'elle avait passé la nuit dernière à l'Ostrianum, et pourtant elle s'était affairée toute la journée auprès de lui, et maintenant que tous étaient allés se reposer, elle seule veillait à son chevet. Il était facile de deviner qu'elle devait être lasse, car, immobile sur sa chaise, elle avait les yeux fermés. Vinicius ne savait pas si elle dormait ou si elle était absorbée dans ses pensées. Il regardait son profil, ses cils baissés, ses mains croisées sur ses genoux et, dans sa tête païenne, commença à poindre avec peine l'idée qu'il pouvait y avoir dans le monde, à côté de la beauté grecque et romaine, nue, sûre d'elle-même et fière de ses formes, une autre beauté, nouvelle, immensément pure dans laquelle résidait une âme.

Il n'arrivait pas à la qualifier de chrétienne. Pourtant, en pensant à Lygie, il ne pouvait séparer cette beauté de la religion que la jeune fille professait. Il comprenait même que si tous étaient allés se reposer alors que seule Lygie, elle à laquelle il avait fait du mal, veillait sur lui, c'était bien parce que cette religion le lui commandait. Pourtant, cette pensée qui l'emplissait d'admiration pour l'enseignement chrétien lui était en même temps désagréable. Il eût préféré que Lygie le fît par amour pour lui, pour son visage, ses yeux, son corps sculptural, en un mot pour toutes les raisons pour lesquelles tant de fois de jeunes beautés grecques et romaines s'étaient jetées à son cou.

Soudain, il sentit néanmoins que si Lygie eut été comme les autres femmes, il en eût éprouvé déjà de la déception. Il s'en étonna ne sachant lui-même ce qui se passait en son cœur car il s'apercevait que naissaient en lui de nouveaux sentiments et de nouveaux goûts, étrangers au monde dans lequel il avait vécu jusqu'alors.

Lygie ouvrit les yeux et, voyant que Vinicius la regardait, elle s'approcha de lui et lui dit :

— Je suis auprès de toi.

Il lui répondit :

— J'ai vu ton âme en rêve.

CHAPITRE XXVI

Le lendemain, Vinicius s'éveilla affaibli, mais sa tête était froide et il n'avait pas de fièvre. Il lui sembla avoir été réveillé par le chuchotement d'une conversation, mais lorsqu'il ouvrit les yeux, il ne vit pas Lygie auprès de lui. Seul Ursus, penché devant la cheminée, remuait la cendre grise pour y chercher de la braise. L'ayant trouvée, il se mit à souffler dessus comme avec un soufflet de forgeron. Vinicius, se rappelant que cet homme avait, la veille, écrasé Croton, se mit à observer avec un intérêt digne d'un fervent de l'arène le géant au dos semblable à celui d'un cyclope et aux cuisses aussi puissantes que des colonnes.

« Grâces à Mercure qu'il ne m'ait pas tordu le cou ! se dit-il. Par Pollux ! Si les autres Lygiens lui ressemblent, nos légions du Danube pourraient bien un jour passer un mauvais quart d'heure avec eux ! »

Il l'interpella à voix haute :

— Hé ! esclave !

Ursus sortit sa tête de la cheminée et, souriant presque amicalement, il dit :

— Que Dieu te donne, seigneur, une bonne journée et une bonne santé, mais je suis un homme libre et non pas un esclave.

Vinicius qui avait envie de questionner Ursus sur le pays natal de Lygie, éprouva un certain plaisir à entendre ces paroles car parler avec un homme libre, même simple, portait moins atteinte à sa dignité de Romain et de patricien que de parler avec un esclave, en lequel ni la loi ni la coutume ne voyait un être humain.

— Tu n'appartiens donc pas aux Aulus ? demanda-t-il.

— Non, seigneur. Je suis au service de Callina, comme j'étais au service de sa mère, mais de plein gré.

Cela dit, il rapprocha sa tête de la cheminée pour souffler sur les tisons sur lesquels il avait jeté du bois, puis il se releva et dit :

— Il n'y a pas d'esclaves chez nous.

Vinicius lui demanda alors :

— Où est Lygie ?

— Elle vient tout juste de sortir, et moi, je dois, seigneur, préparer ton petit déjeuner. Elle a veillé sur toi toute la nuit.

— Pourquoi ne l'as-tu pas remplacée ?

— Parce qu'elle l'a voulu ainsi, et moi, mon devoir est d'obéir.

À ces mots, son regard s'assombrit et au bout d'un moment il ajouta :

— Si je ne l'avais pas écoutée, toi tu ne vivrais plus, seigneur.

— Est-ce à dire que tu regrettes de ne pas m'avoir tué ?

— Non, seigneur. Le Christ ne nous commande pas de tuer.

— Et Atacinus ? Et Croton ?

— Je ne pouvais faire autrement, marmonna Ursus.

Il se mit à regarder comme avec regret ses mains qui, sans doute, étaient restées païennes, bien que son âme eût reçu le baptême.

Ensuite, il accrocha une marmite à la crémaillère et, s'accroupissant devant la cheminée, il fixa la flamme de ses yeux songeurs.

— C'est ta faute, seigneur, ajouta-t-il enfin. Pourquoi as-tu levé la main sur elle, une fille de roi ?

Vinicius se sentit, dans un premier temps, blessé dans son orgueil de voir un rustre doublé d'un barbare, non seulement lui parler avec autant de familiarité mais encore le réprimander. À toutes les choses extraordinaires et invraisemblables qu'il découvrait depuis l'avant-dernière nuit venait s'ajouter encore celle-ci. Mais faible qu'il était, et n'ayant pas d'esclaves sous la main, il se contenta, et d'ailleurs, le désir d'apprendre quelques détails nouveaux de la vie de Lygie prit le dessus sur toute autre considération.

S'étant donc calmé, il se mit à questionner Ursus sur la guerre des Lygiens contre Vannius et les Suèves. Le Lygien se fit un plaisir de lui répondre mais ne put ajouter grand-chose à ce que Aulus avait déjà raconté à Vinicius. Ursus n'avait pas pris part à la bataille car il avait accompagné les otages jusqu'au camp d'Atelius Hister. Il savait seulement que les Lygiens avaient battu les Suèves et les Yazygues. Aussitôt après, ayant appris que les Semnones avaient incendié les forêts sur leurs frontières, ils s'en étaient retournés en toute hâte pour venger le tort qu'on leur avait fait tandis que les otages étaient restés chez Atelius qui, au début, avait ordonné de leur rendre les honneurs royaux. Ensuite, la mère de Lygie était morte. Atelius ne sut que faire de l'enfant. Ursus voulut rentrer avec elle dans son pays mais l'expédition eût été dangereuse à cause des bêtes fauves et des tribus sauvages. Aussi, lorsqu'on apprit qu'une ambassade des Lygiens se trouvait chez Pomponius pour lui proposer une aide contre les Marcomans, Hister s'empressa-t-il d'envoyer les otages à Pomponius. Arrivés chez lui, ils apprirent qu'aucun envoyé ne s'y trouvait, et c'est ainsi qu'ils restèrent au camp d'où Pomponius les emmena avec lui à Rome, et là, une fois le triomphe accompli, il avait confié l'enfant royale à Pomponia Graecina.

Bien que, dans ce récit, seuls quelques petits détails ne lui fussent pas connus, Vinicius écouta avec plaisir, son orgueil d'aristocrate étant

agréablement flatté d'entendre un témoin oculaire attester l'origine royale de Lygie. En sa qualité de fille de roi, elle eût pu occuper à la cour de César un rang égal à celui des filles des plus grandes familles, d'autant plus que le peuple dont son père fut le souverain n'avait jamais été en guerre avec Rome, et, quoique barbare, il pouvait s'avérer redoutable car, au témoignage d'Atelius Hister lui-même, il possédait « un nombre incalculable » de guerriers.

Ursus, d'ailleurs, confirma pleinement ce témoignage, car, à la question de Vinicius concernant les Lygiens, il répondit :

— Nous vivons dans les forêts mais notre territoire est si grand que nul ne sait où finit la forêt, et le peuple y est nombreux. Il y a aussi dans ces forêts des enceintes castrales en bois avec de grandes richesses car ce que les Semnones, les Marcomans, les Vandales et les Quades rapportent chez eux comme butin pris de par le monde, nous le leur reprenons. Eux, par contre, n'osent pas venir chez nous, mais lorsque le vent souffle de chez eux, ils incendient nos forêts. Et nous n'avons peur ni d'eux, ni du César romain.

— Les dieux ont donné aux Romains la souveraineté sur la terre, décréta sévèrement Vinicius.

— Les dieux sont de mauvais génies, répliqua avec simplicité Ursus, et là où il n'y a pas de Romains, il n'y a pas non plus de souveraineté romaine.

Cela dit, il attisa le feu et continua comme s'il se parlait à lui-même :

— Lorsque César a pris Callina à sa cour et que j'ai cru qu'on pourrait lui faire du mal, je voulais partir dans nos forêts et appeler les Lygiens à venir en aide à leur princesse. Et les Lygiens se seraient mis en marche vers le Danube, car c'est un peuple d'une grande bonté, quoique païen. Et je leur aurais porté « la bonne nouvelle ». Moi, de toute façon, un jour, lorsque Callina sera rentrée chez Pomponia, je la prierai humblement de me permettre d'y aller, car le Christ est né bien loin d'eux et ils n'ont pas entendu parler de Lui... Il savait, certes, mieux que moi où il Lui fallait naître, mais s'il était venu au monde parmi nous, dans nos forêts, nous ne L'aurions sans doute pas supplicié, nous aurions élevé le Divin Enfant et aurions veillé à ce qu'il ne manquât jamais ni de gibier, ni de champignons, ni de peaux de castor, ni d'ambre. Ce que nous aurions pillé chez les Suèves ou les Marcomans, nous le Lui aurions donné afin qu'il pût vivre dans le bien-être et le confort.

Tout en disant cela, il posa sur le feu la marmite de soupe destinée à Vinicius, et se tut. Sa pensée errait sans doute pendant un moment à travers les forêts lygiennes jusqu'à ce que se fasse entendre le bouillonnement de la soupe, après quoi, il la versa dans une écuelle, puis l'ayant fait dûment refroidir, il ajouta :

— Glaucus te conseille, seigneur, de remuer le moins possible, même ta main indemne, Callina m'a donc ordonné de te faire manger.

Lygie a ordonné ! Il n'y avait rien à redire à cela. Vinicius ne songeait même pas à s'opposer à sa volonté, comme si elle avait été une fille de César ou une déesse, il ne souffla donc mot Ursus, s'étant assis à côté de son lit, puisa à l'aide d'un petit gobelet de la soupe dans l'écuelle et la porta aux lèvres du malade. Il le faisait avec tant de sollicitude, et avec un si bon sourire dans ses yeux bleus, que Vinicius avait de la peine à croire que cet homme pût être le terrible titan qui, la veille, avait terrassé Croton et s'était abattu sur lui-même telle une rafale, et l'eût déchiqueté si Lygie n'avait pas eu pitié de lui. Pour la première fois de sa vie, le jeune patricien se mit à réfléchir sur ce qui pouvait bien se passer dans le cœur d'un rustaud, d'un serviteur et d'un barbare.

Ursus était, hélas, un garde-malade aussi maladroit qu'il était attentionné. Le gobelet disparaissait dans ses doigts herculéens ce qui fait qu'il ne restait plus de place pour les lèvres de Vinicius. Après plusieurs essais infructueux, le géant, gêné, s'avoua vaincu :

— Il est plus facile de tirer un aurochs de son repaire...

La gêne du Lygien amusa Vinicius, mais sa remarque attira son attention. Il avait vu dans des cirques ces terribles *uri*, amenés des forêts du Nord, que les plus intrépides belluaires traquaient avec crainte et que seuls les éléphants dépassaient en grosseur et en force.

— Aurais-tu essayé de prendre de telles bêtes par les cornes ? demanda-t-il avec stupeur.

— Avant ma vingtième année, j'en avais peur, répondit Ursus, mais, plus tard, cela m'est arrivé.

Puis il se remit à faire manger Vinicius, avec encore plus de maladresse.

— Il faut que je demande à Myriam ou à Nazaire de me remplacer, dit-il.

Soudain, la tête pâle de Lygie surgit de derrière la portière.

— Je vais t'aider tout de suite, annonça-t-elle.

Au bout d'un moment, elle sortit du *cubiculum* où elle était sans doute sur le point de se coucher, car elle n'était vêtue que d'une tunique moulante, appelée chez les anciens *capitium*, et qui caparaçonnait hermétiquement la poitrine, et ses cheveux étaient dénoués. À sa vue, Vinicius sentit son cœur battre plus vite ; il lui reprocha de n'avoir pas encore pris de repos, ce à quoi, elle lui répondit gaiement :

— Je m'apprêtais justement à le faire, mais je vais d'abord remplacer Ursus.

Puis, ayant pris le gobelet, elle s'assit au bord du lit et se mit à faire manger Vinicius qui se sentit à la fois humilié et heureux.

Lorsqu'elle se penchait sur lui, il sentait la chaleur de son corps et ses cheveux dénoués tombaient sur sa poitrine ; cela le faisait pâlir d'émotion, mais malgré le trouble et l'exaspération de son désir, il sentait que c'était une tête qui lui était chère par-dessus tout et adorée plus que tout, et que le monde entier n'était rien face à elle. Avant, il l'avait désirée, maintenant, il commençait à l'aimer de tout son cœur. Jadis, dans la vie en général comme dans ses sentiments, il était, ainsi que tous ses contemporains, un égoïste aveugle et inconditionnel qui ne pensait qu'à lui-même ! À présent, il commençait à penser à elle aussi.

Au bout d'un moment, il refusa de continuer de manger et bien qu'il éprouvât à la contempler et en sa présence une joie indicible, il lui dit :

— C'est assez. Va te reposer, ma divine.

— Ne m'appelle pas ainsi, lui reprocha-t-elle, il est inconvenant pour moi d'écouter cela.

Néanmoins, elle lui sourit, puis elle lui dit que le sommeil l'avait quittée, qu'elle n'éprouvait plus de fatigue et qu'elle n'irait pas dormir avant que Glaucus ne fût arrivé. Il écoutait ses paroles comme une musique, mais en même temps montait en son cœur une émotion de plus en plus forte, un émerveillement de plus en plus grand, un sentiment de reconnaissance de plus en plus profond, et il se creusait la tête sur la manière de le montrer.

— Lygie, dit-il après un moment de silence, je ne te connaissais pas auparavant. Mais je sais, maintenant, que je faisais fausse route pour arriver jusqu'à toi. Je te dis donc : retourne chez Pomponia Graecina et sois certaine qu'à partir de cet instant, nul ne lèvera la main sur toi.

Le visage de la jeune fille s'attrista soudain.

— Je serais heureuse de pouvoir la voir, même de loin, dit-elle, mais je ne puis plus retourner chez elle.

— Pourquoi ? demanda Vinicius étonné.

— Nous, chrétiens, nous savons par Acté ce qui se passe au Palatin. N'as-tu pas ouï dire que peu après ma fuite, César, avant de partir pour Naples, a mandé Aulus et Pomponia, et pensant qu'ils m'avaient aidée, il les a menacés de son courroux. Par bonheur, Aulus a pu lui répondre : « Tu sais, seigneur, que jamais mensonge n'est sorti de ma bouche ; eh bien ! je te jure que nous ne l'avons pas aidée à fuir et que, tout comme toi, nous ne savons pas ce qu'elle est devenue. » César l'a cru, puis il a oublié. Quant à moi, sur le conseil des anciens, je n'ai jamais écrit à ma mère où j'étais afin qu'elle puisse toujours jurer en son âme et conscience qu'elle ne sait rien sur moi. Tu ne le conçois peut-être pas, Vinicius, mais il nous est défendu de mentir, même si notre vie en dépendait. Telle est notre religion à laquelle nous voulons soumettre nos cœurs, et par conséquent je n'ai pas vu

Pomponia depuis que j'ai quitté la maison. Elle, en revanche, a de temps en temps entendu vaguement dire que je vivais et que j'étais en sécurité.

À ces mots, une vague de tristesse la submergea et ses yeux se remplirent de larmes, mais elle s'apaisa bientôt et dit :

— Je sais que Pomponia, elle aussi, me regrette, mais nous, nous avons nos consolations que n'ont pas les autres.

— Oui ! acquiesça Vinicius. Votre consolation c'est le Christ, mais moi je ne comprends pas cela.

— Regarde-nous : il n'y a pas pour nous de séparations, de douleurs et de souffrances, mais si elles surviennent, elles se transforment en joie. Et la mort même, qui pour vous est la fin de la vie, n'en est pour nous que le commencement, le remplacement d'un bonheur de plus mauvaise qualité en bonheur meilleur, d'un bonheur moins paisible en plus paisible et éternel. Pense un peu à ce que doit être un enseignement qui commande d'avoir de la miséricorde même envers nos ennemis, qui interdit de mentir, qui purifie nos âmes de la colère et nous promet un bonheur éternel après la mort.

— Je l'ai entendu à l'Ostrianum, et j'ai vu comment vous avez agi avec moi et avec Chilon, et lorsque j'y pense, il me semble encore aujourd'hui que je rêve et que je ne devrais pas en croire mes yeux et mes oreilles. Mais toi, réponds-moi à une autre question : es-tu heureuse ?

— Oui ! lui répondit Lygie. En croyant au Christ, je ne puis être malheureuse.

Vinicius la regarda comme si ce qu'elle avait dit dépassait tout entendement humain.

— Et tu ne voudrais pas revenir chez Pomponia ?

— Je le voudrais de toute mon âme, et je reviendrai si telle est la volonté de Dieu.

— Alors je te le dis : retourne chez elle, et moi, je te jure sur mes larmes que je ne porterai pas la main sur toi.

Lygie resta un moment songeuse, puis elle lui répondit :

— Non. Je ne peux exposer mes proches à un danger. César n'aime pas la famille des Plautius. Si j'y retournais – et tu sais comme chaque nouvelle se répand dans Rome grâce aux esclaves – on parlerait de mon retour dans toute la ville et Néron l'apprendrait sans nul doute de ses esclaves. Il ne manquerait pas alors de châtier les Aulus, et pour le moins, me reprendrait de nouveau à eux.

— Oui, lui concéda Vinicius en fronçant les sourcils, cela pourrait bien arriver. Il le ferait ne serait-ce que pour montrer que sa volonté doit être respectée. Il est vrai qu'il n'a fait que t'oublier, ou bien il n'a pas voulu y penser, persuadé que cela a porté préjudice à moi et non à lui. Mais peut-être... en t'enlevant aux Aulus... te rendrait-il à moi et

moi, je te rendrai à Pomponia.

Elle lui demanda alors avec tristesse :

— Vinicius, voudrais-tu me voir de nouveau au Palatin ?

Il serra les dents et répondit :

— Non. Tu as raison. J'ai parlé comme un sot ! Non !

Il entrevit soudain devant lui comme un gouffre sans fond. Il était un patricien, un tribun militaire, un homme puissant, mais au-dessus des puissants de ce monde auquel il appartenait, se tenait un fou dont on ne pouvait prévoir ni le bon ni le mauvais vouloir. Seuls des gens comme les chrétiens, pour lesquels tout ce monde, avec ses séparations, ses souffrances et la mort elle-même n'étaient rien, pouvaient ne pas tenir compte de lui, ne pas le craindre. Tous les autres devaient trembler devant lui. L'horreur de l'époque à laquelle ils vivaient apparut à Vinicius dans toute sa monstrueuse étendue. Il ne pouvait ainsi rendre Lygie aux Aulus de crainte que le monstre ne se ressouvînt d'elle et ne la frappât de sa colère. Pour la même raison, s'il prenait maintenant Lygie pour femme, il pourrait les mettre tous en péril : Lygie, lui-même et les Aulus. Un moment de mauvaise humeur suffirait pour les perdre tous. Vinicius sentit pour la première fois de sa vie que ou bien le monde devait changer et renaître ou bien la vie deviendrait tout à fait impossible. Il comprit aussi ce qui, il y avait encore un moment, avait été obscur pour lui, à savoir qu'en ces temps, seuls les chrétiens pouvaient être heureux.

En même temps, il éprouva de la peine à la pensée qu'il avait lui-même embrouillé sa propre vie et celle de Lygie, et qu'il n'y avait pour ainsi dire pas de sortie de cet embrouillamini. Sous le coup de ce chagrin, il lui dit :

— Sais-tu que tu es plus heureuse que moi ? Toi, vivant dans la pauvreté et dans une seule pièce parmi des gens frustes, tu avais ta religion et ton Christ ; moi, en revanche, je n'ai que toi, et lorsque tu m'as manqué, je me suis trouvé comme un misérable sans toit et sans pain. Tu m'es plus chère que le monde entier. Je t'ai cherchée parce qu'il m'était impossible de vivre sans toi. Je ne voulais ni manger ni dormir. Si n'était l'espoir que je te retrouverais, je me serais jeté sur mon sabre. Mais j'ai peur de la mort parce que je ne pourrais plus te regarder. Je te dis la pure vérité, je suis incapable de vivre sans toi et seul l'espoir de te retrouver et de te revoir m'a fait vivre jusqu'à présent. Te souviens-tu de nos conversations chez les Aulus ? Un jour, tu m'as tracé un poisson sur le sable et moi, je ne comprenais pas ce que cela voulait dire. Te souviens-tu que nous avons joué à la balle ? Déjà à ce moment, je t'aimais plus que ma vie, et toi aussi, tu as commencé à te douter que je t'aimais... Aulus est survenu, nous a mis en garde contre Libitine et a interrompu notre conversation. Au moment de faire nos adieux, Pomponia a dit à Pétrone que Dieu était

un, tout-puissant et miséricordieux, mais il ne nous était pas du tout venu à l'esprit que votre Dieu était le Christ Qu'il te rende à moi et je L'aimerai, bien qu'il me semble être le Dieu des esclaves, des étrangers et des miséreux. Tu es assise à côté de moi et tu ne penses qu'à Lui. Pense à moi aussi, sinon je Le haïrai. Pour moi, toi seule es une divinité. Bénis soient ton père et ta mère, bénie soit la terre qui t'a vue naître. Je voudrais me jeter à tes pieds et t'adresser des prières, te vénérer, t'apporter des offrandes, me prosterner devant toi, toi, trois fois divine ! Tu ne sais, tu ne peux savoir combien je t'aime...

À ces mots, il passa sa main sur son front pâle et ferma les yeux. Sa nature n'admettait jamais de barrière, dans la colère comme dans l'amour. Il parlait avec exaltation comme quelqu'un qui, ayant cessé de se maîtriser, rejetait toute mesure dans les paroles comme dans les sentiments. Mais ce qu'il disait venait du plus profond de son âme, était sincère. On sentait que la douleur, l'émerveillement, le désir et l'adoration, accumulés dans sa poitrine, jaillissaient enfin en un torrent impétueux de paroles. Lygie voyait en elles autant de blasphèmes et pourtant son cœur s'affola comme s'il voulait déchirer la tunique qui enserrait sa poitrine. Elle ne put s'empêcher d'avoir pitié de lui et de son tourment. Le respect avec lequel il lui parlait la touchait. Elle se sentait infiniment aimée et adorée, elle sentait que cet homme inflexible et redoutable lui appartenait corps et âme comme un esclave, et le sentiment qu'elle avait de son humilité à lui, et de son propre pouvoir à elle sur lui, la remplissait de bonheur. Ses souvenirs se ravivèrent aussitôt. Il était de nouveau pour elle ce merveilleux et beau jeune homme semblable à un dieu païen, Vinicius, qui, dans la maison des Aulus, lui parlait d'amour et tirait de son sommeil son cœur encore alors à demi enfantin, celui-là même dont elle sentait encore les baisers sur ses lèvres, et des bras duquel, au Palatin, Ursus l'avait arrachée comme il l'eut sauvée des flammes. Mais maintenant, avec cette expression de ravissement et en même temps de douleur sur son visage aquilin, avec ce front pâle et ses yeux suppliants, blessé, vaincu par l'amour, aimant, plein d'adoration et d'humilité, il lui sembla être tel qu'elle eût voulu l'avoir alors, et qu'elle eût aimé de toute son âme, donc plus cher que jamais.

Et soudain, elle comprit que pourrait venir un moment où l'amour de cet homme l'envahirait et l'emporterait comme un ouragan, et, l'ayant ressenti, elle eut la même impression que celle qu'il avait eue il y avait un instant : qu'elle se trouvait au bord d'un gouffre. Était-ce pour cela qu'elle avait quitté la maison des Aulus ? Était-ce pour en venir là qu'elle avait cherché le salut en fuyant ? Était-ce pour cela qu'elle s'était cachée aussi longtemps dans des quartiers misérables de la ville ? Qui était ce Vinicius ? Un augustan, un soldat et un courtisan de Néron ! N'avait-il pas pris part à ses débauches et à ses folies

comme en témoignait ce festin que Lygie ne parvenait pas à oublier ? N'allait-il pas dans les temples y déposer des offrandes à des dieux infâmes en lesquels il ne croyait peut-être pas mais qu'il honorait d'office tout de même ? Ne l'avait-il pas poursuivie pour faire d'elle son esclave et sa maîtresse et la plonger en même temps dans ce monde effroyable de futilités, de concupiscence, de crimes et d'infamie qui appelait la colère et la vengeance de Dieu ? Vinicius semblait changé, il est vrai, et pourtant, ne venait-il pas de dire lui-même que si elle allait penser au Christ plus qu'à lui, il serait prêt à Le haïr ? Lygie s'imaginait que la pensée même de tout autre amour que celui qu'on portait au Christ était déjà un péché contre Lui et contre son enseignement, aussi lorsqu'elle s'aperçut que pourraient, au fond de son âme, naître d'autres sentiments et désirs, elle fut prise de frayeur pour son avenir et son propre cœur.

C'est à ce moment de perplexité qu'apparut Glaucus venu pour panser le malade et examiner son état de santé. La colère et l'exaspération se reflétèrent instantanément sur le visage de Vinicius. Qu'on lui eût ainsi interrompu sa conversation avec Lygie le courrouçait, et lorsque Glaucus l'interrogea, il lui répondit presque avec mépris. Il est vrai qu'il se modéra bientôt mais si Lygie avait eu quelques illusions que ce qu'il avait entendu à l'Ostrianum pouvait avoir agi sur sa nature irascible, elle devait les perdre. Il n'avait changé qu'avec elle, mais en dehors de ce seul sentiment, c'était l'ancien cœur égoïste et dur, un cœur de véritable Romain et en même temps de loup, incapable de sentir la douceur de l'enseignement chrétien ni même d'éprouver de la reconnaissance, qui continuait de battre dans sa poitrine.

Elle sortit enfin, soucieuse et inquiète. Jadis, elle avait dans ses prières offert au Christ son cœur serein et réellement aussi pur qu'une larme. Aujourd'hui, cette sérénité était troublée. Un insecte venimeux s'était glissé dans le calice de la fleur et avait commencé à y bourdonner. Malgré deux nuits blanches, même le sommeil ne lui apporta pas l'apaisement. Elle rêva qu'à l'Ostrianum, Néron, à la tête d'un cortège d'augustans, de bacchantes, de corybantes et de gladiateurs, écrasait avec son char décoré de roses les foules de chrétiens, tandis que Vinicius la prenait dans ses bras, l'attirait dans un quadriga et, la serrant sur son cœur, lui chuchotait : « Viens avec nous ! »

CHAPITRE XXVII

Dorénavant, Lygie se montra plus rarement dans la pièce commune et s'approcha moins souvent du blessé. Mais elle ne retrouva plus la paix. Elle voyait que Vinicius suivait chacun de ses gestes d'un regard suppliant, qu'il attendait d'elle une parole comme une faveur, qu'il souffrait et n'osait se plaindre afin de ne pas lui déplaire, qu'elle seule pouvait lui apporter la santé et la joie, et alors, son cœur s'emplissait de pitié. Elle s'aperçut bientôt que plus elle s'efforçait de l'éviter et plus grande était sa peine de le voir ainsi, et plus les sentiments qu'il faisait naître en elle devenaient tendres. La tranquillité qu'elle avait connue jusqu'alors l'avait abandonnée. Elle se disait parfois qu'elle devrait justement être continuellement auprès de lui, d'abord parce que l'enseignement divin commandait de rendre le bien pour le mal, et ensuite parce que, en parlant avec lui, elle pourrait le gagner à sa religion. Mais aussitôt sa conscience lui disait que ces allégations étaient un leurre et que ce qui l'attirait vers lui n'était autre chose que son amour et son charme. Elle vivait ainsi dans un déchirement continu qui augmentait de jour en jour. Il lui semblait quelquefois quelle était prise dans un filet et que, voulant en sortir, elle s'y empêtrait de plus en plus. Elle devait s'avouer aussi que la vue de Vinicius lui devenait chaque jour plus indispensable, que sa voix lui était toujours plus douce et qu'il lui fallait combattre de toutes ses forces le désir qu'elle avait de rester auprès de lui. Lorsqu'elle s'approchait de son lit et qu'il rayonnait, la joie inondait son propre cœur. Un jour, elle aperçut des traces de larmes sur ses cils et, pour la première fois de sa vie, l'idée l'effleura qu'elle pourrait les sécher de ses baisers. Effrayée par cette pensée et pleine de mépris pour elle-même, elle pleura toute la nuit.

Vinicius se montra patient comme il s'était juré de l'être. Lorsque de temps à autre ses yeux étincelaient de colère, d'exaspération et d'arbitraire, il refrénait vite ces impulsions, puis, inquiet, il la regardait comme s'il eut voulu lui demander pardon, et cela attendrissait encore plus la jeune fille. Jamais elle n'avait eu le sentiment d'être autant aimée et lorsqu'elle y songeait, elle se sentait tout à la fois coupable et heureuse. Vinicius avait réellement changé. Dans ses conversations avec Glaucus, il manifestait moins d'orgueil. Il lui venait souvent à l'esprit que ce pauvre médecin, un ancien esclave, et cette étrangère, la vieille Myriam qui l'entourait d'une telle

sollicitude, et Crispus qu'il voyait continuellement plongé dans la prière, étaient tout de même des êtres humains. De telles pensées l'étonnaient mais n'en revenaient pas moins à son esprit. Il avait fini avec le temps par avoir de la sympathie pour Ursus et passait désormais des journées entières à bavarder avec lui, car il pouvait ainsi parler de Lygie ; le géant était intarissable sur le sujet et, s'affairant auprès du malade pour les services les plus simples, il commença lui aussi à lui témoigner une sorte d'attachement. Lygie avait toujours été pour Vinicius une créature d'une espèce à part, cent fois supérieure à ceux qui l'entouraient. À présent, il se mettait à observer les gens simples et pauvres, ce qu'il n'avait jamais fait dans sa vie, et il découvrait peu à peu, en eux, des aspects dignes d'attention dont il n'avait jamais auparavant eu la moindre idée.

Seul Nazaire ne trouvait pas grâce à ses yeux, car il lui semblait que le jeune garçon osait être amoureux de Lygie. Longtemps, il s'était, à vrai dire, retenu de manifester son aversion, mais un jour, lorsque Nazaire avait apporté à la jeune fille deux cailles achetées au marché avec son propre argent honnêtement gagné, en Vinicius se réveilla le descendant des Quirites pour lequel tout être venu d'ailleurs, d'un peuple étranger, signifiait moins que le plus petit ver. Entendant les remerciements de Lygie, il pâlit terriblement et lorsque Nazaire fut sorti pour aller chercher de l'eau pour les oiseaux, il lui dit :

— Lygie, comment peux-tu supporter qu'il te fasse des cadeaux ? Ne sais-tu pas que les Grecs appellent les hommes de son peuple « ces chiens de juifs » ?

— Je ne sais comment les appellent les Grecs, lui répondit-elle, par contre, je sais que Nazaire est chrétien et qu'il est mon frère.

Cela dit, elle le regarda avec étonnement et chagrin car il l'avait déjà déshabituée de tels éclats. Quant à lui, il serra les dents pour ne pas lui dire qu'il ordonnerait de fouetter à mort un tel frère ou bien qu'il l'expédierait en Sicile comme *compeditus*, bêcher ses vignobles... Il se contint néanmoins, réprima sa colère et ajouta seulement au bout d'un moment :

— Pardonne-moi, Lygie. Tu es pour moi une fille de roi et l'enfant adoptive des Plautius.

Et il se maîtrisa si bien que, lorsque Nazaire se montra de nouveau dans la pièce, il lui promit de lui offrir, dès qu'il serait de retour dans sa villa, un couple de paons ou de flamants, dont ses jardins regorgeaient.

Lygie comprenait combien pareilles victoires sur lui-même devaient lui en coûter. Et plus souvent il les remportait, et plus son cœur s'élançait vers lui. Pourtant, en ce qui concernait Nazaire, son mérite n'était pas aussi grand qu'elle l'imaginait. Vinicius avait pu

pendant un moment s'indigner du geste du jeune garçon, mais il ne pouvait être jaloux de lui. À ses yeux, le fils de Myriam ne signifiait vraiment guère plus qu'un chien, et à part cela, c'était encore un gamin. S'il aimait Lygie, c'était à son insu, et en serviteur.

Le jeune tribun devait livrer un combat bien plus grand avec lui-même pour se soumettre, ne fut-ce qu'en silence, à la vénération dont tous ces gens entouraient le nom du Christ et son enseignement. À cet égard, il se passait en Vinicius des choses étranges. Cette doctrine, en tout cas, était celle que professait Lygie et, pour cette seule raison, il était prêt à l'accepter. Puis, plus il recouvrait sa santé, mieux il se rappelait les événements qui étaient survenus depuis cette nuit passée à l'Ostrianum et les idées qui avaient pénétré dans sa tête depuis ce temps, plus il s'étonnait de la puissance surhumaine de cette doctrine qui transformait si profondément l'âme humaine. Il comprenait qu'il y avait en elle quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qui, jusqu'alors, n'avait pas existé dans le monde, et il sentait que, si elle embrassait l'univers tout entier, si elle lui infusait son amour et sa miséricorde, alors viendrait sans doute une ère semblable à celle où ce n'était pas encore Jupiter qui gouvernait le monde mais Saturne. Il n'osait pas non plus mettre en doute ni l'origine surnaturelle du Christ, ni Sa résurrection, ni d'autres miracles. Les témoins oculaires qui en avaient parlé étaient trop dignes de foi et avaient trop de répugnance pour le mensonge pour qu'il pût les soupçonner de raconter des choses de leur cru. Et enfin, le scepticisme romain se permettait de ne pas croire aux dieux, mais croyait aux miracles. Vinicius se trouvait en face d'une étrange énigme qu'il ne savait élucider. D'un autre côté, tout cet enseignement lui semblait, plus que tout autre, tellement contraire à l'ordre existant des choses, tellement impossible à mettre en pratique et tellement insensé. Selon lui, les gens, et à Rome et dans le monde entier, pouvaient être mauvais, mais l'ordre existant des choses était bon. Si, par exemple, César eut été un honnête homme, si le sénat se fut composé non pas de débauchés avilis, mais de gens tels que Thraséas, qu'eût-on pu souhaiter de plus ? La paix et la souveraineté romaines n'étaient-elles pas une bonne chose, et la distinction faite entre les hommes n'était-elle pas fondée et juste ? Alors que cette doctrine, telle que l'entendait Vinicius, devrait démolir tout ordre, toute domination et abolir toutes les différences. Qu'adviendrait-il alors pour le moins de la suprématie de l'empire romain ? Les Romains pouvaient-ils cesser de dominer ou reconnaître tout un troupeau de peuples conquis comme des égaux ? Tout cela n'entraînait pas dans la tête d'un patricien. De plus, cette doctrine était, d'un point de vue personnel, contraire à toutes ses idées, à toutes ses habitudes, à son caractère et à sa conception de la vie. Il n'arrivait pas à s'imaginer comment il pourrait exister si, par exemple, il l'adoptait.

Il la craignait et l'admirait, mais sa nature rechignait tout simplement à l'accepter. Il comprenait enfin que rien d'autre que cette religion l'avait séparé de Lygie, et lorsqu'il y pensait, il était pris d'une haine sans merci pour elle.

Pourtant, il se rendait déjà compte que c'était cette religion qui avait donné à Lygie cette exceptionnelle et indicible beauté qui avait fait naître dans son cœur à lui, en plus de l'amour, le respect, en plus du désir, l'adoration, faisant de Lygie elle-même l'être qui lui était le plus cher au monde. Et, à ce moment, l'envie lui venait de nouveau d'aimer le Christ, et il percevait clairement qu'il lui fallait ou bien l'aimer ou le haïr car il ne saurait y rester indifférent. Il était comme ballotté entre deux vagues opposées, indécis dans ses pensées, indécis dans ses sentiments, ne sachant quel parti prendre ; il s'inclinait néanmoins et honorait en silence ce Dieu inconcevable pour lui, rien que parce que c'était le Dieu de Lygie.

Lygie, elle, voyait ce qui se passait en lui, comment il cherchait à venir à bout de ses réticences, comment sa nature rejetait cette doctrine et, si d'un côté, cela la chagrinait mortellement, de l'autre, la peine qu'elle éprouvait de le voir ainsi tiraillé, la pitié qu'il lui inspirait et la reconnaissance qu'elle avait pour lui, pour ce respect silencieux qu'il portait au Christ, la poussaient irrésistiblement vers lui. Elle se rappelait Pomponia Graecina et Aulus. Pour Pomponia, la pensée que, outre-tombe, elle ne retrouverait pas Aulus, était source de tristesse incessante et de larmes intarissables. Lygie comprenait mieux maintenant cette amertume et cette douleur. Elle aussi avait rencontré un être cher dont elle risquait d'être séparée à jamais. Parfois, à vrai dire, elle se leurrait, que l'âme de Vinicius s'ouvrirait encore aux vérités du Christ, mais ces illusions ne pouvaient durer. Elle le connaissait et le comprenait déjà trop bien. Vinicius, chrétien ! Ces deux notions étaient incompatibles, même dans sa tête inexpérimentée. Si Aulus, si pondéré et plein de sagesse, n'était pas devenu chrétien sous l'influence de Pomponia, une femme intelligente et parfaite, comment Vinicius pourrait-il le devenir ? Il n'y avait pas de réponse à cela, ou plutôt, il n'y en avait qu'une seule : il n'y avait ni espoir ni salut pour lui.

Alors Lygie s'aperçut avec effroi que cette condamnation suspendue au-dessus de la tête de Vinicius le rendait encore plus cher à son cœur, en raison même de la pitié qu'elle éveillait en elle. Il lui venait parfois l'envie de lui parler en toute franchise de son sombre avenir, mais lorsqu'une fois, s'étant assise près de lui, elle lui dit qu'il n'y avait pas de vie en dehors de la religion chrétienne, lui, déjà plus fort, se souleva sur son bras valide et posa sa tête sur les genoux de la jeune fille en lui disant : « C'est toi qui es la vie ! » Elle en eut le souffle coupé, en perdit la tête, un frisson de plaisir la parcourut des

pieds à la tête. Prenant les tempes du jeune homme dans ses mains, elle essaya de le relever, mais le faisant, elle se pencha elle-même sur lui de telle sorte que ses lèvres effleurèrent les cheveux de Vinicius, et pendant un moment, ils luttèrent contre eux-mêmes, emportés par l'ivresse de leur amour qui les poussait l'un vers l'autre.

Lygie se releva enfin et s'enfuit prise de vertige, le feu dans les veines. Ce fut la dernière goutte qui fit verser le vase déjà plein. Vinicius ne se douta point combien il allait payer cher cet instant de bonheur. Lygie, quant à elle, comprit que désormais elle-même avait besoin de secours. Toute la nuit qui suivit, elle ne put fermer l'œil ; elle la passa à pleurer et à prier, avec le sentiment d'être indigne de prier et peut-être même d'être exaucée. Le lendemain, elle sortit de bonne heure du *cubiculum* et, ayant appelé Crispus sous le berceau du jardin, recouvert de lierre et de liserons fanés, elle ouvrit son âme devant lui, le suppliant de lui permettre de quitter la maison de Myriam car elle ne pouvait plus se fier à elle-même et ne pouvait chasser de son cœur l'amour qu'elle portait à Vinicius.

Crispus, homme âgé, austère et plongé dans une constante extase, consentit à ce qu'elle quittât la maison de Myriam mais ne trouva pas un mot de pardon pour un amour coupable à ses yeux. Son cœur débordait d'indignation à la seule pensée que cette Lygie, qu'il avait protégée depuis qu'elle s'était enfuie du Palatin, qu'il avait aimée, qu'il avait renforcée dans sa foi et en laquelle il voyait un lys blanc grandi sur la glèbe de l'enseignement chrétien, qu'aucun souffle terrestre n'avait entaché, avait pu trouver en son âme une place pour un autre amour que celui de Dieu. Il avait cru jusqu'alors que nulle part dans le monde cœur plus pur n'avait battu pour la gloire du Christ. Il avait voulu la Lui offrir comme une perle, comme un joyau et une œuvre précieuse sortie de ses propres mains, aussi la déception qu'il ressentit remplit-elle de stupéfaction et d'amertume.

— Va et supplie Dieu de te pardonner ta faute, lui dit-il morose. Fuis, avant que le mauvais esprit qui t'a obnubilée ne te conduise à ta perdition totale et avant que tu ne renies le Sauveur. Dieu est mort pour toi sur la croix afin de racheter ton âme de son propre sang, et toi, tu as préféré t'éprendre de celui qui a voulu faire de toi sa concubine. Dieu t'a arrachée par miracle de ses mains, et toi, tu as ouvert ton cœur à un désir impur et tu t'es éprise d'un fils des ténèbres. Et qui est-il, lui ? Un ami et un serviteur de l'Antéchrist, un complice dans la débauche et le crime. Où te conduira-t-il sinon dans cet abîme et dans cette Sodome où il vit lui-même et que Dieu détruira par la flamme de sa colère ? Et moi, je te le dis : il aurait mieux valu que tu sois morte, que les murs de cette maison se soient écroulés sur ta tête au lieu que ce serpent ne se soit glissé dans ta poitrine et n'y ait répandu le venin de son improbité.

Et il s'emportait de plus en plus car la faute de Lygie l'emplissait non seulement de colère mais aussi de répugnance et de mépris pour la nature humaine en général, et la nature de la femme en particulier, que même l'enseignement chrétien n'avait protégée de la faiblesse d'Ève. Cela ne comptait pas pour lui que la jeune fille fût restée pure, qu'elle eût voulu fuir cet amour et qu'elle le lui eût avoué avec regret et repentir. Crispus avait voulu en faire un ange et l'élever jusqu'à une hauteur où n'existait plus que l'amour du Christ, et voici qu'elle s'était éprise d'un augustin ! Cette seule idée emplissait son cœur d'une horreur qu'amplifiait un sentiment de déception et de désillusion. Non ! Il ne pouvait pas le lui pardonner ! Les paroles d'horreur qui lui venaient aux lèvres les brûlaient comme des tisons ardents mais il luttait encore avec lui-même pour ne pas les prononcer et il agitait ses mains décharnées au-dessus de la jeune fille épouvantée. Lygie se sentait coupable mais pas à ce point. Elle avait même pensé qu'en s'éloignant de la maison de Myriam, elle remporterait une victoire sur la tentation et atténuerait sa faute. Crispus la broyait, il lui révélait toute la médiocrité et la vilenie de son âme, qu'elle ne soupçonnait pas en elle jusqu'alors. Elle avait même cru que le vieux prêtre qui, depuis sa fuite du Palatin, avait été comme un père pour elle, lui témoignerait un peu de pitié, qu'il la consolerait, lui redonnerait courage, la fortifierait dans sa résolution.

— J'offre à Dieu ma déception et ma douleur, dit-il, mais tu as déçu aussi le Sauveur, car tu es descendue en quelque sorte dans un marécage dont les émanations ont empoisonné ton âme. Tu aurais pu offrir cette âme au Christ comme une coupe précieuse et Lui dire : « Remplis-la, Seigneur, de Ta grâce ! » et tu as préféré l'offrir à un serviteur du mauvais esprit. Que Dieu te pardonne et qu'il ait pitié de toi, car moi, tant que tu n'auras pas chassé ce serpent... moi qui voyais en toi une élue...

Il s'interrompit soudain car il s'aperçut qu'ils n'étaient pas seuls.

À travers les liserons fanés et le lierre verdoyant en été comme en hiver, il vit deux hommes dont l'un était Pierre l'Apôtre. Il ne put tout de suite reconnaître le second car le manteau de gros tissu de crin, appelé cilice, dont il était vêtu, lui cachait une partie du visage. Il sembla un moment à Crispus que c'était Chilon.

Ayant entendu Crispus élever la voix, les deux hommes étaient entrés sous le berceau et s'étaient assis sur un banc de pierre. Le compagnon de Pierre découvrit alors son visage émacié et son crâne chauve dont seuls les côtés étaient encore garnis de cheveux bouclés, avec ses paupières rougies et son nez crochu, un visage laid et en même temps inspiré et Crispus reconnut alors les traits de Paul de Tarse.

Lygie tomba à genoux et enlaça les jambes de Pierre et, plongeant

sa tête tourmentée dans les plis de son manteau, elle demeura ainsi silencieuse.

Pierre leur dit :

— Paix à vos âmes !

Voyant l'enfant à ses pieds, il demanda ce qui était arrivé. Crispus raconta alors tout ce que Lygie lui avait avoué, son amour coupable, son désir de fuir la maison de Myriam, et son chagrin à lui de voir que l'âme pure comme une larme, qu'il voulait offrir au Christ, était souillée par un sentiment terrestre pour un homme qui prenait part à tous les crimes dans lesquels s'enlisait le monde païen et qui appelaient la colère de Dieu.

Pendant qu'il parlait, Lygie serrait encore plus fortement les jambes de l'Apôtre comme si elle voulait trouver auprès de lui un secours et quémander ne fût-ce qu'un peu de pitié.

Écoutant Crispus jusqu'au bout, l'Apôtre se pencha et mit sa main ridée sur la tête de Lygie, puis il leva les yeux sur le vieux prêtre et dit :

— Ne sais-tu pas, Crispus, que notre Maître bien-aimé était aux noces de Cana et a béni l'amour entre la femme et le mari ?

Crispus, abasourdi, regarda l'Apôtre sans pouvoir dire un mot. Les bras lui en tombaient.

Pierre se tut un moment, puis reprit :

— Crispus, crois-tu que le Christ qui a permis à Marie de Magdala de rester prosternée à Ses pieds, et qui a pardonné à la pécheresse, se détournerait de cette enfant pure comme les lys des champs ?

Lygie, en sanglotant, se blottit encore plus fortement contre les jambes de Pierre, ayant compris qu'elle n'avait pas cherché en vain un secours auprès de lui. Relevant son visage inondé de larmes, l'Apôtre lui dit :

— Aussi longtemps que les yeux de celui que tu chéris ne s'ouvriront pas à la lumière de la vérité, évite-le afin qu'il ne t'entraîne pas dans le péché, mais prie pour lui, et sache que ton amour n'est pas coupable. Et que tu ne veuilles pas succomber à la tentation sera porté à ton actif. Ne te fais pas de souci et ne pleure pas, je te le dis, la grâce de notre Sauveur ne t'a pas abandonnée et tes prières seront exaucées, après les tristesses viendront des jours d'allégresse.

Ayant dit cela, il imposa ses mains sur ses cheveux et, levant les yeux au ciel, il la bénit. Une bonté céleste illuminait son visage.

Crispus, contrit, se mit à se justifier avec humilité :

— J'ai péché contre la miséricorde, reconnut-il, mais j'ai cru qu'elle reniait le Christ en permettant à un amour terrestre d'entrer dans son cœur...

— Je L'ai renié trois fois, et pourtant Il m'a pardonné et m'a demandé de paître Ses brebis.

—... et aussi parce que, termina Crispus, Vinicius est un augustan...

— Le Christ a attendri des cœurs plus durs encore, répliqua Pierre.

À ces mots, Paul de Tarse qui s'était tu jusqu'alors, posa ses doigts sur sa poitrine et, indiquant qu'il s'agissait bien de lui, il dit ;

— Je suis celui qui a persécuté et envoyé à la mort les serviteurs du Christ. Je suis celui qui, lors de la lapidation d'Étienne, veillait aux vêtements de ceux qui le lapidaient ; je suis celui qui a voulu extirper la vérité de toute la terre habitée par des hommes, et pourtant c'est moi que le Seigneur a désigné pour proclamer cette vérité sur la terre tout entière. Et je l'ai proclamée en Judée, en Grèce, sur les îles et dans cette ville impie lorsque, pour la première fois, j'y ai habité comme prisonnier. Et maintenant que Pierre, mon supérieur, m'a appelé, j'entrerai dans cette maison pour que cette tête altière se prosterne aux pieds du Christ et pour semer le bon grain dans cette glèbe pierreuse que le Seigneur fertilisera afin qu'elle donne une abondante récolte.

Il se leva. Et ce petit homme voûté parut en cet instant à Crispus être ce qu'il était en réalité : un géant qui allait ébranler le monde sur ses fondements et subjuguier les peuples et les pays.

CHAPITRE XXVIII

Pétrone à Vinicius :

« De grâce, *carissime*, quand tu écris une lettre, n'imité ni les Lacédémoniens ni Jules César. Si au moins tu pouvais écrire comme lui *veni vidi, vici* ! je comprendrais à la rigueur ton laconisme. Mais ta lettre signifie en fin de compte *veni vidi, fugi*. Et comme un tel aboutissement de l'affaire est carrément contraire à ta nature, que tu as été blessé et qu'à la fin, il s'est passé avec toi des choses qui sortent de l'ordinaire, ta lettre appelle donc des explications. Je n'en croyais pas mes yeux quand j'ai lu que ce Lygien avait étouffé Croton aussi facilement qu'un chien calédonien aurait étouffé un loup dans les ravins de l'Hibernie. Cet homme vaut son pesant d'or et il ne dépendrait que de lui qu'il devînt le favori de César. Lorsque je serai de retour en ville, il faudra que je fasse plus ample connaissance avec lui et je commanderai sa statue coulée dans le bronze. Barbe-d'Airain crèvera de curiosité quand je lui dirai que c'est une statue d'après nature. Les corps véritablement athlétiques se font rares en Italie et en Grèce ; quant à l'Orient, n'en parlons pas, les Germains eux, bien que de haute taille, ont des muscles trop gras et sont plus volumineux que forts. Informe-toi auprès du Lygien s'il est une exception ou s'il se trouve dans son pays des hommes semblables à lui en plus grand nombre. Si jamais on nous demandait, à toi ou à moi, d'organiser officiellement des jeux, il serait bon de savoir où chercher les meilleurs corps.

Grâces soient rendues aux dieux d'Orient et d'Occident que tu sois sorti sauf de telles mains. Tu as eu la vie sauve sans doute parce que tu es un patricien et un fils de consul, mais tout ce qui t'est arrivé me surprend au plus haut point : et ce cimetière où tu t'es trouvé parmi des chrétiens, et eux-mêmes, et leur comportement avec toi, et puis la fuite de Lygie et enfin cette tristesse et inquiétude qui émanent de ta courte lettre. Explique-moi tout cela car je ne comprends pas beaucoup de choses, et, si tu veux connaître la vérité, je te dirai ouvertement que je ne comprends ni les chrétiens, ni toi, ni Lygie. Que cela ne t'étonne pas que moi, que si peu de choses en ce monde, en dehors de moi-même, intéressent, je t'interroge sur tout cela avec autant d'empressement. J'ai contribué à tout ce qui est arrivé, c'est donc en quelque sorte mon affaire. Écris-moi vite car je ne saurais dire

exactement quand nous nous verrons. Dans la tête de Barbe-d'Airain, les projets changent comme les vents printaniers. En ce moment, séjournant à Bénévent, il envisage de se rendre tout droit en Grèce et de ne pas rentrer à Rome. Tigellin lui conseille toutefois de revenir ne fut-ce que pour un certain temps, étant donné que le peuple, qui ressent durement d'être privé de lui (lis : de jeux et de pain), pourrait bien se révolter. Je ne sais donc pas ce que nous allons faire. Si l'Achaïe l'emporte, nous opterons peut-être pour l'Égypte. Je ne saurais assez insister pour que tu viennes ici car je considère que, dans ton état d'esprit, un voyage et nos divertissements seraient un remède, mais tu pourrais ne pas nous y trouver. Pense alors si, en ce cas, tu ne préférerais pas prendre du repos dans tes terres de Sicile au lieu de rester à Rome. Parle-moi longuement de tout ce qui te touche, et adieu !

Je n'ajoute cette fois-ci aucun souhait, hormis celui de recouvrer ta santé, car, par Pollux ! je ne sais que te souhaiter. »

Après la lecture de cette lettre, Vinicius n'eut tout d'abord aucune envie de répondre. Il avait le vague sentiment qu'il ne valait pas la peine d'y répondre, que cela ne servirait à rien et à personne, que cela n'expliquerait rien et ne résoudrait rien. Il se sentait découragé et la vie lui apparaissait absurde. De plus, il lui semblait que Pétrone ne le comprendrait en aucun cas, et qu'il était survenu quelque chose qui les avait éloignés l'un de l'autre. Il n'arrivait pas à y voir clair, même en lui-même. Encore affaibli, épuisé, il était revenu du Transtévère dans son exquise *insula* des Carines, et, les premiers jours, il éprouva une certaine satisfaction à se reposer, à profiter du confort et du bien-être qui l'entouraient. Mais cette satisfaction fut de courte durée. Il eut bientôt le sentiment qu'il vivait dans le vide, que tout ce qui jusqu'alors avait fait pour lui l'intérêt de cette vie ou bien n'existait plus du tout à ses yeux ou bien s'était réduit à des dimensions à peine perceptibles. Il avait l'impression qu'on avait coupé dans son âme les cordes qui l'avaient jusqu'alors relié à la vie et qu'aucun autre lien n'y avait été noué. Il lui semblait vain de se rendre à Bénévent et ensuite en Achaïe, et de se plonger dans une vie de plaisirs et d'excès effrénés. « Pour quoi ? Qu'est-ce que cela me donnerait ? » Telles étaient les premières questions qui traversèrent son esprit. Pour la première fois de sa vie aussi, il se dit que, s'il y allait, la conversation avec Pétrone, ses traits d'esprit, sa brillante intelligence, l'élégance avec laquelle il s'exprimait et le vocabulaire raffiné qu'il utilisait pour chaque idée, tout cela risquait bien actuellement de l'ennuyer.

D'autre part, la solitude commença à lui peser aussi. Toutes les personnes qu'il connaissait étaient avec César à Bénévent ; il devait donc rester seul chez lui, la tête pleine de pensées et le cœur plein de sentiments dont il ne savait prendre conscience. Par moments

pourtant, il lui arrivait de penser que s'il avait pu parler avec quelqu'un de tout ce qui se passait en lui, il serait peut-être capable d'en saisir le sens, d'y mettre de l'ordre et de mieux le comprendre. Sous l'effet de cet espoir, il décida au bout de quelques jours de répondre tout de même à Pétrone et, bien qu'il ne fût pas certain de lui envoyer la lettre, il lui écrivit en ces termes :

« Tu veux que j'écrive plus longuement, soit ! Saurai-je le faire plus clairement, je ne le sais car je suis incapable moi-même de défaire de nombreux nœuds. Je t'ai parlé des journées que j'ai passées parmi les chrétiens, de leur comportement avec leurs ennemis parmi lesquels ils étaient en droit de me compter, moi et Chilon, et enfin de la bonté avec laquelle j'ai été soigné, et aussi de la disparition de Lygie. Non, mon cher : on m'a épargné non pas parce que je suis un fils de consul. De telles considérations n'existent pas pour eux ; ils ont bien pardonné aussi à Chilon bien que je les eusse moi-même encouragés à l'ensevelir dans le jardin. Ce sont des gens comme le monde n'en a encore jamais vus, et une religion dont le monde n'a pas entendu parler jusqu'alors. Je ne puis rien te dire d'autre et quiconque voudrait les mesurer à notre aune se tromperait. Je te dirai par contre que si j'étais couché avec le bras cassé dans ma propre maison et si mes gens, voire ma famille, avaient eu à prendre soin de moi, j'aurais assurément eu plus de confort, mais je n'aurais pas eu la moitié de la sollicitude qu'ils m'ont témoignée. Sache aussi que Lygie est elle aussi comme les autres. Si elle avait été ma sœur ou mon épouse, elle ne m'aurait pas soigné plus tendrement. Combien de fois la joie n'a-t-elle pas inondé mon cœur car, ai-je pensé, seul l'amour pouvait être le mobile d'une telle sollicitude. Je lisais parfois cet amour sur son visage et dans son regard et alors, le croirais-tu ? parmi ces gens simples, dans cette pièce pauvre qui leur servait tout à la fois de cuisine et de triclinium, je me suis senti plus heureux que jamais. Non ! je ne lui étais pas indifférent, et aujourd'hui encore, il me semble impossible que ce fût autrement. Et pourtant, cette même Lygie a quitté en cachette de moi la demeure de Myriam. Je reste maintenant prostré des journées entières, la tête entre mes mains, à me demander pourquoi elle a fait cela. T'ai-je écrit que je lui ai offert de la rendre moi-même aux Aulus ? Elle m'a, à vrai dire, répondu que ce n'était plus possible et parce que les Aulus sont partis en Sicile, et aussi parce que la nouvelle, colportée par les esclaves de maison en maison, parviendrait au Palatin. César pourrait alors la reprendre de nouveau aux Aulus. C'est vrai ! Mais elle savait que je ne l'aurais plus importunée, que je renonçais à recourir à la violence, et que, ne pouvant cesser de l'aimer, ni de vivre sans elle, je l'aurais fait entrer chez moi par la porte couronnée et l'aurais fait asseoir près du foyer sur la toison consacrée... Et pourtant, elle s'est enfuie ! Pourquoi ? Plus rien ne la menaçait. Si elle ne m'aimait pas,

elle pouvait bien m'éconduire. La veille, j'avais fait la connaissance d'un homme étrange, un certain Paul de Tarse qui m'a parlé du Christ et de Son enseignement, et il l'a fait avec une telle puissance qu'il m'a semblé que chacune de ses paroles annihilait malgré lui toutes les bases de notre monde. Le même homme est revenu me voir après la fuite de Lygie et il m'a dit : « Lorsque Dieu t'aura ouvert les yeux à la lumière et te les dessillera comme il a dessillé les miens, alors tu comprendras qu'elle a bien agi, et peut-être qu'alors tu la retrouveras. » Et c'est ainsi que je me creuse la tête pour comprendre ces paroles comme si je les avais entendues de la bouche de la Pythie de Delphes. Par moments, il me semble que je comprends déjà quelque chose. Eux, tout en aimant les hommes, sont ennemis de notre vie, de nos dieux et... de nos crimes, par conséquent elle m'a fui comme devant quelqu'un qui faisait partie de ce monde, et avec lequel elle aurait dû partager une vie qui passe pour coupable aux yeux des chrétiens. Tu me diras que puisqu'elle avait pu me repousser, elle n'avait pas besoin de s'éloigner. Et si elle m'aimait, elle aussi ? En ce cas, elle avait voulu fuir l'amour. À cette seule pensée, l'envie me vient d'envoyer des esclaves dans toutes les ruelles de Rome, et de leur ordonner de crier devant les maisons : « Reviens, Lygie ! » Mais je cesse de comprendre pourquoi elle a fait cela. Je ne lui aurais pourtant pas défendu de croire en son Christ et je lui aurais moi-même dressé un autel dans l'atrium. En quoi un nouveau Dieu de plus pouvait-il bien me déranger et pourquoi ne devrais-je pas croire en lui, moi qui ne crois pas beaucoup aux anciens dieux ? Je sais pertinemment que les chrétiens ne mentent jamais, et ils disent qu'il est ressuscité. Or un homme ne peut le faire. Ce Paul de Tarse, citoyen romain mais qui, comme juif, connaît les anciens livres hébraïques, m'a dit que les prophètes avaient annoncé la venue du Christ il y a des milliers d'années.

Ce sont là des choses extraordinaires mais ne sommes-nous pas entourés d'elles de toutes parts ? On n'a pas encore cessé, n'est-ce pas, de parler d'Apollonios de Tyane. Ce qu'affirme Paul, qu'il n'y a pas toute une bande de dieux mais un seul, me semble raisonnable. Il paraît que Sénèque est du même avis, et avant lui, tant d'autres. Le Christ a existé, Il s'est laissé crucifier pour sauver le monde et Il est ressuscité. Tout cela est tout à fait certain ; je ne vois donc pas de raison de m'entêter à rester d'un avis contraire, ou à ne pas vouloir Lui élever un autel alors que j'aurais été prêt à en édifier un à Sérapis, par exemple. Il ne me serait même pas difficile de renier les autres dieux car tous ceux qui ont un tant soit peu de bon sens ne croient même pas en eux. Mais il ne suffit pas d'honorer le Christ, encore faut-il vivre conformément à Son enseignement et c'est là que le bât blesse : tu te trouves comme au bord d'une mer que l'on te demande

de traverser à pied. Si je le leur promettais, ils sentiraient eux-mêmes que ce n'est que du vent dans ma bouche. Paul me l'a dit ouvertement. Tu sais combien j'aime Lygie ; tu sais qu'il n'y a rien que je ne fasse pour elle. Mais, l'exigerait-elle de moi, je serais incapable de soulever le Soracte ou le Vésuve, ou encore de contenir dans ma main le lac de Trasimène, ni de changer la couleur de mes yeux noirs en bleus comme ceux des Lygiens. Si elle l'exigeait je le voudrais, mais j'en serais incapable. Je ne suis pas philosophe, mais je ne suis pas non plus aussi sot que cela a pu te paraître parfois. Eh bien, voilà : je ne sais comment les chrétiens se tirent d'affaire pour vivre, je sais en revanche que là où commence leur doctrine, là finit la puissance romaine, là finit Rome, finit la vie, la différence entre les vaincus et le vainqueur, le puissant et le pauvre, le seigneur et l'esclave, là finit la hiérarchie, là finissent César, le droit et tout l'ordre du monde ; et, au lieu de tout cela, il y a le Christ et une certaine miséricorde que l'on ignorait jusqu'alors, et une certaine bonté faite de douceur, en contradiction avec la nature des hommes et notre instinct romain. Quant à moi, à vrai dire, Lygie m'importe plus que Rome tout entière et son règne, et le monde pourrait bien disparaître pourvu que je puisse l'avoir chez moi. Mais ça, c'est une autre affaire. Pour eux, pour les chrétiens, il ne suffit pas d'être d'accord en paroles, il faut encore sentir que c'est bien ainsi et ne rien avoir d'autre dans l'âme. Et moi – les dieux m'en sont témoins –, je ne le puis. Comprends-tu ce que cela signifie ? Il y a quelque chose dans ma nature qui rechigne à cet enseignement, et même si mes lèvres le glorifiaient, même si je me conformais à ses lois, ma raison et mon âme me diraient que je le fais pour l'amour, pour Lygie, et si n'était elle, rien au monde ne serait plus irrecevable pour moi. Et chose curieuse, ce Paul de Tarse le comprend, comme le comprend, malgré sa simplicité et sa basse extraction, ce vieux praticien de la théurgie, le plus grand d'entre eux, Pierre, qui fut un disciple du Christ. Et sais-tu ce qu'ils font ? Ils prient pour moi et implorent pour moi quelque chose qu'ils appellent la grâce, alors que seule l'inquiétude m'envahit et que je languis de plus en plus de Lygie.

Je t'ai écrit, n'est-ce pas, qu'elle m'a quitté en secret, mais en partant, elle m'a laissé une croix qu'elle a faite elle-même avec des rameaux de buis. Je l'ai trouvée près de mon lit en m'éveillant. Je l'ai maintenant dans mon *lararium* et, je ne sais moi-même pourquoi, je m'approche d'elle comme s'il y avait quelque chose de divin en elle, c'est-à-dire avec du respect et de la crainte. J'aime cette croix parce que ses mains l'ont nouée, et en même temps je la hais parce qu'elle nous sépare. Il me semble parfois qu'il y a dans tout cela des sortilèges et que cet adepte de la théurgie, Pierre, bien qu'il se dise être un simple pêcheur, est plus grand qu'Apollonios et que tous ceux qui l'ont

précédé, et que c'est lui qui les a tous envoûtés, Lygie, Pomponia et moi-même.

Tu m'écris que ma lettre précédente reflète l'inquiétude et la tristesse. La tristesse me tenaille parce que j'ai de nouveau perdu Lygie, l'inquiétude m'étreint parce que quelque chose a changé en moi. Je te le dis franchement que rien n'est plus contraire à ma nature que cet enseignement et pourtant, depuis que je l'ai découvert, je ne me reconnais plus. Sont-ce là des sortilèges ou est-ce l'amour ?... Circé transformait les corps des hommes par attouchement, et moi, on a transformé mon âme. Seule sans doute Lygie a pu le faire, ou plutôt elle l'a fait au moyen de cet étrange enseignement qu'elle observe.

Lorsque je suis rentré chez moi, personne ne m'attendait. On croyait que j'étais à Bénévent et que je ne rentrerais pas de sitôt. J'ai donc trouvé la maison en désordre ; les esclaves ivres festoyaient dans mon triclinium. Ils se seraient attendus à voir surgir plutôt la mort que moi, et en auraient eu moins peur que de moi. Tu sais de quelle main ferme je tiens ma maison, aussi tous autant qu'ils étaient tombèrent-ils à genoux, certains s'évanouirent de peur. Et sais-tu comment j'ai agi ? Dans un premier mouvement, je voulus faire apporter les verges et le fer rouge mais, tout de suite après, j'éprouvai une sorte de honte, et – le croirais-tu – j'eus pitié de ces misérables ; il y a parmi eux des vieux que mon grand-père, Marcus Vinicius, avait, du temps d'Auguste, ramenés de la Rhénanie. Je me suis enfermé seul dans la bibliothèque et là, des pensées encore plus étranges me sont venues à l'esprit, à savoir que, après ce que j'avais entendu et vu parmi les chrétiens, il ne convenait pas d'agir avec les esclaves comme je l'avais fait jusqu'alors, et que c'étaient des hommes eux aussi. Eux vécurent pendant deux jours dans une angoisse mortelle, croyant que je retardais le châtiment pour en préparer un plus cruel, et moi je ne les châtais toujours pas, et je ne les ai pas châtiés parce que je n'ai pas pu le faire. Les ayant réunis le troisième jour, je leur ai dit : « Je vous pardonne. Vous, de votre côté, efforcez-vous de réparer votre faute en accomplissant vos devoirs de façon irréprochable ! » À ces mots, ils tombèrent à genoux, fondant en larmes, tendant en gémissant leurs bras vers moi et m'appelant leur maître et leur père. Quant à moi – je te l'avoue honteux –, j'étais également ému. Il me semblait voir en cet instant le doux visage de Lygie et ses yeux inondés de larmes, me remerciant d'avoir agi ainsi. Et, *pro pudor* ! j'ai senti moi aussi les larmes me monter aux yeux... Sais-tu ce que je vais t'avouer ? Eh bien, voilà : je ne puis me passer d'elle, je souffre d'être seul, je suis tout simplement malheureux et ma tristesse est plus grande que tu ne le crois... Mais en ce qui concerne mes esclaves, une chose me donne à réfléchir. Le pardon qu'ils ont obtenu ne les a pas démoralisés, n'a pas relâché leur discipline et, jamais encore, la peur ne les avait poussés à travailler

avec autant de zèle que la gratitude. Ils ne se contentent pas de me servir, ils semblent vouloir à qui mieux mieux deviner mes pensées. J'en parle parce que, la veille du jour où j'allais quitter les chrétiens, j'avais dit à Paul que son enseignement aurait pour effet de disloquer le monde comme un tonneau auquel on aurait enlevé ses cercles, et Paul m'avait alors répondu : « L'amour est un cercle qui soude plus fortement que la terreur. » Et je vois maintenant que, dans certains cas, cette sentence peut être juste. J'en ai vérifié le bien-fondé par rapport à mes clients qui, ayant appris que j'étais rentré, sont accourus pour me saluer. Tu sais que je n'ai jamais été trop avare avec eux, mais mon père déjà, par principe, se montrait hautain vis-à-vis d'eux et il m'avait habitué à une telle attitude. Eh bien maintenant, en voyant leurs manteaux usés et leurs visages émaciés, j'ai été de nouveau saisi de pitié. J'ai ordonné de leur donner à manger ; de plus je leur ai parlé, appelé quelques-uns par leur nom, j'ai demandé à plusieurs des nouvelles de leurs femmes et de leurs enfants, et de nouveau j'ai vu des larmes dans leurs yeux, et de nouveau il m'a semblé que Lygie voyait cela, qu'elle s'en réjouissait et me complimentait... Serais-je en train de perdre la tête, l'amour ne brouille-t-il pas mes sens ? Je ne le sais. Je sais seulement que j'ai constamment l'impression qu'elle me regarde de loin, et j'ai peur de faire quelque chose qui pourrait l'attrister et l'offenser. Oui ! Caius ! On a quand même changé mon âme ; parfois je le supporte bien ; parfois cette pensée me tourmente car je crains d'avoir été dépourvu de mon ancien courage, de mon ancienne énergie et de n'être plus d'aucune utilité au conseil, au tribunal, aux festins, et même à la guerre. Ce sont à n'en pas douter des sortilèges. Je te dirai encore ceci : on m'a si profondément changé que, lorsque j'étais alité, il me venait à l'esprit que si Lygie avait été semblable à Nigidia ou à Poppée, à Crispinilla et aux autres divorcées que nous connaissons, si elle avait été aussi obscène, aussi impitoyable et aussi facile qu'elles, je ne l'aimerais pas autant que je l'aime. Mais comme je l'aime pour ce qui nous sépare l'un de l'autre, alors tu te doutes du chaos qui existe dans mon âme, des ténèbres dans lesquelles je vis ; je ne vois pas de chemins sûrs devant moi et je ne sais vraiment pas ce que je dois faire. Si la vie peut être comparée à une source, alors je dirais que de ma source coule non pas de l'eau mais de l'inquiétude. Je vis avec l'espoir de la revoir peut-être, et il me semble parfois que cela doit survenir... Mais que deviendrai-je dans un an ou dans deux, je ne le sais et ne peux le deviner.

Je ne partirai pas de Rome. Je ne pourrais supporter la compagnie des augustans et, à part cela, ma seule consolation dans ma tristesse et mon inquiétude c'est la pensée que je suis près de Lygie, que je peux parfois par Glaucus, le médecin qui m'a promis de venir me voir, ou

bien par Paul de Tarse, apprendre quelque chose sur elle. Non ! je ne quitterais pas Rome même si on m'offrait l'administration de l'Égypte. Sache aussi que j'ai commandé à un sculpteur d'exécuter une pierre tombale pour Gulon que j'ai tué dans un moment de colère. Il m'est venu trop tard à l'esprit qu'il m'avait pourtant porté dans ses bras et m'avait, le premier, appris à bander un arc. Je ne sais pourquoi son souvenir me revient maintenant, semblable à un regret et à un remords... Si ce que je t'écris t'étonne, alors je te dirais que cela ne m'étonne pas moins moi aussi, mais je t'écris la stricte vérité. Adieu ! »

CHAPITRE XXIX

Vinicius ne reçut pas de réponse à cette lettre car Pétrone n'écrivait pas, s'attendant visiblement à ce que César ordonne un jour ou l'autre de rentrer à Rome. La nouvelle de ce retour s'était, en effet, répandue dans la ville et avait suscité une grande joie dans les cœurs de la populace qui attendait avec impatience la reprise des jeux et de la distribution des céréales et de l'huile dont de grandes quantités avaient été stockées à Ostie. Hélius, affranchi de Néron, avait finalement annoncé au sénat le retour de César. Mais Néron, s'étant embarqué avec sa cour sur des bateaux au cap Misène, prenait son temps, s'arrêtant dans des villes côtières pour s'y reposer ou bien pour s'y produire dans des théâtres. À Mintumes où il avait de nouveau chanté en public, il resta une quinzaine de jours et il s'était même de nouveau demandé s'il ne valait pas mieux revenir à Naples et y attendre la venue du printemps qui, d'ailleurs, s'annonçait plus précoce et plus chaud que d'habitude. Pendant tout ce temps, Vinicius resta enfermé chez lui à penser à Lygie et à toutes les choses nouvelles qui préoccupaient son âme et y apportaient des notions et des sentiments qui lui avaient été jusqu'alors étrangers. Il voyait seulement de temps à autre Glaucus, le médecin, dont chaque visite l'emplissait de joie car il pouvait parler de Lygie avec lui. Glaucus ne savait pas, à vrai dire, où elle avait trouvé refuge mais il avait assuré Vinicius que les anciens l'entouraient de beaucoup de sollicitude. Un jour aussi, ému de la tristesse de Vinicius, il lui avait dit que Pierre l'Apôtre avait blâmé Crispin d'avoir reproché à Lygie son amour terrestre. À ces mots, le jeune patricien pâlit d'émotion. Il lui avait, à lui aussi, semblé plus d'une fois qu'il n'était pas indifférent à Lygie, mais, souvent aussi, il retombait dans le doute et l'incertitude et voici que, maintenant, il entendait la confirmation de ses désirs et de ses espoirs de la bouche d'un étranger, un chrétien de surcroît. Dans un premier mouvement de reconnaissance, il voulut courir chez Pierre, mais ayant appris qu'il ne se trouvait pas dans la ville et qu'il prêchait dans la région, il conjura Glaucus de le lui amener, et lui promit de faire de généreuses donations aux pauvres de la communauté. Il lui sembla aussi que si Lygie l'aimait, tous les obstacles tombaient de ce fait car il était prêt à tout moment à honorer le Christ. Bien qu'il l'encourageât ardemment à recevoir le baptême, Glaucus n'osa l'assurer que, par-là même, il obtiendrait aussitôt Lygie. Il lui disait

qu'il fallait demander le baptême pour le baptême lui-même et pour l'amour du Christ, et non pas pour d'autres raisons. « Il faut avoir aussi une âme chrétienne », le persuadait-il, et Vinicius, que pourtant tout obstacle irritait, commençait déjà à comprendre que Glaucus, en tant que chrétien, disait ce qu'il devait dire. Il ne se rendait pas tout à fait compte que l'un des changements les plus profonds survenus dans sa nature consistait en ceci que, jadis, il mesurait les gens et les choses seulement à travers son propre égoïsme alors qu'à présent il s'habituaient petit à petit à la pensée que d'autres yeux que les siens pouvaient voir autrement, que d'autres cœurs que le sien pouvaient sentir autrement et que le bien-fondé de quelque chose ne signifiait pas toujours l'intérêt personnel.

Souvent aussi l'envie le prenait de voir Paul de Tarse dont les paroles éveillaient en lui la curiosité et l'inquiétude. Il échafaudait dans son âme les arguments avec lesquels il combattrait son enseignement, il lui opposait une résistance en pensée, mais il voulait le voir et l'entendre. Mais Paul était parti à Aricie et, lorsque les visites de Glaucus devinrent plus rares, Vinicius ressentit durement sa solitude. Il se remit à parcourir les impasses attenantes à Suburre, les étroites ruelles du Transtévère, dans l'espoir d'apercevoir Lygie ne fût-ce que de loin, et lorsque cet espoir aussi fut vain, l'ennui et l'impatience commencèrent à envahir son cœur. Vint finalement le temps où son ancienne nature se réveilla une fois encore, avec la force avec laquelle la vague montante revient sur le rivage un moment délaissé. Il lui sembla qu'il avait été stupide, qu'il s'était inutilement mis dans la tête des choses qui l'avaient conduit à la tristesse et qu'il devait prendre de la vie ce qu'elle pouvait donner de bon. Il décida d'oublier Lygie, ou tout au moins de chercher les plaisirs et d'en profiter en dehors d'elle. Il sentait pourtant que c'était là une dernière tentative de libération. Il se jeta donc dans le tourbillon de la vie avec toute l'énergie et l'ardeur aveugles qui lui étaient propres. La vie même semblait l'y encourager. La ville engourdie et dépeuplée durant l'hiver commençait à s'animer dans l'espoir du prochain retour de César. On lui préparait un accueil solennel. Au surplus, le printemps était proche : la neige des cimes des monts Albains avait disparu au souffle des vents d'Afrique. Les gazons des jardins se constellaient de violettes. Sur les forums et le Champ de Mars fourmillait une foule que réchauffait un soleil de plus en plus chaud.

Sur la Via Appia, lieu habituel des promenades, circulaient de nombreux chars richement décorés. On faisait déjà des excursions dans les monts Albains. Sous prétexte d'honorer Junon à Lavinium ou Diane à Aricie, les jeunes femmes prenaient la clé des champs à la recherche des émotions, de la compagnie, des rencontres et des jouissances. C'est là qu'un beau jour, Vinicius aperçut parmi des chars

splendides la somptueuse *carruca*, précédée de deux molosses, de la maîtresse de Pétrone, Chrysothémis, escortée de tout un groupe de jeunes gens et de vieux sénateurs que leurs fonctions avaient retenus en ville. Chrysothémis, qui conduisait elle-même un attelage de quatre poneys corses, distribuait tout autour d'elle les sourires et de légers coups d'une cravache dorée. Ayant aperçu Vinicius, elle arrêta les chevaux et le fit monter dans sa *carruca*, puis elle l'emmena chez elle à un festin qui dura toute la nuit. Vinicius s'enivra si fortement qu'il ne se souvint même pas du moment où on le ramena chez lui. Il se souvenait pourtant que lorsque Chrysothémis l'interrogea sur Lygie, il s'en offusqua et, ivre déjà, il lui versa sur la tête une coupe de falerne. En y repensant, dégrisé, il sentit encore la colère monter en lui. Mais le jour suivant, Chrysothémis, ayant visiblement oublié l'injure essuyée, lui rendit visite chez lui et l'emmena de nouveau sur la Voie Appienne ; puis elle revint chez lui pour le dîner, au cours duquel elle lui avoua qu'elle s'était depuis longtemps déjà lassée non seulement de Pétrone, mais aussi de son luthiste, et que son cœur était libre. Ils se montrèrent ensemble pendant une semaine mais leurs relations ne promettaient pas d'être durables.

Bien que, depuis l'incident avec le falerne, le nom de Lygie ne fut plus jamais évoqué, Vinicius ne put s'empêcher de penser à elle. Il avait constamment le sentiment qu'elle ne le quittait pas des yeux et ce sentiment le remplissait d'une sorte de crainte. Il s'indignait contre lui-même sans pouvoir pour autant se débarrasser de la pensée qu'il attristait Lygie, de même que du chagrin que cette pensée faisait naître en lui. À la première scène de jalousie que Chrysothémis lui fit, à cause de deux filles syriennes qu'il avait acquises, il la chassa sans ménagement. À vrai dire, il ne cessa pas d'un seul coup de s'adonner à la concupiscence et à la débauche, au contraire même, il continua son train de vie comme pour faire enrager Lygie. Mais en fin de compte, il s'aperçut qu'il ne cessait un seul instant de penser à elle, qu'elle était, elle seule, la cause de tous ses actes, les bons comme les mauvais, et que, en dehors d'elle, rien dans le monde ne comptait. Il était alors pris de nausée et de fatigue. Les plaisirs le dégoûtèrent, lui laissant seulement des remords. Il lui sembla être un misérable et ce sentiment l'emplit d'une immense stupéfaction car jadis tout ce qui lui convenait lui semblait bon. Il finit par perdre sa liberté, son assurance et tomba dans une complète prostration dont même la nouvelle du retour de César ne put le tirer. Désormais, plus rien ne l'intéressait et il ne se rendit même pas chez Pétrone tant que ce dernier ne l'eut pas appelé et n'eut envoyé sa propre litière pour le prendre.

Bien qu'accueilli avec joie, Vinicius ne répondit tout d'abord que de mauvaise grâce aux questions de Pétrone, puis ses sentiments et pensées longtemps contenus jaillirent de sa bouche en un flot de

paroles. Il raconta une fois encore dans les détails ses recherches faites pour retrouver Lygie et son séjour parmi les chrétiens, tout ce qu'il savait et ce qu'il avait entendu, tout ce qui lui passait par la tête et par le cœur, et, enfin, il se mit à se plaindre qu'il était tombé dans un chaos dans lequel il avait perdu sa tranquillité, le don de discerner les choses et tout jugement. Rien ne l'attirait, il ne trouvait de goût dans aucun aliment, il ne savait à quoi s'en tenir et comment agir. Il était prêt à honorer le Christ et à le persécuter, il comprenait l'élévation de son enseignement et, en même temps, avait pour lui une répulsion invincible. Il savait que même s'il possédait Lygie, il ne la posséderait pas tout à fait, parce qu'il devrait la partager avec le Christ. Et pour finir, il vivait comme s'il ne vivait pas : sans espoir, sans futur, sans croire au bonheur, alors que l'entouraient les ténèbres d'où il cherchait à tâtons à sortir sans pouvoir trouver une issue.

Pendant qu'il parlait, Pétrone regardait son visage changé, ses mains qu'il tendait devant lui d'une façon étrange comme s'il cherchait réellement un chemin dans l'obscurité, et réfléchissait. Soudain, il se leva, s'approcha de Vinicius et se mit à écarter ses cheveux au-dessus de l'oreille.

— Sais-tu, lui dit-il, que tu as quelques cheveux gris aux tempes ?

— C'est fort possible, lui répondit Vinicius. Cela ne m'étonnerait pas du tout s'ils blanchissaient tous bientôt.

Il se fit un silence. Pétrone était un homme sensé et il avait plus d'une fois médité sur l'âme humaine et sur la vie. Dans l'ensemble, cette vie, dans le monde dans lequel ils vivaient tous les deux, pouvait être, vue de l'extérieur, heureuse ou malheureuse, mais de l'intérieur, elle était paisible. Tout comme la foudre ou un tremblement de terre pouvait démolir un temple, un malheur pouvait bien détruire une vie, mais, en elle-même, cette vie se composait néanmoins de lignes droites et harmonieuses, exemptes de toute complication. Cependant, autre chose apparaissait dans les paroles de Vinicius, et Pétrone se trouva, pour la première fois, en présence de tout un nombre de nœuds spirituels que nul n'avait jusqu'alors cherché à démêler. Il avait assez de sagacité pour en saisir le poids mais, malgré toute sa finesse d'esprit, il ne savait que répondre aux questions qui se posaient et, au bout d'un long moment de silence, il observa :

— Ce sont sans doute des sortilèges.

— C'est bien ce que j'ai pensé, moi aussi, répliqua Vinicius. Il m'a semblé plus d'une fois qu'on nous avait ensorcelés, elle et moi.

— Et si tu allais consulter des prêtres de Sérapis, poursuivit Pétrone. Il y a sans nul doute, parmi eux, comme parmi les prêtres en général, de nombreux escrocs, mais il y en a aussi qui ont percé d'étranges mystères.

Il disait cela sans conviction et d'une voix mal assurée car il sentait

combien, dans sa bouche, ce conseil pouvait paraître piètre, et même ridicule.

Vinicius se frotta le front et poursuivit :

— Des sortilèges !... J'ai vu des sorciers qui faisaient appel à des forces souterraines, inconnues pour en tirer profit, j'en ai vu aussi qui recouraient à elles pour nuire à leurs ennemis. Mais les chrétiens, eux, vivent dans la pauvreté, ils pardonnent à leurs ennemis, proclament l'humilité, la vertu et la miséricorde, alors quels avantages pourraient-ils tirer des sortilèges et pourquoi devraient-ils les jeter ?...

Pétrone commençait à s'irriter contre lui-même d'être incapable de trouver une réponse à tout cela mais, ne voulant pas l'admettre, il répondit sans trop réfléchir :

— C'est une nouvelle secte...

Au bout d'un moment, il ajouta :

— Par la divine habitante des bosquets de Paphos ! comme tout cela gâte la vie ! Tu admires la bonté et la vertu de ces gens, et moi, je te dis qu'ils sont mauvais car ils sont les ennemis de la vie comme le sont les maladies et la mort elle-même. Nous en avons assez comme ça ! Nous n'avons pas besoin des chrétiens en plus. Compte un peu : les maladies, César, Tigellin, les vers de César, les savetiers qui gouvernent les anciens Quirites, les affranchis qui siègent au sénat. Par Castor ! Cela suffit ! C'est une secte néfaste et détestable ! As-tu essayé de te secouer de ces tristesses et de profiter un peu de la vie ?

— J'ai essayé, répondit Vinicius.

À ces mots, Pétrone se mit à rire et dit :

— Ah ! traître ! Les nouvelles se répandent vite grâce aux esclaves : tu m'as raflé Chrysothémis !

Vinicius fit un geste dégoûté de la main.

— En tous les cas, je te remercie, poursuivit Pétrone. Je lui enverrai une paire de souliers brodés de perles, ce qui, dans mon langage amoureux, signifie : « Va-t'en ! » Je te suis doublement reconnaissant : d'abord, parce que tu n'as pas accepté Eunice ; ensuite, parce que tu m'as débarrassé de Chrysothémis. Écoute-moi bien : tu as devant toi un homme qui se levait le matin, prenait un bain, festoyait, possédait Chrysothémis, écrivait des satires et même, parfois, agrémentait sa prose de vers, mais qui s'ennuyait comme César et qui, souvent, ne savait comment chasser de son esprit les pensées lugubres qui le tourmentaient. Et sais-tu pourquoi il en était ainsi ? Parce que je cherchais loin ce qui était tout près... Une belle femme vaut toujours son pesant d'or, mais une femme qui au surplus aime n'a pas de prix. Cela, tu ne l'achèteras pas pour tous les trésors de Verrès. Maintenant, je me dis ceci : je remplis ma vie de bonheur comme on remplit une coupe de vin du meilleur cru de la terre, et je le bois tant que ma main ne raidit et que mes lèvres ne blêmissent. De ce qu'il arrivera plus

tard, je n'en ai cure. Telle est ma toute dernière philosophie.

— Tu l'as toujours professée. Rien de nouveau en elle !

— Il y a en elle un contenu qui n'existait pas auparavant.

Cela dit, il appela Eunice qui entra, habillée d'une blanche draperie. Ce n'était pas l'ancienne esclave mais une sorte de déesse aux cheveux dorés, une déesse de l'amour et du bonheur.

Il lui ouvrit ses bras et lui dit :

— Viens !

Elle courut vers lui et, s'étant assise sur ses genoux, elle lui jeta ses bras autour du cou, posa sa tête sur sa poitrine. Vinicius voyait ses joues s'empourprer lentement, ses yeux se voiler peu à peu. Ils formaient à eux deux un merveilleux groupe amoureux et heureux. Pétrone plongea sa main dans une vasque qui se trouvait à côté de lui, sur une table et, y ayant puisé une pleine poignée de violettes, il se mit à en parsemer la tête, la poitrine et la *stola* d'Eunice, puis il fit glisser sa tunique de ses épaules et dit :

— Heureux celui qui, comme moi, a trouvé l'amour enfermé dans un tel corps... Il me semble parfois que nous sommes deux divinités... Vois toi-même : Praxitèle ou Myron, Scopas ou Lysippe ont-ils jamais créé lignes plus merveilleuses ? Existe-t-il à Paros ou au Pentélique pareil marbre, chaud, rose et passionné ? Il y a des gens qui usent les bords de vases à force de les embrasser, moi, je préfère chercher la volupté là où l'on peut la trouver réellement.

Cela dit, il se mit à effleurer de ses lèvres les épaules et le cou de la jeune femme qui tremblait et dont les yeux se fermaient et s'ouvraient tour à tour sous l'effet d'un plaisir indicible. Pétrone releva sa tête raffinée et, se tournant vers Vinicius, il lui dit :

— Et maintenant, pense un peu à ce que sont, comparés à cela, tes lugubres chrétiens, et si tu ne saisis pas la différence, alors va les rejoindre... Mais ce spectacle t'aura guéri.

Vinicius gonfla ses narines, aspirant le parfum des violettes qui embaumaient toute la salle, et pâlit car la pensée lui vint que s'il avait pu ainsi promener ses lèvres sur les épaules de Lygie, cela aurait été une sorte de plaisir sacrilège si grand qu'il accepterait de voir le monde crouler. Mais habitué qu'il était déjà de prendre très vite conscience de ce qui se passait en lui, il s'aperçut qu'en cet instant aussi, il pensait à Lygie, à elle seule.

Pétrone s'adressa à la jeune femme :

— Eunice, ma divine, ordonne de nous préparer des couronnes et le déjeuner.

Lorsqu'elle fut sortie, il se tourna vers Vinicius :

— Je voulais l'affranchir, or sais-tu ce qu'elle m'a répondu ? « Je préfère être ton esclave que la femme de César. » Et elle n'a pas accepté. Alors, je l'ai affranchie à son insu. Le prêteur a fait cela pour

moi, il n'a pas exigé qu'elle soit présente. Elle ne le sait pas, tout comme elle ne sait pas que cette maison et tous mes bijoux, à l'exception des gemmes, lui appartiendront au cas où je mourrais.

Sur ces mots, il se leva, fit quelques pas dans la salle et poursuivit :

— L'amour change les uns beaucoup, les autres, moins. Jadis, j'aimais l'odeur de la verveine, mais comme Eunice préfère les violettes, je les aime dorénavant moi aussi par-dessus tout, et depuis que le printemps est arrivé, nous ne respirons que l'odeur des violettes.

Il s'arrêta devant Vinicius et lui demanda :

— Et toi ? Tu restes fidèle au nard ?

— Laisse-moi tranquille ! rétorqua le jeune homme.

— J'ai voulu que tu regardes attentivement Eunice et je t'en parle parce qu'il est possible que tu cherches loin ce qui est tout près de toi. Peut-être qu'un cœur fidèle et simple bat pour toi aussi dans un de tes *cubiculum* d'esclaves. Applique un tel baume sur tes blessures. Tu dis que Lygie t'aime. C'est fort possible ! Mais qu'est donc un amour qui renonce à tout ? Cela ne signifie-t-il pas qu'il y a quelque chose de plus fort que lui ? Non, mon cher, Lygie, ce n'est pas Eunice.

Vinicius lui répliqua alors :

— Tout n'est que tourment. Je t'ai vu embrasser les épaules d'Eunice et je me suis dit alors que si Lygie m'avait ainsi découvert les siennes, la terre pourrait bien après s'entrouvrir ! Mais à cette seule pensée, j'ai été saisi d'une sorte de crainte comme si j'avais osé porter la main sur une vestale ou si j'avais voulu souiller une divinité... Lygie ce n'est pas Eunice avec ceci près que je conçois autrement que toi cette différence. L'amour t'a changé les narines et tu préfères les violettes à la verveine. Moi, il a changé mon âme, ce qui fait que, malgré ma misère et ma passion, je préfère Lygie telle qu'elle est à une Lygie qui serait semblable aux autres.

Pétrone haussa les épaules.

— En ce cas, tu n'es pas à plaindre. Mais moi, je ne le comprends pas.

Vinicius lui répondit fiévreusement :

— Oui, oui !... Nous ne pouvons plus nous comprendre !

Un moment de silence s'ensuivit, après quoi Pétrone reprit :

— Que l'Hadès engloutisse tes chrétiens ! Ils t'ont rempli d'inquiétude et ont détruit ton sens de la vie. Que l'Hadès les engloutisse ! Tu te trompes si tu penses que cet enseignement est bienfaisant car cela seul est bienfaisant qui donne aux hommes le bonheur, c'est-à-dire la beauté, l'amour et la puissance. Eux, en revanche appellent cela vanité. Tu te trompes si tu penses qu'ils sont justes car si nous allons rendre le bien pour le mal, qu'allons-nous rendre pour le bien ? Et, de plus, si la récompense est la même pour

l'un comme pour l'autre, pourquoi les hommes devraient-ils être bons ?

— Non ! La récompense n'est pas la même. Mais elle commence, selon leur enseignement, dans la vie future qui n'est pas temporelle.

— Je n'entre pas dans ces considérations car c'est à voir, si toutefois l'on peut voir quelque chose... sans yeux. En attendant, ce sont tout simplement des nigauds. Ursus a étouffé Croton parce qu'il a des bras d'airain, mais ce sont des pleurnichards, or l'avenir ne peut appartenir à des pleurnichards.

— Pour eux, la vie commence avec la mort.

— C'est comme si quelqu'un disait que le jour commence avec la nuit As-tu l'intention d'enlever Lygie ?

— Non. Je ne peux lui rendre avec du mal le bien qu'elle m'a prodigué, et je me suis juré que je ne le ferai pas.

— As-tu l'intention d'accepter l'enseignement du Christ ?

— Je le voudrais, mais ma nature ne le supporte pas.

— Es-tu capable d'oublier Lygie ?

— Non.

— Alors, voyage.

À cet instant, des esclaves annoncèrent que le déjeuner était prêt, mais Pétrone, auquel il semblait qu'il lui était venu une bonne idée, poursuivit en se dirigeant vers le triclinium :

— Tu as parcouru une bonne partie du monde, mais seulement comme soldat qui a hâte de gagner son lieu de destination et ne s'arrête pas en cours de route. Viens avec nous en Achaïe. César n'a pas, jusqu'à présent, renoncé à son projet de voyage. Il s'arrêtera partout en cours de route, chantera, recueillera des couronnes, pillera les temples et, finalement, reviendra en triomphateur en Italie. Ce sera une sorte de cortège de Bacchus et d'Apollon en une seule personne. Les augustans, les augustanes, des milliers de cithares, par Castor ! cela vaut la peine d'être vu, car le monde n'a jusqu'à présent rien vu de tel.

Il s'allongea sur un banc devant la table, à côté d'Eunice, et pendant qu'un esclave lui mettait sur la tête une couronne d'anémones, il poursuivit :

— Qu'as-tu vu au service de Corbulon ? Rien ! As-tu sérieusement visité les temples grecs comme moi je l'ai fait, moi qui suis, pendant deux ans, passé des mains d'un guide aux mains d'un autre guide ? Es-tu allé à Rhodes voir le lieu où se dressait le colosse ? As-tu vu à Panopie, en Phocide, l'argile avec laquelle Prométhée pétrissait les hommes, ou bien à Sparte l'œuf pondu par Lédæ, ou encore à Athènes la fameuse cuirasse sarmate faite de sabots de cheval, ou encore à Eubée le vaisseau d'Agamemnon, ou la coupe moulée sur le sein gauche d'Hélène ? As-tu vu Alexandrie, Memphis, les pyramides, le

cheveu qu'Isis s'arracha de chagrin à la perte d'Osiris ? As-tu entendu le gémissment de Memnon ? Le monde est vaste et tout ne finit pas au Transtévère ! Moi j'accompagnerai César. Puis, lorsqu'il rentrera, je le quitterai et me rendrai à Chypre, car ma nymphe aux cheveux d'or souhaite que nous allions ensemble à Paphos déposer des colombes en offrande à Cypris, et il faut que tu saches que tout ce qu'elle désire est réalisé.

— Je suis ton esclave, souligna Eunice.

Mais lui, posant sa tête couronnée sur le sein d'Eunice, lui répondit avec un sourire :

— Alors je suis l'esclave d'une esclave. Je t'admire, ma divine, des pieds à la tête.

Puis, s'adressant à Vinicius :

— Viens avec nous à Chypre. Mais, auparavant, souviens-toi que tu dois aller voir César. Il est déplorable que tu n'y sois pas allé jusqu'ici ; Tigellin risque d'exploiter cela à ton désavantage. Il n'a pas, à vrai dire, de haine personnelle pour toi mais il ne peut t'aimer ne fut-ce que parce que tu es mon neveu... Nous dirons que tu as été malade. Il nous faut réfléchir à ce que tu dois répondre au cas où César t'interrogerait sur Lygie. Le mieux serait que tu minimises l'affaire et dises qu'elle était avec toi jusqu'à ce que tu t'en sois lassé. Lui le comprendra. Dis-lui aussi que la maladie t'a retenu chez toi, que le souci que tu te faisais de ne pouvoir être à Naples et d'entendre son chant augmentait ta fièvre et que seul l'espoir de l'entendre bientôt t'a aidé à te rétablir. Ne crains pas d'exagérer. Tigellin annonce qu'il inventera pour César quelque chose non seulement de grand mais aussi de gros... J'ai peur toutefois qu'il ne sape mon autorité. Je crains aussi ton humeur...

— Sais-tu, observa Vinicius, qu'il y a des gens qui n'ont pas peur de César et qui vivent aussi tranquillement que s'il n'existait pas dans le monde ?

— Je sais de qui tu parles : des chrétiens.

— Oui. Eux seuls !.. Qu'est donc notre vie sinon une peur continuelle ?

— Laisse-moi tranquille avec tes chrétiens. Ils n'ont pas peur de César parce que lui, n'a sans doute pas entendu parler d'eux, en tous les cas, il ne sait rien à leur sujet et ils l'intéressent autant que les feuilles mortes. Et moi, je te dis que ce sont des propres-à-rien, que tu le sens toi-même, et si ta nature a de la répulsion pour leur enseignement, c'est bien parce que tu sens leur incapacité. Tu es un homme pétri d'une autre argile, et donc cesse de penser à eux et de m'en parler. Nous, nous sommes capables de vivre et de mourir, et eux, de quoi sont-ils capables ? On ne le sait.

Ces paroles troublèrent Vinicius qui, de retour chez lui, commença

à se demander si cette bonté et miséricorde des chrétiens n'étaient pas en réalité une preuve de mollesse de leur âme. Il lui sembla que les hommes qui avaient de la vigueur et du caractère ne sauraient pardonner comme eux le faisaient. Il lui vint à l'esprit que cela pouvait bien être la cause de la répugnance que son âme romaine éprouvait pour cet enseignement. « Nous sommes capables de vivre et de mourir ! » a dit Pétrone. Eux, par contre, ne savent que pardonner mais ne comprennent ni le véritable amour ni la véritable haine.

CHAPITRE XXX

De retour à Rome, César montra son mécontentement d'être rentré et, au bout de quelques jours, il brûla de nouveau du désir de repartir pour l'Achaïe. Il promulgua même un édit dans lequel il déclarait que son absence ne serait pas longue et que les affaires publiques n'en pâtiraient en aucun cas. Puis, accompagné des augustans parmi lesquels se trouvait Vinicius, il se rendit au Capitole déposer des offrandes aux dieux à l'intention du succès du voyage projeté. Mais le lendemain, alors qu'il se trouvait au temple de Vesta, il se produisit un incident qui modifia tous les projets. Néron ne croyait pas aux dieux mais il en avait peur ; la mystérieuse Vesta surtout le remplissait d'une crainte telle qu'à la vue de la divinité et du feu sacré, ses cheveux se hérissèrent subitement d'épouvante, ses mâchoires se serrèrent, un tremblement agita tous ses membres et il s'affaissa dans les bras de Vinicius qui se trouvait tout près de lui. On le sortit aussitôt du temple et on le transporta au Palatin où bientôt il revint tout à fait à lui, mais ne quitta pas le lit de toute la journée. Il déclara aussi, à la grande surprise de tous, qu'il remettait résolument à plus tard le voyage projeté, car la divinité l'avait secrètement mis en gourde contre toute hâte. Une heure plus tard, on annonçait déjà publiquement dans Rome tout entière que César, ayant vu les visages attristés des citoyens et mû par son amour pour eux comme un père pour ses enfants, restait avec eux afin de partager leurs joies et leur sort. Le peuple que la décision avait rempli de joie et qui était sûr que des jeux et une distribution de céréales ne manqueraient pas d'être ordonnés, accourut en foule devant la porte Palatine acclamer le divin César. Celui-ci interrompit la partie d'osselets qu'il jouait avec des augustans et déclara :

— Oui, il fallait l'ajourner ce voyage ; l'Égypte et la souveraineté sur l'Orient ne peuvent, selon les prédictions, ne pas m'échoir et, par conséquent, l'Achaïe ne peut, elle non plus, être perdue. J'ordonnerai de faire percer l'isthme de Corinthe. En Égypte, par contre, nous édifierons des monuments auprès desquels les pyramides sembleront être des jouets d'enfants. Je commanderai de construire un Sphinx sept fois plus grand que celui qui, près de Memphis, contemple le désert, mais j'ordonnerai de lui donner mon visage. Les siècles à venir ne parleront que de ce monument et de moi.

— Tu t'es déjà édifié un monument avec tes vers, non pas sept fois mais trois fois sept fois plus grand que la pyramide de Chéops, opina

Pétrone.

— Et avec mon chant ?

— Hélas ! Si on était capable de t'édifier un monument comme celui de Memnon, qui se ferait entendre avec ta voix au lever du soleil ! Les mers qui bordent l'Égypte fourmilleraient pendant des siècles de navires à bord desquels des foules des trois parties du monde se complairaient à écouter ton chant.

— Malheureusement qui en serait capable ? dit Néron.

— Mais tu peux toujours te faire tailler dans du basalte une statue comme conducteur de quadriges.

— C'est vrai ! Je vais le faire.

— Tu feras un cadeau à l'humanité.

— En Égypte, j'épouserai aussi Luna, qui est veuve, et je serai ainsi véritablement un dieu.

— Et à nous, tu nous donneras pour femmes des étoiles ; nous formerons ainsi une nouvelle constellation qui s'appellera la constellation de Néron. Quant à Vitellius, marie-le avec le Nil afin qu'il procrée des hippopotames. Fais cadeau à Tigellin du désert, il pourra alors être le roi des chacals...

— Et à moi, que me destines-tu ? demanda Vatinius.

— Qu'Apis te bénisse ! Tu nous as organisé de si splendides jeux à Bénévent que je ne saurais te vouloir du mal : fais une paire de souliers au Sphinx dont les pattes s'engourdissent pendant les rosées nocturnes, puis tu feras des souliers pour les colosses qui s'alignent devant les temples. Chacun y trouvera une occupation à sa mesure. Domitius Afer par exemple, bien connu pour son honnêteté, sera trésorier. J'aime, César, t'entendre rêver de l'Égypte, et cela m'attriste que tu aies différé ton départ.

Néron dit alors :

— Vos yeux de mortels n'ont rien vu car la divinité se fait invisible à ceux de qui elle ne veut être vue. Sachez que lorsque je me suis trouvé dans le temple de Vesta, elle s'est dressée à côté de moi et m'a chuchoté à l'oreille : « Ajourne ton départ. » Cela s'est produit si inopinément que j'en fus terrifié bien que je dusse être reconnaissant aux dieux de m'entourer d'une protection aussi manifeste.

— Nous avons tous été terrifiés, s'empressa d'ajouter Tigellin, et la vestale Rubria s'est même évanouie.

— Rubria ! remarqua Néron. Quel cou d'une blancheur éclatante !

— Mais elle rougit à ta vue, divin César...

— En effet ! Je l'ai remarqué, moi aussi. C'est bizarre ! Une vestale ! Il y a quelque chose de divin dans toute vestale, et Rubria est très belle.

Il resta un moment pensif, puis il demanda :

— Dites-moi pourquoi les gens craignent-ils plus Vesta que les

autres dieux. Comment s'expliquer cela ? Moi-même, bien que pontife suprême, j'ai été pris de crainte. Je me souviens seulement être tombé à la renverse et j'aurais croulé par terre si quelqu'un ne m'avait pas soutenu. Au fait, qui donc m'a soutenu ?

— Moi, répondit Vinicius.

— Ah ! c'est toi, « sévère Arès » ? Pourquoi n'étais-tu pas à Bénévent ? On m'a dit que tu étais malade, et effectivement ton visage est changé. Mais, au juste, j'ai entendu dire que Croton a voulu te tuer. Est-ce vrai ?

— C'est bien ça, et il m'a cassé le bras mais je me suis défendu.

— Avec ton bras cassé ?

— Un barbare plus fort que Croton m'a aidé.

Néron le regarda avec étonnement.

— Plus fort que Croton ? Tu plaisantes sans doute ? Croton était le plus fort de tous, et maintenant, c'est Syphax d'Éthiopie qui est le plus fort.

— Je te dis, César, ce que j'ai vu de mes propres yeux.

— Où est donc cette perle ? N'est-il pas devenu le roi du bois de Néli ?

— Je l'ignore, César. Je l'ai perdu de vue.

— Tu ne sais même pas de quel pays il est ?

— J'avais le bras cassé, je n'ai donc pu lui demander quoi que ce soit.

— Cherche-le et trouve-le-moi.

À ces paroles, Tigellin s'empessa d'intervenir :

— Je vais m'en occuper.

Mais Néron continuait de parler à Vinicius :

— Je te remercie de m'avoir soutenu. En tombant j'aurais pu me fracasser la tête. Autrefois, on avait en toi un bon compagnon, mais depuis la guerre et ton service sous le commandement de Corbulon, on dirait que tu es devenu sauvage et je te vois rarement.

Puis, au bout d'un moment de silence, il reprit :

— Comment se porte cette jeune fille... trop étroite des hanches... dont tu étais amoureux et que j'ai fait enlever aux Aulus pour toi ?...

Vinicius se troubla mais Pétrone, à cet instant, lui vint en aide :

— Je parierais, seigneur, dit-il, qu'il l'a oubliée. Vois-tu son trouble ? Demande-lui combien il en a eu depuis, et je ne garantis pas qu'il sera capable de répondre. Les Vinicius sont de bons soldats et des coqs encore meilleurs. Il leur faut des basses-cours. Punis-l'en, seigneur, et ne l'invite pas à la fête que Tigellin nous promet d'organiser en ton honneur sur l'étang d'Agrippa.

— Non, je ne le ferai pas. Je fais confiance à Tigellin pour ce qui est de la basse-cour, je pense qu'il y aura de quoi satisfaire tout le monde.

— Devrait-il manquer de Charités là où sera Éros ? répliqua Tigellin.

Mais Néron reprit :

— L'ennui me mine ! Par la volonté de la déesse, je suis resté à Rome, mais je ne puis supporter cette ville. Je vais partir à Antium. J'étouffe dans ces rues étroites, parmi ces maisons croulantes, ces ruelles sordides. Des puanteurs arrivent jusqu'ici, jusqu'à ma maison et mes jardins. Ah ! si un tremblement de terre détruisait Rome, si un dieu dans sa colère la rasait, je vous montrerais alors comment on doit construire une ville qui est la tête du monde et ma capitale.

— César ! observa Tigellin, tu dis : « Si un dieu dans sa colère détruisait la ville », n'est-ce pas ?

— Oui ! Et alors ?

— N'es-tu pas un dieu ?

Néron fit un geste de lassitude, puis poursuivit :

— Nous verrons ce que tu nous auras préparé sur les étangs d'Agrippa. Après, je me rendrai à Antium. Vous tous, vous êtes petits, vous ne comprenez donc pas qu'il me faut de grandes choses.

Cela dit, il ferma les yeux, laissant entendre qu'il avait besoin de repos. Les augustans commencèrent donc à se disperser. Pétrone sortit avec Vinicius et lui dit :

— Te voilà donc invité à prendre part à la fête. Barbe-d'Airain a renoncé au voyage projeté, mais, en revanche, il commettra plus de folies que jamais et fera ce que bon lui semblera, dans la ville comme dans sa propre maison. Tâche, toi aussi, de trouver dans les folies distraction et oubli. Saperlipopette ! Nous avons conquis le monde que je sache, et nous avons donc le droit de nous amuser. Toi, Marc, tu es un très beau garçon et c'est en partie à cela que j'attribue le faible que j'ai pour toi. Par Diane d'Éphèse ! Si tu pouvais voir tes magnifiques sourcils et ton visage dans lequel on devine le vieux sang des Quirites ! Tous les autres ont l'air d'être des affranchis à côté de toi. C'est un fait ! Si n'était cet enseignement inepte, Lygie serait aujourd'hui chez toi. Essaie encore de me démontrer que ce ne sont pas des ennemis de la vie et des hommes... Ils se sont bien comportés avec toi, tu peux donc leur en être reconnaissant, mais, à ta place, je détesterais cet enseignement et je chercherais le plaisir là où l'on peut le trouver. Tu es beau garçon, je te le répète, et Rome regorge de divorcées.

— Je m'étonne seulement que tout cela ne te fatigue toujours pas, observa Vinicius.

— Qui te dit cela ? Cela me fatigue depuis longtemps, mais moi, je n'ai pas ton âge. Moi d'ailleurs, j'ai d'autres goûts que tu ne partages pas. J'aime les livres que toi tu n'aimes pas, j'aime la poésie qui t'ennuie, j'aime les vases, les gemmes et une multitude de choses que

tu ne regardes pas, j'ai des douleurs dans le dos que tu n'éprouves pas, et enfin j'ai trouvé Eunice. Toi, en revanche, tu n'as rien trouvé de semblable... Je me sens bien chez moi parmi des chefs-d'œuvre ; de toi par contre, je ne ferai jamais un esthète. Je sais que dans la vie je ne trouverai rien de plus que ce que j'ai déjà trouvé ; toi, tu ne sais pas toi-même que tu espères encore et cherches toujours. Si la mort venait te surprendre, malgré tout ton courage et toutes tes tristesses, tu mourrais étonné de devoir déjà quitter ce monde, tandis que moi, je l'accueillerais comme une nécessité avec la conviction qu'il n'y a pas dans le monde entier de fruits auxquels je n'aurais goûté. Je n'ai pas hâte d'en finir, mais je ne temporiserai pas non plus, je ferai seulement le nécessaire pour être joyeux jusqu'au bout. Il est dans le monde des sceptiques joyeux. Les stoïciens sont, à mes yeux, des sots, mais le stoïcisme au moins trempe les caractères tandis que tes chrétiens introduisent dans le monde la tristesse qui est dans la vie ce qu'est la pluie dans la nature. Sais-tu ce que j'ai appris ? Eh bien, voilà : pendant la fête que donnera Tigellin, il y aura sur les bords de l'étang d'Agrippa, des lupanars où seront réunies des femmes des plus grandes familles de Rome. Ne s'en trouvera-t-il pas au moins une assez belle, capable de te consoler ? Il y aura aussi des vierges qui feront leurs débuts dans le monde... comme nymphes. Tel est notre empire romain... Il fait déjà chaud ! Le vent du Sud réchauffera les eaux et ne couvrira pas les corps nus de boutons de fièvre. Et toi, Narcisse, sache que pas une seule ne saura te résister. Pas une seule, fût-elle vestale.

Vinicius se cogna la tête du poing comme quelqu'un qui a une idée fixe.

— C'est bien ma chance d'être tombé sur l'unique...

— À qui le dois-tu sinon aux chrétiens !... Des gens qui ont pour emblème une croix ne peuvent être autres. Écoute-moi bien : la Grèce était belle et a créé la sagesse du monde ; nous, nous avons créé la force, et que peut bien donner cette doctrine, à ton avis ? Si tu le sais, explique-le-moi, car, par Pollux ! je ne m'en doute même pas.

Vinicius haussa les épaules.

— On dirait que tu as peur que je ne devienne chrétien.

— J'ai peur que tu ne gâches ta vie. Si tu n'es pas capable d'être la Grèce, sois Rome : gouverne et profite de la vie ! Nos folies ont en quelque sorte un sens parce qu'elles recèlent précisément cette idée. Je méprise Barbe-d'Airain parce que c'est un bouffon qui se donne un air de Grec. S'il se considérait comme un Romain, je lui donnerais raison de se permettre des folies. Promets-moi que si, de retour chez toi, tu y trouves un chrétien, tu lui tireras la langue. Si c'est Glaucus, le médecin, il ne s'en étonnera même pas. Au revoir sur l'étang d'Agrippa !

CHAPITRE XXXI

Les prétoriens avaient encerclé les bosquets sur les bords de l'étang d'Agrippa afin que les trop grandes foules de curieux ne gênent César et ses invités. Il était notoire que tout ce qu'il y avait de marquant à Rome tant au point de vue de la richesse, de l'esprit ou de la beauté, se trouvait à cette fête qui n'avait pas sa pareille dans les annales de la ville. Tigellin voulait donner à César une compensation pour son voyage ajourné en Achaïe, et en même temps surpasser tous ceux qui avaient jamais accueilli Néron, lui prouver que nul n'était capable de l'amuser aussi bien. Alors qu'il se trouvait avec César à Naples, puis à Bénévent, il avait déjà fait des préparatifs dans ce but et avait envoyé des ordres pour faire venir des contrées les plus lointaines du monde des animaux, des oiseaux, des poissons et des plantes rares, sans parler des vases et des étoffes qui devaient rehausser la splendeur du festin. Les revenus de provinces entières étaient engloutis pour satisfaire des idées folles, mais le puissant favori n'avait pas à en tenir compte. Son influence augmentait de jour en jour. Tigellin n'était peut-être pas encore plus cher à Néron que d'autres, mais il devenait toujours plus indispensable. Pétrone le surpassait infiniment par son raffinement, son intelligence, son humour ; dans les conversations, il savait mieux amuser César, mais, pour son malheur, il était aussi supérieur à Néron, ce qui éveillait en ce dernier un sentiment de jalousie. Pétrone ne savait pas non plus être en tout un instrument docile ; César appréhendait aussi son avis dans les questions de goût, tandis qu'avec Tigellin il se sentait toujours à l'aise. Le seul qualificatif *arbiter elegantiarum* donné à Pétrone irritait l'amour-propre de Néron car qui, sinon lui-même, devait y avoir droit ? Tigellin avait assez de bon sens pour avoir conscience de ses propres lacunes et, voyant qu'il ne pouvait rivaliser ni avec Pétrone, ni avec Lucain, ni avec d'autres qui se prévalaient soit de leur naissance, soit de leurs talents ou de leur savoir, il avait décidé de les éclipser par sa servilité et surtout par un luxe qui frapperait même l'imagination de Néron.

Il ordonna donc de poser les tables du festin sur un immense radeau construit en poutres dorées. Ses bords étaient décorés de splendides conques aux reflets de perles et d'arc-en-ciel, pêchées dans la mer Rouge et dans l'océan Indien. Les côtés étaient recouverts de touffes de palmes, de lotus et de roses épanouis, parmi lesquelles étaient dissimulées des fontaines d'où jaillissaient des jets d'eau

parfumée, des statues de dieux ou des cages d'argent remplies d'oiseaux multicolores. Au milieu du radeau se dressait une énorme tente ou plutôt, pour ne pas cacher la vue, le dessus d'une tente en pourpre syrienne, porté par des poteaux argentés ; sous ce vélum, les tables préparées pour les convives, et sur lesquelles étincelaient de la verrerie d'Alexandrie, des cristaux et une vaisselle sans prix (tout cela pillé en Italie, en Grèce et en Asie Mineure), brillaient comme des soleils.

Le radeau qui avait, grâce aux plantes qui y étaient disposées, l'apparence d'une île et d'un jardin, était relié par des cordes d'or et de pourpre à des barques en forme de poissons, de cygnes, de mouettes et de flamants, et dont les avirons multicolores étaient actionnés par des rameurs et rameuses nus, d'une grande beauté, aux cheveux tressés à la mode orientale ou pris dans des résilles dorées. Lorsque Néron arriva avec Poppée et les augustans sur le principal radeau et prit place sous le vélum de pourpre, ces barques glissèrent sur l'étang, les rames se mirent à frapper l'eau, les cordes dorées se tendirent, et le radeau avec les tables et les convives se mit à avancer et décrire des cercles sur l'étang. Il fut bientôt entouré d'autres barques et d'autres radeaux plus petits, à bord desquels se trouvaient des jeunes femmes, citharistes et harpistes, dont les corps roses semblaient, sur le fond de l'azur du ciel et celui de l'eau et dans les reflets des instruments dorés, s'être imprégnés de ces couleurs, chatoyer et s'épanouir comme des fleurs.

Dans les bosquets environnants, dans les bâtiments extravagants édifiés pour la circonstance et dissimulés dans la verdure, on entendait de la musique et des chants. La contrée en retentissait, les bosquets en résonnaient, le son des cors et des trompettes se répandait en échos. César lui-même, entre Poppée et Pythagore, admirait le spectacle qui s'offrait à ses yeux, et quand, entre les barques, surgirent de jeunes esclaves déguisées en sirènes, recouvertes d'un filet vert imitant les écailles, il ne tarit pas d'éloges sur Tigellin. Par habitude, il regardait cependant Pétrone, désireux de savoir quel était l'avis de l'« arbitre », mais celui-ci affichait pendant un certain temps de l'indifférence, et ce n'est que lorsqu'on l'interrogea directement qu'il répondit :

— Je pense, seigneur, que dix mille vierges nues font une impression moins grande qu'une seule.

Le « festin flottant » plaisait néanmoins à César car c'était quelque chose de nouveau. On servait d'ailleurs, comme d'habitude, des mets si recherchés qu'Apicius lui-même, dont l'imagination en la matière était prodigieuse, en serait resté ébahi, et des vins de tant de crus qu'Othon, qui en servait plus de quatre-vingts, se serait caché sous l'eau de honte s'il avait pu voir ce faste. Outre les femmes, ne prirent place à table que des augustans, parmi lesquels Vinicius qui les

éclipsait tous par sa beauté. Naguère, sa silhouette et son visage trahissaient le soldat de carrière ; à présent, les tourments de l'âme et la douleur physique qui l'avaient éprouvé avaient affiné ses traits comme l'aurait fait la main délicate d'un sculpteur. Son teint avait perdu son ancien hâle mais avait gardé l'éclat doré du marbre de Numidie. Ses yeux s'étaient agrandis et étaient plus tristes. Seul son torse avait gardé son ancienne forme puissante, comme faite pour la cuirasse, mais au-dessus de ce torse de légionnaire se dressait une tête de dieu grec, ou tout au moins de patricien raffiné, tout à la fois délicate et splendide. En lui disant qu'aucune augustane ne saurait ni ne voudrait lui résister, Pétrone parlait en homme qui avait de l'expérience. Elles le regardaient toutes, sans excepter Poppée et la vestale Rubria que César avait tenu à inviter à la fête.

Les vins frappés de neige des montagnes échauffèrent bientôt les cœurs et les têtes des convives. Des fourrés des bords de l'étang sortaient sans cesse de nouvelles barques en forme de sauterelles et de libellules. Le miroir bleu de l'étang semblait parsemé de pétales de fleurs ou envahi de papillons. Au-dessus des barques volaient, çà et là, des colombes et d'autres oiseaux d'Inde et d'Afrique, retenus par des fris ou des cordons argentés et bleus. Le soleil avait déjà parcouru la plus grande partie du ciel, mais cette journée du début de mai durant laquelle se tenait le festin était chaude, et même brûlante. L'étang était agité par le frappement des rames qui fendaient les eaux au rythme de la musique mais pas le moindre vent ne soufflait et les bosquets restaient figés dans l'immobilité, comme plongés dans l'écoute et la contemplation de ce qui se passait sur l'eau. Le radeau continuait de voguer sur l'étang transportant ses banqueteurs de plus en plus ivres et de plus en plus braillards. Le festin n'était pas encore arrivé à sa moitié que l'on ne respectait plus l'ordre dans lequel tous avaient pris place. César lui-même donna l'exemple. S'étant levé, il avait ordonné à Vinicius, qui se reposait auprès de Rubria, de lui céder sa place et, ayant occupé son triclinium, il se mit à chuchoter quelque chose à l'oreille de la vestale. Vinicius se trouva à côté de Poppée qui, au bout d'un moment, lui tendit son bras, le priant de refermer son bracelet défait. Lorsqu'il le fit d'une main quelque peu tremblante, elle lui lança de sous ses longs cils un regard qu'on eût dit confus, et secoua sa tête dorée comme si elle voulait nier quelque chose.

Cependant le soleil avait grossi, rougi et descendait derrière les cimes des bosquets ; les invités étaient pour la plupart complètement ivres. Le radeau glissait maintenant près des rives sur lesquelles on voyait, parmi les touffes d'arbustes et de fleurs, des groupes d'hommes travestis en faunes ou en satyres, jouant de la flûte, du chalumeau et du tambourin ainsi que des groupes de jeunes filles déguisées en nymphes, dryades et hamadryades. Le crépuscule survint enfin parmi

les exclamations poussées par les convives ivres sous la tente en hommage à Luna, tandis que les bosquets s'illuminèrent de milliers de lampes. Des lupanars installés sur les rives jaillirent des flots de lumière : sur les terrasses, parurent de nouveaux groupes, nus, composés de femmes et de filles des plus grandes familles romaines. Elles se mirent de la voix et avec des gestes de dévergondées à appeler les convives. Le radeau accosta enfin ; César et les augustans se précipitèrent vers les bosquets, se dispersèrent dans les lupanars, sous les tentes cachées dans les fourrés, dans les grottes artificielles ménagées parmi les sources et les fontaines. Ce fut une folie générale ; nul ne savait où était passé César, qui était sénateur, guerrier, acrobate ou musicien. Les satyres et les faunes se mirent à poursuivre les nymphes avec des cris. On brisait les lampes à coups de thyrses pour les éteindre. L'obscurité se fit dans certaines parties des bosquets. Mais partout on entendait ici des cris sonores, là des rires, de-ci de-là des chuchotements, par-ci par-là des halètements. Rome n'avait certes rien vu de pareil jusqu'alors.

Vinicius n'était pas aussi ivre qu'à ce fameux festin donné au palais de César et où s'était trouvée Lygie, mais la vue de tout ce qui se passait ici ne l'en éblouit pas moins et la fièvre du plaisir s'empara finalement de lui. S'étant précipité dans le bois, il courut avec les autres, cherchant des yeux la dryade qui lui semblerait la plus belle. À chaque instant il voyait passer en courant à côté de lui, avec des chants et des exclamations, de nouvelles bandes de nymphes et de dryades poursuivies par des faunes, des satyres, des sénateurs, des guerriers, et les échos de la musique. Apercevant enfin un cortège de vierges conduit par l'une d'elles déguisée en Diane, il se précipita vers lui, voulant voir de plus près la déesse, et soudain, son cœur se figea. Dans la déesse au croissant de lune sur la tête, il crut reconnaître Lygie.

Elles l'entourèrent de leur cortège délirant, et, au bout d'un moment, voulant sans doute l'inciter à les poursuivre, elles se sauvèrent comme une harde de biches. Mais il resta sur place, le cœur battant, suffoqué, car bien qu'il eût constaté que Diane n'était pas Lygie, et que, vue de plus près, elle ne lui ressemblait même pas, l'impression fut si forte qu'elle le laissa pantelant. Il sentit soudain que Lygie lui manquait infiniment, comme jamais encore il ne l'avait éprouvé dans sa vie, et l'amour pour elle, telle une nouvelle et énorme vague, inonda son cœur. Jamais elle ne lui avait semblé plus chère, plus pure et plus adorée qu'en ce bois de folie et de sauvage débauche. Il y avait tout juste un moment, il avait lui-même voulu boire à cette coupe et prendre part à ce déchaînement des sens et à ce dévergondage effréné, et voilà qu'il était pris de répugnance et de dégoût. Il sentit que cette abomination l'étouffait, que sa poitrine avait

besoin de respirer un air pur, et ses yeux de voir des étoiles qui ne seraient pas cachées par cet effroyable bois touffu, et il décida de fuir. Mais à peine fit-il quelques pas que surgit devant lui une figure à la tête enroulée d'un voile et, posant ses bras sur ses épaules, elle se mit à lui chuchoter en couvrant son visage d'un souffle chaud :

— Je t'aime !... Viens ! Personne ne nous verra. Dépêche-toi !

Vinicius fut comme tiré d'un rêve :

— Qui es-tu ?

Mais elle pressa sa poitrine contre lui et insista.

— Dépêche-toi ! Vois, comme c'est vide ici, et moi, je t'aime ! Viens !

— Qui es-tu ? répéta Vinicius.

— Devine !...

Cela dit, elle pressa à travers son voile ses lèvres sur celles de Vinicius, attirant en même temps vers elle sa tête. Enfin, lorsqu'elle manqua de souffle, elle éloigna de lui son visage.

— Au nom de l'amour !... c'est une nuit de frénésie ! dit-elle en haletant. Aujourd'hui, on a le droit. Je suis à toi !

Ce baiser le brûla cependant et l'emplit d'un nouveau dégoût. Son âme et son cœur étaient ailleurs, dans le monde entier rien d'autre n'existait hormis Lygie.

Il repoussa donc de la main la figure voilée et lui dit :

— Qui que tu puisses être, sache que j'en aime une autre et je ne veux pas de toi.

Mais elle, penchant sa tête vers lui, s'obstina :

— Relève le voile !

À cet instant, les feuilles des myrtes à proximité d'eux bruirent ; l'inconnue disparut comme une vision onirique, seul au loin, retentit son rire, étrange et sinistre.

Pétrone surgit devant Vinicius.

— J'ai tout entendu et vu, dit-il.

Vinicius lui répondit :

— Partons d'ici !...

Ils partirent. Ils dépassèrent les lupanars étincelants de lumière, le bosquet, le cordon de prétoriens à cheval et retrouvèrent les litières.

— Je m'arrêterai un instant chez toi, dit Pétrone.

Ils montèrent dans la même litière. Ils se turent tous les deux tout au long du chemin. Lorsqu'ils se trouvèrent enfin dans l'atrium de la maison de Vinicius, Pétrone demanda :

Sais-tu qui c'était ?

— Rubria ? lança Vinicius bouleversé à la seule pensée que Rubria était une vestale.

— Non.

— Qui, en ce cas ?

Pétrone baissa la voix :

— Le feu de Vesta a été souillé car Rubria était avec César tandis que celle qui t'a parlé était...

Il acheva sa phrase encore plus bas :

— Diva Augusta.

Il s'ensuivit un moment de silence.

— César, poursuivit Pétrone, n'a pas su lui dissimuler sa flamme pour Rubria, alors Poppée a peut-être voulu se venger ; quant à moi, je vous ai dérangés parce que si, ayant reconnu l'Augusta, tu l'avais repoussée, tu aurais été perdu sans rémission : toi, Lygie et peut-être moi aussi.

À ces mots, Vinicius s'emporta :

— J'en ai assez de Rome, de César, des festins, d'Augusta, de Tigellin et de vous tous ! J'étouffe ! Je ne puis vivre ainsi, je ne le puis ! Me comprends-tu ?

— Tu perds la tête, tout bon sens, toute mesure !... Vinicius !

— Je n'aime qu'elle seule au monde !

— Et alors ?

— Alors, je ne veux pas d'autre amour ; je ne veux pas de votre vie, de vos festins, de votre impudeur et de vos crimes !

— Que t'arrive-t-il ? Serais-tu chrétien ?

Le jeune homme se prit la tête dans les mains et se mit à répéter comme pris de désespoir :

— Pas encore ! Pas encore !

CHAPITRE XXXII

Pétrone repartit chez lui en haussant les épaules et fort mécontent. Il s'apercevait lui aussi maintenant qu'ils avaient cessé, Vinicius et lui, de se comprendre, et que leurs âmes avaient totalement divergé. Autrefois, Pétrone exerçait un énorme ascendant sur le jeune guerrier. Il était en tout pour lui un modèle, et il lui suffisait parfois de quelques mots ironiques pour retenir Vinicius de faire quelque chose, ou bien pour le pousser à faire quelque chose. Actuellement, il ne restait plus rien de cela, à tel point que Pétrone n'essayait même pas de recourir à ses anciens procédés, devinant que ses traits d'esprit et son ironie glisseraient sans laisser la moindre trace sur les nouvelles couches que l'amour et son contact avec l'inconcevable monde chrétien avaient déposées sur l'âme de Vinicius. Le sceptique expérimenté qu'il était comprenait qu'il avait perdu la clé de cette âme. Cela l'emplissait de mécontentement, et même de crainte, que les incidents de cette nuit avaient encore amplifiés. « Si c'est chez Augusta non pas un caprice passager mais une passion plus durable, alors ou bien Vinicius ne lui résistera pas, et dans ce cas n'importe quel incident pourra le perdre, ou bien, ce qui aujourd'hui est probable de sa part, il lui résistera, et dans ce cas il sera certainement perdu, et avec lui je pourrai l'être moi aussi, ne fût-ce qu'en raison de notre parenté, et parce que l'Augusta reportera son aversion sur toute la famille et fera pencher la balance de son influence à l'avantage de Tigellin... » D'une manière ou d'une autre, la situation était mauvaise. Pétrone était un homme courageux et n'avait pas peur de la mort, mais, n'attendant rien d'elle, il ne voulait pas la provoquer. Après mûre réflexion, il décida que le mieux et le plus prudent serait de faire partir Vinicius de Rome et de le faire voyager. Ah ! s'il avait pu lui donner en surplus pour le voyage Lygie, comme il l'aurait fait avec joie ! Mais même sans cela, il s'attendait qu'il ne lui soit pas trop difficile de le persuader de le faire. Il répandrait alors au Palatin le bruit que Vinicius était malade, et écarterait ainsi le danger qui les menaçait tous les deux. Finalement, l'Augusta ne savait pas si elle avait été reconnue de Vinicius ; elle pouvait supposer que non, et par conséquent son amour-propre n'en avait pas trop souffert jusqu'à présent. Il pourrait cependant en être autrement à l'avenir et il fallait le prévenir. Pétrone voulait avant tout gagner du temps ; il savait en effet que dès que César se serait mis en route pour l'Achaïe, Tigellin,

qui ne comprenait rien en matière d'art, serait relégué au second plan et perdrait son influence. En Grèce, Pétrone était sûr de la victoire sur tous ses rivaux.

Pour le moment, il décida de veiller sur Vinicius et de l'encourager à voyager. Durant une quinzaine de jours, il pensa même obtenir de César un édit qui chasserait les chrétiens de Rome. Lygie quitterait* donc la ville avec les autres adeptes du Christ, et Vinicius la suivrait. Dans ce cas-là, il ne serait pas nécessaire de le pousser à le faire. La chose en elle-même était possible. Il n'y avait pas si longtemps, lorsque les juifs avaient, par haine des chrétiens, fomenté des troubles, l'empereur Claude, ne sachant distinguer les uns des autres, avait bien expulsé les juifs. Pourquoi Néron ne devrait-il pas expulser les chrétiens ? On serait moins à l'étroit à Rome. Après ce « festin flottant », Pétrone voyait tous les jours Néron, et au Palatin et dans d'autres maisons. Il lui était facile de suggérer cette idée, car César ne repoussait jamais les incitations à des actes qui faisaient du tort ou causaient la perte de quelqu'un. Après mûre réflexion, Pétrone élaborait tout un plan. Il donnerait chez lui un festin et y inciterait César à publier l'édit. Il avait même l'espoir fondé que César lui en confierait la réalisation. Il expédierait alors Lygie avec tous les égards dus à la maîtresse de Vinicius, par exemple à Baies où ils pourraient s'aimer et jouer aux chrétiens autant qu'il leur plairait.

En attendant, il se rendait souvent chez Vinicius, d'abord parce que, en dépit de son égoïsme romain, il ne parvenait pas à se détacher de lui, et ensuite pour le pousser à voyager. Vinicius faisait semblant d'être malade et ne se montrait pas au Palatin où tous les jours étaient formés de nouveaux projets. Un jour, Pétrone entendit enfin de la bouche même de César qu'il partait irrévocablement dans trois jours pour Antium. Le lendemain, sans plus tarder, Pétrone se rendit chez Vinicius pour l'en informer.

Mais celui-ci lui montra une liste des personnes invitées à Antium, liste qu'un affranchi de César lui avait apportée dans la matinée.

— Mon nom y figure, annonça-t-il, et le tien aussi. À ton retour, tu trouveras la même liste chez toi.

— Si je ne figurais pas parmi les invités, observa Pétrone, cela voudrait dire que je dois mourir, et je ne m'attends pas à ce que cela se produise avant le voyage en Achaïe. J'y serai trop nécessaire à Néron.

Puis, ayant jeté un coup d'œil sur la liste, il poursuivit :

— À peine sommes-nous rentrés à Rome qu'il nous faut de nouveau quitter la maison et nous traîner à Antium. Il le faut, hélas ! car ce n'est pas seulement une invitation, c'est aussi un ordre.

— Et si quelqu'un ne s'y pliait pas ?

— Il recevrait une sommation d'un autre genre : celle de se mettre

en route pour un voyage bien plus long, un voyage dont on ne revient pas. Quel dommage que tu n'aies pas suivi mon conseil et ne sois pas parti alors qu'il était encore temps. Maintenant, il te faut aller à Antium.

— Maintenant, il me faut aller à Antium... Tu vois bien quels sont les temps où nous vivons et quels vils esclaves nous sommes.

— Tu t'en aperçois seulement aujourd'hui ?

— Non. Mais, vois-tu, tu as cherché à me démontrer que l'enseignement chrétien était ennemi de la vie car il lui imposait des fardeaux. Mais peuvent-ils être plus lourds que ceux que nous portons ? Tu m'as dit : « La Grèce a créé la sagesse et la beauté, Rome, la puissance. » Où est donc notre puissance ?

— Appelle Chilon. Je n'ai aujourd'hui aucune envie de philosopher. Par Hercule ! je n'ai pas créé ces temps et je n'en ai pas la responsabilité. Parlons d'Antium. Tu dois savoir qu'un grand danger t'attend là-bas et qu'il vaudrait peut-être mieux pour toi affronter cet Ursus qui a étouffé Croton que t'y rendre, et pourtant, tu ne peux ne pas y aller.

Vinicius fit un geste négligent de la main et dit :

— Un danger ! Nous tous, nous pataugeons dans l'obscurité de la mort et, à chaque instant, une tête sombre dans cette obscurité.

— Dois-je t'énumérer tous ceux qui eurent un peu de bon sens et qui, grâce à cela, malgré les temps de Tibère, de Claude et de Néron, ont vécu jusqu'à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans ? Je ne te citerai qu'un seul exemple : Domitius Afer. Celui-ci a vieilli tranquillement bien qu'il fût toute sa vie un voleur et un escroc...

— Peut-être grâce à cela ! Peut-être justement grâce à cela ! répliqua Vinicius. Puis il se mit à examiner la liste et poursuivit :

— Tigellin, Vatinius, Sextus Africanus, Aquilinus Regulus, Suilius Nerulinus, Eprius Marcellus et ainsi de suite ! Quelle collection de racaille et d'escrocs !... Et dire que cela gouverne le monde !... Est-ce qu'ils ne feraient pas mieux de promener quelque divinité égyptienne ou syrienne dans les petites villes, de gratter les cordes de cithares et de gagner leur pain comme devins ou saltimbanques ?...

— Ou encore exhiber des singes savants, des chiens comptables ou des ânes soufflant dans des flûtes, ajouta Pétrone. Tout cela est vrai, mais parlons d'une chose plus importante. Concentre-toi et écoute-moi bien : j'ai raconté au Palatin que tu étais malade et que tu ne pouvais sortir de chez toi, or ton nom se trouve tout de même sur la liste, ce qui prouve que quelqu'un ne m'a pas cru et a fait le nécessaire pour t'inscrire délibérément. Néron n'y tenait aucunement car tu es pour lui un soldat avec lequel on peut tout au plus parler de courses au cirque et qui n'a aucune idée de la poésie et de la musique. C'est sans doute Poppée qui a fait que ton nom soit porté sur la liste, et cela signifie

que sa flamme pour toi n'était pas un caprice passager et qu'elle désire te conquérir.

— Elle ne manque pas d'audace, l'Augusta !

— Elle a, certes, de l'audace car elle peut se perdre irrémédiablement. Puisse Vénus lui inspirer au plus vite un autre amour, mais tant qu'elle voudra de toi, il te faudra observer la plus grande prudence. Barbe-d'Airain commence à se lasser d'elle ; il préfère déjà aujourd'hui Rubria ou Pythagore, mais par amour-propre il se vengerait de vous de la façon la plus effroyable.

— Dans le bosquet, je ne savais pas que c'était elle qui me parlait, mais tu écoutais et tu sais ce que je lui ai répondu : que j'en aimais une autre et que je ne voulais pas d'elle.

— Et moi, je t'en conjure par tous les dieux des enfers, ne perds pas le peu de raison que t'ont laissé les chrétiens. Comment peut-on hésiter lorsqu'il s'agit de choisir entre une perte probable et une perte certaine ? Ne t'ai-je pas dit déjà que si tu blessais l'amour-propre d'Augusta, il n'y aurait point de salut pour toi ? Par l'Hadès ! Si tu en as assez de la vie, ouvre-toi plutôt tout de suite les veines ou jette-toi sur ton sabre, car si tu offenses Poppée, tu peux trouver une mort moins douce. Autrefois, il était plus agréable de parler avec toi ! Qu'est-ce qui ne te plaît pas en réalité ? Qu'y perdras-tu ? Cela t'empêchera-t-il d'aimer ta Lygie ? N'oublie pas non plus que Poppée l'a vue au Palatin, et qu'il ne lui sera pas difficile de se douter de pour qui tu rejettes de si insignes faveurs. Et alors elle la retrouvera, fût-elle sous terre. Non seulement tu te perdras toi-même mais tu perdras aussi Lygie, le comprends-tu ?

Vinicius écoutait comme s'il pensait à autre chose, il dit enfin :

— Il faut que je la revoie.

— Qui ? Lygie ?

— Lygie.

— Sais-tu où elle est ?

— Non.

— Tu recommenceras donc à la chercher dans les vieux cimetières et au Transtévère ?

— Je ne le sais mais il faut que je la voie.

— Bien. Quoique chrétienne, il se peut qu'elle soit plus raisonnable que toi, et c'est ce qui apparaîtra certainement si elle ne veut pas ta perte.

Vinicius haussa les épaules.

— Elle m'a sauvé des mains d'Ursus.

— En ce cas, hâte-toi, car Barbe-d'Airain ne tardera pas à partir. Il peut décréter les arrêts de mort depuis Antium aussi.

Mais Vinicius ne l'écoutait point. Il n'avait qu'une idée en tête : revoir Lygie. Aussi se mit-il à réfléchir sur les moyens d'atteindre ce

but.

Or, le lendemain, une nouvelle circonstance modifia l'état des choses, pouvant éliminer toutes les difficultés : Chilon arriva à l'improviste.

Ce dernier était venu misérable et déguenillé, le visage aux traits creusés par la faim. Les domestiques, qui avaient naguère reçu l'ordre de le faire entrer à toute heure du jour et de la nuit, n'osèrent l'arrêter, de sorte qu'il se rendit tout droit dans l'atrium et, se plantant devant Vinicius, il lui dit :

— Que les dieux te donnent l'immortalité et partagent avec toi leur pouvoir sur le monde.

Sur le moment, Vinicius eut envie de le faire mettre à la porte. Mais l'idée lui vint que le Grec pouvait savoir quelque chose sur Lygie et la curiosité l'emporta sur la répugnance.

— C'est toi ? demanda-t-il. Qu'est-ce que tu deviens ?

— Cela va mal, fils de Jupiter, répondit Chilon. La véritable vertu est une marchandise dont nul, aujourd'hui, ne se soucie, et le véritable sage doit s'estimer heureux s'il a tous les cinq jours de quoi s'acheter chez le boucher une tête de mouton qu'il ronge dans sa mansarde en l'arrosant de ses larmes. Ah ! seigneur, tout ce que tu m'as donné, je l'ai dépensé pour acheter des livres chez Atractus, puis on m'a volé, détruit ; l'esclave qui devait transcrire mon enseignement s'est enfuie emportant avec elle ce qui me restait de l'argent que tu m'as donné dans ta générosité. Je suis misérable mais, me suis-je dit, à qui devrais-je m'adresser sinon à toi, Sérapis, à toi que j'aime, que j'adore et pour qui j'ai risqué ma vie !

— Pour quelle raison es-tu venu et qu'apportes-tu ?

— Te demander aide, Baal, et je t'apporte ma misère, mes larmes, mon amour et enfin des nouvelles que j'ai recueillies par amour pour toi. Te souviens-tu, seigneur, que je t'ai dit en son temps que j'avais cédé à une esclave du divin Pétrone un fil du bandeau de Vénus de Paphos ?... Je me suis dernièrement informé de savoir si cela l'avait aidée. Eh bien ! toi, fils du Soleil, qui sais ce qui se passe dans la maison de Pétrone, tu sais aussi qui est maintenant Eunice. J'ai encore un autre fil du même bandeau. Je l'ai gardé pour toi, seigneur.

Il s'interrompit soudain voyant les sourcils de Vinicius se froncer de colère et, voulant prévenir un éclat, il ajouta aussitôt :

— Je sais où habite la divine Lygie ; je t'indiquerai, seigneur, la maison et la ruelle.

Vinicius contint l'émotion que la nouvelle provoqua en lui et demanda :

— Où est-elle ?

— Chez Linus, un prêtre âgé des chrétiens. Elle est chez lui avec Ursus, et ce dernier va, comme avant, chez un meunier du même nom

que ton intendant, Demas... Oui, Demas !... Ursus travaille de nuit, par conséquent en encerclant la maison la nuit, on ne le trouvera pas... Linus est vieux... et dans cette maison, à part lui, il n'y a que deux femmes encore plus vieilles.

— D'où sais-tu tout cela ?

— Tu te souviens, seigneur, que les chrétiens me tenaient et m'ont pourtant épargné. Glaucus, à vrai dire, se trompe en considérant que je suis la cause de ses malheurs, mais le pauvre y a cru et y croit jusqu'à présent, et pourtant ils m'ont épargné ! Ne t'étonne donc pas, seigneur, que mon cœur soit plein de reconnaissance. Je suis un homme d'un autre temps, meilleur. Je me suis donc dit : dois-je abandonner mes amis et bienfaiteurs ? Ce serait avoir le cœur dur que de ne pas s'intéresser à eux, de ne pas s'informer de ce qu'ils deviennent, de ne pas s'enquérir de leur santé et de chercher à savoir où ils habitent. Par Cybèle de Pessinonte (en Galatie) ! Je n'en suis pas capable. Je me suis retenu tout d'abord de le faire par crainte qu'on ne comprenne mal mes intentions. Mais l'amour que j'avais pour eux fut plus fort que ma crainte, et surtout la facilité avec laquelle ils pardonnent tous les torts qu'on leur fait m'y a encouragé. Mais avant tout j'ai pensé à toi, seigneur. Notre dernière expédition s'est soldée par un échec, mais un fils de la Fortune comme toi peut-il se résigner à cette idée ? Je t'ai donc préparé la victoire. La maison est isolée. Tu peux ordonner à tes esclaves de l'encercler de telle façon qu'une souris ne puisse en sortir. Ah ! seigneur, seigneur ! Il ne tient qu'à toi que cette magnanime princesse ne se trouve chez toi cette nuit même. Mais, si cela arrive, n'oublie pas que le très pauvre et affamé fils de mon père y aura contribué.

Le sang monta à la tête de Vinicius. La tentation envahit une fois de plus tout son être. En effet, c'était un moyen, et cette fois-ci, un moyen sûr. Une fois qu'il aurait Lygie chez lui, qui serait en mesure de la lui enlever ? Une fois qu'il ferait de Lygie sa maîtresse, que lui resterait-il à faire sinon qu'elle le reste pour toujours ? Et que disparaissent tous les enseignements ! Que signifieront alors pour lui les chrétiens avec leur miséricorde et leur foi lugubre ? Le moment n'est-il pas venu de se secouer de tout cela ? Le moment n'est-il pas venu de commencer à vivre comme tout le monde ? Que fera par la suite Lygie, comment conciliera-t-elle son sort avec sa doctrine, c'était là aussi une chose de moindre importance. Toutes ces choses sont sans importance ! Avant tout, elle sera à lui, et cela dès aujourd'hui. Et encore c'est à savoir si cette doctrine restera dans son âme face à ce monde nouveau pour elle, aux plaisirs et aux exaltations auxquels elle devra goûter ? Et cela peut arriver encore aujourd'hui. Il suffit de retenir Chilon et de donner des ordres au crépuscule. Et après, ce sera la joie sans fin ! « Qu'était ma vie ? pensa Vinicius. Une souffrance, un

désir inassouvi et de perpétuelles questions restées sans réponse. » De cette façon, il en couperait la chaîne et tout finirait. Il lui revint à la mémoire qu'il avait, à vrai dire, promis à Lygie qu'il ne porterait pas la main sur elle. Mais sur quoi avait-il juré ? Pas sur les dieux car il n'y croyait plus, pas sur le Christ car il n'y croyait pas encore. D'ailleurs, si elle trouvait qu'un tort lui avait été fait, il l'épouserait, et, de cette façon, il ferait réparation. Oui ! Il s'y sentait obligé parce qu'il lui devait la vie, n'est-ce pas ? À cet instant, il se ressouvint du jour où, avec Croton, il avait fait irruption dans son abri ; il se remémora le poing d'Ursus au-dessus de lui et tout ce qui s'ensuivit. Il la vit de nouveau penchée au-dessus de son lit, en vêtement d'esclave, belle comme une divinité, bienfaisante et adorée. Ses yeux se tournèrent malgré lui vers le *lararium* et vers la petite croix qu'elle lui avait laissée en partant. La récompenserait-il de tout cela par une nouvelle agression ? La tirerait-il par les cheveux jusqu'au *cubiculum* comme une esclave ? Comment serait-il capable de le faire alors que non seulement il la désirait mais encore l'aimait, et il l'aimait justement parce qu'elle était telle qu'elle était ? Et il sentit soudain qu'il ne lui suffisait pas de l'avoir chez lui, qu'il ne lui suffisait pas de la prendre de force dans ses bras, que son amour voulait quelque chose de plus : il voulait qu'elle fût consentante, aimante et qu'elle lui donnât son âme. Béni sera ce toit si elle y entre de son plein gré, béni sera l'instant, béni sera le jour, bénie sera la vie. Leur bonheur à tous les deux sera alors comme une mer inépuisable et comme le soleil. L'enlever de force serait tuer à jamais un tel bonheur, et, en même temps, détruire, souiller et avilir ce qu'il y avait de plus cher et de plus aimé dans la vie. Il était pris d'horreur rien que d'y penser. Il regarda Chilon qui, le fixant, avait glissé une de ses mains sous sa guenille et se grattait, inquiet. Éprouvant un dégoût indicible, le jeune tribun eut envie de piétiner cet ancien complice comme on piétine la vermine ou un serpent venimeux. Au bout d'un moment, sa décision fut prise. Mais ne connaissant aucune mesure en rien, et sous l'impulsion de sa nature romaine implacable, il se tourna vers Chilon et lui dit :

— Je ne ferai pas ce que tu me conseilles de faire mais afin que tu ne partes pas sans la récompense que tu mérites, je te ferai donner trois cents coups de verges dans l'ergastule de ma maison.

Chilon pâlit. Le beau visage de Vinicius reflétait tant de froide détermination qu'il ne put un seul instant avoir le moindre espoir que la récompense promise ne fût qu'une cruelle plaisanterie.

Il tomba donc instantanément à genoux et, se pliant, il se mit à gémir d'une voix entrecoupée :

— Comment ça, roi de Perse ? Pour quelle raison ?... Pyramide de grâce ! Colosse de miséricorde ! Qu'ai-je fait de mal ?... Je suis vieux, j'ai faim, je suis misérable... Je t'ai servi. C'est ainsi que tu m'es

reconnaissant ?...

— Comme tu l'es envers les chrétiens, riposta Vinicius.

Il appela son intendant.

Chilon se précipita à ses pieds et les saisissant convulsivement. Il implora encore, le visage blême :

— Seigneur, seigneur !... Je suis vieux ! Cinquante, pas trois cents... Cinquante, cela suffit !... Cent, pas trois cents !... Pitié ! Pitié !...

Vinicius le repoussa du pied et donna un ordre. En un clin d'œil, deux robustes Quades accoururent ; ils saisirent Chilon par ce qui lui restait de cheveux, lui enveloppèrent la tête de sa propre guenille et le traînèrent jusqu'à l'ergastule.

— Au nom du Christ !... cria Chilon sur le pas de la porte menant au corridor.

Vinicius resta seul. L'ordre donné l'avait excité et revigoré. Il essaya de rassembler ses pensées et d'y mettre de l'ordre. Il ressentit un gros soulagement, et la victoire qu'il venait de remporter sur lui-même lui redonna courage. Il lui sembla avoir fait un grand pas en direction de Lygie et être en droit d'en attendre une récompense. Sur le moment, il ne lui vint même pas à l'idée qu'il avait commis une lourde injustice envers Chilon, et qu'il l'avait fait fouetter pour cela même pour quoi il le récompensait auparavant. Il était bien trop Romain pour ressentir la douleur d'autrui, et pour s'embarrasser l'esprit d'un misérable Grec. S'il y avait même pensé, il aurait jugé qu'il avait agi à bon escient en ordonnant de châtier un misérable. Mais il pensait à Lygie et lui disait : « Je ne te rendrai pas avec du mal le bien que tu m'as fait, et lorsqu'un jour tu apprendras comment j'ai agi avec celui qui a essayé de me pousser à porter la main sur toi, tu me seras reconnaissante. » Mais ici, il se demanda si Lygie approuverait son procédé avec Chilon. L'enseignement qu'elle observait commandait de pardonner ; les chrétiens avaient pourtant pardonné à ce misérable bien qu'ils eussent de plus graves raisons de se venger. C'est alors que se fit entendre dans son âme le cri : « Au nom du Christ ! » Il se souvint que Chilon s'était délivré des mains du Lygien avec une exclamation semblable, et il décida de lui faire grâce du restant de sa punition.

Il allait dans ce but, appeler l'intendant quand, soudain, celui-ci se dressa devant lui et dit :

— Seigneur, le vieillard s'est évanoui, il est peut-être mort. Faut-il continuer de le fouetter ?

— Qu'on le ranime et qu'on me l'amène !

Le préposé de l'atrium disparut derrière la portière, mais la ranimation ne devait pas être facile car Vinicius attendit encore longtemps et commençait déjà à s'impatienter lorsque des esclaves

amenèrent enfin Chilon et, à un signe donné, se retirèrent aussitôt.

Chilon était blanc comme un linge et des filets de sang ruisselaient le long de ses jambes sur la mosaïque de l'atrium. Il avait cependant repris conscience et, tombant à genoux, il se mit à dire, tes bras tendus :

— Merci, seigneur ! Tu es miséricordieux et grand.

— Chien ! lui dit Vinicius, sache que je t'ai pardonné pour ce Christ auquel je dois, moi aussi, la vie.

— Je te servirai, seigneur, Lui et toi-même.

— Tais-toi et écoute bien. Lève-toi ! Tu iras avec moi et tu me montreras la maison où habite Lygie.

Chilon se releva, mais à peine fut-il debout qu'il pâlit encore plus mortellement et dit d'une voix défaillante :

— Seigneur, j'ai vraiment faim... J'irai, seigneur, j'irai ! Mais je n'en ai pas la force... Fais-moi donner ne serait-ce que des restes de l'écuelle de ton chien, et j'irai !

Vinicius donna l'ordre de lui donner à manger, une pièce d'or et un manteau. Chilon, que les coups et la faim avaient affaibli, ne put toutefois marcher, même après le repas, bien que la peur que Vinicius ne prît sa faiblesse pour de la résistance et ne le fit fouetter à nouveau lui fit dresser les cheveux sur la tête.

— Pourvu que le vin me réchauffe, répétait-il en claquant des dents, je pourrai me mettre en marche aussitôt, même jusqu'en Grande Grèce.

Au bout d'un moment, il recouvra un peu de ses forces et ils sortirent. Le chemin était long. Linus habitait en effet, comme la plupart des chrétiens, au Transtévère, non loin de la maison de Myriam. Chilon indiqua enfin une maisonnette isolée, entourée d'un mur entièrement recouvert de lierre.

— C'est ici, seigneur, dit-il.

— Bien ! lui répondit Vinicius. Va-t'en, maintenant, mais auparavant, écoute bien ce que je vais te dire ; oublie que tu as été à mon service ; oublie où habitent Myriam, Pierre et Glaucus ; oublie aussi cette maison et tous les chrétiens. Tu viendras tous les mois chez moi où Demas, mon affranchi, te versera deux pièces d'or. Mais si tu continues d'espionner encore les chrétiens, je te ferai fouetter à mort ou bien je te remettrai aux mains du préfet de la ville.

Chilon s'inclina et dit :

— J'oublierai.

Mais lorsque Vinicius disparut au tournant de la ruelle, il tendit ses bras et le menaçant de ses poings, il cria :

— Par Aié et les Furies ! je n'oublierai pas.

Puis Il perdit de nouveau connaissance.

CHAPITRE XXXIII

Vinicius se rendit droit à la maison où habitait Myriam. Devant le portail, il rencontra Nazaire qui, le voyant, se troubla, mais Vinicius le salua aimablement et lui demanda de le conduire au logement de sa mère.

Là, il trouva outre Myriam, Pierre, Glaucus, Crispin et aussi Paul de Tarse qui venait de rentrer de Fregellae. À la vue du jeune tribun, l'étonnement se peignit sur tous les visages. Vinicius leur dit :

— Je vous salue au nom du Christ que vous honorez.

— Que Son nom soit glorifié dans tous les siècles !

— J'ai vu votre vertu et j'ai bénéficié de votre bonté, je viens donc à vous en ami.

— Et nous aussi, nous te saluons comme un ami, répondit Pierre. Assieds-toi, seigneur, et partage avec nous ce repas, tu es notre hôte.

— Je m'assiérai et partagerai avec vous ce repas mais avant, écoutez-moi. Toi, Pierre, et toi, Paul de Tarse, afin que vous sachiez que je suis sincère ; Je sais où est Lygie ; j'étais tout à l'heure devant la maison de Linus qui est tout près d'ici. J'ai des droits sur elle, qui m'ont été donnés par César ; j'ai dans la ville, dans mes maisons, près de cinq cents esclaves ; je pourrais encercler son refuge et l'enlever et, pourtant, je ne l'ai pas fait et ne le ferai pas.

— En ce cas, la bénédiction du Seigneur sera sur toi et ton cœur sera purifié, dit Pierre.

— Merci, mais écoutez-moi encore : je ne l'ai pas fait bien que je vive un supplice et que je languisse d'elle. Autrefois, avant d'avoir été avec vous, je l'aurais inmanquablement enlevée et retenue de force, mais votre vertu et votre enseignement, bien que je ne le professe pas, ont changé aussi quelque chose dans mon âme, ce qui fait que je ne m'aviserai plus de recourir à la force. Je ne sais moi-même comment cela est arrivé mais c'est ainsi. Je viens donc à vous parce que vous servez de père et de mère à Lygie, et je vous dis : donnez-la-moi pour épouse, et moi, je vous jure que non seulement je ne lui interdirai pas de vénérer le Christ, mais encore je me mettrai moi-même à apprendre son enseignement.

Il parlait la tête haute, d'une voix énergique, mais il était ému et ses jambes tremblaient sous son manteau à rayures. Ces paroles ayant été suivies d'un moment de silence, il se remit à parler comme s'il voulait prévenir une réponse défavorable :

— Je connais les obstacles mais je l'aime comme mes propres yeux, et bien que je ne sois pas encore chrétien, je ne suis ni votre ennemi ni celui du Christ. Je veux devant vous respecter la vérité afin que vous puissiez vous fier à moi. En cet instant, il y va de ma vie, et pourtant, je vous dis la vérité. Un autre vous dirait peut-être : « Baptisez-moi » et moi, je vous dis : « Éclairez-moi ! » Je crois que le Christ est ressuscité parce que ceux qui le disent vivent dans la vérité et L'ont vu après Sa mort. Je le crois parce que j'ai vu moi-même que votre enseignement engendrait la vertu, la justice et la miséricorde et non pas les crimes dont on vous soupçonne. Je ne connais pas grand-chose jusqu'à présent de votre doctrine. Juste de ce que je sais de vous, de vos actes, de ce que je sais de Lygie, de ce que je sais des conversations que j'ai eues avec vous. Et pourtant, je vous le répète, quelque chose a changé en moi aussi grâce à elle. Autrefois, je tenais mes serviteurs d'une main de fer, maintenant, je ne le puis. Je ne connaissais pas la pitié, maintenant, si. J'aimais les plaisirs ; or, je me suis enfui de l'étang d'Agrippa parce que je suffoquais de dégoût. Jadis, je croyais en la violence, aujourd'hui, j'y renonce. Sachez que je ne me reconnais plus moi-même : les festins m'horripilent, le vin, le chant, les cithares et les couronnes m'horripilent, la cour de César et les corps nus, et tous les crimes m'horripilent. Et lorsque je pense que Lygie est pure comme la neige dans les montagnes, je l'aime d'autant plus ; et lorsque je pense qu'elle est ainsi grâce à votre enseignement, j'aime cet enseignement et je veux m'y conformer. Mais ne le comprenant pas, ignorant si je serai capable de vivre en conformité avec lui et si ma nature le supporte, je vis dans l'incertitude et le tourment comme si je vivais dans l'obscurité.

À ces paroles, un pli douloureux se creusa entre ses sourcils et ses joues rougirent, puis il poursuivit avec encore plus de précipitation et d'émotion :

— Vous le voyez ! Et l'amour et l'obscurité dans laquelle je suis me sont tourment. On m'a dit que votre enseignement dénie la vie, la joie, le bonheur, la loi, l'ordre, la hiérarchie, la puissance romaine. En est-il ainsi ? On m'a dit que vous étiez fous : dites-le-moi, qu'apportez-vous ? Est-ce un péché d'aimer ? Est-ce un péché d'éprouver de la joie ? Est-ce un péché de vouloir être heureux ? Êtes-vous des ennemis de la vie ? Faut-il que le chrétien soit misérable ? Devrais-je renoncer à Lygie ? Quelle est votre vérité ? Vos actions et vos paroles sont comme une eau transparente, mais quel est le fond de cette eau ? Vous voyez que je suis sincère. Dissipez les ténèbres dans lesquelles je suis plongé ! Car on m'a dit encore ceci : « La Grèce a créé la sagesse et la beauté, Rome, la puissance, et eux, qu'apportent-ils ? » Alors, dites-le-moi, qu'apportez-vous ? Si derrière votre porte, il y a la clarté, alors ouvrez-la-moi !

— Nous apportons l'amour, dit Pierre.

Et Paul de Tarse ajouta :

— Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain qui sonne...

Mais le cœur du vieil Apôtre s'émut de cette âme en peine qui, tel un oiseau enfermé dans une cage, cherchait à s'envoler dans les airs et à revoir le soleil, aussi tendit-il ses bras vers Vinicius et lui dit-il :

— Frappez et l'on vous ouvrira ; la grâce du Seigneur est sur toi ; je te bénis donc, toi, ton âme et ton amour au nom du Sauveur du monde.

Ayant entendu cette bénédiction, Vinicius, qui parlait déjà avec exaltation, se précipita vers Pierre, et il se passa alors une chose extraordinaire. Ce descendant des Quirites qui, récemment encore, ne voyait pas un homme dans un étranger, saisit la main du vieux Galiléen et y pressa avec reconnaissance ses lèvres.

Pierre se réjouit, car il comprenait que la semence était de nouveau tombée sur une nouvelle terre et que son filet de pêcheur avait amené une âme de plus.

Ne se réjouissant pas moins de cette marque évidente de vénération pour l'Apôtre de Dieu, les autres personnes présentes s'écrièrent d'une seule voix :

— Gloire au Seigneur dans les deux !

Vinicius se leva le visage rayonnant et dit :

— Je vois que le bonheur peut exister parmi vous car je me sens heureux et je suppose que vous me convaincrez également pour ce qui est des autres questions. Mais je vais vous dire que cela n'aura pas lieu à Rome ; César part à Antium et moi, je dois y aller avec lui car c'est un ordre. Vous savez que ne pas lui obéir, c'est encourir la mort. Mais si j'ai trouvé grâce à vos yeux, venez avec moi afin que vous m'enseigniez votre vérité. Vous y serez plus en sécurité que moi-même : dans la foule qui s'y entassera, vous pourrez proclamer votre vérité à la cour même de César. On dit qu'Acté est chrétienne ; parmi les prétoriens, il y a aussi des chrétiens car j'ai vu moi-même des soldats s'agenouiller devant toi, Pierre, devant la porte Nomentane. Je possède à Antium une villa où nous nous réunirons pour écouter votre enseignement à la barbe de Néron. Glaucus m'a dit que vous êtes prêts pour une seule âme à aller au bout du monde. Faites alors pour moi ce que vous avez fait pour ceux pour qui vous êtes venus de Judée. Faites-le et n'abandonnez pas mon âme !

À ces mots, ils se consultèrent, pensant avec joie à la victoire de leur enseignement et à l'importance que la conversion d'un augustan et descendant d'une des plus vieilles familles romaines aurait pour le monde païen. Ils étaient réellement prêts à aller au bout du monde pour une seule âme humaine, et depuis la mort de leur Maître ils ne

faisaient pas autre chose, aussi ne leur vint-il même pas à l'esprit de refuser. Mais Pierre était à ce moment pasteur de toute la communauté et ne pouvait donc partir. Paul de Tarse en revanche, qui, il y avait peu, avait été à Aricie et à Fregellae, et devait de nouveau effectuer un long voyage en Orient pour y visiter les églises et leur insuffler une nouvelle ferveur, accepta d'accompagner le jeune tribun à Antium où il lui serait facile de trouver un bateau appareillant pour les mers grecques.

Bien qu'attristé de ce que Pierre, auquel il devait tant, n'allait pas l'accompagner, Vinicius le remercia avec gratitude, puis demanda au vieil Apôtre une dernière faveur.

— Sachant où se trouve la demeure de Lygie, je pourrais me rendre moi-même chez elle, dit-il, et lui demander, comme il est juste de le faire, si elle veut bien m'accepter comme époux lorsque mon âme sera devenue chrétienne, mais je préfère te prier, Apôtre, de me permettre de la voir ou de me conduire toi-même chez elle. J'ignore combien de temps il me faudra rester à Antium, et souvenez-vous que nul n'est, auprès de César, sûr de ses jours. Pétrone m'a déjà dit que je n'y serai pas tout à fait hors de danger. Il serait bon que je la voie auparavant, que je rassasie mes yeux de sa vue et que je lui demande si elle oubliera le mal que je lui ai fait et si elle partagera avec moi les bons moments à venir.

L'Apôtre Pierre eut un bon sourire et lui dit :

— Qui donc te refuserait une joie bien méritée, mon fils ?

Vinicius s'inclina de nouveau jusqu'à ses mains ne pouvant contenir la joie qui inondait son cœur. L'Apôtre lui prit les tempes et le rassura en ces termes :

— Ne crains pas César car je te le dis, pas un seul cheveu ne tombera de ta tête.

Puis il envoya Myriam chercher Lygie, en lui recommandant de ne pas dire à la jeune fille qui elle allait trouver parmi eux, afin de lui réserver une plus grande joie.

Le chemin qui conduisait à la demeure de Lygie n'était pas long, aussi au bout d'un moment, l'assistance vit-elle apparaître parmi les myrtes Myriam tenant par la main la jeune fille.

Vinicius voulut courir au-devant d'elle, mais à la vue de cette figure aimée, le bonheur qu'il en éprouva le laissa sans force ; il restait figé, le cœur battant, le souffle coupé, tenant à peine sur ses jambes, cent fois plus ému que lorsqu'il entendit pour la première fois de sa vie les flèches des Parthes siffler autour de lui.

Elle accourut, ne se doutant de rien, et à la vue de Vinicius, elle s'arrêta net, abasourdie. Elle rougit, puis pâlit aussitôt, elle se mit à regarder les personnes présentes avec des yeux étonnés et en même temps effrayés.

Elle vit autour d'elle des regards clairs, pleins de bonté ; l'Apôtre Pierre s'approcha d'elle et lui demanda :

— Lygie, l'aimes-tu toujours ?

Un moment de silence s'ensuivit. Ses lèvres se mirent à trembler comme chez un enfant sur le point de pleurer et qui, se sentant coupable, voit qu'il lui faut avouer sa faute.

— Réponds ! insista l'Apôtre.

Alors, tombant à genoux avec humilité et crainte devant Pierre, elle murmura ;

— Oui...

Vinicius d'un bond s'agenouilla auprès d'elle. Pierre imposa ses mains sur leurs têtes et dit :

— Aimez-vous en le Seigneur et pour Sa gloire car il n'y a point de péché dans votre amour.

CHAPITRE XXXIV

Tout en marchant dans le jardin, Vinicius disait à Lygie, avec des paroles brèves et venant du fond du cœur ce qu'il avait l'instant d'avant confessé aux Apôtres : l'inquiétude de son âme, les changements qui étaient survenus en lui, et enfin cette infinie tristesse qui avait assombri sa vie depuis qu'il avait quitté la demeure de Myriam. Il lui avoua qu'il avait voulu l'oublier mais n'y était pas parvenu. Il avait pensé à elle nuit et jour. Cette petite croix faite de rameaux de buis qu'elle lui avait laissée et qu'il avait placée dans son *Vivarium* et que, malgré lui, il honorait comme quelque chose de divin, la lui rappelait. Elle lui manquait de plus en plus cruellement car l'amour qu'il lui portait était plus fort que lui et avait entièrement, déjà chez les Aulus, envahi son âme... Pour d'autres, ce sont les Parques qui tissent le fil de leur vie ; pour lui, c'était l'amour, le regret et la tristesse qui le tissaient. Ses actes avaient été mauvais mais ils découlaient de son amour. Il l'avait aimée chez les Aulus et au Palatin, et lorsqu'il l'avait vue à l'Ostrianum, écoutant les paroles de Pierre, et lorsqu'il était allé avec Croton l'enlever, et lorsqu'elle était à son chevet, et lorsqu'elle l'avait quitté. Chilon, qui avait découvert sa demeure, était venu le voir pour lui conseiller de l'enlever, mais il avait préféré châtier Chilon et venir chez les Apôtres les prier de lui révéler la vérité et de lui accorder celle qu'il aimait... Béni soit l'instant où une telle idée lui était venue à l'esprit, puisqu'il était auprès d'elle et qu'elle ne le fuirait plus comme elle l'avait fui de la demeure de Myriam il n'y a pas si longtemps.

— Ce n'est pas toi que j'ai fui, observa Lygie.

— Alors pourquoi l'as-tu fait ?

Elle leva vers lui ses yeux couleur d'iris, puis baissant, honteuse, la tête, elle lui répondit :

— Tu le sais...

Vinicius demeura un moment sans voix devant cet excès de bonheur, puis il reprit et dit comment ses yeux s'étaient peu à peu ouverts, qu'elle était tout à fait différente des Romaines et ressemblait sans doute uniquement à Pomponia. Il ne savait d'ailleurs pas lui dire exactement – lui-même ne se rendant pas compte de ce qu'il éprouvait – qu'apparaissait dans le monde avec elle une tout autre beauté, inconnue jusqu'alors, et qui n'était pas seulement une statue mais aussi une âme. Il lui dit encore une chose qui la remplit de joie : qu'il

l'avait aimée même pour l'avoir fui, et qu'elle lui serait sacrée au foyer.

Puis, ayant pris sa main, il ne put plus rien dire ; il la regardait seulement avec émerveillement comme on regarde un bonheur recouvré, et il répétait son prénom comme pour vouloir s'assurer qu'il l'avait retrouvée et qu'il était auprès d'elle.

— Ô Lygie ! ô Lygie !...

Il se mit enfin à l'interroger sur ce qui s'était passé dans son âme à elle, et elle lui avoua qu'elle l'aimait déjà chez les Aulus, et que, s'il l'avait, du Palatin, reconduite chez eux, elle leur aurait confié son amour pour lui et aurait tâché de les faire fléchir et d'obtenir qu'ils lui pardonnent.

— Je te jure, assura Vinicius, qu'il ne m'était même pas venu à l'idée de te faire enlever aux Aulus. Pétrone te le confirmera un jour, que, déjà à cette époque, je lui avais dit que je t'aimais et que je désirais t'épouser, je lui avais dit alors : « Qu'elle enduise ma porte de graisse de loup et qu'elle prenne place à mon foyer ! Mais il s'est moqué de moi et a suggéré à César de te réclamer comme otage et de te remettre à moi. Combien de fois ne l'ai-je pas maudit dans mon chagrin, mais c'est peut-être un heureux sort qui en a décidé ainsi, car autrement je n'aurais pas connu les chrétiens et ne t'aurais pas comprise.

— Crois-moi, Marc ! répondit Lygie. C'est le Christ qui t'a conduit à dessein vers Lui.

Vinicius releva la tête, quelque peu étonné.

— C'est bien vrai ! répondit-il avec vivacité. Tout s'est passé de façon si étrange : en te cherchant, j'ai rencontré les chrétiens... À l'ostrianum, j'ai écouté l'Apôtre avec étonnement car je n'avais jamais entendu de telles choses. C'est toi qui as prié pour moi.

— Oui, répondit-elle.

Ils passèrent à côté de la tonnelle recouverte de lierre et s'approchèrent de l'endroit où Ursus, ayant étouffé Croton, s'était jeté sur Vinicius.

— Ici, sans toi, observa le jeune homme, j'aurais trouvé la mort.

— Ne le rappelle pas ! répondit Lygie, et n'en garde pas rancune à Ursus.

— Pourrais-je me venger sur lui de t'avoir défendue ? S'il était un esclave, je lui aurais sur-le-champ donné sa liberté.

— S'il était un esclave, les Aulus l'auraient depuis longtemps affranchi.

— Te souviens-tu, continua Vinicius, que j'ai voulu te rendre aux Aulus ? Mais tu m'as répondu que César pourrait l'apprendre et se venger sur eux. Or, maintenant, tu pourras les voir autant que tu le voudras.

— Pourquoi, Marc ?

— Je dis « maintenant » mais je pense que tu pourras les voir en toute sécurité lorsque tu seras mienne. Eh, oui !... Car si César, l'apprenant, me demandait ce que j'ai fait avec l'otage qu'il m'avait confiée, je lui répondrais : « Je l'ai épousée, et elle va chez les Aulus avec mon consentement. » Il ne restera pas longtemps à Antium car il a envie d'aller en Achaïe, mais même s'il y prolongeait son séjour, il n'est pas nécessaire que je le voie tous les jours. Lorsque Paul de Tarse m'aura appris votre Vérité, je me ferai aussitôt baptiser et je retournerai ici ; je regagnerai l'amitié des Aulus qui rentrent ces jours-ci en ville, et il n'y aura plus d'obstacles. Alors, je t'emmènerai et t'installerai à mon foyer, ô *carissima* ! *Carissima* !

Cela dit, il tendit les bras comme s'il prenait le ciel à témoin de son amour, tandis que Lygie, levant vers lui ses yeux rayonnants, lui dit :

— Et alors, je te dirai : « Là où tu seras, Caius, là, je serai, moi, Caïa. »

— Non, Lygie ! s'écria Vinicius, je te le jure, que jamais aucune femme n'a été autant honorée dans la maison de son mari que tu le seras dans la mienne.

Ils marchèrent un moment en silence, le cœur débordant de bonheur, épris l'un de l'autre, semblables à deux divinités, et si beaux qu'on eût dit que c'était le printemps qui les avait fait naître en même temps que les fleurs.

Ils s'arrêtèrent enfin au pied d'un cyprès qui poussait près de l'entrée de la maison. Lygie s'adossa au tronc tandis que Vinicius recommença à la prier d'une voix tremblante :

— Ordonne à Ursus d'aller chez les Aulus prendre tes affaires et tes jouets d'enfant et de les transporter chez moi.

Mais elle, rougissant comme une rose ou comme l'aurore, lui dit :

— La coutume nous commande d'agir autrement...

— Je sais. C'est la *pronuba*¹ qui les apporte habituellement derrière la fiancée, mais fais cela pour moi. Je les emporterai dans ma villa d'Antium et ils me parleront de toi.

Joignant les mains, il répéta comme un enfant qui supplie de lui accorder quelque chose :

— Pomponia sera de retour ces jours-ci, fais-le pour moi, divine, fais-le, *carissima* !

— Que Pomponia fasse comme elle voudra, répondit Lygie en rougissant encore plus fortement à la pensée de la *pronuba*.

Ils se turent de nouveau car l'amour leur coupait le souffle. ²

Lygie restait adossée au cyprès, le visage blanchissant dans l'ombre, semblable à une fleur, les yeux baissés, troublée, tandis que Vinicius, le visage bouleversé, pâlisait. Dans le silence de midi, ils entendaient battre leurs propres cœurs et, dans leur ivresse, ce cyprès,

ces buissons de myrte et le lierre de la tonnelle se transformaient pour eux en jardin d'amour.

Myriam parut sur le pas de la porte et les invita pour le repas de midi. Ils prirent place alors entre les Apôtres ; ceux-ci les regardaient avec ravissement, voyant en eux la jeune génération qui, à leur mort, garderait et continuerait à semer le grain de la nouvelle religion. Paul rompit et bénit le pain. Sur tous les visages, on lisait la paix, et un immense bonheur semblait remplir toute cette pièce.

— Vois toi-même ! dit enfin Paul en s'adressant à Vinicius. Sommes-nous des ennemis de la vie et de la joie ?

— Je vois que jamais je n'ai été aussi heureux que parmi vous.

CHAPITRE XXXV

Le soir de ce même jour, Vinicius, en traversant le Forum, pour aller chez lui, remarqua à l'entrée du Vicus Toscus la litière dorée de Pétrone portée par huit Bithyniens, et, les ayant arrêtés d'un signe de la main, il s'approcha des rideaux.

— Que le sommeil te soit agréable et doux ! s'écria-t-il en riant à la vue de Pétrone endormi.

— Ah ! C'est toi ! dit Pétrone en se réveillant. Oui ! Je me suis assoupi parce que j'ai passé la nuit au Palatin. Je suis venu m'acheter quelque chose à lire à Antium... Quoi de neuf ?

— Tu fais le tour des librairies ? demanda Vinicius.

— Oui. Je ne veux pas mettre du désordre dans ma bibliothèque, alors je fais des provisions supplémentaires d'ouvrages que je lirai en cours de route, il paraît que sont sorties de nouvelles œuvres de Musonius et de Sénèque. Je cherche aussi Perse et une édition d'églogues de Virgile que je ne connais pas. Oh ! que je suis fatigué et que mes mains me font mal à force de déplier des rouleaux !... Car une fois que tu te trouves dans une librairie, la curiosité te pousse à voir ceci et cela, je suis allé chez Avirunus, chez Atractus sur l'Argiletum, mais avant encore, chez les Sosius sur le Vicus Sandalarius. Par Castor ! je tombe de sommeil.

— Tu étais au Palatin, c'est donc moi qui te demanderai s'il y a du nouveau. Ou bien, sais-tu quoi ? Renvoie ta litière et les boîtes de livres, et viens chez moi. Nous parlerons d'Antium et d'autre chose encore.

— Bien, répondit Pétrone en sortant de la litière – Tu dois savoir sans doute que nous partons pour Antium après-demain.

— D'où le saurais-je ?

— Dans quel monde vis-tu ? Je suis donc le premier à t'annoncer la nouvelle ? Oui ! Sois prêt pour après-demain matin. Ni les pois à l'huile d'olive, ni le foulard enroulé autour de son gros cou n'ont servi et Barbe-d'Airain est enroué. Il n'est donc pas question d'ajourner ce voyage. Il maudit Rome et l'air qu'on y respire, il voudrait raser la ville ou la détruire par le feu et il lui tarde de voir la mer. Il assure que les odeurs que le vent apporte des ruelles étroites le feront mourir. Aujourd'hui, de grands sacrifices ont été faits dans tous les temples pour qu'il recouvre la voix, et malheur à Rome, et surtout au sénat, si ce vœu n'est pas rapidement exaucé.

— Il n'y aurait pas alors de raison d'aller en Achaïe.

— Notre divin César ne possède-t-il qu'un seul talent ? s'exclama Pétrone en riant. Il se produirait aux jeux Olympiques comme poète avec son incendie de Troie, comme cocher, comme musicien, comme athlète, et pourquoi pas, comme danseur, et il recueillerait à chaque fois toutes les couronnes destinées aux vainqueurs. Sais-tu pourquoi ce singe s'est enroué ? Eh bien, il a eu hier envie d'égaler comme danseur notre Paris et il nous a dansé l'aventure de Lédà, ce qui l'a fait suer et lui a fait prendre froid. Il était trempé et visqueux comme une anguille qu'on vient de sortir de l'eau. Il changeait continuellement de masques, tournait comme une broche, gesticulait comme un matelot soûl, et l'on était pris de dégoût à regarder ce gros ventre et ces jambes grêles. Paris lui donnait des leçons depuis deux semaines, mais imagine-toi Ahénobarbe en Lédà ou en dieu-cygne. Quel cygne ! Il y a de quoi mourir de rire ! Mais il tient à se produire en public dans cette pantomime, d'abord à Antium, ensuite à Rome.

— On était déjà choqué de le voir chanter en public, mais que le César romain se produise comme mime, non ! Cela, Rome ne le supportera sans doute pas !

— Mon cher ! Rome supportera tout, et le sénat fera voter des actions de grâces pour le « père de la patrie ».

Au bout d'un moment, Pétrone ajouta :

— Et la populace sera encore fière d'avoir César pour pitre.

— Dis-le toi-même : peut-on s'avilir davantage ?

Pétrone haussa les épaules.

— Tu vis chez toi, méditant tantôt sur Lygie, tantôt sur les chrétiens, et tu ne sais sans doute pas ce qui est arrivé il y a quelques jours. Eh bien, Néron a publiquement épousé Pythagore. Il était la jeune mariée. C'était, semble-t-il, le comble de la folie, n'est-ce pas ? Or, les flamines mandés sont venus et ont solennellement célébré le mariage. J'ai assisté à la cérémonie ! Je peux, moi aussi, supporter beaucoup de choses, mais je dois dire que j'ai pensé que si les dieux existaient, ils devraient tout de même envoyer un signe... Mais César ne croit pas aux dieux et il a raison.

— Il est par conséquent à lui seul prêtre suprême, dieu et athée, remarqua Vinicius.

Pétrone se mit à rire :

— C'est vrai ! Cela ne m'était pas venu à l'idée, c'est pourtant un amalgame comme le monde n'en a encore jamais vu.

Puis, s'arrêtant, il reprit :

— Car il faut encore ajouter que ce prêtre suprême qui ne croit pas aux dieux, et ce dieu qui se moque des dieux, les craint tout en étant athée.

— Ce qui est arrivé dans le temple de Vesta en est une preuve.

— Quel monde !

— À tel monde, tel César ! Mais cela ne durera pas longtemps.

Tout en bavardant ainsi, ils entrèrent dans la maison de Vinicius qui commanda gaiement le repas du soir, et qui ensuite, s'adressant à Pétrone, poursuivit :

— Non, mon cher, le monde doit renaître.

— Ce n'est pas nous qui le ferons renaître, opina Pétrone, ne fut-ce que parce que, sous le règne de Néron, l'homme est comme un papillon : il vit au soleil de la faveur, et au premier souffle froid, il périt... quand bien même il ne le voudrait pas ! Par le fris de Maïa ! je me demande parfois par quel miracle Lucius Saturninus a-t-il pu vivre jusqu'à quatre-vingt-treize ans, et survivre à Tibère, à Caligula et à Claude ?... Mais peu importe. Me permettras-tu d'envoyer ta litière chercher Eunice ? L'envie de dormir m'est passée et je voudrais me réjouir. Fais venir pour le repas un cithariste, puis nous parlerons d'Antium. Il nous faut y penser, surtout toi.

Vinicius ordonna d'envoyer chercher Eunice, mais déclara qu'il n'avait aucunement l'intention de se casser la tête au sujet du séjour à Antium. Que s'en préoccupent ceux qui ne savent pas vivre autrement que dans les rayons des bonnes grâces de César. Le monde ne finit pas au Palatin, surtout pour ceux qui ont autre chose dans le cœur et dans l'âme.

Il disait cela avec une telle désinvolture, avec une telle animation et gaieté, que Pétrone en fut frappé. Il le fixa un moment et lui demanda étonné :

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu te comportes aujourd'hui comme aux temps où tu portais encore la bulle d'or au cou.

— Je suis heureux, repartit Vinicius. Je t'ai invité exprès pour te le dire.

— Que t'est-il donc arrivé ?

— Quelque chose que je ne céderais pas pour tout l'empire romain.

Cela dit, il s'assit, posa son bras sur l'accoudoir de son siège, inclina la tête sur une épaule et se mit parler, le visage souriant et le regard rayonnant.

— Te souviens-tu du jour où nous sommes tous les deux allés chez Aulus Plautius et où tu y as vu pour la première fois une divine jeune fille que tu as qualifiée toi-même d'aurore et de printemps ? Te souviens-tu de cette Psyché, de cette incomparable vierge, la plus belle de toutes les vierges et de vos déesses ?

Pétrone le regardait avec un étonnement aussi grand que s'il eut douté que Vinicius eût toute sa raison.

— Dans quelle langue me parles-tu ? lui demanda-t-il enfin. C'est évident que je me souviens de Lygie.

C'est alors que Vinicius lui annonça :

— Je suis son fiancé.

— Quoi ?...

Vinicius se leva d'un bond et appela l'intendant.

— Que tous les esclaves sans exception viennent ici, devant moi !
Vite !

— Tu es son fiancé ? répéta Pétrone.

Mais avant même que ce dernier ne fût revenu de sa surprise, l'immense atrium de Vinicius grouilla de monde. Ils étaient tous accourus essoufflés, des vieillards, des hommes dans la force de l'âge, des femmes, des jeunes garçons et filles. L'atrium s'emplissait de plus en plus d'une minute à l'autre. Dans les corridors appelés *fauces*, on s'interpellait dans diverses langues. Ils se rangèrent enfin le long du mur et parmi les colonnes. Vinicius, debout près de l'impluvium, se tourna vers son affranchi Demas et lui dit :

— Ceux qui ont servi dans la maison vingt ans devront se présenter demain chez le préteur où ils obtiendront leur liberté ; ceux qui n'ont pas servi aussi longtemps recevront chacun trois pièces d'or et une double ration pendant une semaine. Qu'on envoie aux ergastules ruraux l'ordre de faire grâce des peines, d'enlever les chaînes des pieds des condamnés et de les nourrir convenablement. Sachez que ce jour est un jour de bonheur pour moi et je veux que la joie règne dans ma maison.

Ils gardèrent le silence pendant un moment comme s'ils n'en croyaient pas leurs oreilles, puis tous les bras se levèrent d'un coup et toutes les bouches s'écrièrent :

— Aa ! Seigneur ! Aaa !...

Vinicius les congédia d'un signe de la main ce qui fait que, bien qu'ils aient eu l'envie de le remercier et de tomber à ses pieds, ils s'éloignèrent en hâte, remplissant la maison de bonheur, du sous-sol au toit.

— Demain, déclara Vinicius, je leur ordonnerai de se rassembler encore dans le jardin et de tracer devant eux les signes qu'ils voudront. Ceux qui auront tracé un poisson seront affranchis par Lygie.

Pétrone qui, jamais, ne s'étonnait longtemps de rien, avait déjà retrouvé sa placidité, et demanda :

— Un poisson ? Ah, oui ! Je me rappelle ce qu'a dit Chilon : c'est l'emblème des chrétiens.

Cela dit, il tendit sa main à Vinicius et dit :

— Le bonheur est toujours là où on le voit. Que Flore jette sous vos pas des fleurs pendant de longues années. Je te souhaite tout ce que tu te souhaites toi-même.

— Je t'en remercie car je croyais que tu allais m'en dissuader, et ce serait, vois-tu, perdre ton temps.

— Moi, t'en dissuader ? Mais pas du tout. Au contraire, je te dis que tu fais bien.

— Ah ! homme versatile ! repartit gaiement Vinicius, as-tu oublié ce que tu m'as dit jadis en sortant de chez Graecina ?

Pétrone lui répondit en gardant tout son sang-froid :

— Non ! Mais j'ai changé d'avis.

Au bout d'un moment, il ajouta pourtant :

— Mon cher ! Tout change à Rome. Les maris changent de femmes, les femmes changent de maris, pourquoi ne devrais-je pas changer d'avis ? Il s'en était fallu de peu que Néron n'épousât Acté dont on trouva exprès pour lui une origine royale. Et alors ? Il aurait eu une honnête épouse, et nous, une honnête Augusta. Par Protée et ses profondeurs marines ! je changerai toujours d'avis à chaque fois que je l'estimerai convenable ou commode. Quant à Lygie, son origine royale est plus sûre que les ancêtres pergamiens d'Acté. Mais toi, à Antium, méfie-toi de Poppée qui est vindicative.

— Il n'en est pas question ! Il ne tombera pas un seul cheveu de ma tête à Antium.

— Si tu penses m'étonner encore une fois, tu te trompes mais d'où te vient cette certitude ?

— C'est l'Apôtre Pierre qui me l'a dit.

— Ah ! C'est l'Apôtre Pierre qui te l'a dit ! Il n'y a pas d'argument contre cela, mais permets-moi néanmoins de prendre certaines mesures de prudence, ne serait-ce que pour éviter que Pierre ne se révélât faux prophète ; car si l'Apôtre Pierre s'était par hasard trompé, il pourrait perdre ta confiance qui sans doute, continuera d'être utile à l'Apôtre Pierre.

— Fais ce que tu veux mais moi, je le crois. Et si tu penses me dégoûter de lui en disant et redisant ironiquement son nom, eh bien, détrompe-toi.

— En ce cas, une seule question encore : es-tu déjà devenu chrétien ?

— Jusqu'à présent, non, mais Paul de Tarse part avec moi pour m'expliquer l'enseignement du Christ. Ensuite, je me ferai baptiser car il n'est pas vrai qu'ils soient, comme tu l'as dit, des ennemis de la vie et de la joie.

— C'est tant mieux pour toi et pour Lygie ! répondit Pétrone.

Puis, haussant les épaules, il dit comme s'il se parlait à lui-même :

— C'est tout de même étonnant comme ces gens savent se faire des adeptes et comme cette secte se propage.

Vinicius lui répondit alors avec autant d'enthousiasme que s'il avait été lui-même baptisé :

— Oui ! Il y en a des milliers et des dizaines de milliers à Rome, dans les villes d'Italie, en Grèce et en Asie. Il y a des chrétiens dans les

légions et parmi les prétoriens, il y en a dans le palais même de César. Cet enseignement a des adeptes parmi les esclaves et les citoyens, parmi les pauvres et les riches, dans la plèbe et le patriciat. Sais-tu que certains Cornélius sont chrétiens, que Pomponia Graecina est chrétienne, qu'Octavie l'était, paraît-il, qu'Acté l'est ? Oui, cette doctrine se répand dans le monde entier, et elle seule est susceptible de le faire renaître. Ne hausse pas les épaules, car qui sait si toi-même tu ne l'adopterai pas dans un mois ou dans un an.

— Moi ? protesta Pétrone. Non, par le fils de Léo ! je ne l'adopterai pas même si elle recelait la vérité et la sagesse aussi bien humaine que divine... Cela demanderait un effort, et moi, je n'aime pas renoncer à quoi que ce soit dans la vie... Avec ta nature semblable au feu et à l'eau bouillante, il pouvait toujours t'arriver quelque avatar dans ce genre, mais moi ? Moi, j'ai mes gemmes, mes camées, mes vases et mon Eunice. Je ne crois pas en l'Olympe mais je me l'aménage sur terre, et je m'épanouirai aussi longtemps que les flèches du divin archer ne m'auront transpercé ou aussi longtemps que César ne m'aura signifié de m'ouvrir les veines. Moi, j'aime trop le parfum des violettes et mon confortable triclinium. J'aime même nos dieux... en tant que figures rhétoriques, et l'Achaïe, où je m'apprête à me rendre avec notre César, obèse à jambes grêles, notre incomparable, divin César, Auguste, Périodonicès... Hercule, Néron !...

À la seule pensée qu'il pût accepter l'enseignement des pécheurs galiléens, il s'égaya et se mit à chanter :

J'enguirlanderai mon sabre clair de myrte verdoyant, comme le firent Harmodios et Aristogiton...

Il s'interrompit soudain car l'annonciateur fit savoir qu'Eunice était arrivée.

On servit alors le repas du soir pendant lequel, après plusieurs chants exécutés par le cithariste, Vinicius raconta à Pétrone la visite de Chilon, et comment cette visite lui inspira l'idée de se rendre droit chez les Apôtres, idée qui lui était venue justement au moment où l'on fouettait Chilon.

À ces mots, Pétrone repris de somnolence porta sa main à son front et dit :

— L'idée était bonne du moment que le résultat est bon. Quant à Chilon, je lui aurais fait donner cinq pièces d'or, mais puisque tu as ordonné de le fouetter, il aurait mieux valu le fouetter à mort, car qui sait si un jour les sénateurs ne s'inclineront pas devant lui comme ils le font aujourd'hui devant notre chevalier de l'Alène, Vatinius. Bonne nuit !

Et ayant ôté leurs couronnes, Pétrone et Eunice se préparèrent à partir, lorsqu'ils furent sortis, Vinicius se rendit dans sa bibliothèque et écrivit à Lygie ce qui suit :

« Je veux, lorsque tu auras ouvert tes yeux magnifiques, ô ma divine, que cette lettre te dise ; bonjour ! C'est pourquoi je t'écris aujourd'hui bien que je te verrai demain. César part après-demain à Antium, et moi, *cheu* ! je dois l'accompagner. Je te l'ai dit, n'est-ce pas, que ne pas lui obéir serait risquer ma vie, alors que moi, maintenant, je n'aurais pas le courage de mourir. Mais si tu ne veux pas que je parte, réponds-moi un seul mot, et je resterai. Ce sera à Pétrone d'écarter le danger de moi. Aujourd'hui, en ce jour de joie, j'ai donné des récompenses à tous mes esclaves ; j'emmènerai demain, chez le préteur, tous ceux qui ont servi vingt ans chez moi, pour les affranchir. Toi, très chère, tu dois m'en féliciter car, me semble-t-il, c'est conforme à la douce doctrine que tu professes et, de plus, je l'ai fait pour toi. Je leur dirai demain que c'est à toi qu'ils doivent leur liberté, afin qu'ils te soient reconnaissants et glorifient ton nom. En revanche, je me fais l'esclave du bonheur et le tien, et puisse-je ne jamais en être affranchi. Maudits soient Antium et les voyages d'Ahénobarbe ! Je me sens trois fois, quatre fois plus heureux que Pétrone de ne pas posséder son savoir car je devrais aller en Achaïe. Cependant, ton souvenir adoucira les moments de notre séparation. À chaque fois qu'il sera possible de m'échapper, je sauterai sur un cheval et galoperai jusqu'à Rome afin de réjouir mes yeux de ta vue et mes oreilles de ta douce voix. À chaque fois que je ne pourrai le faire, j'enverrai un esclave te porter une lettre et s'informer de toi. Je te salue, ma divine, et j'enlace tes pieds ». Ne te fâche pas si je te dis divine. Si tu me l'interdis, je t'obéirai, mais aujourd'hui je ne sais pas encore dite autrement. Je te salue de ta future demeure, de toute mon âme.

CHAPITRE XXXVI

On savait à Rome que César voulait, en cours de route, visiter Ostie, ou plutôt le plus grand navire du monde qui venait d'arriver d'Alexandrie avec une cargaison de blé, puis de là, par la Voie Littorale, gagner Antium. Les ordres avaient été donnés quelques jours à l'avance, ce qui fait que, depuis le matin, près de la Porta Ostiensis, se pressait une foule composée de la populace romaine et de gens de toutes les nations du monde, pour se rassasier les yeux de la vue du cortège impérial que la plèbe romaine ne se lassait jamais de regarder.

Le trajet jusqu'à Antium n'était ni difficile ni long ; dans la ville même, composée de splendides palais et villas, on pouvait trouver tout ce qui assurait le confort, et même le luxe le plus raffiné de l'époque. Néanmoins, César avait l'habitude d'emporter avec lui en voyage tous les objets parmi lesquels il se complaisait à vivre, depuis les instruments de musique et les ustensiles jusqu'aux, statues et mosaïques que l'on disposait, même lorsqu'il voulait s'arrêter pour un court moment, soit pour se reposer soit pour se restaurer. Aussi était-il, dans tous ses déplacements, suivi de toute une foule de serviteurs sans compter les détachements de prétoriens et les augustans dont chacun était pourvu de son propre cortège d'esclaves.

Ce jour-là, de bon matin, les bergers de la Campanie, les jambes enveloppées de peaux de bouc et le visage bronzé par le soleil, menaient cinq cents ânesses afin que Poppée puisse, le lendemain de son arrivée à Antium, se baigner comme d'habitude, dans leur lait. La populace contente riait en regardant se balancer dans des tourbillons de poussière les longues oreilles du troupeau, et se réjouissait du sifflement des fouets et des cris sauvages des bergers. Après le passage des ânesses, des essaims de valets s'étaient précipités sur le chemin et, l'ayant nettoyé soigneusement, ils se mirent à le joncher de fleurs et d'aiguilles de pin. Dans la foule, on se répétait avec un certain sentiment de fierté, que tout le chemin jusqu'à Antium devait être ainsi parsemé de fleurs cueillies dans les jardins privés de la région, et même achetées très cher chez les marchandes de la Porta Mugionis. À mesure que les heures de la matinée passaient, la foule devenait de plus en plus dense. Certains avaient amené toute leur famille, et pour que le temps ne leur semblât pas trop long ils avaient étalé leurs provisions de nourriture sur les pierres qui devaient être utilisées pour la construction d'un nouveau temple de Cérès, et prenaient leur

prandium en plein air. De-ci de-là, s'étaient formés des groupes dans lesquels les habitués de cette fête étaient les boute-en-train. Du fait du départ de César on y menait des débats sur ses futurs voyages, et sur les voyages en général et, en l'occurrence, les matelots et les vétérans racontaient des choses fantastiques sur les pays dont ils avaient entendu parler lors de leurs expéditions lointaines, et où nul Romain n'avait mis le pied. Les citadins, qui jamais de leur vie n'avaient été plus loin que sur la Via Appia, écoutaient, ébahis, parler des merveilles de l'Inde et de l'Arabie, des archipels entourant la Bretagne où, sur une petite île, hantée par les fantômes, Briarée avait emprisonné Saturne endormi, et des contrées hyperboréales, des mers condensées, du sifflement et du rugissement émis par les eaux de l'Océan au moment où le soleil couchant s'y plongeait. La foule accordait facilement foi à de telles histoires auxquelles croyaient même des hommes tels que Pline et Tacite. On parlait aussi de ce navire que devait voir César et qui avait transporté du blé pour deux ans, sans compter les quatre cents passagers, le même nombre de membres d'équipage et une multitude de bêtes féroces qui allaient être enthousiaste.

Et voici qu'un détachement de cavaliers numides faisant partie de la garde prétorienne apparut. Les cavaliers portaient un vêtement jaune, un bandeau rouge, de grosses boucles d'oreille qui jetaient un reflet doré sur leurs visages noirs. Les pointes de leurs dards de bambou scintillaient au soleil comme de petites flammes. Après qu'ils furent passés, commença un défilé semblable à une procession. La foule se pressa pour le voir de plus près, mais des détachements de prétoriens à pied survinrent et, se rangeant le long des deux côtés du chemin de l'entrée, ils en protégèrent le passage. Devant avançaient des chariots chargés de tentes de pourpre, rouges et violettes, et aussi de tentes en byssus d'une blancheur neigeuse, broché de fils d'or, de tapis d'Orient, de tables en bois d'agrumes, de fragments de mosaïque, d'ustensiles de cuisine, de cages avec des oiseaux d'Orient, du Midi et d'Occident, dont les cervelles ou les langues allaient être servies à la table impériale, d'amphores avec du vin et de corbeilles de fruits. Les objets qui risquaient d'être cabossés ou cassés sur les chariots étaient, par mesure de précaution, portés par des esclaves à pied. On voyait donc des centaines de gens portant des récipients et des statuettes de cuivre de Corinthe ; il y avait des groupes distincts portant des vases étrusques, d'autres portant des vases grecs, d'autres enfin chargés des pièces d'orfèvrerie, de l'argenterie ou du verre d'Alexandrie. De petits détachements de prétoriens à pied et à cheval séparaient les groupes les uns des autres, et sur chacun de ces groupes d'esclaves veillaient des gardiens munis de fouets aux lanières desquels étaient attachés de petits morceaux de plomb et de fer au lieu de mèches. Le défilé,

composé de gens portant avec précaution et recueillement divers objets, avait l'air d'une solennelle procession religieuse, et cette ressemblance devint encore plus nette lorsque survinrent les instruments de musique de César et de la cour. On voyait parmi eux des harpes, des luths grecs, des luths hébraïques et égyptiens, des lyres, des phorminx, des cithares, des flûtes, de longs buccins recourbés, des cymbales. À voir cette multitude d'instruments dont l'or, le bronze, les pierres fines et la nacre scintillaient au soleil, on eût pu croire que c'était Apollon ou Bacchus qui partait parcourir le monde. Puis surgirent de splendides carruques pleines de saltimbanques, de danseurs, de danseuses formant des groupes pittoresques, thyrses à la main. Derrière suivaient les esclaves utilisés pour la luxure : des jeunes garçons et des fillettes, choisis dans toute la Grèce et l'Asie Mineure, aux longs cheveux ou aux boucles prises dans des résilles dorées, semblables à des Amours, dont les ravissants visages avaient été recouverts entièrement d'une couche épaisse de cosmétique de crainte que le vent de Campanie ne hâtât leur teint délicat.

Un nouveau détachement de prétoriens composé de Sicambres géants, barbus, aux cheveux blonds ou roux et aux yeux bleus, apparut, précédé par des porte-drapeaux, appelés *imaginarii*, qui portaient les aigles romaines, des panneaux avec inscriptions, des statuettes de dieux germains et romains, et enfin des statuettes et des bustes de César. Sous les peaux et les cuirasses, on pouvait voir les bras hâlés et forts comme des machines de guerre, capables de manier l'arme lourde dont étaient équipés les gardes de ce genre. La terre semblait ployer sous leurs pas cadencés et lourds ; eux, comme conscients de leur force qu'ils pouvaient utiliser contre César lui-même, jetaient un regard hautain sur la masse sombre accourue dans les rues, oubliant visiblement que bon nombre d'entre eux étaient arrivés dans cette ville, chaînes aux pieds. Mais ils n'étaient là qu'une poignée infime, les principales forces prétoriennes étant restées en effet dans des camps sur place pour veiller sur la ville et y maintenir la discipline. Puis venaient les tigres et les lions, bêtes de trait de Néron, que l'on pouvait atteler aux chars du cortège si l'envie le prenait d'imiter Dionysos. Ils étaient menés par des Hindous et des Arabes avec des laisses à boucles en acier, mais si abondamment fleuries qu'elles semblaient être faites seulement de fleurs. Domptés par des bestiaires chevronnés, les carnassiers regardaient les foules de leurs yeux verts, comme somnolents. Parfois, ils relevaient leur énorme tête, humaient bruyamment les effluves humains et se léchaient la gueule de leur langue rugueuse. On vit venir encore les chars impériaux et des litières, des grandes et des plus petites, dorées ou pourpres, à revêtement d'ivoire, de perles ou scintillantes de l'éclat des pierres

précieuses. Derrière, suivaient encore un petit détachement de prétoriens en armure romaine, composé uniquement de soldats-volontaires italiques¹ ; puis une multitude d'élégants serviteurs-esclaves et d'éphèbes, et enfin César lui-même dont l'approche était annoncée au loin par les acclamations des foules.

Dans la populace se trouvait aussi Pierre l'Apôtre qui voulait, une fois dans sa vie, voir César. Il était accompagné de Lygie dont le visage était caché sous un voile épais, et d'Ursus dont la force était la protection la plus sûre pour la jeune fille dans cette foule turbulente et déchaînée. Le Lygien avait pris un bloc de pierre destiné à la construction d'un temple et l'avait apporté à l'Apôtre afin qu'il montât dessus et vît mieux que les autres. La populace tout d'abord ronchonna quand Ursus se fraya un passage en l'écartant comme un navire qui écarte les vagues, mais lorsqu'elle le vit soulever une pierre que quatre athlètes parmi les plus forts de ce peuple n'eussent pu déplacer, le ronchonnement se mua en murmures d'admiration, et les exclamations : *Macte !* fusèrent tout autour. Cependant, César arriva sur un char en forme de tente, tiré par six étalons blancs d'Idumée, ferrés d'or. Les côtés étaient ouverts à dessein, afin que les foules puissent voir leur empereur. Le char pouvait contenir plusieurs personnes, mais voulant retenir toute l'attention exclusivement sur lui, Néron préféra rouler seul à travers la ville, n'ayant à ses pieds que deux nains-monstres. Il était vêtu d'une tunique blanche et d'une toga améthyste qui Jetait un reflet bleuté sur son visage.

Il avait sur la tête une couronne de lauriers. Depuis qu'il avait quitté Naples, il avait considérablement engraissé. Son visage s'était arrondi ; sous sa mâchoire inférieure pendait un triple menton, ce qui mit que ses lèvres déjà situées trop près du nez, semblaient maintenant se dessiner juste sous les narines. Il protégeait comme d'habitude son gros cou d'un foulard de soie qu'il réajustait continuellement d'une main blanche et potelée, dont le poignet était recouvert d'un poil roux formant comme des taches de sang, et qu'il ne permettait pas aux *epilatores* d'épiler car cela provoquait, lui avait-on dit, un tremblement des doigts et l'empêcherait de jouer du luth. Son visage reflétait comme toujours une vanité infinie mêlée à de la fatigue et de l'ennui. C'était dans l'ensemble un visage tout à la fois effroyable et grotesque, il tournait la tête tantôt d'un côté tantôt de l'autre et, de temps en temps, fermant à demi les yeux, il prêtait une oreille attentive aux paroles avec lesquelles on l'accueillait. Son apparition soulevait une tempête d'applaudissements et la foule criait : « Salut à toi, divin ! César, Empereur ! salut à toi, victorieux ! Salut à toi, incomparable ! fils d'Apollon ! Apollon ! » À ces acclamations, il souriait, mais par moments une ombre passait sur son visage car la foule romaine était portée à la raillerie et, confiante en elle-même

quand elle était nombreuse, elle se permettait des piques moqueuses même contre les grands triomphateurs, que pourtant elle aimait réellement et respectait. On savait en effet que jadis, lors de l'entrée de Jules César à Rome, on s'était écrié : « Citoyens, cachez vos femmes car arrive le polisson à tête chauve ! » Mais le monstrueux amour-propre de Néron ne supportait pas la moindre critique ou pique, et voici que dans la foule, on entendit, parmi les acclamations laudatives, ces plaisanteries : « Barbe-d'Airain !... Barbe-d'Airain ! Où emportes-tu ta barbe flamboyante ? Craindrais-tu qu'elle ne mette le feu à Rome ? » Ceux qui le criaient ne savaient pas que leur boutade portait en elle une effroyable prophétie. César d'ailleurs ne s'offusquait pas trop de telles plaisanteries, d'autant plus qu'il ne portait plus de barbe, l'ayant déposée dans un coffret d'or en offrande à Jupiter Capitolin. Mais certains, cachés derrière des tas de pierres et près des assises d'un temple, vociféraient : « Matricide ! Néron ! Oreste ! Alcmeon ! », d'autres encore : « Où est Octavie ? », « Rends ta pourpre ! ». Contre Poppée qui arrivait juste après lui, on clamait : « *Flava coma !* », qualificatif par lequel on désignait les prostituées. L'oreille musicale de Néron percevait ces injures également ; il portait alors à son œil son émeraude polie voulant repérer ceux qui les avaient proférées et se souvenir d'eux. C'est ainsi que son regard se porta sur l'Apôtre debout sur la pierre. Pendant un moment, ces deux hommes se fixèrent sans qu'il ne vint à l'esprit de personne, ni dans ce cortège fastueux ni dans ces foules innombrables, qu'à cette minute, se regardaient deux maîtres de la terre, dont l'un allait bientôt disparaître comme un rêve sanglant tandis que l'autre, ce vieillard vêtu d'une lacerne grossière, prendrait possession pour l'éternité du monde et de cette ville.

Dès que César fut passé, survint juste derrière lui une splendide litière portée par huit Africains, dans laquelle était assise Poppée, que le peuple haïssait. Vêtue comme Néron d'une robe améthyste, le visage recouvert d'une épaisse couche de fard, immobile, songeuse et indifférente, elle avait l'air d'une divinité à la fois belle et malfaisante qu'on portait comme dans une procession. Elle était suivie de toute une suite de domestiques des deux sexes ainsi que de toute une file de chars chargés de choses servant à son confort et à son habillement. Le soleil avait déjà sensiblement décliné lorsque commença le défilé des augustans – cortège somptueux, miroitant chatoyant comme un interminable serpent. Le paresseux Pétrone, que la foule saluait avec bienveillance, se faisait porter avec son esclave semblable à une déesse dans une litière. Tigellin roulait dans une *carruca* tirée par des poneys parés de plumes blanches et pourpres. On le voyait se lever sur son char et tendre le cou pour voir si Néron ne lui faisait signe de prendre place auprès de lui. La foule saluait aussi par des applaudissements

Calpurnius Pison Licinianus, par des rires Vitellius, par des sifflements Vatinius. À l'égard des consuls Licinius et Lecanius, la foule resta indifférente, alors qu'elle acclama Tullius Sénécion, qu'on aimait on ne savait trop pourquoi, de même que Vestinus. La suite était innombrable. On eût dit que tout ce qu'il y avait de riches et de brillants ou d'illustres personnages à Rome, se transportait à Antium. Néron ne voyageait jamais autrement qu'avec un millier de chars, le nombre des personnes qui l'accompagnaient dépassait presque toujours les effectifs d'une légion⁴. On se montrait donc et Domitius Afer et Lucius Saturninus, vieillard décrépit, Vespasien qui n'était pas encore parti pour son expédition en Judée, de laquelle il ne devait rentrer que pour ceindre la couronne impériale, ses fils, et le jeune Nerva, et Lucain et Annius Gallon, et Quintianus, et une multitude de femmes connues pour leur fortune, leur luxe et leur dévergondage. Les yeux de la populace se portaient des visages connus sur les attelages, les chars, les chevaux, les vêtements bizarres des domestiques originaires de tous les pays du monde. Dans ce flot de faste et de grandeur, on ne savait que regarder, et l'éclat de l'or, des teintes de la pourpre et du violet, le scintillement des pierres précieuses, le chatolement des perles, de la nacre et de l'ivoire éblouissaient non seulement les yeux mais aussi la pensée. Il semblait que les rayons mêmes du soleil se dispersaient dans ce miroitement

Dans la foule, il ne manquait pas de miséreux aux ventres creux, aux yeux d'affamés, et ce spectacle éveillait en eux la convoitise et la jalousie, mais en même temps les remplissait de plaisir et de fierté, leur donnant le sentiment de la puissance et de l'indestructibilité de Rome pour lesquelles le monde payait et devant lesquelles le monde s'agenouillait. Et, de fait, personne dans le monde entier n'eût osé penser que cette puissance ne durerait pas tout au long des siècles et ne survivrait pas à toutes les nations, et que quelque chose sur la terre pût lui résister.

Vinicius qui avançait à la fin du cortège, aperçut l'Apôtre et Lygie qu'il ne s'attendait pas à voir ; il sauta donc de son char et les ayant salués, le visage rayonnant, il se mit à leur parler avec précipitation comme quelqu'un qui n'avait pas de temps à perdre :

— Tu es venue ? Je ne sais comment te remercier, ô Lygie !... Dieu ne pouvait m'envoyer meilleur présage. Je te salue encore en te quittant, mais je ne te quitte pas pour longtemps. Je vais poster sur mon chemin des chevaux parthes et je serai auprès de toi à chaque fois que je serai libre, jusqu'à ce que j'obtienne la permission de revenir. Je te salue !

— Je te salue, Marc, lui répondit Lygie qui ajouta plus bas : Que le Christ te conduise et qu'il ouvre ton âme aux paroles de Paul.

Il se réjouit à l'idée qu'elle tenait à ce qu'il devienne au plus vite

chrétien et lui répondit :

— *Ocelle mi !* Qu'il en soit ainsi que tu le dis. Paul préfère se trouver parmi mes gens, mais il est avec moi et sera mon maître et mon compagnon... Relève ton voile, ô toi, ma joie, afin que je puisse te voir encore avant de partir. Pourquoi t'es-tu ainsi voilée ?

Elle releva son voile et lui découvrit son clair visage et ses splendides yeux rieurs, et lui demanda :

— Est-ce mal ?

Son sourire était quelque peu malicieux et Vinicius qui la contemplait avec ravissement, répliqua :

— C'est mauvais pour mes yeux, puissent-ils ne voir que toi seule jusqu'à ma mort.

Puis il se tourna vers Ursus et lui dit :

— Ursus, veille à elle comme à la prune de tes yeux, car ce n'est pas seulement ta *domina*, c'est aussi la mienne !

Cela dit, il saisit sa main et la pressa à ses lèvres au grand étonnement de la foule qui ne pouvait comprendre une telle marque de respect de la part d'un brillant augustan pour une jeune fille vêtue simplement, presque comme une esclave.

— Je te salue...

Puis il s'éloigna rapidement car tout le cortège impérial avait pris beaucoup d'avance. L'Apôtre Pierre le bénit d'un petit signe de croix tandis que le brave Ursus se mit à le vanter, tout heureux que sa jeune maîtresse l'écoutât avidement et le regardât avec reconnaissance.

Le cortège s'éloignait et s'estompait derrière des tourbillons de poussière dorée, mais eux regardaient encore longtemps ses traces jusqu'à la venue de Demas le meunier, celui-là même chez qui Ursus travaillait de nuit.

Ayant baisé la main de l'Apôtre, il le pria de venir chez lui avec Lygie et Ursus pour le repas, disant que sa maison se trouvait tout près de l'Emporium et qu'ils devaient avoir faim et être fatigués d'avoir passé la plus grande partie de la journée à la porte de la ville.

Ils y allèrent donc ensemble et, s'étant reposés et restaurés chez le meunier, ils ne rentrèrent au Transtévère qu'au crépuscule. Ayant l'intention de traverser le fleuve par le pont d'Emilius, ils empruntèrent le Clivus Publicus qui coupait la Colline de l'Aventin, entre les temples de Diane et de Mercure. L'Apôtre Pierre regardait du haut de la colline les édifices qui se dressaient autour de lui et au loin et, plongé dans le silence, il méditait sur l'immensité et le pouvoir de cette ville où il était venu pour y annoncer la parole de Dieu. Jusqu'alors, il avait pu voir la domination romaine et les légions dans les divers pays qu'il avait parcourus, mais c'était comme des membres isolés de cette force dont il constatait pour la première fois, aujourd'hui, la personnification en César. Cette ville immense, féroce

et avide, et en même temps dévergondée, pourrie jusqu'à la moelle des os et pourtant inébranlable dans sa puissance surhumaine, ce César, fraticide, parricide et meurtrier de sa femme, qui traînait derrière lui tout un cortège de spectres sanglants au moins aussi nombreux que sa cour ; ce débauché et ce pitre qui, en même temps, était le maître de trente légions, et, par elles, de la terre tout entière ; ces courtisans couverts d'or et d'écarlate, incertains de leurs jours et pourtant plus puissants que des rois – tout cela lui sembla être quelque royaume infernal du mal et de l'iniquité. Et, en son cœur simple, il s'étonna que Dieu eût pu donner une toute-puissance aussi invraisemblable à Satan, et qu'il pût lui laisser la terre afin qu'il la broyât, la retournât, la piétinât, l'inondât de larmes et de sang, pour qu'il la saccageât comme un ouragan, la ravageât comme un orage, la brûlât comme la flamme. Ces pensées angoissèrent son cœur d'apôtre et, dans son esprit, il dit à son Maître : « Seigneur, que devrais-je faire dans cette ville où Tu m'as envoyé ? Les mers et les continents sont à elle, les animaux sur terre et les créatures des eaux sont à elle, les autres royaumes et leurs villes sont à elle, et les trente légions qui veillent sur eux sont à elle alors que moi, Seigneur, je suis un pêcheur de lac ! Que puis-je faire ? Et comment pourrais-je triompher de sa méchanceté ? »

Parlant ainsi, il levait au ciel sa tête branlante aux cheveux gris, priant et invoquant du fond du cœur son Divin Maître, plein de tristesse et d'angoisse.

Tout à coup, la voix de Lygie interrompit sa prière :

— On dirait que toute la ville est en feu...

Et réellement, le coucher du soleil était ce jour-là, étrange. Son énorme disque était déjà à moitié caché derrière la Colline Janicule, alors qu'une lueur rouge embrasait toute la voûte céleste. De l'endroit où ils se trouvaient, leur regard embrassait de grands espaces. Tant soit peu sur la droite, ils voyaient les murs allongés du Circus Maximus, au-dessus de lui, s'étagaient les palais du Palatin ; juste devant eux, derrière le Forum Boarium et le Velabrum, se dressait le sommet du Capitole avec le temple de Jupiter. Mais les murs, les colonnes et les faites des temples étaient comme plongés dans cette lueur dorée et pourpre. Les parties visibles du fleuve paraissaient charrier du sang et, à mesure que le soleil disparaissait de plus en plus derrière la colline, la lueur devenait de plus en plus rouge, de plus en plus semblable à la lueur d'un incendie ; elle s'intensifiait, s'élargissait pour se répandre enfin sur les sept collines desquelles elle semblait s'écouler tout à l'entour.

— Toute la ville est en feu, répéta Lygie.

Et Pierre se protégea les yeux de la main, et dit ;

— La colère de Dieu est suspendue au-dessus d'elle.

CHAPITRE XXXVII

Vinicius à Lygie ;

« Mon esclave Flegon, par lequel je t'envoie cette lettre, est chrétien ; il sera donc l'un de ceux qui obtiendront leur liberté de tes mains, ma bien-aimée. C'est un vieux serviteur de notre famille, je puis donc par son intermédiaire t'écrire en toute confiance et sans craindre que la lettre ne tombe dans d'autres mains que les tiennes. Je t'écris de Laurentum où nous nous sommes arrêtés à cause de la chaleur. Othon possédait ici une somptueuse villa dont il avait en son temps fait don à Poppée, et celle-ci, bien que divorcée d'avec lui, a estimé bon de garder ce beau cadeau... Lorsque je pense à ces femmes qui m'entourent en ce moment, et à toi, il me semble que les pierres de Deucalion ont dû donner des espèces humaines tout à fait dissemblables, et que toi, tu fais partie de celle qui est née d'un cristal. Je t'admire et je t'aime de toute mon âme, à tel point que je ne voudrais parler que de toi et que je dois me forcer pour te parler du voyage, de ce qui se passe en moi et te donner des nouvelles de la cour.

Ainsi, César a été l'invité de Poppée qui a, en secret, préparé une somptueuse réception. Elle n'a d'ailleurs pas invité un grand nombre d'augustans, mais moi et Pétrone, avons été mandés. Après le *prandium*, nous avons vogué en barques dorées sur la mer qui était si calme qu'elle semblait dormir, et aussi bleue que tes yeux, ma divine. Nous ramions nous-mêmes, Poppée se sentant visiblement flattée d'être servie par des consuls ou leurs fils. César, se tenant au gouvernail, en toge pourpre, chantait un hymne à la mer qu'il avait composé la nuit d'avant et sur les paroles duquel il avait, avec Diodore, écrit la musique. Sur d'autres barques, des esclaves d'Inde, qui savaient jouer des conques marines, l'accompagnaient de leur musique ; tout autour de nous apparaissaient de nombreux dauphins comme si, réellement, les sons les attiraient hors des profondeurs d'Amphitrite. Et moi, sais-tu ce que je faisais ? Eh bien, je pensais à toi et je languissais de toi, et j'aurais voulu prendre cette mer, et ce beau temps, et cette musique, et te les donner. Veux-tu que nous habitions un jour au bord de la mer, mon Auguste, loin de Rome ? J'ai en Sicile une terre où se trouve un bois d'amandiers qui, au printemps, se couvrent de fleurs roses, et qui descendent si près de la mer que les extrémités des branches touchent presque l'eau. Là, je t'aimerai et

j'adorerai cet enseignement que me transmettra Paul car je sais déjà qu'il ne s'oppose ni à l'amour ni au bonheur. Le veux-tu ?... Mais avant que je n'entende la réponse de ta bouche bien-aimée, je vais continuer de te décrire ce qui s'est passé sur la barque. Lorsque le rivage fut loin de nous, nous aperçûmes à l'horizon une voile, ce qui aussitôt provoqua une querelle, les uns affirmant que c'était une simple barque de pêcheur, les autres, un grand navire d'Ostie. Je fus le premier à le deviner et c'est alors que l'Augusta observa que, visiblement, rien ne restait caché à ma vue. Puis, se couvrant soudain le visage d'un voile, elle me demanda si je la reconnaîtrais même voilée. Pétrone répondit aussitôt que même le soleil était invisible lorsqu'un nuage le cachait mais elle, feignant de plaisanter, opina que seul l'amour pouvait aveugler une vue aussi perçante que la mienne et, citant le nom de diverses augustanes, elle me questionna et essaya de deviner qui était celle que j'aimais. Je répondais avec calme, mais elle finit par citer ton nom. En le prononçant, elle découvrit de nouveau son visage et, avec des yeux méchants et scrutateurs, elle se mit à me dévisager. J'ai été vraiment reconnaissant à Pétrone d'avoir, à cet instant, fait pencher la barque, ce qui détourna de moi l'attention de tous, car si j'avais entendu des paroles malveillantes ou railleuses te concernant, j'aurais été incapable de dissimuler ma colère et j'aurais dû me faire violence pour ne pas fracasser à coups de rame la tête de cette femme perverse et méchante... Tu te souviens, n'est-ce pas, de ce que je t'ai raconté, la veille de mon départ, dans la maison de Linus sur ce qui était arrivé sur l'étang d'Agrippa ? Pétrone tremble pour moi et, encore aujourd'hui, il m'a conjuré de ne pas irriter l'amour-propre de l'Augusta. Mais Pétrone ne me comprend plus et ne sait pas qu'en dehors de toi, il n'y a pour moi ni plaisir, ni beauté, ni amour, et que je n'éprouve pour Poppée que de la répugnance et du mépris. Tu as grandement changé mon âme, à ce point même que je ne saurais plus revenir à mon ancien mode de vie. Mais ne crains pas qu'il puisse m'arriver ici quelque chose de mauvais. Poppée ne m'aime pas car elle est incapable d'aimer quiconque, et ses caprices découlent seulement de sa colère contre César qui subit encore son influence et qui, peut-être même, l'aime encore mais ne la ménage plus et ne cache pas devant elle son impudeur et ses forfaits. Je te dirai d'ailleurs autre chose encore qui devrait te rassurer : Pierre m'a dit, au moment de mon départ, de ne pas craindre César car pas un seul cheveu ne tomberait de ma tête et j'ai foi en lui. Une voix intérieure me dit que chacune de ses paroles doit s'accomplir, et comme il a béni notre amour, ni César, ni toutes les puissances de l'Hadès, ni même le Destin ne sauraient t'enlever à moi, ô Lygie ! Quand je pense à cela, je suis heureux comme si j'étais le Ciel qui, à lui seul, est heureux et paisible. Je te choque peut-être, toi qui es chrétienne, avec ce que je dis sur le

Ciel et le Destin ? En ce cas, pardonne-moi car je pêche sans le vouloir. Le baptême ne m'a pas encore purifié mais mon cœur est comme une coupe vide que Paul de Tarse doit remplir de votre douce religion, d'autant plus douce qu'elle est la tienne. Toi, divine, porte à mon actif ne serait-ce que ceci, que j'ai vidé cette coupe de ce qu'elle contenait auparavant, et que je ne la retire pas mais la tends comme un homme assoiffé venu à une source pure. Je voudrais trouver grâce à tes yeux.

À Antium, je passerai mes jours et mes nuits à écouter Paul qui, dès le premier jour du voyage, exerce une telle influence parmi mes gens qu'ils l'accaparent sans cesse, voyant en lui non seulement un thaumaturge mais aussi un être quasi surnaturel. Hier, j'ai vu la joie qui se peignait sur son visage et lorsque je lui ai demandé ce qu'il faisait, il m'a répondu : « Je sème. » Pétrone sait qu'il se trouve parmi mes gens et désire le voir, de même Sénèque qui a entendu Gallon parler de lui. Mais voici, ô Lygie, que les étoiles pâlisent ; le "Lucifer" matinal brille de plus en plus fortement. L'aurore rosira bientôt la mer – tout dort tout autour, moi seul je pense à toi et je t'aime. Je te salue en même temps que l'aurore, *sponsa mea* ! »

CHAPITRE XXXVIII

Vinicius à Lygie :

« As-tu été, très chère, un jour, avec les Aulus à Antium ? Si tu n'y as pas été, je serai heureux de te la montrer. Déjà, à partir de Laurentium, des villas s'alignent, l'une après l'autre, tout au long de la côte, et Antium même est une suite ininterrompue de palais et de portiques dont les colonnes, par beau temps, se mirent dans l'eau. J'ai moi aussi, ici, une résidence juste au bord de l'eau, avec un bois d'oliviers et de cyprès derrière la villa, et lorsque je pense que cette demeure sera un jour la tienne, ses marbres me semblent plus blancs, ses jardins plus ombreux et la mer plus azurée. Ô Lygie ! qu'il fait bon vivre et aimer ! Le vieux Méniclès qui administre la villa, a planté dans les prairies, sous les myrtes, des touffes entières d'iris et, en les voyant, j'ai pensé à la maison des Aulus, à votre impluvium et à votre jardin où j'étais assis à côté de toi. À toi aussi, ces iris te rappelleront ta maison familiale, c'est pourquoi je pense que tu aimeras Antium et cette villa. Dès notre arrivée, Paul et moi nous avons, lors du *prandium*, parlé longuement. Nous avons parlé de toi, puis il a commencé à m'instruire, et je l'ai écouté longuement, et je te dirai seulement que même si je savais écrire comme Pétrone, je ne saurais encore exprimer tout ce qui m'est venu à l'esprit et à l'âme. Je ne m'attendais pas qu'il y ait dans le monde un tel bonheur, une telle beauté et une telle paix ignorés jusqu'à présent des hommes. Mais je garde tout cela pour en parler avec toi dès que, profitant d'un moment libre, je viendrai à Rome.

Dis-moi, comment la terre peut-elle porter en même temps des gens tels que l'Apôtre Pierre, tels que Paul de Tarse et tels que César ? Je te le demande parce que j'ai passé la soirée après l'enseignement que m'a donné Paul chez Néron, et sais-tu ce que j'y ai entendu ? Eh bien, César nous a tout d'abord lu lui-même son poème sur la destruction de Troie, puis il s'est mis à se plaindre de n'avoir jamais vu de ville en flammes. Il a envié Priam et l'a qualifié d'homme heureux d'avoir, précisément, pu regarder l'incendie et l'effondrement de sa ville natale. Ce à quoi, Tigellin lui a dit : "Dis un mot, divin, et je prends une torche, et avant même que ne finisse la nuit, tu verras Antium en flammes." Mais César l'a traité d'imbécile. "Où irai-je, lui a-t-il dit, respirer l'air marin et protéger cette voix dont m'ont doté les dieux, et dont, me dit-on, je dois prendre soin pour le bien de mon

peuple ? N'est-ce pas Rome qui nuit à ma santé, n'est-ce pas les relents de Suburre et de l'Esquilin qui me donnent des enrouements, et Rome en flammes n'offrirait-elle pas un spectacle cent fois plus splendide et plus tragique qu'Antium ?" À ces mots, tous se récrièrent à l'idée de la tragédie inouïe que serait la vue d'une telle ville qui avait conquis le monde, devenue un monceau de cendres grises. César leur répliqua que son poème surpasserait alors les chants d'Homère, puis il se mit à dire comment il allait reconstruire la ville et combien les siècles à venir admireraient son œuvre qui éclipserait toutes les œuvres des hommes. Alors, les convives ivres se mirent à hurler : "Fais-le ! fais-le !" Lui, leur dit : "Il faudrait pour cela que j'aie des amis bien plus fidèles et plus dévoués." Quant à moi, j'avoue que je fus pris d'inquiétude en entendant cela, parce que toi, *carissima*, tu es à Rome. Maintenant, je ris moi-même de ces craintes et je me dis que César et les augustans, quoique fous, n'oseraient pas commettre une telle folie ; et pourtant, vois comme on a peur quand il s'agit de ceux qu'on aime. Je préférerais que la maison de Linus ne se trouvât pas dans une étroite ruelle du Transtévère et dans un quartier habité par une population étrangère dont on se soucierait peu dans un tel cas. Pour moi, les palais mêmes du Palatin ne seraient pas une demeure digne de toi ; je voudrais donc aussi que tu ne sois privée d'aucune décoration et commodité auxquelles tu étais habituée dans ton enfance. Réintègre la maison des Aulus, ma Lygie. J'ai beaucoup pensé à cela. Si César était à Rome, la nouvelle de ton retour pourrait effectivement parvenir par les esclaves au Palatin, attirer l'attention sur toi et entraîner des persécutions sous prétexte que tu aurais osé agir contre la volonté de César. Mais il restera longtemps à Antium, et d'ici qu'il revienne, les esclaves auront depuis longtemps cessé d'en parler. Linus et Ursus pourraient habiter avec toi. D'ailleurs, je vis avec l'espoir que, avant même que le Palatin ait revu César, toi, ma divine, tu habiteras déjà dans ta propre maison aux Carines. Béni sera le jour, bénis seront l'heure et l'instant où tu franchiras le seuil de ma maison, et si le Christ que j'apprends à vénérer, m'exauce, que Son nom aussi soit béni ! Je Le servirai et donnerai pour Lui ma vie et mon sang. Je me suis mal exprimé : nous le servirons tous les deux aussi longtemps que le fil de nos vies n'aura été coupé. Je t'aime et je te salue de toute mon âme. »

CHAPITRE XXXIX

Ursus puisait de l'eau dans la citerne et, tirant au moyen d'une corde des amphores doubles, il fredonnait une étrange chanson lygienne et jetait de temps à autre un coup d'œil radieux sur Lygie et Vinicius, dont les silhouettes apparaissaient comme deux blanches statues parmi les cyprès du jardin. Pas le moindre souffle n'agitait leurs vêtements. Une lumière crépusculaire dorée et mauve se répandait sur le monde, et dans cette paix du soir, ils bavardaient en se tenant par la main.

— Est-ce qu'il ne t'arrivera rien de mal, Marc, pour avoir quitté Antium à l'insu de César ? demanda Lygie.

— Non, très chère, répondit Vinicius. César a annoncé qu'il s'enfermerait pour deux jours avec Terpnos et composerait de nouveaux chants. Il le fait souvent, et alors il ne veut rien savoir d'autre et ne se souvient de rien. D'ailleurs, que m'importe César lorsque je suis auprès de toi et que je te regarde. Je languissais déjà trop et je n'arrivais plus à dormir ces dernières nuits. Parfois, lorsque je m'assoupissais de fatigue, je me réveillais brusquement avec le sentiment qu'un danger te guettait ; je rêvais aussi qu'on avait volé mes relais qui devaient me transporter d'Antium à Rome et grâce auxquels j'ai parcouru ce chemin plus vite que ne l'a jamais fait aucun coursier impérial. Je ne pouvais me passer de toi plus longtemps. Je t'aime trop, ma bien-aimée !

— Je savais que tu viendrais. Ursus est allé deux fois à ma demande chez toi, aux Carines, pour prendre de tes nouvelles. Linus, et Ursus aussi, se sont moqués de moi.

On voyait en effet qu'elle l'attendait, car au lieu de son habituel vêtement sombre, elle avait mis une souple *stola* blanche des ravissants plis de laquelle émergeaient ses épaules et sa tête telles des primevères épanouies sorties de la neige. Quelques anémones roses ornaient ses cheveux.

Vinicius pressa ses lèvres sur la main de Lygie, puis ils s'assirent sur un banc de pierre parmi la vigne vierge et, côte à côte, ils se turent, contemplant le crépuscule dont les dernières lueurs se reflétaient dans leurs yeux.

Ils restèrent ainsi sous le charme de ce paisible soir.

— Quel silence, et comme le monde est merveilleux ! dit à mi-voix Vinicius. La nuit vient immensément sereine. Je me sens heureux

comme je ne l'ai jamais été de ma vie. Dis-moi Lygie, comment expliquer cela ? Jamais je n'aurais pensé qu'un tel amour pût exister. Je croyais que c'était seulement un feu dans le sang et le désir, et je vois maintenant que l'on peut aimer avec chaque goutte de sang et chaque souffle et, en même temps, ressentir une telle paix douce et infinie comme si le Sommeil et la Mort avaient déjà apaisé l'âme. C'est quelque chose de nouveau pour moi. Je regarde cette paix des arbres et il me semble qu'elle est en moi. Je comprends maintenant qu'il peut y avoir un bonheur inconnu des hommes jusqu'alors. Je comprends maintenant pourquoi vous êtes, toi et Pomponia Graecina, aussi sereines... Oui !... C'est le Christ qui donne cela...

Elle posa à cet instant sa ravissante tête sur l'épaule de Vinicius et lui dit :

— Marc, mon bien-aimé...

Elle ne put en dire davantage. La joie, la reconnaissance et le sentiment qu'elle avait désormais le droit de l'aimer la laissaient sans voix alors que des larmes d'émotion remplissaient ses yeux. Enlaçant son corps menu, Vinicius la tint un instant blottie dans ses bras, puis il reprit :

— Lygie ! Béni soit l'instant où j'ai entendu pour la première fois Son nom.

Elle lui répondit à voix basse :

— Je t'aime, Marc.

Ils se turent à nouveau, l'émotion leur coupant le souffle. Les dernières lueurs mauves s'éteignirent sur les cyprès et le croissant de lune commença à argenter le jardin.

Au bout d'un moment, Vinicius poursuivit :

— Je sais... À peine suis-je entré, à peine ai-je baisé tes chères mains que j'ai lu dans tes yeux que tu désirais savoir si j'avais compris la doctrine divine que tu professais et si j'avais été baptisé. Non ! Je ne suis pas encore baptisé, mais sais-tu pourquoi, ma fleur ? Eh bien, Paul m'a dit : « Moi je t'ai convaincu que Dieu était venu sur terre et qu'il s'était laissé crucifier pour le salut du monde, mais c'est à Pierre de te purifier à la source de grâce car c'est lui qui fut le premier à imposer ses mains sur toi et à te bénir. » Mais moi aussi, j'ai voulu, ma chérie, que tu sois présente à mon baptême et que Pomponia m'y tienne lieu de mère. Voilà la raison pour laquelle je ne suis pas encore baptisé, bien que je croie en notre Sauveur et en Son doux enseignement. Paul m'a convaincu, m'a converti, donc comment pourrait-il en être autrement ? Comment pourrais-je ne pas croire que le Christ est venu sur terre si Pierre, qui fut son disciple, et Paul, à qui il est apparu, le disent ? Comment pourrais-je ne pas croire qu'il fut Dieu s'il est ressuscité ? On L'a vu et en ville, et au bord du lac, et dans la montagne, et ceux qui L'ont vu sont des gens qui n'ont jamais

menti. J'ai cru tout cela depuis le moment où j'ai entendu Pierre à l'Ostrianum, car déjà ce jour-là, je me suis dit que, dans le monde entier, tout autre aurait pu mentir mais non lui qui dit : « J'ai vu ! » Cependant j'avais peur de votre religion. Il me semblait qu'elle t'enlevait à moi. Je croyais qu'il n'y avait en elle ni sagesse, ni beauté, ni bonheur. Mais aujourd'hui que je la connais, quel homme serais-je si je ne voulais pas que règnent dans le monde la vérité et non le mensonge, l'amour et non la haine, le bien et non le crime, la fidélité et non l'infidélité, la pitié et non la vengeance ? Qui donc ne préférerait-il pas cela et ne le voudrait-il pas ? Et c'est ce que nous apprend votre doctrine. D'autres doctrines veulent, elles aussi, la justice, mais seule celle-ci rend le cœur humain juste. À part cela, elle le rend pur comme le tien et celui de Pomponia, et elle le rend fidèle comme le tien et celui de Pomponia. Je serais aveugle si je ne le voyais pas. Et si avec cela, le Christ-Dieu a promis la vie éternelle et un bonheur infini que seule la toute-puissance divine peut donner, que peut-on vouloir de plus ? Si je demandais à Sénèque de me dire pourquoi il recommandait la vertu alors que la perversité procurait un plus grand plaisir, il ne saurait vraiment rien me répondre de raisonnable. Mais moi, je sais maintenant pourquoi je dois être vertueux. Eh bien, parce que le bien et l'amour découlent du Christ, et aussi, lorsque la mort m'aura fermé les yeux, pour retrouver la vie, retrouver le bonheur, me retrouver moi-même et te retrouver, toi, ma bien-aimée... Comment ne pas aimer et ne pas accepter un enseignement qui, tout à la fois, dit la vérité et supprime la mort ? Qui donc ne préférerait le bien au mal ? Je croyais que ta religion s'opposait au bonheur, et Paul m'a convaincu que non seulement elle n'enlevait rien au bonheur mais encore qu'elle lui donnait une nouvelle dimension. Mon cerveau a de la peine à concevoir tout cela, mais je sens qu'il en est ainsi car je n'ai jamais été aussi heureux et n'aurais pu l'être quand bien même je t'aurais enlevée et gardée chez moi. Ainsi tu viens de me dire il y a tout juste un instant : « Je t'aime » alors que je n'aurais pu t'arracher ces paroles pour toute la puissance de Rome, ô Lygie ! Ma raison me dit que cet enseignement est Divin et qu'il est le meilleur ; mon cœur le sent aussi, et qui donc résisterait à ces deux puissances ?

Lygie l'écoutait le fixant de ses yeux bleus semblables, en ce clair de lune, à des fleurs mystiques, et humectés de larmes comme les fleurs le sont de rosée.

— Oui, Marc ! Tout cela est vrai ! lui dit-elle en blottissant plus fortement sa tête contre l'épaule du jeune homme.

Ils se sentaient à cet instant immensément heureux tous les deux car ils comprenaient que les unissait, à part l'amour, une autre force tout à la fois douce et irrésistible qui rendait l'amour même

indestructible, invulnérable aux changements, aux déceptions, à la trahison et même à la mort. Leur cœur était rempli de la certitude que, quoi qu'il pût advenir, ils ne cesseraient de s'aimer et de s'appartenir l'un à l'autre. Leur âme en éprouvait une paix ineffable. Vinicius avait aussi le sentiment que c'était un amour non seulement pur et profond mais aussi totalement nouveau, comme le monde n'en avait jusqu'alors connu et n'avait pu donner. Tout l'avait fait naître dans son cœur : et Lygie, et l'enseignement du Christ, et la clarté lunaire silencieusement répandue sur les cyprès, et cette nuit sereine, de sorte que tout l'univers lui semblait être imprégné de ce seul amour.

Au bout d'un moment, il reprit d'une voix douce et vibrante d'émotion :

— Tu seras l'âme de mon âme, et tu seras ce que j'aurai de plus cher au monde. Nos cœurs battront à l'unisson ; notre prière sera la même comme sera la même notre reconnaissance au Christ, ô ma bien-aimée ! Vivre ensemble, adorer ensemble Dieu et savoir que, lorsque la mort sera venue, nos yeux s'ouvriront de nouveau comme après un doux rêve, à une nouvelle lumière, que peut-on concevoir de mieux ! Je m'étonne seulement de ne pas l'avoir compris plus tôt. Et sais-tu ce qu'il me semble maintenant ? Eh bien, il me semble que personne ne résistera à cet enseignement. Dans deux cents ou trois cents ans, le monde entier l'acceptera ; les gens oublieront Jupiter et il n'y aura pas d'autres dieux que le Christ, et pas d'autres temples que les sanctuaires chrétiens. Qui donc ne voudrait pas de son propre bonheur ? Au fait, j'ai entendu la conversation de Paul avec Pétrone, et sais-tu ce que Pétrone a finalement dit ? « Ce n'est pas pour moi » et il n'a rien su dire de plus.

— Répète-moi les paroles de Paul, demanda Lygie.

— C'était un soir, chez moi. Pétrone se mit à badiner comme il avait coutume de le faire, et Paul lui a alors dit : « Comment peux-tu, sage Pétrone, nier que le Christ a existé et qu'il est ressuscité, alors que tu n'étais pas encore en ce monde à l'époque tandis que Pierre et Jean L'ont vu ? Quant à moi, je L'ai rencontré sur le chemin de Damas. Que ta sagesse démontre d'abord que nous sommes des menteurs et seulement après tu réfuteras notre témoignage. » Ce à quoi Pétrone a répondu qu'il n'avait nullement l'intention de le nier car il savait qu'il se passait bien des choses inconcevables que, pourtant, des hommes dignes de foi attestaient. Mais, a-t-il poursuivi, découvrir un nouveau dieu étranger est une chose, et accepter son enseignement en est une autre. « Je ne veux rien savoir, disait-il, sur quoi que ce soit qui puisse me gâcher la vie et en anéantir la beauté. Peu importe si nos dieux sont véritables ou non, mais ils sont beaux ; nous vivons auprès d'eux dans la gaieté et l'insouciance. » Paul lui a

alors répondit : « Tu rejettes un enseignement d'amour, de justice ; et de miséricorde par crainte des soucis de la vie, mais pense un peu, Pétrone, votre vie est-elle réellement à l'abri des soucis ? Ni toi, seigneur, ni personne parmi les plus riches et les plus puissants, ne savez, en vous endormant le soir, si vous n'apprendrez pas, en vous réveillant, votre arrêt de mort. Et pourtant, si César suivait cet enseignement qui commande d'aimer et d'être juste, est-ce que ton bonheur ne serait pas plus sûr ? Tu crains de perdre tes joies mais la vie ne serait-elle pas alors plus gaie ? Et pour ce qui est des ornements de la vie et de la beauté, si vous avez construit tant de beaux temples et de belles statues en hommage à des divinités fausses, mauvaises, vindicatives, adultères, que ne feriez-vous pas en hommage à un seul Dieu d'amour et de vérité ? Tu te félicites de ton sort parce que tu es riche et que tu vis dans le luxe, mais tu aurais pu tout aussi bien être pauvre et abandonné bien que tu sois issu d'une grande famille, et en ce cas ton sort serait certainement meilleur dans un monde où les hommes croiraient en le Christ. Dans votre ville, il arrive que des parents, même riches, pour ne pas se donner la peine de les élever, se débarrassent de leurs enfants que l'on appelle des *alumnae*. Et toi, seigneur, tu aurais bien pu être un tel *alumna*, alors que si tes parents avaient vécu selon notre enseignement, rien de tel n'aurait pu t'arriver. Si, ayant atteint l'âge viril, tu avais épousé la femme aimée, tu aurais préféré qu'elle te soit fidèle jusqu'à la mort. Et vois ce qui se passe chez vous, que d'ignominie, d'opprobre, combien on fait trafic de la fidélité conjugale ! Ne vous étonnez-vous pas vous-mêmes s'il vous arrive de rencontrer une femme que vous qualifiez d'*univira* ? Et moi, je te dis que celles qui porteront le Christ dans leur cœur tiendront leur serment de fidélité à leur mari, tout comme les maris chrétiens resteront fidèles à leur femme. Mais vous, vous n'êtes sûrs ni de vos souverains, ni de vos pères, ni de vos femmes, ni de vos enfants, ni de vos serviteurs. Le monde entier tremble devant vous, et vous, vous tremblez devant vos propres esclaves, car vous savez qu'ils peuvent à tout instant déclencher une guerre effroyable contre votre joug, comme ils l'ont fait plus d'une fois. Tu es riche, mais tu ne sais si demain on ne t'ordonnera pas d'abandonner tes richesses ; tu es jeune, mais, demain, il te faudra peut-être mourir. Tu aimes, mais la trahison te guette ; tu affectionnes les villas et les statues mais, demain, tu peux être déporté dans le désert de Pandateria ; tu as des milliers de serviteurs mais, demain, ces serviteurs peuvent vider ton corps de son sang. Et puisqu'il en est ainsi, comment pouvez-vous être tranquilles, heureux et vivre dans la joie ? Mais moi, je prêche l'amour et je préconise un enseignement qui commande aux souverains d'aimer leurs sujets, aux maîtres d'aimer leurs esclaves, aux esclaves, de servir leurs maîtres par amour, de faire régner la justice et la miséricorde, et

qui, finalement, promet un bonheur immense comme la mer, et sans fin. Comment peux-tu donc dire, Pétrone, que cette doctrine gâche la vie du moment qu'elle la corrige et du moment que toi-même tu serais cent fois plus heureux et plus sûr si elle se répandait dans le monde entier comme l'a fait votre puissance romaine ? »

C'est ainsi que parlait Paul auquel Pétrone répondit : « Ce n'est pas pour moi » et, feignant d'avoir sommeil, il sortit sur la conclusion : « Je préfère mon Eunice à ta doctrine, homme de Judée, mais je ne voudrais pas jouter avec toi. » Quant à moi, j'écoutais ces paroles de toute mon âme, et lorsqu'il a parlé de nos femmes, j'admirais de tout mon cœur cet enseignement dans lequel tu as grandi comme poussent au printemps les lys sur une terre fertile. Et alors, me vinrent à l'esprit Poppée qui a délaissé deux maris pour Néron, Calvia Crispinilla, Nigidia, presque toutes celles que je connais, hormis la seule Pomponia, qui font trafic de leur fidélité et de leurs serments, et, ai-je pensé, une seule uniquement, celle qui est à moi, ne me quittera pas, ne me trompera pas et ne fera pas baisser la flamme de mon foyer quand bien même tout ce en quoi j'aurais placé ma confiance me décevrait et m'abandonnerait. Je me disais alors du fond de mon âme : comment te montrer ma reconnaissance sinon en t'aimant et en te vénérant ? As-tu senti que là-bas, à Antium, je te parlais, je te parlais continuellement, sans cesse, comme si tu étais près de moi ? Je t'aime cent fois plus de m'avoir fui de la maison de César. Je n'en veux pas, de César, moi non plus. Je n'en veux pas, de ses plaisirs ni de sa musique, toi seule m'importe. Dis un mot et nous quitterons Rome pour nous installer quelque part, loin de là.

Elle, sans relever sa tête de l'épaule du jeune homme, leva ses yeux sur les cimes argentées des cyprès et, songeuse, lui répondit :

— Bien, Marc. Dans ta lettre, tu m'as parlé de la Sicile, où les Aulus veulent s'établir pour leurs vieux jours...

Vinicius l'interrompt avec joie :

— Oui, ma chérie ! Nos terres se trouvent à proximité des leurs. C'est un littoral merveilleux où le climat est encore plus doux, et les nuits encore plus sereines, plus odorantes et claires qu'à Rome... Là-bas, la vie et le bonheur c'est presque la même chose.

Puis il se mit à rêver de l'avenir.

— Là-bas, on peut oublier les soucis. Nous nous promènerons dans les bosquets, parmi les olivaires, et nous nous reposerons à leur ombre. Ô Lygie ! Quelle vie que de s'aimer, que de goûter au calme, que de regarder ensemble la mer, ensemble, le ciel, que d'adorer ensemble Dieu, que de faire autour de soi le bien et d'instituer la justice dans la paix.

Ils se turent tous les deux en pensant à l'avenir ; il la serrait de plus en plus fortement contre lui. Sous la clarté lunaire, sa chevalière d'or

scintillait à son doigt. Dans le quartier habité par une population ouvrière pauvre, tout dormait et aucun bruissement ne troublait le silence de cette nuit.

— Me permettras-tu de voir Pomponia ? lui demanda Lygie.

— Oui, chérie. Nous les inviterons chez nous, ou nous-mêmes nous irons chez eux. Veux-tu que nous prenions avec nous l'Apôtre Pierre ? Il est âgé et accablé de travail. Paul viendra nous voir aussi, il convertira Aulus Plautius, et, comme les soldats qui fondent des colonies dans les pays lointains, nous fonderons une colonie de chrétiens.

Lygie prit la main de Vinicius et voulut la porter à ses lèvres, mais il lui dit en chuchotant comme s'il avait peur d'effaroucher son bonheur :

— Non, Lygie, non ! C'est moi qui te révère et t'adore, donne-moi tes mains.

— Je t'aime.

Il pressa ses lèvres sur les mains de Lygie, ses mains blanches comme le jasmin, et, pendant un moment, ils n'entendirent plus que le battement de leur propre cœur. Il n'y avait pas la moindre brise et les cyprès se dressaient immobiles comme si eux aussi retenaient leur souffle...

Soudain, le silence fut rompu par un grondement inattendu, profond qui semblait sortir de sous terre. Un frisson parcourut le corps de Ligie ; Vinicius se leva et dit :

— Ce sont les lions qui rugissent dans les vivariums...

Ils tendirent l'oreille. Un second grondement répondit au premier, puis un troisième, un dixième, venant de tous côtés et de tous les quartiers. Il se trouvait parfois dans la ville plusieurs milliers de lions parqués dans les différentes arènes, et de temps à autre, la nuit, en s'approchant des grilles et y posant leurs énormes têtes, ils clamaient de cette façon leur nostalgie de la liberté et du désert. Et c'est ainsi que, maintenant, ils se mirent à la crier et, se donnant l'un à l'autre le signal dans le silence nocturne, ils emplirent toute la ville de leurs rugissements. Il y avait en cela quelque chose d'ineffablement sinistre et lugubre, ce qui fait que Lygie dont les claires et sereines visions d'avenir venaient d'être balayées par ces voix, les écoutait le cœur serré d'une étrange angoisse et tristesse.

Vinicius l'enlaça et la rassura :

— Ne crains rien, très chère. Les jeux sont proches, ce qui fait que tous les vivariums sont bondés.

Sur ces paroles, ils entrèrent tous les deux dans la maisonnette de Linus, accompagnés par les rugissements toujours plus forts des lions.

CHAPITRE XL

À Antium, pendant ce temps, Pétrone remportait presque chaque jour de nouvelles victoires sur les augustans qui rivalisaient avec lui pour les faveurs de César. L'influence de Tigellin était totalement tombée. À Rome lorsqu'il fallait supprimer des hommes qui paraissaient dangereux, les dépouiller de leurs biens, s'occuper des affaires politiques, donner des spectacles stupéfiants de faste et de mauvais goût, et enfin satisfaire les monstrueux caprices de César, Tigellin, aussi rusé que prêt à tout, s'avérait indispensable. Mais à Antium, parmi les palais se mirant dans l'azur de la mer, César menait une vie hellène. Du matin au soir on lisait des vers ; on menait des débats sur leur syntaxe et leur perfection ; on s'émerveillait de tournures heureuses ; on consacrait du temps à la musique, au théâtre, en un mot, exclusivement à ce que le génie grec avait inventé et à ce qu'il avait utilisé pour embellir la vie. Mais dans ces conditions, Pétrone, incomparablement plus cultivé que Tigellin et les autres augustans, spirituel, éloquent, doté d'un sens subtil des choses, d'un goût raffiné, devait prendre le dessus sur tous. César recherchait sa compagnie, lui demandait son avis, le consultait lorsqu'il créait lui-même et lui témoignait une amitié plus vive que jamais. Il semblait à son entourage que son influence avait enfin remporté une victoire définitive, que l'amitié qui existait entre lui et César était cette fois entrée dans une période de stabilité et durerait des années. Même ceux qui, naguère, avaient montré de l'aversion pour l'élégant épicurien commencèrent dès lors à le courtiser et à solliciter ses faveurs. Plus d'un, même, se réjouissait sincèrement en son for intérieur de cette supériorité acquise par un homme qui, à vrai dire, avait son opinion sur tel ou autre et acceptait avec un sourire sceptique les flagorneries de ses ennemis de la veille mais qui, soit par paresse soit par élégance, n'était pas vindicatif et n'usait pas de sa puissance pour la perte ou le tort de quiconque. Il y eut des moments où il eût pu perdre même Tigellin, mais il préférait le railler et faire ressortir son manque d'éducation et sa vulgarité. Le sénat, à Rome, souffla, car depuis un mois et demi aucun arrêt de mort n'avait été prononcé. Et à Antium et à Rome on racontait à vrai dire des choses incroyables sur le raffinement atteint dans la débauche à laquelle se livraient César et son favori, mais on préférait pourtant sentir au-dessus de soi un César raffiné à un César abruti, manipulé par Tigellin.

Celui-ci perdait la tête et se demandait s'il ne devait pas s'avouer vaincu car César avait proclamé maintes fois qu'il n'y avait dans le Tout-Rome et dans toute la cour que deux âmes capables de se comprendre et deux véritables Hellènes : lui et Pétrone.

L'habileté stupéfiante de ce dernier confirma les gens dans la conviction que son influence survivrait à toutes les autres. On n'imaginait plus comment César aurait pu se passer de lui, avec qui il aurait pu parler de poésie, musique, courses et quels yeux il aurait pu épier pour vérifier si ce qu'il créait était vraiment parfait. Pétrone quant à lui, avec sa nonchalance habituelle, semblait n'attacher aucune importance à sa position. On le voyait comme toujours, placide, paresseux, spirituel et sceptique. Il donnait souvent aux gens l'impression d'être un homme qui se moquait d'eux, de lui-même, de César et du monde entier. Parfois, il s'avisait même de critiquer ouvertement César et, alors qu'on pensait qu'il allait trop loin ou qu'il se perdait carrément, il savait donner soudain au reproche une connotation telle qu'il reprenait le dessus, suscitant parmi l'assistance l'admiration et la conviction qu'il n'y avait pas de situation de laquelle il ne sortirait triomphant. Un jour, plus ou moins une semaine après que Vinicius fut de retour de Rome, César lisait devant un petit cercle d'intimes un passage de sa *Troïade*. Lorsqu'il eut terminé et qu'eurent cessé les exclamations d'émerveillement, Pétrone, interrogé du regard, décréta :

— Vers exécrables, bons à jeter au feu.

L'épouvante étreignit tous les cœurs. Néron n'avait jamais, depuis son enfance, entendu pareil verdict sortir de la bouche de quiconque. Seul le visage de Tigellin rayonna de joie. Vinicius, en revanche, pâlit, pensant que Pétrone, qui n'était jamais ivre, s'était cette fois-ci grisé.

Et Néron demanda d'une voix mielleuse, où tremblait néanmoins un amour-propre profondément blessé :

— Qu'y trouves-tu de mauvais ?

Pétrone l'attaqua de front :

— Ne les crois pas, lui dit-il en montrant du doigt l'assistance, ils ne s'y connaissent en rien. Tu me demandes ce qu'il y a de mauvais dans tes vers ? Si tu veux savoir la vérité, alors je te la dirai : ils sont bons pour Virgile, bons pour Ovide, bons même pour Homère, mais pas pour toi. Toi, tu n'as pas le droit d'en écrire de tels. Cet incendie que tu décris ne flambe pas assez, ton feu ne brûle pas assez. N'écoute pas les flatteries de Lucain. Pour de tels vers, je lui aurais concédé qu'il avait du génie, mais pas à toi. Et sais-tu pourquoi ? Parce que tu es plus grand qu'eux. De celui à qui les dieux ont donné autant qu'à toi, on est en droit d'exiger plus. Mais tu te laisses aller à la paresse. Tu préfères faire ta sieste après le *prandium* au lieu de t'atteler à la tâche. Tu es toi, capable de créer une œuvre comme le monde n'en a

pas encore entendue, et c'est pourquoi je te le dis ouvertement : écris-en de meilleurs !

Il disait cela négligemment, paraissant tout à la fois moqueur et grognon, et César, dont les yeux s'embuèrent de larmes de félicité, répondit :

— Les dieux m'ont donné un peu de talent, mais, à part cela, ils m'ont donné davantage : ils m'ont donné un véritable connaisseur et un ami qui est le seul à savoir dire la vérité en face.

Cela dit, il tendit sa main potelée aux poils roux vers un candélabre en or, pillé à Delphes, afin de brûler ses vers.

Mais Pétrone saisit le papyrus avant que la flamme ne l'eût touché.

— Non, non ! dit-il, même aussi mauvais, ils appartiennent à l'humanité. Laisse-les-moi.

— En ce cas, permets-moi de te les envoyer dans un coffret de mon cru, lui répondit Néron en le serrant dans ses bras.

Au bout d'un moment, César reprit :

— C'est bien ça. Tu as raison. Mon incendie de Troie ne brille pas assez, mon feu ne brûle pas assez. Une certaine timidité et une sous-estimation de moi-même m'ont toujours nui. Tu m'as ouvert les yeux. Mais sais-tu pourquoi c'est comme tu dis ? Eh bien, lorsqu'un sculpteur veut créer la statue d'un dieu, il se cherche un modèle ; moi, par contre, je n'avais pas de modèle. Je n'ai jamais vu de ville en flammes, et c'est pourquoi cette description manque de véracité.

— Alors je te dirai qu'il faut tout de même être un grand artiste pour le comprendre.

Néron devint songeur, puis, au bout d'un moment, il poursuivit :

— Réponds-moi, Pétrone, à une seule question : regrettes-tu que Troie ait brûlé ?

— Est-ce que je le regrette ?... Par le boiteux époux de Vénus, pas le moins ! Et je te dirai pourquoi. Ainsi, Troie n'eût pas brûlé si Prométhée n'eût pas fait don du feu aux hommes et si les Grecs n'eurent pas déclaré la guerre à Priam ; or, s'il n'y avait pas eu de feu, Eschyle n'eût pas écrit son *Prométhée*, tout comme sans guerre Homère n'eût pas écrit *L'Iliade* ; et moi, je préfère *Prométhée* et *L'Iliade* à une petite ville quelconque, probablement misérable et sale, où, en ce moment, régnerait tout au plus quelque vilain procureur qu'ennuieraient les différends avec l'aréopage local.

— Voilà qui s'appelle parler raisonnablement, approuva César. À la poésie et à l'art, on a le droit et le devoir de tout sacrifier. Heureux les Achéens qui ont fourni à Homère le sujet de *L'Iliade*, et heureux Priam qui a contemplé la ruine de sa patrie. Tandis que moi ? Moi, je n'ai pas vu de ville en flammes.

Il s'ensuivit un moment de silence qu'interrompit enfin Tigellin.

— Je te l'ai pourtant déjà dit, César, dit-il. Donne-m'en l'ordre, et

je brûle Antium. Ou encore, sais-tu quoi ? Si tu tiens à ces villas et palais, je ferai brûler les navires à Ostie, ou encore je te ferai construire au pied des monts Albains une ville en bois à laquelle tu mettras toi-même le feu. Le veux-tu ?

Néron lui lança un regard plein de mépris.

— Je dois, moi, regarder brûler des baraques de bois ? Ton cerveau est devenu complètement stérile, Tigellin ! Et je vois avec cela que tu n'estimes guère mon talent et ma *Troïade*, si tu crois qu'un autre sacrifice serait trop grand pour elle.

Tigellin se troubla. Au bout d'un moment, comme s'il voulait changer de sujet de conversation, Néron ajouta :

— L'été arrive... Oh ! comme Rome doit puer en ce moment !... Et pourtant, il faudra y retourner pour les jeux d'été.

À ces mots, Tigellin lui dit :

— Lorsque tu auras congédié les augustans, César, permets-moi de rester avec toi pour un moment...

Une heure plus tard, en revenant de la villa impériale avec Pétrone, Vinicius lui dit :

— J'ai eu, à cause de toi, un moment d'angoisse. J'ai cru que tu étais en état d'ébriété et que tu t'étais irrémédiablement perdu. N'oublie pas que tu joues avec la mort.

— C'est mon arène, repartit négligemment Pétrone, et cela m'amuse de voir que j'y suis le meilleur gladiateur. Vois toi-même comment cela s'est terminé. Mon influence a encore grandi ce soir. Il m'enverra ses vers dans un coffret qui (veux-tu parier ?) sera immensément luxueux et d'un goût immensément mauvais. Je demanderai à mon médecin d'y mettre des purgatifs. J'ai fait cela aussi parce que Tigellin, qui aura vu comment de tels propos réussissaient, voudra inmanquablement m'imiter, et je m'imagine ce qu'il en ressortira dès qu'il se risquera de plaisanter de la sorte. Ce sera comme si un ours pyrénéen voulait faire le funambule. Je rirai comme Démocrite. Si je le voulais absolument, je serais capable peut-être de perdre Tigellin et de devenir à sa place préfet des prétoriens. Je tiendrais alors dans mes mains Ahénobarbe lui-même. Mais je suis trop paresseux pour cela... Je préfère à la rigueur la vie que je mène, et même les vers de César.

— Quelle habileté ! Savoir faire même d'un blâme un éloge ! Ces vers sont-ils réellement si mauvais ? Moi, je ne m'y connais pas du tout.

— Ils ne sont pas plus mauvais que d'autres. Lucain a dans un seul doigt bien plus de talent, mais dans Barbe-d'Airain, il y tout de même quelque chose. Il y a avant tout un immense amour de la poésie et de la musique. Dans deux jours, nous devons être chez lui pour entendre la musique sur les paroles de l'hymne à Aphrodite, qu'il termine

aujourd'hui ou demain. Nous serons en petit comité. Rien que moi, toi, Tullius Sénécion et le jeune Nerva. Quant aux vers, ce que je t'ai dit, à savoir que j'en usais après un festin comme Vitellius d'une plume de flamant, ce n'est pas vrai !... Ils sont quelquefois éloquents. Les paroles d'Hécube sont émouvantes... Elle se plaint des douleurs de l'enfantement, et Néron a su trouver des expressions heureuses, peut-être parce qu'il enfante lui aussi chaque vers dans la douleur... Il me fait pitié parfois. Par Pollux ! Quel étrange mélange ! Caligula avait l'esprit fêlé, mais n'était pas aussi déroutant.

— Qui peut dire jusqu'où peut aller la folie d'Ahénobarbe ? s'inquiéta Vinicius.

— Personne, ma foi ! Il peut arriver des choses telles que durant des siècles les cheveux se dresseront sur les têtes rien que d'y penser. Mais c'est justement ce qui est intéressant, excitant, et bien que je m'ennuie parfois comme Jupiter Ammon dans le désert, je pense que, sous un autre César, je m'ennuierais cent fois plus. Ton Judéen Paul est éloquent, je le lui accorde, et si des gens semblables à lui se mettent à prêcher cette doctrine, nos dieux devront sérieusement être sur leurs gardes pour ne pas être, avec le temps, relégués au grenier. Il est vrai que si César était, par exemple, chrétien, nous nous sentirions tous plus en sécurité. Mais ton prophète de Tarse, en me faisant ses démonstrations, n'a pas pensé, vois-tu, que cette incertitude était pour moi un attrait de la vie. Qui ne joue pas aux osselets ne perd pas ses biens, et pourtant les gens jouent aux osselets. Il y a en cela une sorte de volupté et une sorte d'oubli. J'ai connu des fils de chevaliers et de sénateurs qui, volontairement, s'étaient faits gladiateurs. Moi, dis-tu, je joue avec la vie, c'est vrai, mais je le fais parce que cela m'amuse, tandis que vos vertus chrétiennes m'ennuieraient au bout d'un seul jour comme les dissertations de Sénèque. L'éloquence de Paul n'a donc servi à rien. Il devrait comprendre que des gens comme moi n'accepteront jamais une telle doctrine. Toi, c'est tout autre chose ! Avec ton tempérament, tu pouvais ou bien haïr le nom de chrétien comme la peste, ou bien devenir toi-même chrétien. Moi, je leur donne raison, en bâillant. Nous faisons des folies, nous marchons vers l'abîme, quelque chose d'inconnu vient de l'avenir vers nous, quelque chose se brise sous nous, quelque chose mourra à côté de nous, d'accord ! Mais nous saurons mourir, et, en attendant, nous n'avons pas envie d'alourdir notre vie et de nous mettre au service de la mort avant même qu'elle ne vienne nous prendre. La vie existe pour elle-même et non pour la mort.

— Moi, tout de même, je te plains, Pétrone.

— Ne me plains pas plus que je ne me plains moi-même. Jadis, il ne te déplaisait pas d'être parmi nous, et lorsque tu faisais la guerre en Arménie, Rome te manquait.

— Rome me manque maintenant aussi.

— Oui ! parce que tu t'es épris d'une vestale chrétienne qui vit au-delà du Tibre. Je ne m'en étonne pas ni ne t'en blâme. Je m'étonne plutôt de voir que, en dépit de cette doctrine dont tu dis qu'elle est une mer de bonheur, et en dépit de cet amour qui doit bientôt être couronné, la tristesse ne cesse de se lire sur ton visage. Pomponia Graecina est, elle aussi, perpétuellement triste ; toi, depuis que tu es devenu chrétien, tu as cessé de sourire. N'essaie pas de me faire croire que c'est une doctrine gaie ! Tu es rentré de Rome encore plus triste. Si c'est comme ça que vous vous aimez, vous, les chrétiens, alors par les boucles claires de Bacchus ! je ne suivrai pas votre exemple.

— Ça, c'est autre chose, répondit Vinicius. Moi, je te le jure non pas sur les boucles de Bacchus mais sur l'âme de mon père, que jamais auparavant je n'ai eu même un avant-goût d'un bonheur tel que celui que j'éprouve aujourd'hui. Mais je languis loin de Lygie et, ce qui est plus étrange encore, il me semble alors qu'un danger est suspendu au-dessus d'elle. Je ne sais lequel et je ne sais d'où il pourrait venir, mais je le pressens comme on pressent l'orage.

— Dans deux jours, je solliciterai pour toi l'autorisation de quitter Antium pour aussi longtemps que tu le voudras. Poppée semble plus câline et, autant que je sache, rien de son côté ne vous menace, ni toi ni Lygie.

— Aujourd'hui même, elle m'a demandé ce que j'ai fait à Rome, bien que mon départ ait été secret.

— Il est fort possible qu'elle ait demandé de t'espionner. Mais en ce moment, elle doit, elle aussi, compter avec moi.

Vinicius s'arrêta et reprit :

— Paul a dit que Dieu donnait parfois des avertissements, mais ne permet pas de croire aux présages. Je m'interdis donc de croire aux pressentiments sans parvenir à m'en défaire. Je vais te raconter ce qui nous est arrivé pour me soulager le cœur. Nous étions assis, Lygie et moi, l'un à côté de l'autre, par une nuit sereine comme celle-ci et nous parlions de notre avenir. Je ne saurais te dire combien nous étions heureux et calmes. Soudain, des lions se mirent à rugir. C'est, à Rome, chose courante, et pourtant, depuis cet instant, je ne suis pas tranquille. Il me semble qu'il y avait là comme une menace, comme l'annonce d'un malheur... Tu sais que la frayeur n'a pas facilement prise sur moi, mais, ce soir-là, il s'est passé quelque chose de tel que toute l'obscurité de la nuit en fut imprégnée. C'est arrivé de façon si étrange et si inattendue que, depuis lors, ces voix résonnent continuellement à mes oreilles et une inquiétude constante étreint mon cœur comme si Lygie avait besoin que je la défende contre quelque chose d'effroyable... ne fût-ce que contre ces mêmes lions. Et je souffre le martyre. Obtiens-moi donc la permission de partir, car

autrement je partirai sans permission. Je ne puis rester ici, je te le répète, je ne le puis !

Pétrone se mit à rire.

— On n'en est pas encore arrivé à livrer les fils des anciens consuls ou leurs femmes aux lions dans les arènes, remarqua-t-il. Toute autre mort peut vous arriver, mais pas celle-ci. Qui sait d'ailleurs si c'étaient des lions, les aurochs germains ne rugissent pas plus mal du tout. Quant à moi, je me moque des présages et des sorts. Hier, la nuit était chaude et j'ai vu tomber une pluie d'étoiles. Plus d'un éprouve un sentiment de malaise à cette vue, alors que moi je me suis dit : si parmi elles se trouve aussi la mienne, du moins serais-je en nombreuse compagnie !...

Cela dit, il se tut, puis, après un moment de réflexion, il ajouta :

— D'ailleurs, vois-tu, si votre Christ est ressuscité, il peut vous protéger tous les deux de la mort.

— Peut-être, répondit Vinicius en jetant un coup d'œil au ciel constellé d'étoiles.

CHAPITRE XLI

Néron jouait et chantait un hymne en l'honneur de la « Déesse de Chypre », dont il avait lui-même écrit les vers et la musique. En forme ce jour-là, il sentait que sa musique enthousiasmait réellement ses auditeurs, et ce sentiment donnait tant de force à son chant, et avait tellement mis en branle son âme qu'il semblait inspiré. Finalement, il pâlit d'émotion sincère. Et sans doute, pour la première fois de sa vie, il ne voulut pas écouter les louanges de l'assistance. Il resta un moment assis, les mains posées sur sa cithare, la tête penchée, puis, subitement, il se leva et dit :

— Je suis fatigué et j'ai besoin d'air. En attendant, accordez les cithares.

Cela dit, il enroula autour de son cou un foulard de soie.

— Vous, venez avec moi, dit-il en s'adressant à Pétrone et Vinicius assis dans un coin de la salle. Toi, Vinicius, donne-moi le bras car je manque de forces. Pétrone, pour sa part, me parlera de musique.

Et ils sortirent ensemble sur la terrasse du palais, à revêtement d'albâtre saupoudré de safran.

— Ici on respire mieux, observa Néron. Mon âme est émue et triste, bien que je voie que je peux, avec ce que je vous ai chanté comme essai, me produire en public et que ce sera un triomphe comme aucun Romain n'en a jamais encore remporté.

— Tu peux te produire ici, à Rome et en Achaïe. Je t'ai admiré de tout mon cœur et de tout mon esprit, divin, approuva Pétrone.

— Je sais. Tu es trop paresseux pour te forcer à faire des louanges. Et tu es sincère comme Tullius Sénécion, mais meilleur connaisseur que lui. Dis-moi, que penses-tu de la musique ?

— Lorsque j'écoute de la poésie, lorsque je te regarde conduisant un quadriges dans un cirque, lorsque je regarde une belle statue, un beau temple ou un tableau, je sens que j'embrasse ce que je vois dans sa totalité, et que dans mon émerveillement entre tout ce que ces choses peuvent donner. Mais quand j'écoute de la musique, surtout la tienne, alors s'ouvrent devant moi de nouvelles beautés et félicités. Je cours après elles, je les saisis, mais avant même que je les enferme en moi, d'autres et encore d'autres beautés et félicités affluent, tout à fait comme les vagues de la mer qui viennent de l'infini. Je te dirai donc que la musique est comme la mer. Nous nous tenons sur le rivage et voyons la ligne d'horizon, mais il nous est impossible d'apercevoir

l'autre rivage.

— Ah ! quel remarquable connaisseur tu es ! s'exclama Néron.

Ils marchèrent un moment en silence, on entendait seulement le crissement du safran sous leurs pas.

— Tu as traduit exactement ma pensée, dit enfin Néron, et c'est pourquoi je dis toujours que dans Rome tout entière, tu es le seul qui sois capable de me comprendre. Oui, c'est bien ça. C'est ce que je pense de la musique, moi aussi. Lorsque je joue et chante, je vois des choses dont j'ignorais l'existence dans mon État ou dans le monde. Ainsi, je suis César et le monde m'appartient, je puis tout. Et pourtant, la musique me découvre de nouveaux royaumes, de nouvelles montagnes et mers, et de nouvelles voluptés que je ne connaissais pas jusqu'alors. Le plus souvent, je ne sais ni les nommer ni les définir, je les sens seulement. Je sens les dieux, je vois l'Olympe. Un vent souffle de l'au-delà sur moi ; j'aperçois comme à travers un brouillard des espaces incommensurables mais paisibles et aussi clairs que le lever du soleil... L'univers tout entier joue autour de moi, et je te dirai... (ici, la voix de Néron trembla d'un étonnement réel) que moi, César et dieu, je me sens alors tout petit comme un grain de poussière. Le croirais-tu ?

— Oui. Seuls les grands artistes peuvent se sentir petits devant l'art...

— C'est aujourd'hui une nuit de sincérité. Je t'ouvre donc mon âme comme à un ami et je te dirai plus... Crois-tu que je sois aveugle ou dépourvu de raison ? Penses-tu que j'ignore que l'on écrit sur les murs de Rome des injures contre moi, que l'on me traite de parricide et de meurtrier de ma femme... que l'on voit en moi un monstre et un bourreau, parce que Tigellin a obtenu de moi quelques arrêts de mort contre mes ennemis ?... Oui, mon cher, on me fait passer pour un monstre, et je le sais... On a si bien cherché à me persuader de ma cruauté que j'en suis arrivé à me demander si j'étais réellement cruel... Ils ne comprennent pas que les actes de l'homme peuvent être parfois cruels alors que l'homme peut ne pas l'être. Ah ! nul ne croira, peut-être que toi non plus, mon cher, tu ne le croiras, que parfois, lorsque la musique berce mon âme, je me sens bon comme un petit enfant dans son berceau. Je te jure sur ces étoiles qui brillent au-dessus de nous que je te dis la pure vérité : les gens ne savent ce qu'il y a de bon dans ce cœur, et quels trésors j'y décèle moi-même lorsque la musique m'en ouvre les portes.

Pétrone, qui ne doutait pas le moins que Néron fût à cet instant sincère et que la musique pût faire vibrer diverses inclinations plus généreuses de son âme, enfouies sous des montagnes d'égoïsme, de débauche et de crimes, lui dit :

— Il faut te connaître d'aussi près que moi je te connais. Rome n'a

jamais su t'apprécier.

César s'appuya plus fortement sur le bras de Vinicius comme s'il pliait sous le fardeau de l'injustice, et répondit :

— Tigellin m'a dit que l'on chuchotait au Sénat que Diodore et Terpnos jouaient mieux que moi de la cithare. On va jusqu'à me refuser cela ! Mais toi qui dis toujours la vérité, dis-moi franchement : jouent-ils mieux ou aussi bien que moi ?

— Pas du tout Tu as un toucher plus feutré et, en même temps, tu as plus de force. On reconnaît en toi l'artiste, en eux, d'habiles artisans. C'est indéniable ! Lorsqu'on a d'abord écouté leur musique, on comprend mieux quel artiste tu es.

— S'il en est ainsi, alors qu'ils vivent. Ils ne se douteront jamais du service que tu viens de leur rendre. D'ailleurs, si je les condamnais, je devrais en prendre d'autres à leur place.

— Et les gens diraient de plus que par amour de la musique tu extermines la musique dans l'empire. Ne tue jamais l'art pour l'art, divin !

— Comme tu diffères de Tigellin ! observa Néron. Mais, vois-tu, je suis précisément artiste en tout, et comme la musique ouvre devant moi des espaces dont je ne me doutais pas qu'ils existaient, des contrées où je ne règne pas, qu'elle me procure une volupté et un bonheur que je n'ai pas connus, je ne puis donc vivre d'une vie ordinaire. La musique me dit que les choses extraordinaires existent ; par conséquent je les cherche de toute la puissance que donne le pouvoir dont les dieux m'ont doté. Il me semble parfois que pour accéder à ces mondes olympiens, il faut faire quelque chose qu'aucun homme n'a jamais fait, qu'il faut m'élever au-dessus du niveau des hommes dans le bien ou le mal. Je sais aussi que l'on me soupçonne de faire des folies. Je ne fais pas de folies, je cherche seulement. Et si je fais des folies, c'est d'ennui et d'impatience de ne pouvoir trouver. Je cherche. Me comprends-tu ? C'est pourquoi je veux être plus grand qu'un homme car ce n'est que de cette façon que je peux être le plus grand comme artiste.

À ces mots, il baissa la voix pour que Vinicius ne pût l'entendre, et, approchant sa bouche de l'oreille de Pétrone, il chuchota :

— Sais-tu que c'est principalement pour cette raison que j'ai condamné à mort ma mère et ma femme ? Aux portes de ce monde inconnu, j'ai voulu déposer la plus grande offrande qu'un homme puisse faire. Je croyais qu'il se passerait ensuite quelque chose et qu'une porte s'ouvrirait et que j'apercevrais quelque chose d'inconnu. Il m'importait peu que ce fût plus merveilleux ou plus effroyable que ce que les hommes conçoivent, pourvu que cela fût extraordinaire et grand... Mais ce sacrifice ne fut pas suffisant. Pour ouvrir les portes de l'empyrée, il faut, visiblement, en faire un plus grand, et adienne que

pourra !

— Qu'as-tu l'intention de faire ?

— Tu le verras, tu le verras plus tôt que tu ne le penses. En attendant, sache qu'il y a deux Néron : l'un tel que les gens le connaissent, l'autre, l'artiste, que toi seul connais et qui, s'il tue comme la mort ou fait des folies comme Bacchus, c'est justement parce que l'étouffent la platitude et la médiocrité de la vie ordinaire et qu'il voudrait les éradiquer, dût-on recourir au feu ou au fer. Ah ! que ce monde sera insipide lorsque je ne serai plus !... Nul ne se doute encore, même pas toi, mon cher, quel artiste je suis. Et c'est bien pour cela que je souffre, et je te dis sincèrement que mon âme est parfois aussi triste que ces noirs cyprès qui se dressent devant nous. Il est pénible de porter à la fois le fardeau du pouvoir suprême et celui du plus grand talent...

— Je compatis de tout mon cœur à ta peine, César, et avec moi y compatisse la terre et la mer, sans parler de Vinicius qui, en son âme, t'adore.

— J'ai toujours eu, moi aussi, de la sympathie pour lui, dit Néron, bien qu'il serve Mars et non les Muses.

— Lui, il sert surtout Aphrodite, répliqua Pétrone.

Et brusquement, Pétrone décida de faire d'une pierre deux coups : régler l'affaire de son neveu et, en même temps, éloigner tout danger susceptible de le menacer.

— Il est amoureux comme Troïlus de Cressida, dit-il. Permits-lui, seigneur, de partir pour Rome, sinon il se desséchera à mes yeux. Sais-tu que cette otage lygienne dont tu lui as fait don s'est retrouvée et que Vinicius, en partant à Antium, l'a laissée sous la protection d'un certain Linus ? Je ne te l'ai pas mentionné parce que tu composais ton hymne et cela est plus important que tout autre chose. Vinicius voulait en faire sa maîtresse mais quand il est apparu qu'elle était vertueuse comme Lucrèce, il s'est épris de sa vertu, et il désire maintenant l'épouser. C'est une fille de roi, et par conséquent, il ne déchoira pas, mais c'est un véritable soldat : il soupire, maigrit, gémit mais attend l'autorisation de partir de son empereur.

— L'empereur ne choisit pas les épouses de ses soldats. Mon autorisation lui est nécessaire pour quoi faire ?

— Je t'ai dit, seigneur, qu'il t'adorait.

— Il peut donc d'autant plus être sûr d'obtenir cette autorisation. C'est une jolie fille mais trop étroite des hanches. Augusta Poppée s'est plainte d'elle à moi et l'a accusée d'avoir jeté un sort à notre petite fille, dans les jardins du Palatin.

— Mais moi j'ai dit à Tigellin que les mauvais sorts n'avaient pas de prise sur les divinités. Tu te souviens, divin, comme il s'est troublé et comment tu t'es toi-même écrié : « *Habet !* »

— Je m'en souviens, confirma César.

Sur ces mots, il s'adressa à Vinicius :

— Tu l'aimes autant que le dit Pétrone ?

— Je l'aime, seigneur ! répondit Vinicius.

— Alors, je t'ordonne de partir dès demain, à Rome, de l'épouser et de ne pas reparaitre devant moi sans un anneau nuptial au doigt.

— Je te remercie, seigneur, de tout mon cœur et de toute mon âme.

— Ah, qu'il est doux de faire des heureux, dit César. Je voudrais ne rien faire d'autre de ma vie.

— Fais-nous encore une autre faveur, divin, pria Pétrone, et déclare que telle est ta volonté devant l'Augusta. Vinicius n'oserait jamais épouser une jeune fille pour laquelle l'Augusta aurait de l'aversion, mais toi, seigneur, tu dissiperas d'un seul mot ses préventions, en déclarant que c'est toi qui as donné à Vinicius l'ordre d'épouser Lygie.

— Bien, répondit César, à toi et à Vinicius, je ne saurais rien refuser.

Et il s'en retourna vers la villa, et eux allaient avec lui, le cœur rempli de joie de la victoire remportée. Vinicius dut se retenir pour ne pas se jeter au cou de Pétrone car, désormais, tout danger et obstacles semblaient écartés.

Dans l'atrium de la villa, le jeune Nerva et Tullius Sénécion conversaient avec l'Augusta. Terpnos et Diodore accordaient leurs cithares. Étant entré, Néron s'assit sur une chaise à revêtement d'écailles de tortue et, ayant chuchoté quelque chose à l'oreille d'un éphebe grec qui se trouvait à côté de lui, il attendit.

L'éphebe revint bientôt avec un coffret d'or. Néron l'ayant ouvert, en sortit un collier de grosses opales, et dit :

— Voici des bijoux dignes de cette soirée.

— L'aurore y scintille, remarqua Poppée, convaincue que le collier lui était destiné.

César pendant un moment, tantôt leva, tantôt baissa les pierres roses et enfin annonça :

— Vinicius, tu offriras de ma part ce collier à la jeune princesse lygienne que je t'ordonne d'épouser.

Le regard plein de colère et de subit étonnement de Poppée se porta de César à Vinicius pour finalement s'arrêter sur Pétrone.

Celui-ci, penché négligemment par-dessus l'accoudoir de sa chaise, faisait glisser sa main sur le cadre d'une harpe comme s'il voulait en graver exactement la forme dans sa mémoire. Ayant remercié César pour le cadeau, Vinicius s'approcha de Pétrone et lui dit :

— Comment pourrais-je te prouver combien je te suis reconnaissant pour ce que tu as fait pour moi aujourd'hui.

— Offre à Euterpe un couple de cygnes, répondit Pétrone. Ne taries pas d'éloges sur les chants de César et moque-toi des présages. J'espère que, dorénavant, le rugissement des lions ne troublera plus ton sommeil ni celui de ton lys lygien.

— Non, je suis maintenant tout à fait tranquille, assura Vinicius.

— Puisse la Fortune vous être favorable ! Mais, maintenant, fais attention car César reprend le phorminx. Retiens ton souffle, écoute et verse des larmes !

César avait effectivement pris un phorminx dans sa main et levait les yeux au ciel. Dans la salle, les conversations avaient cessé et les gens restaient immobiles sur leur siège, comme pétrifiés. Seuls Terpnos et Diodore, qui devaient accompagner César, se regardaient ou regardaient ses lèvres, en tournant leur tête tantôt dans une direction tantôt dans l'autre, dans l'attente des premiers tons du chant.

Tout à coup, dans le vestibule, on entendit une agitation et un vacarme, et, au bout d'un moment, la portière s'écarta et surgirent d'abord l'affranchi de César, Faon, et derrière lui le consul Lecanius.

Néron fronça les sourcils.

— Je te demande pardon, divin empereur, dit d'une voix essoufflée Faon, il y a un incendie à Rome ! La plus grande partie de la ville est en flammes...

À la nouvelle, tous sursautèrent. Néron reposa le phorminx et s'écria :

— Dieux !... Je verrai une ville en feu et je terminerai ma *Troïade*.

Cela dit, il se tourna vers le consul :

— Si je pars sur-le-champ, arriverai-je assez tôt pour voir encore l'incendie ?

— Seigneur ! répondit le consul pâle comme un linge, au-dessus de la ville, c'est une mer de flammes : la fumée étouffe les habitants, des gens perdent connaissance ou bien, pris de folie, se jettent dans le feu... Rome périt, seigneur !

Il s'ensuivit un moment de silence que rompit l'exclamation de Vinicius :

— *Vae misero mihi !...*

Et, rejetant sa toge, le jeune homme, en tunique seulement, s'élança hors du palais.

Néron quant à lui, leva les bras au ciel et s'écria :

— Malheur à toi, cité sacrée de Priam !...

CHAPITRE XLII

Vinicius eut à peine le temps d'ordonner à quelques esclaves de le suivre. Après quoi, ayant enfourché un cheval, il galopa dans la nuit profonde, par les rues désertes d'Antium dans la direction de Laurentum. Sous le coup de la terrible nouvelle, il se trouva précipité dans un état semblable à la folie et à l'abrutissement mental. Par moments, il ne se rendait pas exactement compte de ce qui se passait en lui. Il avait seulement le sentiment que, sur le même coursier, se trouvait derrière son dos le malheur qui, lui criant à l'oreille : « Rome brûle », le cinglait lui-même et son cheval, et les propulsait vers le feu. Ayant posé sa tête nue sur l'encolure de son cheval, en tunique, il filait à l'aveuglette, sans regarder devant lui et sans tenir compte des obstacles contre lesquels il eût pu se fracasser. Dans le silence et dans la nuit paisible et étoilée, le cavalier et sa monture, éclaboussés de clarté lunaire, donnaient l'impression d'être des visions oniriques. L'étalon d'Idomée, les oreilles couchées, l'encolure tendue, fendait l'air comme une flèche, dépassant les cyprès immobiles et les blanches villas cachées parmi eux. Le bruit des sabots frappant les dalles de pierre réveillait çà et là les chiens qui signalaient par leur aboiement cet étrange spectacle, puis, pris d'inquiétude par sa soudaineté, ils se mirent à hurler à la mort, museaux levés vers la lune. Les esclaves qui suivaient Vinicius sur des chevaux beaucoup moins rapides étaient restés en arrière. Lui-même ayant traversé seul, telle une rafale.

Laurentum endormi, tourna en direction d'Ardée, où, comme à Aricie, à Bovillae et à Ustrinum, il avait depuis son arrivée à Antium, posté des relais afin de pouvoir parcourir le plus vite possible la distance qui le séparait de Rome. S'en souvenant, il talonnait sa monture l'obligeant à aller à fond de train.

Après Ardée, il lui sembla que le ciel, au nord-est, était teinté de rose. Ce pouvait être l'aurore, car l'heure était tardive alors que le jour se levait tôt en juillet. Mais Vinicius ne put retenir un cri de désespoir et de rage, car il lui sembla que c'était la lueur de l'incendie. Les paroles de Lecanius : « La ville tout entière est une mer de flammes ! » lui revinrent à l'esprit, et, pendant un moment, il sentit que la folie le guettait réellement, car il avait perdu tout espoir de pouvoir sauver Lygie, ou même d'arriver avant que la ville ne fut devenue un monceau de cendres. Ses pensées devinrent dès lors encore plus rapides que le galop de son cheval, et le précédaient comme une nuée

de noirs oiseaux, désespérées et monstrueuses ! Il ignorait, à vrai dire, quelle partie de la ville avait commencé à brûler mais il supposait que le Transtévère, plein de maisons serrées les unes contre les autres, d'entrepôts et de baraques en bois dans lesquelles on vendait des esclaves, avait bien pu être le premier la proie des flammes. À Rome, les incendies étaient assez fréquents et alors, les cas de violences et de pillages étaient tout aussi fréquents, surtout dans les quartiers habités par une population pauvre et à demi barbare. Que pouvait-il donc se passer dans un Transtévère qui était un nid pour la racaille venue de tous les coins du monde ? Ursus avec sa force surhumaine lui vint, l'espace d'un éclair, à l'esprit mais que pouvait un homme, fût-il un titan, contre la force destructrice du feu ? La crainte d'une révolte des esclaves était, elle aussi, la hantise de Rome depuis de longues années. On disait que des centaines de milliers d'esclaves rêvaient des temps de Spartacus et n'attendaient que le moment propice pour prendre les armes contre leurs oppresseurs et la ville. Et voici que l'heure était venue ! Il était possible que là-bas, dans la ville, à part l'incendie, le massacre et la guerre fassent rage. Peut-être même que les prétoriens s'étaient rués sur la ville et assassinaient la population sur ordre de César. Et soudain, les cheveux de Vinicius se dressèrent sur sa tête d'effroi. Le souvenir lui revint de toutes les conversations sur les incendies des villes qui étaient, depuis un certain temps, tenues avec une étrange insistance à la cour de César ; il se remémora les plaintes de celui-ci de devoir décrire une ville en feu sans n'avoir jamais vu de véritable incendie, la réponse pleine de mépris qu'il donna à Tigellin qui s'était engagé à incendier Antium ou une ville artificielle en bois, et enfin ses lamentations à propos de Rome et des ruelles nauséabondes de Suburre. Oui ! C'était César qui avait ordonné d'incendier la ville ! Lui seul avait pu l'oser comme seul Tigellin avait pu se charger de mettre un tel ordre à exécution. Et si Rome brûlait sur l'ordre de César, qui pourrait garantir que la population ne serait pas, sur son ordre, assassinée. Le monstre était capable aussi d'un tel acte. Donc, incendie, révolte des esclaves et massacre ! Un effroyable chaos, le déchaînement des éléments destructeurs et la fureur des hommes, et dans tout cela, Lygie !

Les gémissements de Vinicius se mêlèrent au halètement bruyant et aux ébrouements du cheval qui galopait ventre à terre sur le chemin montant en direction d'Aricie. Qui arrachera Lygie aux flammes de la ville et qui pourra la sauver ? Couché entièrement sur sa monture, Vinicius enfonça ses doigts dans ses cheveux, prêt à mordre de douleur l'encolure de son cheval. Mais à cet instant, un cavalier, qui filait lui aussi comme un ouragan, mais en sens inverse, dans la direction d'Antium, lança à Vinicius : « Rome périt ! », puis disparut au loin. Un seul autre mot parvint aux oreilles de Vinicius : « les

dieux », le bruit des sabots couvrit le reste. Mais ce seul mot lui rendit sa présence d'esprit. Les dieux !... Vinicius releva subitement la tête et, tendant ses bras vers le ciel constellé d'étoiles, il se mit à prier : « Ce n'est pas vous que j'implore, vous dont les temples brûlent, mais Toi !... Tu as souffert Toi-même, Toi seul Tu es miséricordieux ! Toi seul Tu as compris la douleur humaine ! Tu es venu sur terre pour apprendre la pitié aux hommes, alors fais-en preuve maintenant ! Si Tu es tel que le disent Pierre et Paul, sauve-moi Lygie ! Prends-la maintenant dans Tes bras et sors-la des flammes. Tu le peux ! Rends-la-moi, et moi, je te donnerai mon sang. Mais si Tu ne veux pas le faire pour moi, fais-le pour elle. Elle T'aime et a foi en Toi. Tu promets la vie après la mort, et le bonheur, mais le bonheur ne disparaîtra pas après la mort alors qu'elle ne veut pas encore mourir. Permits-lui de vivre. Prends-la dans Tes bras et sors-la de Rome ! Tu le peux, à moins que Tu ne le veuilles... »

Il s'interrompit sentant que la suite de sa prière pouvait se muer en menace ; il craignait d'offenser la Divinité au moment où il avait le plus besoin de Sa pitié et de Sa grâce. Il prit peur à cette seule idée et pour repousser de son esprit toute ombre de menace, il se mit à talonner de nouveau sa monture d'autant plus que les murs blancs d'Aricie, située à mi-chemin de Rome, surgissaient devant lui dans la clarté lunaire. Au bout d'un certain temps, il passa au galop à côté du temple de Mercure qui se dressait dans un bosquet devant la ville. On avait déjà visiblement appris la nouvelle du malheur car y régnait une animation inhabituelle. Vinicius aperçut au vol, sur les marches et parmi les colonnes, des essaims de gens s'éclairant avec des torches, et courant se mettre sous la protection du dieu. Le chemin n'était plus aussi désert ni aussi dégagé qu'après Ardée. La foule se dirigeait à vrai dire vers le bosquet par des sentiers latéraux, mais sur la route principale se trouvaient aussi des groupes qui s'écartèrent à la hâte pour laisser passer le cavalier. Un tumulte montait de la ville. Vinicius y pénétra en coup de vent, renversant plusieurs personnes sur son passage. Tout autour de lui montaient des exclamations : « Rome brûle ! La ville est en feu ! Dieux, sauvez Rome ! »

Son cheval trébucha et redressé d'une forte poigne, il s'affala sur son arrière-train devant l'auberge où Vinicius avait un relais. Comme s'ils attendaient l'arrivée de leur maître, les esclaves se tenaient devant l'auberge et, sur son ordre, coururent lui ramener un nouveau coursier. Voyant un détachement de dix prétoriens à cheval qui, probablement, se rendaient à Antium avec des nouvelles de la ville, il bondit vers eux et se mit à les questionner :

— Quelle partie de la ville est en feu ?

— Qui es-tu ? lui demanda le décurion.

— Vinicius, tribun militaire et augustin ! Réponds si tu tiens à ta

tête !

— L'incendie, seigneur, a éclaté dans les boutiques du Grand Cirque. Lorsqu'on nous a envoyés, le centre de la ville était en feu.

— Et le Transtévère ?

— Jusqu'à présent, les flammes ne l'ont pas atteint mais elles se propagent sans cesse à de nouveaux quartiers avec une force irrépessible. Les gens périssent de la chaleur et de la fumée et tout secours est impossible.

À cet instant, on amena à Vinicius un nouveau cheval. Le Jeune tribun l'enfourcha et s'élança à bride abattue.

Il se dirigeait maintenant vers Albanum, laissant à droite Albe la Longue et son lac splendide. La route d'Aricie grimpait, cachant entièrement l'horizon et Albanum situé de l'autre côté. Vinicius savait cependant qu'arrivé en haut de la côte, il verrait non seulement Bovillae et Ustrinum où l'attendaient de nouveaux chevaux, mais aussi Rome, étant donné qu'après Albanum s'étendait, des deux côtés de la Voie Appienne, la plate et basse Campanie à travers laquelle couraient seulement vers la ville les arcades d'aqueducs et où plus rien d'autre ne cachait la vue.

« D'en haut, je verrai les flammes », se disait-il.

Il se mit à talonner son cheval.

Mais avant même qu'il eût atteint le haut de la côte, il sentit sur son visage le souffle du vent, et avec lui arriva à ses narines une odeur de fumée.

Soudain, le sommet de la colline commença à se dorer.

« La lueur de l'incendie », pensa Vinicius.

La nuit pâlisait depuis longtemps, l'aube faisait place à l'aurore et toutes les collines environnantes se coloraient de lueurs dorées et roses qui pouvaient être dues aussi bien à l'incendie qu'à l'aurore. Vinicius arriva en haut de la côte, et alors un effroyable spectacle lui apparut.

Toute la plaine était envahie de fumées qui formaient comme un énorme nuage flottant au ras du sol, et dans lequel avaient disparu les villes, les aqueducs, les villas, les arbres ; au bout de cet horrible espace gris, la ville sur les collines, se consumait.

L'incendie n'avait pas cependant la forme d'une colonne de feu comme cela arrive quand brûle un bâtiment isolé, même très grand. C'était plutôt un long ruban semblable à l'aurore.

Au-dessus de ce ruban s'élevait un rempart de fumée, par endroits tout à fait noir, en d'autres moiré, à reflets roses et sanglants, compact, gonflé, dense et ondoyant comme un serpent qui se rétrécit et s'allonge. Ce monstrueux rempart semblait par moments recouvrir même le ruban de feu, de sorte que celui-ci devenait étroit comme un liséré, mais, de temps en temps, il illuminait le rempart de fumée par

le bas, transformant ses tourbillons inférieurs en vagues flamboyantes. Le feu et la fumée s'étendaient d'un bout à l'autre de l'horizon comme parfois le ferme un espace forestier. On ne voyait plus du tout les monts Sabins.

Au premier coup d'œil, Vinicius crut que ce n'était pas seulement la ville qui était en flammes mais le monde entier, et qu'aucune créature humaine ne pourrait être sauvée de cet océan de feu et de fumées.

Le vent soufflait de plus en plus fort du côté de l'incendie, apportant une odeur de brûlé et de la suie qui commençait à se déposer sur les objets même plus proches. Le jour se leva tout à fait et le soleil éclaira les sommets qui entouraient le lac Albain. Mais les rayons or clair du matin semblaient, à travers le rideau de fumée noircie de suie, comme roux et malades. En descendant sur Albanum, Vinicius entra dans une fumée toujours plus dense et opaque. La petite ville y était noyée complètement. Les habitants inquiets étaient sortis dans les rues ; on était saisi d'effroi rien que de penser à ce qui devait se passer à Rome alors qu'ici déjà on avait de la peine à respirer.

Vinicius était de nouveau pris de désespoir et l'épouvante lui dressa les cheveux sur la tête. Il essaya de se réconforter de son mieux. « Il est impossible, pensait-il, que toute la ville ait commencé à brûler au même moment. Le vent souffle du Nord et chasse la fumée rien que de ce côté. De l'autre côté, il n'y en a pas. Le Transtévère, coupé de la ville par le fleuve, a peut-être entièrement échappé au désastre, et en tout cas, il suffira à Ursus de franchir avec Lygie la porte Janicule pour être à l'abri du danger. Il est de même impossible que toute la population ait péri, et que la ville qui règne sur le monde soit rasée avec ses habitants de la surface du sol. Même dans les villes conquises, où le massacre et le feu font rage en même temps, un certain nombre de gens restent toujours en vie ; pourquoi donc Lygie devrait-elle nécessairement périr ? Quoi qu'il en soit, Dieu, qui a lui-même vaincu la mort, veille sur elle. » Raisonnant ainsi, il se mit de nouveau à prier et, selon son habitude, il fit au Christ de grands serments accompagnés de promesses de dons et d'offrandes. Après avoir traversé Albanum, dont presque toute la population avait grimpé sur les toits et les arbres pour regarder Rome, il se tranquillisa quelque peu et retrouva son sang-froid. Il se dit aussi que Lygie était sous la protection non seulement d'Ursus et de Linus, mais aussi de l'Apôtre Pierre. À ce seul souvenir, il reprit courage. Pierre avait toujours été pour lui un être insondable, presque surhumain. Depuis qu'il l'avait entendu à l'Ostrianum, il lui était resté une étrange impression dont il avait fait part à Lygie dans une lettre écrite au début de son séjour à Antium : que chaque parole de ce vieillard était vérité ou devait devenir vérité.

Une meilleure connaissance de l'Apôtre, pendant sa maladie, avait renforcé cette impression qui se mua en foi inébranlable. Puisque Pierre avait béni son amour et lui avait promis Lygie, celle-ci ne pouvait avoir péri dans les flammes. La ville pouvait brûler mais aucune étincelle de l'incendie ne tomberait sur ses vêtements. Sous l'effet de cette nuit blanche, de cette folle chevauchée et des émotions, Vinicius était maintenant pris d'une étrange exaltation et tout lui « semblait possible ; Pierre ferait un signe de croix au-dessus des flammes, il écarterait d'un seul mot et ils passeraient sans danger dans une aillée de feu. Pierre, avec cela, voyait ici événements futurs, il avait donc prévu infailliblement ce sinistre, et en ce cas, comment aurait-il pu ne pas en avertir les chrétiens et les faire sortir de la ville, et parmi eux Lygie qu'il aimait comme si elle était son enfant ? Le cœur de Vinicius s'emplissait d'un espoir de plus en plus fort. Il se disait que s'ils fuyaient la ville, il pourrait peut-être les trouver à Bovillae ou les rencontrer en cours de route. Peut-être que, d'un moment il l'autre, le visage tant aimé allait émerger de ces fumées qui s'étendaient progressivement sur toute la Campanie.

Cela lui sembla d'autant plus vraisemblable qu'il rencontrait sur sa route de plus en plus de gens qui avaient quitté la ville et se rendaient dans les monts Albains pour échapper au feu, puis sortir des zones de fumée. Avant même Ustrinum, il dut ralentir sa course en raison de l'encombrement de la route. À côté des gens allant à pied, avec des balluchons sur le dos, il se heurtait à des chevaux et des mulets chargés, à des charrettes où s'entassaient des biens, et enfin à des litières dans lesquelles des esclaves portaient des riches. Ustrinum était déjà tellement plein de fugitifs de Rome qu'on avait du mal à se frayer un passage. La place du marché, les espaces au pied des colonnes des temples et les rues grouillaient de fugitifs. Çà et là, on commençait à dresser des tentes qui devaient abriter des familles entières. D'autres campaient à la belle étoile, criant, invoquant les dieux ou maudissant leur sort. Dans l'effroi général qui régnait, il était difficile de demander quelque chose. Les gens auxquels Vinicius s'adressait ou bien ne répondaient pas du tout ou bien levaient sur lui un regard à demi fou d'épouvante, répondant que périssaient la ville et le monde. Du côté de Rome déferlaient sans cesse de nouvelles foules composées d'hommes, de femmes et d'enfants, augmentant la confusion et les lamentations. Certains, égarés dans la cohue, cherchaient désespérément les leurs. D'autres se bagarraient pour un campement. Des bandes de bergers à demi sauvages de Campanie étaient accourues dans la petite ville en quête de nouvelles ou de larcins que facilitait la confusion. De-ci de-là, des esclaves de tous pays et des gladiateurs, se mirent à piller des maisons et des villas de la ville et à se battre avec les soldats qui prenaient la défense des

habitants.

Le sénateur Junius, que Vinicius aperçut devant une auberge, entouré d'une troupe d'esclaves bataves, fut le premier à lui donner des informations plus précises sur l'incendie. Le feu avait, en effet, éclaté près du Grand Cirque, à proximité du Palatin et de la colline de Caelius, et il s'était propagé avec une rapidité incroyable, de sorte qu'il avait envahi tout le centre de la ville. Jamais depuis le temps de Brenn, la ville n'avait subi un aussi effroyable désastre.

— Le Cirque est tout entier consumé, de même que les boutiques et les maisons qui l'entouraient, disait Junius, l'Aventin et Caelius sont en feu. Les flammes qui dévoraient le Palatin se sont propagées aux Carines...

Ici, Junius qui possédait aux Carines une splendide *insula* pleine d'œuvres d'art qu'il chérissait, saisit une poignée de poussière sale et, se la répandant sur la tête, il se mit à gémir désespérément pendant un moment

Vinicius le secoua par les épaules.

— Ma maison se trouve aussi aux Carines, lui dit-il, mais lorsque tout périt qu'elle périsse elle aussi.

Puis se souvenant que Lygie avait pu, sur son conseil, se transporter dans la maison des Aulus, il demanda :

— Et le Vicus Patricius ?

— En feu, répondit Junius.

— Et le Transtévère ?

Junius le regarda tout étonné.

— Peu importe le Transtévère, lança-t-il en serrant dans ses mains ses tempes douloureuses.

— Je tiens plus au Transtévère qu'à Rome tout entière, s'écria brusquement Vinicius.

— Alors tu y accèderas sans doute par la Via Portuensis, car à côté de l'Aventin, la chaleur t'étouffera... Le Transtévère ?... J'ignore. Le feu n'a pu sans doute l'atteindre déjà, mais s'il ne l'a pas encore atteint à l'heure actuelle, seuls les dieux savent...

Cela dit, il hésita un instant, puis continua à voix basse :

— Je sais que tu ne me trahiras pas, alors je te dirai que ce n'est pas un incendie ordinaire. On n'a pas permis de sauver le Cirque... Je l'ai entendu moi-même... Lorsque les maisons commencèrent à brûler tout autour, des milliers de voix se sont élevées pour crier : « Mort à ceux qui veulent sauver les édifices ! » Des individus parcouraient la ville et jetaient sur les maisons des torches allumées... D'autre part, le peuple s'insurge et proclame qu'on brûle la ville sur un ordre. Je ne te dirai rien de plus. Malheur à la ville, malheur à nous tous et à moi ! Aucun langage humain ne saurait exprimer ce qui se passe là-bas. La population périt dans les flammes ou s'entre-tue dans la confusion...

C'est la fin de Rome !...

Et il se remit à gémir : « Malheur ! Malheur à la ville et à nous ! », mais Vinicius avait sauté sur son cheval et était parti droit devant lui sur la Voie Appienne.

C'était à présent plutôt une course d'obstacles dans un fleuve de gens et de charrettes déferlant de la ville. Rome lui apparaissait maintenant dans toute son étendue, dévorée par un monstrueux incendie... De cette mer de feu et de fumée montait une chaleur effroyable, et le vacarme des gens ne parvenait pas à couvrir les sifflements et le fracas des flammes.

CHAPITRE XLIII

À mesure que Vinicius se rapprochait des murs de la ville, il s'apercevait de plus en plus qu'il avait été plus facile d'atteindre Rome que d'y pénétrer. Par la Voie Appienne, il était difficile d'avancer à cause de la foule qui déferlait. Les maisons, les champs, les cimetières sur les deux côtés de la voie étaient devenus des lieux de campement. La porte d'entrée du temple de Mars, juste à côté de la Porta Appia, avait été défoncée par la foule désireuse d'y trouver un refuge pour la nuit. Dans les cimetières, on prenait possession de grands tombeaux et on livrait pour eux des combats sanglants. Ustrinum avec son désordre donnait tout juste un avant-goût de ce qui se passait au pied des murs de la ville même. Tout respect de la loi, de la fonction publique, des liens familiaux, des différences sociales avait cessé. On voyait des esclaves rouer des citoyens de coups. Des gladiateurs, ivres de vin pillé à l'Emporium, parcouraient en bandes, avec des cris sauvages, les campements en bordure des routes, dispensaient les gens, les piétinaient, les dépouillaient. Une multitude de barbares, mis en vente dans la ville, s'étaient évadés des baraquements. L'incendie et l'anéantissement de la ville étaient pour eux tout à la fois et la fin de la servitude et l'heure de la vengeance, aussi, lorsque la population établie dans la ville, voyant tous ses biens dévorés par les flammes, tendait de désespoir les mains vers les dieux implorant un secours, se ruaient-ils avec un rugissement de joie sur les gens arrachant leurs vêtements de leur dos et enlevant les jeunes femmes. Les esclaves qui servaient depuis longtemps à Rome, les miséreux qui n'avaient rien d'autre sur leur corps qu'un pagne de drap autour des hanches, d'effroyables individus que l'on ne voyait presque jamais le jour dans les rues et dont il était difficile d'imaginer leur existence à Rome, s'étaient joints aux barbares. Cette foule composée d'Asiatiques, d'Africains, de Grecs, de Thraces, de Germains et de Bretons, hurlant dans toutes les langues de la terre, sauvage et déchaînée, se laissait aller à un débordement frénétique pensant que le moment était venu de prendre une revanche sur les années de souffrance et de misère. Au milieu de cette foule houleuse, dans la clarté du jour et de l'incendie, scintillaient les casques des prétoriens sous la protection desquels se mettaient les habitants plus paisibles, et qui, par endroits, devaient frapper sur la racaille en fureur. Vinicius avait vu dans sa vie des villes conquises, mais jamais ses yeux n'avaient regardé un tel spectacle, où

le désespoir, les larmes, la douleur, les gémissements, une joie sauvage, la folie, la rage et les débordements se mêlaient en un chaos infini. Au-dessus de cette cohue démente, ondoyante, grondait l'incendie, la ville la plus grande du monde flambait sur ses collines, envoyant dans la confusion son souffre ardent et recouvrant tout de fumées au-dessus desquelles on ne voyait plus l'azur du ciel. Au prix d'un effort surhumain, le jeune tribun, risquant à tout instant sa vie, arriva enfin à la Porta Appia mais ici, il s'aperçut qu'il ne pourrait, par le quartier de la Porta Capena, pénétrer dans la ville non seulement à cause de la cohue mais aussi à cause de l'effroyable chaleur dont tout l'air vibrait juste derrière la porte. Au surplus, le pont de la Porta Trigemina, en face du sanctuaire de la Bonne Déesse, n'existait pas encore et par conséquent, pour franchir le Tibre, il fallait arriver jusqu'au Pont à Pilotis, c'est-à-dire passer à côté de l'Aventin, par une partie de la ville plongée dans une mer de flammes. C'était tout à fait impossible. Vinicius comprit qu'il devait revenir dans la direction d'Ustrinum, là, quitter la Via Appia, traverser le fleuve au-dessous de la ville et gagner la Via Portuensis qui conduisait directement au Transtévère. Ce n'était pas chose facile non plus en raison du chaos toujours plus grand qui régnait sur la Via Appia. Il fallait sans doute se frayer un passage à l'aide d'un sabre. Or Vinicius n'avait pas d'arme, il avait en effet quitté Antium tel qu'il était lorsque la nouvelle de l'incendie était parvenue à la villa de César. Mais, auprès de la Source de Mercure, il aperçut un centurion de prétoriens qu'il connaissait et qui, à la tête de plusieurs dizaines d'hommes, défendait l'accès du temple. Vinicius lui ordonna donc de le suivre et l'homme, ayant reconnu le tribun et augustin, n'osa se soustraire à l'ordre reçu.

Vinicius prit alors le commandement du détachement et oublieux pour l'heure des enseignements de Paul sur l'amour du prochain, il avança et écarta devant lui la foule avec une hâte néfaste pour beaucoup qui n'avaient pas su se ranger à temps. Les malédictions et les pierres pleuvaient sur eux mais il n'en avait cure voulant au plus vite atteindre des endroits moins encombrés. Cependant, il n'était possible d'avancer qu'à grand-peine. Les gens qui avaient déjà installé leur campement, ne voulaient pas laisser passer les soldats et maudissaient à voix haute César et les prétoriens. En certains endroits, la foule se montrait menaçante. Des voix qui accusaient Néron d'avoir incendié la ville, parvenaient aux oreilles de Vinicius. On menaçait ouvertement César et Poppée de mort. Les cris : « *Santiio !* », « *Histrion !* », « *Matricide !* » retentissaient tout autour. Certains demandaient qu'on le jetât dans le Tibre, d'autres proclamaient que Rome avait fait preuve d'assez de patience. Il était visible que les menaces pouvaient dégénérer en révolte ouverte qui, si l'on trouvait seulement un chef, pouvait d'un moment à l'autre éclater. En

attendant, la fureur et le désespoir de la foule se tournaient contre les prétoriens qui ne pouvaient encore sortir de la cohue parce que le passage était au surplus encombré de tas de choses sorties à la hâte de l'incendie : caisses et tonneaux de nourriture, meubles de quelque valeur, vaisselle, berceaux d'enfants, literie, charrettes et litières. Ça et là, on en vint aux coups, mais les prétoriens eurent vite raison de la foule sans défense.

Ayant traversé avec peine les voies Latine, Numicienne, Ardéenne, Lavinienne et Ostienne, contourné des villas, jardins, cimetières et temples, Vinicius finit par atteindre un petit village appelé Vicus Alexandrii, à la sortie duquel il franchit le Tibre. Là, il y avait déjà moins de monde et moins de fumée. Il apprit de fugitifs (il n'en manquait pas non plus) que seules certaines ruelles du Transtévère avaient été atteintes par l'incendie, mais qu'il ne faisait pas de doute que rien n'échapperait à la puissance du feu, car des individus le propageaient à dessein et ne permettaient pas de sauver quoi que ce fût, proclamant qu'ils le faisaient sur ordre. Le jeune tribun n'avait plus le moindre doute que c'était bien César qui avait ordonné d'incendier Rome, et la vengeance que les foules réclamaient lui semblait fondée et juste. Qu'eût pu faire de plus Mithridate ou tout autre ennemi parmi les plus acharnés de Rome ? On avait dépassé la mesure, la folie était devenue trop monstrueuse et, face à elle, la vie humaine, trop insupportable. Vinicius pensa aussi que l'heure de Néron avait sonné, que ces décombres de la ville qui s'effondrait, devraient écraser et écraseraient le monstrueux pitre avec tous ses crimes. S'il se trouvait un homme assez audacieux pour se mettre à la tête de la population désespérée, cela pourrait se faire en quelques heures. Des pensées audacieuses et vindicatives passèrent à cet instant par la tête de Vinicius. Et si c'était lui, cet homme ? La famille des Vinicius qui comptait toute une lignée de consuls, était connue dans Rome tout entière. Les foules n'auraient besoin que d'un nom. Une fois déjà, à cause de la condamnation à mort de quatre cents esclaves du préfet Pédanius Secundus, il s'en était fallu de peu pour que n'éclatent une révolte et une guerre civile. Que se passerait-il alors aujourd'hui, face à cet effroyable désastre qui surpassait en horreur presque tous ceux que Rome avait connus au cours de huit siècles ? Celui qui appellera aux armes les Quirites (se disait Vinicius), celui-là renversera sans nul doute Néron et revêtira la pourpre. Et pourquoi lui, Vinicius, ne le ferait-il pas ? Il était plus vigoureux, plus courageux et plus jeune que les autres augustans... Néron avait, il est vrai, sous ses ordres, trente légions postées aux frontières de l'empire, mais ces légions, et leurs chefs, ne s'insurgeraient-ils pas à la nouvelle de l'incendie de Rome et de ses temples ?... En ce cas, lui, Vinicius, pourrait devenir César. On avait bien déjà chuchoté parmi les

augustans qu'un petit devin avait prédit la pourpre à Othon. Valait-il moins qu'Othon ? Et peut-être que le Christ l'aiderait de Sa puissance divine, peut-être même l'inspirait-Il en ce moment ? « Puisse-t-il en être ainsi ! » s'exclamait-il en lui-même. Il se vengerait alors sur Néron des dangers encourus par Lygie, de son inquiétude ; il instaurerait le règne de la justice et de la vérité ; il propagerait l'enseignement du Christ depuis l'Euphrate jusqu'aux rives brumeuses de la Bretagne, et en même temps revêtirait de pourpre Lygie et la ferait souveraine de la terre.

Mais ces pensées qui avaient jailli dans son esprit comme une gerbe d'étincelles d'une maison en flammes, s'éteignirent comme elles. Il fallait avant tout sauver Lygie. Il voyait maintenant le désastre de près, et la peur l'étreignit de nouveau et, face à cette mer de feu et de fumée, face à cette effroyable réalité, la certitude qu'il avait que Pierre l'Apôtre sauverait Lygie, tomba complètement. Il fut de nouveau pris de désespoir. Aussi, ayant réussi à atteindre la Via Portuensis qui menait droit au Transtévère, ne se calma-t-il que devant la porte où on lui répéta ce que lui avaient dit auparavant les fugitifs, à savoir que la plus grande partie de ce quartier n'avait pas encore été touchée par l'incendie, bien que le feu se soit propagé en plusieurs endroits au-delà du fleuve.

Le Transtévère était néanmoins plein de fumée et de foules qui fuyaient et à travers lesquelles il était encore plus difficile de se frayer un passage parce que les gens qui avaient eu plus de temps, emportaient et sauvaient plus de choses. La principale artère menant au Port était en maints endroits complètement obstruée, et près de la Naumachie d'Auguste se dressaient des monceaux de choses. Les ruelles plus étroites où la fumée était plus dense, étaient carrément inaccessibles. Les habitants s'enfuyaient de là par milliers. Vinicius vit sur son chemin des images effarantes. Parfois, deux fleuves humains déferlant en sens inverse, se rencontraient dans un passage étroit et se repoussaient réciproquement en se combattant à mort. Des gens se battaient et se piétinaient les uns les autres. Des familles s'égarèrent dans la mêlée, des mères appelaient désespérément leurs enfants. Vinicius était pris d'horreur à la pensée de ce qui devait se passer plus près du feu. Dans ce vacarme et tumulte, il était difficile de demander quelque chose ou de comprendre les appels. Parfois arrivaient de l'autre côté du fleuve de nouveaux nuages de fumée noire et si lourde qu'ils roulaient juste au-dessus du sol, cachant les maisons, les gens et tous les objets comme le ferait la nuit. Mais le vent provoqué par l'incendie, les dispersait et alors, Vinicius pouvait avancer en direction de la ruelle où se trouvait la maison de Linus. La chaleur de cette journée de juillet, accrue de la chaleur que dégageaient les quartiers en feu, était devenue intenable. La fumée piquait les yeux, on

manquait de souffle. Même ceux qui, espérant que le feu ne franchirait pas le fleuve, étaient jusqu'alors restés chez eux, commencèrent à quitter leur maison et la cohue grossissait d'heure en heure. Les prétoriens qui avaient accompagné Vinicius, étaient restés en arrière. Le cheval du jeune tribun, blessé d'un coup de marteau, se mit à secouer sa tête ensanglantée, à se cabrer, à refuser d'obéir. On reconnut aussi l'augustin à sa riche tunique, et aussitôt retentirent tout autour les exclamations : « Mort à Néron et à ses incendiaires ! » Vinicius se trouva face à un grand danger car des centaines de bras se levaient déjà contre lui quand, soudain, son cheval effrayé l'emporta, piétinant des gens alors qu'au même moment survint un nouveau nuage de fumée qui plongea la rue dans l'obscurité. Voyant qu'il ne passerait pas, Vinicius mit pied à terre et courut à toutes jambes, frôlant les murs, s'arrêtant de temps en temps jusqu'à ce que la foule l'eût dépassé. En son for intérieur, il savait que ses efforts étaient vains. Lygie pouvait ne plus être dans la ville, elle pouvait fuir en ce moment : il eût été plus facile de trouver une épingle au bord de la mer que de la retrouver elle, dans cette cohue et ce chaos. Il voulut néanmoins, fut-ce au péril de sa vie, arriver jusqu'à la maison de Linus. Il s'arrêtait par moments et se frottait les yeux. Ayant arraché un pan de sa tunique, il s'en protégea le nez et la bouche et poursuivit sa course.

Plus il se rapprochait du fleuve et plus la chaleur était grande. Sachant que l'incendie s'était déclaré près du Grand Cirque, Vinicius crut au début que la chaleur se dégageait de ses décombres ainsi que du Forum Boarium et du Velabrum qui, situés à proximité, avaient dû être pris par les flammes. La chaleur devenait insoutenable. Quelqu'un qui fuyait, dernier fugitif que Vinicius ait aperçu, un vieillard à béquilles, cria : « Ne t'approche pas du pont Cestius ! Toute l'île est en feu. » On ne pouvait plus longtemps se faire d'illusions. Au tournant du Vicus Judeorum où se trouvait la maison de Linus, le jeune tribun décela une flamme à travers un nuage de fumée : les flammes dévoraient non seulement l'île mais aussi le Transtévère, ou tout au moins l'autre bout de la ruelle où habitait Lygie.

Vinicius se souvint que la maison de Linus était entourée d'un jardin derrière lequel, du côté du Tibre, s'étendait un champ pas très vaste où il n'y avait aucun bâtiment. Cette pensée lui redonna courage. Le feu avait pu s'arrêter devant cet espace vide. Avec cet espoir au cœur, il continua sa course bien que chaque souffle d'air apportât déjà avec de la fumée, des milliers d'étincelles qui pouvaient mettre le feu à l'autre bout de la ruelle et couper toute retraite.

Il finit pourtant par apercevoir à travers un rideau de fumée les cyprès du jardin de Linus. Les maisons qui se trouvaient derrière le champ désert, brûlaient déjà comme des tas de bois, mais la petite

insula de Linus était encore intacte. Vinicius jeta un coup d'œil plein de gratitude au ciel, et bondit vers la maison malgré l'air brûlant. Il poussa la porte entrebâillée et se précipita à l'intérieur.

Dans le petit jardin, il n'y avait pas âme qui vive et la maison semblait, elle aussi, complètement déserte.

« Ils ont peut-être perdu connaissance à cause de la fumée et de la chaleur », se dit Vinicius qui se mit à appeler :

— Lygie ! Lygie !

Il n'eut aucune réponse. Dans le silence, on entendait seulement le grondement du feu au loin.

— Lygie !

Soudain lui parvint aux oreilles la voix lugubre qu'il avait déjà entendue une première fois dans ce jardin. Dans l'île voisine avait sans doute pris feu le vivarium situé non loin du temple d'Esculape où des bêtes de toute sorte, dont des lions, rugissaient d'effroi. Un frisson le parcourut des pieds à la tête. Voici que pour la seconde fois, au moment même où toutes ses pensées étaient tournées vers Lygie, ces voix effroyables retentissaient comme un présage de malheur, comme un sinistre augure.

Ce fut toutefois une impression passagère, car le fracas de l'incendie, encore plus effroyable que le rugissement des bêtes sauvages, l'obligeait à penser à autre chose. Lygie n'avait pas, à vrai dire, répondu aux appels, mais elle pouvait se trouver dans cette maison menacée, évanouie ou étouffée par la fumée. Vinicius s'élança à l'intérieur. Dans le petit atrium obscurci par la fumée, il n'y avait personne. Cherchant à tâtons la porte qui conduisait aux cubicules, il aperçut la flamme d'une petite lampe et, s'en approchant, il distingua le *lararium* où, au lieu des lares, se dressait une croix au pied de laquelle une veilleuse était allumée. Une idée vint aussitôt à l'esprit du jeune catéchumène : cette croix lui envoyait cette petite lumière avec laquelle il pourrait rechercher Lygie. Il prit donc la veilleuse et se mit à chercher les cubicules. Ayant repéré l'un d'eux, il en tira la portière et se mit à l'examiner à la lumière de la veilleuse.

Mais là non plus, il n'y avait personne. Vinicius était pourtant sûr qu'il était tombé sur le *cubiculum* de Lygie car aux clous d'un mur étaient suspendus ses vêtements, alors que sur le lit se trouvait un *capitium*, dessous ajusté que les femmes portaient à même le corps. Vinicius s'en empara, le porta à ses lèvres et, le jetant sur son épaule, il poursuivit ses recherches. La maison était petite, il parcourut donc rapidement toutes les pièces et même les caves. Pas âme qui vive nulle part. Il était évident que Lygie, Linus et Ursus avaient dû, avec les autres habitants du quartier, chercher un secours en fuyant l'incendie. « Il faut donc les rechercher dans la foule, derrière les portes de la ville », se dit Vinicius.

Il ne fut guère étonné de ne pas les rencontrer sur la Via Portuensis, car ils avaient pu sortir du Transtévère du côté opposé, en direction de la Colline Vaticane. En tout cas, ils avaient tout au moins réchappé du feu. Vinicius en fut soulagé. Il avait vu, il est vrai » les effroyables dangers qui guettaient les fugitifs, mais songeant à la force surhumaine d'Ursus, il reprenait courage. « Il me faut maintenant, se disait-il, fuir d'ici et, par les jardins de Domitia, atteindre les jardins d'Agrippine. Je les retrouverai là-bas. Les fumées n'y sont pas terribles car le vent souffle des Monts Sabins. »

Il était pourtant grand temps de penser à son propre salut car la vague de feu se rapprochait de plus en plus venant de l'île et des tourbillons de fumée cachaient presque entièrement la ruelle. Un courant d'air avait éteint la veilleuse dont il s'éclairait dans la maison. S'étant précipité dans la rue, Vinicius courait maintenant à toutes jambes en direction de la Via Portuensis, d'où il était justement venu, et l'incendie semblait le poursuivre de son souffle ardent, tantôt l'enveloppant de nouveaux nuages de fumée, tantôt projetant sur lui des étincelles qui tombaient sur ses cheveux, son cou et son vêtement. Sa tunique commença à roussir par endroits mais il ne s'en souciait pas et courait toujours de crainte que la fumée ne l'étouffât. Il avait dans la bouche un goût de brûlé et de suie, une sensation de brûlure dans la gorge et les poumons. Le sang lui montait à la tête au point que par moments il voyait tout en rouge ; les fumées elles-mêmes lui semblaient rouges. Il se disait alors : « C'est le feu même ! Mieux vaut me jeter à terre et périr. » La course l'épuisait de plus en plus. La sueur ruisselait de sa tête, de son cou et de ses épaules et le brûlait. Si n'était le nom de Lygie qu'il répétait en pensée et si n'était son *capitium* dont il s'était couvert la bouche, il serait tombé. Quelques instants plus tard, il ne reconnaissait plus la ruelle dans laquelle il courait. Il perdait peu à peu conscience, se souvenant seulement qu'il devait courir car Lygie, que l'Apôtre Pierre lui avait promise, l'attendait en rase campagne. Et soudain, il fut saisi de l'étrange certitude, à demi fiévreuse, semblable à une vision d'agonie, qu'il allait la voir, l'épouser, puis, qu'il mourrait aussitôt après.

Il continua pourtant de courir, comme un homme ivre, titubant d'un côté de la rue à l'autre. Tout à coup, quelque chose changea dans le monstrueux brasier qui englobait l'immense ville. À tous les endroits où le feu avait jusqu'à présent couvé seulement, une mer de flammes avait visiblement jailli car le vent avait cessé d'apporter des fumées, alors que celles qui s'étaient accumulées dans les ruelles, avaient été chassées par le souffle violent de l'air surchauffé. Ce souffle projetait maintenant des millions d'étincelles ce qui fait que Vinicius courait comme dans un nuage de feu. En revanche, il voyait mieux devant lui et, au moment presque où il allait tomber, il aperçut

le débouché de la ruelle et cette vue lui redonna des forces. Ayant passé l'angle, il se trouva dans une rue qui conduisait à la Via Portuensis et au Champ Codetan. Les étincelles cessèrent de le poursuivre. Il comprit que s'il parvenait à atteindre la Voie du Port, il serait sauvé même s'il perdait la connaissance.

Au bout de la rue, il vit comme un nuage qui en cachait le débouché. « Si c'est de la fumée, pensa-t-il, alors je ne passerai pas. » Il courut à bout de souffle. En chemin, il jeta sa tunique qui, touchée par les étincelles, commençait à le brûler comme la tunique de Nessus, et il poursuivit sa course, nu, ayant seulement sur la tête et sur la bouche le *capitium* de Lygie. De plus près, il vit que ce qu'il avait pris pour de la fumée était un nuage de poussière d'où lui parvenaient des voix et des cris humains.

« La racaille pille les maisons », se dit-il.

Il courut pourtant dans la direction des voix. C'étaient tout de même des hommes qui pourraient le secourir. Dans cet espoir, il se mit, avant même d'être arrivé vers eux, à appeler de toutes ses forces, au secours. C'était un ultime effort : le brouillard qu'il avait devant les yeux devint encore plus rouge, ses poumons manquèrent de souffle, ses forces l'abandonnèrent et il s'affaissa.

On l'entendit, ou plutôt on l'aperçut, et deux hommes se précipitèrent à son secours avec des gourdes d'eau. Vinicius, qui était tombé d'épuisement mais qui n'avait pas perdu connaissance, saisit à deux mains une gourde et la vida à moitié.

— Merci, dit-il, remettez-moi sur pied et je continuerai mon chemin tout seul !

L'autre ouvrier lui versa de l'eau sur la tête et avec son camarade, non seulement ils remirent Vinicius sur pied, mais encore le soulevèrent de terre et le portèrent vers un groupe d'autres hommes qui l'entourèrent, l'interrogèrent avec sollicitude pour savoir s'il n'avait pas subi de trop gros dommages.

Cette sollicitude étonna Vinicius.

— Hommes, qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Nous démolissons les maisons pour que l'incendie ne puisse atteindre la Via Fortuensis, répondit un des ouvriers.

— Vous m'êtes venus en aide lorsque je suis tombé. Je vous en remercie.

— Nous n'avons pas le droit de refuser de l'aide, observèrent quelques-uns.

À ces mots, Vinicius, qui depuis le matin avait vu des foules bestiales, des bagarres et des pillages, regarda plus attentivement les visages qui l'entouraient et dit ;

— Que... le Christ vous en récompense !

— Gloire à son nom ! s'écrièrent-ils en chœur.

— Linus !... demanda Vinicius.

Mais il ne put continuer et n'entendit pas la réponse, car d'émotion et des efforts faits il s'évanouit. Il ne reprit connaissance que lorsqu'il se trouva sur le Champ Codetan, dans son jardin, entouré de plusieurs femmes et hommes, et ses premières paroles furent de nouveau :

— Où est Linus ?

Pendant un moment, il n'y eut pas de réponse, puis une voix bien connue de Vinicius se fit soudain entendre :

— Derrière la Porte Nomentane ; il est parti à l'Ostrianum, il y a deux jours... Paix à toi, roi des Perses !

Vinicius se releva et s'assit et vit tout à coup au-dessus de lui, Chilon.

Le Grec poursuivit :

— Ta maison, seigneur, a sans doute brûlé, car les Carines sont en feu, mais tu seras toujours riche comme Midas, Ah, quel malheur ! Les chrétiens, fils de Sérapis, prédisaient depuis longtemps que le feu détruirait cette ville – Linus avec la fille de Jupiter est à l'Ostrianum... Ah, quel malheur s'est abattu sur cette ville !...

Vinicius se sentit de nouveau défaillir,

— Les as-tu vus ? demanda-t-il.

— Je les ai vus, seigneur !... Grâces soient rendues au Christ et à tous les dieux si j'ai pu te payer pour tes bienfaits avec une bonne nouvelle. Mais je te les revaudrai encore, ô Osiris, je te le jure sur cette Rome en flammes !

Dehors, le soir venait, mais dans le jardin il faisait clair comme en plein jour car l'incendie avait gagné en force, il semblait que brûlaient non plus des quartiers isolés, mais la ville tout entière, de long en large. Le ciel était rouge à perte de vue, et une nuit rouge tombait sur le monde.

CHAPITRE XLIV

La lueur de l'incendie de la ville avait embrasé le ciel jusqu'à l'horizon. De derrière les collines émergea la pleine lune qui s'empourpra bientôt et qui, ayant pris la teinte du cuivre en fusion, sembla contempler avec étonnement l'effondrement de la cité qui régnait sur le monde. Dans les abîmes rosis du ciel, les étoiles scintillaient, également roses, mais contrairement aux nuits ordinaires, la terre était plus claire que les cieux. Rome semblable à un énorme bûcher éclairait toute la Campanie. Dans la clarté sanglante, on voyait à l'entour les collines, les villes, les temples, les monuments et les aqueducs qui descendaient de toutes les montagnes environnantes vers la ville. Des foules grouillaient sur les aqueducs, venues s'y abriter ou y contempler l'incendie.

En attendant, l'effroyable élément se propageait à de nouveaux quartiers. Il ne pouvait faire de doute que des mains criminelles incendiaient la ville car de nouveaux foyers s'allumaient en des endroits éloignés du noyau principal. Des collines sur lesquelles Rome avait été construite, les flammes, telles des vagues de la mer, déferlaient dans les vallées où se dressaient, serrées les unes contre les autres, des maisons de cinq et six étages, des baraques, des boutiques, des amphithéâtres mobiles en bois, bâtis au hasard pour divers spectacles, et enfin des entrepôts de bois, d'huile, de céréales, de noix, de pommes de pins des graines desquelles se nourrissait la population indigente, et de vêtements que, parfois, les césars distribuaient à titre gracieux au bas peuple nichant dans les ruelles étroites. Là, parmi les matériaux inflammables, abondants, l'incendie se transformait presque en explosions et se propageait avec une rapidité inouïe à des rues tout entières. Les gens qui campaient à l'extérieur de la ville ou sur les aqueducs devinaient ce qui brûlait à la couleur de la flamme. Les bouffées d'air envoyées par le feu apportaient parfois des milliers et des millions de coquilles incandescentes de noix et d'amandes, qui s'élançaient brusquement vers le ciel comme des multitudes innombrables de papillons lumineux, éclataient avec un crépitement dans l'air ou, pourchassées par le vent, retombaient sur de nouveaux quartiers, sur les aqueducs et sur les champs qui entouraient la ville. Toute idée de secours paraissait absurde, la confusion ne cessait d'augmenter car, tandis que la population de la ville fuyait par toutes les portes, des milliers de gens des environs, habitants de petites villes,

paysans et bergers à demi sauvages de la Campanie, couraient vers l'incendie, alléchés par l'espoir du butin.

L'exclamation « Rome s'écroule ! » retentissait sans cesse dans la foule. La ruine de la ville en ce temps semblait être aussi la fin de sa domination sur le monde et la rupture de tous les liens qui avaient jusqu'alors maintenu l'humanité en un tout. Le bas peuple, composé dans sa majorité d'esclaves et de nouveaux venus, ne tenait pas à la domination romaine, en revanche, tout bouleversement ne pouvait que le libérer de ses chaînes, il prenait donc, çà et là, une attitude menaçante. La violence et le pillage étaient devenus chose courante. Le spectacle même de l'anéantissement de la cité, qui accaparait l'attention de la populace, semblait contenir le déclenchement du massacre qui commencerait dès que la ville serait devenue un amas de décombres. Oubliant que Rome, à part les temples et les murs, possédait encore plusieurs dizaines de légions dans le monde, des centaines de milliers d'esclaves paraissaient n'attendre qu'un signal et un chef. On commença à évoquer le nom de Spartacus, mais il n'y avait pas de Spartacus ; on entreprit donc de se regrouper et de s'armer avec les moyens du bord. Les rumeurs les plus monstrueuses se répandirent à toutes les portes. Certains affirmaient que c'était Vulcain qui, sur ordre de Jupiter, détruisait la ville par le feu jaillissant de sous terre ; d'autres que c'était Vesta qui se vengeait pour la vestale Rubria. Convaincus de cela, les gens ne voulaient rien sauver et, assiégeant les temples, suppliaient les dieux d'avoir pitié d'eux. Mais le plus souvent, on répétait que César avait ordonné de brûler Rome pour se délivrer des odeurs venant de Suburre et pour construire une nouvelle ville qui s'appellerait Néronia. Rien que d'y penser, on enrageait et si, comme l'imaginait Vinicius, il se fut trouvé un chef qui eût voulu profiter de cette explosion de colère, l'heure de Néron eût sonné quelques années plus tôt. On disait aussi que César était devenu fou, qu'il aurait donné aux prétoriens et aux gladiateurs l'ordre d'attaquer le peuple et de procéder à un massacre général. Certains juraient leurs grands dieux que les animaux de tous les vivariums avaient été lâchés sur ordre d'Ahénobarbe. On voyait dans les rues des lions aux crinières flamboyantes et des éléphants fous d'épouvante, des aurochs écrasant dans leur course des groupes de gens. Il y avait même une part de vérité en cela car, en plusieurs endroits, les éléphants avaient, à la vue de l'incendie, démoli les vivariums, et, en liberté, fuyaient le feu dans une panique sauvage, détruisant tout sur leur passage. Selon la rumeur publique, des dizaines de milliers de personnes auraient péri dans le feu. Leur nombre était réellement considérable. Il y en avait qui, ayant perdu tous leurs biens ou des êtres qui leur étaient chers, s'étaient, de désespoir, délibérément jetés dans les flammes. D'autres avaient été

asphyxiés par la fumée. Dans le centre de la ville, entre le Capitole d'une part, et le Quirinal, le Viminal et l'Esquilin d'autre part, de même qu'entre le Palatin et la colline de Caelius aux rues à construction dense, l'incendie s'était déclaré en de si nombreux points à la fois que les gens, en fuyant dans un sens, tombaient brusquement sur un nouveau mur de flammes et trouvaient une mort effroyable dans un déluge de feu.

Dans la confusion, le désarroi et la folie qui régnaient, on ne savait plus où fuir. Les passages étaient encombrés de choses, à certains endroits, plus étroits, ils étaient carrément impraticables. Ceux qui avaient cherché à s'abriter sur les marchés et les places, là où allait se dresser plus tard l'amphithéâtre des Flaviens, près du temple de la Terre, près du portique de Livie et plus haut, à proximité des temples de Junon et de Lucine ainsi qu'entre le Clivus Vibrius et l'ancienne porte Esquiline, s'étaient trouvés entourés de toutes parts par une mer de feu et avaient péri, étouffés par la chaleur. Là où la flamme n'était pas parvenue, on avait retrouvé plus tard des centaines de corps calcinés bien que, çà et là, les malheureux eussent arraché des dalles de pierre et se fussent, pour se protéger de la chaleur, enfouis jusqu'à mi-corps dans la terre. Presque aucune famille du centre n'était entièrement sortie indemne, aussi entendait-on, le long des murs et aux portes, ainsi que sur tous les chemins, les gémissements désespérés des femmes criant les noms chéris de ceux qu'elles avaient perdus dans la cohue ou le feu.

Tandis que les uns imploraient la miséricorde des dieux, d'autres blasphémaient contre eux. On voyait des vieillards tournés vers le temple de Jupiter Libérateur, qui, les bras tendus, imploraient : « Tu es le libérateur, sauve ton autel et ta ville ! » On faisait grief de ce qui était arrivé surtout aux anciens dieux romains qui, aux yeux de la population, étaient tenus, plus que les autres, de veiller attentivement sur la ville. Ils s'étaient montrés impuissants, par conséquent, on les insultait. En revanche, quand, sur la Via Asinaria, surgit un groupe de prêtres égyptiens qui transportaient une statue d'Isis sauvée d'un temple situé dans les parages de la Porta Caelimontana, la foule se mêla au cortège, s'agrippa au char et le tira jusqu'à la Porta Appia, puis, prenant la statue, elle l'installa dans le temple de Mars, malmenant les prêtres de la divinité, qui avaient osé lui résister. En d'autres endroits, on invoquait Sérapis, Baal ou Jéhovah dont les adeptes, accourus des ruelles jouxtant Suburre et le Transtévère, emplissaient les champs qui s'étendaient au pied des murs de leur vacarme et de leurs clameurs dans lesquelles résonnaient, semblait-il, des accents de triomphe, et, tandis que certains se joignaient au chœur de ceux qui glorifiaient le « Maître de l'Univers », d'autres, indignés de ce tumulte radieux, cherchaient à les faire taire de force. Çà et là, des

hommes dans la force de l'âge, des vieillards, des femmes et des enfants chantaient des chants étranges et solennels dont on ne comprenait pas la signification et dans lesquels revenaient sans cesse les paroles : « Voici qu'arrive le juge, en ce jour de colère et de désastre. » Cette marée humaine, jour et nuit mouvante, entourait la ville en flammes, à l'instar d'une mer démontée.

Mais ni le désespoir, ni les blasphèmes, ni les chants ne servirent à rien. Le désastre semblait irrépressible, total et implacable comme le Destin. Près de l'amphithéâtre de Pompée, avaient pris feu des entrepôts de chanvre et de cordages dont on faisait une grosse consommation pour les cirques, les arènes et pour toutes sortes de machines utilisées lors des jeux, ainsi que les bâtiments attenants qui contenaient des tonneaux de goudron qui servait à enduire les cordes. Pendant plusieurs heures d'affilée, cette partie de la ville, derrière laquelle se trouvait le Champ de Mars, éclaira les lieux d'une lumière jaune si claire que les gens, plus morts que vifs, crurent un moment que, dans le chaos général, l'ordre du jour et de la nuit avait été lui aussi bouleversé et qu'ils voyaient la clarté du soleil. Mais, par la suite, une lueur sanglante unie couvrit toutes les autres teintes des flammes. De la mer de feu fusaient vers le ciel surchauffé comme d'énormes fontaines et colonnes de feu, s'éparpillant dans l'air en grappes et plumes flamboyantes que le vent happait, déchiquetait en fils dorés d'étincelles et emportait au loin au-dessus de la Campanie jusqu'aux monts Albains. La nuit devenait de plus en plus claire ; l'air lui-même semblait saturé non seulement de lumière mais aussi de feu. Le Tibre roulait des eaux flamboyantes. La malheureuse ville était devenue un enfer. L'incendie se propageait à des espaces de plus en plus vastes ; il prenait d'assaut les collines, se répandait sur les plaines, noyait les vallées, faisait rage, grondait, rugissait.

CHAPITRE XLV

Le tisserand Macrinus, chez lequel on avait transporté Vinicius, le lava, lui fournit des vêtements et le restaura, après quoi, le jeune tribun, ayant entièrement recouvré ses forces, déclara qu'il recommencerait cette nuit même de chercher Linus. Macrinus, qui était chrétien, confirma ce qu'avait dit Chilon : Linus avec l'archiprêtre Clément s'étaient bien rendus à l'Ostrianum où Pierre devait baptiser des groupes entiers d'adeptes de la nouvelle religion. Dans le quartier, les chrétiens savaient que Linus avait, deux jours avant, confié la garde de sa maison à un certain Gaius. Pour Vinicius, c'était là une preuve que ni Lygie ni Ursus n'étaient restés dans la maison et qu'ils avaient dû, eux aussi, se rendre à l'Ostrianum.

Cette pensée le soulagea grandement Linus était vieux et il lui eût été difficile de se rendre tous les jours du Transtévère à la porte Nomentane lointaine, et inversement. Il avait donc, vraisemblablement, accepté d'habiter pendant ces quelques jours chez un coreligionnaire au-delà des murs de la ville, et avait emmené avec lui Lygie et Ursus. Ils avaient ainsi évité l'incendie qui n'avait pas atteint l'autre versant de l'Esquilin. Vinicius vit en tout cela un signe de la volonté du Christ ; il sentit Sa protection sur lui et, le cœur débordant d'un amour plus grand que jamais, il Lui jura de racheter de toute sa vie ces témoignages manifestes de Sa miséricorde.

Il avait d'autant plus hâte de se rendre à l'Ostrianum. Il retrouverait Lygie, il retrouverait aussi Linus, Pierre, et il les emmènerait quelque part, loin de là, dans une de ses terres, fût-ce jusqu'en Sicile. Rome brûlait, et dans quelques jours, elle ne serait qu'un tas de cendres ; pourquoi devraient-ils rester au milieu de ce désastre et de cette population déchaînée ? Là-bas, de nombreux esclaves disciplinés seraient à leurs soins et, dans le calme champêtre, ils vivraient en toute tranquillité sous les ailes du Christ, avec la bénédiction de Pierre. Pourvu qu'il les retrouvât maintenant.

Ce n'était pas chose facile. Vinicius se souvint du mal qu'il avait eu à sortir de la Via Appia et à arriver au Transtévère, et combien il avait dû prendre de détours pour atteindre la Via Portuensis, aussi décida-t-il maintenant de contourner la ville du côté opposé. En suivant la Voie Triomphale, on pouvait, en longeant le fleuve, arriver jusqu'au pont d'Émilien, et, de là, dépassant le Pincius, le long du Champ de Mars, à côté des jardins de Pompée, de Lucullus et de Salluste, s'engager dans

la Via Nomentana. C'était le chemin le plus court, mais Macrinus et Chilon le lui déconseillèrent. Le feu n'avait pas, à vrai dire, jusqu'à présent, atteint cette partie de la ville, mais toutes les places de marché et les rues pouvaient être encombrées de gens et de choses. Chilon conseillait d'aller jusqu'à la Porta Flaminia par l'Ager Vaticanus, là de traverser le fleuve et de continuer à l'extérieur des murs, derrière les jardins d'Acilius, en direction de la Porta Salaria. Après un moment d'hésitation, Vinicius décida de suivre ce conseil.

Macrinus dut rester pour garder sa maison, mais il réussit à se procurer deux mules qui pouvaient être également utiles à Lygie dans son voyage. Il voulut aussi leur adjoindre un esclave, mais Vinicius refusa, pensant que, comme cela lui était déjà arrivé, il trouverait sur son chemin un détachement de prétoriens qui se mettrait sous ses ordres.

Au bout d'un moment, il partit avec Chilon par le Pagus Janiculensis en direction de la Voie Triomphale. Aux endroits découverts, çà et là, des gens campaient mais ils réussirent à se faufiler parmi eux plus aisément, car la plupart des habitants fuyaient vers la mer par la Voie Portuaire. Après la Porte Septime, ils chevauchèrent entre le fleuve et les splendides jardins de Domitia dont les puissants cyprès rougeoyaient dans la lueur de l'incendie comme au soleil couchant. La route devenait de moins en moins encombrée, parfois seulement, il leur fallait lutter contre le courant des paysans affluant en sens inverse. Vinicius talonnait autant qu'il le pouvait sa mule. Chilon le suivait de près, soliloquant pendant tout le trajet :

— L'incendie est resté derrière nous et nous chauffe maintenant dans le dos. Jamais encore il n'a fait aussi clair la nuit sur cette route. Ô Zeus ! Si tu n'envoies pas une averse sur cet incendie, c'est que, de toute évidence, tu n'aimes pas Rome. Aucune puissance humaine n'éteindra ce feu. Une ville que servaient la Grèce et le monde entier ! Maintenant, le premier Grec venu pourra faire griller ses fèves dans ses cendres ! Qui eût pu s'attendre à cela ?... Il n'y aura plus de Rome ni de seigneurs romains... Celui à qui l'envie viendra de se promener en sifflant sur les décombres lorsqu'ils auront refroidi le fera en toute sécurité, ô dieux ! siffler sur une telle ville qui a étendu sa domination sur le monde entier ! Quel Grec, ou même quel barbare, se serait attendu à cela ?... Et pourtant, on peut siffler car un tas de cendres, qu'il provienne d'un feu de bois allumé par des bergers ou d'une cité brûlée, n'est jamais qu'un tas de cendres que le vent, tôt ou tard, dispersera.

Tout en se parlant ainsi, il se retournait de temps à autre dans la direction de l'incendie et regardait les vagues de feu, avec une expression de méchanceté et en même temps de joie sur son visage. Au bout d'un moment, il continua :

— Elle périclît ! Elle périclît ! Il n'y aura plus de Rome sur terre. Où le monde enverra-t-il désormais son blé, son huile et son argent ? Qui donc extorquera au monde de l'or et lui fera verser des larmes ? Le marbre ne brûle pas, mais il s'effrite dans le feu. Le Capitole tombera en ruine et le Palatin aussi, ô Zeus ! Rome était le pasteur tandis que les autres peuples étaient les brebis. Lorsque le pasteur avait faim, il égorgait une des brebis, en mangeait la viande, et à toi, père des dieux, il t'en portait en offrande la peau. Qui donc, ô Maître des Nuages, égorgera-t-il dorénavant les brebis, et aux mains de qui remettras-tu le fouet du pasteur ? Car Rome, père, se consume aussi bien que si tu l'avais toi-même, foudroyée.

— Dépêche-toi ! le pressa Vinicius. Que fais-tu donc ?

— Je pleure sur Rome, seigneur, répondit Chilon. Une ville qui fut sous la protection de Jupiter !...

Ils continuèrent leur chemin en silence, tendant l'oreille au grondement de l'incendie et au bruissement d'ailes des oiseaux. Des volées de pigeons, dont une multitude nichait près des villas et dans les petites villes de Campanie, de même que d'oiseaux de toute espèce, des bords de mer et des montagnes environnantes, prenant sans doute la lueur de l'incendie pour la lumière du soleil, se dirigeaient à l'aveuglette vers le feu.

Vinicius rompit le premier le silence :

— Où étais-tu donc lorsque l'incendie a éclaté ?

— Je me rendais, seigneur, chez mon ami Euricius qui tenait une petite boutique près du Grand Cirque, et je méditais justement sur l'enseignement du Christ, quand on se mit à crier : « Le feu ! » Les gens accouraient près du cirque, et pour y chercher un secours et par curiosité mais lorsque les flammes envahirent tout le cirque et commencèrent à se propager dans d'autres endroits, il me fallut penser à me sauver moi-même.

— As-tu vu des hommes jeter des torches dans les maisons ?

— Que n'ai-je pas vu, petit-fils d'Énée ! J'ai vu des gens se frayer un passage à coups de sabre ; j'ai vu des bagarres et des intestins humains piétinés sur le pavé. Ah, seigneur ! si tu avais vu cela, tu aurais pensé que les barbares avaient conquis la ville et s'y livraient à un carnage. Les gens tout autour criaient que c'était la fin du monde. Certains avaient complètement perdu la tête et, renonçant à fuir, attendaient hébétés d'être pris par les flammes. D'autres étaient devenus fous, certains hurlaient de désespoir, mais j'en ai vu aussi qui hurlaient de joie car, seigneur, il y a dans le monde beaucoup de mauvaises gens qui ne savent pas apprécier les bienfaits de votre clémentine domination et les justes lois en vertu desquelles vous prenez à tous tout ce qu'ils possèdent et vous vous l'appropriez. Les gens ne savent pas se plier à la volonté des dieux !

Vinicius était trop absorbé par ses propres pensées pour remarquer l'ironie qui perçait dans les paroles de Chilon. Un frisson d'épouvante lui parcourut le corps à la seule pensée que Lygie eût pu se trouver au milieu de ce chaos, dans ces effroyables rues où l'on piétinait les intestins humains. Et, bien qu'il eût au moins dix fois déjà questionné Chilon sur tout ce que celui-ci avait pu voir, il lui demanda encore une fois :

— Les as-tu vus de tes propres yeux à l'Ostrianum ?

— Je les ai vus, fils de Vénus, j'ai vu la vierge, le bon Lygien, le saint Linus et l'Apôtre Pierre.

— Avant l'incendie ?

— Avant l'incendie, Mithra !

Mais le doute s'insinua dans l'âme de Vinicius qui se demanda si Chilon ne mentait pas. Aussi, ayant arrêté sa mule, il regarda d'un air menaçant le vieux Grec et lui demanda :

— Que faisais-tu là-bas ?

Chilon se troubla. À vrai dire, comme à beaucoup de gens, il lui semblait, à lui aussi, qu'approchait avec la destruction de Rome, la fin de la domination romaine, mais en attendant, il se trouvait face à face avec Vinicius et il se rappelait que ce dernier lui avait interdit sous une effroyable menace d'épier les chrétiens, et surtout Linus et Lygie.

— Seigneur ! assura-t-il, pourquoi ne veux-tu pas croire que je les aime ? Mais oui ! J'ai été à l'Ostrianum parce que je suis à demi chrétien. Pyrrhon m'a appris à attacher plus de prix à la vertu qu'à la philosophie, ce qui fait que je me sens de plus en plus attiré par les gens vertueux. Et avec cela, seigneur, je suis pauvre, et lorsque toi, Jupiter, tu séjournais à Antium, moi, je mourais souvent de faim, penché sur mes livres ; alors je m'asseyais au pied du mur de l'Ostrianum, car quoique pauvres eux-mêmes, les chrétiens font davantage l'aumône que tous les autres habitants de Rome pris ensemble.

Cette raison parut suffisante à Vinicius, aussi demanda-t-il avec moins de sévérité :

— Et tu ne sais pas où Linus s'est logé pour ce temps-là ?

— Tu m'as déjà une fois puni, seigneur, puni cruellement pour ma curiosité, répondit le Grec.

Vinicius se tut et ils continuèrent leur chemin.

— Seigneur, reprit enfin Chilon, sans moi, tu ne retrouverais pas la jeune fille, mais si nous la retrouvons, n'oublieras-tu pas le sage misérable ?

— Tu recevras une maison avec un vignoble près d'Ameriola, lui promit Vinicius.

— Je te remercie, Hercule ! Avec un vignoble ?... Je te remercie ! Oh, oui ! avec un vignoble !

Ils dépassaient maintenant les collines du Vatican qui rougeoyaient à la lueur de l'incendie, mais après la Naumachie, ils tournèrent à droite et, par le Champ du Vatican, ils se rapprochèrent du fleuve qu'ils allaient traverser pour atteindre la Porta Flaminia, quand soudain Chilon arrêta sa mule et dit :

— Seigneur ! Une bonne idée me vient à l'esprit.

— Parle ! répondit Vinicius.

— Entre la colline du Janicule et le Vatican, derrière les jardins d'Agrippine, il y a des souterrains d'où l'on extrayait la pierre et le sable pour la construction du cirque de Néron. Écoute-moi bien, seigneur ! Ces derniers temps, les juifs qui sont, comme tu sais, très nombreux au Transtévère, se sont mis à persécuter cruellement les chrétiens. Tu te souviens que déjà, sous le divin Claude, il y eut de tels troubles que l'empereur fut obligé de les chasser de Rome. Aujourd'hui qu'ils sont revenus et que, grâce à la protection de l'Augusta, ils se sentent en sécurité, ils vilipendent les chrétiens avec d'autant plus d'arrogance. Je le sais ! Je l'ai vu ! Aucun édit n'a été publié contre les chrétiens, mais les juifs les accusent devant le préfet de la ville d'assassiner les enfants, de vénérer un âne et de propager une doctrine non reconnue par le sénat, alors qu'eux-mêmes, les juifs, battent les chrétiens et attaquent leurs maisons de prière avec un tel acharnement que ces derniers doivent se cacher devant eux.

— Que veux-tu dire par là ? demanda Vinicius.

— Eh bien ceci, seigneur, que les synagogues existent au vu et au su de tous dans tout le Transtévère, mais les chrétiens, pour éviter les persécutions, doivent prier en cachette et se réunir dans des hangars désaffectés, derrière la ville ou dans les *arenaria*. Ceux qui habitent le Transtévère ont choisi justement cette carrière exploitée au moment de la construction du cirque et de diverses maisons le long du Tibre. Maintenant que la ville brûle, il ne fait aucun doute que les adeptes du Christ prient. Nous en trouverons une multitude dans le souterrain, c'est pourquoi je te conseille, seigneur, d'y entrer, car c'est sur notre chemin.

— Tu as pourtant dit que Linus s'était rendu à l'Ostrianum ! s'écria Vinicius impatienté.

— Et toi, tu m'as promis une maison avec un vignoble près d'Ameriola, répliqua Chilon, je veux chercher la jeune fille partout où j'ai l'espoir de la trouver. Lorsque l'incendie a éclaté, ils ont pu revenir au Transtévère... Ils ont pu contourner la ville comme nous le faisons en ce moment. Linus a une maison, peut-être a-t-il voulu être plus près d'elle pour voir si l'incendie se propageait à ce quartier. S'ils sont revenus, alors je te jure, seigneur, sur Perséphone, que nous les trouverons en pleine prière dans le souterrain et, dans le pire des cas, on nous donnera de leurs nouvelles.

— Tu as raison, alors conduis-y-moi ! acquiesça le jeune tribun.

Chilon tourna sans hésiter à gauche, en direction de la colline. Son flanc leur cacha pour un moment l'incendie, ce qui fait que bien que les hauteurs environnantes fussent éclairées, ils avancèrent dans l'ombre. Après avoir dépassé le cirque, ils tournèrent encore à gauche et s'engagèrent dans une sorte de ravin complètement obscur. Vinicius aperçut néanmoins dans cette obscurité des lanternes clignotantes.

— Ce sont eux, dit Chilon. Il y en aura plus que jamais car les autres maisons de prière ont brûlé, ou bien sont pleines de fumée, comme tout le Transtévère.

— Oui ! j'entends des chants, dit Vinicius.

Et en effet, de l'obscur ouverture leur parvenaient des voix humaines tandis que les lanternes y disparaissaient les unes après les autres. Des ravins latéraux surgissaient de nouvelles silhouettes de sorte que, au bout d'un moment, Vinicius et Chilon se trouvèrent au milieu d'un grand nombre de gens.

Chilon mit pied à terre et, ayant fait signe à un jeune garçon qui marchait à côté d'eux, il lui dit :

— Je suis un prêtre du Christ, un évêque. Garde un moment nos mules et tu auras ma bénédiction, et tes péchés te seront remis.

Puis, sans attendre de réponse, il lui remit les rênes, et se joignit lui-même avec Vinicius à un groupe de gens qui venait.

Ils entrèrent dans le souterrain et avancèrent à la lumière pâlotte de lanternes dans un corridor étroit avant d'arriver dans une vaste cavité où visiblement on avait extrait de la pierre, car les parois gardaient encore des traces fraîches d'abattage.

Il y faisait plus clair que dans le corridor car, à part des veilleuses et des lanternes, brûlaient des torches. Vinicius vit à leur lumière une foule agenouillée, les bras tendus vers le ciel. Il n'aperçut ni Lygie, ni l'Apôtre Pierre, ni Linus parmi les visages graves et émus qui l'entouraient de tous côtés. Sur certains visages se peignaient l'attente, l'angoisse, l'espoir. La lumière se reflétait dans les blancs des yeux levés, la sueur ruisselait des fronts d'une pâleur crayeuse ; certains chantaient, d'autres répétaient fébrilement le nom de Jésus, d'autres encore, battaient leur coulepe. On voyait que tous attendaient que quelque chose d'extraordinaire se produisît d'un moment à l'autre.

Tout d'un coup, les chants cessèrent et l'on vit paraître dans une niche formée par l'extraction d'un énorme bloc de pierre, un homme que Vinicius connaissait bien, Crispus, le visage hagard, blême, fanatique et sévère. Les yeux se tournèrent vers lui comme dans l'attente de paroles de réconfort et d'espoir. Lui, ayant fait le signe de croix au-dessus de l'assemblée, se mit à parler précipitamment, d'une voix proche du cri :

— Repentez-vous de vos péchés car l'heure est venue. Voici que

sur cette ville du crime et de la débauche, voici que sur cette nouvelle Babylone, le Seigneur a jeté la flamme de la destruction. L'heure du jugement, de la colère et de la calamité a sonné... Le Seigneur a annoncé qu'il viendrait et bientôt, vous Le verrez. Mais Il ne viendra plus en tant qu'Agneau qui donne Son sang pour le rachat de vos péchés, mais en tant que juge implacable qui, dans Sa justice, jettera dans l'abîme les pécheurs et les infidèles... Malheur au monde et malheur aux pécheurs car il n'y aura plus de miséricorde pour eux... Je Te vois, Christ ! les étoiles tombent en pluie sur la terre, le soleil s'assombrit, la terre ouvre ses abîmes et les morts se lèvent tandis que Toi, Tu viens au son des trompettes et parmi des légions d'anges, dans la foudre et le tonnerre. Je Te vois et je T'entends, ô Christ !

Sur ces paroles, il se tut et, levant son visage, il parut fixer quelque chose de lointain et d'effroyable. Soudain, on entendit dans le souterrain un grondement assourdi, suivi bientôt d'un deuxième, puis d'un dixième. Dans la ville en feu, des rues entières de maisons brûlées s'effondraient avec fracas. Pour la plupart des chrétiens, c'était là le signe visible que l'heure fatidique approchait, car la croyance en la venue proche du Christ et en la fin du monde était de toute façon déjà répandue parmi eux, et l'incendie de la ville l'avait, maintenant, encore renforcée. La crainte de Dieu étreignit l'assemblée. De nombreuses voix s'élevèrent : « Le jour du jugement !... Le voici qui approche ! » Certains se cachaient le visage dans leurs mains, convaincus que la terre allait bientôt se mettre à trembler sur ses fondements et que des bêtes infernales allaient sortir de ses entrailles pour se jeter sur les pécheurs. D'autres appelaient : « Christ, aie pitié de nous ! Sauveur, sois miséricordieux !... », d'autres encore confessaient à haute voix leurs péchés ou bien se jetaient dans les bras les uns des autres afin de sentir au moment effroyable un cœur proche tout près de soi.

Il y en avait aussi dont les visages souriants reflétaient un bonheur céleste, sans une ombre de terreur. En plusieurs endroits, des gens en extase se mirent à crier des paroles inintelligibles dans des langues incompréhensibles. Quelqu'un dans un coin obscur de la cavité s'écria : « Que celui qui dort se réveille ! » Au-dessus de tous s'élevait le cri de Crispus :

— Veillez ! Veillez !

Par moments se faisait un silence comme si tous attendaient retenant leur souffle, ce qui allait arriver. On entendait alors le fracas lointain des quartiers qui s'écroulaient, puis les gémissements, les prières, les supplications reprenaient : « Seigneur, aie pitié de nous ! » Puis de nouveau, Crispus se mettait à clamer :

— Renoncez aux biens de ce monde car bientôt la terre s'ouvrira sous vos pieds ! Renoncez aux amours terrestres car le Seigneur fera

périr ceux qui ont aimé leurs femmes et leurs enfants plus que Lui. Malheur à celui qui a aimé la créature plus que le Créateur ! Malheur aux puissants ! Malheur à ceux qui ont vécu dans le luxe ! Malheur aux débauchés ! Malheur au mari, à la femme et à l'enfant !...

Soudain, une détonation plus forte que les précédentes, secoua la caverne. Tous tombèrent à terre, les bras en croix afin de se protéger dans cette position des mauvais esprits. Un silence se fit, on entendait seulement des halètements, des murmures remplis d'effroi : « Jésus, Jésus, Jésus ! » et, de-ci de-là, des pleurs d'enfants. Mais tout à coup, au-dessus de la masse sombre des gens, s'éleva une voix calme :

— La paix soit avec vous !

C'était la voix de l'Apôtre Pierre, qui venait d'entrer dans la caverne. Au son de cette voix, la peur se dissipa aussitôt comme la peur d'un troupeau lorsque paraît le berger. On se releva de terre, ceux qui étaient proches de l'Apôtre se jetèrent à ses pieds comme s'ils recherchaient une protection auprès de lui qui étendit ses mains au-dessus d'eux et leur dit :

— Pourquoi ne chassez-vous pas la frayeur de vos cœurs ? Qui de vous devinera ce qui peut lui arriver avant que l'heure n'en soit venue ? Le Seigneur a châtié Babylone par le feu, mais sur vous que le baptême a purifiés et dont le sang de l'Agneau a racheté les péchés, s'étendra Sa miséricorde, et vous mourrez avec Son nom sur vos lèvres. La paix soit avec vous !

Après les paroles menaçantes et impitoyables de Crispin, celles de Pierre firent sur l'assistance l'effet d'un baume. La crainte de Dieu fit place dans les cœurs à l'amour de Dieu. Les gens retrouvaient un Christ tel qu'ils L'avaient aimé dans les récits des apôtres, un Christ qui était non pas un juge inexorable, mais un Agneau doux et patient dont la miséricorde était cent fois plus grande que la colère des hommes. Tous se sentirent soulagés et réconfortés avec le cœur plein de reconnaissance pour l'Apôtre. Des voix fusèrent de divers côtés : « Nous sommes tes brebis, pais-nous ! » Ceux qui étaient plus près de l'Apôtre, disaient : « Ne nous abandonne pas en ce jour de malheur ! » et s'agenouillaient à ses pieds, et Vinicius, le voyant, saisit un pan du manteau de Pierre et, baissant la tête, il lui dit :

— Seigneur, sauve-moi ! Je l'ai cherchée dans la fumée de l'incendie et dans la cohue et je n'ai pu la retrouver nulle part mais je crois que tu peux me la rendre.

Pierre posa sa main sur la tête de Vinicius et lui dit :

— Aie foi et viens avec moi.

CHAPITRE XLVI

La ville brûlait toujours. Le Grand Cirque gisait en ruine, puis, dans les quartiers qui avaient été les premiers la proie des flammes, des ruelles et des rues tout entières n'étaient que décombres. À chaque fois que s'écroulaient des maisons, des colonnes de feu fusaient vers le ciel. Le vent avait tourné et soufflait maintenant avec une violence extrême du côté de la mer et projetait sur le Caelius, l'Esquilin et le Vinimal, des vagues de feu, de tisons et de braises. Pourtant, on pensait déjà à un secours. Sur ordre de Tigellin qui était accouru d'Antium le troisième jour de l'incendie, on commença à démolir les maisons sur l'Esquilin afin que le feu, arrivé à des endroits vides, s'éteignît de lui-même. C'était cependant une mesure vaine, prise pour sauver ce qui restait de la ville vu qu'il était inutile de penser à sauver ce qui brûlait déjà. Il fallait de plus prévenir les conséquences ultérieures du désastre. Avec Rome sombraient d'immenses richesses, tous les biens de ses habitants, ce qui fait que des centaines de milliers de misérables campaient autour des murs de la ville. Dès le deuxième jour de l'incendie, ces gens commencèrent à souffrir de la faim ; les immenses réserves de nourriture stockées dans la ville avaient été, elles aussi, dévorées par les flammes et, dans le désarroi général et l'insouciance de l'administration, nul n'avait jusqu'alors pensé à faire venir de nouvelles provisions de nourriture. À l'arrivée de Tigellin, des ordres furent envoyés à ce sujet à Ostie. En attendant » la population prenait une attitude menaçante.

La maison près de l'Aqua Appia, où logeait provisoirement Tigellin, était assaillie par des nuées de femmes qui criaient depuis le matin jusque tard dans la nuit : « Nous voulons du pain et un toit ! » C'est en vain que les prétoriens, venus d'un grand camp situé entre la Via Salaria et la Via Nomentana, s'efforçaient de rétablir un tant soit peu d'ordre. Ça et là, on leur opposait ouvertement une résistance armée ; ailleurs, des groupes désarmés, montrant la ville en flammes, vociféraient : « Assassinez-nous devant ce feu ! » On maudissait César, les augustans, les prétoriens, et l'effervescence montait d'heure en heure, ce qui fait que, regardant, la nuit, les milliers de feux de camp allumés tout autour de la ville, Tigellin se disait que c'étaient des feux de campements ennemis. Il avait donné l'ordre de faire venir de la farine et le plus grand nombre possible de pains, qui furent

réquisitionnés non seulement à Ostie mais aussi dans toutes les villes et tous les villages des environs, mais lorsque les premiers convois arrivèrent, la nuit, à l'Emporium, le peuple en força la porte principale et s'empara en un clin d'œil des stocks, provoquant un effroyable désordre. À la lueur de l'incendie, on se battait pour des miches de pain dont une grande quantité fut piétinée. La farine déversée des sacs éventrés couvrit comme d'une couche de neige l'espace entre les greniers et l'arc de Drusus et de Germanicus. Le tumulte ne prit fin que lorsque les soldats eurent investi tous les bâtiments et eurent commencé à repousser les foules à coups de flèches et de projectiles.

Jamais, depuis l'époque de l'invasion des Gaulois sous le commandement de Brennus, Rome n'avait connu pareil désastre. On comparait aussi avec désespoir ces deux incendies. Autrefois, le Capitole avait du moins été épargné. En ce moment, il était, lui aussi, entouré d'une effroyable couronne de feu. Les marbres, à vrai dire, ne brûlaient pas, mais la nuit, lorsque le vent, écartait pour un moment, les flammes, on voyait les rangées de colonnes du temple supérieur de Jupiter, incandescentes d'un éclat rose, semblables à des charbons ardents. Enfin, du temps de Brennus, Rome avait une population disciplinée, homogène, attachée à la ville et à ses autels tandis que maintenant, campaient le long des murs de la cité en flammes des foules cosmopolites, parlant diverses langues, composées en grande partie d'esclaves et d'affranchis, insubordonnés, agités et prêts, sous la pression de la misère, à se rebeller contre le pouvoir et la ville.

Les proportions prises par l'incendie, en remplissant les cœurs d'épouvante, paralysaient dans une certaine mesure les foules. Au désastre provoqué par le feu pouvaient succéder un autre désastre : celui de la faim et des maladies car, pour comble de malheur, étaient venues les torrides chaleurs de juillet. L'air, surchauffé par le feu et le soleil, était irrespirable. La nuit, loin d'apporter un répit, devenait un enfer. Le jour, un sinistre et effroyable spectacle s'offrait à la vue. Au centre, il y avait l'immense ville sur les collines, transformée en volcan grondant ; tout autour en revanche, jusqu'aux monts Albains, un campement s'étirant à l'infini, composé de baraques, tentes, huttes, charrettes, brouettes, litières, échoppes, foyers, voilés par la fumée et la poussière, que les rayons roux du soleil traversant l'incendie éclairaient, pleins de vacarme, de cris, de menaces, de haine et de peur, monstrueux fourmillement d'hommes, de femmes et d'enfants. Parmi les Quirites se trouvaient des Grecs, des peuples nordiques chevelus, aux yeux clairs, des Africains et des Asiatiques ; parmi les citoyens, des esclaves, des affranchis, des gladiateurs, des marchands, des artisans, des paysans et des soldats, véritable marée humaine baignant une lie de feu.

Diverses rumeurs agitaient cette marée comme le vent agite les

vraies vagues. Certaines étaient bonnes, d'autres, mauvaises. On racontait que d'énormes quantités de blés et de vêtements étaient acheminées vers l'Emporium et devaient être distribuées gratuitement. On disait aussi que, sur ordre de César, les provinces d'Asie et d'Afrique allaient être pillées de toutes leurs richesses et le trésor recueilli de cette façon allait être réparti entre les habitants de Rome, afin que chacun puisse se construire sa propre maison. Mais on colportait aussi des bruits selon lesquels les eaux des aqueducs auraient été empoisonnées, Néron aurait voulu détruire la ville et exterminer ses habitants jusqu'au dernier afin de se transporter en Grèce ou en Égypte et, de là, régner sur le monde. Chacune de ces rumeurs se propageait avec la rapidité de l'éclair et chacune trouvait créance dans la populace, suscitant l'espoir ou la colère, la peur ou la rage. Une sorte de fièvre s'empara enfin de tous. La croyance des chrétiens selon lesquels la fin du monde par le feu était proche, prenait de jour en jour plus d'ampleur également parmi les adorateurs des dieux. On tombait dans un état d'hébétément ou de démence. Parmi les nuages éclairés par l'incendie, on voyait des dieux qui observaient l'anéantissement de la terre et l'on tendait les bras vers eux implorant leur pitié ou les maudissant.

Pour le moment, les soldats avec l'aide d'un certain nombre d'habitants, continuaient de démolir les maisons sur l'Esquilin, le Caelius et aussi au Transtévère qui, grâce à cela, fut en partie épargné. Mais, dans la ville même, brûlaient des trésors incalculables, accumulés pendant des siècles de victoires, des œuvres d'art inestimables, de somptueux temples et les souvenirs les plus précieux du passé et de la gloire de Rome. On prévoyait que, de toute la ville, seuls quelques quartiers situés aux confins réchapperaient du désastre, et que des centaines de milliers de gens seraient sans toit. Certains faisaient courir le bruit que les soldats démolissaient les maisons non pas pour stopper le feu mais pour que plus rien ne restât de la ville. Dans chacune de ses lettres, Tigellin suppliait César de venir et d'apaiser par sa présence le peuple désespéré. Mais César ne se mit en route que lorsqu'il apprit que les flammes s'étaient propagées au *domus transitoria*, et alors il se hâta pour ne pas manquer le moment où l'incendie atteindrait son zénith.

CHAPITRE XLVII

Le feu avait atteint la Via Nomentana et de là, poussé par le vent qui avait changé de direction, il dévia vers la Via Lata et vers le Tibre, il contourna le Capitole, se déversa sur le Forum Boarium, et dévorant tout ce qu'il avait omis dans sa première lancée, il se rapprocha de nouveau du Palatin. Tigellin, ayant regroupé toutes les forces prétoriennes, dépêchait à César, qui s'était mis en route, courrier sur courrier et lui annonçait qu'il ne perdrait rien de la splendeur du spectacle étant donné que l'incendie prenait de l'ampleur. Mais Néron voulait arriver la nuit afin de mieux s'imprégner de l'image de la ville devenue la proie des flammes. Il s'arrêta dans ce but dans les environs d'Aqua Albana et, ayant fait venir sous sa tente le tragédien Aliturus, il composait avec l'aide de ce dernier son attitude, l'expression de son visage, de son regard, apprenait les gestes appropriés, débattant avec acharnement avec lui s'il devait, en prononçant les paroles : « ô cité sacrée, qui paraissait plus impérissable qu'Ida », lever les deux mains vers le ciel, ou bien, tenant dans l'une son phorminx, la laisser retomber le long du corps et ne lever que l'autre. Et cette question lui semblait à ce moment plus importante que toutes les autres. Il se mit enfin en route au crépuscule non sans avoir encore demandé à Pétrone son avis, s'il ne fallait pas, dans le vers consacré au désastre, insérer quelques splendides blasphèmes contre les dieux, et si de tels blasphèmes, du point de vue de l'art, ne devaient pas sortir d'eux-mêmes de la bouche d'un homme qui, dans une situation semblable, perdait sa patrie.

Vers minuit, il se trouva à proximité des murs avec sa nombreuse suite composée de légions de courtisans, de sénateurs, de chevaliers, d'affranchis, d'esclaves, de femmes et d'enfants. Seize mille prétoriens, alignés en formations de combat le long de la route, veillaient à la tranquillité et à la sécurité de son entrée, tenant en même temps à bonne distance le peuple en effervescence. Ce peuple hurlait des malédictions, vociférait et sifflait à la vue du cortège sans toutefois oser l'attaquer. Çà et là cependant, se firent entendre des applaudissements de la racaille qui, ne possédant rien, n'avait rien perdu dans l'incendie et escomptait une distribution plus généreuse que d'ordinaire de blé, d'huile, de vêtements et d'argent. Enfin une fanfare, exécutée sur l'ordre de Tigellin par des trompettes et des cors,

couvrit les clameurs et les sifflements, de même que les applaudissements. Arrivé à la porte d'Ostie, Néron s'arrêta un moment et déclama : « Souverain sans logis d'un peuple de sans-logis, où poserai-je pour la nuit ma malheureuse tête ? » Puis, ayant dépassé le Clivus Delphini, il monta, par un escalier aménagé pour lui, sur l'aqueduc Appien, suivi des augustans et d'un chœur de chanteurs portant des cithares, des luths et d'autres instruments de musique.

Tous retinrent leur souffle dans l'attente de paroles grandiloquentes que l'on avait intérêt à ne pas oublier pour sa propre sécurité. Mais lui se tenait là, solennel, muet, vêtu d'un manteau de pourpre et la tête ceinte d'une couronne de lauriers d'or, fixant du regard la puissance furieuse des flammes. Lorsque Terpnos lui tendit un luth d'or, il leva les yeux vers le ciel que l'incendie embrasait, comme s'il attendait d'être inspiré.

Le peuple montrait de la main César, plongé dans une clarté sanglante. Au loin sifflaient des serpents de flammes et flambaient des monuments séculaires, des plus sacrés : le temple d'Hercule qu'avait édifié Évandré, et le temple de Jupiter Stator, et le temple de Luna, construit encore par Servius Tullius, et la maison de Numa Pompilius, et le sanctuaire de Vesta avec les pénates du peuple romain ; parfois, dans les crinières de flammes, on entrevoyait le Capitole, le feu dévorait le passé et l'âme de Rome, tandis que lui, César, se dressait, un luth dans la main, avec un visage de tragédien et pensant non pas à sa patrie qui sombrait mais à la pose qu'il devait prendre et aux paroles pathétiques avec lesquelles il exprimerait le mieux la grandeur du désastre, aux paroles qui lui vaudraient la plus grande admiration et les applaudissements les plus chaleureux.

Il haïssait cette ville, il haïssait ses habitants, il n'aimait que ses chants et ses vers, aussi se réjouissait-il intimement de pouvoir contempler enfin une tragédie semblable à celle qu'il décrivait. Le versificateur se sentait heureux, le déclamateur se sentait inspiré, le chercheur d'émotions se délectait de l'effroyable spectacle et pensait avec délice que même la destruction de Troie n'était rien en comparaison avec la destruction de cette immense cité. Que pouvait-il encore désirer ? Rome, Rome la souveraine du monde brûle, et lui se tient sur les arches d'un aqueduc, un luth d'or dans la main, visible, empourpré, admiré, splendide et poétique. Là-bas, en bas, dans la pénombre, le peuple grogne et s'agite. Eh bien qu'il grogne ! Les siècles passeront, des milliers d'années se seront écoulées, et l'on se souviendra du poète qui, par une telle nuit, chantait la destruction et l'incendie de Troie, et on le glorifiera. Qu'était Homère auprès de lui ? Qu'est Apollon lui-même avec son phorminx foré ?

À cet instant, il leva la main et, frappant les cordes de son instrument, il déclama les paroles de Priam :

— ô nid de mes pères, ô cher berceau !...

En plein air, dans le grondement de l'incendie et le brouhaha lointain des foules, sa voix semblait étrangement grêle, tremblante et faible, tandis que l'accompagnement musical faisait penser à un bourdonnement de mouche. Mais les sénateurs, les fonctionnaires et les augustans, réunis sur l'aqueduc, avaient baissé la tête et écoutaient émerveillés et muets. Il chanta longtemps, se faisant de plus en plus plaintif. Lorsqu'il s'interrompait pour reprendre haleine, le chœur répétait les derniers vers, après quoi, d'un geste que lui avait appris Aliturus, Néron rejetait de son épaule la *syрма* tragique, frappait les cordes de son instrument et continuait de chanter. Ayant enfin terminé le chant préalablement composé, il se mit à improviser, recherchant de grandes comparaisons dans le spectacle qui s'étalait devant lui. L'anéantissement de la ville de ses ancêtres ne l'avait pas, à vrai dire, ému, mais le pathos de ses propres paroles l'enivra et l'empoigna à tel point qu'il laissa choir son luth qui tinta à ses pieds, et, s'enveloppant de sa *syрма*, il demeura comme pétrifié, semblable à l'une de ces statues de Niobides qui ornaient la cour du Palatin.

Après un bref moment de silence, éclata une tempête d'applaudissements. Mais au loin, un rugissement des foules lui répondit. Plus personne, là-bas, ne doutait maintenant que c'était César qui avait donné l'ordre d'incendier la ville pour s'offrir un spectacle et chanter en le contemplant. Ayant entendu cette clameur de centaines de milliers de gens, Néron se tourna vers les augustans avec le sourire triste, plein de résignation d'un homme traité injustement et dit :

— Voilà comment les Quirites savent nous apprécier, moi et la poésie.

— Les canailles ! observa Vatinius. Seigneur, ordonne aux prétoriens de les attaquer.

Néron s'adressa à Tigellin :

— Puis-je compter sur la fidélité des soldats ?

— Oui, divin ! répondit le préfet.

Mais Pétrone haussa les épaules.

— Sur leur fidélité, mais pas sur leur nombre, dit-il. En attendant, reste là où tu es, car tu y es en sécurité, mais il faut calmer ce peuple.

Sénèque et le consul Licinius étaient du même avis. Pendant ce temps, là-bas, l'effervescence montait. Le peuple s'armait de pierres, de piquets de tentes, de planches de charrettes et de brouettes et de ferraille de toute sorte. Au bout d'un certain temps, plusieurs chefs de cohortes vinrent annoncer que les prétoriens avaient, sous la poussée de la foule, le plus grand mal à rester en ligne de combat et, n'ayant pas reçu l'ordre d'attaquer, ne savaient que faire.

— Dieux ! s'exclama Néron, quelle nuit ! D'un côté l'incendie, de

l'autre, la mer démontée du peuple.

Et il se mit à chercher d'autres expressions pour définir le plus merveilleusement possible le danger de l'heure, mais voyant autour de lui des visages pâles et des regards inquiets, il prit peur à son tour.

— Donnez-moi un manteau sombre avec capuchon ! ordonna-t-il. Devrait-on vraiment en venir à une bataille ?

— Seigneur, lui répondit Tigellin d'une voix mal assurée, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, mais le danger est grand... Parle à la foule, seigneur, et fais-lui des promesses.

— César, parler à la populace ? Que quelqu'un d'autre le fasse en mon nom ! Qui se charge de le faire ?

— Moi ! déclara calmement Pétrone.

— Va, mon ami ! Tu es celui qui m'est le plus fidèle à chaque fois que j'ai besoin de quelqu'un... Va et ne lésine pas sur les promesses.

Pétrone se tourna vers le cortège avec un visage où se lisaient la nonchalance et la raillerie.

— Les sénateurs ici présents, annonça-t-il, et, à part eux, Pison, Nerva et Sénécion, iront avec moi.

Puis il descendit lentement de l'aqueduc, ceux qu'il avait appelés à l'accompagner le suivirent non sans avoir hésité, mais son calme finit par leur donner un certain courage. Arrivé au pied des arcades, Pétrone se fit donner un cheval blanc et, l'ayant monté, il se dirigea à la tête de ses compagnons, entre les longs rangs de prétoriens, vers la noire foule hurlante, ne portant aucune arme, avec, dans la main, la fine canne en ivoire qu'il portait habituellement pour s'y appuyer en marchant.

Arrivé tout près de la foule, il y poussa son cheval. Tout autour, à la lueur de l'incendie, on voyait des mains levées et armées de toutes sortes d'armes, des regards furibonds, des visages ruisselants de sueur, des bouches écumantes qui vociféraient. Une vague humaine rageuse l'entoura, lui et son cortège.

Derrière cette vague, on voyait une mer de têtes, agitée, effervescente, effroyable.

Les clameurs s'intensifièrent encore et devinrent un rugissement inhumain ; des bâtons, des fourches et même des sabres s'agitèrent au-dessus de la tête de Pétrone, des mains féroces étaient tendues vers les rênes de son cheval et vers lui, mais lui s'enfonçait de plus en plus profondément dans la foule, froid, indifférent, méprisant. De temps en temps, il frappait de sa canne les têtes des plus hardis, comme s'il voulait se frayer un passage dans une cohue ordinaire, et cette assurance, cette placidité surprenaient tout de même la populace déchaînée. On le reconnut enfin et de nombreuses voix se firent entendre :

— Pétrone ! *Arbiter elegantiarum* ! Pétrone !...

— Pétrone ! clama-t-on de toutes parts.

Plus ce nom était répété et plus les visages s'apaisaient, le tapage devenait moins furieux car ce patricien raffiné, quoiqu'il n'eût jamais cherché à se concilier la faveur du peuple, en était néanmoins le favori. Il passait pour un homme de cœur et généreux, et sa popularité avait grandi surtout depuis l'affaire de Pédanius Secundus dans laquelle il avait plaidé en faveur de la commutation de la cruelle sentence de mort prononcée contre tous les esclaves du préfet. Les foules d'esclaves surtout lui portaient depuis ce temps un amour indéfectible, comme celui que les gens opprimés et malheureux éprouvent habituellement pour ceux qui leur témoignent ne fût-ce qu'un peu de compassion. À part cela, à l'heure actuelle, à ce sentiment se mêlait de la curiosité de ce qu'allait leur dire le messager de César car nul ne doutait que César l'avait envoyé expressément.

Ayant enlevé sa toge blanche à bordure écarlate, Pétrone la leva en l'air et se mit à la faire tourner au-dessus de sa tête en signe qu'il allait parler.

— Silence ! Silence ! cria-t-on de tous les côtés.

Au bout d'un moment, le silence se fit en effet. Pétrone se redressa sur son cheval et se mit à parler d'une voix calme et retentissante :

— Citoyens ! Que ceux qui m'entendent répètent mes paroles à ceux qui se trouvent plus loin, que tous se comportent comme des êtres humains et non pas comme des bêtes dans les arènes.

— Nous t'écoutons ! Nous t'écoutons !...

— Alors écoutez-moi. La ville sera reconstruite. Les jardins de Lucullus, de Mécène, de César et d'Agrippine vous seront ouverts. Dès demain, commencera une distribution de blé, de vin et d'huile en quantités telles que chacun puisse se remplir le ventre jusqu'à la gorge. Puis César vous offrira des jeux comme le monde n'en a encore jamais vus et au cours desquels vous allez festoyer et obtenir des dons. Vous serez, après l'incendie, plus riches qu'avant.

Un bruit sourd lui répondit, se dispersant du milieu dans tous les sens comme se dispersent les ondes d'une eau dans laquelle une pierre a été jetée : ceux qui étaient le plus près de l'orateur transmettaient ses paroles à ceux qui étaient plus loin. Puis on entendit çà et là des exclamations coléreuses ou approbatrices qui se muèrent enfin en un énorme tumulte général :

— *Panem et circenses* !...

Pétrone s'enveloppa de sa tunique et écouta immobile pendant un moment, semblable dans son blanc vêtement à une statue de marbre. Le vacarme grossissait, couvrait le bruit de l'incendie, montait de tous côtés et de profondeurs toujours plus grandes, mais le messager devait sans doute dire encore quelque chose car il attendait.

Enfin, levant de nouveau la main pour imposer le silence, il

proclama :

— Je vous promets *panem et circenses*, mais maintenant acclamez César qui vous nourrit, vous habille, après quoi, va te coucher, racaille, car le jour va bientôt poindre.

Cela dit, il fit faire volte-face à son cheval et, tapant légèrement de sa canne les têtes et les visages de ceux qui se trouvaient sur son chemin, il s'en alla lentement vers les rangs des prétoriens.

Peu après, il était au pied de l'aqueduc. En haut, il vit que c'était presque la panique. On n'y avait pas compris la clameur : « *Panem et circenses* » et l'on pensait que c'était une nouvelle explosion de rage. On n'attendait même pas que Pétrone puisse s'en tirer, aussi, l'ayant aperçu, Néron accourut-il jusqu'à l'escalier et, le visage pâle d'émotion, se mit-il à le questionner :

— Et alors ? Que se passe-t-il là-bas ? Est-ce déjà la bataille ?

Pétrone aspira de l'air, souffla profondément et répondit :

— Par Pollux ! Ils suent et puent ! Que quelqu'un me donne de *l'epilima*, sinon je vais m'évanouir.

Puis, se tournant vers César :

— Je leur ai promis du blé, de l'huile, l'accès aux jardins et des jeux. Ils t'idolâtrèrent de nouveau et t'acclament de leurs lèvres gercées. Dieux ! que cette plèbe sent mauvais !

— Mes prétoriens étaient prêts, s'écria Tigellin, et si tu ne les avais pas apaisés, les braillards auraient été réduits au silence éternel. C'est dommage, César, que tu ne m'aies pas permis d'user de la force.

Pétrone le regarda, haussa les épaules et dit :

— Ce n'est pas encore perdu. Peut-être devras-tu y avoir recours demain.

— Non, non ! opina César. J'ordonnerai de leur ouvrir les jardins et de distribuer du blé. Je te remercie, Pétrone ! Je donnerai des jeux, et ce chant que je vous ai chanté aujourd'hui, je l'interpréterai en public.

Cela dit, il posa sa main sur l'épaule de Pétrone, se tut un moment, puis reprenant son souffle, il demanda :

— Dis-moi franchement : comment m'as-tu trouvé lorsque je chantais ?

— Tu étais digne du spectacle comme le spectacle était digne de toi, répliqua Pétrone.

Puis il se tourna vers l'incendie.

— Regardons encore, dit-il, et faisons nos adieux à la Rome ancienne.

CHAPITRE XLVIII

Les paroles de l'Apôtre avaient redonné confiance aux chrétiens. La fin du monde leur semblait toujours proche mais ils commencèrent à croire que l'effroyable jugement ne surviendrait pas dans l'immédiat et qu'ils verraient peut-être auparavant la fin du règne de Néron, qu'ils considéraient être le règne de l'Antéchrist, et le châtiment de Dieu pour ses crimes qui appelaient la vengeance. Réconfortés, donc, ils commencèrent, après avoir fini leurs prières, à sortir du souterrain et à regagner leurs abris provisoires, et même le Transtévère, car la nouvelle leur était parvenue que le feu, mis en une quinzaine d'endroits, avait tourné avec le vent, se propageant de nouveau en direction du fleuve et, ayant dévoré ça et là tout ce qu'il avait pu dévorer, avait cessé de s'étendre.

L'Apôtre, en compagnie de Vinicius et suivi de Chilon, avait lui aussi quitté le souterrain. Le jeune tribun n'osait interrompre sa prière, il marchait donc en silence, le suppliant seulement du regard d'avoir pitié de lui et tremblant d'inquiétude. De nombreuses personnes venaient baiser les mains et le bord du vêtement de l'Apôtre, les mères tendaient leurs enfants vers lui, d'autres s'agenouillaient dans l'obscur et long passage et, levant en l'air leurs lanternes, imploraient sa bénédiction, d'autres encore, marchant sur les côtés, chantaient, ce qui fait qu'aucun moment n'était propice aux questions ou aux réponses. Il en était de même dans le ravin. Ce n'est que lorsqu'ils se furent trouvés dans un endroit plus paisible d'où l'on voyait déjà la ville en flammes que l'Apôtre la signa trois fois, puis il se tourna vers Vinicius et lui dit :

— Ne crains rien. Tout près de là se trouve la demeure du carrier où nous trouverons Lygie et son fidèle serviteur ainsi que Linus. Le Christ, qui te l'a destinée, l'a gardée pour toi.

Vinicius chancela et de la main s'appuya sur un rocher. Le chemin parcouru depuis Antium, les événements qui s'étaient déroulés au pied des murs de la ville, la recherche de Lygie dans les fumées brûlantes, l'insomnie et l'effroyable inquiétude qu'il éprouvait pour elle, l'avaient exténué. La nouvelle que celle qu'il chérissait le plus au monde, était tout près et qu'il allait dans un moment la revoir le faisait défaillir. Il fut pris d'une telle faiblesse qu'il glissa aux pieds de l'Apôtre et, enlaçant ses genoux, il resta ainsi sans pouvoir dire un mot.

Se défendant de ces remerciements et de cette marque de

vénération, l'Apôtre lui dit :

— Ce n'est pas moi, surtout pas moi, qu'il faut remercier, mais le Christ !

— Quelle excellente divinité ! s'exclama derrière eux Chilon. Mais je ne sais ce que je dois faire avec les mules qui attendent non loin d'ici.

— Lève-toi et viens avec moi, dit Pierre en prenant le jeune homme par la main.

Vinicius se releva. À la lueur de l'incendie, on voyait des larmes ruisseler sur son visage pâle d'émotion. Ses lèvres tremblaient comme s'il priait.

— Allons-y, dit-il.

Mais Chilon répéta :

— Seigneur, que dois-je faire avec les mules qui attendent ?

Vinicius ne savait lui-même que répondre mais ayant entendu Pierre dire que la mesure du carrier était tout près, il dit :

— Ramène les mules à Macrinus.

— Pardonne-moi, seigneur, de te rappeler la maison d'Ameriola. Face à cet horrible incendie, il est facile d'oublier une telle vétille.

— Tu l'obtiendras.

— ô petit-fils de Numa Pompilius, j'en étais toujours sûr mais maintenant que le magnanime Apôtre a lui aussi entendu la promesse, je ne te rappelle même pas que tu m'as promis aussi une vigne. *Pax vobiscum*. Je te retrouverai, seigneur. *Pax vobiscum*.

— Et avec toi.

Puis, l'Apôtre et Vinicius tournèrent à droite, vers les collines. Chemin faisant, Vinicius dit :

— Seigneur ! Lave-moi de l'eau du baptême afin que je puisse me considérer comme un véritable adepte du Christ car je L'aime de toutes les forces de mon âme. Baptise-moi vite car je suis prêt déjà en mon cœur. Et ce qu'il me commandera, je le ferai, mais toi, tu me diras ce que je pourrais faire en plus.

— Aime les hommes comme des frères, répondit l'Apôtre, car ce n'est qu'en aimant que tu peux Le servir.

— Oui ! Je le comprends déjà et je le sens. Enfant, je croyais aux dieux romains mais je ne les aimais pas, Lui seul, je L'aime au point de donner ma vie pour Lui avec joie.

Et il se mit à regarder le ciel, en répétant avec exaltation :

— Car Il est l'unique ! Lui seul est bon et miséricordieux ! Quand bien même la ville brûlerait, et avec elle, le monde entier, je Le glorifierai Lui seul et je croirai en Lui !

— Et Lui te bénira et bénira ta maison, conclut l'Apôtre.

Entre-temps, ils avaient tourné dans un autre ravin au bout duquel on voyait une lumière pâlotte. Pierre la montra du doigt et dit :

— Voici le gîte du carrier qui nous a offert l'hospitalité lorsque, de retour de l'Ostrianum avec Linus malade, nous n'avons pu atteindre le Transtévère.

Au bout d'un moment, ils arrivèrent. Le gîte était plutôt une caverne creusée dans une brèche de la montagne, et fermée de l'extérieur par un mur fait d'argile et de roseaux agglutinés. La porte en était fermée, mais, par l'ouverture qui servait de fenêtre, on pouvait voir l'intérieur éclairé par le foyer.

Une énorme silhouette sombre se leva pour aller au-devant des nouveaux venus et demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Des serviteurs du Christ, répondit Pierre. La paix soit avec toi, Ursus.

Celui-ci s'inclina jusqu'aux pieds de l'Apôtre, puis, ayant reconnu Vinicius, il saisit sa main au poignet et la porta à ses lèvres.

— Toi aussi, seigneur ? dit-il. Béni soit le nom de l'Agneau pour la joie que tu procureras à Callina.

Cela dit, il les fit entrer. Linus malade, le visage amaigri et le front d'un jaune d'ivoire, était couché sur une botte de paille. Assise à côté du foyer, Lygie tenait dans sa main un cordon sur lequel étaient enfilés de petits poissons qui, visiblement, allaient être servis au repas du soir.

Occupée à retirer les poissons du cordon et convaincue que c'était Ursus qui était entré, elle ne leva pas du tout les yeux. Vinicius s'approcha et, prononçant son nom, tendit ses bras vers elle. Elle se leva brusquement, un éclair d'étonnement et de joie passa sur son visage, et sans un mot, comme un enfant qui, après des jours de cataclysme et d'angoisse, retrouve son père ou sa mère, elle se jeta dans les bras du jeune homme.

Il l'enlaça et la serra sur sa poitrine, le faisant, lui aussi, avec autant d'ardeur que si elle eut été sauvée par miracle. Puis, dénouant ses bras, de ses deux mains, il lui prit les tempes, baisa son front, ses yeux, puis de nouveau, il l'enlaça, répétant son nom, il se baissa jusqu'à ses genoux, prit ses mains, tout en adoration et vénération. Sa joie était infinie comme son amour et son bonheur.

Il se mit enfin à lui raconter comment il était accouru d'Antium, comment il l'avait cherchée devant les murs de la ville, et dans la fumée, dans la maison de Linus, combien il s'était fait de souci et combien il avait été angoissé, combien il avait souffert avant que l'Apôtre ne lui eût indiqué le lieu où elle s'était réfugiée.

— Mais maintenant que je t'ai retrouvée, assurait-il, je ne te laisserai pas ici face à ce feu et à ces foules affolées. Les gens s'entre-tuent, les esclaves se rebellent et pillent Dieu seul sait quels malheurs peuvent encore s'abattre sur Rome. Mais moi, je te sauverai et vous

sauverai tous. Ô ma chérie !... Voulez-vous venir avec moi à Antium ? Nous nous y embarquerons pour la Sicile. Mes terres sont les vôtres, mes maisons sont les vôtres. Écoute-moi ! En Sicile, tu retrouveras les Aulus, je te rendrai à Pomponia et je te prendrai ensuite de ses mains. Tu n'as plus peur de moi, n'est-ce pas, *carissima* ? Le baptême ne m'a pas encore purifié mais demande à Pierre si, il y a un moment en venant ici, je ne lui ai pas dit que je voulais être un véritable adepte du Christ et si je ne l'ai pas prié de me baptiser, ne serait-ce que dans le logis du carrier. Aie confiance en moi et vous tous, ayez confiance en moi.

Lygie écoutait ces paroles le visage rayonnant. Eux tous qui étaient là, auparavant persécutés par les juifs, et maintenant affectés par l'incendie et le désordre provoqué par le sinistre, vivaient réellement dans une constante incertitude et angoisse. Ce départ pour une région paisible comme l'était la Sicile mettrait un terme à leurs tourments et ouvrirait en même temps une nouvelle période de bonheur dans leur vie. Si Vinicius avait voulu ne prendre qu'elle seule, Lygie aurait probablement résisté à la tentation pour ne pas abandonner l'Apôtre Pierre et Linus, mais Vinicius avait bien dit : « Venez avec moi ! Mes terres sont les vôtres, mes maisons sont les vôtres ! »

Aussi, se penchant sur sa main pour la baiser en signe d'obéissance, lui dit-elle :

— Ton foyer sera le mien.

Après quoi, confuse d'avoir prononcé les paroles que, selon la coutume romaine, seules les fiancées disaient au moment du mariage, elle rougit et resta dans la lumière de l'âtre, tête baissée, incertaine qu'on ne les prit pas en mauvaise part.

Mais, dans le regard de Vinicius, on ne lisait qu'une adoration infinie. Le jeune tribun se tourna ensuite vers Pierre et dit :

— Rome brûle sur l'ordre de César. Déjà à Antium, il se plaignait de n'avoir jamais vu de grand incendie. Mais s'il n'a pas hésité à commettre un tel crime, alors pensez à ce qui peut arriver encore. Qui sait si, faisant venir l'armée, il ne donnera pas l'ordre de massacrer les habitants. Qui sait quelles proscriptions suivront, qui sait si au désastre de l'incendie ne succédera pas le désastre d'une guerre civile, de meurtres et d'une famine ? Par conséquent, protégez-vous et protégez Lygie. Là-bas, vous attendrez tranquillement que cesse l'orage, et lorsqu'il aura cessé, vous reviendrez semer votre grain.

Dehors, du côté de l'Ager Vaticanus, comme pour confirmer les craintes de Vinicius, s'élevèrent de lointaines clameurs, pleines de fureur et d'effroi. À cet instant entra le carrier, propriétaire du logis, qui, ayant précipitamment fermé la porte, s'écria :

— On s'entre-tue près du cirque de Néron. Les esclaves et les gladiateurs ont attaqué les citoyens.

— Vous entendez ? dit Vinicius.

— Cela passe la mesure, observa l'Apôtre, et les désastres seront immenses comme la mer.

Puis il se tourna vers Vinicius et, montrant Lygie, il lui dit :

— Prends cette fillette que Dieu t'a destinée et sauve-la, et que Linus qui est malade et Ursus partent avec vous.

Mais Vinicius qui aimait l'Apôtre de toute la force de son âme impétueuse, s'écria :

— Je te jure, maître, que je ne te laisserai pas ici pour que tu y périsses.

— Et le Seigneur te bénira pour ta bonne volonté, répondit l'Apôtre, mais ne sais-tu pas que, par trois fois, le Christ m'a répété au bord du lac : « Pais mes brebis ! »

Vinicius se tut.

— Or, si toi, à qui nul n'a confié ma garde, tu dis que tu ne me laisseras pas ici pour que j'y périsse, comment veux-tu que moi j'abandonne mon troupeau au jour de malheur ? Quand il y eut une tempête sur le lac et que nous étions terrifiés, Lui ne nous a pas abandonnés, comment pourrais-je moi, le serviteur, ne pas suivre l'exemple de mon Maître ?

Linus leva alors son visage amaigri et demanda :

— Et pourquoi, vicaire du Seigneur, ne devrais-je pas, moi, suivre ton exemple ?

Vinicius passa sa main sur sa tête comme s'il luttait avec lui-même, comme si des pensées contradictoires l'agitaient, puis il prit les mains de Lygie et déclara d'une voix dans laquelle vibrait l'énergie du soldat romain :

— Écoutez-moi, Pierre, Linus et toi, Lygie ! J'ai dit ce que me commandait de dire ma raison humaine, mais vous, vous en avez une autre pour laquelle ce qui importe, ce n'est pas votre propre sécurité mais les commandements du Sauveur. Oui ! Je ne le comprenais pas et j'ai suivi une mauvaise voie car mes yeux n'étaient pas encore dessillés et que mon ancienne nature se réveille parfois en moi. Mais comme j'aime le Christ et que je veux être son serviteur, et quoique, dans ce cas, il s'agisse pour moi de quelque chose de plus important que ma propre tête, je m'agenouille devant vous et je vous jure que, moi aussi, j'observerai le commandement d'amour et n'abandonnerai pas mes frères au jour de malheur.

Cela dit, il s'agenouilla et soudain l'exaltation l'envahit. Il leva les yeux et les bras au ciel et s'exclama :

— Ô Christ ! Tai-je déjà compris ? Suis-je digne de Toi ?

Ses mains tremblaient, des larmes brillaient dans ses yeux, un frisson de foi et d'amour parcourut son corps. L'Apôtre Pierre prit une amphore d'argile remplie d'eau et, s'approchant de lui, il dit

solennellement :

— Je te baptise au nom du Père, du Fils et de l'Esprit, amen !

À ces paroles, l'exaltation religieuse s'empara de tous. Il leur sembla que la pièce s'emplissait d'une lumière surnaturelle, qu'ils entendaient une musique céleste, que le rocher où se trouvait la caverne s'ouvrait au-dessus de leurs têtes, que des essaims d'anges descendaient du ciel et que, tout là-haut, se profilaient une croix et des mains transpercées qui les bénissaient

À l'extérieur retentissaient la clameur des gens qui se battaient entre eux et le grondement des flammes qui dévoraient la ville.

CHAPITRE XLIX

Les gens transportèrent leurs campements dans les somptueux jardins de César, qui avaient été jadis ceux de Domitia et d'Agrippine, sur le Champ de Mars, dans les jardins de Pompée, de Salluste et de Mécène. Ils occupèrent les portiques, les bâtiments affectés au jeu de paume, les ravissantes maisons estivales et les hangars construits pour les animaux. Les paons, les flamants, les cygnes et les autruches, les gazelles et les antilopes d'Afrique, les cerfs et les biches qui faisaient l'ornement des jardins, furent dévorés par la populace. Des chargements de nourriture commencèrent enfin à être acheminés d'Ostie en telles quantités que l'on pouvait, en marchant sur les radeaux et autres bateaux divers, aller d'une rive du Tibre à l'autre, comme sur un pont. Le blé était vendu au vil prix de trois sesterces, et distribué aux plus pauvres gratuitement. On faisait venir d'immenses provisions de vin, d'huile et de marrons ; des montagnes, on apportait tous les jours des troupeaux de bœufs et de moutons. Les miséreux qui, avant l'incendie, se cachaient dans les ruelles de Suburre, et d'ordinaire, mouraient de faim, vivaient maintenant mieux qu'auparavant. La menace d'une famine avait ainsi été écartée mais, en revanche, il fut plus difficile de prévenir le brigandage, les pillages et les abus. La vie nomade assurait aux voleurs une impunité d'autant plus grande qu'ils se proclamaient des admirateurs de César et ne se faisaient pas prier pour l'applaudir partout où il se montrait. Et comme, au surplus, par la force des choses, les offices étaient fermés et que les forces armées en place étaient insuffisantes pour pouvoir prévenir le désordre, dans la ville habitée par la lie du peuple du monde entier de l'époque, il se passait des choses qui dépassaient l'imagination. Toutes les nuits, il y avait des bagarres, des meurtres, des enlèvements de femmes et de jeunes garçons. À la Porta Mugionis où stationnaient des troupeaux amenés de Campanie, on en venait à des mêlées dans lesquelles des centaines de personnes trouvaient la mort. Tous les matins, les rives du Tibre étaient jonchées de corps de noyés que nul n'enterrait et qui, en se décomposant rapidement par suite de la chaleur encore accrue par l'incendie, infectaient l'air. Des maladies se déclaraient dans les campements et les plus craintifs prévoyaient une grande épidémie.

Et la ville continuait de brûler. Le sixième jour de l'incendie, ayant atteint l'espace vide de l'Esquilin où l'on avait sciemment démoli

nombre de maisons, le feu commença à faiblir. Mais les tas de charbon incandescent brillaient encore si fortement que l'on ne voulait croire que l'incendie tirait déjà à sa fin. La septième nuit effectivement, l'incendie éclata avec une nouvelle force dans les bâtiments de Tigellin, mais il fut de courte durée, n'ayant de quoi s'alimenter. Des maisons calcinées s'écroulaient encore çà et là, projetant dans l'air des serpents de flammes et des colonnes d'étincelles. Mais peu à peu, les décombres, incandescents en profondeur, commencèrent à noircir à la surface. Après le coucher du soleil, le ciel avait cessé de briller d'une lueur sanglante, la nuit seulement, sur le vaste désert noir, sautillaient des languettes bleues de feu, qui s'échappaient des monceaux de charbon.

Sur les quatorze quartiers de Rome, il n'en restait qu'à peine quatre, le Transtévère y compris. Le reste avait été dévoré par les flammes. Lorsque les tas de charbons furent enfin entièrement consumés, on voyait depuis le Tibre jusqu'à l'Esquilin, un immense espace gris, triste, mort, hérissé de rangées de cheminées semblables à des colonnes funéraires de cimetière. Parmi ces colonnes, erraient, le jour, des groupes moroses de gens à la recherche soit d'objets chers soit d'ossements d'êtres qu'ils chérissaient. Les nuits, les chiens hurlaient sur les cendres et les décombres de leurs anciennes maisons.

Toute la générosité et l'aide que César prodigua au peuple, ne firent pas cesser les malédictions et l'agitation. Seule la multitude des truands, des voleurs et des sans-logis qui purent manger à leur faim, boire et piller, fut satisfaite ; les gens qui avaient perdu leurs proches et leurs biens, ne se laissèrent séduire ni par l'ouverture des jardins, ni par la distribution de blé, ni par la promesse de jeux et de dons. Le malheur avait été trop grand et trop inouï. D'autres qui gardaient encore au cœur une étincelle d'amour pour leur ville-patrie, étaient saisis de désespoir à la nouvelle que l'antique nom de « Roma » devait disparaître de la surface de la terre et que César avait l'intention d'édifier sur les cendres une nouvelle ville qui s'appellerait Neropolis. Une vague de malveillance montait de jour en jour, et malgré les flagorneries des augustans, les mensonges de Tigellin, Néron, sensible comme aucun autre des césars qui l'avaient précédé à la bienveillance des foules, songeait avec angoisse que, dans la lutte sournoise et sans merci qu'il menait avec les patriciens et le sénat, il pouvait manquer de soutien. Les augustans eux-mêmes étaient non moins inquiets car chaque matin pouvait apporter leur perte. Tigellin envisageait de faire venir plusieurs légions d'Asie Mineure ; Vatinius qui riait même lorsqu'on le souffletait, avait perdu sa bonne humeur ; Vitellius avait perdu l'appétit.

D'autres se consultaient pour trouver un moyen de détourner le danger, car nul n'ignorait qu'au cas où une explosion balaierait César,

aucun augustan, à l'exception peut-être de Pétrone, n'en sortirait sauf. On attribuait les folies de César à leurs influences, tous ses crimes avaient été commis, affirmait-on, à leurs instigations. La haine qu'on leur portait était presque aussi féroce que celle qu'on avait pour Néron.

Ils se mirent donc à chercher fébrilement quelqu'un sur qui ils pourraient rejeter la responsabilité de l'incendie de la ville. Mais pour pouvoir décliner toute responsabilité de leur part, il fallait aussi laver César de tout soupçon, autrement personne ne croirait qu'ils n'avaient pas été les auteurs du désastre. Tigellin consulta à ce sujet Domitius Afer, et même Sénèque qu'il détestait pourtant. Poppée qui comprenait également que la chute de Néron serait pour elle aussi sa condamnation, demandait l'avis de ses confidents et des prêtres hébreux ; on supposait généralement qu'elle professait depuis quelques années la religion de Jéhovah. De son côté, Néron inventait des moyens, souvent effroyables, mais plus souvent encore bouffons, et, tantôt, il succombait à la peur, tantôt, il s'amusait comme un enfant mais, la plupart du temps, il se lamentait.

Un jour, dans la maison de Tiberius, épargnée par l'incendie, on délibéra longuement et infructueusement. Pétrone était d'avis qu'il fallait laisser de côté les soucis et partir en Grèce, puis en Égypte et en Asie Mineure. Le voyage avait été projeté depuis longtemps, pourquoi fallait-il donc le différer alors qu'à Rome, c'était la tristesse et l'insécurité ?

L'idée enthousiasma César mais Sénèque, après avoir réfléchi un moment, opina :

— Il est facile de partir, mais il serait ensuite plus difficile de revenir.

— Par Hercule ! rétorqua Pétrone. On peut toujours revenir à la tête de légions asiatiques.

— C'est ce que je vais faire ! s'exclama Néron.

Mais Tigellin se mit à faire des objections. Il ne trouvait rien à suggérer lui-même, et si l'idée de Pétrone lui était venue à l'esprit, il l'aurait sans nul doute proclamée salutare mais il ne pouvait permettre que Pétrone passât une seconde fois pour le seul homme capable d'être le sauveur de tout et de tous dans les moments difficiles.

— Écoute-moi, divin ! dit-il, le conseil est néfaste ! Avant même que tu n'arrives à Ostie, une guerre civile aura commencé ; qui sait si quelque descendant collatéral, encore en vie, du divin Auguste, ne se proclamera pas César, et alors, que ferons-nous si les légions se mettent de son côté ?

— Eh bien, ceci, répliqua Néron, que nous aurons auparavant pris la précaution de supprimer les descendants d'Auguste. Ils ne sont plus

nombreux, il est donc facile de s'en débarrasser.

— On peut toujours le faire, mais ne s'agit-il que d'eux ? Pas plus tard qu'hier, mes hommes ont entendu dire dans la foule que César devrait être un homme tel que Thraséas.

Néron se mordilla les lèvres. Au bout d'un moment pourtant, il leva les yeux au ciel et dit :

— Les insatiables et ingrats ! Ils ont assez de blé et assez de charbon sur lesquels ils peuvent cuire leurs galettes, que leur faut-il de plus ?

À ces mots, Tigellin répliqua :

— De la vengeance.

Un silence se fit. Soudain, César se leva, et, levant la main, il se mit à déclamer :

Les cœurs demandent vengeance, et la vengeance des victimes.

Cela dit, oubliant tout, il s'écria, le visage rayonnant :

— Qu'on m'apporte des tablettes et un style pour que je note ce vers. Jamais Lucain n'en a composé de semblables. Avez-vous remarqué que je l'ai trouvé en un clin d'œil ?

— ô incomparable ! s'extasièrent quelques-uns.

Néron inscrivit le vers et répéta :

— Oui ! La vengeance demande des victimes.

Puis il promena son regard sur l'assistance.

— Et si l'on faisait courir le bruit que c'est Vatinius qui a incendié la ville, et si on le sacrifiait à la colère du peuple ?

— ô divin ! Qui suis-je ? s'écria Vatinius.

— C'est vrai ! Il nous faut quelqu'un de plus grand que toi... Vitellius ?...

Vitellius pâlit, mais se mit à rire.

— Ma graisse, plaisanta-t-il, pourrait sans doute rallumer l'incendie.

Mais Néron avait autre chose en tête, il cherchait, en effet, en son for intérieur, une victime vraiment susceptible d'assouvir la colère du peuple, et il la trouva.

— Tigellin ! dit-il au bout d'un moment, c'est toi qui as brûlé Rome !

Tous les témoins de la scène frémirent. Ils comprirent que César ne plaisantait pas cette fois, et que l'heure était lourde de conséquences.

Le visage de Tigellin se rétrécit comme la gueule d'un chien prêt à mordre.

— J'ai brûlé Rome sur ton ordre, dit-il.

Ils se regardèrent fixement comme deux démons. Un silence se fit tel qu'on pouvait entendre le bourdonnement des mouches dans l'atrium.

— Tigellin ! dit Néron, m'aimes-tu ?

— Tu le sais, seigneur.

— Sacrifie-toi pour moi !

— Divin César ! repartit Tigellin, pourquoi me tends-tu une douce boisson que je n'ai pas le droit de porter à mes lèvres ? Le peuple grogne et se révolte, veux-tu que les prétoriens se soulèvent à leur tour ?

Les cœurs des personnes présentes se glacèrent d'angoisse. Tigellin était préfet des prétoriens et ses paroles avaient tout simplement la signification d'une menace. Néron lui-même le comprit et il blêmit

À ce moment entra Épaphrodite, un affranchi de César, qui annonça que la divine Augusta souhaitait voir Tigellin, étant donné qu'elle avait chez elle des gens que le préfet devait entendre.

Tigellin s'inclina devant César et sortit, le visage calme et plein de mépris. Et voici que, lorsqu'on avait voulu le frapper, il avait montré les dents ; il avait fait comprendre qu'il était, et, connaissant la lâcheté de Néron, il était sûr que ce maître du monde n'oserait jamais lever la main sur lui.

Néron quant à lui, garda pendant un moment le silence, mais voyant que son entourage attendait qu'il réagisse, il dit :

— J'ai réchauffé un serpent sur mon sein.

Pétrone haussa les épaules comme s'il voulait dire qu'il n'était pas difficile de tordre le cou à un tel serpent.

— Qu'en dis-tu ? Parle, conseille-moi ! s'écria Néron qui avait vu son geste. Je me fie uniquement à toi car tu as beaucoup plus de raison qu'eux tous, et que tu m'aimes.

Pétrone était déjà sur le point de dire : « Nomme-moi préfet de la garde prétorienne et je livrerai Tigellin au peuple et j'apaiserais le jour même la ville. » Mais sa paresse innée prit le dessus et il avala sa langue. Être préfet, c'était en fait porter sur les épaules la personne de César et des milliers d'affaires publiques. À quoi bon toute cette peine ? Ne valait-il pas mieux passer son temps à lire des vers dans une bibliothèque enchanteresse, à contempler des vases et des statues ou encore en tenant dans ses bras le corps divin d'Eunice, passer les doigts dans sa chevelure dorée et baiser ses lèvres de corail ?

Il finit par dire :

— Je te conseille de partir en Achaïe.

— Eh bien ! rétorqua Néron, j'attendais quelque chose de plus de toi. Le sénat me déteste. Si je pars, qui me garantira que les sénateurs ne se soulèveront pas contre moi et ne proclameront pas un autre César ? Le peuple m'était autrefois fidèle, mais aujourd'hui, il les suivra... Par Hadès ! Si ce sénat et ce peuple avaient une seule tête !...

— Permets-moi de te dire, ô divin, que si l'on veut conserver Rome, il faut conserver ne fût-ce que quelques Romains, remarqua Pétrone avec un sourire.

Néron se mit à se lamenter :

— Que m'importent Rome et les Romains ? En Achaïe, on m'écouterait. Ici, la trahison m'entoure de tous côtés. Tous m'abandonnent ! Et vous aussi, vous êtes prêts à me trahir ! Je le sais, je sais !... Vous ne pensez même pas à ce que les siècles à venir diront de vous lorsque vous aurez abandonné un artiste comme moi.

À ces mots, il se frappa le front et s'écria :

— Mais c'est vrai !... avec tous ces soucis, j'oublie qui je suis.

Cela dit, il se tourna vers Pétrone avec un visage déjà rasséréné.

— Pétrone, dit-il, le peuple grogne, mais si je prenais mon luth et allais avec sur le Champ de Mars, si je lui chantais ce chant que je vous ai interprété au moment de l'incendie, ne crois-tu pas que je le charmerais comme jadis Orphée charma les bêtes sauvages ?

À quoi Tullius Sénécion, auquel il tardait de retrouver ses jolies esclaves amenées d'Antium et qui s'impatientait depuis longtemps, observa :

— Sans aucun doute, César, s'ils te permettent de commencer.

— Partons pour l'Hellade ! décida de mauvaise grâce Néron.

À ce moment, entra Poppée suivie de Tigellin. Tous les yeux se tournèrent instinctivement vers ce dernier. Jamais, en effet, aucun triomphateur n'était entré au Capitole avant autant de fierté que lui lorsqu'il comparut devant César.

Puis il se mit à parler lentement et distinctement, d'une voix qui semblait grincer comme le fer :

— Écoute-moi, César, car je puis te dire cela : j'ai trouvé ! Le peuple a besoin de vengeance et d'une victime, non pas d'une seule mais de centaines et de milliers de victimes. As-tu entendu, seigneur, parler de Chrestos, celui qui fut crucifié par Ponce Pilate ? Et sais-tu qui sont les chrétiens ? Ne t'ai-je pas parlé de leurs crimes et de leurs rites infâmes, de leurs prophéties annonçant la fin du monde par le feu ? Le peuple les déteste et les suspecte. Personne ne les a vus dans les temples parce qu'ils considèrent que nos dieux sont de mauvais génies ; on ne les voit pas non plus au Stade car ils méprisent les courses. Jamais les mains d'aucun chrétien ne t'ont honoré d'un applaudissement. Jamais aucun d'eux n'a reconnu que tu étais un dieu. Ils sont des ennemis du genre humain, des ennemis de la ville et les tiens. Le peuple grogne contre toi, et pourtant, ce n'est pas toi, César, qui a ordonné de brûler Rome et ce n'est pas moi qui l'ai incendiée... Le peuple crie vengeance, qu'il se venge ! Le peuple veut du sang et des jeux, qu'on lui en donne ! Le peuple te soupçonne, que ses soupçons se tournent ailleurs !

Néron écouta tout d'abord avec étonnement. Mais, à mesure que Tigellin parlait, son visage de cabotin changeait et prenait tour à tour une expression de colère, de chagrin, de compassion, d'indignation.

Brusquement, il se leva et, rejetant sa toge qui glissa à ses pieds, il leva les deux bras en l'air et resta un moment ainsi, silencieux.

Enfin, d'une voix de tragédien, il s'écria :

— ô Zeus, Apollon, Héra, Athéna, Perséphone et vous, tous les dieux immortels ! pourquoi n'êtes-vous pas venus à notre secours ? Qu'avait-elle fait cette malheureuse ville à ces barbares pour qu'ils l'incendient d'une façon aussi inhumaine ?

— Ce sont des ennemis du genre humain et les tiens, observa Poppée.

Les autres se mirent à clamer :

— Que justice soit faite ! Châtie les incendiaires ! Les dieux eux-mêmes crient vengeance.

Néron s'assit, baissa la tête et garda de nouveau le silence comme si la vilenie qu'il venait d'apprendre l'avait assommé. Mais au bout d'un moment, il agita ses bras et dit :

— Quels châtiments et quels supplices appelle un tel crime ?... Mais les dieux m'inspireront et avec l'aide des puissances du Tartare, je donnerai à mon cher peuple un tel spectacle que, durant des siècles, il se souviendra de moi avec reconnaissance.

Une ombre passa soudainement sur le front de Pétrone. Il songea au danger qu'allaient encourir Lygie, Vinicius qu'il aimait, et tous ces gens dont il rejetait la religion mais de l'innocence desquels il était convaincu. Il songea aussi qu'allait commencer une de ces orgies sanglantes pour la vue desquelles ses yeux d'esthète avaient de la répulsion. Mais il se disait surtout : « Il me faut sauver Vinicius qui deviendra fou si Lygie périt » et cette considération prévalut contre toutes les autres car Pétrone comprenait très bien qu'il jouait son va-tout, comme jamais encore dans sa vie.

Il se mit donc à parler avec désinvolture et nonchalance comme il avait l'habitude de le faire quand il critiquait ou raillait les idées guère esthétiques de César et des augustans :

— Ainsi, vous avez trouvé des victimes ! Très bien ! Vous pouvez les envoyer dans les arènes ou les vêtir de « tuniques douloureuses ». Très bien aussi ! Mais écoutez-moi bien. Vous avez le pouvoir, vous avez les prétoriens, vous avez la force, soyez donc francs au moins lorsque personne ne vous entend. Trompez le peuple, mais ne vous trompez pas vous-mêmes. Livrez les chrétiens au peuple, condamnez-les aux supplices que vous voudrez mais ayez le courage de vous dire que ce ne sont pas eux qui ont brûlé Rome !... Fi donc ! Vous m'appelez l'arbitre de l'élégance, je vous déclare donc que je ne supporte pas les comédies minables. Fi donc ! Ah ! Comme tout cela me rappelle les baraques de théâtre près de la Porta Asinaria, où, à la grande joie de la populace des faubourgs, les acteurs jouent les dieux et les rois, et, le spectacle terminé, se gavent d'oignons en les arrosant

de piquette ou reçoivent une rossée. Soyez réellement des dieux et des rois car je vous dis que vous pouvez vous le permettre. Quant à toi, César, tu nous as menacés du jugement que rendront sur nous les siècles à venir, mais pense qu'ils te jugeront, toi aussi. Par la divine Clio ! Néron, le maître du monde, Néron, un dieu, a brûlé Rome parce qu'il fut tout aussi puissant sur la terre que Zeus dans l'Olympe. Néron, le poète, aimait tellement la poésie qu'il lui sacrifia la patrie ! Depuis que le monde est monde, nul n'a rien fait de semblable, n'a osé rien de semblable. Je t'en conjure au nom des neuf Libéthrides, ne renonce pas à une telle gloire car les chants qui te seront consacrés retentiront jusqu'à la fin des siècles. Que seront auprès de toi Priam, Agamemnon, Achille ou bien les dieux eux-mêmes ? Peu importe si l'incendie de Rome était une bonne ou une mauvaise chose, mais c'était une grande chose, une chose extraordinaire ! À part cela, je te dis que le peuple ne lèvera pas la main sur toi. Ce n'est pas vrai ! Fais preuve de courage ! Garde-toi de commettre des actes indignes de toi car ce que tu risques uniquement c'est que les siècles à venir puissent dire : « Néron a brûlé Rome mais César pusillanime et poète pusillanime qu'il fut, il renia lâchement son grand acte et en rejeta la faute sur des innocents ! »

Les paroles de Pétrone faisaient habituellement une forte impression sur Néron mais cette fois-ci, Pétrone ne se faisait plus d'illusion, il comprenait en effet qu'il recourait au moyen extrême qui pouvait, il est vrai, en cas de chance, sauver les chrétiens, mais encore plus facilement le perdre lui-même. Il n'hésita pas néanmoins car il s'agissait de Vinicius qu'il aimait, et en même temps, le hasard qui l'amusait, le tentait. « Les jeux sont faits, se disait-il, et nous verrons bien si, dans le singe, la peur pour sa propre peau l'emportera sur l'amour de la gloire. »

En son for intérieur, il ne doutait pas que c'était la peur qui prévaudrait

Après ces paroles, un silence se fit. Poppée et tous ceux qui se trouvaient là, avaient leur regard fixé sur Néron. Celui-ci retroussa ses lèvres jusqu'à la hauteur de ses narines, comme il avait l'habitude de le faire quand il ne savait quel parti prendre. L'embarras et la contrariété se reflétèrent sur son visage.

— Seigneur ! s'exclama Tigellin en voyant cela, permets-moi de sortir, car entendre que l'on veut te perdre, et au surplus que l'on te qualifie de César pusillanime et de poète pusillanime, d'incendiaire et de cabotin me met hors de moi, mes oreilles ne supportent pas de telles paroles.

« J'ai perdu », pensa Pétrone.

Se tournant vers Tigellin, Pétrone le toisa d'un regard qui exprimait le mépris d'un grand seigneur et d'un homme raffiné pour

une crapule, puis il dit :

— Tigellin, c'est toi que j'ai qualifié de cabotin, car tu en es un, même en ce moment.

— Est-ce parce que je ne veux pas écouter tes injures ?

— Parce que tu feins de porter un amour infini à César, alors que, tout à l'heure, tu le menaçais des prétoriens, ce que nous avons tous compris, et lui aussi.

Tigellin, qui ne s'attendait pas à ce que Pétrone osât ainsi mettre cartes sur table, blêmit, perdit contenance et resta muet. C'était la dernière victoire de l'arbitre de l'élégance sur son rival, car à cet instant, Poppée intervint :

— Seigneur, comment peux-tu permettre qu'une telle pensée puisse venir à l'esprit de qui que ce soit, et d'autant plus que quelqu'un ose l'exprimer à haute voix devant toi ?

— Punis l'effronté ! s'écria Vitellius.

Néron releva de nouveau ses lèvres jusqu'à ses narines et, portant ses yeux vitreux de myope sur Pétrone, il lui dit :

— C'est ainsi que tu me rends l'amitié que j'avais pour toi ?

— Si je me trompe, prouve-le-moi, répondit Pétrone, mais sache que je dis ce que me dicte l'amour que je te porte.

— Châtie l'effronté ! répéta Vitellius.

— Fais-le ! s'élevèrent d'autres voix.

Dans l'atrium, ce fut le brouhaha et l'agitation car les gens commençaient à se détourner de Pétrone. Même Tullius Sénécion, son compagnon inséparable à la cour, et le jeune Nerva, qui lui avait jusqu'alors manifesté la plus vive amitié, s'écartèrent, eux aussi. Au bout d'un moment, Pétrone se trouva tout seul sur le côté gauche de l'atrium et, un sourire aux lèvres, écartant de la main les plis de sa toge, il attendit encore ce que César allait dire ou faire.

César dit enfin :

— Vous voulez que je le châtie, mais c'est mon compagnon et mon ami, par conséquent, bien qu'il ait blessé mon cœur, qu'il sache que ce cœur n'a pour mes amis que... pardon.

« J'ai perdu... et je suis perdu », se dit Pétrone.

César se leva, le conseil avait pris fin.

CHAPITRE L

Pétrone rentra chez lui ; Néron et Tigellin, en revanche, se rendirent dans l'atrium de Poppée où les attendaient les gens avec lesquels le préfet s'était auparavant entretenu.

Il y avait là deux « rabbi » du Transtévère, vêtus de longues robes d'apparat, une mitre sur la tête, un jeune scribe, leur aide, ainsi que Chilon. À la vue de César, les prêtres pâlirent d'émotion et, levant les bras à la hauteur des épaules, ils inclinèrent la tête jusqu'à leurs mains.

— Salut à toi, monarque des monarques et roi des rois, dit le plus vieux, salut à toi, maître de la terre, protecteur du peuple élu et César, lion parmi les hommes dont le règne est comme la lumière du soleil et comme le cèdre du Liban, et comme une source et comme le palmier et comme le baume de Jéricho !...

— Vous ne m'appellez pas dieu ? demanda César.

Les prêtres pâlirent encore plus fortement, et l'aîné reprit la parole :

— Tes paroles, seigneur, sont douces comme la pulpe du raisin et comme une figue mûre car Jéhovah a rempli ton cœur de bonté. Mais le prédécesseur de ton père, Caius César, fut cruel, et pourtant nos émissaires ne l'appelèrent pas dieu, préférant mourir que d'offenser la Loi.

— Et Caligula les fit jeter aux lions ?

— Non, seigneur. Caius César prit peur du courroux de Jéhovah.

Et ils relevèrent la tête car le nom du puissant Jéhovah leur avait redonné courage. Confiants en la puissance de son nom, ils regardaient déjà plus hardiment dans les yeux de Néron.

— Vous accusez les chrétiens d'avoir brûlé Rome ? demanda César.

— Nous, seigneur, nous les accusons seulement d'être des ennemis de la Loi, les ennemis du genre humain, les ennemis de Rome et les tiens, nous les accusons aussi d'avoir depuis longtemps menacé la ville et le monde du feu. Cet homme, dont aucun mensonge ne souillera les lèvres parce que dans les veines de sa mère coulait le sang du peuple élu, te dira le reste.

Néron se tourna vers Chilon :

— Qui es-tu ?

— Ton adorateur, Osiris, et avec cela, un pauvre stoïcien...

— Je déteste les stoïciens, opina Néron, je déteste Thraséas, je

déteste Musonius et Cornutus. J'ai en horreur leur langage, leur mépris de l'art, leur misère et leur saleté volontaires.

— Seigneur, ton maître Sénèque a mille tables en bois d'agrumes. Il suffira que tu le veuilles et j'en aurai deux fois plus. Je suis stoïcien par nécessité. Pare, ô Rayonnant ! mon stoïcisme d'une couronne de roses et pose devant lui une cruche de vin, et je chanterai Anacréon à couvrir la voix de tous les épicuriens.

Néron, qui avait trouvé le qualificatif de « Rayonnant » à son goût, eut un sourire et dit :

— Tu me plais !

— Cet homme vaut son pesant d'or ! s'écria Tigellin.

— Ajoute, seigneur, à mon poids ta générosité, car autrement le vent emportera la gratification.

— En effet, ton poids ne dépasserait pas celui de Vitellius, ajouta César.

— *Eheu !* divin Archer à l'arc d'argent, mon trait d'esprit n'est pas de plomb.

— Je vois que ta Loi ne t'interdit pas de me qualifier de dieu.

— ô immortel ! Ma Loi est en toi : les chrétiens ont blasphémé contre cette Loi et c'est pourquoi je les ai pris en haine.

— Que sais-tu au sujet des chrétiens ?

— Me permettras-tu, divin, de pleurer ?

— Non, rétorqua Néron, cela m'ennuie.

— Et tu as trois fois raison, car les yeux qui-t-ont vu, ne devraient plus jamais se mouiller de larmes. Seigneur, protège-moi de mes ennemis.

— Parle des chrétiens, intervint Poppée avec une nuance d'impatience dans la voix.

— Il en sera comme tu l'ordonnes, Isis, obéit Chilon. Eh bien, depuis ma jeunesse, je me suis voué à la philosophie et j'ai cherché la vérité. Je l'ai cherchée et chez les divins sages anciens, et à l'Académie d'Athènes et au Serapeum d'Alexandrie. Ayant entendu parler des chrétiens, j'ai cru que c'était quelque nouvelle école où je pourrais trouver quelques grains de vérité, et, pour mon malheur, j'ai fait connaissance avec eux. Le premier chrétien que le sort m'a fait rencontrer, fut Glaucus, un médecin de Naples. J'ai peu à peu appris, par lui, qu'ils vénéraient un certain Chrestos qui leur avait promis d'exterminer tous les hommes et de détruire toutes les villes de la terre, mais de les épargner, eux, s'ils l'aidaient à supprimer les enfants de Deucalion. C'est pourquoi, seigneur, ils haïssent les hommes, ils empoisonnent les fontaines, c'est pourquoi ils profèrent dans leurs réunions des malédictions contre Rome et contre tous les temples où l'on adore nos dieux. Chrestos a été crucifié mais il leur a promis que lorsque Rome aurait été détruite par le feu, il reviendrait sur terre, et

leur remettrait le règne sur le monde...

— Maintenant, le peuple comprendra pourquoi Rome a été incendiée, souleva Tigellin.

— Déjà beaucoup de gens le comprennent, poursuivait Chilon, car je vais dans les jardins, au Champ de Mars et j'enseigne. Mais si vous voulez bien m'écouter jusqu'au bout, vous comprendrez les motifs qui me poussent à me venger. Glaucus, le médecin, ne m'a pas, tout d'abord, dévoilé que leur doctrine leur commandait de haïr les hommes. Il me disait même que Chrestos était une bonne divinité et que son enseignement était fondé sur l'amour. Mon cœur tendre ne put résister à de telles vérités aussi me suis-je pris d'amour pour Glaucus et lui ai-je fait confiance. Je partageais avec lui chaque morceau de pain, chaque pièce de monnaie, et sais-tu, seigneur, comment il m'en a remercié ? Eh bien, en cours de route de Naples à Rome, il m'a frappé d'un coup de couteau, il a vendu ma femme, ma belle et jeune Bérénice, à des marchands d'esclaves. Ah ! si Sophocle avait connu mon histoire... Mais que dis-je ! Celui qui m'écoute est bien meilleur que Sophocle.

— Pauvre homme ! s'apitoya Poppée.

— Celui qui a vu le visage d'Aphrodite, ne saurait être pauvre, *domina*, et moi, je le vois en ce moment. Mais alors, j'ai cherché quelque consolation dans la philosophie. Arrivé à Rome, j'ai fait mon possible pour toucher les supérieurs chrétiens, afin d'obtenir justice contre Glaucus. Je croyais que je l'obligerais à me rendre ma femme... J'ai fait la connaissance de leur archiprêtre, j'ai fait la connaissance aussi d'un autre, du nom de Paul, qui fut emprisonné ici puis relâché, j'ai fait la connaissance du fils de Zebedeus, de Linus et de Clétus et de nombreux autres. Je sais où ils habitaient avant l'incendie, je sais où ils se réunissent, je puis vous indiquer un souterrain dans la Colline du Vatican et un cimetière derrière la porte Nomentane où ils célèbrent leurs rites infâmes. J'y ai vu l'Apôtre Pierre, j'y ai vu Glaucus assassiner des enfants afin que l'Apôtre ait de quoi arroser les têtes de l'assistance, j'y ai vu aussi Lygie, la pupille de Pomponia Graecina, qui se vantait d'apporter, à défaut de sang d'enfant, la mort d'une enfant, car elle avait ensorcelé la petite Augusta, ta fille, ô Osiris, et la tienne, ô Isis !

— Tu entends, César ! s'écria Poppée.

— Est-ce possible ? s'exclama Néron.

— J'aurais pu pardonner les torts que l'on m'a faits, poursuivait Chilon, mais lorsque j'ai entendu le mal qu'on vous a fait, alors j'ai voulu la poignarder. Malheureusement, j'en fus empêché par le noble Vinicius qui l'aime.

— Vinicius ? Elle l'a pourtant fui ?

— Elle s'est enfuie, mais lui il l'a cherchée, car il ne pouvait vivre

sans elle. Pour un vil prix je l'ai aidé à la chercher, et c'est moi qui lui ai indiqué la maison où elle logeait parmi les chrétiens du Transtévère. Nous nous y sommes rendus tous les deux avec ton lutteur, Croton que le noble Vinicius avait engagé pour plus de sécurité. Mais Ursus, l'esclave de Lygie, a étranglé Croton. C'est un homme d'une force effroyable, seigneur, qui tord le cou aux taureaux aussi facilement qu'un autre brise une tige de pavot. Aulus et Pomponia l'aimaient pour cela.

— Par Hercule ! s'écria Néron. Le mortel qui a étranglé Croton est digne d'avoir sa statue sur le Forum. Mais tu te trompes ou tu inventes, vieillard, car c'est Vinicius qui a tué Croton d'un coup de couteau.

— Et voilà comment les gens mentent aux dieux, ô seigneur, j'ai vu de mes propres yeux les côtes de Croton se briser dans les mains d'Ursus qui, ensuite, a envoyé par terre Vinicius. Et il l'aurait tué si Lygie n'était intervenue. Vinicius a été ensuite longtemps malade, mais eux, les chrétiens, l'ont soigné dans l'espoir qu'il deviendrait, par amour, chrétien. Et certes, il l'est devenu.

— Vinicius ?

— Oui, c'est bien ça.

— Et peut-être aussi Pétrone ? s'empessa de demander Tigellin.

Chilon se tortilla, se frotta les mains et dit :

— J'admire ta perspicacité, seigneur ! Oh... cela se peut bien ! C'est même fort possible !

— Je comprends maintenant pourquoi il a défendu les chrétiens avec autant d'insistance.

Mais Néron s'esclaffa.

— Pétrone, chrétien !... Pétrone, ennemi de la vie et des jouissances ! Ne soyez donc pas stupides et n'essayez pas de me le faire accroire sinon je ne croirai à rien du tout.

— Mais le noble Vinicius est devenu chrétien, seigneur. Je le jure, sur l'éclat qui émane de toi, que je dis la vérité et que rien ne me répugne autant que le mensonge. Pomponia est chrétienne, le petit Aulus est chrétien, de même que Lygie et Vinicius. J'ai servi fidèlement ce dernier, lui par contre, sur l'instigation de Glaucus le médecin, m'a, en guise de récompense, fait fouetter en dépit de mon vieil âge, alors que j'étais malade et que j'avais faim. Je me suis donc juré par Hadès que je ne le lui pardonnerai pas. Ô seigneur, venge le mal qu'on m'a fait, et je vous livrerai l'Apôtre Pierre et Linus, et Clétus, et Glaucus, et Crispin, tous des anciens, et Lygie et Ursus, je vous en désignerai des centaines, des milliers, je vous indiquerai leurs maisons de prière, leurs cimetières, toutes vos prisons ne suffiront pas à les contenir !... Sans moi, vous ne sauriez les trouver ! Jusqu'à présent, dans mes infortunes, j'ai cherché une consolation uniquement

dans la philosophie, fasse le destin que je la trouve désormais dans les faveurs qui se déverseront sur moi... Je suis vieux, je n'ai pas profité de la vie, puisse venir le jour où je me reposerai !...

— Tu veux être stoïcien devant une gamelle pleine, ironisa Néron.

— Qui te rend service par là même la remplit.

— Tu ne te trompes pas, philosophe.

Poppée, pour sa part, ne perdait pas de vue ses ennemis. Elle avait, à vrai dire, jeté son dévolu sur Vinicius, cédant à un caprice plutôt passager, sous le coup de la jalousie, de la colère et de son amour-propre blessé. Néanmoins, la froideur du jeune patricien l'avait profondément dépitée et avait rempli son cœur d'une rancune tenace. Le seul fait qu'il lui eût préféré une autre lui semblait être un crime qui demandait vengeance. Quant à Lygie, dès le premier instant où la beauté de ce lys septentrional l'avait frappée, elle l'avait haïe. Pétrone qui avait mentionné les hanches trop étroites de la jeune fille, pouvait faire accroire ce qu'il voulait à César, mais pas à l'Augusta. L'experte Poppée avait, au premier coup d'œil, compris que, dans Rome tout entière, seule Lygie pouvait rivaliser avec elle et même l'emporter sur elle. Dès lors, elle avait juré sa perte.

— Seigneur ! dit-elle, venge notre enfant !

— Hâtez-vous ! s'écria Chilon. Hâtez-vous ! Autrement, Vinicius la cachera. Je vous indiquerai la maison où ils sont revenus après l'incendie.

— Je vais te donner dix hommes et vas-y sur-le-champ, s'empressa de dire Tigellin.

— Seigneur ! Tu n'as pas vu Croton dans les mains d'Ursus : si tu en donnes cinquante, je ne montrerai la maison que de loin. Mais si vous n'emprisonnez pas Vinicius de son côté, je suis perdu.

Tigellin jeta un coup d'œil à Néron.

— Ne serait-il pas bon, ô divin, qu'on en finisse du même coup avec l'oncle et le neveu ?

Néron réfléchit un moment et répondit :

— Non ! Pas maintenant... Les gens ne le croiraient pas si on les assurait que Pétrone, Vinicius ou Pomponia Graecina ont incendié Rome. Ils avaient de trop belles maisons... Aujourd'hui, il nous faut d'autres victimes, leur tour à eux viendra plus tard.

— En ce cas, donne-moi, seigneur, des soldats pour assurer ma protection, conclut Chilon.

— Tigellin s'en occupera.

— En attendant, tu logeras chez moi, lui dit le préfet.

Le visage de Chilon rayonna de joie.

— Je vous les livrerai tous ! Mais hâtez-vous ! Hâtez-vous ! criait-il d'une voix enrouée.

CHAPITRE LI

Sorti de chez César, Pétrone se fit porter à sa maison des Carines qui, entourée de trois côtés d'un jardin et ayant devant le petit forum Cécilien, avait été heureusement épargnée par l'incendie. Pétrone passait donc, aux yeux des autres augustans qui avaient perdu leurs maisons, et avec elles beaucoup de richesses et d'œuvres d'art, pour un homme chanceux. D'ailleurs, on disait depuis longtemps de lui qu'il était le premier-né de la Fortune ; de plus, l'amitié toujours plus vive que lui témoignait ces derniers temps César semblait confirmer le bien-fondé de cette opinion.

Mais ce premier-né de la Fortune pouvait sans doute méditer maintenant sur la versatilité de cette mère, et plutôt sur sa ressemblance avec Cronos qui dévora ses propres enfants.

Si ma maison avait brûlé, se disait-il, et avec elle, mes gemmes, mes vases étrusques et ma verrerie d'Alexandrie, et mes bronzes de Corinthe, alors peut-être que Néron oublierait réellement sa rancœur. Par Pollux ! Et dire qu'il ne dépendait que de moi d'être en ce moment préfet des prétoriens. J'aurais proclamé Tigellin incendiaire, ce qu'il est d'ailleurs, je l'aurais revêtu de la « tunique douloureuse », l'aurais livré au peuple, j'aurais protégé les chrétiens et reconstruit Rome. Qui sait même si les honnêtes gens ne commenceraient pas à vivre mieux. J'aurais dû le faire, ne fut-ce que par égard pour Vinicius. S'il y avait eu trop de tâches à assumer, je lui aurais cédé mes fonctions de préfet, et Néron n'aurait même pas essayé de s'y opposer... Vinicius pourrait bien par la suite baptiser tous les prétoriens et César lui-même, cela ne me dérangerait nullement. Néron pieux, Néron vertueux et miséricordieux, ce serait même assez drôle.

Son insouciance était si grande qu'il se mit à sourire. Au bout d'un moment pourtant, sa pensée se tourna ailleurs. Il lui sembla qu'il était à Antium et que Paul de Tarse lui parlait :

« Vous nous prenez pour des ennemis de la vie, mais dis-moi, Pétrone : si César était chrétien et s'il agissait selon notre enseignement, votre vie ne serait-elle pas plus sûre et plus à l'abri des dangers ? »

Évoquant ces paroles, il se dit encore :

« Par Castor ! Autant l'on assassinerait de chrétiens ici, autant Paul en trouvera de nouveaux car si le monde ne peut être fondé sur l'escroquerie, alors il a raison... Mais qui sait s'il ne peut l'être du

moment qu'il existe tel quel. Moi-même qui ai appris pas mal de choses, je n'ai pas appris à être suffisamment coquin, et c'est pourquoi il va falloir m'ouvrir les veines... Mais enfin cela devait finir de cette façon et si cela n'avait pas fini ainsi, cela aurait fini autrement. Cela me fait de la peine pour Eunice et mon vase de Myrrhène, mais Eunice est libre tandis que mon vase ira avec moi. Ahénobarbe ne l'obtiendra en aucun cas ! Cela me fait de la peine aussi pour Vinicius. D'ailleurs, quoique ces derniers temps, je me sois moins ennuyé qu'autrefois, je suis prêt. En ce monde, il y a de belles choses, mais les hommes, dans leur grande majorité, sont si ignobles que cette vie ne vaut pas la peine qu'on la regrette. Qui a su vivre, doit savoir mourir. Bien qu'ayant fait partie des augustans, j'étais plus libre qu'on ne le pense là-bas. »

Il haussa les épaules.

— Ils s'imaginent peut-être que mes genoux tremblent en ce moment et que la frayeur me fait dresser les cheveux sur la tête, et moi, rentré à la maison, je vais prendre un bain dans de l'eau parfumée aux violettes, après quoi, ma blonde déesse m'oindra elle-même, et après le repas, nous ferons chanter cet hymne à Apollon composé par Anthémios. J'ai moi-même dit un jour : "Inutile de penser à la mort car elle pense à nous sans que nous l'y aidions." Pourtant ce serait merveilleux s'il y avait vraiment des Champs Élysées, et là, des ombres... Eunice, un jour, serait venue m'y rejoindre, et nous aurions erré ensemble dans les prairies constellées d'asphodèles. J'y aurais aussi trouvé meilleure compagnie qu'ici. Quels pitres ! Quels saltimbanques, quelle plèbe sordide sans goût et sans culture ! Dix arbitres du bon goût ne sauraient faire de ces Trimalcions des hommes convenables. Par Perséphone ! J'en ai assez de tous ces gens ! »

Et il s'aperçut à sa grande surprise que quelque chose l'avait déjà séparé d'eux. Il les connaissait bien certes, et savait depuis longtemps ce qu'il fallait en penser et pourtant, maintenant, ils lui semblaient plus loin de lui et plus méprisables que d'ordinaire. Il en avait vraiment assez d'eux tous.

Puis il se mit à réfléchir sur sa situation. Perspicace, il avait compris que la mort ne le menaçait pas dans l'immédiat. Néron avait profité du moment opportun pour dire quelques belles et sublimes paroles sur l'amitié, sur le pardon et s'était, en quelque sorte, engagé à les respecter. Il devrait maintenant chercher des apparences, et avant qu'il ne les trouve, pas mal de temps aura passé. « Tout d'abord, se disait Pétrone, il donnera des jeux dont les chrétiens feront les frais. C'est après seulement qu'il pensera à moi, et s'il en est ainsi, il est inutile de se faire du souci ni de changer de mode de vie. Un danger plus proche menace Vinicius !... »

Désormais, il ne pensa qu'à Vinicius et décida de le sauver.

Les esclaves portaient promptement sa litière parmi les ruines, les décombres et les cheminées qui encombraient encore les Carines, mais il leur ordonna d'accélérer leur course afin d'arriver au plus vite chez lui. Vinicius, dont *l'insula* avait brûlé, habitait chez lui et, par bonheur, se trouvait à la maison.

— As-tu vu Lygie, aujourd'hui ? lui demanda tout d'abord Pétrone.

— Je reviens de chez elle.

— Écoute ce que je vais te dire et ne perds pas ton temps à me questionner, Il a été décidé aujourd'hui, chez César, de rejeter la faute de l'incendie de Rome sur les chrétiens. Ils risquent d'être persécutés et suppliciés. La poursuite va commencer d'un moment à l'autre. Prends Lygie et fuyez immédiatement, fût-ce au-delà des Alpes ou bien en Afrique. Et dépêche-toi, car du Palatin, il est plus près du Transtévère que d'ici !

Vinicius était réellement trop homme de guerre pour perdre son temps en questions inutiles. Il écouta Pétrone, les sourcils froncés, le visage concentré et menaçant mais sans épouvante. Il est probable que, dans cette nature, le premier sentiment que le danger suscitait était le désir de lutter et de se défendre.

— J'y vais, dit-il.

— Un mot encore : prends une bourse de pièces d'or, prends une arme et une poignée de tes chrétiens. En cas de nécessité, reprends Lygie par la force !

Vinicius était déjà sur le pas de la porte de l'atrium.

— Envoie-moi de tes nouvelles par un esclave, cria encore Pétrone.

Resté seul, il se mit à marcher le long des colonnades qui ornaient l'atrium, méditant sur ce qui allait se passer. Il savait que Lygie et Linus étaient, après l'incendie, revenus dans leur ancienne maison qui, comme la plus grande partie du Transtévère, avait réchappé du désastre, et c'était là une circonstance défavorable, car autrement, il n'eût pas été facile de les retrouver parmi les foules. Il supposait que, de toute façon, personne au Palatin ne savait où ils habitaient et que, par conséquent, Vinicius devancerait les prétoriens, il lui vint aussi à l'idée que Tigellin voudrait rafler d'un seul coup le plus grand nombre possible de chrétiens et devrait donc tendre son filet sur tout Rome, et par conséquent diviser les prétoriens en petits détachements. S'ils n'envoient pas plus de dix hommes la chercher, se disait-il, le géant lygien leur cassera les os, alors on peut imaginer ce qu'il adviendra lorsque Vinicius viendra à la rescousse. Cette pensée lui redonna courage. À vrai dire, opposer une résistance armée aux prétoriens équivalait presque à déclarer la guerre à César. Pétrone savait aussi que si Vinicius échappait à la vengeance de Néron, celui-ci pourrait se venger sur lui-même, mais il ne s'en souciait guère. Mieux, la pensée

qu'il avait contrecarré les plans de Néron et de Tigellin le réjouissait. Il décida pour cela de ne lésiner ni sur l'argent ni sur les moyens et de faire appel à ses gens, et comme Paul de Tarse avait converti, encore à Antium, la plupart de ses esclaves, il était donc certain qu'il pourrait, lorsqu'il s'agirait de protéger la jeune chrétienne, compter sur leur disponibilité et leur dévouement.

L'entrée d'Eunice interrompit ses méditations. À sa vue, tous ses soucis et ennuis disparurent comme par enchantement. Il oublia César, sa disgrâce, les augustans avilis, les persécutions qui menaçaient les chrétiens, Vinicius et Lygie, et ne voyait qu'elle de ses yeux d'esthète épris d'un corps merveilleux, et d'amant pour lequel ce corps appelait l'amour. Elle, vêtue d'une robe transparente, mauve, appelée *coa vestis*, à travers laquelle on percevait son corps rose, était réellement belle comme une divinité. Se sentant, au surplus, admirée et l'aimant lui, de toute son âme, toujours assoiffée de ses caresses, elle se mit à rougir comme si elle n'était pas sa concubine mais une innocente jeune fille.

— Que me diras-tu. Charité ? lui demanda Pétrone en tendant ses bras vers elle.

Elle, penchant vers lui sa tête blonde, lui répondit :

— Seigneur, Anthemios est venu avec des chanteurs et demande si tu désires l'entendre aujourd'hui.

— Qu'il attende ! Il nous chantera l'hymne à Apollon pendant le repas. Autour de nous, il y a encore des décombres et des cendres, et nous, nous écouterons un hymne à Apollon ! Par les bosquets de Paphos ! Lorsque je te vois dans cette *coa vestis*, il me semble qu'Aphrodite s'est voilée d'un pan de ciel et se tient devant moi.

— Ô seigneur ! dit Eunice.

— Viens ici, Eunice, enlace-moi et donne-moi ta bouche... M'aimes-tu ?

— Je n'aurais aimé Zeus plus fortement.

Cela dit, elle pressa ses lèvres sur celles de Pétrone, en tremblant de bonheur dans ses bras.

Mais au bout d'un moment, Pétrone lui demanda :

— Et s'il fallait nous séparer ?...

Eunice, épouvantée, le regarda dans les yeux.

— Comment ça, seigneur ?...

— N'aie crainte !... Car vois-tu, qui sait si je ne serai pas dans l'obligation de faire un long voyage.

— Emmène-moi avec toi...

Pétrone changea brusquement de sujet et lui demanda :

— Dis-moi, y a-t-il des asphodèles dans les pelouses du jardin ?

— L'incendie a jauni les cyprès et les pelouses du jardin, les myrtes ont perdu leurs feuilles et tout le jardin paraît mort.

— Rome tout entière semble morte et sera bientôt un véritable cimetière. Sais-tu que sera publié un édit contre les chrétiens, et commenceront des persécutions au cours desquelles des milliers de gens vont périr ?

— Pourquoi les punira-t-on, seigneur ? Ce sont des gens paisibles et bons.

— Justement pour cela.

— Alors partons au bord de la mer. Tes divins yeux n'aiment pas regarder le sang.

— Bien, mais en attendant, je dois prendre un bain. Viens à *l'elaeothesium* m'ôindre les épaules. Par la ceinture de Cypris ! Tu ne m'as jamais encore paru aussi belle. Je demanderai qu'on te fasse une baignoire en forme de conque, et tu y seras comme une perle précieuse... Viens, ma déesse aux cheveux dorés.

Il se retira, mais une heure plus tard, ils se reposaient tous les deux, couronnes de roses sur la tête, et les yeux langoureux, devant une table couverte de vaisselle d'or. De tout jeunes garçons déguisés en Amours les servaient. Eux, tout en buvant du vin de coupes enguirlandées de lierre, écoutaient l'hymne à Apollon, chanté au son de harpes sous la conduite d'Anthémios. Que pouvaient bien leur importer les cheminées de maisons qui se dressaient sur les décombres autour de leur demeure et les cendres de Rome brûlée dispersées au souffle du vent ? Ils se sentaient heureux et ne pensaient qu'à l'amour qui avait transformé leur vie en un rêve divin.

Mais avant même que ne finisse l'hymne, l'esclave responsable de l'atrium entra dans la salle.

— Seigneur, dit-il d'une voix où tremblait l'inquiétude, un centurion à la tête d'un détachement de prétoriens se tient devant le portail et désire te voir sur ordre de César.

Le chant et le son des harpes cessèrent. L'inquiétude se communiqua à tous car, dans ses relations avec ses amis, César ne recourait pas habituellement aux prétoriens, aussi leur arrivée ne prédisait-elle rien de bon en ce temps-là. Seul Pétrone ne manifesta la moindre émotion et réagit comme quelqu'un que de continuelles convocations ennuyaient :

— On aurait bien pu me laisser dîner en paix.

Puis il s'adressa au préposé de l'atrium :

— Fais entrer !

L'esclave disparut derrière la portière ; un instant plus tard, on entendit des pas lourds et le centurion Aper, que Pétrone connaissait bien, armé et casqué de fer, entra dans la salle.

— Noble seigneur, annonça-t-il, voici une missive de César.

Pétrone tendit paresseusement sa main blanche, prit les tablettes et, y ayant jeté un coup d'œil, il les remit avec le plus grand calme à

Eunice.

— Il lira ce soir un nouveau chant de la *Troïade*, dit-il, et il me demande de venir.

— J'ai reçu uniquement l'ordre de remettre la missive, ajouta le centurion.

— Oui. Il n'y aura pas de réponse. Mais peut-être, te reposeras-tu quelque peu auprès de nous, centurion, et videras-tu un cratère de vin ?

— Je te remercie, noble seigneur. Je boirai volontiers un cratère de vin à ta santé, mais je ne puis me reposer car je suis en service.

— Comment se fait-il qu'on ait donné cette missive à toi au lieu de l'envoyer par un esclave ?

— Je l'ignore, seigneur. Peut-être parce qu'on m'a envoyé dans les parages pour une autre affaire.

— Je sais, dit Pétrone, contre les chrétiens.

— C'est bien ça, seigneur.

— La poursuite a-t-elle commencé depuis longtemps ?

— Certains détachements ont été envoyés au Transtévère encore avant midi.

Cela dit, le centurion secoua son cratère pour en faire tomber un doigt de vin en l'honneur de Mars, puis il le vida et dit :

— Que les dieux te donnent, seigneur, ce que tu désires.

— Prends ce cratère encore, ajouta Pétrone.

Après quoi, il fit signe à Anthémios de finir l'hymne à Apollon.

« Barbe-d'Airain commence à se jouer de moi et de Vinicius, se dit-il lorsque les harpes résonnèrent de nouveau. Je devine l'intention ! Il a voulu me faire peur en envoyant la convocation par un centurion. Ce soir, ils vont questionner le centurion pour savoir comment je l'ai reçu. Non, que non ! Je ne te donnerai pas cette joie, pantin méchant et cruel. Je sais que tu me garderas rancune, je sais que ma perte est imminente, mais si tu penses que je te regarderai avec des yeux suppliants, que tu liras sur mon visage la peur et l'humilité, alors tu te trompes. »

— César écrit, seigneur : « Venez si vous en avez envie », observa Eunice. Iras-tu ?

— Je suis d'excellente humeur et je puis écouter même ses vers, répondit Pétrone, je m'y rendrai donc, d'autant plus que Vinicius ne peut y aller.

Le repas terminé et après la promenade habituelle, il s'abandonna aux soins des esclaves chargées de sa coiffure et de celles qui agençaient les plis de sa toge, puis, une heure plus tard, beau comme un dieu, il se fit porter au Palatin. Il était tard, la soirée était paisible et chaude, la lune répandait une clarté si forte que les *lampadarii* qui avançaient devant la litière, avaient éteint les torches. Dans les rues et

parmi les ruines, déambulaient des groupes de gens avinés, enguirlandés de lierre et de chèvrefeuille, et tenant dans la main des rameaux de myrte et de lauriers cueillis dans les jardins de César. Les grosses quantités de blé obtenu et l'espoir de grands jeux avaient rempli de joie les cœurs des gens. Ça et là, on entonnait des chants à la gloire de la « nuit divine » et de l'amour ; de-ci, de-là, on dansait au clair de lune ; à plusieurs reprises, les esclaves durent demander qu'on fasse place à la litière du « noble Pétrone » et la foule s'écartait alors en acclamant son favori.

Pétrone, lui, songeait à Vinicius et s'étonnait de ne pas avoir aucune nouvelle de lui. Il était épicurien et égoïste, mais les conversations qu'il avait eues avec Paul de Tarse de même qu'avec Vinicius, et ce qu'il avait tous les jours entendu dire sur les chrétiens, l'avaient, à son insu, quelque peu changé. Un vent avait soufflé d'eux et avait jeté dans son âme une semence inconnue. En dehors de sa propre personne, il commençait à s'intéresser aux autres ; il avait été d'ailleurs toujours attaché à Vinicius, car il avait, dans son enfance, beaucoup aimé la mère du jeune homme, autrement dit sa sœur ; à présent, ayant pris part à ses mésaventures, il les suivait avec autant d'intérêt que s'il regardait une tragédie.

Il ne perdait pas espoir que Vinicius avait devancé les prétoriens et s'était enfui avec Lygie ou, au pis aller, l'avait reprise par la force. Il aurait cependant préféré en avoir la certitude car il prévoyait qu'il lui faudrait peut-être répondre à diverses questions auxquelles il valait mieux être préparé.

Arrivé devant la maison de Tibère, il descendit de la litière et, au bout d'un moment, il entra dans l'atrium déjà plein d'augustans. Ses amis de la veille, bien qu'étonnés qu'il eût été invité, s'écartaient encore de lui, mais lui s'avança parmi eux, beau, avec aisance, désinvolture et avec autant d'assurance que s'il eût pu lui-même dispenser les faveurs. Certains, même, en le voyant, éprouvèrent en leur for intérieur, quelque inquiétude : ne lui avaient-ils pas trop tôt manifesté de l'indifférence ?

César cependant, feignant de ne pas le voir et d'être absorbé par la conversation, ne répondit pas à son salut. Tigellin, par contre, s'approcha et dit :

— Bonsoir, arbitre des élégances. Affirmes-tu toujours que ce ne sont pas les chrétiens qui ont brûlé Rome ?

Pétrone haussa les épaules et, lui tapotant l'omoplate comme à un affranchi, riposta :

— Tu sais tout aussi bien que moi ce qu'il faut en penser.

— Je n'ose me comparer à toi pour ce qui est de la sagesse.

— Et tu as en quelque sorte raison car autrement, lorsque César nous aura lu un nouveau chant de la *Troïade*, tu devrais au lieu de

criailler comme un paon, exprimer un avis sensé.

Tigellin se mordilla les lèvres. Il était quelque peu mécontent que César eût décidé de déclamer aujourd'hui ce nouveau chant car cela ouvrait un champ sur lequel il ne pouvait rivaliser avec Pétrone. Et, en effet, en déclamant, Néron, malgré lui, obéissant à une vieille habitude, portait son regard sur Pétrone afin de lire sur son visage l'impression qu'il faisait sur lui. Celui-ci écoutait, levant les sourcils, approuvant parfois, concentrant son attention d'autres fois comme s'il voulait vérifier s'il avait bien entendu. Puis il louait ou bien critiquait, demandait que certains vers soient corrigés ou retouchés. Néron lui-même sentait que les autres ne pensaient qu'à leur propre intérêt en le couvrant de louanges outrancières, tandis que Pétrone était le seul à s'intéresser à la poésie pour elle-même, le seul qui s'y connaissait, et s'il louait quelque chose, on pouvait être sûr que les vers étaient dignes d'éloges. Il se mit peu à peu à discuter avec lui, à le contester, et, lorsque Pétrone mit en doute la justesse d'une expression, il lui dit :

— Tu verras dans le dernier chant pourquoi je l'ai utilisée.

« Ah ! se dit Pétrone, je serai donc encore en vie pour écouter le dernier chant. »

Plus d'un, en entendant ces paroles, se dit en son for intérieur :

« Malheur à moi ! En ayant tant de temps devant lui, Pétrone peut bien rentrer en grâce et même renverser Tigellin. »

Et on commença de nouveau à se rapprocher de lui, mais la fin de la soirée fut moins heureuse. Au moment où Pétrone prenait congé, César, plissant les yeux et avec un visage tout à la fois méchant et réjoui, lui demanda brusquement :

— Et Vinicius, pourquoi donc n'est-il pas venu ?

Si Pétrone avait été sûr que Vinicius et Lygie étaient déjà hors de la ville, il aurait répondu : « Il s'est marié avec ton autorisation et il est parti » mais voyant le sourire étrange de Néron, il lui dit :

— Ta convocation ne l'a pas trouvé à la maison.

— Dis-lui que je serai content de le voir, ajouta Néron, et dis-lui aussi de ma part qu'il ne manque pas les jeux auxquels prendront part les chrétiens.

Ces paroles inquiétèrent Pétrone car il lui sembla qu'elles se rapportaient directement à Lygie. Il prit place dans la litière et ordonna de le porter chez lui plus vite encore que dans la matinée. Ce n'était pourtant pas facile. Devant la maison de Tibère, il y avait une foule dense et tumultueuse, ivre comme avant, mais qui ne chantait pas ni ne dansait, mais semblait houleuse. On entendait au loin des cris dont Pétrone ne percevait pas le sens mais qui s'amplifiaient pour devenir enfin une clameur sauvage :

— Les chrétiens, aux lions !

Les somptueuses litières des courtisans s'avançaient dans la

populace hurlante. Du fond des rues incendiées accouraient de nouveaux groupes de gens qui, ayant entendu les clameurs, se mirent à les reprendre. On se transmettait de bouche en bouche la nouvelle que la chasse aux incendiaires avait commencé dès midi, qu'on en avait saisi déjà un grand nombre, et bientôt, dans les rues nouvellement tracées et les vieilles rues, dans les ruelles en ruine, autour du Palatin, sur toutes les collines et dans les jardins retentirent dans Rome tout entière, de long en large, les clameurs de plus en plus furieuses :

— Les chrétiens, aux lions !

— Quel troupeau ! répétait Pétrone avec mépris. Un peuple digne de son César !

Et il se dit qu'un tel monde, basé sur une violence, sur une cruauté dont même les barbares n'avaient la moindre idée, sur les crimes et une débauche inouïe, ne pourrait tenir longtemps. Rome était la souveraine du monde mais elle était aussi l'abcès du monde. Il s'en dégageait une odeur de cadavre. Sur cette vie pourrie planait l'ombre de la mort. On en parlait quelquefois même entre augustans mais jamais Pétrone n'avait entrevu avec autant de netteté cette vérité que ce char couronné sur lequel Rome se dressait en triomphateur, traînant derrière elle le troupeau enchaîné des peuples, marchait vers l'abîme. La vie de la cité qui dominait le monde lui sembla être un cortège grotesque et une sorte d'orgie qui, un jour pourtant, devrait finir.

Il comprenait maintenant que seuls les chrétiens avaient de nouvelles bases de vie, mais que, pensait-il, il ne resterait bientôt aucune trace d'eux. Et qu'advierait-il alors ?

Le cortège burlesque continuera sa marche sous la conduite de Néron et si Néron passe, il s'en trouvera un autre, pareil à lui ou pire, car avec un tel peuple et de tels patriciens, il n'y a aucune raison qu'il se trouvât quelqu'un de meilleur. Ce sera une nouvelle orgie, qui sera de surcroît de plus en plus sordide et abjecte.

Une orgie ne peut toutefois durer éternellement et il faut bien, après, aller se coucher, fut-ce d'épuisement.

En y pensant, Pétrone se sentit lui-même extrêmement fatigué. Valait-il la peine de vivre, et encore vivre dans l'incertitude du lendemain, rien que pour regarder un tel ordre du monde ? Le génie de la mort n'est pourtant pas moins beau que le génie du sommeil et il a, lui aussi, des ailes.

La litière s'arrêta devant la porte de sa maison que le vigilant portier ouvrit au moment même.

— Le noble Vinicius est-il rentré ? lui demanda Pétrone.

— Il y a tout juste un instant, répondit l'esclave.

« Il ne l'a donc pas reprise ! » se dit Pétrone.

Ayant ôté sa toge, il se précipita dans l'atrium. Vinicius était assis sur un trépied, la tête dans les mains, penchée presque jusqu'aux genoux. Au bruit des pas, il releva son visage pétrifié où seuls les yeux brillaient fiévreusement.

— Tu es arrivé trop tard ? demanda Pétrone.

— Oui. On l'a emprisonnée avant midi.

Un moment de silence suivit.

— Tu l'as vue ?

— Oui.

— Où est-elle ?

— Dans la prison Mamertine.

Pétrone sursauta et fixa sur Vinicius un regard interrogateur.

Celui-ci comprit.

— Non ! dit-il. On ne l'a pas écrouée dans le Tullianum⁵ ni même dans la prison du milieu. J'ai acheté les services d'un gardien qui lui a cédé sa pièce. Ursus s'est couché sur le pas de la porte et veille sur elle.

— Comment se fait-il qu'Ursus ne l'ait pas défendue ?

— On a envoyé cinquante prétoriens. D'ailleurs Linus le lui a interdit.

— Et Linus ?

— Linus est à l'agonie. C'est pourquoi on ne l'a pas emmené.

— Qu'as-tu l'intention de faire ?

— La sauver ou bien mourir avec elle. Je crois, moi aussi, en le Christ.

Vinicius semblait parler calmement mais il y avait dans sa voix quelque chose de si déchirant que le cœur de Pétrone se serra de sincère compassion.

— Je te comprends, dit-il, mais comment veux-tu la sauver ?

— J'ai soudoyé les gardiens d'abord pour qu'on lui épargne les affronts, et deuxièmement, pour qu'on n'empêche pas son évasion.

— Quand cela se fera-t-il ?

— Ils m'ont répondu qu'ils ne pouvaient me la remettre tout de suite car ils en avaient la responsabilité. Lorsque la prison se remplira de gens et lorsqu'on aura perdu le compte des prisonniers, alors ils me la rendront. Mais c'est là un pis-aller !

D'abord, sauve-la, toi, et sauve-moi ! Tu es l'ami de César. Lui-même me l'a donnée. Va le voir et sauve-moi !

Pour toute réponse, Pétrone appela un esclave et lui ordonna de lui apporter deux manteaux sombres et deux sabres, puis il s'adressa à Vinicius :

— Je te répondrai en cours de route. En attendant, prends ce manteau, cette arme et allons à la prison. Là, donne aux gardiens cent mille sesterces, donne-leur même le double, le quintuple pourvu qu'ils

laissent partir Lygie immédiatement. Sinon, il sera trop tard.

— Partons, approuva Vinicius.

L'instant d'après, ils étaient tous les deux dans la rue.

— Et maintenant, écoute-moi, commença Pétrone. Je ne voulais pas perdre de temps. Je suis depuis aujourd'hui en disgrâce. Ma propre vie ne tient qu'à un fil et c'est pourquoi, je ne puis rien obtenir de César. Pire ! Je suis certain qu'il agira à l'encontre de ma demande. Autrement, t'aurais-je conseillé de fuir avec Lygie ou de la délivrer par la force ? Il est clair que si tu réussissais à fuir, le courroux de César se retournerait sur moi. Mais aujourd'hui, il ferait plutôt quelque chose pour toi que pour moi. Cependant ne compte pas là-dessus. Sors-la de la prison et fuyez ! Si cela échoue, il sera alors temps d'envisager d'autres moyens. Sache pourtant que l'on a emprisonné Lygie non seulement pour sa foi en le Christ : la colère de Poppée vous poursuit, elle et toi. Te souviens-tu que tu as fait un affront à Poppée en rejetant ses avances ? Elle sait fort bien que tu l'as rejetée pour Lygie qu'elle a, quoi qu'il en soit, prise en haine dès le premier coup d'œil. N'avait-elle pas déjà cherché à perdre Lygie en attribuant la mort de son enfant à ses sortilèges ? Dans tout ce qui s'est passé, il y a la main de Poppée ! Comment expliqueras-tu que Lygie ait été la première à être emprisonnée ? Qui a bien pu indiquer la maison de Linus ? Je te dis, moi, qu'on l'espionnait depuis longtemps ! Je sais que je te déchire l'âme et que je t'enlève ce qui te restait d'espoir, mais je te le dis sciemment, pour que tu saches que si tu ne la libères pas avant qu'ils ne tombent sur l'idée que tu tenteras de le faire, vous périrez tous les deux.

— Oui ! Je comprends ! répondit Vinicius d'une voix sourde.

Comme il était tard, les rues étaient désertes. Leur conversation se trouva néanmoins interrompue par un gladiateur ivre qui venait en sens inverse et qui, en titubant, se heurta à Pétrone, s'appuya de la main sur son épaule, et lui souffla au visage son haleine vineuse en hurlant d'une voix enrouée :

— Les chrétiens, aux lions !

— Mirmillon, lui dit Pétrone calmement, passe ton chemin, c'est un bon conseil que je te donne.

L'ivrogne saisit de son autre main le bras de Pétrone :

— Crie avec moi : « Les chrétiens, aux lions ! » ou je te tords le cou.

Les nerfs de Pétrone, mis à vif par ces clameurs, en eurent assez. Depuis qu'il était sorti du Palatin, elles l'oppressaient comme un cauchemar et lui écorchaient les oreilles, aussi lorsqu'il vit encore le poing du géant levé au-dessus de sa tête, perdit-il patience.

— Ami, lança-t-il, tu pues le vin et tu me gênes.

Tout en le disant, il lui plongeait dans la poitrine, jusqu'à la garde,

la petite épée qu'il avait emportée en sortant de chez lui, puis, prenant Vinicius par le bras, il reprit comme si de rien n'était :

— César m'a stipulé aujourd'hui : « Dis à Vinicius de ma part de ne pas manquer les jeux auxquels prendront part les chrétiens. » Comprends-tu ce que cela signifie ? Ils veulent faire un spectacle de ta douleur. C'est un coup monté. C'est peut-être pour cela que toi et moi nous n'avons pas encore été emprisonnés. Si tu ne parviens pas à la faire sortir tout de suite, alors... je ne sais !... Peut-être Acté pourrait-elle intercéder en ta faveur, mais obtiendra-t-elle quelque chose ?... Tes terres en Sicile pourraient aussi tenter Tigellin. Essaye.

— Je lui donnerai tout ce que je possède, répondit Vinicius.

Le Forum ne se trouvait pas trop loin des Carines, ils arrivèrent donc bientôt. La nuit commençait à pâlir et les murs du château se profilaient nettement, émergeant de l'ombre.

Soudain, alors qu'ils eurent tourné en direction de la prison Mamertine, Pétrone s'arrêta et dit :

— Les prétoriens !... Trop tard !

Un double cordon de soldats encerclait la prison. Les premières lueurs du jour argentaient leurs casques de fer et les pointes de leurs lances.

Le visage de Vinicius devint livide.

— Allons-y, dit-il.

Au bout d'un moment, ils se trouvèrent devant un cordon. Pétrone, doté d'une mémoire prodigieuse, connaissait non seulement les supérieurs, mais aussi presque tous les soldats de la garde prétorienne, il repéra donc bientôt un chef de cohorte et lui fit signe.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc, Niger ? l'interpella-t-il. On vous a ordonné de surveiller la prison ?

— En effet, noble Pétrone. Le préfet craignait qu'on ne tente de faire sortir les incendiaires.

— Avez-vous reçu l'ordre de ne faire entrer personne ? demanda Vinicius.

— Non, seigneur. Les personnes emprisonnées peuvent recevoir la visite de leurs connaissances et, de cette façon, nous attraperons un plus grand nombre de chrétiens.

— Alors, laisse-moi entrer ! repartit Vinicius.

Et serrant la main de Pétrone, il lui dit :

— Vois Acté, je viendrai m'informer de sa réponse.

— Viens ! lui répondit Pétrone.

À cet instant, un chant leur parvint de sous terre et de derrière les épaisses murailles. Un chant tout d'abord confus et étouffé, qui s'amplifiait de plus en plus. Des voix d'hommes, de femmes et d'enfants s'unissaient en un chœur harmonieux. Dans le silence de l'aube naissante, toute la prison se mit à chanter comme une harpe. Ce

n'étaient pas des voix de tristesse ou de désespoir. Au contraire, la joie et le triomphe y vibraient.

Les soldats se regardèrent tout étonnés. Les premières lueurs dorées et roses de l'aurore coloraient le ciel.

CHAPITRE LII

Les clameurs « Les chrétiens, aux lions ! » retentissaient sans relâche dans tous les quartiers de la ville. Tout d'abord, non seulement nul ne doutait qu'ils étaient les véritables auteurs du sinistre, mais encore nul ne voulait en douter car leur châtiment allait, en même temps, donner au peuple la possibilité de s'amuser follement. La conviction cependant se propagea que le sinistre n'eût pas pris de si effroyables proportions si les dieux n'avaient pas manifesté leur colère, aussi ordonna-t-on de célébrer des offices piaculaires, c'est-à-dire de faire dans les temples des sacrifices réparateurs. Après consultation des Livres Sibyllins, le sénat organisa des cérémonies et des prières publiques à Vulcain, à Cérès et à Proserpine. Les matrones firent des offrandes à Junon ; elles allèrent en processions entières, au bord de la mer pour y puiser de l'eau et en asperger la statue de la déesse. Les femmes mariées préparèrent des festins pour les dieux⁶ et des veillées nocturnes. Rome tout entière se lavait de ses péchés, déposait des offrandes et cherchait à obtenir le pardon des Immortels.

Parmi les décombres, on traçait cependant de nouvelles larges rues. Çà et là, on avait déjà posé les fondations de splendides maisons, palais et temples. Mais on construisait surtout en toute hâte d'énormes amphithéâtres en bois où les chrétiens devaient périr. Dès que le conseil réuni dans la maison de Tibère eut pris fin, des ordres furent donnés aux proconsuls de fournir des bêtes sauvages. Tigellin vida tous les vivariums d'Italie, sans exclure les moins grands. En Afrique, on organisa sur son ordre d'énormes chasses auxquelles toute la population devait prendre part. On fit venir des éléphants et des tigres d'Asie, des crocodiles et des hippopotames du Nil, des lions de l'Atlas, des loups et des ours des Pyrénées, des chiens sauvages d'Hibernie, des molosses d'Épire, des buffles et d'énormes et farouches aurochs de Germanie. Vu le nombre de prisonniers, les jeux devaient surpasser par leur ampleur tout ce que l'on avait vu jusqu'alors. César désirait noyer le souvenir de l'incendie dans le sang, et en abreuver Rome. Jamais effusion de sang ne s'était annoncée aussi grandiose.

Le peuple, pris de frénésie, aidait les vigiles et les prétoriens dans leur chasse aux chrétiens. Il ne leur était pas difficile de le faire, car beaucoup d'entre eux, campés encore avec d'autres habitants dans les jardins, proclamaient ouvertement leur foi. Quand on les encerclait, ils s'agenouillaient et, tout en chantant, ils se laissaient emmener sans

opposer de résistance. Leur patience ne fit qu'augmenter la colère du peuple qui, n'en comprenant pas la motivation, l'attribuait à leur acharnement et à leur obstination dans le crime. Les persécuteurs furent pris de rage. On arrachait même des chrétiens des mains des prétoriens et on les mettait en pièces ; on traînait des femmes par les cheveux jusqu'aux prisons, on fracassait des têtes d'enfants sur les pierres. Des milliers de gens parcouraient jour et nuit les rues en hurlant. On cherchait des victimes dans les décombres, dans les cheminées et dans les caves. Devant les prisons, des festins et des danses bachiques se déroulaient à la lueur de feux de camp et autour de barriques de vin. Le soir, on écoutait avec ivresse les rugissements semblables au fracas du tonnerre, dont résonnait toute la ville. Les prisons étaient remplies de milliers de gens et, tous les jours, la populace et les prétoriens amenaient de nouvelles victimes. La pitié avait disparu. On aurait dit que les gens avaient perdu l'usage de la parole et, dans leur délire sauvage, ne se souvenaient que d'une seule clameur : « Les chrétiens, aux lions ! » C'est alors que survinrent des journées d'une chaleur étonnamment accablante et des nuits étouffantes comme jamais auparavant ; l'air paraissait saturé de folie, de sang, de crime.

À ce trop-plein de cruautés correspondait un trop-plein de soif de martyre. Les adeptes du Christ allaient volontairement à la mort ou même la recherchaient jusqu'à ce que de sévères ordres de leurs supérieurs ne vinssent y mettre un terme. Sur leurs recommandations, on ne se réunissait plus qu'en dehors de la ville, dans les souterrains de la Voie Appienne et dans les vignes suburbaines qui appartenaient à des patriciens chrétiens dont aucun n'avait été jusqu'alors incarcéré. Au Palatin, on savait parfaitement que Flavius et Domitilla, et Pomponia Graecina, et Cornélius Pudens, et Vinicius étaient chrétiens, mais César lui-même craignait qu'on ne parvienne pas à faire accroire à la populace que de telles gens avaient incendié Rome et comme il s'agissait avant tout de convaincre le peuple, on avait donc remis à plus tard le moment où on allait les châtier et se venger sur eux. D'aucuns pensaient que ces patriciens devaient leur salut à l'influence d'Acté. Ce n'était pas le cas. Après avoir pris congé de Vinicius, Pétrone s'était bien rendu chez Acté pour lui demander d'intervenir en faveur de Lygie, mais elle ne put lui offrir que des larmes, vivant elle-même dans l'oubli et la douleur, tolérée dans la mesure où elle se cachait de Poppée et de César.

Elle alla voir pourtant Lygie à la prison, lui apporta des vêtements et des vivres, mais surtout, elle la préserva ainsi des affronts des gardiens de la prison, déjà soudoyés de toute façon.

De son côté, Pétrone, qui ne pouvait oublier que sans lui et ses idées d'enlèvement de Lygie de la maison des Aulus, elle ne se serait

vraisemblablement pas trouvée aujourd'hui en prison, et qui, en outre, désirait gagner la partie engagée avec Tigellin, n'épargnait ni son temps ni ses efforts. En l'espace de quelques jours, il avait vu Sénèque, Domitius Afer, Crispinilla par laquelle il voulait toucher Poppée, Terpnos, Diodore, le beau Pythagore, et finalement, Aliturus et Pâris auxquels César, habituellement, ne refusait rien. Par Chrysothémis qui était actuellement la maîtresse de Vatinius, il chercha même à se concilier l'aide de ce dernier, ne lésinant avec lui comme avec les autres, ni sur les promesses ni sur l'argent.

Toutes ces démarches furent vaines. Sénèque, qui n'était pas sûr lui-même de ses propres jours, se mit à expliquer que même si les chrétiens n'avaient réellement pas brûlé Rome, ils devraient être exterminés pour son bien, autrement dit, il justifiait le futur massacre par la raison d'État. Terpnos et Diodore avaient empoché l'argent mais n'avaient rien fait. Vatinius avait rapporté à César qu'on avait tenté de le corrompre. Seul Aliturus qui, tout d'abord hostile aux chrétiens, avait maintenant pitié d'eux, avait osé mentionner à César que la jeune fille avait été emprisonnée, et avait tenté d'intercéder en sa faveur auprès de lui, mais il n'avait rien obtenu à part la réponse :

— Crois-tu que j'ai moins d'âme que Brutus qui, pour le bien de Rome, n'épargna pas ses propres enfants ?

Lorsque Aliturus répéta cette réponse à Pétrone, celui-ci en conclut :

— S'il s'est comparé à Brutus, c'est qu'il n'y a plus aucun recours.

Vinicius le préoccupait, il se demandait avec effroi s'il n'allait pas attenter à ses jours. « Maintenant, se disait-il, ce qui lui permet de tenir encore ce sont les tentatives faites pour la sauver, sa vue et la souffrance elle-même, mais lorsque tous les moyens auront échoué et que la dernière étincelle d'espoir se sera éteinte, par Castor ! il ne lui survivra pas et il se jettera sur son sabre. » Pétrone comprenait même mieux qu'on puisse en finir ainsi que d'aimer et de souffrir de la sorte. Vinicius quant à lui, continuait de faire tout ce que son esprit était capable de lui souffler pour sauver Lygie. Il allait voir les augustans, et lui, si fier autrefois, quémandait maintenant leur aide. Par Vitellius, il offrit à Tigellin ses terres en Sicile et tout ce que ce dernier demanderait. Tigellin, sans doute par crainte de la colère de l'Augusta, refusa. Approcher César lui-même, se prosterner devant lui et le supplier, ne mènerait à rien. Vinicius était, à vrai dire, prêt à le faire, mais Pétrone en l'entendant formuler ce projet, lui demanda :

— Et s'il refuse, s'il te répond par une boutade ou une menace infâme, que feras-tu ?

Les traits de Vinicius se contractèrent de douleur et de rage, il grinça des dents.

— Oui ! dit Pétrone. C'est bien pourquoi je te le déconseille. Tu

perdrais toutes chances de salut.

Vinicius se contint et, passant sa main sur son front couvert d'une sueur froide, il dit :

— Non ! Non ! Je suis chrétien !...

— Et tu l'oublieras comme tu l'as oublié tout à l'heure. Tu as le droit de te perdre toi-même, mais non de la perdre, elle. Souviens-toi de ce qu'a subi la fille de Séjan avant de mourir.

En parlant ainsi, il n'était pas tout à fait sincère car il tenait plus à Vinicius qu'à Lygie mais il savait qu'il n'avait pas d'autre moyen de retenir le jeune homme d'entreprendre une démarche dangereuse que de le persuader qu'elle pouvait apporter la perte irrémédiable de celle qu'il voulait sauver. Il avait d'ailleurs raison car on prévoyait au Palatin la venue du jeune tribun et l'on avait pris des précautions.

Le supplice qu'endurait Vinicius dépassait les forces humaines. Depuis que Lygie avait été incarcérée, depuis que l'auréolait l'éclat de son futur martyr, non seulement il l'aimait cent fois plus mais encore il se mit à lui vouer une vénération quasi religieuse, comme à une créature surnaturelle. Et maintenant, à la pensée qu'il devait perdre cet être bien-aimé et sacré, voué à la mort et, peut-être, à des supplices plus terribles que la mort elle-même, son sang se glaçait dans ses veines, son âme gémissait, sa raison vacillait. Il lui semblait parfois que son crâne était en feu, sur le point de brûler ou d'éclater. Il avait cessé de comprendre ce qui se passait, il avait cessé de comprendre pourquoi le Christ, ce Dieu de miséricorde, ne venait pas en aide à ses adeptes, pourquoi les murs du Palatin, noircis par la fumée, ne disparaissaient pas sous terre, avec Néron, les augustans, le camp des prétoriens et toute cette ville du crime. Il se dit que cela ne pouvait et ne devait pas en être autrement, et que tout ce que voyaient ses yeux, tout ce qui meurtrissait son âme et brisait son cœur était un songe. Mais le rugissement des bêtes lui disait que c'était la réalité, le fracas des haches utilisées pour la construction des arènes lui rappelait que c'était la réalité, les hurlements des foules et les prisons bondées le confirmaient. Et alors sa foi en le Christ s'affolait et cet affolement était un nouveau supplice, peut-être le plus terrible de tous.

Pétrone lui disait pourtant ;

— Souviens-toi de ce qu'a subi la fille de Séjan avant de mourir.

CHAPITRE LIII

Tout échoua. Vinicius s'était abaissé au point de chercher un soutien chez les affranchis et les esclaves, aussi bien de César que de Poppée, il paya grassement leurs vaines promesses, se concilia leurs faveurs avec de riches cadeaux. Il retrouva le premier mari de l'Augusta, Rufius Crispinus qui lui donna une lettre de recommandation ; il fit cadeau de sa villa d'Andura au fils que Poppée avait eu de son premier mariage, Rufius, ce qui ne fit que courroucer César qui détestait son beau-fils, il écrivit au second mari de Poppée, Othon, et lui envoya la lettre par un courrier exprès en Espagne, il offrit tous ses biens et s'offrit lui-même pour finalement s'apercevoir qu'il était le Jouet de tout le monde et que, s'il eut feint que l'emprisonnement de Lygie lui importait peu, il l'eût délivrée plus vite.

Pétrone s'en aperçut lui aussi. Les jours passaient. Les amphithéâtres étaient achevés. On distribuait déjà les insignes d'entrée pour les *ludus matutinus*. Mais cette fois-ci, les jeux « matutinaux », en raison du nombre inouï de victimes, devaient durer des Jours, des semaines et des mois. On ne savait plus où écrouer les chrétiens. Les prisons étaient bondées et la fièvre y sévissait. Les *puticuli* ou fosses communes dans lesquelles on enterrait les esclaves étaient combles. Par crainte que les maladies ne se propagent dans toute la ville, on décida de se hâter.

Toutes ces nouvelles arrivaient aux oreilles de Vinicius lui enlevant les dernières lueurs d'espoir. Aussi longtemps que durèrent les préparatifs, il pouvait se faire des illusions mais, maintenant, le temps manquait déjà. Les spectacles allaient commencer. Lygie pouvait, un jour ou l'autre, se trouver dans le *cuniculum* du cirque d'où l'on ne sortait que dans l'arène. Ne sachant où le sort et la cruauté de la violence la jetteraient, il se mit à parcourir tous les cirques, à soudoyer les gardiens et les bestiaires, leur demandant ce qu'ils ne pouvaient faire. Il s'apercevait parfois qu'il ne cherchait plus qu'à lui rendre la mort moins effroyable, et alors, il sentait qu'il avait sous le crâne non pas un cerveau mais des charbons ardents.

D'ailleurs, il ne pensait pas lui survivre et il résolut de périr avec elle. Mais, croyait-il, la douleur consumerait peut-être la vie en lui avant la terrible échéance. Ses amis et Pétrone pensaient aussi que le royaume des ombres s'ouvrirait devant lui d'un jour à l'autre. Le

visage de Vinicius devint terreux, semblable aux masques de cire que l'on gardait dans les *lararia*. Une expression de stupeur restait figée sur ses traits comme s'il ne comprenait pas ce qui était arrivé et ce qui pouvait encore arriver. Lorsqu'on lui parlait, il levait machinalement les mains à sa tête et, se serrant les tempes, il portait sur son interlocuteur un regard épouvanté et interrogateur. Il passait ses nuits avec Ursus à la porte de la cellule de Lygie. Lorsqu'elle lui commandait de s'en aller et de se reposer, il revenait chez Pétrone et, jusqu'au matin, il faisait les cent pas dans l'atrium. Les esclaves le trouvaient souvent agenouillé, les mains levées ou prosterné, le visage contre la terre. Il implorait le Christ, son ultime espoir. Tout avait échoué. Seul un miracle pouvait sauver Lygie, Vinicius se cognait donc le front contre les dalles de pierre et appelait ce miracle de ses vœux.

Il lui restait toutefois assez de lucidité pour comprendre que la prière de Pierre aurait plus de poids que la sienne. Pierre lui avait promis Lygie, Pierre l'avait baptisé, Pierre faisait lui-même des miracles, qu'il lui apporte secours et aide !

Et une nuit, il partit à sa recherche. Les chrétiens dont il ne restait plus qu'un petit nombre, le cachaient maintenant scrupuleusement, même les uns devant les autres de crainte que quelqu'un ne le trahisse involontairement ou par faiblesse. Au milieu du désarroi général, et, tout absorbé qu'il était par ses démarches en vue de faire sortir Lygie de prison, il avait perdu de vue l'Apôtre, de sorte que, depuis son baptême, il ne l'avait rencontré qu'une seule fois, avant même le commencement des poursuites. S'étant rendu chez le carrier dans la mesure duquel il avait été baptisé, il y apprit qu'une réunion des chrétiens se tiendrait dans la vigne qui appartenait à Cornélius Pudens, vigne qui se trouvait derrière la Porta Salaria. Le carrier s'offrit d'y conduire Vinicius, l'assurant qu'ils y trouveraient Pierre.

Ils partirent donc au crépuscule et, sortis des murs de la ville, ils empruntèrent des ravins envahis par les joncs et atteignirent une vigne située à l'écart. La réunion se tenait dans une grange où d'ordinaire on foulait le raisin. Vinicius perçut tout d'abord le murmure d'une prière. Lorsqu'il fut entré, il vit à la lumière pâle des lanternes quelques dizaines de personnes agenouillées et en prière. Elles récitaient une sorte de litanie, un chœur de voix d'hommes et de femmes répétait à tout instant : « Christ, aie pitié de nous ! » Une tristesse et un chagrin profonds et déchirants frémissaient dans ces voix.

Pierre était là. Agenouillé à l'avant, devant une croix de bois fixée au mur de la grange, il priait. Vinicius reconnut de loin ses cheveux blancs et ses mains levées. Sa première pensée fut de se frayer un passage parmi les groupes de gens, de se jeter aux pieds de l'Apôtre et de lui crier : « Sauve-nous ! » Mais, soit sous l'effet de la solennité de la prière soit à cause de son affaiblissement, ses genoux se plièrent et,

s'agenouillant dans l'entrée, il se mit à répéter dans un gémissement et serrant ses mains jointes : « Christ, aie pitié de nous ! » S'il eut été plus lucide, il eût compris que sa supplication n'était pas la seule à être plaintive et qu'il n'était pas le seul à avoir apporté ici sa douleur, son chagrin et son angoisse. Il n'y avait dans cette assemblée personne qui n'eût perdu des êtres chers, et alors que les plus fervents et les plus courageux se trouvaient en prison, qu'à tout instant couraient les rumeurs de nouveaux outrages et supplices infligés aux prisonniers, lorsque l'énormité du malheur dépassa toute imagination » lorsqu'il ne resta plus que cette poignée de fidèles, il n'y eut pas un seul d'entre eux qui ne fût saisi d'épouvante et ne demandât dans le doute où était le Christ. Pourquoi permettait-il que le mal devienne plus puissant que Dieu ?

Pourtant » ils Le suppliaient encore avec désespoir d'être miséricordieux car dans chaque âme couvait encore une étincelle d'espoir qu'il viendrait » effacerait le mal » précipiterait Néron dans l'abîme et régnerait sur le monde... Ils scrutaient encore le ciel, ils tendaient encore l'oreille, ils priaient encore en tremblant. À mesure qu'il répétait : « Christ aie pitié de nous ! » Vinicius était envahi de l'exaltation qu'il avait connue naguère dans la mesure du carrier. Ils L'appelaient du fond de leur douleur, de l'abîme. Pierre L'appelait, le ciel allait donc d'un moment à l'autre se déchirer, la terre allait trembler dans ses assises et Il descendrait dans un éclat immense » des étoiles à ses pieds, miséricordieux mais terrible, Il élèverait ses fidèles et commanderait aux abîmes d'engloutir les persécuteurs.

Vinicius se couvrit la face de ses mains et se prosterna. Soudain, le silence se fit autour de lui comme si la crainte avait fermé les bouches de toutes les personnes présentes. Il lui sembla qu'il devait absolument arriver quelque chose, que viendrait le moment d'un miracle, il était sûr que lorsqu'il se relèverait et ouvrirait les yeux, il verrait une lumière qui aveuglerait les yeux des mortels et qu'il entendrait une voix qui ferait défaillir les cœurs.

Le silence persistait. Il fut finalement rompu par un sanglot de femme.

Vinicius se releva et commença à regarder ahuri devant lui.

Au lieu d'éclats surnaturels, clignotaient dans la grange les petites flammes pâlottes des lanternes et la lueur de la lune qui s'infiltrait par une ouverture dans le toit, l'inondait d'une lumière argentée. Les gens agenouillés à côté de Vinicius levaient en silence des yeux ruisselants de larmes vers la croix ; çà et là, éclatèrent d'autres sanglots, et de l'extérieur, leur parvenait le sifflement prudent des sentinelles. Soudain, Pierre se leva et, se tournant vers les groupes, il leur dit :

— Mes enfants, élevez vos cœurs vers notre Rédempteur et offrez-Lui vos larmes.

Puis il se tut.

Tout à coup, dans l'assistance, se fit entendre une voix de femme, plainte infiniment douloureuse :

— Veuve, j'avais un fils unique qui me nourrissait... Rends-le-moi, seigneur !

Un silence se fit de nouveau. Pierre se tenait devant le groupe agenouillé, vieux, soucieux, et leur semblait à cet instant personnifier la décrépitude et l'impuissance.

Une seconde plainte monta :

— Les bourreaux ont outragé mes filles et le Christ l'a permis !

Puis une troisième :

— Je suis restée seule avec mes enfants, lorsqu'on m'emmènera, qui leur donnera du pain et de l'eau ?

Puis une quatrième :

— Linus qu'ils avaient tout d'abord épargné, a été emmené et supplicié, seigneur !

Puis une cinquième :

— Lorsque nous rentrerons chez nous, les prétoriens nous prendront. Nous ne savons où nous cacher.

— Malheur à nous ! Qui nous protégera ?

Et c'est ainsi que les plaintes, l'une après l'autre, déchiraient le silence de la nuit. Le vieux pécheur ferma les yeux et branla sa tête blanche au-dessus de cette douleur et angoisse humaines. Un silence se fit de nouveau, seules les sentinelles sifflaient doucement derrière la grange.

Vinicius se releva de nouveau brusquement pour se précipiter à travers le groupe jusqu'à l'Apôtre et lui demander du secours mais il vit soudain devant lui comme un gouffre et ses jambes s'immobilisèrent. Qu'advient-il si l'Apôtre reconnaît son impuissance, s'il constate que le César romain est plus puissant que le Christ de Nazareth ? À cette pensée, l'effroi lui fit dresser les cheveux sur la tête car il sentit qu'en ce cas sombreraient dans cet abîme non seulement ce qui lui restait d'espoir mais encore lui-même et sa Lygie et son amour pour le Christ, et sa foi, et tout ce qui le faisait vivre, et il ne resterait plus que la mort et la nuit immense comme la mer.

Cependant Pierre s'était mis à parler d'une voix, tout d'abord faible, à peine perceptible :

— Mes enfants ! Sur le Golgotha, j'ai vu clouer Dieu à la croix. J'ai entendu les marteaux et j'ai vu comment on relevait la croix pour que les foules voient la mort du Fils de l'Homme.

... Et je les ai vus Lui percer le flanc et je L'ai vu mourir. Et alors, de retour de la crucifixion, j'ai crié de douleur tout comme vous le faites : « Malheur ! Malheur ! Seigneur ! Tu es Dieu ! Pourquoi as-Tu permis cela, pourquoi es-Tu mort et pourquoi as-Tu affligé nos cœurs,

à nous qui avons cru qu'arriverait Ton règne ?... »

... Et Lui, notre Seigneur et notre Dieu est ressuscité le troisième jour et a été parmi nous avant d'entrer dans Son royaume dans une grande clarté.

Et nous, ayant vu combien nous avons peu de foi, nous nous sommes fortifiés dans nos cœurs et depuis, nous semons Son grain...

Cela dit, se tournant du côté d'où était montée la première plainte, il se mit à dire d'une voix déjà plus forte :

— Pourquoi vous plaignez-vous ?... Dieu s'est lui-même soumis au supplice et à la mort, et vous, vous voulez qu'il vous en protège ? Hommes de peu de foi ! N'avez-vous pas compris son enseignement, vous a-t-il promis une seule vie ? Voici qu'il vient à vous et vous dit : « Suivez mon chemin », Il vous élève jusqu'à Lui, et vous, vous vous cramponnez à la terre en criant : « Seigneur, sauve-moi ! » Je suis, moi, poussière devant Dieu, mais, devant vous, je suis l'Apôtre de Dieu et son vicaire, je vous dis au nom du Christ : devant vous, ce qu'il y a, ce n'est pas la mort mais la vie, ce ne sont pas les supplices mais des réjouissances infinies, ce ne sont pas les larmes et les gémissements mais les chants, ce n'est pas la servitude mais la royauté ! Moi, l'Apôtre de Dieu, je te le dis, veuve : ton fils ne mourra pas mais naîtra dans la gloire pour une vie éternelle et tu le rejoindras ! Toi, père dont les filles innocentes ont été souillées par des bourreaux, je te promets que tu les retrouveras plus blanches que les lys d'Hébron ! Vous, mères que l'on enlèvera à vos orphelins, vous qui allez perdre vos pères, vous qui vous plaignez, vous qui allez voir la mort de ceux que vous chérissez, vous tous, affligés, malheureux, apeurés, et vous qui allez mourir, je vous le dis au nom du Christ que vous vous réveillerez comme d'un sommeil pour une veillée heureuse et comme d'une nuit à l'aube de Dieu. Au nom du Christ, que les écailles tombent de vos yeux et que vos cœurs s'embrasent !

Cela dit, il leva la main comme s'il donnait un ordre et eux sentirent un sang nouveau couler dans leurs veines, et en même temps, un frisson leur parcourir le corps car se tenait devant eux non plus un vieillard décrépit et accablé mais un géant qui prenait leurs âmes et les relevait de la poussière et de l'angoisse.

— Amen ! s'écrièrent quelques-uns d'entre eux.

Ses yeux avaient un éclat de plus en plus grand et la force, la majesté, la sainteté émanaient de lui. Les têtes s'inclinèrent, lui, après l'« amen », poursuivit :

— Semez dans les pleurs afin que vous récoltiez dans l'allégresse. Pourquoi craignez-vous la puissance du mal ? Au-dessus de la terre, au-dessus de Rome, au-dessus des murs des villes, il y a le Seigneur qui habite en vous. Les pierres s'humecteront de vos larmes, le sable s'abreuvera de votre sang, les fosses se rempliront de vos corps, et

moi, je vous le dis : c'est vous qui êtes les vainqueurs ! Le Seigneur va à la conquête de cette ville du crime, de l'oppression et de l'orgueil, vous êtes, vous, Sa légion ! Et tout comme Il a racheté par son supplice et son sang les péchés du monde, Il veut que vous rachetiez par votre supplice et votre sang ce nid d'iniquité !... C'est ce qu'il vous annonce par ma bouche !

Il tendit les bras, leva les yeux au ciel. Leurs cœurs à eux cessèrent presque de battre car ils sentirent que le regard de l'Apôtre voyait quelque chose que leurs yeux de mortels ne pouvaient entrevoir.

Son visage avait changé et rayonnait, il les regarda encore un moment en silence comme ébahi, émerveillé, puis il reprit :

— Tu es là, Seigneur, et Tu me montres tes voies !... Comment se fait-il, ô Seigneur !... Ce n'est pas à Jérusalem mais dans cette cité de Satan que Tu veux fonder Ta capitale ? C'est ici que Tu veux, de ces larmes et de ce sang, construire Ton Église ? C'est ici, où aujourd'hui règne Néron, que doit se trouver Ton royaume éternel ? Ô Seigneur, Seigneur ! Tu commandes à ces êtres apeurés de construire de leurs ossements les fondations de la Sion du monde et tu demandes à mon esprit d'exercer son empire sur elle et les peuples de la terre ?... Et voici que Tu insuffles aux faibles le courage pour qu'ils deviennent forts, et voici que Tu m'ordonnes de paître Tes brebis jusqu'à la fin des siècles... Sois loué dans Tes volontés, ô Toi qui nous commandes de vaincre. Hosanna ! Hosanna !...

Ceux qui étaient terrifiés se redressèrent, en ceux qui avaient douté la foi se ranima. Certains proclamèrent soudain : « Hosanna ! », d'autres : « Pro Christo ! », puis un silence se fit. Des éclairs lumineux d'été éclairèrent l'intérieur de la grange et les visages pâles d'émotion.

Pierre, le regard fixant sa vision, pria encore longuement. Finalement, il se ressaisit, tourna vers l'assemblée son visage inspiré et rayonnant et dit :

— De même que le Seigneur a vaincu en vous le doute, allez, vous aussi, vaincre en Son nom !

Et bien qu'il sût ce qui allait naître de leurs larmes et de leur sang, sa voix trembla d'émotion lorsqu'il se mit à leur faire ses adieux en traçant le signe de la croix au-dessus de leurs têtes et il leur dit :

— Et maintenant, je vous bénis mes enfants, pour le supplice, pour la mort, pour l'éternité !

Ils l'entourèrent en l'exhortant : « Nous sommes prêts, mais toi, sauve ta tête sacrée car tu es le Vicaire du Christ et exerces Son règne ! » Tout en disant cela, ils saisissaient ses vêtements tandis qu'il les imposait et signait chacun un à un comme un père signe ses enfants qu'il envoie faire un lointain voyage.

Ils se mirent aussitôt à sortir de la grange car ils avaient hâte de regagner leurs foyers et de là, d'aller en prison et dans les arènes. Leur

esprit s'était détaché de la terre, leur âme s'élevait vers l'éternité et ils allaient, comme dans un rêve ou en extase, opposer cette force qui les animait à la force et à la cruauté de la « bête ». Nereus, serviteur de Pudens, emmena l'Apôtre et le conduisit à travers la vigne par un sentier secret jusqu'à sa demeure. Dans la nuit claire, Vinicius les suivait, et lorsqu'ils furent arrivés enfin à la chaumière de Nereus, il se jeta brusquement aux pieds de l'Apôtre.

Ce dernier, l'ayant reconnu, lui demanda :

— Que veux-tu, mon fils ?

Après ce qu'il venait d'entendre dans la grange, Vinicius n'osa plus le supplier de quoi que ce soit, enlaçant seulement les deux pieds de l'Apôtre, il y pressa son front en sanglotant, implorant pitié sans rien dire.

L'Apôtre lui dit :

— Je sais. On a emmené la fillette que tu chéris. Prie pour elle.

— Seigneur ! gémit Vinicius en serrant plus fortement les pieds de l'Apôtre. Seigneur ! Je ne suis qu'un misérable ver, mais toi, tu as connu le Christ, supplie-le, toi, intercède en sa faveur.

Il tremblait comme une feuille, frappait de son front le sol car, connaissant le pouvoir de l'Apôtre, il savait que lui seul pouvait la lui rendre.

Pierre s'émut de tant de douleur. Le souvenir de Lygie réprimandée par Crispus et prosternée, elle aussi, à ses pieds, implorant sa pitié, lui revint à l'esprit. Il se rappela qu'il l'avait relevée et l'avait consolée. Il releva donc Vinicius.

— Mon fils, lui dit-il, je prierai pour elle, mais toi, souviens-toi de ce que j'ai dit à tous ceux qui étaient dans le doute, à savoir que Dieu Lui-même avait subi le supplice de la croix, et souviens-toi aussi qu'après cette vie commence une autre vie, éternelle.

— Je sais !... J'ai entendu, répondit Vinicius en aspirant une bouffée d'air par la bouche, mais tu le vois, seigneur... je ne le peux ! S'il faut du sang, demande au Christ qu'il prenne le mien... Je suis un soldat. Qu'Il me double, qu'il me triple le supplice prévu pour elle, je le supporterai ! mais qu'il la sauve, elle ! Ce n'est encore qu'une enfant, seigneur, et Lui est plus fort que César, je le crois ! Il est plus fort ! Tu la chérissais toi-même. Tu nous as bénis ! Ce n'est encore qu'une enfant innocente !...

Il se pencha de nouveau et pressant son visage sur les genoux de Pierre, il répéta :

— Tu as connu le Christ, seigneur ! Tu L'as connu. Il t'écouterà ! Intercède en sa faveur !

Pierre baissa les paupières et pria avec ferveur.

Les éclairs d'été illuminaient de nouveau le ciel. À leur lueur, Vinicius fixait des yeux les lèvres de l'Apôtre en attendant une

sentence de vie ou de mort. Le silence était rompu par les appels des caillies dans les vignes et le bruit sourd au loin des fouloirs de la Via Salaria.

— Vinicius, demanda enfin l'Apôtre, as-tu la foi ?

— Seigneur, serais-je venu ici autrement ? répondit Vinicius.

— Alors aie foi jusqu'au bout car la foi déplace les montagnes. Donc, même si tu voyais cette fillette sous l'épée du bourreau ou dans la gueule d'un lion, aie encore foi que le Christ peut la sauver. Aie foi et prie-Le, et moi, je prierai avec toi.

Puis, levant son visage vers le ciel, il dit à haute voix :

— Christ de miséricorde, porte un regard sur ce cœur endolori et console-le ! Christ de miséricorde, adoucis les épreuves de l'agneau ! Christ de miséricorde, Toi qui as demandé à Ton Père d'éloigner de Tes lèvres le calice d'amertume, éloigne-le des lèvres de Ton serviteur ! Amen !

Tendant les mains vers les étoiles, Vinicius dit en gémissant :

— Ô Christ ! Je suis à Toi ! Prends-moi à sa place !

À l'est, le ciel commençait à blanchir.

CHAPITRE LIV

Ayant quitté l'Apôtre, Vinicius se rendit à la prison le cœur rempli d'espérance. Quelque part, dans le fond de son âme criaient encore le désespoir et l'épouvante, mais il étouffait en lui ces voix. Il lui semblait impossible que l'intercession du Vicaire de Dieu et le pouvoir de sa prière dussent rester sans effet. Il craignait de ne pas avoir d'espoir, il craignait de douter. « J'aurai foi en Sa miséricorde, se disait-il, même si je la vois dans la gueule d'un lion. » Bien que son âme frémît à cette pensée et qu'une sueur froide lui perlât aux tempes, il avait foi. Chaque battement de son cœur était désormais une prière. Il commença à comprendre que la foi déplaçait les montagnes car il sentit en lui une force étrange qu'il n'avait pas ressentie auparavant. Il lui sembla qu'il serait capable d'accomplir des choses qu'hier encore il n'aurait pu faire. Il avait parfois l'impression que le mal était déjà passé. Lorsque le désespoir secouait encore son âme, il se remémorait cette nuit et ce vénérable visage empreint de sainteté, levé vers le ciel et en prière. « Non ! Le Christ ne refusera pas d'exaucer les prières de son premier disciple et pasteur de ses brebis ! Le Christ ne le lui refusera pas, et moi, je ne douterai pas. »

Il courut donc vers la prison comme pour y annoncer une bonne nouvelle.

Cependant, là, une chose inattendue se produisit.

Les prétoriens qui se relayaient à la prison Mamertine le connaissaient déjà tous et, habituellement, on ne lui faisait pas la moindre difficulté, mais cette fois-ci, les rangs ne s'ouvrirent pas ; en revanche le centurion s'approcha de lui et lui dit :

— Pardon, noble tribun, nous avons aujourd'hui l'ordre de ne laisser passer personne.

— L'ordre ? répéta Vinicius en pâlisant.

Le soldat le regarda avec compassion et lui répondit :

— Oui, seigneur. L'ordre de César. Il y a en prison beaucoup de malades et il est possible qu'on craigne que les visiteurs ne propagent l'épidémie dans la ville.

— Mais tu viens de dire que l'ordre n'a été donné que pour aujourd'hui ?

— Les gardes sont relayés à midi.

Vinicius se tut et se décoiffa, il lui sembla en effet que le *pileolus* qu'il avait sur la tête, était de plomb.

Soudain, le soldat s'approcha de lui et lui dit à mi-voix :

— Calme-toi, seigneur. Les gardiens et Ursus veillent sur elle.

Cela dit, il se pencha, et, en l'espace d'un clin d'œil, il dessina de son long sabre gaulois, sur une plaque de pierre, la forme d'un poisson.

Vinicius le dévisagea attentivement.

— ... Et tu es prétorien ?...

— Jusqu'au moment où je serai là-bas, répliqua le soldat en montrant la prison.

— Moi aussi, j'honore le Christ.

— Loué soit Son nom ! Je le sais, seigneur. Je ne peux te laisser entrer dans la prison, mais si tu écris une lettre, je la remettrai aux gardiens.

— Merci, frère.

Puis, ayant serré la main du soldat, il s'en alla. Le *pileolus* cessa de lui peser. Le soleil matinal était monté au-dessus des murs de la prison et, avec sa clarté, le courage recommença à envahir le cœur de Vinicius. Ce soldat chrétien était pour lui comme un nouveau témoignage de la puissance du Christ. Au bout d'un moment, il s'arrêta et, fixant du regard les nuages roses suspendus au-dessus du Capitole et du temple de Jupiter Stator, il dit :

— Je ne l'ai pas vue aujourd'hui, Seigneur, mais j'ai foi en Ta miséricorde.

À son retour, il trouva Pétrone qui, comme d'habitude, ayant « fait de la nuit le jour », venait tout juste de rentrer. Il avait néanmoins eu le temps de prendre un bain et de se faire oindre avant de se coucher.

— J'ai des nouvelles pour toi, dit-il à Vinicius. J'ai été, aujourd'hui, chez Tullius Sénécion chez qui était aussi César. Je ne sais ce qui est passé par la tête de l'Augusta d'avoir emmené avec elle le petit Rufius... Peut-être avait-elle pensé que la beauté de l'enfant allait attendrir le cœur de César... Par malheur, l'enfant, pris de sommeil, s'endormit pendant la lecture, comme jadis Vespasien. Ahénobarbe s'en apercevant, lui lança une coupe à la tête et le blessa grièvement. Poppée perdit connaissance, tous entendirent César dire : « J'en ai assez de cet avorton ! » Or tu sais ce que cela veut dire : la mort !

— Le châtement de Dieu est suspendu sur l'Augusta, remarqua Vinicius, mais pourquoi me le dis-tu ?

— Je te le dis parce que c'est la colère de Poppée qui vous poursuivait, toi et Lygie, alors que maintenant, préoccupée qu'elle est par son propre malheur, peut-être renoncera-t-elle à sa vengeance et sera-t-il plus facile de la faire fléchir. Je vais la voir ce soir et je lui parlerai.

— Je te remercie. Tu m'annonces une bonne nouvelle.

— Et toi, va prendre un bain et te reposer. Tes lèvres sont blêmes et tu n'es plus que l'ombre de toi-même.

Vinicius demanda cependant :

— N'a-t-on pas dit quand aurait lieu le premier *ludus matutinus* ?

— Dans dix jours. On prendra d'abord les détenus des autres prisons. Plus il nous restera de temps et mieux cela sera. Tout n'est pas encore perdu.

Le disant, il n'y croyait plus lui-même, car il savait parfaitement que, du moment que César s'était, dans sa réponse fallacieuse donnée à la supplique d'Aliturus, comparé à Brutus, il n'y avait plus de salut pour Lygie. Par pitié aussi pour son neveu, il avait passé sous silence ce qu'il avait entendu chez Sénécion, à savoir que César et Tigellin avaient décidé de se choisir pour eux-mêmes et leurs amis les plus belles vierges chrétiennes et de leur faire subir les derniers outrages avant le supplice, les autres devaient être livrées le jour même des jeux aux prétoriens et aux bestiaires.

Sachant que Vinicius ne voudrait, en aucun cas, survivre à Lygie, Pétrone ravivait sciemment l'espoir dans le cœur du jeune homme, d'abord par compassion pour lui, et ensuite, parce que, en esthète qu'il était, il voulait qu'il mourût, s'il devait mourir, en restant beau et non avec ce visage défait et terreux, ravagé par la douleur et l'insomnie.

— Je dirai aujourd'hui à l'Augusta, poursuivit-il, plus ou moins ceci : « Sauve Lygie pour Vinicius, et moi, je sauverai Rufius pour toi. » Et j'y penserai vraiment. Avec Ahénobarbe, un mot dit à un moment opportun peut sauver ou perdre quelqu'un. Dans le pire des cas, nous aurons gagné du temps.

— Je te remercie, répéta Vinicius.

— La meilleure façon de me remercier est de te restaurer et de te reposer. Par Athéna ! Dans son plus grand malheur, Ulysse veilla à dormir et à manger. Tu as sans doute passé toute la nuit à la prison.

— Non, répondit Vinicius. J'ai voulu y aller tout à l'heure, mais l'ordre a été donné de ne faire entrer personne. Tâche donc, Pétrone, de savoir si l'ordre a été donné pour aujourd'hui seulement, ou pour jusqu'aux jeux.

— Je m'en informerai cette nuit et demain matin, je te dirai pour combien de temps l'ordre a été donné et pourquoi il a été donné. Mais maintenant, Hélios en dû-t-il descendre de chagrin dans les antres cimmériens, je vais me coucher, et toi, fais-en autant.

Ils se séparèrent, mais Vinicius se rendit dans la bibliothèque et se mit à écrire une lettre à Lygie.

Lorsqu'il la termina, il la porta lui-même et la remit au centurion chrétien qui alla aussitôt la transmettre à la prison. Au bout d'un moment, le centurion revint avec les salutations de Lygie et la promesse qu'il lui apporterait le jour même sa réponse.

Cependant, Vinicius ne voulut pas rentrer chez lui et, s'étant assis sur une pierre, il attendit la lettre de Lygie. Le soleil était déjà monté haut dans le ciel et, par le Clivus Argentarius, les foules affluaient, comme d'habitude, au Forum. Les vendeurs annonçaient à tue-tête leurs marchandises ; les diseurs de bonne aventure offraient leurs services aux passants ; les citoyens se dirigeaient gravement vers les rostrs pour y entendre les orateurs occasionnels ou encore y colporter les dernières nouvelles. À mesure que la chaleur devenait plus forte, des groupes de paresseux se réfugiaient sous les portiques des temples de sous desquels s'envolaient, dans un grand bruissement d'ailes, des nuées de pigeons au plumage éclatant de blancheur dans la lumière solaire, sur le fond de l'azur du ciel.

Sous l'effet de la lumière trop forte, du vacarme, de la chaleur et d'une fatigue extrême, les yeux de Vinicius commencèrent à se fermer. Les exclamations monotones de gamins jouant à la *mora* et les pas cadencés de soldats le berçaient. Il releva encore la tête plusieurs fois, jeta un coup d'œil à la prison, puis l'appuya sur une arête de la pierre, soupira comme un enfant qui succombe au sommeil après avoir longuement pleuré et s'endormit.

Les visions l'assaillirent bientôt. Il lui semblait porter Lygie dans ses bras, en pleine nuit, à travers une vigne inconnue, devant eux marchait Pomponia Graecina, une lanterne à la main, et les éclairait. Une voix, qui semblait être celle de Pétrone, appelait au loin derrière eux : « Reviens ! » Lui, pourtant, ne prêtait pas attention à cet appel et suivait Pomponia jusqu'à une chaumière sur le seuil de laquelle se tenait Pierre l'Apôtre. Il montra Lygie à celui-ci et lui dit : « Nous venons de l'arène, seigneur, mais nous ne pouvons la réveiller, réveille-la, toi. » Mais Pierre lui répondit : « Le Christ Lui-même viendra la réveiller ! »

Puis les images se brouillèrent. Il vit en rêve Néron et Poppée qui tenait par la main le petit Rufius au front ensanglanté que Pétrone lavait, et Tigellin qui parsemait de cendre des tables sur lesquelles étaient disposés des mets coûteux, et Vitellius qui dévorait ces mets, et un grand nombre d'autres augustans attablés, Lui-même reposait aux côtés de Lygie mais entre les tables erraient des lions, des barbes fauves desquelles dégouttait le sang. Lygie le priait de la faire sortir mais une torpeur si effroyable s'empara de lui qu'il ne put même pas bouger. Un chaos encore plus grand s'ensuivit et tout finit par sombrer dans une obscurité totale.

Il fut tiré de ce profond sommeil par la chaleur et les exclamations poussées juste à côté de lui où il était assis. Vinicius se frotta les yeux : la rue fourmillait de monde, deux coureurs vêtus de tuniques jaunes écartaient la foule à l'aide de deux longs roseaux pour faire place à une somptueuse litière portée par quatre robustes esclaves

égyptiens.

Dans la litière était assis un homme vêtu de blanc, dont on ne voyait pas bien le visage étant donné qu'il tenait devant ses yeux un rouleau de papyrus et lisait quelque chose avec beaucoup d'attention.

— Place au noble augustin ! criaient les coureurs.

La rue était tellement encombrée que la litière dut s'arrêter un moment. C'est alors que l'augustin baissa, impatienté, le rouleau de papyrus et sortit la tête en s'écriant :

— Chassez-moi ces vauriens ! Et plus vite !

Soudain, ayant aperçu Vinicius, il recula la tête et releva rapidement le rouleau de papyrus jusqu'à la hauteur de ses yeux.

Vinicius se passa la main sur le front, croyant rêver.

Dans la litière se trouvait Chilon.

Entre-temps, les coureurs avaient frayé la voie et les Égyptiens allaient se remettre en marche, lorsque, brusquement, le jeune tribun, qui avait aussitôt compris beaucoup de choses incompréhensibles pour lui auparavant, s'approcha de la litière.

— Je te salue, Chilon ! dit-il.

— Jeune homme ! répondit le Grec avec dignité et fierté, en s'efforçant de donner à son visage une expression de calme – ce que son âme n'éprouvait pas –, je te salue mais ne me retiens pas car j'ai hâte de rejoindre mon ami, le noble Tigellin.

S'agrippant au bord de la litière, Vinicius se pencha vers Chilon et, le regardant droit dans les yeux, il lui dit en baissant la voix :

— C'est toi qui as dénoncé Lygie ?...

— Colosse de Memnon ! s'écria Chilon effrayé.

Mais dans les yeux de Vinicius, il n'y avait pas de menace, aussi la peur du vieux Grec se dissipa-t-elle aussitôt. Il songea qu'il était sous la protection de Tigellin et de César lui-même, c'est-à-dire de puissances devant lesquelles tout tremblait, et qu'il était entouré de robustes esclaves, tandis que Vinicius se tenait devant lui, sans défense, le visage hâve, tout entier accablé de douleur.

À cette pensée, il retrouva son insolence. Il fixa Vinicius de ses yeux aux paupières rouges, et il lui chuchota pour toute réponse :

— Et toi, quand je mourais de faim, tu m'as fait fouetter.

Ils se turent tous les deux pendant un moment, puis Vinicius reprit d'une voix sourde :

— Je t'ai fait du mal, Chilon !...

Le Grec leva alors la tête et, faisant claquer ses doigts, ce qui, à Rome, était un signe de dédain et de mépris, il riposta d'une voix assez forte pour être entendu de tout le monde :

— Ami, si tu as quelque chose à me demander, viens chez moi, sur l'Esquilin, dans la matinée, au cours de laquelle, après le bain, je reçois mes visiteurs et mes clients.

Cela dit, il fit un signe de la main et les Égyptiens soulevèrent la litière, tandis que les esclaves vêtus de tuniques jaunes se mirent à crier en agitant leurs triques :

— Place à la litière du noble Chilon Chilonidès ! Place ! Place !...

CHAPITRE LV

Dans une longue lettre écrite à la hâte, Lygie faisait pour toujours ses adieux à Vinicius. Elle savait que plus personne n'avait le droit de pénétrer dans la prison et qu'elle pourrait voir Vinicius seulement de l'arène. Elle le priait donc de s'informer du jour où ce serait leur tour et d'assister aux jeux car elle désirait le voir une fois encore de son vivant. Sa lettre ne laissait paraître aucune crainte. Elle écrivait qu'elle et tous les autres avaient déjà hâte de se trouver dans l'arène car ils y trouveraient la délivrance. S'attendant à l'arrivée de Pomponia et d'Aulus, elle suppliait qu'ils vissent eux aussi. Chacune de ses paroles laissait deviner l'exaltation et le détachement de la vie qu'éprouvaient tous les détenus, et en même temps, une foi inébranlable que toutes les promesses allaient être réalisées outre-tombe. « Que le Christ, écrivait-elle, me délivre maintenant ou après la mort ne change rien au fait qu'il m'a promise à toi par la bouche de l'Apôtre, je suis donc à toi. » Et elle l'adjurait de ne pas la regretter et de ne pas se laisser abattre par la douleur. La mort, pour elle, ne déliait pas des serments faits. Avec une confiance d'enfant, elle assurait Vinicius que, tout de suite après le supplice dans l'arène, elle dirait au Christ que son fiancé, Marc, était resté à Rome et qu'il languissait d'elle de tout son cœur. Le Christ permettra-t-Il peut-être à son âme, pensait-elle, de revenir pour un moment vers lui pour lui dire qu'elle vivait, qu'elle ne se souvenait pas du supplice et qu'elle était heureuse. Toute sa lettre donnait une impression de bonheur et d'espoir. Il ne s'y trouvait qu'une seule requête en rapport avec les choses d'ici-bas : elle demandait à Vinicius de prendre son corps du *spoliarium* et de l'inhumer en tant que son épouse dans le tombeau où lui-même reposerait un jour.

Vinicius lisait la lettre l'âme déchirée mais, en même temps, il lui semblait impossible que Lygie pût périr sous les crocs d'un fauve, et que le Christ n'eût point pitié d'elle. Et c'était bien cela qui reflétait son espoir et sa foi. De retour chez lui, il répondit à la lettre, assurant Lygie qu'il viendrait tous les jours sous les murs du Tullianum attendre aussi longtemps que le Christ n'aurait pas pulvérisé ces murs et ne la lui aurait pas rendue. Il lui commandait de croire que le Christ pouvait la prendre même dans le cirque et la lui rendre, que le Grand Apôtre le suppliait de le faire et que le moment de la délivrance était proche. Le centurion converti devait remettre la lettre à Lygie le lendemain.

Le jour suivant, quand Vinicius vint à la prison, le centurion sortit des rangs, s'approcha de lui le premier et lui dit :

— Écoute-moi, seigneur. Le Christ qui t'a éprouvé vient de te faire une grâce. Cette nuit, des affranchis de César et du préfet sont venus choisir pour leurs maîtres des vierges chrétiennes pour leur faire subir les derniers outrages ; ils se sont enquis de ta fiancée, mais le Seigneur l'a frappée de la fièvre qui fait mourir les prisonniers du Tullianum, ils ont donc renoncé à elle. Hier soir, elle n'était déjà plus consciente. Béni soit le nom du Sauveur car cette maladie, qui lui a épargné l'outrage, peut aussi la sauver de la mort.

Vinicius s'appuya de la main sur l'épaule du soldat pour ne pas tomber. Ce dernier poursuivit :

— Rends grâce à la miséricorde du Seigneur. Ils ont pris Linus et l'ont torturé, mais ayant vu qu'il agonisait, ils l'ont relâché. Peut-être te la rendront-ils aussi maintenant, et le Christ lui fera recouvrer la santé.

Le jeune tribun demeura encore un moment la tête baissée, puis il la releva et dit doucement :

— Oui, centurion. Le Christ qui l'a sauvée de la honte, la sauvera de la mort.

Puis, étant resté jusqu'au soir sous les murs de la prison, il s'en revint chez lui afin d'envoyer ses gens chercher Linus et le transporter dans une de ses villas suburbaines.

Pétrone ayant appris tout cela, décida d'agir encore. Il était déjà allé chez l'Augusta. Il s'y rendit une nouvelle fois. Il la trouva au chevet du petit Rufius. L'enfant blessé à la tête délirait, sa mère essayait de le sauver avec le désespoir et l'angoisse au cœur, tout en pensant que si elle le sauvait ce ne serait peut-être que pour le voir trouver une mort encore plus effroyable.

Toute à sa douleur, elle ne voulut même pas entendre parler de Vinicius et de Lygie, mais Pétrone lui fit peur.

— Tu as offensé, lui dit-il, une nouvelle divinité inconnue. Toi, Augusta, tu adores, paraît-il, le Jéhovah des Hébreux, or les chrétiens soutiennent que le Christ est son fils, ainsi pense donc si ce n'est pas le courroux du père qui te poursuit. Qui sait si ce qui est arrivé n'est pas leur vengeance et si la vie de Rufius ne dépend pas de ce que tu feras.

— Que veux-tu que je fasse ? demanda Poppée atterrée.

— Obtiens le pardon de la divinité courroucée.

— Comment ?

— Lygie est malade. Use de ton influence auprès de César ou de Tigellin pour qu'on la rende à Vinicius.

Poppée demanda avec désespoir :

— Penses-tu que je le puis ?

— Alors tu peux faire autre chose. Si Lygie se rétablit, elle devra

aller à la mort. Va au temple de Vesta et exige que la *virgo magna* se trouve par hasard près du Tullianum au moment où l'on fera sortir les prisonniers pour les conduire à la mort, et qu'elle ordonne de libérer la jeune fille. La grande vestale ne te le refusera pas.

— Et si la fièvre emporte Lygie ?

— Les chrétiens disent que le Christ est vindicatif mais juste : peut-être se contentera-t-il de ta seule intention.

— Qu'il me donne un signe pour me confirmer qu'il sauvera Rufius.

Pétrone haussa les épaules.

— Je ne viens pas, ô divine, en qualité d'émissaire du Christ ; je viens te dire seulement ceci : il vaut mieux que tu sois en bons termes avec toutes les divinités romaines et étrangères.

— J'irai ! dit Poppée, la voix brisée.

Pétrone poussa un profond soupir de soulagement.

« J'ai enfin réussi à obtenir quelque chose ! » se dit-il.

De retour chez lui, il dit à Vinicius :

— Prie ton Dieu d'empêcher que Lygie ne meure en prison, car si elle ne meurt pas, la grande vestale ordonnera de la libérer. L'Augusta elle-même le lui demandera.

Vinicius le regarda de ses yeux fiévreux et répondit :

— C'est le Christ qui la délivrera.

Poppée qui, pour sauver Rufius, était prête à offrir des hécatombes à tous les dieux du monde, se rendit le soir même au Forum chez les vestales, ayant confié la garde de son enfant malade à la fidèle gouvernante Sylvie qui l'avait dorlotée, elle aussi.

Cependant au Palatin, on avait déjà décidé du sort de l'enfant. À peine la litière de l'impératrice eut-elle disparu derrière le Grand Portail que deux affranchis de César firent irruption dans la chambre où reposait le petit Rufius. L'un d'eux se jeta sur la vieille Sylvie et la bâillonna tandis que l'autre, ayant saisi une statuette de Sphynx en bronze, l'en assomma du premier coup.

Ils s'approchèrent ensuite de Rufius. Miné par la fièvre et inconscient, ne se rendant pas compte de ce qui se passait autour de lui, le garçonnet leur souriait et clignait ses beaux yeux comme s'il cherchait à les reconnaître. Eux enlevèrent la ceinture de la gouvernante, appelé *cingulum*, la passèrent autour du cou de l'enfant et la resserrèrent. L'enfant appela une seule fois sa mère et expira. Ils l'enveloppèrent dans un drap et, enfourchant des chevaux préparés pour eux, ils partirent à bride abattue à Ostie où ils jetèrent le corps dans la mer.

N'ayant pas trouvé la grande vierge qui était avec les autres vestales chez Vatinius, Poppée rentra bientôt au Palatin. Voyant le lit vide et le cadavre déjà froid de Sylvie, elle s'évanouit. Lorsqu'elle

reprit connaissance, elle se mit à crier et ses cris sauvages retentirent toute la nuit et le jour suivant.

Le troisième jour cependant, César lui ordonna de venir à un festin. Ayant donc arboré une tunique améthyste, elle s'y rendit et y resta assise avec un visage de pierre, blonde, silencieuse, merveilleuse et sinistre comme un ange de la mort.

CHAPITRE LVI

Avant l'édification du Colisée par les Flaviens, les amphithéâtres de Rome avaient été le plus souvent construits en bois ce qui fait que presque tous furent dévorés par l'incendie. Pour le déroulement des jeux promis, Néron avait ordonné d'en édifier plusieurs, dont un gigantesque pour lequel, dès que le feu fut éteint, on fit venir par la mer et par le Tibre d'énormes troncs d'arbres coupés sur les versants de l'Atlas. Comme les jeux devaient surpasser par leur splendeur et le nombre de victimes tous ceux qui avaient été donnés auparavant, on leur ajouta de vastes locaux pour y parquer les gens et les bêtes. Des milliers d'artisans travaillèrent à sa construction nuit et jour. On construisait et on décorait sans relâche. Le peuple racontait des merveilles sur les dossiers à revêtement de bronze, d'ambre, d'ivoire, de nacre et d'écaille de tortues d'outre-mer. Des canaux longeant les rangées de gradins et remplis d'eau glaciale des montagnes, devaient maintenir dans le bâtiment une fraîcheur agréable, même les jours de grosse chaleur. D'immenses velariums pourpres protégeaient des rayons du soleil. Entre les rangées de gradins, on avait mis des casioles où l'on ferait brûler des parfums d'Arabie. Des dispositifs avaient été installés en haut pour asperger les spectateurs de rosée de safran et de verveine. Les célèbres constructeurs Sévère et Celer avaient utilisé tout leur savoir pour édifier un amphithéâtre incomparable, pouvant contenir un nombre de curieux comme aucun autre de ceux que l'on connaissait n'avait pu le faire.

Le jour où devaient commencer les jeux matutinaux, des foules attendaient depuis l'aube l'ouverture des portes tout en écoutant avec délectation le rugissement des lions, le cri rauque des panthères et le hurlement des chiens. On ne donnait pas à manger aux bêtes depuis deux jours. En revanche on faisait passer devant elles des quartiers de viande saignante afin d'exciter leur faim et leur fureur. Par moments, éclatait un tel grondement de voix sauvages que les gens qui se trouvaient devant le cirque ne pouvaient plus parler tandis que les plus sensibles pâlissaient d'épouvante. Avec le lever du soleil retentirent dans l'enceinte du cirque des chants sonores mais paisibles que l'on écoutait avec étonnement en répétant les uns aux autres : « Les chrétiens ! Les chrétiens ! » Au cours de la nuit, on en avait fait venir ici un grand nombre, pris non seulement d'une seule prison

comme on avait projeté de le faire tout d'abord, mais de toutes un peu. La foule savait que les spectacles se poursuivraient pendant des semaines et des mois, mais on se disputait sur une question : allait-on pouvoir ou non en finir en un seul jour avec le nombre de chrétiens désignés pour aujourd'hui ? Les voix d'hommes, de femmes et d'enfants qui chantaient un chant matinal étaient si nombreuses que, comme l'assuraient les connaisseurs, même si l'on jetait en une seule fois de cent à deux cents corps dans l'arène, les bêtes vite repues, se lasseraient et seraient incapables de les dépecer tous jusqu'au soir. D'autres affirmaient qu'un trop grand nombre de victimes en une fois dans l'arène, dispersait l'attention et empêchait de se délecter dûment du spectacle.

À mesure qu'approchait le moment de l'ouverture des vomitoires, le peuple s'animait, s'égayait et se chamaillait sur toutes sortes de choses concernant le spectacle. Il se forma des camps qui vantaient la plus grande habileté soit des lions, soit des tigres, à déchiqueter les gens. Çà et là, on parlait. D'autres débattaient sur les chances des gladiateurs qui devaient paraître dans l'arène avant les chrétiens et, là aussi, les uns prenaient le parti des Samnites, d'autres, celui des Gaulois ou encore celui des mirmillons, des Thraces ou des rétiaires. De bon matin, des détachements plus ou moins nombreux commencèrent sous la conduite de lanistes à affluer vers l'amphithéâtre. Pour ne pas se fatiguer avant l'heure, ils venaient sans armure, souvent complètement nus, souvent avec des branches vertes dans la main ou encore couronnés de fleurs, jeunes, beaux dans la clarté matinale, pleins de vie. Leurs corps luisants d'huile, puissants, comme taillés dans le marbre, émerveillaient le peuple épris de formes harmonieuses. On connaissait personnellement nombre d'entre eux, aussi entendait-on à tout moment des exclamations : « Salut, Furnius ! Salut, Léo ! Salut, Maximus ! Salut, Diomède ! » Les jeunes filles levaient vers eux des yeux pleins d'amour ; eux par contre cherchaient du regard celles qui étaient les plus belles et, comme si aucun danger ne pesait sur eux, ils leur lançaient des boutades, les accompagnant de baisers ou en ajoutant : « Enlace-moi avant que la mort ne m'enlace ! » Après quoi, ils disparaissaient derrière les portes que nombreux d'entre eux ne franchiraient plus. Cependant, de nouveaux cortèges accaparèrent l'attention des foules. Derrière les gladiateurs suivaient les mastigophores, hommes armés de fouets qui avaient pour tâche de fustiger et d'exciter les combattants. Venaient ensuite des mulets qui tiraient dans la direction du *spoliarium* une file de charrettes sur lesquelles se trouvaient des tas de cercueils en bois. En les voyant, le peuple se réjouit, leur quantité faisant présumer de l'ampleur du spectacle. Puis ce furent, dans des vêtements qui les faisaient ressembler à Charon ou à Mercure, les hommes qui achevaient les

blessés, puis ceux qui veillaient à l'ordre dans le cirque, distribuaient les sièges, puis les esclaves chargés de servir les mets et les rafraîchissements, et enfin les prétoriens que chaque César avait toujours sous la main dans l'amphithéâtre.

On ouvrit enfin les vomitoires et la foule s'engouffra à l'intérieur. Il y avait tant de gens qu'ils déferlèrent et déferlèrent des heures durant, on avait peine à croire que l'amphithéâtre pût contenir une telle multitude. Les rugissements des fauves flairant les effluves humains, redoublèrent. Le peuple, en prenant place dans le cirque, grondait comme les vagues dans une tempête.

Le préfet de la ville, entouré de vigiles, arriva enfin, suivi d'une file ininterrompue de litières de sénateurs, de consuls, de préteurs, d'édiles, de fonctionnaires de l'administration publique et du palais, de chefs de la garde prétorienne, de patriciens et de dames distinguées. Certaines litières étaient précédées par des licteurs portant des haches entourées de faisceaux de verges, d'autres, d'une foule d'esclaves. Les dorures des litières, les vêtements blancs et multicolores, les plumes, les boucles d'oreilles, les bijoux, l'acier des haches scintillaient dans la lumière du soleil. Du cirque montaient les acclamations dont le peuple saluait les hauts dignitaires. De temps en temps arrivaient encore de petits détachements de prétoriens.

Les prêtres des divers temples arrivèrent un peu plus tard ; derrière étaient portées les vierges saintes de Vesta, précédées de licteurs. Pour ouvrir les jeux, on n'attendait plus que César qui, pour ne pas imposer au peuple une trop longue attente, et désireux de se le concilier par son empressement, arriva bientôt en compagnie de l'Augusta et des augustans.

Pétrone arriva parmi les augustans, ayant dans sa litière Vinicius. Ce dernier savait que Lygie était malade et sans connaissance, mais comme ces derniers jours l'accès à la prison était rigoureusement interdit, que les anciennes gardes avaient été remplacées par de nouvelles qui n'avaient ni le droit de parler avec les gardiens de la prison, ni celui de donner la moindre information sur les prisonniers à ceux qui venaient prendre de leurs nouvelles, il n'avait aucune certitude qu'elle n'allait pas se trouver parmi les victimes désignées pour le premier jour du spectacle. Ils étaient capables d'envoyer aux lions même une malade, fût-elle inconsciente. Mais comme les victimes étaient affublées de peaux de bêtes cousues sur elles et qu'elles étaient envoyées en groupes dans l'arène, personne parmi les spectateurs ne pouvait vérifier s'il y en avait une en plus ou une en moins, et personne ne pouvait reconnaître quiconque parmi elles. Les gardiens et tout le personnel de l'amphithéâtre étaient soudoyés, et il avait été convenu avec les bestiaires qu'ils cacheraient Lygie dans quelque coin obscur de l'amphithéâtre, et la nuit, qu'ils la livreraient à

un fermier sûr de Vinicius qui l'emmènerait aussitôt dans les monts Albains. Pétrone, mis dans le secret, conseilla à Vinicius de se rendre ouvertement avec lui à l'amphithéâtre et, lorsqu'ils seraient arrivés devant l'entrée, le jeune homme profiterait de la cohue pour s'échapper et courir jusqu'aux cachots où, pour éviter toute erreur possible, il désignerait personnellement Lygie aux gardiens.

Ceux-ci le laissèrent passer par une petite porte par laquelle ils sortaient eux-mêmes. L'un d'eux, dénommé Syrus, le conduisit aussitôt auprès des chrétiens. Chemin faisant, il lui dit :

— Je ne sais, seigneur, si tu trouveras ce que tu cherches. Nous nous sommes informés d'une jeune fille du nom de Lygie : personne ne nous a fourni de réponse, mais c'est peut-être parce qu'ils se méfient de nous.

— Il y en a beaucoup ? demanda Vinicius.

— Un grand nombre d'entre eux, seigneur, devra rester pour demain.

— Y a-t-il des malades parmi eux ?

— Pas au point de ne pouvoir tenir debout.

Cela dit, Syrus ouvrit une porte et ils entrèrent dans une énorme salle, basse et obscure ; la lumière n'y pénétrait que par des ouvertures grillagées qui donnaient sur l'arène. Vinicius ne put rien distinguer tout d'abord, il n'entendit que les rumeurs et les exclamations du peuple venant de l'amphithéâtre. Au bout d'un moment pourtant, lorsque ses yeux se furent habitués à la pénombre, il vit des groupes de créatures bizarres, semblables à des loups et des ours. C'étaient des chrétiens affublés de peaux de bêtes. Les uns restaient debout, d'autres, agenouillés, priaient. Ça et là, aux longues chevelures retombant sur les fourrures, on pouvait deviner que la victime était une femme. Des mères, semblables à des louves, portaient dans leurs bras, des enfants, eux aussi couverts de peaux de bêtes. De sous les peaux sortaient des visages clairs, des yeux brillaient de joie et de fièvre. On voyait que la plupart de ces gens étaient animés d'une seule pensée, exclusive et surnaturelle qui, encore de leur vivant, les avait insensibilisés à tout ce qui se passait autour d'eux et à tout ce qui pouvait leur arriver. Certains, interrogés par Vinicius au sujet de Lygie, le regardaient comme tirés d'un sommeil et ne répondaient pas à ses questions ; d'autres lui souriaient, posant un doigt sur leurs lèvres ou bien lui montrant les grilles de fer à travers lesquelles passaient de clairs faisceaux de lumière. De-ci de-là, seuls des enfants pleuraient, effrayés par le rugissement des bêtes, le hurlement des chiens, le tapage des gens et les figures de leurs propres parents, semblables à des animaux. Marchant à côté de Syrus, Vinicius scrutait les visages, cherchait, questionnait, il butait parfois contre les corps de ceux qui s'étaient évanouis à cause de la cohue, du manque d'air et de

la chaleur. Bousculé, heurté, il avança plus loin, vers le fond obscur de la salle qui semblait être aussi vaste que tout l'amphithéâtre.

Soudain, il s'arrêta car il lui sembla entendre près de la grille, une voix qu'il connaissait bien. Tendant l'oreille pendant un moment, il revint sur ses pas et, se frayant un chemin dans la foule, il s'approcha de celui qui parlait. Un faisceau de lumière tombait sur la tête de l'orateur, et Vinicius reconnut sous une peau de loup le visage émacié et impitoyable de Crispus.

— Repentez-vous de vos péchés, clamait Crispus, car le moment approche. Mais quiconque croit qu'il rachètera ses fautes par sa seule mort, commet un nouveau péché et sera précipité dans le feu éternel. À chaque péché que vous avez commis durant votre vie, vous avez renouvelé la Passion du Seigneur alors comment osez-vous croire que le supplice qui vous attend pourra égaler l'autre ? Aujourd'hui mourront de la même mort les justes et les pécheurs, mais le Seigneur discernera les siens. Malheur à vous, car les crocs des lions déchireront vos corps, mais ne déchireront pas vos fautes ni votre examen de conscience devant Dieu. Le Seigneur a montré assez de miséricorde en permettant qu'on le cloue sur la croix, mais désormais il ne sera qu'un juge qui ne laissera aucune faute impunie. Ainsi, vous qui pensiez effacer vos péchés par le supplice, vous blasphémiez contre la justice de Dieu et vous serez précipités d'autant plus profondément dans l'abîme. Finie la miséricorde, le temps de la colère de Dieu est venu. Voici le moment venu de comparaître devant un jugement effroyable devant lequel à peine le vertueux trouvera grâce. Faites acte de contrition pour vos péchés car l'abîme de l'enfer est ouvert et malheur à vous, maris et femmes, malheur à vous, parents et enfants !

Tendant ses mains décharnées, il les agitait au-dessus des têtes baissées, intrépide mais aussi impitoyable, même face à la mort au-devant de laquelle, tous ces détenus devaient aller dans un moment. Après ces paroles, des voix se firent entendre : « Regrettons nos péchés ! », puis ce fut le silence rompu seulement par les pleurs des enfants et les coups frappés avec les poings contre les poitrines. Vinicius sentit son sang se glacer dans ses veines. Lui qui avait placé tout son espoir dans la miséricorde du Christ venait d'entendre que le jour de colère était venu, et que même la mort dans l'arène n'appellerait pas la miséricorde. À vrai dire, une pensée, claire et rapide comme un éclair, lui traversa l'esprit : l'Apôtre Pierre aurait parlé tout autrement à ces gens qui devaient mourir. Néanmoins, les paroles de Crispus, menaçantes et pleines de fanatisme, et cette salle obscure à grilles derrière lesquelles se trouvait le champ du supplice, un supplice tout proche, la multitude des victimes déjà déguisées pour la mort, tout cela emplît son âme d'horreur et d'effroi. Tout cela pris ensemble lui sembla effrayant et cent fois plus terrible que les batailles

les plus sanglantes auxquelles il avait participé. L'air suffocant et la chaleur l'étouffaient, une sueur froide lui perla au front. Il eut peur de s'évanouir comme tous ceux dont il avait heurté les corps lors de ses recherches au fond de la salle et lorsqu'il pensa encore que, d'un moment à l'autre, on pouvait ouvrir les grilles, il se mit à appeler à voix haute Lygie et Ursus, dans l'espoir que, à défaut d'eux, quelqu'un qui les connaissait, lui répondrait.

En effet, presque aussitôt, quelqu'un, déguisé en ours, le tira par sa toge et lui dit :

— Seigneur, ils sont restés dans la prison. J'ai été le dernier à être emmené et je l'ai vue, elle, malade sur sa couche.

— Qui es-tu ? demanda Vinicius.

— Le carrier dans la chaumière duquel l'Apôtre t'a baptisé, seigneur. On m'a écroué il y a trois jours, et je vais mourir aujourd'hui même.

Vinicius poussa un soupir de soulagement. En entrant ici, il avait désiré y trouver Lygie, maintenant il était prêt à remercier le Christ qu'elle n'y fût point et il vit en cela un signe de Sa miséricorde.

Le carrier le tira de nouveau par la toge et lui dit :

— Te souviens-tu, seigneur, que c'est moi qui t'ai conduit dans la vigne de Cornélius où l'Apôtre prêchait dans une grange ?

— Je m'en souviens, répondit Vinicius.

— Je l'ai revu plus tard, la veille du jour où l'on m'a emprisonné. Il m'a donné sa bénédiction et m'a dit qu'il viendrait dans l'amphithéâtre signer ceux qui allaient périr. Je voudrais le regarder au moment de la mort et voir le signe de la croix, car alors il me sera plus facile de mourir, donc si tu sais, seigneur, où il est, dis-le-moi.

Vinicius baissa la voix et dit :

— Il est parmi les gens de Pétrone, déguisé en esclave. Je ne sais pas quelles places ils ont choisies, mais je reviens au cirque et je le verrai. Toi, regarde-moi lorsque vous serez dans l'arène, je me lèverai et tournerai la tête dans leur direction. Tu le retrouveras alors des yeux.

— Je te remercie, seigneur, que la paix soit avec toi !

— Que le Sauveur te soit miséricordieux !

— Amen !

Vinicius sortit du *cuniculum* et se rendit dans l'amphithéâtre où il avait une place à côté de Pétrone, parmi d'autres augustans.

— Elle y est ? demanda Pétrone.

— Elle n'y est pas. Elle est restée en prison.

— Écoute, il m'est venu encore une idée, mais en m'écoutant, regarde par exemple Nigidia, pour que l'on croie que nous parlons de sa coiffure... Tigellin et Chilon nous observent en ce moment... Alors écoute : que l'on mette cette nuit Lygie dans un cercueil et qu'on la

sorte de la prison comme morte, tu te doutes du reste.

— Oui ! répondit Vinicius.

Leur conversation fut interrompue par Tullius Sénécion qui, s'étant penché vers eux, leur dit :

— Savez-vous si l'on donnera une arme aux chrétiens ?

— Nous ne le savons pas, lui répondit Pétrone.

— J'aurais préféré qu'on leur en donne, continua Tullius, autrement l'arène devient trop vite semblable à un étal de boucher. Mais quel magnifique amphithéâtre !

En effet, la vue qui s'offrait à eux était splendide. Les sièges inférieurs, recouverts de toges, éclataient de blancheur comme couverts de neige. Sur un podium doré, était assis César, un collier de diamants au cou, une couronne d'or sur la tête ; à côté de lui se trouvait la belle et lugubre Augusta, à leurs côtés, de part et d'autre, les vestales, les hauts fonctionnaires, les sénateurs en manteaux bordés d'un liséré, les chefs militaires en armures brillantes, en un mot, tout ce que Rome comptait de puissant, de riche et d'illustre. Dans les rangées plus éloignées, se trouvaient les chevaliers et, plus haut, c'était une mer noire de têtes humaines au-dessus desquelles étaient suspendues, accrochées de pilier en pilier, des guirlandes de roses, de lys, d'anémones, de lierre et de vigne vierge.

Le peuple parlait à haute voix, s'interpellait, chantait, éclatait parfois de rire en entendant quelque plaisanterie que l'on se transmettait d'une rangée à l'autre, trépignait d'impatience pour hâter le spectacle.

Ce trépignement devint bientôt semblable à un grondement de tonnerre ininterrompu. Alors, le préfet de la ville qui avait déjà auparavant fait le tour de l'arène à la tête d'un magnifique cortège, donna avec une écharpe un signal salué par un « Aaa ! » unanime poussé par des milliers de poitrines dans l'amphithéâtre.

Le spectacle commençait habituellement par des chasses aux bêtes sauvages dans lesquelles excellaient divers barbares du Nord et du Sud, mais cette fois-ci comme il devait y avoir plus de bêtes qu'on pouvait en désirer, on commença par les *annabates*, gladiateurs coiffés de casques sans ouvertures pour les yeux qui, par conséquent, allaient se battre à l'aveuglette. Une quinzaine d'entre eux, sortis en même temps dans l'arène, se mit à agiter leur sabre dans le vide ; les mastigophores poussaient, à l'aide de leurs longues fourches, les uns vers les autres afin de les faire se rencontrer. Les spectateurs tant soit peu cultivés regardaient un tel spectacle avec indifférence et mépris, mais le peuple se réjouissait des gestes maladroits des escrimeurs. Lorsqu'il arrivait qu'ils se rencontrassent dos à dos, il éclatait d'un rire bruyant, criant : « À droite ! », « À gauche ! », « Tout droit ! », souvent trompant sciemment les adversaires. Plusieurs adversaires

s'agrippèrent pourtant deux par deux et le combat commença à devenir sanglant. Les lutteurs plus acharnés jetaient leur bouclier et se donnant la main gauche pour ne pas se séparer l'un de l'autre, livraient de leur main droite, une lutte sans merci. Celui qui s'écroulait levait les doigts en l'air, implorant de ce signe la pitié mais, au début du spectacle, le peuple exigeait habituellement la mort des blessés, surtout lorsqu'il s'agissait des *andabates* qui, ayant le visage couvert, demeuraient inconnus du public. Peu à peu, le nombre de combattants diminuait et quand il n'en resta enfin plus que deux, on les poussa si fortement l'un vers l'autre que, se cognant, ils tombèrent tous les deux sur le sable et se transpercèrent mutuellement. Alors parmi les exclamations « Accompli⁷ ! » les domestiques emportaient les cadavres tandis que de jeunes garçons ratissaient les traces sanglantes dans l'arène et en jonchaient le sol de feuilles de safran.

Maintenant devait se dérouler un combat plus important qui suscitait la curiosité non seulement de la populace mais aussi celle des spectateurs raffinés, combat pendant lequel les jeunes patriciens qui faisaient parfois des paris énormes, perdaient souvent jusqu'à leur dernier sesterce. On se mit aussitôt à faire circuler de main en main des tablettes sur lesquelles on inscrivait les noms des favoris ainsi que le nombre de sestercs que chacun misait sur le combattant de son choix. Les *specati*, c'est-à-dire les lutteurs qui s'étaient déjà produits dans l'arène et y avaient remporté des victoires, ralliaient le plus grand nombre de suffrages, mais, parmi les joueurs, il y en avait aussi qui misaient des sommes considérables sur des gladiateurs nouveaux et tout à fait inconnus, dans l'espoir d'empocher, au cas où ceux-ci gagneraient, beaucoup d'argent. César lui-même pariait, et avec lui, les prêtres et les vestales, les sénateurs et les chevaliers, et aussi le peuple. Les gens du commun, lorsqu'ils n'avaient plus d'argent, engageaient leur propre liberté. On attendait donc le cœur battant, et même avec angoisse, l'apparition des combattants, et plus d'un spectateur faisait à haute voix des serments aux dieux pour en obtenir la protection de leur favori.

La sonnerie perçante des trompettes retentit, le silence de l'attente plana dans l'amphithéâtre. Des milliers de regards se tournèrent vers les grands huis où s'approcha un homme déguisé en Charon et, dans le silence total, il y frappa trois coups avec un maillet comme pour appeler à la mort ceux qui étaient cachés derrière. Après quoi, les deux battants de porte s'ouvrirent lentement sur un gouffre noir d'où les gladiateurs se déversèrent dans l'arène claire. Ils avançaient par détachements distincts de vingt-cinq hommes, Thraces, mirmillons, Samnites, Gaulois, tous lourdement armés, et enfin les rétiaires, le filet dans une main, le trident dans l'autre. À leur vue, éclatèrent çà et là, dans les rangs de gradins, des applaudissements qui bientôt

s'amplifièrent et résonnèrent dans tout l'amphithéâtre en longue tempête grondante. De haut en bas, on voyait des visages échauffés, des mains qui applaudissaient, des bouches ouvertes d'où s'échappaient des exclamations. Les gladiateurs firent le tour de l'arène d'un pas régulier et souple, faisant scintiller leurs armes et leurs riches armures, puis ils s'arrêtèrent devant la loge impériale, fiers, calmes et superbes. Le son strident du cor fit taire les applaudissements et alors, les gladiateurs levèrent leur main droite et, la tête haute, les yeux fixés sur l'empereur, ils s'exclamèrent ou plutôt chantèrent d'une voix languissante :

Ave Caesar imperator !

Morituri te salutant !

Après quoi, ils s'écartèrent rapidement, occupant une place distincte sur le pourtour de l'arène. Ils devaient s'affronter par détachements entiers, mais on permit aux plus fameux d'entre eux de livrer plusieurs combats individuels dans lesquels se révéleraient mieux la force, l'adresse et le courage des adversaires. Des rangs des « Gaulois » sortit bientôt un gladiateur bien connu des fervents de l'amphithéâtre sous le nom de « Boucher » (*Lanio*), vainqueur de nombreux jeux. Un gros casque sur la tête, une cuirasse protégeant le devant et le dos de son puissant torse, il faisait penser, dans la lumière de l'arène, à un énorme scarabée brillant. Le non moins fameux rétiaire Calendio devait l'affronter.

Parmi les spectateurs, on commença à faire des paris :

— Cinq cents sesterces pour le Gaulois !

— Cinq cents pour Calendio !

— Par Hercule ! Mille !

— Deux mille !

Cependant, le Gaulois, arrivé au milieu de l'arène, se mit à reculer, le sabre tenu en ligne et, baissant la tête, il observait attentivement son adversaire à travers les ouvertures de sa visière. De son côté, le rétiaire, leste, sculptural, entièrement nu, hormis un pagne autour des reins, évoluait prestement autour de son lourd adversaire, en agitant son filet avec grâce, se baissant ou levant son trident tout en chantant la chanson habituelle des rétiaires :

Je ne te cherche pas, je cherche un poisson,

Pourquoi me fuis-tu, Gaulois ? ⁸

Le Gaulois ne fuyait pas ; au bout d'un moment, il s'arrêta et, restant sur place, il se mit à exécuter un imperceptible mouvement rotatoire, de façon à toujours avoir son adversaire devant lui. Dans sa posture et sa tête monstrueusement grosse, il y avait maintenant quelque chose d'effroyable. Les spectateurs comprenaient parfaitement que ce corps lourd, cuirassé de cuivre, se préparait à une soudaine attaque qui pourrait être décisive. Le rétiaire quant à lui, faisait un

bond en avant, un bond en arrière, tout en maniant son trident avec des mouvements si rapides que l'œil avait du mal à les suivre. Le bruit des dents de la fourche contre le bouclier résonna plusieurs fois mais le Gaulois demeura inébranlable dénotant ainsi son énorme force. Toute son attention semblait se concentrer non pas sur le trident mais sur le filet qui tournoyait sans cesse au-dessus de sa tête comme un oiseau de mauvais augure. Retenant leur souffle, les spectateurs suivaient le jeu magistral des gladiateurs. Jugeant enfin le moment propice, Lanio fonça sur son adversaire mais celui-ci tout aussi promptement esquiva son sabre et son bras levé, se redressa et lança son filet. Le Gaulois faisant volte-face, l'arrêta de son bouclier, après quoi, ils s'écartèrent l'un de l'autre. Dans l'amphithéâtre, on hurla : « *Macte !* » De nouveaux paris furent faits dans les rangs inférieurs. César lui-même qui, au début, bavardait avec la vestale Rubria et n'avait jusqu'alors guère prêté attention au spectacle, tourna la tête vers l'arène.

Les gladiateurs reprirent le combat. Ils luttaient avec tant de dextérité et de précision des mouvements qu'il semblait par moments que, pour eux, ce n'était pas une question de vie ou de mort mais un moyen de donner une démonstration de leur adresse. À deux reprises encore, Lanio se déroba au filet, puis de nouveau il recula vers le bord de l'arène. Alors, ceux qui avaient parié contre lui, ne voulant pas lui donner un instant de répit, se mirent à crier : « *Attaque !* » Le Gaulois obéit et fondit sur son adversaire. Le bras du rétiaire se trouva soudain ensanglanté et son filet retomba. Lanio se recroquevilla et bondit pour asséner un dernier coup. Mais au même moment, Calendio qui avait feint de ne plus maîtriser le filet, se pencha sur le côté, esquiva une pointe et, enfonçant son trident entre les genoux de son adversaire, il le renversa à terre.

Ce dernier voulut se relever mais en l'espace d'un clin d'œil il se trouva pris dans les rets fatals, s'y empêtrant de plus en plus fortement à chaque mouvement des mains et des pieds tandis que les dents de la fourche le clouaient au sol. Une fois encore, dans un ultime effort, il s'arc-bouta sur son bras et se raidit pour se relever mais en vain ! Il leva encore vers sa tête une main défaillante dans laquelle il ne pouvait plus tenir son sabre et s'écroula sur le dos. Calendio, de son trident, pressait son cou au sol et, s'appuyant des deux mains sur le manche, il se tourna vers la loge impériale.

Dans le cirque tout entier, gronda un tonnerre d'applaudissements et de rugissements humains. Pour ceux qui avaient parié pour Calendio, il était en ce moment plus grand que César et, de ce fait, il n'y avait plus dans leur cœur de rancune contre Lanio qui, le payant de son propre sang, avait rempli leurs poches. Les souhaits du peuple étaient partagés. Sur tous les gradins, une moitié optait pour la mort

du vaincu, l'autre moitié, demandait sa grâce mais le rétiaire ne regardait que la loge de César et des vestales, et attendait leur décision.

Malheureusement Néron n'aimait pas Lanio, et cela parce qu'aux derniers jeux, avant l'incendie, il avait, en pariant contre lui, perdu au profit de Licinius une somme considérable. Il tendit donc la main hors du podium et tourna le pouce vers le bas.

Les vestales répétèrent le geste aussitôt. Alors, Calendio mit un genou sur la poitrine du Gaulois, tira un coutelas qu'il portait à sa ceinture et, écartant l'armure à la hauteur du cou de son adversaire, il lui plongea jusqu'à la garde la lame triangulaire dans la gorge.

— *Peractum est !* clama le public dans l'amphithéâtre.

Lanio eut encore quelques convulsions comme un bœuf égorgé, laboura le sable de ses pieds, puis il se raidit et s'immobilisa.

Mercuré n'eut pas à vérifier au fer chauffé au rouge s'il vivait encore. On l'emporta et d'autres couples se produisirent, et ce n'est qu'après que les affrontements des détachements tout entiers firent rage. Le peuple y prenait part avec son âme, son cœur et ses yeux : il hurlait, rugissait, sifflait, applaudissait, riait, excitait les combattants, exultait. Dans l'arène, les gladiateurs, regroupés en deux équipes, luttaient avec une rage de bêtes sauvages : les poitrines se heurtaient, les corps s'enlaçaient dans une étreinte mortelle, les membres puissants craquaient aux jointures, les sabres s'enfonçaient dans les poitrines et les ventres, des lèvres blêmes éjectaient du sang sur le sable. Vers la fin, une quinzaine de novices furent pris d'une si terrible épouvante qu'ils se dégagèrent de la mêlée et se mirent à fuir, mais les mastigophores les ramenèrent au plus vite dans la bataille à coups de fouets aux lanières garnies de plomb. Le sable était souillé de grandes taches sombres ; de plus en plus de corps nus et armés gisaient sur le sol, semblables à des gerbes. Ceux qui étaient encore en vie se battaient sur des cadavres, butaient contre des armures, contre des boucliers, s'ensanglantaient les pieds sur des armes brisées et s'écroulaient. Le peuple exultait, se grisait de mort, respirait la mort, rassasiait ses yeux de sa vue, reniflait voluptueusement ses effluves.

Les vaincus tombèrent enfin presque tous. À peine quelques blessés s'agenouillèrent au milieu de l'arène et, chancelants, les mains tendues vers les spectateurs, ils implorèrent leur miséricorde. On distribua aux vainqueurs des récompenses, des couronnes, des rameaux d'olivier puis suivit un moment de répit qui, sur l'ordre du tout-puissant César, se transforma en festin. On alluma les brûle-parfum. Des pulvérisateurs aspergeaient le peuple d'une fine pluie parfumée de safran et de violette. On servait des rafraîchissements, des viandes rôties, des gâteaux sucrés, du vin, de l'huile d'olive et des fruits. Le peuple dévorait tout ce qu'on lui servait, bavardait et acclamait César

afin de l'inciter à de plus grandes largesses encore. Et certes, après que la foule eut assouvi sa faim et étanché sa soif, des centaines d'esclaves apportèrent des corbeilles pleines de cadeaux desquelles des éphèbes déguisés en Amours sortaient divers objets et les dispersaient des deux mains parmi les gradins. La distribution des *fessera* de loterie provoqua une bagarre : ce fut la ruée, on se renversait, on se piétinait les uns les autres, on appelait au secours, on enjambait des rangées de gradins et on s'étouffait dans une effroyable cohue. Celui qui, en effet, avait reçu un numéro gagnant pouvait même recevoir une maison avec un jardin, un esclave, des vêtements somptueux ou une bête sauvage particulière qu'il pouvait par la suite revendre à l'amphithéâtre. Il se produisait de ce fait une telle confusion que, souvent, les prétoriens devaient rétablir l'ordre ; après chaque distribution, on sortait de l'amphithéâtre des gens, bras ou jambes cassées, et même piétinés à mort dans la cohue.

Les riches ne prenaient pas part à la lutte pour les *fessera*. Les augustans s'amusaient cette fois à la vue de Chilon et raillaient les efforts qu'il faisait en pure perte pour faire accroire aux gens qu'il pouvait tout aussi bien qu'eux regarder les combats et les effusions de sang. C'est en vain pourtant que le malheureux Grec fronçait les sourcils, se mordillait les lèvres et serrait les poings à s'enfoncer les ongles dans la peau. Sa nature grecque autant que sa poltronnerie innée ne supportaient pas de tels spectacles. Son visage avait pâli, la sueur lui perlait au front, ses lèvres avaient bleui, ses yeux s'étaient creusés, il claquait des dents, tout son corps était secoué d'un tremblement. Après le combat, il se ressaisit quelque peu, mais quand on le prit pour cible, une subite colère l'envahit et il riposta désespérément.

— Eh bien, le Grec ! La vue d'une peau humaine déchirée t'est insupportable, lui lança Vatinius en le tirant par la barbe.

Chilon lui exhiba ses deux dernières dents jaunies et lui rendit la monnaie de sa pièce :

— Mon père n'était pas savetier, je ne sais donc pas la rapiécer.

— *Macte ! Habet !* crièrent quelques-uns.

Mais d'autres continuèrent de le railler.

— Ce n'est pas sa faute s'il a dans la poitrine un morceau de fromage au lieu du cœur ! s'exclama Sénécion.

— Ce n'est pas ta faute si tu as une vessie à la place de la tête, riposta Chilon.

— Tu deviendras peut-être gladiateur ? Tu aurais belle allure avec un filet dans l'arène.

— Si je te prenais dans ce filet, ce serait comme si j'avais pris une huppe puante.

— Et que fera-t-on des chrétiens ? lui demanda Festus de Ligurie.

N'aimerais-tu pas devenir un chien et les mordre ?

— Je ne voudrais pas devenir ton frère.

— Espèce de lèpre de Maeotée !

— Et toi, mule de Ligurie !

— La peau te démange sans doute, mais je ne te conseille pas de me demander de te gratter.

— Gratte-toi toi-même. Si tu arrives à extirper tes boutons, tu auras supprimé ce qu'il y a de meilleur en toi.

Ils l'attaquaient ; lui en revanche, au milieu de l'hilarité générale, leur rendait dent pour dent avec causticité. César applaudissait, répétait : « *Macte !* », et les excitait. Au bout d'un moment, Pétrone s'approcha et, ayant touché l'épaule du Grec de sa fine baguette en ivoire sculpté, il lui dit froidement :

— Fort bien, philosophe, mais tu as commis une seule faute : les dieux t'avaient fait naître voleur et tu es devenu un démon et c'est bien pourquoi tu ne le supporteras pas.

Le vieillard regarda Pétrone de ses yeux rougis mais, cette fois-ci, il ne trouva pas d'insulte toute prête. Il se tut un moment, puis il répondit comme avec une sorte d'effort :

— Je le supporterai.

Le son des trompettes annonça la fin de l'entracte. Les spectateurs quittèrent les couloirs où ils s'étaient regroupés pour se dégourdir les jambes et bavarder, il y eut un remue-ménage général et des querelles habituelles au sujet des sièges occupés auparavant. Les sénateurs et les patriciens regagnèrent leurs places. Le vacarme cessait peu à peu, et l'ordre se rétablissait dans l'amphithéâtre. Des gens surgirent dans l'arène pour ratisser çà et là les mottes de sable agglutiné par le sang coagulé.

Le tour des chrétiens était venu. Comme c'était un spectacle nouveau pour le peuple et que nul ne savait comment ils allaient se comporter » on les attendait donc avec une certaine curiosité. La foule était devenue attentive, s'attendant à voir des scènes extraordinaires mais inamicale. Ces chrétiens qui devaient paraître maintenant avaient, n'est-ce pas, brûlé Rome et ses trésors séculaires. Ne se nourrissaient-ils pas aussi du sang des nourrissons, n'empoisonnaient-ils pas l'eau, ne maudissaient-ils pas tout le genre humain et ne commettaient-ils pas les crimes les plus odieux ? Les châtiments les plus durs ne pouvaient apaiser la haine exacerbée du peuple, et si le cœur de celui-ci éprouvait quelque crainte c'était bien celle de voir les supplices qu'on allait faire subir à ces sinistres condamnés bien insuffisants par rapport à leurs méfaits.

Entre-temps, le soleil était monté haut dans le ciel, et ses rayons filtrés par le velarium pourpre éclaboussait l'amphithéâtre d'une lumière sanglante. Le sable prit une couleur flamboyante et, dans ces

leurs, dans ces visages et dans le vide de cette arène qui, dans un moment, allait s'emplir de supplice humain et de rage animale, il y avait quelque chose de terrifiant. L'horreur et la mort semblaient planer dans l'air. La foule, habituellement joyeuse, s'enfermait, sous l'effet de la haine, dans le silence. Les visages avaient une expression implacable.

Le préfet donna enfin le signal : le même vieillard déguisé en Charon, qui avait appelé les gladiateurs à la mort, surgit et, dans un profond silence, traversant d'un pas lent, toute l'arène, il frappa de nouveau trois coups de son maillet à la porte.

Un murmure parcourut tout l'amphithéâtre :

— Les chrétiens ! Les chrétiens !...

Les grilles de fer grincèrent, dans les ouvertures obscures retentirent les cris habituels des mastigophores : « Au sable ! », et, en un instant, l'arène se remplit de créatures semblables à des sylvains vêtus de peaux de bêtes. Tous accouraient vite, quelque peu fiévreusement et, atteignant le milieu de la scène, s'agenouillaient les uns auprès des autres, les bras levés. Le peuple croyant qu'ils demandaient pitié et furieux de voir une telle lâcheté, se mit à trépigner, à siffler, à lancer des récipients à vin vides, des os rongés et à hurler : « Aux bêtes ! Aux bêtes !... » Mais soudain, il se passa une chose inattendue. Des voix montèrent du groupe velu et un chant résonna que l'on entendait pour la première fois dans un cirque romain :

Christus regnat !...

Dans le peuple, ce fut alors la stupéfaction. Les condamnés chantaient les yeux levés vers le velarium. On voyait des visages pâles mais comme inspirés. On comprit que ces gens n'imploraient pas la pitié et qu'ils semblaient ne voir ni le cirque, ni le peuple, ni le sénat, ni César. « *Christus regnat !* », ces mots retentirent de plus en plus fortement et, dans les rangs de gradins, loin, jusqu'en haut, plus d'un se posa la question : Que se passe-t-il donc et qui est donc ce Christ qui règne sur les lèvres de ces gens qui doivent mourir ?

On ouvrit cependant une nouvelle grille d'où s'échappèrent dans un élan sauvage et avec des aboiements, des troupes entières de chiens : d'énormes molosses fauves du Péloponnèse, des chiens à zébrures des Pyrénées et des mâtins d'Hibernie, semblables à des loups, tous affamés à dessein, aux flancs caves et aux yeux rouges. L'amphithéâtre s'emplit de hurlements et de glapissements. Leur chant terminé, les chrétiens restèrent agenouillés, comme pétrifiés, répétant seulement en un chœur plaintif : « *Pro Christo ! Pro Christo !* » Ayant flairé des hommes sous les peaux de bêtes et étonnés de leur immobilité, les chiens n'osèrent se jeter d'emblée sur eux. Les uns tentèrent de grimper sur les parois des loges comme s'ils avaient voulu

atteindre les spectateurs, d'autres couraient tout autour de l'arène, en aboyant furieusement comme s'ils poursuivaient quelque animal invisible. Le peuple fut pris de colère. Des milliers de voix s'élevèrent : certains spectateurs imitaient le rugissement des bêtes, d'autres aboyaient comme des chiens, d'autres encore excitaient les bêtes dans toutes les langues. Un vacarme se fit entendre. Les chiens se mirent à bondir sur les personnes agenouillées pour se retirer encore, en claquant des crocs. Enfin un des molosses enfonça ses crocs dans l'épaule d'une femme agenouillée sur le devant de la scène et la tira sous lui.

C'est alors que des dizaines d'entre eux se jetèrent au milieu du groupe de victimes comme par une brèche. La foule cessa de hurler afin d'observer avec plus d'attention ce qui allait se passer. Parmi les hurlements et les râles, on entendait encore des voix plaintives d'hommes et de femmes : « *Pro Christo ! Pro Christo !* » ; dans l'arène s'étaient formés des tourbillons convulsifs de corps de chiens et de gens. Le sang coulait maintenant à flots des corps écartelés. Les chiens s'arrachaient des membres humains ensanglantés. L'odeur du sang et des intestins déchiquetés avait étouffé les parfums d'Arabie et emplissait tout le cirque. Enfin on ne vit plus que, çà et là, des figures agenouillées et isolées qui bientôt disparurent sous les masses rugissantes en mouvement. Vinicius qui, au moment où les chrétiens étaient entrés dans l'arène, s'était levé et retourné pour indiquer, comme il l'avait promis au carrier, la direction où l'Apôtre se trouvait caché parmi les gens de Pétrone, se rassit avec un visage d'homme mort, regardant de temps à autre avec des yeux vitreux l'horrible spectacle. Tout d'abord, la crainte que le carrier ait pu se tromper et que Lygie pouvait se trouver parmi les victimes, le paralysa complètement mais lorsqu'il entendit les voix : « *Pro Christo !* », lorsqu'il vit le supplice de tant de victimes qui, en mourant, affirmaient leur vérité et leur foi en leur Dieu, il fut gagné par un autre sentiment plus vif que la douleur la plus effroyable et pourtant imparable, celui que si le Christ est mort lui-même supplicié et si des milliers d'êtres, comme ceux-ci, meurent pour lui, si une mer de sang est versée, alors une seule goutte de plus ne signifie rien et c'est même un péché que de demander miséricorde. Cette pensée venait à lui de l'arène, le pénétrait avec les gémissements des mourants et l'odeur de leur sang. Il priait cependant et répétait de ses lèvres, desséchées : « Christ ! Christ ! Ton Apôtre prie pour elle aussi ! » Puis il se perdit dans ses pensées, n'eut plus conscience du lieu où il se trouvait, il lui sembla seulement que le sang dans l'arène montait et montait, s'éteignait et déborderait du cirque sur Rome tout entière. Il n'entendait rien, ni le hurlement des chiens ni le vacarme du peuple, ni les voix des augustans qui se mirent à crier :

— Chilon s'est évanoui !

— Chilon s'est évanoui ! répéta Pétrone en se tournant du côté du Grec.

Celui-ci avait réellement perdu connaissance et se tenait assis blanc comme un linge, la tête renversée en arrière, la bouche largement ouverte, semblable à un cadavre.

À ce moment, on commença à pousser dans l'arène de nouvelles victimes revêtues de peaux de bêtes.

Comme celles qui les avaient précédées, elles s'agenouillèrent aussitôt mais les chiens exténués, ne voulaient pas les déchiqueter. Quelques-uns seulement se jetèrent sur les personnes agenouillées les plus proches, les autres se couchèrent et levant leurs gueules sanglantes, ils se mirent à haleter lourdement.

Alors, le peuple inquiet dans l'âme mais ivre de sang et déchaîné se mit à crier effroyablement :

— Les lions ! Les lions ! Qu'on lâche les lions !...

Les lions étaient prévus pour le lendemain mais, dans les amphithéâtres, le peuple imposait sa volonté à tous et même à César. Seul Caligula, audacieux et versatile dans ses caprices, osait lui tenir tête, et il lui arrivait même d'ordonner de bâtonner les foules, mais lui aussi cédait le plus souvent. Néron, pour qui les applaudissements étaient plus chers que tout au monde, n'opposait jamais aucune résistance, donc d'autant plus maintenant qu'il s'agissait de reconforter les foules irritées par l'incendie et de châtier les chrétiens sur lesquels il voulait faire retomber la responsabilité du désastre.

Il fit donc signe d'ouvrir le *cuniculum*, ce qui apaisa aussitôt le peuple. On entendit le grincement des grilles derrière lesquelles se trouvaient les lions. À leur vue, les chiens se dressèrent et se massèrent en une seule troupe du côté opposé avec de petits glapissements. Les lions commencèrent un à un à s'avancer dans l'arène, énormes, fauves aux grosses têtes à crinière. César lui-même tourna vers eux son visage où se lisait l'ennui et rapprocha son émeraude de son œil pour mieux les voir. Les augustans les saluèrent par des applaudissements ; la foule les compta sur les doigts tout en observant avidement l'impression que faisait leur vue sur les chrétiens agenouillés au milieu de l'arène et qui se mirent à répéter les paroles incompréhensibles pour beaucoup et irritantes pour tous « *Pro Christo ! Pro Christo !...* ».

Mais les lions, quoique affamés, tardaient à se jeter sur les victimes. La lueur rougeâtre dans l'arène les incommodait, ce qui fait que, comme éblouis, ils clignaient les yeux ; certains étiraient paresseusement leurs lourdes carcasses mordorées, d'autres, ouvraient leur gueule et bâillaient comme s'ils voulaient montrer aux spectateurs leurs effroyables crocs. L'odeur du sang et des corps déchiquetés,

gisant nombreux dans l'arène, finit par agir sur eux. Leurs mouvements devinrent bientôt nerveux, les crinières se hérissèrent, les naseaux reniflèrent bruyamment l'air. L'un d'eux fondit brusquement sur le cadavre d'une femme au visage déchiqueté et, posant ses pattes de devant sur son corps, il se mit à lécher de sa langue rugueuse les caillots de sang durcis ; un autre s'approcha d'un chrétien qui tenait dans ses bras un enfant cousu dans une peau de faon. L'enfant criait et pleurait, enlaçant convulsivement le cou de son père qui, voulant lui prolonger la vie ne fut-ce qu'un moment, cherchait à l'arracher de son cou pour le donner aux personnes agenouillées. Mais les cris et les mouvements irritèrent le lion. Ce dernier émit un bref rugissement entrecoupé, écrasa l'enfant d'un coup de patte et broya la tête du père en un clin d'œil.

À cette vue, tous les autres se ruèrent sur les chrétiens. Quelques femmes ne purent retenir des cris d'effroi, mais la populace couvrit leurs voix de leurs applaudissements, qui bientôt cessèrent car le désir de regarder prima tout le reste. On vit alors des choses effroyables : des têtes disparaissaient entièrement dans les gueules, des poitrines ouvertes d'un seul coup de croc, des cœurs et des poumons arrachés ; on entendait craquer les os sous les crocs. Des lions, ayant saisi leur victime par les côtes ou le dos, les emportaient dans une course folle à travers l'arène comme s'ils cherchaient un coin caché où ils pourraient les dévorer ; d'autres se battaient, s'étreignant de leurs pattes comme des lutteurs et remplissant l'amphithéâtre d'un tonnerre de rugissements. Des spectateurs se levèrent de leur place. D'autres quittèrent leur banc et descendirent pour se rapprocher de l'arène et mieux voir, se pressant les uns contre les autres à mort. Il semblait que les foules, dans leur frénésie, finiraient par se jeter sur l'arène même et se mettraient à déchiqueter les victimes à l'unisson avec les lions. On entendait parfois un vacarme inhumain, parfois des applaudissements, par moments, un rugissement, un grondement, un claquement de crocs, le hurlement des molosses, parfois des gémissements seulement.

Tenant son émeraude près de l'œil, César regardait maintenant attentivement. Le visage de Pétrone prit une expression de dégoût et de mépris. On avait déjà auparavant emporté Chilon.

Des *cuniculum* on continuait de faire sortir de nouvelles victimes.

Du dernier rang de l'amphithéâtre, l'Apôtre Pierre les regardait. Personne ne prêtait attention à lui car toutes les têtes étaient tournées vers l'arène, il se leva donc et comme naguère dans la vigne de Cornélius, il avait béni pour la mort et l'éternité ceux que l'on allait capturer, il signalait maintenant ceux qui périssaient sous les crocs des fauves, et leur sang et leur supplice, et leurs corps sans vie devenus des tas de chair informes, et leurs âmes qui s'échappaient du sable ensanglanté. Certains levaient leurs yeux vers lui et alors, leurs visages

s'éclairaient en voyant loin, au-dessus d'eux, le signe de la croix. Lui, le cœur brisé, disait :

— Ô Seigneur ! que Ta volonté soit faite car c'est pour Ta gloire, en témoignage de la vérité, que périssent mes brebis ! Tu m'as ordonné de les paître, donc je Te les rends, et Toi, Seigneur, comptes, prends-les, guéris leurs plaies, apaise leur douleur et donne-leur plus de bonheur qu'elles n'ont enduré de souffrances.

Et il les signait les uns après les autres, groupe après groupe, avec autant d'amour que s'ils étaient ses enfants qu'il remettait aux mains du Christ.

Tout à coup César, soit par exaltation, soit qu'il voulût que les jeux surpassassent tout ce qui jusqu'alors avait été vu à Rome, chuchota quelques mots au préfet de la ville. Ce dernier quitta le podium et se rendit aussitôt aux *cuniculum*, et au bout d'un moment, le peuple même s'étonna de voir les grilles s'ouvrir de nouveau. On fit sortir maintenant des bêtes de toute sorte : des tigres de l'Euphrate, des panthères de Numidie, des ours, des loups, des hyènes et des chacals. Toute l'arène fut envahie comme d'une vague houleuse de peaux zébrées, jaunes, fauves, sombres, brunâtres, tachetées. Ce fut le chaos où l'œil ne distinguait plus rien à part un tourbillon horrible d'échines animales. Le spectacle avait perdu l'apparence de la réalité et s'était transformé en orgie sanglante, en rêve effroyable, en une sorte de délire monstrueux d'un cerveau dément. On avait dépassé toute mesure. Au milieu des rugissements, des hurlements et des glapissements, on entendit çà et là, parmi les gradins des spectateurs, des rires stridents et spasmodiques de femmes enfin à bout de forces. Des gens prirent peur. Des visages blémirent. De nombreuses voix se mirent à crier : « Assez ! Assez ! »

Cependant, il était plus facile de faire sortir les bêtes dans l'arène que de les en chasser. César trouva néanmoins le moyen d'en nettoyer l'arène tout en donnant au peuple un nouveau divertissement. Dans tous les compartiments entre les rangs de gradins, surgirent des noirs de Numidie, parés de plumes et de boucles aux oreilles, arcs dans la main. Le peuple devina ce qui allait se passer et les salua avec des cris de joie. Eux s'approchèrent du pourtour de l'arène et, ayant introduit leurs flèches dans leurs arcs, se mirent à les lancer dans les troupes de bêtes. C'était là réellement un nouveau spectacle. Les souples corps noirs se cambraient en arrière, bandant les arcs flexibles et tiraient flèche sur flèche. Le ronflement des cordes et le sifflement des flèches empennées se mêlaient aux hurlements des bêtes et aux cris d'admiration des spectateurs. Loups, ours, panthères et hommes qui étaient restés encore en vie, tombaient les uns à côté des autres. Çà et là, un lion frappé d'un dard dans le flanc, tournait brusquement sa gueule ridée et furieuse pour saisir le bois et le broyer. D'autres

gémissaient de douleur. Les bêtes moins grosses, prises de panique, couraient à l'aveuglette dans l'arène ou frappaient de la tête les grilles tandis que les flèches continuaient de siffler inlassablement jusqu'au moment où tout ce qui était vivant succomba dans les derniers spasmes de l'agonie.

Sur l'arène se déversèrent alors des centaines d'esclaves du cirque, armés de bûches, de pelles, de balais, de brouettes, de paniers destinés à recevoir les intestins, et portant des sacs de sable. Tout le cirque bourdonna bientôt d'une activité fiévreuse. On le nettoya des cadavres, du sang et des excréments, on le ratissa, l'aplanit et le recouvrit d'une épaisse couche de sable frais. Puis accoururent des Amours qui dispersèrent sur le sable des pétales de roses, de lys et diverses autres fleurs. On alluma de nouveau les brûle-parfum et l'on enleva le velarium car le soleil avait déjà sensiblement baissé.

Les foules, regardant autour d'elles avec étonnement, se demandaient quel spectacle on allait leur offrir encore ce jour-là.

Et, en effet, nul ne s'attendait à voir ce qui suivit. César qui, il y avait quelque temps, avait quitté le podium, apparut soudain dans l'arène fleurie, vêtu d'un manteau de pourpre, une couronne d'or sur la tête. Douze chanteurs, cithares à la main, le suivaient ; lui, tenant dans la main un luth d'argent, avança d'un pas solennel jusqu'au milieu de l'arène et, saluant plusieurs fois les spectateurs, il leva les yeux au ciel et resta un moment ainsi comme s'il attendait l'inspiration.

Puis il frappa les cordes et se mit à chanter :

ô fils rayonnant de Latone,

Roi de Ténède, de Cilice et de Chryse,

Toi qui avais sous ta protection

La ville sacrée d'Ilion,

Tu as pu la livrer au courroux des Atrides

Et supporter que les autels sacrés

En ton honneur éternellement allumés

Fussent du sang des Troyens éclaboussés ?

Vers toi, ô dieu à l'Arc d'argent,

Des vieillards tendaient leurs mains tremblantes,

Vers toi, montaient les voix de mères éplorées

Qui, du fond de leurs entrailles, te suppliaient

D'avoir pitié de leurs enfants ;

Ces plaintes eussent ému les pierres,

Et toi tu fus moins sensible que les pierres

À la douleur des hommes ! ô Sminthée !...

Le chant devenait peu à peu une élégie plaintive, pleine de douleur. Le silence planait dans le cirque. Au bout d'un moment, César, lui-même ému, se remit à chanter :

Du divin son du phorminx, tu aurais pu
Couvrir les plaintes des cœurs et les cris,
Alors qu'aujourd'hui encore les yeux
S'emplissent de larmes comme les fleurs de rosée
Au son lugubre de ce chant
Qui fait renaître de la poussière et des cendres
De l'incendie, le jour funeste du désastre...
Où étais-tu donc, alors, Sminthée ?

Ici, la voix de Néron trembla et ses yeux s'humectèrent. Des larmes mouillèrent les cils des vestales, le peuple écoutait en silence avant que n'éclata une tempête d'applaudissements.

Cependant du dehors, on entendait par les vomitoires ouverts pour aération, le grincement des chariots sur lesquels on chargeait les dépouilles sanglantes des chrétiens, hommes, femmes et enfants, pour les jeter dans d'effroyables fosses appelées *puticuli*.

L'Apôtre Pierre prit dans ses deux mains sa tête blanche et tremblante et s'écria en son for intérieur :

« Seigneur ! Seigneur ! À qui as-tu donné l'empire du monde ? Et persistes-Tu à vouloir fonder Ta capitale dans cette ville ? »

CHAPITRE LVII

Le soleil déclinait vers le couchant et semblait se fondre dans les lueurs crépusculaires. Le spectacle avait pris fin. Les foules quittaient l'amphithéâtre et se déversaient par les vomitoires dans la ville. Les augustans seuls s'attardaient afin de laisser passer la vague humaine. Ayant quitté leurs places, ils se réunirent nombreux autour du podium où César était réapparu pour écouter les éloges. Bien que les spectateurs ne lui eussent pas épargné les applaudissements dès qu'il eut fini de chanter, il ressentait un manque, s'étant attendu à un enthousiasme délirant. C'est en vain qu'on lui fit entendre des dithyrambes, c'est en vain que les vestales déposèrent des baisers sur ses mains « divines » et que Rubria se pencha vers lui de telle façon que sa tête rousse touchât sa poitrine. Néron n'était pas satisfait et ne savait pas le dissimuler. Le silence observé par Pétrone l'étonnait aussi, de même qu'il l'inquiétait. Un mot de lui, élogieux et qui, en même temps, eût relevé avec justesse les qualités du chant lui eût été en ce moment d'un grand réconfort. Enfin, n'y tenant plus, il fit signe à Pétrone et quand celui-ci fut entré sur le podium, il lui dit :

— Alors, dis-moi...

Pétrone répondit froidement :

— Je me tais car je ne trouve pas les mots appropriés. Tu t'es surpassé.

— C'est bien ce qu'il m'a semblé, et pourtant ce peuple ?...

— Peux-tu exiger de ces gens qu'ils s'y connaissent en poésie ?

— Ainsi tu l'as remarqué toi aussi qu'on ne m'a pas remercié comme j'aurais mérité de l'être ?

— C'est parce que tu as choisi un mauvais moment.

— Pourquoi ?

— Parce que les cerveaux asphyxiés par l'odeur étouffante du sang ne sont pas en état d'écouter attentivement.

Néron serra les poings et rétorqua :

— Ah ! ces chrétiens ! Ils ont brûlé Rome et maintenant ils me font du mal à moi aussi. Quel châtement trouverai-je encore à leur infliger ?

Pétrone s'aperçut qu'il faisait fausse route, et que ses paroles avaient un effet tout à fait contraire à celui qu'il recherchait. Voulant tourner la pensée de César vers autre chose, il se pencha vers lui et lui chuchota :

— Ton chant était sublime, mais je ne te ferai qu'une seule observation : dans le quatrième vers de la troisième strophe, la métrique laisse quelque peu à désirer.

Néron rougit violemment comme s'il avait été pris en flagrant délit d'infamie ; il jeta un coup d'œil épouvanté sur son entourage et répondit aussi à voix basse :

— Tu remarques tout, toi !... Je sais !... Je le réécrirai !... Mais personne d'autre ne s'en est aperçu, n'est-ce pas ? Toi, pour l'amour du ciel, n'en parle à personne... Si... tu tiens à la vie...

À ces paroles, Pétrone fronça les sourcils et répondit comme si, soudain, il était pris d'ennui et de découragement :

— Tu peux, divin, me condamner à mort si je te gêne, mais ne m'en menace pas car les dieux savent mieux que quiconque si j'en ai peur.

Ce disant, il regarda César dans les yeux, et celui-ci au bout d'un moment, lui dit :

— Ne te fâche pas... Tu sais que je t'aime...

« Mauvais signe ! » se dit Pétrone.

— Je voulais vous inviter aujourd'hui à un festin, poursuivit Néron, mais je préfère m'enfermer et polir ce maudit vers de la troisième strophe. À part toi, il est possible que Sénèque ait remarqué la faute, peut-être aussi Secundus Carinas, mais je me débarrasserai d'eux tout de suite.

Cela dit, il appela Sénèque et lui déclara qu'il l'envoyait avec Acratus et Secundus Carinas en Italie et dans toutes les provinces pour y prélever de l'argent dans les villes, les villages et dans tous les temples fameux – en un mot, partout où il était possible d'en trouver ou d'en soutirer. Mais Sénèque qui avait compris qu'on lui assignait une tâche de pillard, de sacrilège et de brigand, refusa carrément.

— Je dois partir à la campagne, seigneur, dit-il, et y attendre la mort, car je suis vieux et mes nerfs sont malades.

Les nerfs ibériques de Sénèque, plus solides que ceux de Chilon, n'étaient peut-être pas malades, mais sa santé était, en général, mauvaise, il semblait, en effet, être l'ombre de lui-même et ses cheveux avaient complètement blanchi ces derniers temps.

Lui ayant jeté un coup d'œil, Néron se dit aussi qu'effectivement, il n'aurait peut-être pas à attendre longtemps sa mort, et il lui répondit :

— Je ne veux pas t'imposer ce voyage si tu es malade mais comme par amour pour toi, je tiens à t'avoir près de moi, au lieu de partir à la campagne, tu t'enfermeras chez toi et tu ne quitteras pas ta demeure.

Puis il s'esclaffa et poursuivit :

— Si j'envoie Acratus et Carinas seuls, c'est comme si j'envoyais des loups chercher des brebis. Qui pourrais-je bien leur adjoindre comme chef ?

— Désigne-moi, seigneur, dit Domitius Afer.

— Non ! Je ne veux point attirer sur Rome le courroux de Mercure auquel vos vols feraient honte. J'ai besoin d'un stoïcien comme Sénèque ou bien comme mon nouvel ami philosophe, Chilon.

Cela dit, il regarda autour de lui et demanda :

— Que s'est-il donc passé avec Chilon ?

Chilon qui avait repris connaissance au grand air, était revenu dans l'amphithéâtre pour le chant de César. Il s'approcha et dit :

— Me voici, ô fruit lumineux du soleil et de la lune. J'étais malade mais ton chant m'a rendu la santé.

— Je vais t'envoyer en Achaïe, lui annonça Néron. Tu dois savoir, à un sesterce près, combien il y a dans chaque temple.

— Fais-le, Zeus ! et les dieux te remettront un tribut comme ils n'en ont jamais remis à personne.

— Je l'aurais fait mais je ne veux pas te priver de la vue des jeux.

— Ô Baal !... soupira Chilon.

Les augustans ravis de voir que l'humeur de César s'était améliorée, se mirent à rire et à crier :

— Non, seigneur ! Ne prive pas ce vaillant Grec de la vue des jeux.

— Mais prive-moi, seigneur, de la vue de ces braillardes oies capitoline dont les cervelles prises ensemble ne rempliraient pas une cupule de gland, riposta Chilon. Je suis justement, ô premier-né d'Apollon, en train d'écrire en grec un hymne en ton honneur et c'est pourquoi je voudrais passer quelques jours dans le temple des muses afin d'implorer d'elles l'inspiration.

— Que non ! s'écria Néron. Tu cherches un prétexte pour ne pas assister aux prochains jeux ! C'est peine perdue !

— Je te jure, seigneur, que j'écris un hymne.

— Eh bien, tu l'écriras la nuit. Supplie Diane de t'inspirer, c'est pourtant la sœur d'Apollon.

Chilon baissa la tête et jeta des regards pleins de colère sur son entourage hilare. César se tourna vers Sénécion et Suilius Nerulinus et leur dit :

— Figurez-vous que nous sommes venus à bout de la moitié à peine du nombre de chrétiens prévus pour aujourd'hui.

À ces mots, le vieil Aquilus Regulus, grand connaisseur des choses relatives à l'amphithéâtre, réfléchit un moment, puis décréta :

— Les spectacles dans lesquels se produisent des gens *sine armis* et *sine arte* durent presque aussi longtemps et sont moins intéressants.

— J'ordonnerai de leur donner des armes, répondit Néron.

Le superstitieux Vestinus qui jusqu'alors était resté pensif, sortit soudain de son mutisme et demanda d'une voix énigmatique :

— Avez-vous remarqué qu'ils voyaient quelque chose en mourant ? Ils regardent le ciel et ils meurent comme s'ils ne souffraient pas. Je

suis sûr qu'ils voient quelque chose...

Cela dit, il leva les yeux vers l'ouverture de l'amphithéâtre au-dessus duquel la nuit avait commencé de tendre son velarium constellé d'étoiles. Mais les autres lui répondirent par des rires et des plaisanteries sur ce que les chrétiens pouvaient voir au moment où ils mouraient. César fit signe aux esclaves qui portaient les torches et quitta le cirque, suivi des vestales, des sénateurs, des fonctionnaires et des augustans.

La nuit était claire et chaude. Devant le cirque s'attardait encore une foule curieuse de voir le départ de César, mais bizarrement morne et muette. Çà et là, on entendit de faibles applaudissements aussitôt réfrénés. Du *spoliarium*, des charrettes grinçantes continuaient d'emmener les restes ensanglantés des chrétiens.

Pétrone et Vinicius s'en allaient silencieux. Ce n'est qu'à proximité de sa villa que Pétrone demanda :

— As-tu pensé à ce que je t'ai dit ?

— Oui, répondit Vinicius.

— Me crois-tu quand je te dis que maintenant c'est pour moi une question de la plus haute importance ? Il faut que je la délivre en dépit de César et de Tigellin. C'est comme une lutte dans laquelle je suis déterminé à vaincre, c'est comme un jeu dans lequel je veux gagner quitte à y laisser ma peau... Cette journée m'a encore confirmé dans cette résolution.

— Que le Christ t'en récompense !

— Tu verras.

Tout en devisant ainsi, ils arrivèrent devant la porte de la villa et descendirent de la litière. À cet instant, un personnage habillé de sombre s'approcha d'eux et demanda :

— Le noble Vinicius est-il ici ?

— Oui, répondit le tribun, que me veux-tu ?

— Je suis Nazaire, le fils de Myriam ; je viens de la prison et t'apporte des nouvelles de Lygie.

Vinicius posa sa main sur l'épaule du jeune homme et, à la lueur des torches, il le regarda dans les yeux, sans pouvoir prononcer un seul mot. Nazaire devina la question que Vinicius voulait lui poser et qui mourait sur ses lèvres, et répondit :

— Elle vit. Ursus m'envoie vers toi, seigneur, pour te dire que, dans sa fièvre, elle prie et répète ton nom.

— Gloire au Christ qui peut me la rendre, répondit Vinicius.

Puis il emmena Nazaire dans la bibliothèque où, au bout d'un moment, les rejoignit Pétrone pour entendre leur entretien.

— La maladie lui a épargné l'outrage car les bourreaux ont peur, disait le jeune garçon. Ursus et le médecin Glaucus veillent sur elle nuit et jour.

— Les gardiens sont-ils restés les mêmes ?

— Oui, seigneur, et elle se trouve dans leur pièce. Les prisonniers qui se trouvaient dans la prison souterraine sont tous morts de la fièvre, ou ont été asphyxiés par manque d'air.

— Qui es-tu ? demanda Pétrone.

— Le noble Vinicius me connaît. Je suis le fils de la veuve chez laquelle habitait Lygie.

— Et chrétien ?

Le jeune garçon jeta un coup d'œil interrogateur sur Vinicius, mais voyant que celui-ci priait, il releva la tête et dit :

— Oui !

— Comment se fait-il que tu peux entrer librement dans la prison ?

— Je me suis fait embaucher, seigneur, pour l'évacuation des cadavres, et cela à dessein, afin de venir en aide à mes frères et leur apporter des nouvelles de la ville.

Pétrone regarda plus attentivement le ravissant visage du jeune garçon, ses yeux bleus et ses bruns cheveux touffus, puis il lui demanda :

— De quel pays es-tu venu, jeune homme ?

— Je suis galiléen, seigneur.

— Voudrais-tu voir Lygie en liberté ?

Le jeune garçon leva les yeux au ciel.

— Même si je devais ensuite le payer de ma vie.

Vinicius qui avait fini de prier, lui dit alors :

— Dis aux gardiens de la mettre dans un cercueil comme si elle était morte. Toi, de ton côté, trouve des gens qui t'aideront à la faire sortir la nuit. À proximité des Fosses Puantes, vous trouverez des hommes qui attendront avec une litière, et auxquels vous remettrez le cercueil. Promets de ma part aux gardiens autant d'or qu'ils seront capables d'emporter dans leur manteau.

À mesure qu'il parlait, son visage perdait la morosité qui lui était devenue habituelle, le soldat auquel l'espoir redonnait son ancienne énergie se réveillait en lui.

Nazaire rougit de joie et, levant les mains, il s'exclama :

— Fasse que le Christ lui rende la santé, car elle sera libre !

— Tu crois que les gardiens consentiront à le faire ? demanda Pétrone.

— Eux, seigneur ? Pourvu qu'ils sachent qu'aucun châtement ou supplice ne leur sera infligé !

— C'est ça ! ajouta Vinicius. Les gardiens voulaient même accepter qu'elle s'évade, ils permettraient d'autant plus qu'on la fasse sortir comme morte.

— Il y a, à vrai dire, observa Nazaire, un homme qui vérifie au fer rouge si les corps que nous évacuons sont bien morts. Mais lui prend

quelques sesterces par tête pour ne pas toucher du fer les visages des morts. Pour un seul *aureus*, il touchera le cercueil et non le corps.

— Dis-lui qu'il recevra une bourse de pièces d'or, renchérit Pétrone. Mais sauras-tu choisir des hommes sûrs ?

— Je saurais trouver des gens qui, pour de l'argent, vendraient leurs propres femmes et enfants.

— Où les trouveras-tu ?

— Dans la prison même ou en ville. Une fois achetés, les gardiens laisseront entrer qui je voudrais.

— En ce cas, tu me feras entrer comme ton aide, dit Vinicius.

Mais Pétrone se mit à l'en dissuader avec fermeté. Les prétoriens pourraient le reconnaître, même sous un déguisement, et tout pourrait être compromis. « Ni en prison, ni auprès des Fosses Puantes ! insista-t-il. Il faut que tous, et César et Tigellin, soient persuadés qu'elle est morte, sinon, ils ordonneront une poursuite immédiate. Nous ne pouvons détourner leurs soupçons qu'en restant à Rome lorsqu'on l'aura transportée dans les monts Albains ou plus loin, en Sicile. Une semaine ou deux après, tu tomberas malade et manderas le médecin de Néron qui te prescrira de partir dans les montagnes. Alors, tu la rejoindras et ensuite... »

Là, il devint songeur pendant un moment, puis avec un geste évasif de la main, il ajouta :

— Ensuite, peut-être connaissons-nous d'autres temps.

— Que le Christ ait pitié d'elle ! soupira Vinicius. Tu parles de la Sicile alors qu'elle est malade et peut mourir...

— En attendant, nous l'installerons plus près. Le grand air à lui seul la guérira pourvu qu'on l'arrache à la prison. N'as-tu pas dans les montagnes quelque métayer en qui tu puisses avoir confiance ?

— Certes, oui ! J'en ai un ! Oui ! répondit précipitamment Vinicius. Près de Coriola dans les montagnes, il y a un homme sûr qui m'a porté dans ses bras quand j'étais enfant, et qui m'aime toujours.

Pétrone lui tendit des tablettes.

— Écris-lui de venir ici demain. Je vais sur-le-champ dépêcher un courrier.

Cela dit, il appela le responsable de l'atrium et lui donna les ordres appropriés. Quelques instants plus tard, un esclave à cheval partait la nuit, pour Coriola.

— Je voudrais, reprit Vinicius, qu'Ursus l'accompagne en route... Je serais plus tranquille...

— Seigneur, opina Nazaire, c'est un homme d'une force surhumaine qui brisera les barreaux pour la suivre. Il y a une seule fenêtre au-dessus d'un haut mur abrupt au pied duquel on ne monte pas la garde. J'apporterai à Ursus une corde et il fera lui-même le reste.

— Par Hercule ! protesta Pétrone. Qu'il s'évade s'il en a envie, mais pas en même temps qu'elle, ni deux ou trois jours après, car ils le suivraient et découvriraient son refuge à elle. Par Hercule ! Est-ce que vous voulez vous perdre, et la perdre elle aussi ? Je vous interdis de lui parler de Coriola ou bien je m'en lave les mains.

Tous les deux reconnurent le bien-fondé des objections de Pétrone et se turent. Puis Nazaire prit congé d'eux en promettant de venir le lendemain à l'aube.

Il espérait pouvoir, cette nuit même, s'entendre avec les gardiens, mais auparavant, il voulut faire un saut chez sa mère qui, en ces temps incertains et effroyables, ne cessait de se tourmenter pour lui. Réflexion faite, il décida de ne pas chercher d'aide en ville mais de choisir et d'acheter un de ceux qui évacuaient avec lui les cadavres de la prison.

Juste avant de sortir, il s'arrêta encore et, entraînant Vinicius à l'écart, il lui chuchota :

— Seigneur, je ne soufflerai mot de notre projet à quiconque, pas même à ma mère, mais l'Apôtre Pierre a promis de venir nous voir dès sa sortie de l'amphithéâtre, et à lui, je dirai tout.

— Tu peux parler à haute voix dans cette maison, répondit Vinicius. L'Apôtre Pierre était dans l'amphithéâtre avec les gens de Pétrone. D'ailleurs, j'irai avec toi.

Il se fit apporter un manteau d'esclave et ils sortirent. Pétrone poussa un profond soupir de soulagement.

« J'avais souhaité, pensa-t-il, qu'elle meure de cette fièvre, car pour Vinicius cela eût été moins terrible. Mais maintenant, je suis prêt à offrir un trépied d'or à Esculape s'il la guérit... Ah, toi, Ahénobarbe, tu veux t'offrir un spectacle de la douleur d'un amant ! Toi, Augusta, tu étais d'abord jalouse de la beauté de la jeune fille, et maintenant tu la dévorerais vive, rien que parce que tu as perdu ton Rufius... Toi, Tigellin, tu veux la perdre rien que pour me faire rager !... Eh bien, nous verrons. Moi je vous dis que vos yeux ne la verront pas dans l'arène, car ou bien elle mourra de sa propre mort, ou bien je vous l'arracherai comme de la gueule d'un chien... Et je l'arracherai de telle façon que vous ne le saurez pas, puis à chaque fois que je vous regarderai, je me dirai : voilà les imbéciles que Pétrone a dupés... »

Satisfait de lui-même, il passa au triclinium où il se mit à table avec Eunice pour dîner. Pendant ce temps, le lecteur leur lut des idylles de Théocrite. Dehors, le vent avait amené des nuages du Soracte et un orage soudain vint troubler le calme de cette nuit sereine d'été. De temps en temps, des grondements de tonnerre retentissaient sur les sept collines. Eux, étendus côte à côte derrière la table, écoutaient le poète pastoral qui chantait, dans le mélodieux dialecte dorien, l'amour des bergers, puis, apaisés, ils s'apprêtèrent à

prendre un doux repos.

Sur ce, Vinicius rentra. Ayant appris qu'il était de retour, Pétrone alla au-devant de lui et lui demanda :

— Eh bien ! Qu'y a-t-il ?... N'avez-vous pas décidé quelque chose de nouveau, et Nazaire est-il allé à la prison ?

— Oui, répondit le jeune homme en relevant de son front des mèches de cheveux mouillés par la pluie. Nazaire est allé s'entendre avec les gardiens, tandis que moi j'ai vu Pierre, qui m'a recommandé de prier et d'avoir foi.

— C'est bien. Si tout se passe comme nous l'entendons, la nuit prochaine, il sera possible de la faire sortir...

— Le métayer et ses hommes devraient être ici-avant l'aube.

— Le chemin est court en effet. Repose-toi maintenant.

Vinicius s'agenouilla dans son *cubiculum* et se mit à prier.

Au lever du jour, le métayer Niger arriva de Coriola. Il avait amené avec lui, comme le lui avait demandé Vinicius, des mules, une litière et quatre hommes sûrs, choisis parmi des esclaves bretons qu'il avait d'ailleurs, par prudence, laissés dans une auberge de Suburre.

Vinicius qui avait veillé toute la nuit, alla à sa rencontre. Le vieux serviteur s'émut à la vue du jeune homme et, lui baisant les mains et les yeux, il lui dit :

— Serais-tu malade, très cher, ou sont-ce les chagrins qui ont sucé le sang de ton visage ? C'est tout juste si je t'ai reconnu au premier coup d'œil.

Vinicius l'emmena dans le xyste et là, il lui dévoila son secret. Niger l'écoutait avec recueillement et son visage au teint frais et basané reflétait une grande émotion qu'il ne cherchait même pas à maîtriser.

— Elle est donc chrétienne ? s'écria-t-il.

Il se mit à dévisager Vinicius. Celui-ci devina visiblement l'interrogation contenue dans le regard du campagnard car il lui répondit :

— Moi aussi, je suis chrétien...

Des larmes brillèrent dans les yeux de Niger ; il se tut pendant un moment, puis, levant les bras, il dit :

— Merci, ô Christ, d'avoir dessillé les yeux qui me sont les plus chers au monde.

Puis, prenant la tête de Vinicius dans ses mains et pleurant de joie, il se mit à couvrir son front de baisers.

Un instant plus tard, Pétrone entra avec Nazaire.

— Bonnes nouvelles ! annonça-t-il de loin.

Les nouvelles étaient effectivement bonnes. D'abord, le médecin Glaucus se portait garant de la vie de Lygie bien qu'elle fût affectée de cette même fièvre des prisons qui, au Tullianum et dans les autres

prisons, tuait quotidiennement des centaines de gens. Quant aux gardiens et à l'homme qui vérifiait avec un fer rouge si les prisonniers évacués étaient bien morts, ils ne lui avaient pas fait la moindre difficulté. Un aide, Attis, avait été recruté aussi.

— Nous avons percé des trous dans le cercueil pour que la malade puisse respirer, ajouta Nazaire. Le seul danger serait qu'elle gémitte ou dise quelque chose lorsque nous allons passer à côté des prétoriens. Mais elle est très affaiblie et reste depuis ce matin, couchée, les yeux fermés. D'ailleurs, Glaucus lui donnera une boisson soporifique qu'il préparera lui-même avec les drogues que je lui ai apportées de la ville. Le couvercle du cercueil ne sera pas cloué. Vous le soulèverez facilement et emporterez la malade dans la litière. Nous, par contre, nous mettrons dans le cercueil un long sac de sable que vous tiendrez tout prêt.

Vinicius écoutait ces paroles, blanc comme un linge, mais avec une attention si soutenue qu'il semblait deviner ce que Nazaire allait dire.

— Évacuera-t-on d'autres cadavres de la prison ? demanda Pétrone.

— Une vingtaine de personnes sont mortes cette nuit, et d'ici ce soir, il en mourra encore une quinzaine, répondit le jeune garçon. Nous devons être avec tout le cortège mais nous allons traîner en chemin pour rester en arrière. Au premier tournant, mon compagnon feindra de boiter, de sorte qu'on nous distance sensiblement. Vous, attendez-nous près du petit temple de Libitine. Fasse Dieu que la nuit soit le plus sombre possible.

— Dieu le fera, assura Niger. Hier la soirée était claire, et pourtant un orage a subitement éclaté. Aujourd'hui le ciel est de nouveau serein, mais il fait lourd depuis le matin. Il y aura maintenant, toutes les nuits, des pluies et des orages.

— Vous marchez sans lumières ? demanda Vinicius.

— Seuls ceux qui marchent devant portent des torches. Vous, en tout cas, soyez près du temple de Libitine dès qu'il fera sombre, bien que nous sortions habituellement les cadavres juste avant minuit.

Ils se turent, on entendait seulement la respiration précipitée de Vinicius.

Pétrone se tourna vers lui.

— Je t'ai dit hier, lui dit-il, que le mieux serait que nous restions tous tes deux à la maison. Mais maintenant, je vois qu'il me sera impossible, à moi-même, de rester en place...

D'ailleurs, s'il s'agissait d'une évasion, il faudrait prendre de plus grandes précautions, mais puisqu'on la fera sortir comme morte, il semble que personne ne pourra avoir le moindre soupçon.

— Oui ! oui ! approuva Vinicius. Il faut que je sois là-bas. C'est moi-même qui la sortirai du cercueil...

— Une fois qu'elle sera chez moi, à Coriola, je réponds d'elle, déclara Niger.

La concertation s'arrêta là. Niger se rendit à l'auberge retrouver ses hommes. Nazaire repartit à la prison avec une bourse de pièces d'or sous sa tunique. Une journée fiévreuse, pleine d'inquiétude, d'angoisse et d'attente commençait pour Vinicius.

— L'affaire devrait réussir car elle est bien conçue, assurait Pétrone. Il n'est pas possible de mieux arranger tout cela. Tu dois faire semblant d'être affligé et porter une toge sombre. Mais ne manque pas les cirques. Qu'on te voie... Tout est si bien mis au point qu'il ne saurait y avoir de mécompte. Mais au juste ! Es-tu tout à fait sûr de ton métier ?

— C'est un chrétien, le rassura Vinicius.

Pétrone le regarda avec étonnement, puis il haussa les épaules, et dit comme s'il se parlait à lui-même :

— Par Pollux ! Comme cela se propage tout de même ! Et comme cela reste ancré dans les âmes des hommes !... Si une telle menace pesait sur eux, les gens renieraient aussitôt tous les dieux romains, grecs et égyptiens. C'est quand même étrange... Par Pollux !... Si je croyais que quelque chose au monde dépendait encore de nos dieux, je promettrais à chacun d'eux six taureaux blancs et douze autres à Jupiter Capitolin... Mais toi aussi, ne lésine pas sur tes promesses à ton Christ...

— Moi, je lui ai donné mon âme, riposta Vinicius.

Ils se quittèrent Pétrone retourna au *cubiculum*. Vinicius, pour sa part, alla regarder de loin la prison, et de là, il se rendit jusque sur le versant de la Colline du Vatican, dans la chaumière du carrier, où il avait reçu le baptême des mains de l'Apôtre. Il lui semblait que là, le Christ l'entendrait mieux que partout ailleurs. Ayant retrouvé la chaumière, il s'y jeta à terre, concentra toutes les forces de son âme endolorie dans la prière, implorant la pitié. Il s'y abîma tellement qu'il en oublia où il se trouvait et ce qui lui arrivait.

Il était plus de midi déjà lorsque le tira de là un son de trompes venant du cirque de Néron. Il sortit alors de la chaumière et regarda autour de lui comme s'il venait de se réveiller. Il faisait très chaud. Le silence environnant était troublé seulement de temps à autre par le son des cuivres et sans discontinuer par les stridulations inlassables des criquets. L'atmosphère était devenue lourde, le ciel au-dessus de la ville était encore d'un bleu d'azur, mais du côté des monts Sabins, de sombres nuages s'amoncelaient bas sur la ligne d'horizon.

Vinicius rentra à la maison. Pétrone l'attendait dans l'atrium.

— Je suis allé au Palatin, dit-il. Je m'y suis montré à dessein et j'ai même fait une partie d'osselets. Ce soir, il y a un festin chez Anicius ; j'ai annoncé que nous nous y rendrions, mais seulement après minuit

car je dois, auparavant, dormir suffisamment. J'y serai donc, mais il serait bon que tu y sois toi aussi.

— N'y a-t-il pas eu de nouvelles de Niger ou de Nazaire ? demanda Vinicius.

— Non. Nous les verrons seulement à minuit As-tu remarqué qu'un orage s'annonçait ?

— Oui.

— Demain, il doit y avoir un spectacle avec des chrétiens crucifiés, peut-être que la pluie l'empêchera.

Cela dit, il s'approcha de Vinicius, lui toucha l'épaule et lui dit :

— Mais tu ne la verras pas sur une croix mais à Coriola. Par Castor ! Je ne donnerais pas ce moment où nous la délivrerons pour toutes les gemmes de Rome. Le soir est déjà proche...

Le soir approchait en effet, l'obscurité commençait à descendre sur la ville plus tôt que d'ordinaire à cause des nuages qui couvraient tout le ciel. Le soir venu, il tomba une forte averse qui, s'évaporant sur les pierres chauffées par la grosse chaleur de la journée, emplît les rues de la ville d'une brume.

Puis les moments d'accalmie alternèrent avec de courtes averses.

— Hâtons-nous, dit enfin Vinicius. À cause de l'orage, il se pourrait bien qu'ils évacuent les corps plus tôt.

— C'est le moment d'y aller ! répondit Pétrone.

Ayant endossé des manteaux gaulois à capuchon, ils sortirent dans la rue par une petite porte du jardin. Pétrone se munit d'un court coutelas romain appelé *sica*, qu'il prenait toujours pour les expéditions nocturnes.

Par suite de l'orage, la ville était déserte. De temps à autre, un éclair déchirait les nuages, éclaboussant d'une clarté violente les murs des maisons nouvellement édifiées ou en cours de construction et les dalles de pierre mouillées du revêtement des rues. Dans cette clarté, ils virent enfin, après avoir fait un assez long chemin, un tertre sur lequel se dressait le petit temple de Libitine, et au pied du tertre, des mules et des chevaux.

— Niger ! appela à voix basse Vinicius.

— Me voici, seigneur ! répondit une voix dans la pluie.

— Tout est prêt ?

— Oui, cher maître. Dès que l'obscurité s'est faite, nous étions sur place. Mais abritez-vous sous le remblai car vous allez être trempés. Quel orage ! Je pense qu'il y aura de la grêle.

Niger avait raison car une grêle, tout d'abord fine, puis de plus en plus grosse et dense, se mit bientôt à tomber. L'air se refroidit aussitôt.

Eux, sous le remblai, protégés du vent et des petites boules glaciales, parlaient à voix basse.

— Même si on nous voit, disait Niger, on ne soupçonnera rien car

nous avons l'air de gens qui veulent attendre que l'orage passe. Mais je crains qu'on ne remette à demain l'évacuation des cadavres.

— La grêle ne tombera pas longtemps, observa Pétrone. Nous devons attendre, fût-ce jusqu'au point du jour.

Ils attendirent donc, tendant l'oreille pour percevoir tout bruit de cortège. La grêle cessa en effet de tomber, mais tout de suite après on entendit le bruissement d'une averse. Par moments, de brusques coups de vent soufflaient apportant des Fosses Puantes une horrible puanteur de corps en décomposition, enterrés négligemment à peu de profondeur.

Soudain, Niger sursauta et dit :

— Je vois à travers la brume une petite lumière... Une, deux, trois... ce sont des torches !

Il se tourna vers ses hommes et leur lança :

— Veillez à ce que les mules ne s'ébrouent pas !...

— Ils viennent ! confirma Pétrone.

Les lumières devenaient, en effet, de plus en plus visibles. Au bout d'un moment, on pouvait déjà distinguer les flammes des torches, vacillantes au souffle du vent.

Niger se signa et se mit à prier. Le lugubre cortège s'approcha et, parvenu à la hauteur du petit temple de Libitine, il s'arrêta. Pétrone, Vinicius et Niger se plaquèrent en silence au flanc du tertre sans comprendre ce qui se passait. Mais les convoyeurs ne s'étaient arrêtés que pour se couvrir le visage et la bouche de chiffons et se protéger ainsi de l'odeur fétide qui, près des *puticuli*, était carrément insoutenable, puis ils relevèrent les brancards avec les cercueils et poursuivirent leur chemin.

Un seul cercueil s'arrêta en face du petit temple.

Vinicius se précipita vers lui, suivi de Pétrone, de Niger et de deux esclaves bretons avec litière.

Mais avant même qu'ils l'eussent rejoint, ils entendirent dans l'obscurité la voix brisée de douleur de Nazaire :

— Seigneur, ils l'ont transportée avec Ursus dans la prison Esquiline... Nous portons un autre corps ! On l'a enlevée avant minuit !...

De retour chez lui, Pétrone fut maussade et n'essaya même pas de consoler Vinicius. Il savait qu'il était vain même de rêver de sortir Lygie des souterrains Esquilins. Il devinait qu'on l'avait transportée là du Tullianum pour qu'elle ne mourût pas de la fièvre et pour que l'amphithéâtre auquel on la destinait ne lui fût pas épargné. Mais c'était là justement une preuve que l'on veillait sur elle et qu'elle était surveillée plus scrupuleusement que les autres prisonniers. Il en était peiné au plus profond de son âme et pour elle et pour Vinicius mais en plus de cela le tourmentait la pensée que, pour la première fois de sa

vie, quelque chose ne lui avait pas réussi et que, pour la première fois, il avait été vaincu dans une lutte.

« La Fortune semble m'abandonner, se disait-il, mais les dieux se trompent s'ils croient que j'accepterai une vie telle que la sienne, par exemple. »

Il jeta à cet instant un coup d'œil sur Vinicius qui le fixait de ses prunelles dilatées.

— Qu'as-tu ? Tu as de la fièvre ? s'inquiéta Pétrone. Vinicius lui répondit avec lenteur d'une étrange voix brisée comme celle d'un enfant malade :

— Et moi je crois que Lui peut me la rendre.

Au-dessus de la ville, les derniers grondements de l'orage s'estompaient.

CHAPITRE LVIII

Une pluie trois jours d'affilée, phénomène exceptionnel à Rome en été, et des grêles tombant contre l'ordre naturel des choses, non seulement le jour et le soir, mais même dans la nuit, avaient interrompu les spectacles. Le peuple commença à s'alarmer. On prédisait de mauvaises vendanges et lorsque, un après-midi, la foudre frappa sur le Capitole la statue de bronze de Cérès qui fondit, on ordonna des sacrifices au temple de Jupiter Salvator. Les prêtres de Cérès firent courir le bruit que la colère des dieux s'abattait sur la ville en raison de la lenteur mise à châtier les chrétiens. Les foules se mirent alors à demander d'accélérer le déroulement des jeux sans tenir compte du temps, aussi le Tout-Rome se réjouit-il lorsqu'on annonça enfin que les *ludi matutini* allaient reprendre après les trois jours d'interruption.

D'ailleurs, le beau temps était revenu. De l'aube à la tombée de la nuit, l'amphithéâtre s'emplissait de milliers de gens ; César était lui aussi arrivé tôt avec les vestales et la cour. Le spectacle devait commencer par un combat des chrétiens entre eux, on les avait donc à cette fin déguisés en gladiateurs et on leur avait donné toutes sortes d'armes pour l'offensive et la défensive dont se servaient les escrimeurs professionnels. Mais ce fut la déception. Les chrétiens abandonnèrent sur le sable filets, tridents, lances et sabres et se mirent à se jeter dans les bras les uns des autres et à se redonner mutuellement courage face aux supplices et à la mort. Les foules en éprouvèrent un profond ressentiment et de l'indignation. Les uns leur reprochaient leur petitesse et leur lâcheté, d'autres affirmaient qu'ils ne voulaient pas se battre à dessein, par haine pour le peuple et pour le priver de la joie que lui procurait toujours la vue du courage. Finalement, sur ordre de César, on lança sur eux de véritables gladiateurs qui, en un clin d'œil, massacrèrent les personnes agenouillées et sans défense.

Après que les cadavres furent évacués, le spectacle cessa d'être une lutte et consista en une série de tableaux mythologiques imaginés par César lui-même. On vit donc Hercule brûler vif sur le mont Oeta. Vinicius trembla à l'idée que l'on avait pu prendre Ursus pour le rôle d'Hercule, mais visiblement le tour du fidèle serviteur de Lygie n'était pas encore venu, car c'était un autre chrétien, totalement inconnu de

Vinicius, qui brûlait sur le bûcher. En revanche, dans le tableau suivant, Chilon, que César n'avait pas voulu dispenser d'assister à la fête, vit des gens qu'il connaissait. On représentait la mort de Dédale et d'Icare. Le rôle de Dédale était tenu par Euricius, ce même vieillard qui, en son temps, avait révélé à Chilon le signe du poisson, le rôle d'Icare était joué par son fils, Quartus. Ils furent tous les deux soulevés en l'air à l'aide d'une mécanique conçue dans ce but, puis précipités brusquement de très haut dans l'arène. Le jeune Quartus était tombé si près du podium impérial qu'il en avait éclaboussé de son sang non seulement les ornements extérieurs mais aussi le dossier à revêtement de pourpre. Chilon n'avait pas vu la chute car il avait fermé les yeux, mais il avait entendu le choc sourd du corps et, lorsqu'il aperçut du sang juste à côté de lui, il faillit s'évanouir une seconde fois. Les tableaux changeaient vite. Le supplice ignominieux des vierges, auxquelles des gladiateurs déguisés en animaux faisaient subir les derniers outrages, réjouit les foules. On vit les prêtresses de Cybèle et ⁹ de Cérès, on vit les Danaïdes, Dircé et Pasiphaé, on vit enfin des fillettes impubères déchiquetées par des chevaux sauvages. Le peuple applaudit les idées toujours nouvelles de César qui, fier d'elles et heureux d'entendre les applaudissements, n'enlevait plus de son œil son émeraude, et regardait attentivement les corps blancs mis en pièces par le fer et les soubresauts convulsifs d'agonie des victimes. On présenta aussi des tableaux de l'histoire de la ville. Après les vierges, on vit Mucius Scaevola dont la main, fixée à un trépied en feu, emplit l'amphithéâtre d'une odeur de chair brûlée mais la victime, tout comme le véritable Scaevola, se tint debout sans un gémissement, les yeux levés au ciel et chuchotait une prière de ses lèvres noircies. Après qu'on lui eut asséné le coup de grâce et qu'on eut traîné son corps dans le spoliarium, on annonça l'entracte habituel de midi. César, suivi des vestales et des augustans, quitta l'amphithéâtre et se rendit sous une énorme tente écarlate dressée pour la circonstance, où l'on avait préparé pour lui et ses invités un somptueux prandium. Les foules pour la plupart suivirent son exemple et, se déversant au-dehors, s'étendirent en groupes pittoresques à proximité de la tente, afin de reposer leurs membres fatigués après une trop longue position assise et pour consommer les mets que des esclaves distribuaient à profusion par la grâce de César. Seuls les plus curieux quittèrent leurs places pour descendre sur l'arène même et, touchant de leurs doigts le sable gluant, ils débattirent, en connaisseurs friands de ce genre de spectacle, de ce qui s'était déjà passé et de ce qui allait encore suivre. Mais ceux-ci aussi s'en allèrent bientôt afin de ne pas manquer le festin. Il ne resta que quelques personnes que retenait non pas la curiosité mais un sentiment de compassion pour les futures victimes.

Ceux-ci se dissimulèrent dans les allées ou sous les sièges inférieurs

tandis qu'on ratissait l'arène et commençait à y creuser des trous, l'un à côté des autres, en rangées, à travers tout le cercle, d'un bout à l'autre, ce qui fait que la dernière rangée se trouvait à une quinzaine de pas du podium impérial. Et tandis qu'à l'extérieur du cirque montait le vacarme fait par le peuple, les cris et les applaudissements, à l'intérieur, on préparait avec une hâte fébrile les installations pour de nouveaux supplices. Tout à coup, on ouvrit les cunicules et de toutes les ouvertures donnant sur l'arène, se déversèrent des groupes de chrétiens nus, portant une croix sur leurs épaules. Toute l'arène fourmilla de monde. Des vieillards couraient, courbés sous le poids des poutres, à côté d'eux avançaient des hommes dans la force de l'âge, des femmes aux cheveux dénoués dont elles s'efforçaient de couvrir leur nudité, de très jeunes garçons et de petits enfants. Les croix étaient pour la plupart, tout comme les victimes, couronnées de fleurs. Les valets de cirque, fouettant les malheureux, les obligeaient à planter les croix dans les trous préparés à cette fin et à se tenir en rangs auprès d'elles. C'est ainsi que devaient périr ceux que l'on n'avait pas eu le temps, le premier jour des jeux, de jeter en pâture aux chiens et aux bêtes sauvages. Puis des esclaves noirs les saisirent et les étendirent sur les croix, et enfin se mirent à clouer leurs mains aux traverses, avec zèle et célérité afin que le peuple, de retour à la fin de l'entracte, vît toutes les croix dressées. Tout l'amphithéâtre retentit du bruit des marteaux dont les échos se répercutaient jusqu'aux rangs les plus hauts, et jusqu'à l'espace autour de l'amphithéâtre et sous la tente sous laquelle César recevait les vestales et ses compagnons. On y buvait du vin, on se moquait de Chilon et on chuchotait d'étranges paroles à l'oreille des prêtresses de Vesta, tandis que, dans l'arène, le travail allait bon train, les clous s'enfonçaient dans les mains et les pieds des chrétiens, les pelles tassaient allègrement la terre dans les trous où l'on avait planté les croix.

Parmi les victimes dont le tour allait venir dans un moment, se trouvait Crispus. Les lions n'avaient eu le temps de le mettre en pièces, on le destina donc à la croix. Lui, toujours prêt à mourir, se réjouissait à la pensée que son heure était venue. Il semblait différent aujourd'hui car son corps décharné était totalement nu, seule une guirlande de lierre lui ceignait les reins, sur la tête, il avait une couronne de roses. Mais dans ses yeux brillait toujours cette même énergie indéfectible, le même visage austère et fanatique apparaissait sous la couronne. Son cœur n'avait pas changé non plus ; comme naguère dans le cunicule, où il avait menacé ses frères enveloppés de peaux de bêtes, de la colère de Dieu, aujourd'hui, il les réprimandait au lieu de les consoler.

— Remerciez le Sauveur, disait-il, de vous permettre de mourir de la même mort que Lui. Peut-être une partie de vos fautes vous sera-t-elle ainsi pardonnée, tremblez cependant, car justice doit être faite et

il ne peut y avoir de récompense égale pour les mauvais comme pour les bons.

Ses paroles résonnaient avec accompagnement du bruit des marteaux utilisés pour clouer les mains et les pieds des victimes. De plus en plus de croix se dressaient sur l'arène, lui, s'adressant à un groupe encore debout devant leur croix, poursuivait :

— Je vois le ciel ouvert mais je vois aussi un abîme... Je ne sais moi-même comment je rendrai compte au Seigneur, de ma vie, et pourtant j'avais la foi et je haïssais le mal, et ce n'est pas la mort que je crains mais la résurrection, tout comme je ne crains pas le supplice mais le jugement, car le jour de la colère arrive.

Soudain, des rangs les plus proches, se fit entendre une voix solennelle et calme :

— Non pas le jour de la colère, mais le jour de la miséricorde, le jour du salut et de la félicité, car je vous le dis, le Christ vous accueillera, vous consolera et vous fera asseoir à sa droite. Ayez foi, car voici que le ciel s'ouvre devant vous.

À ces paroles, tous les yeux se tournèrent vers les gradins ; même ceux qui étaient déjà cloués à leur croix relevèrent leurs têtes livides et exténuées pour regarder dans la direction de celui qui parlait.

Lui s'approcha jusqu'à la clôture de l'arène et les signa de la croix.

Crispus, prêt à le réprimander, leva son bras vers lui mais, voyant son visage, il le baissa aussitôt, puis ses genoux se ployèrent et ses lèvres murmurèrent :

— L'Apôtre Paul !...

Au grand étonnement des valets du cirque, tous s'agenouillèrent tandis que Paul de Tarse se tourna vers Crispus et lui dit :

— Crispus, ne les menace pas, car, aujourd'hui même, ils seront avec toi au paradis. Crois-tu qu'ils puissent être damnés ? Qui donc les damnerait ? Dieu le ferait-Il, Lui qui a donné Son fils pour eux ? Le Christ le ferait-Il, Lui qui est mort pour leur salut tout comme eux meurent pour Sa gloire ? Comment Celui qui aime pourrait-Il damner ? Qui donc accuserait les élus de Dieu ? Qui donc dirait de ce sang : « Il est maudit » ?...

— Seigneur, j'ai haï le mal, répondit le vieux prêtre.

— Le Christ nous commande d'aimer les hommes plus fortement que de haïr le mal car Son enseignement est amour et non pas haine.

— J'ai péché à l'heure de la mort, reconnut Crispus. Et il battit sa coulpe.

Le responsable des gradins s'approcha de l'Apôtre et lui demanda :

— Qui es-tu, toi qui t'adresses aux condamnés ?

— Un citoyen romain, répliqua calmement Paul.

Puis se tournant vers Crispus, Paul lui dit :

— Aie foi, car ce jour est celui de la grâce, et meurs en paix,

serviteur de Dieu.

Deux Noirs s'approchèrent à ce moment de Crispus pour le mettre en croix, il regarda encore une fois autour de lui et s'écria :

— Mes frères, priez pour moi !

Son visage avait perdu sa sévérité habituelle ; ses traits de pierre avaient pris une expression de paix et de douceur. Il étendit lui-même ses bras sur la poutre transversale de la croix afin de faciliter la tâche de ses bourreaux, puis il se mit à prier avec ferveur. Il paraissait ne rien sentir car lorsque les clous s'enfoncèrent dans ses mains, pas le moindre tremblement ne secoua son corps, aucune ride de douleur ne laboura sa face ; il priait lorsqu'on lui cloua les pieds, il priait lorsqu'on redressa la croix et que l'on tassa la terre tout autour. Mais lorsque les foules commencèrent à emplir l'amphithéâtre avec des rires et des exclamations, le vieillard fronça quelque peu les sourcils comme fâché de voir que le peuple était venu troubler le silence, la paix et la douceur de sa mort. Auparavant, on avait déjà planté toutes les croix, ce qui fait qu'avait surgi dans l'arène comme une forêt d'arbres auxquels des gens étaient cloués. Le soleil éclairait les bras des croix et les têtes des martyrs, sur l'arène tombaient des ombres épaisses formant comme une sorte de treillis noir à travers les mailles duquel on voyait le sable jaune. C'était un spectacle qui donnait au peuple toute latitude de savourer la lente agonie des suppliciés. Jamais auparavant, on n'avait vu une telle quantité de croix. L'arène en était remplie si densément que les valets arrivaient à grand-peine à se faufiler entre elles. Sur le pourtour, on avait planté surtout des croix portant des femmes ; Crispus, en tant que chef, se trouvait presque juste en face du podium impérial, sur une énorme croix enguirlandée de chèvrefeuille à sa base. Aucune des victimes n'avait encore expiré, mais certains de ceux qui avaient été cloués le plus tôt avaient perdu connaissance. Nul ne gémissait ni n'implorait la pitié. Certains pendaient avec la tête penchée sur une épaule ou affaissée sur la poitrine comme endormis ; d'autres, comme plongés dans une méditation ou encore regardant le ciel, remuaient imperceptiblement les lèvres. Il y avait dans cette effroyable forêt de croix, dans ces corps crucifiés, dans le silence des victimes quelque chose de sinistre. Le peuple qui, rassasié et joyeux après le festin, était revenu au cirque avec des exclamations, se taisait maintenant, ne sachant sur quel corps arrêter son regard ni ce qu'il devait en penser. La nudité des corps de femmes tendus avait cessé d'exciter leurs sens. On ne faisait même plus de paris, comme c'était l'habitude, sur ceux qui périraient le plus vite, lorsque paraissait dans l'arène un nombre moins grand de condamnés. Il semblait que César lui-même s'ennuyait car, ayant tourné la tête, il arrangeait son collier d'un geste paresseux, le visage morne et somnolent. Tout à coup, Crispus sur sa croix plantée en face,

qui, l'instant d'avant, avait les yeux fermés, comme un homme évanoui ou à l'agonie, les ouvrit et darda son regard sur César.

Son visage prit de nouveau une expression si implacable, son regard brilla d'un tel feu que les augustans se mirent à chuchoter entre eux en le désignant du doigt. Finalement, César lui-même porta son attention sur lui et approcha mollement son émeraude de son œil.

Un profond silence se fit. Les yeux des spectateurs étaient fixés sur Crispus qui tenta de bouger sa main droite comme s'il voulait l'arracher à la poutre de bois.

Au bout d'un moment, sa poitrine se gonfla, ses côtes saillirent et il se mit à crier :

— Matricide ! Malheur à toi !

À cette insulte mortelle jetée à la face du maître du monde devant des milliers de gens, les augustans retinrent leur souffle. Chilon fut frappé de stupeur. César tressaillit et laissa tomber son émeraude.

Le peuple suffoquait aussi. La voix de Crispus résonnait de plus en plus puissamment dans tout l'amphithéâtre :

— Malheur à toi, assassin de ta femme et de ton frère, malheur à toi, Antéchrist ! L'abîme s'ouvre sous tes pieds, la mort te tend les bras pour te prendre et ta tombe t'attend. Malheur à toi, cadavre vivant, car tu mourras dans l'épouvante et tu seras damné pour l'éternité !...

Et, ne pouvant arracher sa main clouée au bois, atrocement étiré, effroyable, semblable à un cadavre encore de son vivant, implacable comme le destin, il secouait sa barbe blanche au-dessus de la loge de Néron, éparpillant en même temps les pétales de roses de la couronne qu'on lui avait mise sur le crâne.

— Malheur à toi, assassin ! La mesure est comble et ton heure approche !...

Il fit encore un effort : il sembla pendant un moment qu'il allait arracher sa main de la croix et l'en menacer César mais, soudain, ses épaules amaigries s'allongèrent encore plus, son corps s'affaissa vers le bas, sa tête retomba sur sa poitrine et il expira.

Dans la forêt de croix, les plus faibles s'endormaient déjà du dernier sommeil.

CHAPITRE LIX

— Seigneur, dit Chilon, la mer est maintenant comme de l'huile et les vagues semblent dormir... Partons en Achaïe. Là-bas t'attend la gloire d'Apollon, t'attendent les couronnes, les triomphes, là-bas, les gens te déifieront tandis que les dieux t'accueilleront comme un hôte qui serait leur égal ; ici, par contre, seigneur...

Il s'interrompit à ces mots car sa lèvre inférieure se mit à trembler si fortement que ses paroles devinrent inintelligibles.

— Nous partirons une fois que les jeux seront terminés, répliqua Néron. Je sais que déjà certains qualifient les chrétiens *d'innoxia corpora*. Si je parlais, tout le monde se mettrait à le répéter. De quoi as-tu peur, agaric pourri ?

Cela dit, il fronça les sourcils et fixa Chilon d'un regard interrogateur comme s'il attendait de lui des explications car il feignait seulement de garder son sang-froid. Au dernier spectacle, il avait lui-même pris peur des paroles de Crispus, et, de retour chez lui, il ne put s'endormir de rage et de honte mais aussi de frayeur. Le superstitieux Vestinus qui écoutait, silencieux, leur conversation, regarda autour de lui et dit d'une voix énigmatique :

— Écoute ce vieillard, seigneur : il y a dans ces chrétiens quelque chose d'étrange... Leur divinité leur donne une mort légère mais peut bien être vindicative.

Néron lui rétorqua avec vivacité :

— Ce n'est pas moi qui organise les jeux. C'est Tigellin.

— En effet, c'est bien moi, confirma Tigellin qui avait entendu la réponse de César. C'est moi et je me moque de tous les dieux chrétiens. Vestinus, seigneur, est une vessie gonflée de superstitions, tandis que ce vaillant Grec est tout prêt de mourir de peur à la vue d'une poule hérissée qui défend ses poussins.

— C'est bien, concéda Néron, mais dorénavant, ordonne qu'on coupe les langues des chrétiens ou qu'on les bâillonne.

— Le feu les bâillonnera, ô divin !...

— Malheur à moi ! gémit Chilon.

César, à qui l'insolente assurance de Tigellin avait redonné courage, se mit à rire et dit en montrant le vieux Grec :

— Regardez la mine de ce descendant d'Achille !

Et réellement, Chilon était dans un état lamentable. Ce qui lui restait de cheveux avait complètement blanchi, son visage avait pris

une expression figée d'immense inquiétude, d'anxiété et d'accablement. Il paraissait aussi par moments comme étourdi et à demi conscient. Souvent il ne répondait pas aux questions qu'on lui posait, alors que parfois il était pris de colère et devenait effronté, de sorte que les augustans préféreraient ne pas le provoquer.

Il était justement pris d'un tel accès de colère à ce moment.

— Faites de moi ce qu'il vous plaira, mais moi je n'irai plus aux jeux ! s'écria-t-il avec désespoir, en faisant claquer ses doigts.

Néron le regarda un moment, puis, s'adressant à Tigellin, il lui dit :

— Tu veilleras à ce que ce stoïcien soit près de moi, dans les jardins. Je veux voir quelle impression nos torches feront sur lui.

Chilon s'effraya de la menace qui vibrait dans la voix de César.

— Seigneur, dit-il, je ne verrai rien parce que je ne vois pas la nuit.

César lui répondit avec un sourire sinistre :

— La nuit sera aussi claire que le jour.

Puis il se tourna vers les autres augustans avec lesquels il parla des courses qu'il projetait d'organiser pour la clôture des jeux.

Pétrone s'approcha de Chilon et, lui tapotant l'épaule, il lui dit :

— Ne te l'ai-je pas dit ? Tu ne le supporteras pas.

Le Grec répondit :

— Je veux m'enivrer...

Il tendit une main tremblante pour prendre un cratère de vin, mais il ne put le porter à ses lèvres. Vestinus le voyant, lui reprit le cratère, puis, se rapprochant tout près de lui, il lui demanda avec un air curieux et terrifié :

— Les Furies te poursuivent ? N'est-ce pas ?...

Le vieillard le regarda un moment, la bouche ouverte comme s'il ne comprenait pas la question, et se mit à cligner les yeux.

Vestinus répéta :

— Est-ce que les Furies te poursuivent ?

— Non, répondit Chilon, mais la nuit est devant moi.

— Comment, la nuit ?... Que les dieux aient pitié de toi ! Comment, la nuit ?

— Une nuit horrible et insondable dans laquelle quelque chose bouge et vient vers moi. Mais je ne sais ce que c'est, et j'ai peur.

— J'ai toujours été sûr que ces chrétiens étaient des sorciers. Voistu quelque chose dans tes rêves ?

— Non, parce que je ne dors pas. Je ne pensais pas qu'on les châtierait ainsi.

— Te font-ils de la peine ?

— Pourquoi versez-vous tant de sang ? As-tu entendu ce que l'autre a dit du haut de sa croix ? Malheur à nous !

— J'ai entendu, répondit à voix basse Vestinus. Mais ce sont des incendiaires.

— Ce n'est pas vrai !
— Et des ennemis du genre humain.
— Ce n'est pas vrai !
— Et des empoisonneurs d'eau.
— Ce n'est pas vrai !
— Et des assassins d'enfants...
— Ce n'est pas vrai !
— Comment ça ? fit Vestinus tout étonné. Tu l'as pourtant dit toi-même et tu les as livrés à Tigellin !

— Et c'est bien pourquoi la nuit m'a enveloppé et la mort vient vers moi... Il me semble parfois que je suis déjà mort et que vous l'êtes aussi.

— Non ! Ce sont eux qui meurent alors que nous, nous sommes vivants. Mais dis-moi : que voient-ils en mourant ?

— Le Christ...

— C'est leur dieu ? Est-ce un dieu puissant ?

Mais Chilon lui répondit par une question :

— Qu'est-ce que c'est que ces torches qui doivent brûler dans les jardins ? As-tu entendu ce que César a dit ?

— J'ai entendu et je sais. Cela s'appelle des *samenticii* et des *semaxii*... On les vêtira de la tunique douloureuse imbibée de résine, on les attachera à des poteaux et on y mettra le feu... Pourvu que leur Dieu ne frappe pas la ville de quelques fléaux... *Semaxii* ! Un supplice atroce !

— Je préfère cela car il n'y aura pas de sang, répondit Chilon. Commande à un esclave de porter un cratère à mes lèvres. Je veux boire et je répands le vin car ma main tremble de vieillesse...

Les autres, pendant ce temps, discourent aussi sur les chrétiens. Le vieux Domitius Afer les raillait.

— Il y en a tellement, pérerait-il, qu'ils pourraient déclencher une guerre civile, et, vous vous souvenez, on a craint qu'ils ne veuillent se défendre alors qu'ils meurent comme des brebis.

— Qu'ils essaient seulement de faire autrement ! dit Tigellin.

Sur ce, Pétrone opina :

— Vous vous trompez. Ils se défendent.

— Et de quelle manière ?

— Par la patience.

— Tiens, c'est une nouvelle manière.

— Assurément. Mais pouvez-vous dire qu'ils meurent comme des criminels ordinaires ? Non ! Ils meurent comme si les criminels étaient ceux qui les condamnaient à mort, c'est-à-dire nous et tout le peuple romain.

— Quelles balivernes ! s'exclama Tigellin.

— *Hic abdera !* ¹⁰ riposta Pétrone.

Mais les autres, frappés par la justesse de ses propos, se regardèrent les uns les autres avec étonnement et répétèrent :

— C'est vrai ! Il y a quelque chose de différent et de singulier dans leur mort.

— Je vous dis qu'ils voient leur divinité ! s'exclama Vestinus resté à l'écart du groupe.

Plusieurs augustans se tournèrent alors vers Chilon.

— Hé ! Le vieux, toi, tu les connais bien ; dis-nous-le donc : que voient-ils ?

Chilon cracha son vin sur sa tunique et répondit :

— La Résurrection !...

Et il se mit à trembler si fort que ceux qui étaient assis plus près de lui, éclatèrent d'un rire bruyant

CHAPITRE LX

Depuis quelques jours, Vinicius passait les nuits hors de chez lui. Pétrone pensait qu'il avait peut-être imaginé un nouveau plan et travaillait à l'enlèvement de Lygie de la prison Esquilline mais il ne le questionnait pas de crainte de lui porter malheur. Ce sceptique distingué était devenu, lui aussi, à certains égards, superstitieux ou plutôt, depuis qu'il n'avait pas réussi à arracher la jeune fille de la prison Mamertine, il avait cessé de croire à sa bonne étoile.

D'ailleurs, maintenant aussi, il ne comptait pas sur un succès des démarches de Vinicius. La prison Esquilline, aménagée à la va-vite dans les caves des maisons que l'on avait démolies pour endiguer le feu, n'était pas, à vrai dire, aussi effroyable que le vieux Tullianum, mais était, en revanche, cent fois mieux gardée. Pétrone comprenait parfaitement que l'on n'y avait transféré Lygie rien que pour qu'elle ne mourût pas et n'évitât pas l'amphithéâtre, et il lui fut donc facile de se douter que, pour cette raison précisément, on veillerait sur elle tout particulièrement.

« César et Tigellin, se disait-il, la destinent visiblement à un spectacle à part, plus effroyable que tous les autres, et Vinicius se perdra plutôt lui-même qu'il ne la délivrera. »

Vinicius, cependant, avait perdu lui aussi l'espoir de pouvoir la délivrer. À présent, seul le Christ pouvait le faire. Le jeune tribun ne cherchait plus qu'à pouvoir la voir dans la prison.

Depuis quelque temps, la pensée que Nazaire avait réussi à se faire embaucher dans la prison Mamertine pour l'évacuation des cadavres ne le quittait pas ; il décida donc de tenter cette chance.

Le gardien des Fosses Puantes, acheté pour une énorme somme, l'engagea dans le service des transporteurs qu'il envoyait toutes les nuits chercher des cadavres dans les prisons. Le danger d'être reconnu n'était pas réellement très grand. La nuit, des vêtements d'esclave et le mauvais éclairage des prisons le protégeaient. Du reste, qui songerait qu'un patricien, petit-fils et fils de consul, pût se trouver parmi des fossoyeurs exposés aux effluves des prisons et des Fosses Puantes, et pût s'astreindre à faire un travail que seul l'esclavage ou une misère extrême obligeait les gens d'accomplir.

Mais lui, lorsque vint le jour tant attendu, se ceignit les reins avec joie, et s'enroula la tête dans un chiffon imbibé de térébenthine et, le cœur battant, se rendit avec les autres à l'Esquillin.

La garde prétorienne ne leur fit pas de difficulté, tous étant munis des tessera exigées, que le centurion examina à la lumière d'une lanterne. Au bout d'un moment, le grand portail de fer s'ouvrit devant eux et ils entrèrent.

Vinicius vit devant lui une énorme cave voûtée, de laquelle on passait dans tout un nombre d'autres. De pâles veilleuses éclairaient l'intérieur rempli de gens. Certains d'entre eux étaient étendus au pied des murs et dormaient ou bien étaient morts. D'autres se pressaient autour d'une grande bassine d'eau, posée au milieu de la salle, et buvaient comme des gens qui avaient de la fièvre ; d'autres encore étaient assis par terre, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains ; çà et là, des enfants dormaient blottis contre leurs mères. On entendait là un gémissement et la respiration bruyante et précipitée de malades, là des pleurs, là le chuchotement de prières, là encore des chants fredonnés à mi-voix, ou des jurons de gardiens. Il y avait foule et l'on respirait une odeur de cadavres. Dans les recoins plus éloignés et obscurs, grouillaient des figures sombres. Plus près, à la lueur clignotante des veilleuses, on voyait des visages pâles, amaigris, aux joues caves, aux yeux éteints ou fiévreux, aux lèvres blêmes, aux fronts ruisselants de sueur et aux cheveux plaqués. Dans les coins, déliraient des malades, d'autres demandaient de l'eau, d'autres encore, de les conduire à la mort. Mais c'était tout de même une prison moins sinistre que le vieux Tullianum. À cette vue, les jambes de Vinicius se ployèrent et il suffoqua. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête à la pensée que Lygie se trouvait dans cette misère et détresse et il réprima un cri de désespoir. L'amphithéâtre, les crocs des bêtes sauvages, les croix, tout cela était préférable à ces horribles souterrains, à la puanteur cadavérique, où des voix humaines suppliantes appelaient de tous les coins :

— Conduisez-nous à la mort !

Vinicius enfonça ses ongles dans ses paumes car il sentait que ses forces l'abandonnaient et qu'il allait perdre connaissance. Tout ce qu'il avait vécu jusqu'alors, tout son amour et toute sa douleur se muèrent en un seul désir de mourir.

Soudain se fit entendre juste à côté de lui, la voix du gardien des Fosses Puantes :

— Combien avez-vous de cadavres aujourd'hui ?

— Il y en aura bien une douzaine, répondit un surveillant de la prison, mais d'ici au matin, il y en aura davantage car, là-bas, il y en a déjà quelques-uns qui râlent au pied des murs.

Il se mit à se plaindre des femmes qui cachaient leurs enfants décédés pour les avoir plus longtemps avec elles et ne pas les abandonner, aussi longtemps que possible, aux Fosses Puantes. Il fallait donc repérer les cadavres à l'odeur, ce qui fait que l'air, déjà

fétide, devenait encore plus irrespirable. « Je préférerais, disait-il, être esclave dans un ergastule rural que de surveiller ces chiens qui pourrissent de leur vivant. » Le gardien des Fosses le consolait, affirmant que sa tâche n'était pas moins lourde. Pendant ce temps, Vinicius retrouvait le sens des réalités et commençait à regarder autour de lui dans le souterrain où, en vain, il cherchait des yeux Lygie tout en pensant qu'il pouvait ne pas la voir du tout tant qu'elle serait en vie. Il y avait une quinzaine de caves reliées entre elles par des tranchées fraîchement creusées, mais les fossoyeurs n'entraient que dans celles où il fallait emporter des cadavres. Il frémit donc à l'idée que ce qui lui avait coûté tant de peine pouvait ne servir à rien.

Par bonheur, son patron lui vint en aide.

— Il faut sortir les corps immédiatement, dit-il, car les épidémies se propagent le plus par les cadavres. Autrement, vous mourrez, vous, et les prisonniers.

— Pour toutes les caves, nous sommes dix, riposta le gardien, il faut pourtant qu'on dorme.

— Alors je te laisserai quatre de mes hommes qui, la nuit, feront le tour des caves et verront si quelqu'un est mort.

— Nous boirons un coup si tu le fais. Qu'ils portent chaque cadavre au contrôle, car des ordres ont été donnés pour percer le cou de tous les morts, puis de les emporter aussitôt aux Fosses !

— Bien, mais on boira un coup ! approuva le gardien.

Après quoi, il désigna quatre hommes, et parmi eux, Vinicius ; par contre avec les autres, il se mit à mettre des cadavres sur des brancards.

Vinicius respira avec soulagement. Il était certain au moins de retrouver maintenant Lygie.

Il commença donc à explorer scrupuleusement le premier souterrain. Il regarda dans tous les coins obscurs que n'éclairait presque pas la lueur de la veilleuse, il examina les personnes qui dormaient au pied des murs, sous les couvertures, il dévisagea les plus malades qu'on avait traînés dans un coin à part, mais il ne trouva nulle part Lygie. Dans les deuxième et troisième souterrains, ses recherches furent tout aussi infructueuses.

Il était déjà tard, les corps avaient été évacués. Les gardiens, qui s'étaient couchés dans les corridors qui reliaient les caves, s'étaient endormis ; les enfants, las de pleurer, s'étaient tus, on entendait seulement dans les souterrains les respirations de poitrines oppressées et, çà et là, encore des chuchotements de prières.

Vinicius entra avec une veilleuse dans la quatrième cave, sensiblement plus petite et, levant sa lanterne, il regarda autour de lui.

Soudain, il sursauta, il lui sembla en effet voir, au pied d'une ouverture grillagée dans le mur, l'énorme silhouette d'Ursus.

Ayant soufflé sur sa lanterne, il se rapprocha de lui et lui demanda :

— Ursus, est-ce toi ?

Le géant tourna la tête :

— Qui es-tu ?

— Ne me reconnais-tu pas ? demanda le jeune homme.

— Tu as éteint la veilleuse, comment pourrais-je te reconnaître ?

Mais, à cet instant, Vinicius aperçut Lygie étendue sur un manteau, près du mur. Il s'approcha donc sans rien dire et s'agenouilla auprès d'elle.

Ursus le reconnut alors et dit :

— Gloire au Christ ! Mais ne la réveille pas, Seigneur.

Vinicius la contemplait à travers ses larmes. Malgré l'obscurité, il pouvait distinguer son visage qui lui semblait pâle comme l'albâtre, et ses épaules amaigries. À la voir ainsi, il se sentit envahi d'un amour semblable à une douleur déchirante, qui le bouleversait au plus profond de son âme, un amour en même temps si plein de compassion, de vénération et d'adoration que, se prosternant, il pressa ses lèvres sur le bord du manteau sur lequel reposait cette tête qui lui était plus chère que tout au monde.

Ursus le regarda longtemps en silence, à la fin pourtant, il le tira par sa tunique.

— Seigneur, demanda-t-il, comment as-tu fait pour entrer ici et viens-tu la délivrer ?

Vinicius se releva et tenta encore un moment de maîtriser son émotion.

— Indique-moi un moyen ! répondit-il.

— Je croyais que tu le trouverais, seigneur. Un seul m'est venu à l'idée...

Ce disant, il tourna son regard vers l'ouverture grillagée, puis comme s'il se répondait à lui-même, il ajouta :

— Oui !... Mais il y a là-bas des soldats...

— Une centurie de prétoriens, précisa Vinicius.

— Par conséquent, nous ne passerons pas !

— Non !

Le Lygien se frotta le front de la main et demanda une seconde fois :

— Comment es-tu entré ?

— J'ai une *tessera* du gardien des Fosses Puantes...

Il s'interrompit brusquement comme si une idée lui avait traversé l'esprit

— Par la Passion de notre Sauveur ! dit-il avec précipitation. Je resterai ici, qu'elle prenne ma *tessera*, s'enroule la tête d'un chiffon, se couvre les épaules de ce manteau et sorte. Parmi les esclaves

fossoyeurs il y a quelques jeunes adolescents, ce qui fait que les prétoriens ne la reconnaîtront pas, et une fois qu'elle se trouvera dans la maison de Pétrone, celui-ci la sauvera !

Le Lygien baissa la tête et répondit :

— Elle ne l'accepterait pas car elle t'aime et, de plus, elle est malade et ne peut se tenir debout

Au bout d'un moment, il ajouta :

— Si toi, seigneur, et le noble Pétrone, vous n'avez pas réussi à la faire sortir de la prison, qui donc sera en mesure de la sauver ?

— Seul le Christ !...

Puis ils se turent tous les deux. En son for intérieur d'homme simple, le Lygien se disait pourtant : « Lui pourrait nous sauver tous, mais puisqu'il ne le fait pas, c'est sans doute parce que le temps du supplice et de la mort est venu. » Il l'acceptait pour lui-même, mais il regrettait de toute son âme cette enfant qui avait grandi dans ses bras et qu'il aimait plus que sa vie.

Vinicius s'agenouilla de nouveau auprès de Lygie. Par l'ouverture grillagée, les rayons de la lune s'engouffrèrent dans le souterrain et l'éclairèrent mieux que la veilleuse dont la flamme clignotait encore au-dessus de la porte.

Soudain » Lygie ouvrit les yeux et » posant ses mains brûlantes sur celles de Vinicius » elle lui dit :

— Je te vois. Je savais que tu viendrais.

Il saisit ses mains » les pressa contre son front et son cœur, puis la soulevant un peu de sa couche, il la soutint sur sa poitrine.

— Je suis venu, très chère. Que le Christ te protège et te sauve, ô Lygie chérie !

Il ne put lui en dire davantage car son cœur s'affolait de douleur et d'amour et qu'il ne voulait pas se trahir de cette douleur devant elle.

— Je suis malade, Marc, poursuivit Lygie, et que ce soit sur l'arène ou ici, en prison, je dois mourir... Mais j'ai prié Dieu de me permettre de te revoir avant, et tu es venu : le Christ m'a exaucée !

Et comme il ne parvenait toujours pas à prononcer un mot et ne faisait que la presser sur son cœur, elle ajouta :

— Je te voyais par la fenêtre du Tullianum, et je savais que tu voulais venir. Et maintenant, le Sauveur m'a fait reprendre connaissance pour un moment afin que nous puissions nous dire adieu. Moi, je vais déjà vers Lui, Marc, mais je t'aime et je t'aimerai toujours.

Vinicius se maîtrisa, réprima sa douleur et se mit à parler d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme :

— Non, ma chérie. Tu ne mourras pas. L'Apôtre m'a commandé d'avoir foi et a promis de prier pour toi, et lui, il connaissait le Christ, le Christ l'aimait et ne lui refusera rien... Si tu devais mourir, Pierre

ne m'aurait pas commandé d'avoir foi alors qu'il m'a dit : « Aie foi ! » Non, Lygie ! Le Christ aura pitié de moi... Il ne veut pas que tu meures. Il ne le permettra pas... Je te le jure sur le nom du Sauveur que Pierre prie pour toi !

Un silence se fit. L'unique veilleuse suspendue au-dessus de la porte s'éteignit, mais en revanche, le clair de lune se répandait par toute l'ouverture. Dans le coin opposé de la cave, un enfant poussa un petit cri plaintif puis se tut. De l'extérieur leur parvenaient les voix des prétoriens qui, après la relève de la garde, Jouaient au pied du mur au *scriptae duodecim*.

— Ô Marc ! reprit Lygie, le Christ lui-même s'est écrié : « Père, éloigne de moi ce calice d'amertume ! » et pourtant, Il l'a bu jusqu'à la lie. Le Christ est mort Lui-même sur la croix, et maintenant des milliers de gens meurent pour Lui, pourquoi devrait-Il m'épargner, moi seule ? Qui suis-je, Marc ? Tu as entendu Pierre dire qu'il mourrait, lui aussi, supplicié, et qui suis-je auprès de lui ? Lorsque les prétoriens sont venus chez nous, j'ai eu peur de la mort et du supplice, mais maintenant, je n'ai plus peur. Vois comme cette prison est effroyable, et moi, je vais au ciel. Pense qu'ici il y a César, là-bas le Sauveur, bon et miséricordieux. Et il n'y a pas de mort. Tu m'aimes, donc pense combien je serai heureuse. Ô Marc chéri ! pense que tu me rejoindras là-bas !

Elle se tut pour reprendre souffle, puis elle porta la main du jeune homme à ses lèvres.

— Marc !

— Que veux-tu me dire, ma bien-aimée ?

— Ne me pleure pas et souviens-toi que tu me rejoindras. Ma vie aura été courte mais Dieu m'a donné ton âme. Je veux donc dire au Christ que bien que je sois morte, et bien que tu m'aies vue mourir, et bien que tu sois resté plongé dans le regret, tu n'as pas blasphémé contre Sa volonté, et que tu L'aimes toujours. Car tu L'aimeras toujours, n'est-ce pas, et tu supporteras patiemment ma mort ?... Car alors Il nous réunira, et moi je t'aime et je veux être avec toi...

Elle manqua de souffle de nouveau et termina d'une voix à peine perceptible :

— Promets-le-moi, Marc !...

Vinicius l'enlaça de ses bras tremblants et lui dit :

— Sur ta tête sacrée, je te le promets !...

Il vit alors, dans la triste clarté de la lune, son visage s'éclairer. Une fois encore, elle porta sa main à ses lèvres et murmura :

— Je suis ta femme...

Derrière le mur, les prétoriens qui jouaient au *scriptae duodecim* se querellaient bruyamment, mais Lygie et Vinicius avaient oublié la prison, les gardiens, la terre tout entière et, dans l'union de leurs âmes

angéliques, ils se mirent à prier.

CHAPITRE LXI

Pendant trois jours, ou plutôt trois nuits, rien ne vint troubler leur quiétude. Après avoir accompli leurs tâches ordinaires, consistant à séparer les morts des vivants et les grands malades des autres prisonniers en meilleure santé, les gardiens fourbus se couchaient pour dormir dans les corridors, tandis que Vinicius entraînait dans le souterrain où se trouvait Lygie et y restait jusqu'à ce que l'aube parût à travers le grillage de la fenêtre. Elle posait sa tête sur sa poitrine et ils parlaient à voix basse de l'amour et de la mort. Sans le vouloir, tous deux, dans leurs pensées et leurs conversations, et même dans leurs désirs et leurs espérances, s'éloignaient de plus en plus de la vie et perdaient le sentiment de vivre. Tous deux étaient comme des gens qui, ayant quitté la terre ferme à bord d'un bateau, ne voient plus la côte et plongent peu à peu dans l'infini. Tous deux se transformaient petit à petit en fantômes tristes, épris l'un de l'autre et du Christ, et prêts à s'envoler. Parfois seulement, dans le cœur de Vinicius, la douleur brusquement se réveillait, violente comme un ouragan ; parfois, s'allumait comme un éclair, un espoir né de l'amour et de la foi en la miséricorde de Dieu crucifié, mais lui aussi, de jour en jour davantage, se détachait de la terre et s'abandonnait à la mort. Lorsque, de bon matin, il quittait la prison, il regardait le monde, la ville, les gens qu'il connaissait et les problèmes de la vie comme à travers un songe. Tout lui semblait étranger, lointain, vain et éphémère. La menace même des supplices avait cessé de l'effrayer, il avait en effet le sentiment que c'était une épreuve par laquelle on pouvait passer comme plongé dans la méditation, les yeux fixés sur autre chose. Il leur semblait à tous les deux que l'éternité commençait déjà à les envelopper. Ils parlaient de leur amour, se disaient qu'ils allaient s'aimer et vivre ensemble, mais seulement outre-tombe, et si, parfois, leur pensée se tournait encore vers les choses terrestres, c'était seulement comme font les gens qui, s'apprêtant à partir dans un pays lointain, parlent des préparatifs du voyage. D'ailleurs, le silence qui les entourait était semblable au silence qui entoure deux colonnes se dressant quelque part dans un désert et oubliées de tous. Ils ne tenaient qu'à une seule chose : que le Christ ne les séparât point ; et comme chaque instant renforçait en eux cette certitude, ils se mirent à L'aimer comme le maillon qui devait les unir dans un bonheur et une

paix infinis. Sur terre déjà, tombait d'eux la poussière de la terre. Leurs âmes devenaient pures comme des larmes. Sous la menace de la mort, dans la misère et parmi les souffrances, sur un grabat de prison, le ciel commençait pour eux car elle le prenait par la main et le conduisait comme si elle était déjà sauvée et sainte, vers la source éternelle de vie.

Pétrone s'étonnait de voir sur le visage de Vinicius un calme toujours plus grand, et dans ses yeux des lueurs étranges qu'il ne voyait pas naguère. Par moments, lui venaient à l'idée la supposition que Vinicius avait trouvé quelque moyen de secours et il lui était pénible de voir qu'il ne lui révélait pas ses espérances.

Enfin, n'y tenant plus, il lui dit :

— Tu as un tout autre air maintenant, ne fais pas de mystère devant moi car je veux et peux t'être utile : as-tu arrangé quelque chose ?

— J'ai arrangé une chose, répondit Vinicius, mais tu ne peux plus m'aider. Après sa mort, j'avouerai que je suis chrétien et je la suivrai.

— Tu n'as donc plus d'espoir ?

— Mais si. Le Christ me la rendra et je ne me séparerai plus d'elle.

Pétrone, dont le visage refléta la déception et l'irritation, se mit à arpenter l'atrium ; au bout d'un moment, il dit :

— Pour cela, nul besoin de votre Christ, notre Thanatos¹¹ peut te rendre le même service.

Vinicius eut un triste sourire et répondit :

— Non, mon cher, mais toi, tu ne veux pas le comprendre.

— Je ne le veux ni ne le peux, riposta Pétrone. Le temps n'est pas aux délibérations, mais te souviens-tu de ce que tu as dit lorsque nous n'avons pas réussi à la faire sortir du Tullianum ? Moi, j'avais perdu tout espoir, toi par contre, tu as dit lorsque nous sommes rentrés chez nous : « Et moi, je crois que le Christ me la rendra. » Qu'il te la rende. Lorsque je jetterai une coupe précieuse à la mer, aucun de nos dieux ne sera capable de me la rendre, mais si le vôtre n'est pas meilleur, alors je ne vois pas pourquoi je devrais le vénérer plus que les anciens.

— Aussi me la rendra-t-Il, répliqua Vinicius.

Pétrone haussa les épaules.

— Sais-tu, dit-il, que les chrétiens doivent demain éclairer les jardins de César ?

— Demain ? s'étonna Vinicius.

À la nouvelle de cette proche et effroyable réalité, son cœur tressaillit de douleur et d'effroi. Il songea que c'était peut-être la dernière nuit qu'il pourrait passer avec Lygie, aussi, ayant pris congé de Pétrone, se précipita-t-il chez le gardien des *puticuli* pour lui demander sa *tessera*.

Une déception l'y attendait, le gardien ne voulut pas la lui donner.

— Pardonne-moi, seigneur, dit-il. J'ai fait ce que j'ai pu pour toi, mais je ne peux risquer ma vie. Cette nuit, on doit conduire les chrétiens dans les jardins de César. Dans la prison, il y aura plein de soldats et de fonctionnaires. Si on te reconnaissait, je périrai, moi et mes enfants.

Vinicius comprit qu'il serait vain d'insister. Une lueur d'espoir traversa pourtant son esprit : les soldats qui le voyaient auparavant le feraient peut-être passer sans permis ? À la tombée de la nuit, il endossa donc comme d'habitude sa tunique d'esclave et s'enroula la tête d'un chiffon, et se rendit devant la porte de la prison.

Ce jour-là cependant, on vérifiait les permis encore plus scrupuleusement que d'ordinaire, et, pour comble de malheur, le centurion Scevinus, soldat sévère et dévoué corps et âme à César, reconnut Vinicius.

Pourtant, dans sa poitrine bardée de fer, couvaient sans doute des étincelles de pitié pour l'infortune humaine car, au lieu de frapper son bouclier de sa lance pour donner l'alerte, il entraîna Vinicius à l'écart et lui dit :

— Seigneur, rentre chez toi. Je t'ai reconnu mais je me tairai pour ne pas te perdre. Je ne puis te faire entrer, mais retourne chez toi et que les dieux t'envoient le réconfort.

— Tu ne peux me laisser entrer, lui concéda Vinicius, mais permets-moi de rester ici et de voir ceux qui seront emmenés.

— L'ordre que j'ai reçu ne s'y oppose pas, répondit Scevinus.

Vinicius se tint devant la porte et attendit la sortie des condamnés. Enfin vers minuit, le portail de la prison s'ouvrit largement et tout un nombre de condamnés en sortit : des hommes, des femmes et des enfants, encadrés par des détachements de prétoriens armés. La nuit était très claire, c'était la pleine lune, ce qui fait que l'on pouvait distinguer non seulement les silhouettes mais aussi les visages des malheureux. Ils marchaient deux par deux, en un long cortège lugubre, et dans le silence que rompait seulement le cliquetis des armures des soldats. Il y en avait tellement qu'il semblait que toutes les caves avaient été vidées.

À la fin du cortège, Vinicius reconnut de toute évidence le médecin Glaucus, mais il n'y avait ni Lygie ni Ursus parmi les condamnés.

CHAPITRE LII

La nuit n'était pas encore tombée lorsque les premières vagues de gens se déversèrent dans les jardins de César. Les foules endimanchées, couronnes sur la tête, pleines d'entrain et chantantes, mais aussi en partie ivres, étaient accourues regarder le nouveau et splendide spectacle. Les exclamations : « *Semaxii ! Sarmenticii !* » retentirent dans la Via Tecta, sur le pont Émilien et par-delà le Tibre, sur la Voie Triomphale, près du cirque de Néron et jusque sur la Colline du Vatican. On avait déjà vu, auparavant, à Rome, des gens brûler sur des poteaux, mais jamais encore on n'avait vu un aussi grand nombre de condamnés. Voulant en finir au plus vite avec les chrétiens et, en même temps, prévenir l'épidémie qui, des prisons, se propageait de plus en plus dans la ville, César et Tigellin avaient ordonné de vider tous les souterrains, ce qui fait qu'il n'y restait que quelques dizaines de personnes que l'on réservait pour la fin des jeux.

Arrivées aux portes des jardins, les foules furent frappées de stupeur. Toutes les allées principales et celles qui serpentaient à travers les bosquets, qui bordaient les prairies, les touffes d'arbrisseaux, les étangs, les mares et les parterres de fleurs, étaient jalonnées de poteaux résineux auxquels on avait attaché des chrétiens. Des endroits plus élevés, d'où l'on avait une vue qui n'était pas cachée par les arbres, on apercevait des rangées entières de poteaux et de corps fleuris, enguirlandés de myrte et de lierre, s'alignant sur les hauteurs et les vallons, si loin que les plus proches semblaient être des mâts de nef alors que les plus lointains pouvaient être pris pour des thyrses ou des lances multicolores piquées dans le sol.

Leur nombre dépassait toutes les attentes du peuple lui-même. On aurait pu croire que toute une nation avait été attachée à des poteaux pour la joie de Rome et de César. Des groupes de badauds s'arrêtaient devant tel ou autre poteau par curiosité pour le personnage, l'âge ou le sexe de la victime, ils scrutaient les visages, examinaient les couronnes, les guirlandes de lierre, puis allaient plus loin et plus loin, tout en se demandant avec stupéfaction : « Est-il possible qu'il y eût tant de fautifs ? » ou bien « Comment des enfants qui commencent à peine à marcher ont-ils pu incendier Rome ? » Et l'étonnement devenait peu à peu de l'inquiétude.

La nuit était enfin venue et les premières étoiles brillèrent au

firmament. Alors vint se poster auprès de chaque condamné un esclave portant dans la main une torche allumée et, lorsque retentit le son des trompettes dans diverses parties des jardins, marquant le commencement du spectacle, tous mirent le feu à la base des poteaux.

La paille arrosée de poix, qui était dissimulée sous les fleurs, flamba aussitôt d'une flamme claire qui, grossissant, déroula les guirlandes de lierre, jaillit en l'air et enveloppa les jambes des victimes. Le peuple se tut, les jardins retentirent d'un seul énorme gémissement et de cris de douleur. Certaines victimes toutefois, levant leurs têtes vers le ciel étoilé, se mirent à chanter à la gloire du Christ. Le peuple écoutait. Les cœurs les plus durs tressaillirent lorsque, des plus petits mâts, des voix déchirantes d'enfants se mirent à appeler : « Maman ! Maman ! » et un frisson parcourut le corps des spectateurs ivres à la vue de ces petites têtes, de ces visages innocents, grimaçants de douleur ou s'évanouissant dans la fumée qui étouffait déjà les victimes. La flamme montait toujours plus haut et brûlait les couronnes de roses et de lierre. Les allées principales et latérales s'embrasèrent, les bosquets, les prairies et les parterres de fleurs rougeoyèrent, l'eau des mares et des étangs s'illumina, les feuilles tremblantes des arbres rosirent, il fit clair comme en plein jour. L'odeur de chair brûlée emplit les jardins, les esclaves, à ce moment, versèrent de la myrrhe et de l'aloès dans les encensoirs posés à cette fin entre les poteaux. Dans la foule, on entendit, çà et là, des exclamations dont on ne savait si c'était de compassion ou d'ivresse et de joie, et qui s'intensifièrent à mesure que le feu grandissait, dévorant les poteaux, atteignant les poitrines des victimes, tordant dans un souffle brûlant leurs cheveux, projetant un voile sur leurs visages noircis et enfin fusant toujours plus haut, comme en signe de victoire et de triomphe de la force qui avait ordonné de l'allumer.

Au début du spectacle, César était apparu au milieu du peuple sur un splendide quadriges de cirque, attelé à quatre coursiers blancs. Il était vêtu d'un costume de cocher aux couleurs du parti des Verts, dont lui et sa cour étaient des membres. Derrière lui suivaient d'autres chars, pleins de courtisans en vêtements somptueux, de sénateurs, de prêtres et de bacchantes nues, couronnes sur leurs têtes et cruches de vin dans la main, dont nombre étaient ivres et poussaient des cris sauvages. À côté d'eux, des musiciens, déguisés en faunes et satyres, jouaient de la cithare, du phorminx, de la flûte et du cor. Dans d'autres chars avaient pris place des matrones et des vierges romaines, également ivres et à demi nues. Près des quadriges, des acrobates agitaient leurs thyrses enrubannés ; d'autres battaient leurs tambourins, d'autres encore jonchaient le sol de fleurs. Tout ce fastueux cortège déambulait dans l'allée la plus large des jardins, dans la fumée et parmi les torches humaines, en hurlant : « *Evoe !* » César

ayant près de lui Tigellin et Chilon de l'épouvante duquel il voulait s'amuser, conduisait lui-même ses chevaux au pas, tout en jetant des coups d'œil aux corps livrés à la proie des flammes et écoutant en même temps les acclamations du peuple. Debout sur son haut quadrigé doré, entouré d'une vague humaine prosternée devant lui, dans l'éclat du feu, ceint de la couronne d'or du vainqueur de cirque, il dépassait d'une tête ses courtisans, les foules, et semblait être un géant. Ses bras monstrueux, tendus sur les rênes, paraissaient bénir le peuple. Son visage et ses yeux mi-clos souriaient, et il rayonnait au-dessus des hommes comme un soleil ou comme une divinité effroyable mais superbe et puissante.

De temps en temps, il s'arrêtait pour regarder plus attentivement quelque vierge dont le sein commençait à grésiller dans la flamme, ou un visage d'enfant tordu par les convulsions, puis il continuait son chemin traînant derrière lui un cortège effréné, démentiel. Parfois, il saluait le peuple, ou encore, se cambrant, il tirait sur les rênes dorées et parlait avec Tigellin. Arrivé enfin devant une grande fontaine qui se dressait au croisement de deux allées, il descendit de son quadrigé et, faisant un signe à ses compagnons, il se mêla à la foule.

On le salua par des cris et des applaudissements. Bacchantes, nymphes, sénateurs, augustans, prêtres, faunes, satyres et soldats, tous l'entourèrent en un cercle délirant ; lui, ayant d'un côté Tigellin, et de l'autre, Chilon, fit le tour de la fontaine le long de laquelle brûlaient plusieurs dizaines de torches, en s'arrêtant devant chacune pour faire des remarques sur les victimes ou pour se moquer du vieux Grec sur le visage duquel se lisait un infini désespoir.

Ils arrivèrent enfin devant un haut mâât, décoré de myrte et de liseron. Les langues rouges du feu atteignaient les genoux de la victime, mais au premier abord on n'en distingua pas le visage voilé par la fumée des rameaux verts enflammés. Cependant, au bout d'un moment, un léger vent nocturne balaya la fumée et découvrit la tête d'un vieillard dont la barbe grise retombait sur la poitrine.

À cette vue, Chilon se recroquevilla brusquement comme un reptile blessé, de sa bouche s'échappa un cri qui rappelait plus un croassement qu'une voix humaine :

— Glaucus ! Glaucus !...

Du haut du poteau en flammes, le médecin Glaucus le fixait effectivement.

Il était encore en vie. Il penchait sa tête douloureuse comme s'il voulait, une dernière fois, regarder fixement son bourreau qui l'avait trahi, lui avait enlevé sa femme et ses enfants, avait recruté un assassin pour le supprimer et qui, lorsque tout cela lui fut pardonné au nom du Christ, l'avait une fois de plus livré aux mains de sbires. Jamais un homme n'avait fait à un autre homme mal plus effroyable

et plus sanguinaire. Et voici que la victime brûlait maintenant sur un poteau résineux alors que son bourreau se trouvait à ses pieds. Les yeux de Glaucus ne se détournèrent pas du visage du Grec. Par moments, la fumée les voilait mais lorsque la brise soufflait, Chilon voyait de nouveau les prunelles dardées sur lui. Il se releva et voulut fuir, mais il ne le put. Il lui sembla soudain que ses jambes étaient de plomb et qu'une main invisible le retenait avec une force surhumaine devant ce poteau. Il restait là pétrifié. Il sentit seulement que quelque chose débordait en lui, que quelque chose se réveillait en sursaut, qu'il en avait assez des supplices et du sang, que la vie touchait à son terme et que tout disparaissait autour de lui : et César, et la cour, et les foules, et que l'entourait seulement un vide noir, sans fond, effarant, où l'on ne voyait que ces yeux du martyr qui l'appelaient à comparaître devant un jugement. Sa victime, baissant de plus en plus la tête, le regardait toujours. Les témoins de la scène devinèrent qu'il se passait quelque chose entre ces deux hommes, le rire se figea sur leurs lèvres car sur le visage grimaçant de Chilon se peignait un combat atroce ; on y lisait une telle angoisse et une telle douleur qu'on aurait dit que les langues de feu brûlaient son propre corps. Tout à coup, il vacilla et tendant ses bras, il cria d'une voix effroyable et déchirante :

— Glaucus ! Au nom du Christ ! Pardonne-moi !

Le silence se fit tout autour. Un frisson parcourut l'assistance et tous les yeux se levèrent involontairement vers la victime.

La tête du martyr remua légèrement et l'on entendit du haut du mât une voix semblable à un gémissement :

— Je te pardonne !...

Chilon se jeta à terre hurlant comme une bête sauvage et, prenant de ses deux mains de la terre, il se la répandit sur la tête. Entre-temps, les flammes avaient jailli en l'air, enveloppé la poitrine et le visage de Glaucus, défait la couronne de myrte de sa tête et dévoré les rubans au faite du mât qui s'éclaira d'une grande clarté éblouissante.

Chilon se releva enfin au bout d'un moment, le visage tellement transfiguré que les augustans crurent voir un autre homme. Ses yeux avaient un éclat extraordinaire, son front ridé semblait rayonner d'exaltation ; le Grec, maladroit tout à l'heure, avait maintenant l'air d'un prêtre, inspiré par une divinité, qui voulait révéler des vérités inconnues.

— Qu'est-ce qu'il lui arrive ? Il est devenu fou ! s'élevèrent quelques voix.

Lui se tourna vers les foules et, levant haut sa main droite, il se mit à exhorter la foule, ou plutôt à crier d'une voix retentissante pour être entendu non seulement des augustans mais aussi de la populace :

— Peuple romain ! Je vous le jure sur ma mort que ce sont des

innocents qui périssent. L'incendiaire, c'est lui !

Et il montra Néron du doigt.

Un moment de silence s'ensuivit. L'épouvante figea les courtisans. Chilon se tenait toujours le bras levé et le doigt pointé sur César. Ce fut soudain la confusion. Telle une vague poussée par un brusque coup de vent, la foule se précipita vers le vieillard pour mieux le voir. Ça et là, on entendit crier : « Saisissez-le ! », ailleurs : « Malheur à nous ! » Des sifflements et des hurlements déchirèrent l'air : « Ahénobarbe ! Matricide ! Incendiaire ! » Le désordre grandissait d'instant en instant. Les bacchantes, hurlant à tue-tête, coururent se cacher dans les chars. Soudain, plusieurs poteaux calcinés s'écroulèrent, provoquant tout autour une pluie d'étincelles et augmentant la confusion. Le flot humain, aveugle, entraîna Chilon dans le fond du jardin.

Partout, les poteaux se consumaient et s'effondraient en travers des allées, les remplissant de fumée, d'étincelles, d'odeur de bois et de chair brûlés. Les lumières proches et lointaines s'éteignirent. L'obscurité envahit les jardins. Les foules prises d'inquiétude, moroses et épouvantées, se pressèrent aux portes. La nouvelle de ce qui était arrivé se transmettait de bouche en bouche, déformée et grossie. Les uns disaient que César s'était évanoui, d'autres qu'il avait lui-même avoué avoir donné l'ordre d'incendier Rome, certains qu'il était tombé gravement malade, certains autres, enfin, qu'il avait été emporté quasiment mort en char. Par-ci, par-là, se firent entendre des paroles de compassion pour les chrétiens : « ils n'ont pas incendié Rome, pourquoi alors tout ce sang versé, tant de supplices et tant d'injustice ? Les dieux ne vengeront-ils pas les innocents, et par quels sacrifices piaculaires parviendra-t-on de nouveau à les apaiser ? » Les paroles « *innoxia corpora* » étaient de plus en plus souvent répétées. Les femmes s'apitoyaient ouvertement sur les enfants jetés en si grand nombre en pâture aux bêtes sauvages, dont tant avaient été mis en croix ou dévorés par les flammes dans ces maudits jardins ! Puis cet apitoiement se mua en malédictions proférées contre César et Tigellin. Il y avait aussi des gens qui, s'arrêtant brusquement, se demandaient et demandaient aux autres : « Qui est-ce, cette divinité qui donne une telle force face aux tortures et à la mort ? » Et ils rentraient songeurs chez eux...

Chilon erra encore à travers les jardins, ne sachant où aller, où diriger ses pas. Il se sentit devenu de nouveau un vieillard désemparé, maladroit et malade. Par moments, il butait contre des corps à demi consumés, trébuchait sur des tisons qui projetaient derrière lui des gerbes d'étincelles, de temps en temps il s'asseyait portant tout autour de lui un regard hagard. L'obscurité était presque totale ; seule la lune blafarde se glissait parmi les arbres, éclairant d'une lueur incertaine les allées noircies, les poteaux gisant en travers elles et les restes

informes des victimes. Mais il semblait au vieux Grec voir dans la lune le visage de Glaucus et ses yeux qui le fixaient toujours, et il se mit à l'abri de cette lumière. Il sortit pourtant de l'ombre et, malgré lui, comme poussé par une force irrésistible, il se dirigea vers la fontaine près de laquelle Glaucus avait rendu l'âme.

Tout à coup, une main se posa sur son épaule.

Le vieillard se retourna et, voyant devant lui un personnage qu'il ne connaissait pas, il s'écria terrifié :

— Qui est-ce ? Qui es-tu ?

— Un apôtre, Paul de Tarse.

— Je suis damné !... Que me veux-tu ?

L'Apôtre lui dit :

— Je veux te sauver.

Chilon s'adossa à un arbre.

Ses jambes flageolaient et ses bras lui pendaient le long du corps.

— Il n'y a point de salut pour moi ! fit-il sourdement.

— Ne sais-tu pas que Dieu a pardonné au larron repentant sur sa croix ? demanda Paul.

— Ignorest-tu donc ce que j'ai fait, moi ?

— J'ai vu ta douleur et je t'ai entendu témoigner de la vérité.

— Ô seigneur !...

— Et si un serviteur du Christ t'a pardonné à l'heure de son supplice et de sa mort, comment le Christ ne te pardonnerait-il pas ?

Chilon se prit la tête dans ses mains comme s'il devenait fou.

— Me pardonner ! Me pardonner, à moi ? !

— Notre Dieu est un Dieu de miséricorde ! ajouta l'Apôtre.

— Pour moi ? ! répéta Chilon.

Et il se mit à gémir comme quelqu'un qui n'avait plus la force de maîtriser sa douleur et son tourment Paul reprit :

— Appuie-toi sur mon bras et viens avec moi.

Et le prenant par le bras, il alla avec lui dans la direction de la croisée des allées, guidé par le bruissement de la fontaine qui semblait pleurer dans le silence nocturne sur les corps suppliciés.

— Notre Dieu est un Dieu de miséricorde, répéta encore l'Apôtre. Si tu te trouvais au bord de la mer et y jetais des pierres, pourrais-tu en combler les profondeurs marines ? Et moi, je te le dis, la miséricorde de Dieu est comme la mer, et les péchés et les fautes des hommes y disparaîtront comme les pierres dans l'abîme. Et je te le dis aussi qu'elle est comme le ciel au-dessus des montagnes, des continents et des mers, car elle est omniprésente et n'a ni limites ni fin. Tu as souffert au pied du poteau de Glaucus et le Christ a vu ta souffrance. Tu as clamé sans t'inquiéter de ce que cela pouvait t'attirer demain : « C'est lui, l'incendiaire ! » et le Christ se souvient de tes paroles. Ta colère et ton mensonge sont disparus, et dans ton cœur, il

ne reste plus qu'un regret inaltérable... Viens avec moi et écoute ce que je te dis : moi aussi, je L'ai haï et j'ai persécuté Ses élus. Je ne voulais pas de Lui et je ne croyais pas en Lui jusqu'au jour où Il m'est apparu et m'a appelé à Lui. Et depuis lors, Il est mon amour. Et voici que maintenant, Il t'a fait éprouver le remords, l'angoisse et la douleur afin de t'appeler à Lui. Tu L'as haï alors que Lui t'aimait. Tu as livré ses fidèles au supplice alors que Lui veut te pardonner et te sauver.

Le pauvre hère était secoué de sanglots qui déchiraient son âme tandis que Paul le gagnait à sa cause, le subjuguait, et l'emmenait comme un soldat mène un prisonnier.

Au bout d'un moment, il poursuivit :

— Suis-moi, et moi je te conduirai à Lui. Pour quelle autre raison, serais-je venu vers toi ? C'est Lui qui m'a commandé de recueillir les âmes des hommes au nom de l'amour ; je ne fais que Le servir. Tu penses que tu es damné, et moi, je te dis : crois en Lui et tu seras sauvé. Tu crois être haï, et moi, je te répète qu'il t'aime. Regarde-moi ! Lorsque je ne L'avais pas en moi, seule la colère habitait mon cœur, alors que maintenant Son amour me tient lieu de père et de mère, de richesse et de royaume. En lui seul est le refuge. Lui seul tiendra compte de ton repentir, verra ta misère, te délivrera de l'angoisse et t'élèvera jusqu'à Lui.

Parlant ainsi, Paul le mena jusqu'à la fontaine dont l'eau argentée brillait de loin dans la lueur lunaire. Tout autour, c'était le silence et le vide, les esclaves avaient déjà évacué les poteaux calcinés et les cadavres des martyrs.

Chilon se jeta à genoux en gémissant et, cachant son visage dans ses mains, il resta ainsi immobile. Paul leva son visage vers les étoiles et se mit à prier :

— Seigneur, vois ce pauvre hère, son repentir, ses larmes et son tourment ! Dieu de miséricorde, Tu as donné Ton sang pour racheter nos péchés, par Ta Passion, Ta mort et Ta Résurrection, pardonne-lui !

Puis il se tut, mais regarda encore longtemps les étoiles et pria.

Soudain, un appel semblable à un gémissement se fit entendre à ses pieds :

— Christ !... Christ !... Absous-moi !...

Paul vint à la fontaine et y ayant puisé de l'eau dans ses mains, il revint vers le malheureux agenouillé.

— Chilon ! Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et de l'Esprit ! Amen !

Chilon leva la tête, étendit ses bras et resta ainsi sans bouger. La lune éclairait en plein ses cheveux blanchis et son visage tout aussi blanc, immobile, comme mort ou taillé dans la pierre. Les minutes passaient une à une, des grandes volières des jardins de Domitia leur parvenait le chant des coqs, et lui demeurait toujours agenouillé,

semblable à une statue funéraire.

Il se ressaisit enfin, se leva et, se tournant vers l'Apôtre, il lui demanda :

— Que faut-il que je fasse avant de mourir, seigneur ?

Paul s'arracha lui aussi à sa méditation sur la puissance infinie à laquelle des âmes, même comme celles de ce Grec, ne pouvaient résister, et répondit :

— Aie foi et témoigne de la vérité !

Puis ils sortirent ensemble. À la porte du jardin, l'Apôtre bénit encore le vieillard et ils se quittèrent. Chilon lui-même l'avait demandé, prévoyant que, après ce qui s'était passé, César et Tigellin le feraient poursuivre.

Et il ne se trompait pas. De retour chez lui, il trouva sa maison cernée par des prétoriens, à la tête desquels se trouvait le centurion Scevinus ; ceux-ci le saisirent et l'emmenèrent au Palatin.

César était déjà allé prendre du repos, mais Tigellin l'attendait et, voyant l'infortuné Grec, il l'accueillit avec un visage calme mais sinistre.

— Tu as commis un crime de lèse-majesté, lui dit-il, et tu n'échapperas pas au châtement. Mais si, demain, tu declares dans l'amphithéâtre que tu étais ivre et fou et que les chrétiens sont bien les incendiaires, ton châtement se limitera aux verges et à l'exil.

— Je ne le puis, seigneur ! répondit doucement Chilon.

Tigellin s'approcha de lui d'un pas lent, et d'une voix tout aussi feutrée mais terrible, il proféra :

— Comment tu ne le peux pas, chien de Grec ? N'étais-tu pas ivre et ne comprends-tu pas ce qui t'attend ? Regarde là-bas !

Cela dit, il lui montra un coin de l'atrium où, dans la pénombre, se tenaient, à côté d'un long banc en bois, quatre esclaves thraces immobiles avec des cordes et des tenailles dans les mains.

Mais Chilon répéta :

— Je ne le puis, seigneur !

Tigellin pris de rage, se maîtrisa encore.

— Tu as vu comment les chrétiens mouraient ? demanda-t-il. Tu veux mourir ainsi ?

Le vieillard releva son visage blême ; pendant un moment, ses lèvres remuèrent doucement, puis il répondit :

— Je crois, moi aussi, en le Christ !...

Tigellin le regarda stupéfait.

— Chien, tu es vraiment devenu fou !

Et soudain la rage qui s'était accumulée dans sa poitrine explosa. Il se jeta sur Chilon, le saisit des deux mains par la barbe, l'envoya rouler à terre et se mit à le piétiner en répétant, l'écume aux lèvres :

— Tu te rétracteras ! Tu te rétracteras !...

— Je ne le puis, lui répondit Chilon étendu par terre.

— Aux tortures !

Obéissant à l'ordre, les Thraces saisirent le vieillard et le posèrent sur le banc, puis après l'avoir attaché à l'aide des cordes, ils se mirent à broyer ses tibias décharnés de leurs tenailles. Mais lui, pendant qu'ils le ligotaient, leur baisait humblement leurs mains, puis il ferma les yeux et resta immobile, comme mort.

Il vivait pourtant car, lorsque Tigellin se pencha vers lui et lui demanda une fois encore : « Tu te rétracteras ? », ses lèvres blêmes remuèrent légèrement et il en sortit un murmure à peine perceptible :

— Non... je ne le puis...

Tigellin ordonna d'interrompre les tortures et se mit à arpenter l'atrium avec un visage défait par la colère mais en même temps perplexe. Finalement, une nouvelle idée lui vint sans doute à l'esprit, car il se tourna vers les Thraces et leur lança :

— Qu'on lui arrache la langue !

CHAPITRE LIII

On donnait habituellement le drame *Laureolus* dans les théâtres et les amphithéâtres aménagés de façon à pouvoir s'ouvrir et former comme deux scènes. Mais après le spectacle donné dans les jardins de César, on renonça à cette façon habituelle car il s'agissait de donner au plus grand nombre possible de gens la possibilité de voir la mort de l'esclave mis en croix que, dans le drame, dévorait un ours. Dans les théâtres, le rôle de l'ours était tenu par un acteur cousu dans une peau de bête, mais cette fois-ci, la représentation devait être « véridique ». C'était une nouvelle idée de Tigellin. César avait tout d'abord annoncé qu'il ne viendrait pas, mais, sur insistance de son favori, il changea d'avis. Tigellin lui expliqua que, après ce qui s'était passé dans les jardins, il devait d'autant plus se montrer au peuple ; il l'assura aussi que l'esclave en croix ne l'insulterait plus comme l'avait fait Crispus. Le peuple était déjà quelque peu saturé et fatigué des effusions de sang, on lui annonça donc que l'on procéderait à une nouvelle distribution de billets de loterie et de cadeaux, et qu'on lui offrirait le soir un festin, la représentation devant avoir lieu le soir dans un amphithéâtre abondamment éclairé.

Au crépuscule, tout le bâtiment était plein à craquer. Les augustans, avec Tigellin en tête, étaient tous venus, moins pour le spectacle en lui-même que pour faire montre à César de leur fidélité après le dernier incident, et causer un peu sur Chilon dont tout Rome parlait.

On se chuchotait donc à l'oreille que César, de retour des jardins, avait été pris de rage et n'avait pu s'endormir, qu'il avait été assailli par des fantômes et des visions étranges, à la suite de quoi, le lendemain, il avait annoncé son proche départ pour l'Achaïe. D'autres au contraire, affirmaient qu'il se montrerait désormais bien plus impitoyable envers les chrétiens. Il ne manqua pas non plus de poltrons selon lesquels l'accusation que Chilon avait jetée à la face de César devant les foules pouvait avoir les pires conséquences. Il y en avait enfin qui, par humanité, demandaient à Tigellin de mettre un terme aux persécutions.

— Regardez où vous allez, disait Barcus Soranus. Vous vouliez assouvir la vengeance du peuple et lui donner la conviction que le châtiment frappait bien les coupables et c'est juste le contraire qui

s'est produit.

— C'est vrai ! ajouta Antistius Vetus, tout le monde chuchote maintenant qu'ils sont innocents. Si vous appelez cela de l'habileté, alors Chilon avait raison quand il disait que vos cervelles ne rempliraient pas une cupule de gland.

Tigellin se tourna vers eux et leur rétorqua :

— Les gens chuchotent aussi que ta fille, Servilia, Barcus Soranus, et ta femme, Antistius, ont caché leurs esclaves chrétiens pour que la justice ne les atteigne pas.

— C'est faux ! s'écria Barcus inquiet.

— Vos divorcées veulent perdre ma femme parce qu'elles lui tiennent rigueur de sa vertu ! répliqua Antistius Vetus, tout aussi inquiet.

D'autres parlaient de Chilon.

— Que lui est-il arrivé ? s'étonnait Eprius Marcellus. C'est lui-même qui les a livrés à Tigellin ; de misérable qu'il fut, il est devenu riche, il eût pu couler des jours paisibles jusqu'à sa mort, avoir de belles obsèques et un monument funéraire, eh bien, non ! il a d'un seul coup préféré tout perdre et se perdre lui-même. Vraiment, il est sans doute devenu fou.

— Il n'est pas devenu fou mais il est devenu chrétien, rectifia Tigellin.

— Ce n'est sans doute pas possible, observa Vitellius.

— Ne vous l'ai-je pas dit ! fit Vestinus. Massacrez les chrétiens si cela vous fait envie, mais, croyez-moi, ne guerroyez pas avec leur divinité. Là, il ne s'agit pas de plaisanter !... Voyez ce qui se passe ! ce n'est pas moi qui ai brûlé Rome, mais si César me le permettait, j'offrirais aussitôt une hécatombe à leur dieu. Et tous devraient en faire autant car je vous le répète : les plaisanteries ne sont pas de mise avec lui ! Souvenez-vous que je vous l'ai dit.

— Et moi, je vous ai dit autre chose, opina Pétrone. Tigellin a ri lorsque j'ai affirmé qu'ils se défendaient, et maintenant, je vous dirai mieux : ils font des conquêtes !

— Comment ça ? Comment ça ? demandèrent plusieurs.

— Par Pollux !... Si un Chilon ne leur a pas résisté, alors qui donc leur résistera ? Si vous croyez que le nombre de chrétiens n'augmente pas après chaque spectacle, alors avec ce que vous savez de Rome, devenez chaudronniers ou bien mettez-vous à raser les barbes car ainsi vous saurez mieux ce que le peuple pense et ce qui se passe dans la ville.

— Ce qu'il dit est pure vérité, par le péplum sacré de Diane ! s'écria Vestinus.

Barbus se tourna vers Pétrone.

— Où veux-tu en venir ?

— Je termine sur ce par quoi vous avez commencé : « On a déjà versé assez de sang ! »

Mais Tigellin lui lança un regard sarcastique et lui dit :

— Mais voyons ! Encore un peu !

— Si une tête ne te suffit pas, tu en as une deuxième dans le pommeau de ta canne ! riposta Pétrone.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de César qui s'assit à sa place, en compagnie de Pythagore. Aussitôt après commença la représentation de *Laureolus*, à laquelle on ne prêta guère attention, toutes les pensées étant tournées vers Chilon. Le peuple, accoutumé aux supplices et au sang, s'ennuyait aussi, sifflait, poussait des cris peu flatteurs pour la cour et demandait d'accélérer la scène avec l'ours, la seule qui l'intéressât. Si n'était l'espoir de voir le vieillard condamné et de recevoir des cadeaux, le spectacle n'eût pu, à lui seul, retenir les foules.

Le moment attendu vint enfin. Les valets du cirque apportèrent d'abord une croix de bois, assez basse pour que l'ours dressé sur ses pattes de derrière puisse atteindre la poitrine du martyr, puis deux hommes emmenèrent, ou plutôt traînèrent Chilon qui, ayant les os des jambes broyés, ne pouvait marcher. On le posa et on le cloua au bois si prestement que les augustans curieux n'eurent pas le temps de bien le voir, et ce n'est qu'après que la croix fut plantée dans le creux préparé à cette fin que tous les yeux se tournèrent vers lui. Mais rares furent ceux qui purent reconnaître dans ce vieillard nu l'ancien Chilon. Après les tortures que lui avait fait subir Tigellin, son visage était devenu exsangue, sur sa barbe blanche restait une trace rouge de sang laissée après qu'on lui eut arraché la langue. On pouvait presque voir ses os à travers sa peau diaphane. Il paraissait bien plus âgé aussi, presque décrépît. Mais en revanche, alors que, jadis, ses yeux jetaient des regards toujours pleins d'inquiétude, son visage constamment sur le qui-vive reflétait une angoisse et une incertitude perpétuelles, maintenant l'expression en était douloureuse mais aussi douce et sereine que celle des gens qui dorment ou qui sont morts. Peut-être puisait-il confiance dans le souvenir du larron en croix auquel le Christ avait pardonné ou peut-être disait-il en pensée au Dieu de miséricorde : « Seigneur, je piquais comme un ver venimeux, mais toute ma vie j'ai été misérable, je mourais de faim, les gens me piétinaient, me frappaient et prenaient plaisir à me faire souffrir. J'étais, Seigneur, pauvre et très malheureux, et voici que, tout à l'heure encore, on m'a torturé et l'on m'a mis en croix, donc, Toi, Dieu Miséricordieux, Tu ne me repousseras pas à l'heure de la mort » et la paix était sans doute descendue dans son cœur contrit. Nul ne riait ; il y avait en effet dans cet homme crucifié quelque chose de si paisible, il paraissait tellement vieux, tellement désarmé, tellement faible,

d'une telle humilité qu'elle forçait la pitié, et que chacun, sans le vouloir, se demandait comment on pouvait torturer et crucifier des moribonds. La foule se taisait. Parmi les augustans, Vestinus, se penchant à droite et à gauche, chuchotait épouvanté : « Regardez comment ils meurent ! » D'autres attendaient l'apparition de l'ours tout en souhaitant en leur for intérieur que le spectacle prît fin au plus vite.

L'ours entra enfin dans l'arène et » balançant sa tête baissée d'un côté et de l'autre, il regardait par en dessous tout autour de lui comme s'il réfléchissait à quelque chose ou cherchait quelque chose. Ayant enfin aperçu la croix et le corps nu qui y était fixé, il s'en approcha, se dressa même, mais au bout d'un moment, il retomba sur ses pattes de devant et, s'étant assis au pied de la croix, il se mit à grogner comme si son cœur de bête avait eu, lui aussi, pitié de cette épave humaine.

Les esclaves du cirque poussèrent des cris pour exciter l'animal mais le peuple se taisait. Cependant, Chilon leva lentement la tête et pendant quelques instants, il promena son regard sur l'auditoire. Ses yeux s'arrêtèrent enfin sur un point des rangs les plus hauts de l'amphithéâtre, sa poitrine se mit à se soulever plus vivement et il se produisit alors quelque chose qui suscita l'admiration et la stupéfaction des spectateurs. Un sourire éclaira son visage, son front sembla s'auréoler d'un rayonnement, ses yeux se levèrent au ciel et, au bout d'un moment, deux grosses larmes retenues sous ses paupières, ruisselèrent lentement sur son visage.

Et il mourut.

À cet instant même, une voix sonore d'homme monta sous le velarium :

— Paix aux martyrs !

Un lourd silence plana sur l'amphithéâtre.

CHAPITRE LXIV

Après le spectacle donné dans les jardins césariens, les prisons s'étaient sensiblement vidées. À vrai dire, on continuait à attraper et à emprisonner des victimes soupçonnées de professer la superstition orientale, mais les rafles en fournissaient de moins en moins, à peine assez pour satisfaire aux besoins des spectacles suivants qui, eux aussi, touchaient à leur fin. Le peuple, rassasié de sang, manifestait une lassitude toujours plus grande et une inquiétude croissante du fait du comportement des condamnés, comportement que l'on n'avait jusqu'alors jamais observé chez personne. Les craintes du superstitieux Vestinus tourmentaient maintenant des milliers d'âmes. Les foules se racontaient les choses les plus étranges sur la soif de vengeance de la divinité chrétienne. Le typhus des prisons qui s'était propagé dans la ville avait encore accru la peur générale. On voyait souvent des enterrements et on se répétait de bouche à oreille que de nouveaux sacrifices piaculaires étaient nécessaires pour apaiser le dieu inconnu. Dans les temples, on offrait des sacrifices à Jupiter et à Libitine. Enfin, en dépit de tous les efforts de Tigellin et de ses complices, la conviction se propagea de plus en plus que la ville avait été brûlée sur ordre de César et que les chrétiens étaient innocents.

Et c'est justement pour cette raison que Néron et Tigellin n'eurent de cesse dans la persécution. Pour apaiser le peuple, on prenait de nouvelles dispositions concernant la distribution de blé, de vin et d'huile d'olive ; on publia des prescriptions qui favorisaient la reconstruction des maisons, qui accordaient toute sorte de facilités aux propriétaires, ainsi que d'autres concernant la largeur des rues et les matériaux devant être utilisés pour la construction afin d'empêcher à l'avenir un désastre dû au feu. César assistait lui-même aux séances du sénat et délibérait avec les édiles sur ce qui était bon pour le peuple et la ville mais, en revanche, pas l'ombre d'une grâce ne fut accordée aux condamnés. L'objectif du maître du monde était avant tout de donner au peuple la conviction que des châtiments aussi impitoyables ne pouvaient être infligés qu'à des coupables. Au sénat, pas une seule voix ne s'éleva en faveur des chrétiens car nul ne voulait s'attirer les foudres de César. À part cela, ceux qui voyaient plus loin dans l'avenir, affirmaient que les bases de l'empire romain ne sauraient se maintenir avec l'avènement d'une nouvelle religion.

On ne rendait aux familles que les agonisants et les morts, car le

droit romain interdisait de se venger sur ceux-ci. Pour Vinicius, la pensée que, si Lygie mourait, il pourrait l'inhumer dans les caveaux familiaux et reposerait lui-même à côté d'elle, était en quelque sorte une consolation. Il n'avait plus d'espoir de la sauver, et lui-même, détaché à demi de la vie, imprégné entièrement du Christ, ne rêvait plus d'une autre union que celle de l'éternité. Sa foi était devenue insondable, de sorte que cette éternité lui semblait être quelque chose d'incomparablement plus réel et plus véritable que l'existence temporaire qu'il avait menée jusqu'alors. Son cœur débordait d'une exaltation recueillie. De son vivant, il devenait une créature presque incorporelle qui, aspirant à une complète libération pour elle-même, la désirait aussi pour l'autre âme aimée. Il imaginait qu'alors tous les deux se prendraient par la main et iraient au ciel, où le Christ les bénirait et leur permettrait d'habiter dans une lumière aussi paisible et immense que l'éclat des aurores. Il suppliait seulement le Christ d'épargner à Lygie les supplices du cirque et de lui permettre de s'endormir paisiblement en prison. Il avait en effet la certitude totale qu'il mourrait lui-même avec elle. Il pensait que, face à cette mer de sang versé, il n'avait même pas le droit d'attendre qu'elle seule fût sauvée. Il avait entendu Pierre et Paul dire qu'ils mourraient eux aussi martyrisés. La vue de Chilon en croix le persuada que la mort, même celle des martyrs, pouvait être douce, aussi souhaitait-il qu'elle survînt pour tous les deux, comme le changement désiré, d'un mauvais destin, triste et pénible pour un autre meilleur.

Parfois, il avait déjà un avant-goût de vie d'outre-tombe. Cette tristesse qui submergeait leurs deux âmes, perdait de plus en plus de son ancienne amertume cuisante et se muait peu à peu en soumission surnaturelle et paisible à la volonté divine. Jadis, Vinicius voguait avec peine à contre-courant, il luttait et se tourmentait ; maintenant, il se laissait porter par la vague, croyant qu'elle l'emmenait dans le silence éternel. Il devinait aussi que Lygie, tout comme lui, se préparait à la mort, que malgré les murs de la prison qui les séparaient l'un de l'autre, ils allaient déjà ensemble, et il souriait à cette pensée comme à son bonheur. Et, réellement, leurs cœurs battaient à l'unisson comme si, chaque jour, se faisait entre eux un long échange de pensées. Lygie n'avait, elle non plus, aucun désir ni aucun espoir hormis celui de vivre outre-tombe. La mort lui apparaissait non seulement comme une délivrance des effroyables murs de la prison, des mains de César, de Tigellin, non seulement comme le salut, mais encore comme le moment de son hyménée avec Vinicius. Face à cette certitude inébranlable, tout le reste n'avait plus d'importance. Après la mort, commençait pour elle le bonheur, même terrestre ; elle l'attendait donc encore comme une fiancée attend l'heure des noces.

Ce même courant irrésistible de foi qui détachait de la vie et

emportait dans l'au-delà des milliers parmi les premiers chrétiens, transportait aussi Ursus. Longtemps, il n'avait pas voulu, lui non plus, accepter en son cœur la mort de Lygie, mais à mesure que lui parvenaient jour après jour, à travers les murs de la prison, les rumeurs sur ce qui se passait dans les amphithéâtres et dans les jardins, lorsque la mort sembla être le sort inéluctable de tous les chrétiens, et en même temps un bienfait, supérieur à toute conception temporelle du bonheur, il finit par ne plus oser prier le Christ de priver Lygie de ce bonheur ou de le retarder de longues années. Dans son âme simplette de barbare, il se disait encore que devaient échoir à la fille du chef des Lygiens plus de joies célestes qu'à toute la foule des simples créatures dont il faisait lui-même partie, qu'elle en recevrait plus et que, dans la gloire éternelle, elle occuperait une place plus proche de l'« Agneau » que les autres. Il avait, à vrai dire, entendu dire que, devant Dieu, tous les gens étaient égaux, mais, au fond de son âme, restait la conviction que la fille d'un chef, et au surplus, du chef de tous les Lygiens, ce n'était tout de même pas la première esclave venue. Il espérait aussi que le Christ lui permettrait de rester à son service. Quant à lui-même, il n'avait qu'un seul secret désir, celui de pouvoir mourir comme l'« Agneau » sur la croix. Mais cela lui semblait être un tel bonheur insigne qu'il n'osait presque prier Dieu de lui accorder une telle mort bien qu'il sût que l'on crucifiait à Rome même les pires criminels. Il se disait qu'on le ferait certainement périr sous les crocs d'un animal sauvage, et cela le tracassait. Il avait grandi depuis son plus jeune âge dans des forêts impénétrables, parmi les chasses continuelles, au cours desquelles, grâce à sa force surhumaine, il s'était rendu célèbre parmi les Lygiens avant même qu'il ne soit devenu un homme. La chasse avait été son occupation préférée, aussi lorsqu'il se trouva à Rome et qu'il dut y renoncer, alla-t-il dans les vivariums et les amphithéâtres, ne fut-ce que pour contempler des bêtes connues et inconnues. Leur vue éveillait en lui un désir irrépressible de lutter et de tuer, il craignait donc maintenant que, lorsque viendrait le moment de les affronter dans l'amphithéâtre, des pensées moins dignes d'un chrétien ne l'assaillissent alors qu'il devrait mourir pieusement et patiemment. Mais il s'en remettait au Christ, se consolant d'autres pensées plus douces. Ainsi, ayant entendu dire que l'« Agneau » avait déclaré la guerre aux puissances infernales et aux mauvais esprits parmi lesquels la foi chrétienne comptait toutes les divinités païennes, il se disait que, dans cette guerre, il serait pourtant très utile à l'« Agneau » et qu'il saurait le servir mieux que les autres car cela lui paraissait aussi impensable que son âme ne fut pas plus forte que les âmes des autres martyrs. D'ailleurs, il priait toute la journée, rendait des services aux prisonniers, aidait les gardiens et consolait sa princesse qui, parfois, regrettait de n'avoir pas pu, dans sa

courte vie, faire autant de bonnes actions que la célèbre Thabita dont lui avait, en son temps, parlé l'Apôtre Pierre. Les gardiens que la force effroyable de ce géant remplissait de crainte, même en prison, car ni les chaînes ni les barreaux ne lui auraient résisté, finirent par l'aimer pour sa douceur. Stupéfaits parfois de sa sérénité, ils lui en demandaient la cause. Il leur racontait alors la vie qui l'attendait après la mort avec une telle certitude inébranlable qu'ils l'écoutaient avec étonnement, voyant pour la première fois que le bonheur pouvait pénétrer dans les souterrains inaccessibles au soleil. Et lorsqu'il les encourageait à croire à l'« Agneau », il venait à l'esprit de plus d'un d'entre eux que le travail qu'ils accomplissaient était un travail d'esclave, que la vie qu'ils menaient était celle de miséreux ; plus d'un aussi se mettait à méditer sur son infortune à laquelle seule la mort mettrait un terme. Cependant, la mort les emplissait d'une nouvelle crainte car ils ne s'attendaient à rien après qu'elle fut venue, tandis que le géant lygien et cette jeune fille, semblable à une fleur jetée sur la paille de la prison, allaient à ses devants avec joie comme vers la porte du bonheur.

CHAPITRE LXV

Un soir, Pétrone reçut la visite du sénateur Scevinus qui se mit à discourir longuement sur l'époque difficile à laquelle tous les deux vivaient, et sur César. Il parlait si ouvertement que Pétrone, bien que lié d'amitié avec lui, résolut de se tenir sur ses gardes. Scevinus déplorait de voir que le monde en folie allait à la dérive, et que tout cela conduirait à un désastre plus effroyable encore que l'incendie de Rome. Il disait que même les augustans étaient pris de découragement, que Fenius Rufus, le second préfet des prétoriens, avait le plus grand mal à supporter l'ignoble autorité de Tigellin, et que toute la famille de Sénèque était excédée par le comportement de César tant à l'égard du vieux maître que de Lucain. Enfin, il mentionna le mécontentement du peuple, et même celui des prétoriens dont Fenius Rufus avait su se rallier une bonne partie d'entre eux.

— Pourquoi me dis-tu tout cela ? demanda Pétrone.

— Par sollicitude pour César, répondit Scevinus. J'ai parmi les prétoriens un parent éloigné, du nom de Scevinus comme moi, et par lui, je sais ce qui se passe dans le camp... Le mécontentement grandit, là aussi... Caligula, vois-tu, était lui aussi fou, et tu sais ce qui est arrivé. Il s'est trouvé un Cassius Cherea... C'était un acte épouvantable et, sans doute, personne d'entre nous, ne saurait l'approuver, il n'empêche que Cherea a délivré le monde d'un monstre.

— Autrement dit, résuma Pétrone, tu ne fais pas l'éloge de Cherea, mais tu considères que c'était un homme parfait, et puissent les dieux nous en donner le plus grand nombre possible.

Scevinus changea alors de sujet de conversation et se mit subitement à vanter Pison. Il glorifia sa famille, sa noblesse de sentiments, l'attachement qu'il avait pour sa femme, et enfin sa sagesse, son calme et l'étrange don qu'il avait de se concilier les gens.

— César n'a pas d'enfants, poursuivait-il, et tous voient en Pison son successeur. Il ne fait aucun doute aussi que tous l'aideraient de toute leur âme à prendre le pouvoir. Fenius Rufus l'aime, la famille des Annaeus lui est entièrement dévouée. Plaucius Lateranus et Tullius Sénécion donneraient leur vie pour lui. Il en est de même avec Natalis et Subrius Flavius, et avec Sulpicius Asper, et Afranius Quincianus et même Vestinus.

— Ce dernier n'apporterait pas grand-chose à Pison, observa

Pétrone. Vestinus a peur même de son ombre.

— Vestinus a peur des songes et des fantômes, répliqua Scevinus, mais c'est un homme courageux que l'on veut à juste titre nommer consul. Tu ne dois pas lui tenir rigueur d'être en son for intérieur opposé à la persécution des chrétiens étant donné que tu tiens toi-même à ce que cessent ces folies.

— Ce n'est pas moi qui y tiens mais Vinicius, rectifia Pétrone. Par égard pour Vinicius, je voudrais sauver une jeune fille, mais je ne le puis parce que je suis tombé en disgrâce auprès d'Ahénobarbe.

— Comment ça ? N'as-tu pas remarqué que César se rapprochait de nouveau de toi et qu'il recommence de te parler ? Et je te dirai même pourquoi. Eh bien, il s'apprête à partir de nouveau en Achaïe où il doit chanter des chants grecs de son propre cru. Il a hâte de faire ce voyage mais, en même temps, il appréhende l'esprit railleur des Grecs. Il croit qu'il peut ou bien y remporter le plus grand triomphe ou bien y essuyer le plus cuisant échec. Il a besoin d'être bien conseillé et sait que nul ne peut le faire mieux que toi. C'est la raison pour laquelle tu rentres en grâce.

— Lucaïn pourrait me remplacer.

— Ahénobarbe le déteste et a décidé dans le secret de son âme de le supprimer. Il cherche seulement un prétexte car il cherche toujours à sauver les apparences. Lucaïn comprend qu'il faut se hâter.

— Par Castor ! s'exclama Pétrone. C'est fort possible. Mais j'aurais un autre moyen de rentrer rapidement en grâce.

— Lequel ?

— Répéter à Ahénobarbe ce que tu viens de me dire tout à l'heure.

— Je n'ai rien dit ! se rétracta Scevinus avec inquiétude.

Pétrone lui posa la main sur l'épaule :

— Tu as dit de César qu'il était fou, tu as laissé entendre que Pison lui succéderait et tu as dit : « Lucaïn comprend qu'il faut se hâter. » Se hâter de faire quoi, *carissime* ?

Scevinus blêmit et, pendant un moment, ils se regardèrent tous les deux droit dans les yeux.

— Tu ne le répéteras pas !

— Par les hanches de Cypris ! Comme tu me connais bien ! Non ! Je ne le répéterai pas. Je n'ai rien entendu mais aussi je ne veux rien entendre... Tu comprends ! La vie est trop courte pour que cela vaille la peine d'entreprendre quelque chose. Je te demande seulement d'aller, aujourd'hui, voir Tigellin et de parler avec lui aussi longuement qu'avec moi de ce que tu voudras.

— Pourquoi ?

— Pour que, si un jour Tigellin me dit : « Scevinus était chez toi », je puisse lui répondre : « Le jour même, il était aussi chez toi. »

À ces paroles, Scevinus brisa la canne d'ivoire qu'il tenait dans sa

main et répliqua :

— Que le mauvais sort s'abatte sur cette canne ! Je serai aujourd'hui chez Tigellin, puis au festin donné chez Nerva. Tu y seras, toi aussi, n'est-ce pas ? En tout cas, au revoir, à après-demain dans l'amphithéâtre où les derniers chrétiens paraîtront... Au revoir !

— Après-demain, se répéta Pétrone lorsqu'il fut seul. Il n'y a donc plus de temps à perdre. Ahénobarbe a effectivement besoin de moi en Achaïe, peut-être comptera-t-il avec moi.

Et il décida de tenter une dernière chance.

Au festin donné chez Nerva, César exigea lui-même que Pétrone prenne place en face de lui ; il voulait en effet parler avec lui de l'Achaïe et des villes où il pourrait se produire avec les plus grandes chances de succès. Les Athéniens qu'il redoutait lui tenaient le plus à cœur. Les autres augustans écoutaient la conversation avec beaucoup d'attention afin de retenir des bribes de propos de Pétrone et de les faire ensuite passer pour les leurs.

— Il me semble que je n'ai pas jusqu'ici vécu, disait Néron, et que je naîtrai seulement lorsque je serai en Grèce.

— Tu naîtras à une gloire nouvelle, et pour l'immortalité, approuva Pétrone.

— J'ai confiance qu'il en sera ainsi et qu'Apollon n'en prendra pas ombrage. Si je remporte un triomphe, je lui offrirai au retour une hécatombe comme aucun dieu n'en a jamais reçu.

Scevinus se mit à répéter le vers d'Horace :

*Sic te diva potens Cypri,
sic fratres Helenae, lucida sidéra,
ventorumque regat pater...*¹²

— Le navire est déjà en rade à Naples, annonça César. Je voudrais partir, fût-ce demain.

À ces mots, Pétrone se leva, et, regardant Néron droit dans les yeux, il lui dit :

— Tu me permettras, divin, de donner auparavant un festin d'hyménée auquel je te convierai avant tous les autres.

— Un festin d'hyménée ? Quel hyménée ? demanda Néron.

— Celui de Vinicius avec la fille du roi des Lygiens, ton otage. À vrai dire, elle est actuellement en prison, mais tout d'abord, en tant que ton otage, elle ne peut être emprisonnée, et deuxièmement, tu as toi-même permis à Vinicius de l'épouser, et comme tes sentences sont, comme celles de Zeus, irrévocables, tu ordonneras de la libérer de prison et tu la rendras à son fiancé.

Le sang-froid et la calme assurance de Pétrone décontenancèrent Néron qui se troublait à chaque fois que quelqu'un lui parlait de cette façon.

— Je sais, dit-il en baissant les yeux. J'ai pensé à elle et à ce géant

qui a étouffé Croton.

— En ce cas, tous les deux sont sauvés, répondit tranquillement Pétrone.

Mais Tigellin vint au secours de son maître.

— Elle est en prison par la volonté de César, et tu l'as dit toi-même, Pétrone, que ses sentences sont irrévocables.

Tous ceux qui se trouvaient là connaissaient l'histoire de Vinicius et de Lygie, et savaient parfaitement de quoi il s'agissait, ils se turent donc, curieux d'en apprendre le dénouement.

— Elle est en prison à la suite d'une erreur que tu as commise et par suite de ton ignorance du droit des nations, en dépit de la volonté de César, articula nettement Pétrone. Tu es, Tigellin, un homme naïf mais tu n'affirmeras pourtant pas que c'est elle qui a incendié Rome, et d'ailleurs, même si tu l'affirmais, César ne te croirait pas.

Mais Néron s'était déjà ressaisi et se mit à plisser ses yeux de myope avec une expression d'une méchanceté indescriptible.

— Pétrone a raison, dit-il au bout d'un moment.

Tigellin le regarda étonné.

— Pétrone a raison, répéta-t-il. Demain, on lui ouvrira les portes de la prison, quant au festin de noces, nous en reparlerons après-demain, dans l'amphithéâtre.

« J'ai perdu de nouveau », se dit Pétrone.

De retour chez lui, il était déjà si sûr que les derniers jours de Lygie étaient venus que, le lendemain, il envoya son affranchi de confiance à l'amphithéâtre afin d'obtenir du responsable du *spoliarium* la promesse qu'il lui remettrait le corps de la jeune fille car il voulait le rendre à Vinicius.

CHAPITRE LXVI

Du temps de Néron, l'habitude s'installa de donner, le soir, au cirque et dans les amphithéâtres, des représentations, ce qui était jadis rare et exceptionnel. Les augustans aimaient ces spectacles car ils étaient suivis de festins et de beuveries qui se prolongeaient jusqu'au matin. Bien que le peuple fut saturé des effusions de sang, lorsque la nouvelle se répandit que venait la fin des jeux et que les derniers chrétiens devaient mourir au spectacle du soir, des foules innombrables affluèrent dans l'amphithéâtre. Les augustans vinrent tous sans exception ; ils se doutaient en effet que ce ne serait pas un spectacle ordinaire et que César avait décidé de s'offrir une tragédie de la douleur de Vinicius. Tigellin avait gardé secret le genre de supplice qui était réservé à la fiancée du jeune tribun et cela ne faisait qu'aviver la curiosité générale. Ceux qui, jadis, avaient vu Lygie chez les Plautius, s'extasiaient maintenant de sa beauté. D'autres se demandaient surtout s'ils allaient la voir réellement aujourd'hui dans l'arène ; nombreux étaient en effet ceux qui avaient entendu la réponse que César avait donnée à Pétrone et qui l'interprétaient doublement. Certains pensaient que Néron rendrait ou avait peut-être déjà rendu la vierge à Vinicius : on se souvenait qu'elle était un otage qui avait, par conséquent, le droit d'honorer les divinités qu'il lui plaisait d'honorer et que le droit des nations ne permettait pas de punir.

L'incertitude, l'attente et la curiosité tenaient tous les spectateurs en haleine. César arriva plus tôt que d'habitude et, dès qu'il apparut, on se remit à chuchoter qu'il se passerait sans doute quelque chose d'extraordinaire, car Néron était venu accompagné non seulement de Tigellin et de Vatinius, mais aussi de Cassius, un centurion d'une énorme carrure et d'une force herculéenne que César emmenait avec lui seulement lorsqu'il voulait avoir à ses côtés un défenseur, par exemple lorsque l'envie le prenait de faire des expéditions nocturnes dans Suburre, où il se livrait à un jeu appelé sagatio, qui consistait à jeter en l'air sur un manteau militaire des filles rencontrées sur son chemin. On avait remarqué aussi que certaines mesures de précaution avaient été prises dans l'amphithéâtre. Les gardes prétoriennes avaient été renforcées, le commandement en avait été confié non pas à un centurion mais au tribun Subrius Flavius, connu jusqu'alors pour son attachement aveugle à Néron. On comprit alors que César avait désiré

se protéger contre un éventuel accès de désespoir de Vinicius, et la curiosité s'en accrût encore davantage.

Tous les regards se tournaient avec une attention soutenue vers la place où était assis l'infortuné fiancé. Lui, très pâle, le front emperlé de sueur, était incertain, comme les autres spectateurs, mais anxieux au plus profond de son âme. Pétrone, ne sachant pas exactement ce qui allait survenir, ne lui avait rien dit. Il lui avait demandé seulement, de retour de chez Nerva, s'il était prêt à tout, puis s'il assisterait au spectacle. Aux deux questions, Vinicius avait répondu : « Oui ! », mais le disant, un frisson le parcourut tout entier, il se doutait en effet que Pétrone ne le lui demandait pas sans raison. Depuis quelque temps, il vivait lui-même comme à demi, il s'était abîmé dans la mort et s'était résigné à celle de Lygie. La mort devait être, en effet, pour eux deux, une délivrance et l'hymen, mais maintenant il se rendait compte que penser de loin à la dernière heure comme à un paisible sommeil était une chose, et aller regarder les supplices d'un être plus cher que tout au monde en était une autre. Toutes les douleurs passées se ravivèrent. Le désespoir apaisé se remettait à hurler dans son âme, l'ancien désir de sauver Lygie à tout prix s'emparait de nouveau de lui. Dès le matin, il tenta de pénétrer dans les cuniculum pour voir si elle s'y trouvait, mais les gardes prétoriennes surveillaient toutes les entrées et les ordres étaient si sévères que les soldats, même ceux qu'il connaissait, ne se laissaient fléchir ni par ses supplications ni avec de l'or. Il lui sembla que l'incertitude le tuerait avant même qu'il ne vit le spectacle. Au fond de son cœur, persistait encore l'espoir que Lygie n'était peut-être pas dans l'amphithéâtre et que toutes ses craintes étaient vaines. Il s'y accrochait parfois désespérément. Il se disait que le Christ pouvait la prendre de la prison, mais qu'il ne pouvait permettre qu'elle soit suppliciée dans le cirque.

Naguère, il avait déjà en tout accepté Sa volonté. Maintenant, lorsque, repoussé de la porte des cuniculum, il était revenu à sa place dans l'amphithéâtre, et qu'il avait vu, aux regards curieux tournés vers lui, que les suppositions les plus effroyables pouvaient être fondées, il se mit à Le supplier de toute son âme, avec une ferveur semblable à une menace, de la sauver. « Tu peux la sauver ! » répétait-il en serrant ses mains convulsivement. « Tu le peux ! » Avant, il ne se doutait pas que ce moment, qui allait devenir réalité, serait aussi terrible. Maintenant, bien que ne se rendant pas compte de ce qui se passait en lui, il avait néanmoins le sentiment que, s'il voyait le supplice de Lygie, son amour du Christ deviendrait de la haine, et sa foi se muerait en désespoir. En même temps, ce sentiment l'effrayait ; il avait peur en effet d'offenser le Christ dont il implorait la miséricorde et un miracle. Il ne priait plus pour la vie de Lygie, il désirait

seulement qu'elle mourût avant qu'on ne la conduisît dans l'arène, et, du fond insondable de sa douleur, il répétait : « Ne me refuse pas cela au moins, et moi, je T'aimerai plus que je ne T'ai aimé jusqu'alors. »

Ses pensées se déchaînèrent comme les vagues fouettées par la tempête. Une soif de vengeance et de sang montait en lui. Un désir fou le prenait de se jeter sur Néron et de l'étouffer devant tous les spectateurs, mais, en même temps, il sentait que, de nouveau, il offensait ainsi le Christ et violait ses commandements. Parfois, son esprit était traversé de lueurs d'espoir que tout ce qui faisait trembler son âme pourrait être détourné par une main toute-puissante et miséricordieuse, mais ces étincelles s'éteignaient aussitôt dans un immense regret que Celui qui eût pu, d'un seul mot, démolir ce cirque et sauver Lygie, l'avait néanmoins abandonnée bien qu'elle eût foi en Lui et bien qu'elle L'eût aimé de toutes les forces de son cœur pur. Il la voyait couchée dans un *cuniculum* obscur, faible, sans défense, abandonnée, à la merci de gardiens bestiaux, à bout de forces, tandis que lui devait attendre désemparé dans cet effroyable amphithéâtre, sans savoir quel supplice on avait imaginé pour elle et ce qu'il allait voir dans un moment. Enfin, comme quelqu'un qui, tombé dans un précipice, s'accroche à tout ce qui pousse sur sa paroi, il s'accrocha à la pensée que seule la foi pouvait la sauver. Il ne lui restait d'ailleurs que ce recours. Pierre n'avait-il pas dit que l'on pouvait avec la foi faire bouger la terre ?

Il se recueillit, refoula ses doutes, s'enferma de tout son être dans ce seul mot : « J'ai foi ! » et attendit un miracle.

Mais tout comme une corde trop tendue peut se rompre, lui-même craqua. Une pâleur cadavéreuse se répandit sur son visage et son corps se raidit. Il pensa alors que sa prière avait été exaucée car il mourait. Il lui sembla que Lygie avait dû, elle aussi, déjà mourir, et que le Christ les prenait ainsi auprès de Lui. L'arène, les toges blanches des innombrables spectateurs, la lumière de milliers de lampes et de torches, tout cela avait disparu de sa vue.

Cette défaillance fut cependant courte. Au bout d'un moment, il reprit connaissance ou plutôt fut tiré de sa torpeur par le trépignement du peuple impatienté.

— Tu es malade, s'inquiéta Pétrone. Fais-toi reconduire à la maison !

Et sans se préoccuper de ce que dirait César, il se leva pour soutenir Vinicius et sortir avec lui. Son cœur débordait de compassion mais il était aussi excédé de voir que César dévisageait Vinicius à travers son émeraude, observant avec satisfaction sa douleur, peut-être pour la décrire ensuite dans des strophes pathétiques et en être applaudi par ses auditeurs.

Vinicius refusa de la tête. Il pouvait mourir dans cet amphithéâtre

mais il ne pouvait en sortir. Le spectacle allait, en effet, commencer d'une minute à l'autre.

Presque au même moment, le préfet de la ville jeta devant lui une écharpe rouge ; à ce signal, la porte en face de la loge impériale, grinça sur ses gonds et, du gouffre sombre, Ursus sortit dans l'arène éclairée d'une lumière vive.

Le géant, visiblement ébloui par la lumière de l'arène, clignait les yeux. Il s'avança au milieu de la scène, regarda tout autour de lui comme pour voir ce qu'il lui faudrait affronter. Tous les augustans et la plupart des spectateurs savaient que c'était l'homme qui avait étouffé Croton. Un chuchotement se fit donc entendre dans toutes les rangées de gradins. Il ne manquait pas à Rome de gladiateurs d'une taille dépassant de beaucoup celle des hommes ordinaires, mais jamais les yeux des Quirites n'avaient vu de géant semblable. Cassius qui se tenait derrière César sur le podium, faisait, en comparaison avec Ursus, piètre figure. Les sénateurs, les vestales, César, les augustans et le peuple regardaient avec l'émerveillement des connaisseurs et des fervents de la force, ses puissantes cuisses, grosses comme des branches d'arbres, son torse, semblable à deux boucliers soudés et ses bras herculéens. Le murmure s'amplifiait d'instant en instant. Pour les foules, il ne pouvait y avoir de plus grand plaisir que de voir de tels muscles dans le jeu, la tension et la lutte. Le murmure se transforma en exclamations, on s'interrogeait fiévreusement sur la tribu qui donnait de tels géants. Ursus, lui, se tenait au milieu de l'amphithéâtre, nu, plus semblable à un colosse de pierre qu'à un homme, avec un visage recueilli et en même temps triste, de barbare, et, voyant l'arène vide, il regardait étonné, de ses yeux bleus d'enfant, tantôt les spectateurs, tantôt César, tantôt les grilles des *cuniculum* d'où il s'attendait à voir sortir ses bourreaux.

Au moment où il était entré dans l'arène, son cœur simple avait tressailli une dernière fois de l'espoir que pourrait l'attendre le supplice de la croix, mais lorsqu'il ne vit ni croix ni trou où on la planterait, il pensa qu'il n'était pas digne de cette faveur et qu'il lui faudrait mourir autrement, sans doute déchiqueté par des fauves. Il était sans défense et il décida de périr comme il sied à un adepte de l'« Agneau », calmement et patiemment. En attendant, il voulut encore adresser une prière au Sauveur ; il s'agenouilla donc, joignit les mains et leva les yeux vers les étoiles qui scintillaient à travers une ouverture du velarium.

Une telle attitude ne plut pas aux foules. On en avait assez de ces chrétiens qui mouraient comme des brebis. On comprit que si le géant refusait de se défendre, le spectacle serait manqué. Ça et là se firent entendre des sifflements. D'aucuns se mirent à réclamer les mastigophores dont la tâche était de fouetter les combattants qui

refusaient de se battre. Au bout d'un moment pourtant, le silence revint ; nul ne savait en effet ce qui attendait le géant et s'il refuserait de lutter lorsqu'il se trouverait face à face avec la mort.

L'attente fut brève. Soudain, retentit le son strident des trompettes, et à ce signal, on vit s'ouvrir la grille en face du podium impérial et en surgir, fonçant dans l'arène, parmi les clameurs des bestiaires, un monstrueux aurochs de Germanie, portant sur la tête un corps nu de femme.

— Lygie ! Lygie ! cria Vinicius.

Puis, saisissant des deux mains les cheveux de ses tempes, il se recroquevilla comme un homme touché d'une pointe de lance et, d'une voix rauque, inhumaine, il se mit à répéter :

— J'ai foi ! J'ai foi !... Christ, fais un miracle !

Il ne sentit même pas à cet instant que Pétrone lui avait couvert la tête d'une toge. Il lui semblait que c'était la mort ou la douleur qui lui voilait les yeux. Il ne regardait pas, ne voyait pas. Il eut le sentiment qu'un vide atroce se faisait autour de lui. Sa tête était vidée de toute pensée, seules ses lèvres répétaient comme dans un délire :

— J'ai foi ! J'ai foi ! J'ai foi !...

Tout à coup, l'amphithéâtre se tut. Les augustans s'étaient levés comme un seul homme : sur la scène se passait une chose extraordinaire. Ayant aperçu sa princesse sur les cornes de la bête sauvage, le Lygien, tout à l'heure encore, humble et prêt à mourir, avait bondi comme sous la morsure d'un feu vif et, courbant l'échine, il fonçait de biais sur la bête furieuse.

De toutes les poitrines jaillit un bref cri de stupeur, suivi d'un silence profond. Le Lygien avait rattrapé en un clin d'œil le taureau et l'avait saisi par les cornes.

— Regarde ! s'écria Pétrone en enlevant la toge de la tête de Vinicius.

Celui-ci se leva, renversa en arrière son visage blanc comme un linge et porta sur l'arène un regard vitreux et éperdu.

Tous retinrent leur souffle. On eût pu entendre le vol d'une mouche. Les spectateurs n'en croyaient pas leurs yeux. Depuis que Rome était Rome, on n'avait rien vu de semblable.

Le Lygien tenait la bête sauvage par les cornes. Ses pieds s'étaient enfoncés jusqu'aux chevilles dans le sable, son dos s'était arqué, sa tête avait disparu entre ses épaules, les muscles de ses bras saillaient si fortement qu'il semblait que la peau allait craquer sous leur poussée, mais il avait arrêté brusquement le taureau. L'homme et la bête demeuraient dans une telle immobilité que ceux qui les regardaient croyaient voir un tableau représentant les travaux d'Hercule ou de Thésée ou un groupe taillé dans la pierre. Mais, dans ce calme apparent, on devinait l'effroyable tension des deux forces qui

s'affrontaient. L'aurochs avait lui aussi, comme l'homme, ses pattes enfoncées dans le sable, et la masse sombre et velue de son corps s'était rétrécie de sorte qu'il paraissait être une énorme boule. Lequel des deux s'épuiserait le premier, lequel des deux tomberait le premier, telle était la question qui avait en ce moment, pour les spectateurs épris de combats, plus d'importance que leur propre destin, que Rome tout entière et que sa domination sur le monde. Ce Lygien était maintenant pour eux un demi-dieu digne d'honneurs et de statues. César lui-même s'était aussi levé. Ayant entendu parler de la force de l'homme, ils avaient, tous les deux, lui et Tigellin, organisé avec préméditation ce spectacle et, tout en se moquant, ils s'étaient dit : « Eh bien, que ce colosse qui a tué Croton terrasse donc maintenant, l'aurochs que nous lui aurons choisi ! » Ils regardaient maintenant stupéfaits le tableau qu'ils avaient devant les yeux comme s'ils n'arrivaient pas à croire qu'il pût être réel. On pouvait voir dans l'amphithéâtre des gens qui, ayant levé les bras, restaient figés dans cette pose. D'autres avaient le front ruisselant de sueur comme s'ils étaient eux-mêmes aux prises avec la bête. On n'entendait dans le cirque que le grésillement des flammes dans les lampes et le bruissement des brasilles qui tombaient des torches. Les spectateurs demeuraient sans voix mais leurs cœurs battaient à rompre dans leurs poitrines. Il semblait à tous que le combat durait des siècles.

Et l'homme et la bête restaient toujours immobilisés dans leur terrible effort, comme plantés dans le sol.

Tout à coup, un mugissement rauque, semblable à un gémissement retentit dans l'arène, suivi d'un cri jailli de toutes les poitrines, puis de nouveau plana le silence. Les spectateurs crurent rêver : la tête monstrueuse du taureau commença à se tordre dans les bras de fer du barbare.

Le visage du Lygien, son cou et ses épaules étaient devenus pourpres, son dos s'était arqué encore plus fortement. On voyait qu'il rassemblait le reste de ses forces surhumaines mais qu'elles ne lui suffiraient plus pour longtemps.

Le mugissement de plus en plus sourd, de plus en plus rauque et de plus en plus douloureux de l'aurochs se mêla au souffle bruyant du géant. La tête de la bête se tordit encore plus tandis que de sa gueule sortit et pendit une longue langue écumeuse.

L'instant d'après parvint aux oreilles des spectateurs les plus proches de la scène comme un bruit d'os broyés, après quoi, la bête s'écroula à terre, le garrot mortellement tordu.

Alors, le géant défit en un tour de main les cordes de ses cornes et, haletant, prit la vierge dans ses bras.

Son visage avait pâli, la sueur avait collé ses cheveux, ses épaules et ses bras semblaient arrosés d'eau. Il demeura un moment comme à

demie conscient, puis il leva les yeux et se mit à regarder les spectateurs.

L'amphithéâtre délirait.

Les murs du bâtiment se mirent à trembler du vacarme de plusieurs dizaines de milliers de spectateurs. Depuis que les jeux avaient commencé, on ne se souvenait pas d'un tel enthousiasme. Ceux qui étaient assis dans les rangs plus hauts, avaient quitté leurs places et descendaient, s'écrasant dans les passages entre les gradins, pour voir l'hercule de plus près. De partout se firent entendre des voix demandant sa grâce, voix passionnées, obstinées qui devinrent bientôt une clameur générale. Ce géant était maintenant cher au cœur de ce peuple épris de force physique, et le premier personnage dans Rome.

Il comprenait, quant à lui, que la foule demandait qu'on lui laissât la vie et lui rendît la liberté, mais sans doute ne tenait-il pas seulement à lui-même. Il regarda pendant un moment autour de lui, puis s'approcha de la loge impériale et, berçant le corps de la jeune fille dans ses bras tendus, il leva ses yeux où se lisait une demande suppliante comme s'il avait voulu dire :

— C'est d'elle que vous devez avoir pitié ! C'est elle qu'il faut sauver ! C'est pour elle que j'ai fait cela.

Les spectateurs comprirent parfaitement ce qu'il demandait. À la vue de la jeune fille évanouie qui paraissait être, auprès de l'énorme corps du Lygien, une petite enfant, l'émotion étreignit la foule, les chevaliers et les sénateurs. Son corps menu, si blanc qu'il semblait taillé dans l'albâtre, son évanouissement, l'horrible danger auquel l'avait arrachée le géant, et enfin sa beauté et l'attachement que lui portait le Lygien bouleversèrent les cœurs. Certains se figuraient que c'était un père qui implorait grâce pour son enfant. La pitié explosa soudain comme une flamme. On avait eu assez de sang, assez de morts, assez de supplices. Des voix étranglées de sanglots réclamaient leur grâce à tous les deux.

Ursus faisait le tour de l'arène et berçant toujours la jeune fille dans ses bras, il suppliait du geste et des yeux qu'on laissât la vie sauve à Lygie. Soudain, Vinicius bondit de sa place, sauta par-dessus la clôture qui séparait les premiers rangs de l'arène » et, accouru auprès de Lygie, il couvrit son corps nu d'une toge.

Après quoi, il déchira sa tunique sur sa poitrine, découvrit les cicatrices des blessures qu'il avait eues dans la guerre d'Arménie et il tendit les bras vers le peuple.

L'enthousiasme des foules dépassa alors tout ce qu'on pouvait voir dans les amphithéâtres. La populace se mit alors à trépigner et à hurler. Les voix qui réclamaient la grâce devinrent carrément menaçantes. Le peuple intercédait non seulement en faveur de l'athlète mais prenait aussi la défense de la vierge, du guerrier et de

leur amour. Des milliers de spectateurs se tournèrent vers César avec des éclairs de colère dans les yeux et les poings serrés. Néron atermoyait et hésitait. Il ne ressentait, à vrai dire, aucune haine pour Vinicius et il ne tenait nullement à la mort de Lygie, mais il aurait préféré voir le corps de la jeune fille déchiré par les cornes du taureau ou déchiqueté par les crocs des fauves. Sa cruauté tout autant que son imagination morbide et ses désirs dépravés se délectaient voluptueusement de tels spectacles. Et voici que le peuple voulait le priver de ce plaisir. À cette pensée, il enragea, la colère se refléta sur son visage empâté. Son amour-propre ne lui permettait pas de se plier à la volonté des foules mais, en même temps, il n'osait pas, par couardise innée, s'y opposer.

Il regarda s'il n'y avait pas, au moins parmi les augustans, des pouces tournés vers le bas en signe de mort. Mais Pétrone tenait son bras haut levé, tout en le fixant d'un regard presque provocateur. Vestinus, superstitieux et prompt à s'exalter, qui avait peur des fantômes mais n'avait pas peur des hommes, faisait aussi le signe de grâce. Le sénateur Scevinus faisait de même, tout comme Nerva, tout comme Tullius Sénécion, comme le vieux et illustre guerrier Ostorius Scapula, comme Antistius, comme Pison et Vêtus et Crispinus, et Minucius Termus, et Pondus Telesinus, et le personnage le plus prestigieux, vénéré par le peuple, Thraséas. À cette vue, César éloigna l'émeraude de son œil avec une expression de mépris et de rancune quand soudain, Tigellin qui voulait à tout prix contrarier Pétrone, se pencha vers Néron et lui dit :

— Ne cède pas, divin : nous avons les prétoriens.

Néron se tourna du côté où se tenait, à la tête des prétoriens, le sévère Subrius Flavius qui lui avait été jusqu'alors dévoué corps et âme, et il vit une chose étrange. Le visage du vieux tribun était austère mais baigné de larmes, et il levait la main en signe de grâce.

La fureur s'emparait des foules. Les pieds qui trépignaient soulevaient un nuage de poussière qui voilait l'amphithéâtre. Parmi les clameurs, on entendait les insultes : « Ahénobarbe ! Matricide ! Incendiaire ! »

Néron prit peur. Le peuple était le maître tout-puissant dans un cirque. Les prédécesseurs de Néron, et surtout Caligula, s'étaient parfois permis de s'opposer à la volonté du peuple, ce qui d'ailleurs avait toujours provoqué des émeutes entraînant même des effusions de sang. Mais Néron se trouvait dans une situation différente. D'abord, comme comédien et chanteur, il avait besoin des faveurs du peuple, et ensuite il voulait l'avoir pour lui dans ses machinations menées contre le sénat et les patriciens, et enfin, après l'incendie de Rome, il cherchait par tous les moyens à se le concilier et tourner sa colère contre les chrétiens. Il avait finalement compris qu'il serait carrément

dangereux de s'opposer à lui plus longtemps. L'émeute amorcée dans le cirque pouvait bien s'étendre à toute la ville et avoir des conséquences incalculables.

Il jeta une fois encore un regard sur Subrius Flavius, sur le centurion Scevinus, le parent du sénateur, sur les soldats et, voyant leurs sourcils froncés, leurs visages émus et leurs yeux fixés sur lui, il fit le signe de grâce.

Un tonnerre d'applaudissements retentit alors de bas en haut. Le peuple était d'ores et déjà sûr de la vie des condamnés, car dorénavant ceux-ci se trouvaient sous sa protection, et même César n'oserait les poursuivre plus longtemps de sa vengeance.

CHAPITRE LXVII

Quatre Bithyniens portaient avec précaution Lygie vers la maison de Pétrone. Vinicius et Ursus marchaient à côté, et se hâtaient pour la remettre au plus tôt aux mains d'un médecin grec. Ils allaient en silence car, après les épreuves de cette journée, ils n'arrivaient pas à parler. Vinicius avait été jusqu'alors comme à demi conscient. Il se répétait que Lygie était sauvée, qu'elle ne risquait plus ni la prison ni la mort au cirque, que leurs malheurs avaient pris fin une fois pour toutes, et qu'il la ramenait chez lui pour ne plus se séparer d'elle. Et il lui semblait que c'était plutôt le commencement d'une autre vie que la réalité. De temps à autre, il se penchait sur la litière ouverte pour contempler ce visage tant aimé qui, à la clarté de la lune, semblait endormi, et il se disait et se redisait : « C'est elle ! Christ l'a sauvée ! » Il se rappela aussi que, lorsqu'il était allé avec Ursus au *spoliarium*, y porter Lygie, un médecin qu'il ne connaissait pas était venu et l'avait assuré que la jeune fille vivait et vivrait. À cette pensée, une telle joie lui gonflait la poitrine qu'il se sentait parfois défaillir et, n'ayant pas la force de marcher seul, il s'appuyait sur le bras d'Ursus. Ce dernier contemplait le ciel constellé d'étoiles et priait.

Ils marchaient d'un pas rapide dans les rues où les maisons blanches fraîchement construites resplendissaient dans le clair de lune. La ville était déserte. De-ci de-là seulement, des groupes de gens, couronnés de lierre, chantaient et dansaient devant les portiques au son d'une flûte, profitant de la nuit merveilleuse et de la période des fêtes qui avait commencé avec l'ouverture des jeux. Ce n'est que lorsqu'ils furent déjà près de la maison de Pétrone qu'Ursus cessa de prier et se mit à parler à voix basse comme s'il craignait d'éveiller Lygie :

— Seigneur, c'est le Sauveur qui l'a sauvée de la mort. Lorsque je l'ai vue sur les cornes de l'aurochs, j'ai entendu en moi une voix qui me disait : « Défends-la ! » et c'était, à n'en pas douter, la voix de l'Agneau. La prison avait miné mes forces, mais Lui me les a rendues pour cet instant et c'est Lui aussi qui a inspiré ce peuple dur en lui faisant prendre sa défense. Que Sa volonté soit faite !

Et Vinicius ajouta :

— Que Son nom soit adoré !...

Il ne put en dire davantage car il sentit brusquement qu'il allait pleurer. Une envie irrésistible le prit de se prosterner et de remercier

le Sauveur pour le miracle accompli et pour sa miséricorde.

Cependant, ils étaient arrivés devant leur maison. Les domestiques, avertis par un esclave envoyé exprès, se précipitèrent à leur rencontre. Paul de Tarse avait, encore à Antium, converti la plupart d'entre eux. Ils étaient parfaitement au courant des malheurs de Vinicius, aussi leur joie fut-elle immense lorsqu'ils virent les victimes soustraites à la colère de Néron. Cette joie redoubla lorsque le médecin Théoclès déclara après avoir examiné Lygie qu'elle n'avait aucune contusion grave et que, lorsqu'elle serait sortie de son affaiblissement dû à la fièvre des prisons, elle recouvrerait sa santé.

Lygie reprit connaissance cette nuit même. En s'éveillant dans un somptueux *cubiculum* parfumé de verveine et éclairé par des lampes corinthiennes, elle ne sut où elle était et ce qui lui était arrivé. Elle se souvenait de l'instant où on l'avait attachée aux cornes d'un aurochs enchaîné et maintenant, voyant au-dessus d'elle le visage de Vinicius, éclairé par une douce lumière colorée, elle crut qu'ils ne se trouvaient sans doute plus sur la terre. Les pensées s'embrouillaient encore dans sa tête affaiblie ; il lui sembla naturel qu'ils se fussent arrêtés quelque part en cours de route vers le ciel par suite de sa fatigue et de sa faiblesse. Ne sentant aucune douleur, elle sourit à Vinicius et voulut lui demander où ils étaient, mais de ses lèvres ne s'échappa qu'un léger chuchotement dans lequel Vinicius perçut tout juste son nom.

Il s'agenouilla donc près d'elle et, posant délicatement sa main sur le front de la jeune fille, il lui dit :

— Christ t'a sauvée et t'a rendue à moi !

Les lèvres de Lygie émirent de nouveau un chuchotement inaudible, puis au bout d'un moment, ses paupières se fermèrent, sa poitrine se souleva avec un léger soupir et elle tomba dans un profond sommeil, ce qu'attendait le médecin Théoclès, qui voyait en cela l'annonce d'un prompt rétablissement.

Vinicius resta à son chevet, agenouillé et plongé dans la prière. Son âme était inondée d'un amour si grand qu'il en oublia le temps. Théoclès entra à plusieurs reprises dans le *cubiculum*, plusieurs fois aussi Eunice écarta la portière et montra sa tête aux cheveux dorés ; enfin les grues élevées dans le jardin se mirent à crier, annonçant le lever du jour, tandis que Vinicius restait encore prosterné en pensée aux pieds du Christ, sans voir et sans entendre ce qui se passait autour de lui, le cœur débordant de reconnaissance, plongé dans l'extase, de son vivant, à demi élevé au ciel.

CHAPITRE LXVIII

Après la libération de Lygie, Pétrone, pour ne pas irriter César, s'était rendu avec les autres augustans au Palatin. Il désirait y entendre ce que l'on y dirait, et surtout, se persuader que Tigellin n'inventerait pas quelque chose de nouveau pour perdre la jeune fille. Et elle et Ursus étaient passés, pour ainsi dire, sous la protection du peuple et, désormais, nul ne pourrait lever la main sur eux sans provoquer des troubles. Pourtant, sachant la haine que lui portait le tout-puissant préfet des prétoriens, Pétrone pensait que, selon toute probabilité, Tigellin, ne pouvant l'atteindre directement, chercherait encore à se venger d'une manière ou d'une autre sur son neveu.

Néron était courroucé et irrité parce que le spectacle s'était terminé tout à fait autrement que ce qu'il avait souhaité. Il ne voulut pas tout d'abord regarder Pétrone, mais celui-ci, sans perdre son sang-froid, s'approcha de lui avec toute son aisance d'arbitre des élégances, et lui dit :

— Sais-tu, divin, ce qui me vient à l'esprit ? Écris un chant sur la vierge que l'ordre du maître du monde délivre des cornes d'un aurochs sauvage pour la rendre à son amant. Les Grecs ont des cœurs tendres et je suis sûr qu'un tel chant les charmerait. Tout irrité qu'il fût César trouva cette idée à son goût, et cela doublement : d'abord comme thème pour un poème et ensuite, parce que cela lui permettrait de se glorifier lui-même comme maître magnanime du monde. Il regarda donc Pétrone pendant un moment » puis il dit :

— Eh bien, oui ! Tu as peut-être raison. Mais sied-il que je chante ma propre bonté ?

— Tu n'as nul besoin de citer ton nom. De toute façon, tout Rome devinera de quoi il s'agit, et de Rome, les nouvelles se répandent dans le monde entier.

— Et tu es sûr que cela plaira en Achaïe ?

— Par Pollux ! s'exclama Pétrone.

Et il s'éloigna satisfait. Il était maintenant certain que Néron, qui toute sa vie avait utilisé la réalité pour ses idées littéraires, ne voudrait pas gâcher la chance qui s'offrait à lui, et, par là même, lierait les mains de Tigellin. Néanmoins, il ne renonça pas à son projet de faire partir Vinicius de Rome dès que la santé de Lygie cesserait d'être un obstacle à cela. Aussi, dès qu'il le vit le lendemain, lui dit-il :

— Emmène-la en Sicile. Il est arrivé quelque chose qui fait que

vous ne craignez rien de la part de Néron, mais Tigellin est prêt à recourir au poison, sinon par haine pour vous du moins par haine pour moi.

Vinicius sourit et lui répliqua :

— Elle était sur les cornes d'un aurochs sauvage et, pourtant, le Christ l'a sauvée.

— Alors honore-Le de cent bœufs, riposta Pétrone quelque peu impatienté, mais ne Lui demande pas de la sauver une seconde fois... Te souviens-tu comment Éole a accueilli Ulysse quand celui-ci est revenu lui demander une nouvelle cargaison de vents favorables ? Les dieux n'aiment pas à se répéter.

— Quand elle sera rétablie, répondit Vinicius, je la ramènerai chez Pomponia Graecina.

— Ce sera d'autant plus sage que Pomponia est alitée. C'est un parent des Aulus, Antistius, qui me l'a dit. Ici, entre-temps, il se passera des choses qui feront que l'on vous oubliera, et par les temps qui courent, les plus heureux sont ceux que l'on a oubliés. Que la Fortune vous donne le soleil en hiver et l'ombre en été !

Cela dit, il laissa Vinicius à son bonheur, et se rendit lui-même chez Théoclès s'enquérir de la santé et de la vie de Lygie.

Tout danger était déjà écarté. Dans les souterrains de la prison, dans l'état d'épuisement où elle se trouvait après la fièvre, l'air empesté et le manque de confort l'eussent tuée mais, maintenant, elle était entourée de la plus tendre sollicitude, et vivait non seulement dans le bien-être mais aussi dans le luxe. Sur la recommandation de Théoclès, après deux jours, on commença à la sortir dans les jardins qui entouraient la villa, où elle restait de longues heures. Vinicius décorait sa litière d'anémones, et surtout d'iris, afin de lui rappeler l'atrium de la maison des Aulus. Parfois, dans l'ombre des grands arbres aux branches étalées, ils se remémoraient, main dans la main, leurs anciennes souffrances et leurs anciennes angoisses. Lygie lui disait que le Christ lui avait à dessein fait subir tous ces tourments pour changer son âme et l'élever vers Lui. Le jeune homme, de son côté, sentait que c'était vrai et que plus rien ne subsistait en lui de l'ancien patricien qui n'admettait d'autre loi que ses propres désirs. Il n'y avait aucune amertume dans ces réflexions. Il leur semblait à tous deux que de longues années s'étaient écoulées au-dessus de leurs têtes et que l'effroyable passé était déjà loin derrière eux. Une paix comme ils n'en avaient jamais connue jusqu'alors les envahissait. Une sorte de nouvelle vie, immensément sereine, allait au-devant d'eux et les pénétrait. À Rome, César pouvait bien extravaguer et remplir le monde d'épouvante, eux, sentant au-dessus d'eux une protection cent fois plus puissante, ne craignaient plus ni son courroux ni ses folies comme s'il avait cessé d'être le maître de leur vie ou de leur mort. Une

fois, au coucher du soleil, ils entendirent au loin, montant des vivariums, le rugissement des lions et d'autres bêtes sauvages. Naguère, ces voix avaient terrifié Vinicius qui y avait vu un signe de mauvais augure. Maintenant, ils se regardèrent avec un sourire, puis ils levèrent leurs yeux vers les lueurs crépusculaires.

Parfois, encore très affaiblie et ne pouvant marcher seule, Lygie s'endormait dans le silence du jardin, et lui veillait sur elle et contemplait son visage ; il songeait alors malgré lui que ce n'était plus la jeune fille qu'il avait rencontrée chez les Aulus. La prison et la maladie avaient en partie altéré sa beauté. Du temps où il la voyait chez les Aulus, puis plus tard, lorsqu'il était venu l'enlever dans la maison de Myriam, elle était semblable à une merveilleuse statue et en même temps à une fleur ; maintenant, son visage était devenu presque diaphane, ses mains étaient amaigries, son corps s'était aminci à la suite de la maladie, ses lèvres avaient pâli et même ses yeux paraissaient moins bleus qu'auparavant. Eunice aux cheveux dorés, qui lui apportait des fleurs et des étoffes précieuses pour lui couvrir les jambes, semblait auprès d'elle être la déesse de Chypre. L'esthète Pétrone s'efforçait en vain de retrouver en elle ses anciens charmes et, haussant les épaules, il se disait en son for intérieur, que cette ombre des Champs Élysées ne valait pas toutes ces peines, ces souffrances et ces tourments qui avaient failli emporter Vinicius. Mais celui-ci, qui aimait maintenant son âme, l'en aimait d'autant plus, et lorsqu'il veillait sur sa fiancée endormie, il lui semblait qu'il veillait sur le monde tout entier.

CHAPITRE LXIX

La nouvelle de la miraculeuse délivrance de Lygie s'était rapidement répandue parmi les rescapés des persécutions des chrétiens. Les fidèles commencèrent à venir voir celle à laquelle le Christ avait, de toute évidence, manifesté sa grâce. Les premiers à venir furent Nazaire et Myriam chez lesquels se cachait toujours l'Apôtre Pierre, puis d'autres suivirent. Tous, avec Vinicius et Lygie et les esclaves chrétiens de Pétrone, écoutaient dans le recueillement le récit d'Ursus sur la voix qu'il avait entendue dans son âme, et qui lui avait commandé de lutter avec la bête sauvage, et tous portaient réconfortés et pleins d'espoir que le Christ ne permettrait pas qu'on exterminât sur terre le reste de Ses adeptes avant qu'il ne fût venu pour le Jugement dernier. Cet espoir fortifiait leurs cœurs étant donné que les persécutions n'avaient toujours pas cessé. Quiconque était signalé par le peuple comme étant un chrétien était aussitôt jeté en prison par les vigiles. Les victimes étaient déjà, à vrai dire, moins nombreuses, car la plupart des adeptes du Christ avaient été pris et suppliciés ; quant à ceux qui avaient échappé à la prison, ou bien ils avaient quitté Rome afin d'attendre dans les provinces éloignées que passât l'orage, ou bien ils se cachaient le plus soigneusement possible, ne se risquant pas de venir aux prières communes autrement que dans les arenaria situées en dehors de la ville. Néanmoins, on les recherchait encore et bien que les jeux proprement dits fussent déjà terminés, on gardait ceux que l'on prenait pour les jeux suivants ou bien on les exécutait sommairement. Quoique le peuple romain ne crût plus que les chrétiens fussent les incendiaires de la ville, on les proclama ennemis de l'humanité et de l'État, et l'édit publié contre eux eut toujours force de loi.

Longtemps, l'Apôtre Pierre n'osa se montrer dans la maison de Pétrone. Un soir, Nazaire annonça enfin sa visite. Lygie, qui pouvait déjà marcher, et Vinicius accoururent à sa rencontre et se prosternèrent devant lui, qui les saluait avec une émotion d'autant plus grande qu'il ne lui restait que peu de brebis dans le troupeau que le Christ lui avait confié, et que son grand cœur pleurait maintenant sur leur sort. Aussi, lorsque Vinicius lui dit : « Seigneur ! C'est grâce à toi que notre Sauveur me l'a rendue », lui répondit-il : « Il te l'a rendue pour ta foi et pour que ne se taisent pas toutes les lèvres qui ont glorifié Son nom. » Et sans doute pensait-il à ces milliers de ses

enfants, déchiquetés par les bêtes sauvages, à ces croix plantées dans les arènes et à ces poteaux en flammes dans les jardins de la « Bête », car il le disait avec un profond chagrin. Vinicius et Lygie remarquèrent aussi que ses cheveux avaient complètement blanchi, qu'il s'était voûté et que son visage reflétait tant de tristesse et de souffrance qu'on eût dit qu'il avait lui-même subi toutes les souffrances et les tortures infligées aux victimes de la rage et de la folie de Néron. Mais tous deux comprenaient aussi que si le Christ s'était Lui-même soumis au supplice et à la mort, nul ne pouvait s'y soustraire. Il n'empêche que leur cœur se brisait à la vue de l'Apôtre courbé sous le poids des ans, du labeur et de la douleur. Aussi, Vinicius qui projetait d'emmener dans quelques jours Lygie à Naples, où ils devaient rencontrer Pomponia et se rendre ensuite en Sicile, se mit-il à le supplier de quitter Rome avec eux.

L'Apôtre posa sa main sur sa tête et lui dit :

— J'entends encore en mon âme les paroles que le Seigneur m'a dites au bord du Lac de Tibériade : « Quand tu étais jeune, tu te ceignais et tu allais où tu voulais, mais lorsque tu auras vieilli, tu étendras les mains et un autre te ceindra et te mènera là où tu ne voudras pas. » Il est donc juste que je suive mon troupeau.

Et lorsque, n'ayant pas compris ce qu'il avait dit, ils se turent, il ajouta :

— Mon labeur touche à sa fin, mais je ne trouverai l'hospitalité et le repos que dans la maison du Seigneur.

Après quoi, il se tourna vers eux et dit :

— Souvenez-vous de moi parce que je vous ai aimés comme un père aime ses enfants, et quoi que vous fassiez dans la vie, faites-le pour la gloire du Seigneur.

Le disant, il leva ses vieilles mains tremblantes au-dessus d'eux et les bénit, eux se blottissaient contre lui, pressentant que ce serait peut-être la dernière bénédiction qu'ils recevraient de ses mains.

Il leur fut cependant donné de le revoir encore une fois. Quelques jours plus tard, Pétrone rapporta du Palatin des nouvelles inquiétantes. On y avait découvert qu'un des affranchis de César était chrétien, et trouvé chez lui des épîtres des Apôtres Pierre et Paul de Tarse, ainsi que des épîtres de Jacques, de Jude et de Jean. Tigellin avait déjà auparavant été mis au courant du séjour de Pierre à Rome mais il pensait que l'Apôtre avait péri en même temps que des milliers d'autres adeptes. Or il apparaissait maintenant que les deux chefs de la nouvelle religion étaient toujours en vie et se trouvaient dans la ville, aussi décida-t-on de les retrouver et de les saisir à tout prix car on escomptait pouvoir, avec leur mort, extirper les dernières racines de la secte exécrée. Pétrone avait appris de Vestinus que César avait lui-même donné l'ordre d'arrêter, dans les trois jours à venir, Pierre et

Paul de Tarse, et de les écrouer dans la prison Mamertine, et que des détachements entiers de prétoriens avaient été envoyés pour perquisitionner toutes les maisons du Transtévère.

L'ayant appris, Vinicius décida d'aller avertir l'Apôtre. Le soir venu, lui et Ursus, vêtus de manteaux gaulois qui leur cachaient le visage, se rendirent à la maison de Myriam où habitait Pierre, maison située à la limite même du Transtévère, au pied de la Colline du Janicule. En cours de route, ils voyaient des maisons encerclées de soldats, conduits par des inconnus. Le quartier était sur les dents et, par endroits, se formaient des groupes de badauds. Ça et là, des centurions soumettaient des personnes arrêtées à un interrogatoire, les questionnant sur Simon Pierre et sur Paul de Tarse.

Ayant devancé les soldats, Ursus et Vinicius arrivèrent sans mal jusqu'à la demeure de Myriam, où ils trouvèrent Pierre entouré d'une poignée de fidèles. Timothée, le compagnon de Paul de Tarse, et Linus se tenaient aux côtés de l'Apôtre.

À la nouvelle du proche danger, Nazaire fit sortir toutes les personnes par un passage secret jusqu'au portillon du jardin, puis il les accompagna jusqu'aux carrières abandonnées, situées à quelques centaines de pas de la porte du Janicule. Ursus devait porter Linus dont les os, brisés lors des tortures qu'on lui avait infligées, ne s'étaient pas encore ressoudés. Arrivés dans le souterrain, ils se sentirent en sécurité et, à la lumière d'une veilleuse allumée par Nazaire, ils se concertèrent à voix basse sur les moyens qu'il fallait prendre pour sauver la vie de l'Apôtre, qui leur était chère.

— Seigneur, le persuadait Vinicius, que demain, dès l'aube, Nazaire te fasse sortir de la ville et te conduise vers les monts Albains. Là-bas, nous te retrouverons et t'emmènerons à Antium où nous attend un bateau qui doit nous transporter, Lygie et moi, jusqu'à Naples et la Sicile. Heureux seront le jour et l'heure où tu franchiras le seuil de ma maison et béniras mon foyer.

Les autres l'écoutaient avec joie et pressaient l'Apôtre d'accepter, lui disant :

— Cache-toi, tu es notre berger, et tu ne peux rester à Rome. Garde la vérité vivante afin qu'elle ne périsse pas avec nous et toi. Écoute-nous qui t'en supplions comme on supplie un père.

— Il fait cela au nom du Christ ! l'exhortaient d'autres en s'agrippant à ses vêtements.

Mais Pierre répondit :

— Mes enfants ! Qui sait à quand le Seigneur a fixé le terme de sa vie ?

Toutefois, il ne disait pas qu'il ne quitterait pas Rome et il hésitait sur ce qu'il devait faire car, depuis longtemps déjà, s'étaient glissées dans son âme l'incertitude et même l'angoisse. Son troupeau avait été

dispersé, son œuvre était anéantie, l'Église, qui avant l'incendie de la ville s'était développée comme un arbre splendide, avait été réduite en poussière par la volonté de la « Bête ». Il ne restait plus rien que des larmes, plus rien que le souvenir des supplices et de la mort. Les semailles avaient donné des récoltes abondantes mais Satan les avait piétinées et enfouies dans la terre. Les légions d'anges n'avaient pas volé au secours de ceux qui périssaient et voici que Néron s'installait en gloire dans sa domination sur le monde, terrifiant plus puissant que jamais, maître de toutes les mers et de tous les continents. Plus d'une fois déjà, le pêcheur de Dieu avait dans sa solitude, tendu les bras vers le ciel et s'était exclamé : « Seigneur ! Que dois-je faire ? Comment me maintiendrai-je ici ? Et comment dois-je, moi, vieillard impuissant, lutter avec cette force inépuisable du Mal auquel Tu as permis de régner et de triompher ? »

Et du fond de sa douleur infinie, son âme gémissait : « Elles ne sont plus, les brebis que Tu m'as commandé de paître, elle n'est plus Ton Église, c'est le vide et le deuil dans Ta capitale, alors que m'ordonnes-tu maintenant de faire ? Dois-je rester ici, ou bien faire sortir le reste du troupeau afin que nous puissions quelque part au-delà des mers, glorifier Ton nom en cachette ? »

Il hésitait toujours. Il croyait que la vérité vivante ne périrait point et devrait prendre le dessus, mais il pensait parfois que le temps n'était pas encore venu pour elle et qu'il viendrait seulement lorsque le Seigneur descendrait sur terre au jour du jugement, dans sa gloire et sa puissance cent fois plus grande que celle de Néron.

Souvent, il lui semblait que, s'il quittait lui-même Rome, les fidèles le suivraient, et alors, il les conduirait loin, dans les bosquets ombreux de Galilée, au bord des eaux calmes du Lac de Tibériade, chez les pâtres doux comme les colombes ou comme les brebis qui paissent là-bas parmi la sarriette et le nard. Et le désir de goûter au calme et au repos devenait de plus en plus fort en lui, et son cœur de pêcheur languissait de plus en plus du lac et de la Galilée, et les larmes montaient de plus en plus souvent aux yeux du vieillard.

Et lorsqu'il avait, un moment, fait son choix, une peur et une inquiétude subites l'étreignaient. Comment pourrait-il quitter cette ville dont le sol avait été abreuvé du sang de tant de martyrs et où tant de lèvres avaient donné un témoignage de la vérité au moment de l'agonie ? Devait-il lui seul se dérober à cela ? Et que répondrait-il au Seigneur lorsqu'il entendrait les paroles : « Eux sont morts pour leur foi, et toi, tu as fui ? »

Il passait ses jours et ses nuits à se tourmenter et à se faire du souci. Ceux que les lions avaient déchiquetés, que l'on avait mis en croix, qui avaient brûlé dans les jardins de César, s'étaient, après des moments de supplice, endormis dans le Seigneur ; lui, en revanche,

n'arrivait pas à dormir et vivait un supplice plus grand que tous ceux que les bourreaux avaient inventés pour leurs victimes. Souvent, l'aube blanchissait déjà les toits des maisons quand il clamait encore du fond de son cœur meurtri :

— Seigneur, pourquoi m'as-Tu commandé de venir ici et de fonder Ta capitale dans ce nid de la Bête ?

Tout au long des trente-quatre années qui s'étaient écoulées depuis la mort de son Maître, il n'avait pas eu de répit. Le bâton de pèlerin à la main, il avait parcouru le monde et annoncé la « bonne nouvelle ». Ses forces s'étaient usées dans les pérégrinations et les peines et quand il avait enfin, dans cette cité qui était la tête du monde, consolidé l'œuvre du Maître, un seul souffle de feu de la Colère l'avait consumée, et il voyait qu'il fallait de nouveau reprendre le combat. Et quel combat ! D'un côté César, le sénat, le peuple, les légions qui resserraient l'étau de fer qui encerclait le monde entier, les innombrables cités, les innombrables territoires, une puissance comme l'œil humain n'en avait jamais vu de pareille, et de l'autre lui, tellement courbé par l'âge et le travail que ses mains tremblantes avaient de la peine à tenir son bâton de pèlerin.

Il se disait donc parfois que ce n'était pas à lui de se mesurer avec l'empereur de Rome et que cette œuvre ne pourrait être accomplie que par le Christ Lui-même.

Toutes ces pensées trottaient par sa tête accablée lorsqu'il écoutait les exhortations de la dernière poignée de fidèles qui, l'entourant d'un cercle de plus en plus étroit, répétaient d'une voix suppliante :

— Abrite-toi, Rabbi, et arrache-nous à la puissance de la Bête !

Linus pencha devant lui sa tête tourmentée.

— Seigneur ! lui dit-il, notre Sauveur t'a commandé de paître ses brebis, mais il n'y en a plus ici, ou il n'y en aura plus demain, alors va là où tu peux encore en trouver. La parole de Dieu est encore vivante à Jérusalem et à Antioche, à Éphèse et dans d'autres villes. Qu'y gagneras-tu à rester à Rome ? Si tu tombes, tu ne feras qu'augmenter le triomphe de la Bête. Le Seigneur n'a pas fixé à Jean le terme de sa vie, Paul est citoyen romain et ils ne peuvent le châtier sans jugement, mais si la force infernale entre en fureur contre toi, Maître, alors ceux dont le cœur est déjà mort, demanderont : « Qui est au-dessus de Néron ? » Tu es la pierre sur laquelle l'Église de Dieu est édifiée. Laisse-nous mourir mais ne permets pas que l'Antéchrist triomphe du Vicaire de Dieu, et ne reviens pas ici-avant que le Seigneur n'ait conduit au repentir celui qui a fait couler le sang d'innocents !

— Vois nos larmes ! répétaient tous.

Les larmes ruisselaient aussi sur le visage de Pierre. Au bout d'un moment, il se releva pourtant et, tendant les mains sur l'assistance agenouillée, il dit :

— Que le nom du Seigneur soit adoré et que Sa volonté soit faite !

CHAPITRE LXX

Le lendemain, au petit jour, deux silhouettes sombres marchaient sur la voie Appienne dans la direction des plaines de la Campanie.

L'une d'elle était Nazaire, l'autre, l'Apôtre Pierre qui quittait Rome et ses coreligionnaires qui y étaient martyrisés.

Le ciel, au levant, revêtait déjà une légère teinte verte qui se bordait progressivement, de plus en plus nettement, dans le bas, d'une couleur safran. Les arbres aux feuilles argentées, les marbres blancs des villas et les arcs des aqueducs qui couraient à travers la plaine vers la ville émergeaient de l'ombre. Le vert du ciel s'éclaira peu à peu, se saturant d'or. Puis l'aurore commença à rosir et à éclairer les monts Albains qui apparurent dans toute leur beauté liliale, comme composés seulement de lueurs.

L'aube faisait miroiter les gouttes de rosée qui tremblaient sur les feuilles des arbres. La brume se dissipait, découvrant toujours plus largement la plaine, les maisons, les cimetières, les petites villes et les bouquets d'arbres parmi lesquels blanchissaient les colonnes des temples.

La route était déserte. Les campagnards qui transportaient leurs légumes vers la ville n'avaient sans doute pas encore attelé leurs charrettes. Sur les pierres dont la route était pavée jusqu'aux montagnes résonnaient dans le silence les semelles de bois des chaussures que les deux marcheurs avaient aux pieds.

Puis le soleil apparut dans un col mais en même temps une étrange clarté frappa le regard de l'Apôtre. Il lui sembla que la boule dorée, au lieu de s'élever de plus en plus haut dans le ciel, dévalait les versants des collines et roulait sur la route.

Pierre s'arrêta et demanda à Nazaire :

— Vois-tu cette clarté qui se rapproche de nous ?

— Je ne vois rien, répondit Nazaire,

Mais Pierre, au bout d'un moment, reprit en se protégeant les yeux de la main :

— Une figure vient vers nous dans la lumière du soleil.

Aucun bruit de pas ne parvenait pourtant à leurs oreilles.

Nazaire voyait seulement que les arbres tremblaient au loin comme si quelqu'un les secouait tandis que la clarté se répandait de plus en plus largement sur la plaine.

Il se mit à regarder l'Apôtre, avec étonnement.

— Rabbi ! Qu'as-tu ? s'exclama-t-il plein d'inquiétude.

Le bâton de pèlerin était tombé des mains de Pierre, ses yeux regardaient fixement devant lui, sa bouche était ouverte, sur son visage se lisaient la stupéfaction, la joie et l'émerveillement.

Soudain, il se jeta à genoux, les bras tendus, et il s'écria :

— Christ ! Christ !...

Il se prosterna, la tête à terre comme s'il eut baisé les pieds de quelqu'un.

Un long silence se fit, après quoi on entendit les paroles entrecoupées de sanglots du vieillard :

— *Quo vadis, Domine ?...*

Nazaire n'entendit pas de réponse, mais aux oreilles de Pierre, parvint une voix triste et douce qui disait :

— Puisque tu quittes mon peuple, je vais à Rome pour que l'on me crucifie une seconde fois.

L'Apôtre restait à terre, le visage dans la poussière, immobile et muet. Nazaire crut qu'il s'était évanoui ou bien qu'il était mort, mais Pierre se releva enfin. De ses mains tremblantes, il ramassa son bâton de pèlerin, et sans rien dire, il fit volte-face et repartit vers les sept collines de la ville.

Voyant cela, le jeune garçon, répéta comme en écho :

— *Quo vadis, Domine ?...*

— À Rome, répondit doucement l'Apôtre.

Et il y revint.

Paul, Jean, Linus et tous les fidèles l'accueillirent avec stupéfaction et une angoisse d'autant plus grande que dès l'aube, juste après qu'ils furent partis, les prétoriens avaient cerné le logis de Myriam et y avaient cherché l'Apôtre. Mais celui-ci, avec joie et calme, répondait seulement à toutes leurs questions :

— J'ai vu le Seigneur.

Et le soir même, il se rendit au cimetière d'Ostrianum pour y prêcher et baptiser ceux qui voulaient s'immerger dans l'eau de la vie.

Depuis, il y allait quotidiennement, attirant, tous les jours, derrière lui, des foules de jour en jour plus nombreuses. On eût dit que chaque larme de martyr faisait naître de nouveaux adeptes et que chaque gémissement dans l'arène se répercutait en écho dans des milliers de poitrines. César nageait dans le sang, Rome et tout le monde païen plongeait dans la folie. Mais ceux qui en avaient assez des crimes et de la folie, ceux que l'on piétinait, ceux dont la vie était faite d'infortunes et d'oppression, tous ceux qui étaient accablés, qui étaient tristes, qui étaient malheureux, venaient écouter l'étrange histoire de Dieu qui, par amour pour les hommes, s'était laissé crucifier pour racheter leurs fautes.

En retrouvant Dieu qu'ils pouvaient aimer, ils retrouvaient ce que

le monde de cette époque n'avait pu leur donner jusqu'alors, le bonheur venant de l'amour.

Et Pierre avait compris que ni César ni toutes ses légions ne viendraient à bout de la vérité vivante, ni les larmes ni le sang ne la noieraient, et que maintenant seulement elle commençait à triompher. Il avait compris aussi pourquoi le Seigneur lui avait fait rebrousser chemin : cette ville de l'orgueil, du crime, de la débauche et de la puissance commençait à devenir sa ville et une double capitale, d'où rayonnerait sur le monde son empire sur les corps et les âmes.

CHAPITRE LXXI

L'heure était finalement venue pour les deux Apôtres. Mais, comme pour clore son œuvre, il fut donné au pêcheur de Dieu de convertir deux âmes, en prison même. Les soldats Processus et Martinus, qui le surveillaient dans la prison Mamertine, se firent baptiser. Puis vint l'heure du supplice. Néron ne se trouvait pas alors à Rome. Le verdict fut rendu par Helius et Polythète, deux affranchis auxquels César avait confié l'exercice du pouvoir pendant son absence. Le vénérable Apôtre avait d'abord été fouetté, conformément à la loi, puis, le lendemain, conduit hors de la ville, jusqu'aux Collines Vaticanes où il dut subir le supplice de la croix qu'on lui destinait. Les soldats furent très étonnés de voir la foule accourue devant la prison car, à leur avis, la mort d'un homme simple qui, au surplus, était étranger, n'aurait pas dû susciter autant d'intérêt. Ils ne comprenaient pas que ce cortège de gens ne se composait pas de curieux, mais d'adeptes désireux de reconduire le Grand Apôtre au lieu de son supplice. L'après-midi, les portes de la prison s'ouvrirent enfin et Pierre parut, encadré de prétoriens. Le soleil avait baissé déjà quelque peu vers Ostie, la journée était paisible et sereine. Par égard pour son grand âge, on n'avait pas demandé à Pierre de porter sa croix, on pensait en effet qu'il ne serait pas à même de la soulever, on ne lui mit pas non plus la fourche au cou pour ne pas entraver sa marche. Il avançait libre, et les fidèles purent le voir parfaitement. À la vue de sa tête blanche parmi les casques de fer des soldats, on entendit dans la foule, des pleurs qui cessèrent presque aussitôt, car le visage du vieillard reflétait, en effet, tant de sérénité, rayonnait d'une telle joie, que tous comprirent que ce n'était pas une victime qui allait au-devant de la mort mais un vainqueur qui effectuait sa marche triomphale.

Et il en était bien ainsi. Le pêcheur, habituellement humble et voulté, avançait maintenant, redressé, plus grand que les soldats, plein de gravité. Jamais on n'avait vu dans sa posture autant de majesté. On eût dit que c'était un monarque qui avançait, entouré de son peuple et de ses soldats. De toutes parts fusaient des voix : « Pierre s'en va vers le Seigneur. » Tous semblaient avoir oublié que l'attendaient le supplice et la mort. Ils marchaient dans un recueillement solennel, sentant que, depuis la mort sur le Golgotha, rien ne s'était passé d'aussi grand, et que, comme l'autre mort avait racheté le monde entier, celle-ci rachèterait cette ville.

En cours de route, les gens s'arrêtaient tout étonnés à la vue de ce vieillard, les fidèles, eux, posant leur main sur leur épaule, disaient calmement :

— Voyez comment meurt un juste qui a connu le Christ et qui a prêché l'amour de par le monde.

Eux demeuraient songeurs, puis s'éloignaient en se disant :

— En vérité, celui-ci ne pouvait être injuste !

Le vacarme, les appels cessaient sur son passage. Le cortège avançait parmi les maisons fraîchement construites, parmi les blanches colonnes des temples au-dessus des faîtes desquels s'étendait un ciel d'azur profond, apaisé. Ils marchaient en silence, de temps en temps seulement se faisait entendre un cliquetis d'armures ou un chuchotement de prières. Pierre les entendait et son visage s'éclairait, son regard pouvant à peine embrasser les milliers de fidèles. Il sentait qu'il avait accompli son œuvre, et savait déjà que la vérité qu'il avait dite toute sa vie, se répandrait et submergerait tout telle une vague, et que plus non ne saurait la contenir. À cette pensée, il leva les yeux au ciel et dit ;

— Seigneur, Tu m'as commandé de conquérir cette cité qui règne sur le monde, je l'ai donc conquise. Tu m'as commandé d'y fonder Ta capitale, je l'y ai donc fondée. C'est maintenant Ta ville, Seigneur, et moi, je vais à Toi, car ce travail m'a exténué.

Passant à côté des temples, il leur disait :

— Du Christ, vous serez les temples.

En voyant les multitudes de gens défiler devant ses yeux, il leur disait :

— Du Christ, vos enfants seront les serviteurs.

Et il avançait avec le sentiment d'avoir conquis un peuple, conscient d'avoir mérité du Seigneur, conscient de son pouvoir, apaisé, plein de grandeur. Les soldats le conduisirent par le Pont du Triomphe¹³ comme donnant, involontairement, un témoignage à son triomphe, et l'emmenaient plus loin vers la Naumachie et le Cirque. Les fidèles du Transtévère vinrent si nombreux se joindre au cortège que le centurion qui se trouvait à la tête des prétoriens se douta enfin qu'il conduisait un archiprêtre entouré de fidèles et s'inquiéta de ne pas avoir assez de soldats. Mais pas un seul cri d'indignation ou de rage ne se fit entendre dans la foule. Les visages, solennels et en même temps pleins d'attente, étaient pénétrés de la grandeur de l'heure ; certains fidèles, se souvenant en effet, qu'à la mort du Seigneur, la terre s'était entrouverte d'épouvante et que les morts s'étaient levés de leurs tombes, croyaient que, maintenant aussi, pourraient apparaître des signes visibles après lesquels ne s'effacerait pas pendant des siècles le souvenir de la mort de l'Apôtre. D'autres se disaient même : « Et si le Seigneur choisissait l'heure de la mort de Pierre pour descendre des

cieux et juger le monde ? » Et, dans cette pensée, ils se recommandaient à la miséricorde du Sauveur.

Tout à l'entour, c'était le calme. Les collines semblaient se réchauffer et se reposer au soleil. Le cortège s'arrêta enfin entre le Cirque et la Colline Vaticane. Les soldats se mirent à creuser un trou » d'autres posèrent par terre la croix, les marteaux et les clous, attendant que les préparatifs fussent achevés ; la foule, de son côté, toujours silencieuse et recueillie, s'agenouilla tout autour.

L'Apôtre, tête auréolée d'une clarté dorée, se tourna une dernière fois vers la ville. Au loin, en contrebas, on voyait le Tibre qui scintillait ; sur son autre rive, le Champ de Mars, plus haut, le mausolée d'Auguste, plus bas, les énormes thermes que Néron faisait justement bâtir, plus bas encore, le théâtre de Pompée, et derrière eux, bien visibles, par endroits, dissimulés par d'autres édifices de Saepta Julia, une multitude de portiques, de temples, de colonnes, de bâtiments s'étagant les uns au-dessus des autres et, enfin, au loin, des collines sur lesquelles des maisons s'agglutinaient, immense fourmilière humaine dont les limites s'estompaient dans la brume bleue, nid du crime mais aussi de la force, de la folie mais aussi de l'ordre, ville qui était devenue la tête du monde, son oppresseur mais aussi sa loi et sa paix, ville toute-puissante, invincible, éternelle.

Pierre, entouré de soldats, la contemplait comme un souverain et un roi contemplerait son patrimoine. Et il lui disait : « Tu es rachetée et tu es mienne. » Et nul, ni parmi les soldats qui creusaient le trou où devait être plantée la croix, ni même parmi les fidèles, n'était en mesure de deviner que se tenait réellement parmi eux le véritable souverain de cette cité et que les empereurs passeraient, que des vagues de barbares déferleraient, que les siècles s'écouleraient, et que ce vieillard régnerait ici sans discontinuer.

Le soleil, baissant encore plus vers Ostie, devint une grosse boule rouge. Toute la partie ouest du ciel s'embrasa. Les soldats s'approchèrent de Pierre pour le déshabiller.

Mais lui, plongé dans la prière, se redressa soudain et leva haut son bras droit. Les bourreaux s'arrêtèrent comme intimidés par son attitude ; les fidèles retinrent leur souffle pensant qu'il allait leur parler, et il se fit un silence profond.

Lui, se tenant sur un monticule, se mit de son bras droit tendu à faire le signe de la croix » donnant sa bénédiction à l'heure de sa mort :

— *Urbi et orbi !*

En ce même soir merveilleux, un autre détachement de soldats conduisait sur la Voie d'Ostie Paul de Tarse, vers une localité appelée Aquae Salviae. Et lui aussi était suivi de nombreux fidèles qu'il avait convertis. Il reconnaissait des gens, s'arrêtait et bavardait avec eux

car, en tant que citoyen romain, la garde lui témoignait plus d'égards. Après avoir passé la porte Tergemina, il rencontra Plautilla, la fille du préfet Flavius Sabinus et, voyant son jeune visage baigné de larmes, il lui dit :

— Plautilla, fille de notre Sauveur éternel, retourne en paix. Prête-moi seulement ton voile dont je me couvrirai les yeux lorsque je m'en irai vers le Seigneur.

Et ayant pris le voile, il continua son chemin, le visage plein de la joie de l'ouvrier qui, ayant bien travaillé toute la journée, s'en revient chez lui. Ses pensées, tout comme celles de Pierre, étaient paisibles et sereines comme le ciel de ce soir. Ses yeux contemplaient songeurs la plaine qui s'étendait devant lui, et les monts Albains baignés de lumière. Il songeait à ses pérégrinations, à ses peines et à son labeur, à ses combats dans lesquels il avait triomphé, aux églises qu'il avait fondées sur tous les continents et au-delà des mers, et il se disait qu'il avait mérité le repos. Lui aussi avait accompli son œuvre. Il sentait que le vent de la colère ne disperserait pas ses semailles. Il quittait ce monde avec la certitude que, dans la lutte que sa Vérité avait déclarée au monde, elle triompherait, et une immense sérénité envahissait son âme.

Le chemin jusqu'au lieu de l'exécution était long et le soir commençait à tomber. Les montagnes s'empourprèrent, tandis qu'à leur pied, l'ombre se répandait. Les troupeaux revenaient au bercail. De-ci de-là, des groupes d'esclaves s'en allaient, outils de travail sur l'épaule. Devant les maisons, en bordure de la route, des enfants jouaient, tout en regardant avec curiosité le détachement de soldats qui passait. De cette soirée dorée se dégageaient non seulement une paix sereine mais aussi une harmonie qui semblait s'élever vers les deux. Paul l'entendait et son cœur s'emplissait de joie à la pensée qu'il avait ajouté à cette musique du monde un son qui n'avait pas existé jusqu'alors et sans lequel la terre tout entière aurait été « comme l'airain qui sonne ou la cymbale qui retentit ».

Et il se remémora comment il avait enseigné aux hommes la charité, et comment il leur avait dit que, quand bien même ils distribueraient tous leurs biens aux pauvres et qu'ils auraient maîtrisé toutes les langues et percé tous les mystères et possédé toutes les sciences, ils ne seraient rien sans la charité qui est longanimité, patience, qui ne tient pas compte du mal, qui ne recherche pas les honneurs, qui supporte tout, qui croit tout, qui espère tout, qui excuse tout.

Il avait passé sa vie à enseigner cette vérité. Et maintenant il se disait au plus profond de son âme : « Quelle force pourrait lui faire face et la vaincre ? Comment César saurait-il l'étouffer, dût-il avoir deux fois plus de légions, deux fois plus de villes et de mers, et de

territoires, et de peuples ? »

Et il allait chercher son salaire en vainqueur.

Le cortège quitta enfin la grande route et tourna à l'est par un sentier étroit vers les Eaux Salviennes. Le soleil rougissait les bruyères. Près de la source, le centurion arrêta les soldats, car l'heure était venue.

Prenant le voile de Plautilla pour s'en bander les yeux, Paul leva une dernière fois son regard plein d'une paix infinie vers la clarté crépusculaire et pria. Oui ! l'heure était venue, mais lui voyait devant lui un grand chemin fait d'aurores, menant jusqu'au ciel et, en son âme, il répétait les paroles qu'il avait écrites antérieurement avec le sentiment de son devoir accompli :

« J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi, j'ai achevé ma course. Et maintenant, voici qu'est préparée pour moi la couronne de justice. »

CHAPITRE LXXII

À Rome, la folie durait comme avant, de sorte qu'il semblait que cette ville, qui avait conquis le monde, allait finalement, faute de chefs, se démanteler d'elle-même. Avant que la dernière heure n'eût sonné pour les Apôtres, on découvrit la conspiration de Pison, les têtes des plus hautes personnalités de Rome tombèrent lors d'une répression si implacable que même ceux qui voyaient en Néron un dieu finirent par croire que c'était le dieu de la mort. La ville fut plongée dans le deuil, la frayeur s'installa dans les foyers et les cœurs, mais les portiques étaient couronnés de lierre et de fleurs car il était interdit de manifester son chagrin à la perte d'un proche. Au réveil, les gens se demandaient de qui se serait, ce jour-là, le tour » Le cortège de fantômes que César traînait derrière lui, augmentait de jour en jour.

Pison paya la conspiration de sa tête, il fut suivi par Sénèque et Lucain, par Fenius Rufius et Plautius Lateranus, et Flavius Scevinus » et Afranius Quincianus, et par le compagnon débauché des folies de César, Tullius Sénécion, et par Proculus, et Ararikus, et Tugurinus, et Gratus, et Silanus, et Proximus, et Subrius Flavius, jadis corps et âme dévoué à César, et Sulpicius Afer. Ce qui avait perdu les uns, c'était leur propre bassesse, d'autres, leur peur, d'autres encore, leurs richesses, d'autres enfin, leur courage. César, terrifié par le nombre même des conspirateurs, couvrit les murs de soldats et tint la ville dans une sorte d'état de siège, envoyant chaque jour des centurions porter des sentences de mort dans les maisons suspectées. Les condamnés s'avilissaient encore dans leurs lettres pleines de flagorneries, remerciant César de la sentence et lui léguant une partie de leurs biens afin de sauver le reste pour leurs enfants. On eût dit finalement que c'était à dessein que Néron dépassait toute mesure, pour voir jusqu'à quel point, et pour combien de temps encore, les gens avilis supporteraient son règne sanguinaire. Après les conspirateurs, on s'en prit et on exécuta leurs proches, leurs amis et même leurs simples connaissances. Les habitants des somptueuses maisons construites après l'incendie étaient sûrs, en sortant de chez eux, de voir des files de cortèges funèbres. Pompée, Cornélius Marcialis, Flavius Nepos et Stacius Dimitius périrent, accusés de manquer d'amour pour César ; Novius Priscus d'avoir eu le tort d'être un ami de Sénèque ; Rufrius Crispinus fut privé du droit au feu et à l'eau pour avoir été jadis le mari de Poppée. La vertu, par contre,

perdit le grand Thraséas ; nombreux furent ceux qui payèrent de leur vie leur origine noble, et même Poppée fut victime d'un emportement passager de César.

Le sénat, lui, pliait l'échine devant le terrible monarque, édifiait des temples en son honneur, faisait des vœux pour sa voix, couronnait ses statues et lui affectait des prêtres comme à un dieu. Les sénateurs se rendaient au Palatin la mort dans l'âme, pour s'y extasier à l'écoute du chant de « Périodonicès » et s'y adonner, avec lui, à la folie, dans des orgies de corps nus, de vin et de fleurs.

Et pendant ce temps, en bas, sur la terre abreuvée de sang et de larmes, germaient doucement mais de plus en plus puissamment les semailles de Pierre.

CHAPITRE LXXIII

Vinicius à Pétrone :

« Même ici, nous savons, *carissime*, ce qui se passe à Rome, et tes lettres nous informent de ce que nous ignorons. Lorsqu'on jette une pierre dans l'eau, les ondes se dispersent de plus en plus loin tout autour, ainsi l'onde de folie et de colère est parvenue du Palatin jusqu'à nous. En route pour la Grèce, César a envoyé dans la région Carinas, qui a pillé les villes et les temples pour remplir le trésor vide. On édifie à Rome, au prix de la sueur et des larmes des hommes, le Domus Aurea. Il est possible que le monde n'ait encore jamais vu une telle maison, mais il n'a pas vu non plus autant d'iniquités. Tu connais bien Carinas. Chilon lui ressemblait avant d'avoir, par sa mort, racheté sa vie. Les hommes de Carinas ne sont toutefois pas venus dans les petites villes situées dans nos parages, peut-être parce qu'il n'y a là ni temples ni trésors. Tu me demandes si nous sommes en sécurité ? Je te répondrai seulement que l'on nous a oubliés, et que cela te suffise comme réponse. En ce moment, du portique sous lequel j'écris, je vois notre baie paisible, et là, Ursus dans une barque en train de jeter son filet dans les eaux claires. Ma femme file de la laine rouge auprès de moi, et dans les jardins, nos esclaves chantent à l'ombre des amandiers. Quelle paix, *carissime*, et quel oubli des anciennes angoisses et souffrances ! Mais ce ne sont pas les Parques qui, comme tu le dis, dévident si doucement le fil de notre existence, c'est le Christ, notre Dieu et Sauveur adoré, qui nous bénit. Nous savons ce que sont le chagrin et les larmes car notre vérité nous commande de pleurer sur l'infortune d'autrui. Mais même dans ces larmes, il y a une consolation que vous ne connaissez pas, celle qu'un jour, lorsque le temps de notre vie sera arrivé à son terme, nous retrouverons tous ceux qui nous sont chers et qui ont péri et qui devront encore périr pour l'enseignement de Dieu. Pour nous, Pierre et Paul ne sont pas morts, ils sont nés dans la gloire. Nos âmes les voient, et tandis que nos yeux pleurent, nos cœurs se réjouissent de leur joie.

Eh oui ! mon cher, nous sommes heureux d'un bonheur que rien ne saurait détruire et cela, parce que la mort, qui pour vous est la fin de tout, pour nous, ne sera que le passage à une paix encore plus grande, à un plus grand amour, à une plus grande joie.

Et c'est ainsi que passent ici les jours et les mois dans la sérénité de nos cœurs. Nos domestiques et nos esclaves croient tout comme nous

au Christ, et comme Il nous commande l'amour, nous nous aimons tous. Parfois, lorsque le soleil se couche ou que la lune miroite à la surface de l'eau, nous parlons avec Lygie du passé, qui aujourd'hui nous semble être un rêve, et lorsque je pense que cette tête chérie, que maintenant je berce tous les jours sur ma poitrine, avait été à un doigt du supplice et de la mort, j'adore de toute mon âme le Seigneur, car Lui seul pouvait l'en arracher, la délivrer de l'arène et me la rendre pour toujours. ô Pétrone, tu as pourtant vu combien cette religion donnait de réconfort et de force de résistance dans le malheur, combien elle donnait de patience et de courage face à la mort, donc viens et vois combien elle donne de bonheur dans les jours ordinaires de la vie. Les gens, vois-tu, ne connaissaient pas jusqu'alors de Dieu que l'on pût aimer, et par conséquent, ils ne s'aimaient pas les uns les autres et, de là, venait leur infortune car comme la lumière vient du soleil, le bonheur découle de l'amour. Ni les législateurs ni les philosophes ne leur avaient appris cette vérité, et elle n'existait ni en Grèce ni à Rome ; et lorsque je dis : ni à Rome, cela veut dire, sur la terre tout entière.

L'enseignement austère et froid des stoïciens, qui attire les gens vertueux, trempe les cœurs comme on trempe les épées, mais les rend plutôt indifférents au lieu de les rendre meilleurs. Mais pourquoi devrais-je te le dire, à toi qui as étudié et compris bien plus que moi. Tu as, toi aussi, connu Paul de Tarse, et tu as, bien des fois, parlé longuement avec lui, tu sais donc parfaitement que, comparés à la vérité qu'il prêchait, tous les enseignements de vos philosophes et rhéteurs sont d'inconsistantes bulles de savon et des sons creux de paroles vides de sens. Tu te souviens de la question qu'il t'a posée : « Et si César était chrétien, ne vous sentiriez-vous pas plus en sécurité, plus sûrs de garder ce que vous possédez, délivrés de vos angoisses et sans crainte pour votre avenir ? » Tu m'as dit que notre vérité était ennemie de la vie, et moi je te réponds maintenant que si, depuis le début de cette lettre, je ne faisais que de te répéter ces seuls mots : « Je suis heureux ! », je n'arriverais pas encore à exprimer mon bonheur. Tu me diras que mon bonheur, c'est Lygie ! Oui, mon cher ! parce que j'aime son âme immortelle, et que tous deux, nous nous aimons dans le Christ, et, dans un tel amour, il n'y a ni séparations, ni trahisons, ni changements, ni vieillesse, ni mort. Car lorsque seront passées la jeunesse et la beauté, lorsque nos corps se seront fanés et que la mort viendra, notre amour subsistera car nos âmes subsisteront. Avant que mes yeux ne se fussent ouverts à la lumière, j'étais prêt pour Lygie de mettre le feu même à ma propre maison, et maintenant, je te dis : je ne l'aimais pas et le Christ m'a enfin appris à l'aimer. En Lui est la source du bonheur et de la paix. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'évidence même. Compare vos réjouissances sapées par

l'angoisse, les lendemains incertains de vos enivrements, vos orgies semblables à des repas d'enterrement, avec la vie des chrétiens, et tu en tireras la conclusion qui s'impose. Mais afin que tu puisses mieux comparer, viens dans nos montagnes qui sentent bon la sarriette, dans nos olivaies ombreuses, sur nos rivages couverts de lierre. Tu y trouveras une paix comme tu n'en as pas connue depuis longtemps, et des cœurs qui t'aiment véritablement. Toi qui as une âme pleine de noblesse et de bonté, tu devrais pouvoir être heureux. Ton brillant esprit saura reconnaître la vérité, et lorsque tu la connaîtras, tu l'aimeras, car on peut en être un ennemi comme César et Tigellin, mais nul ne saurait être indifférent envers elle, ô mon Pétrone, tous les deux, avec Lygie, nous nous réjouissons de l'espoir que nous avons de te revoir bientôt. Porte-toi bien, sois heureux et viens. »

Pétrone reçut la lettre de Vinicius à Cumes où il s'était rendu avec les autres augustans à la suite de César. Sa lutte avec Tigellin, qui avait perduré, tirait à sa fin. Pétrone savait déjà qu'il devait y succomber, et il en comprenait les raisons. À mesure que César tombait chaque jour plus bas, au rôle de comédien, de bouffon et de cocher, à mesure qu'il s'embourbait de plus en plus dans une débauche morbide, obscène et en même temps grossière, le très distingué arbitre des élégances ne lui était plus qu'un fardeau. Même lorsque Pétrone se taisait, Néron voyait un blâme dans ce silence, même lorsqu'il le louait, il y voyait de l'ironie. Le brillant patricien irritait son amour-propre et suscitait sa jalousie. Ses richesses et ses magnifiques œuvres d'art étaient l'objet des convoitises et du souverain et du ministre tout-puissant. On l'avait épargné en raison du voyage en Achaïe où son goût, sa connaissance de la Grèce pouvaient être utiles. Mais, peu à peu, Tigellin se mit à persuader César que Carinas surpassait encore Pétrone pour le goût et le savoir, et qu'il saurait mieux que lui organiser en Achaïe les jeux, les réceptions et les triomphes. Dès lors, Pétrone était perdu. On n'osa toutefois lui envoyer la sentence à Rome. Et César et Tigellin se rappelaient que cet esthète soi-disant efféminé, qui « faisait de la nuit le jour », uniquement soucieux d'art, de festins et de réjouissances, avait, lorsqu'il était proconsul en Bithynie, puis consul à Rome, fait preuve d'une étonnante capacité de travail et d'énergie. On le considérait capable de tout, et l'on savait qu'il était aimé non seulement du peuple romain, mais même des prétoriens. Nul parmi les intimes de César ne saurait dire comment il agirait le cas échéant ; il était donc, semblait-il, plus sage de l'éloigner de la ville et de l'appréhender une fois seulement qu'il se trouverait en province.

On l'invita dans ce but à venir avec les autres augustans à Cumes. Bien qu'il se doutât du stratagème, il partit, peut-être pour ne pas afficher de résistance ouverte, peut-être aussi pour montrer une fois

encore à César et aux augustans un visage joyeux, exempt de tout souci, et remporter, avant de mourir, une dernière victoire sur Tigellin.

Celui-ci, entre-temps, l'avait aussitôt accusé d'être lié d'amitié avec le sénateur Scevinus, l'âme de la conspiration de Pison. Les gens de Pétrone, restés à Rome, furent jetés en prison, sa maison fut cernée par la garde prétorienne. Mais lui, l'ayant appris, ne manifesta ni anxiété ni même de l'embarras et c'est avec le sourire qu'il dit aux augustans qu'il avait invité dans sa propre villa somptueuse de Cumes :

— Ahénobarbe n'aime pas les questions directes, vous verrez donc comme il se troublera lorsque je lui demanderai si c'est lui qui a ordonné d'emprisonner ma *familia* à Rome.

Cela dit, il leur annonça qu'il leur offrirait un festin « avant la continuation du voyage » et, c'est justement, au moment où l'on s'affairait aux préparatifs, qu'il reçut la lettre de Vinicius.

Ayant pris la lettre, Pétrone devint quelque peu songeur, mais, au bout d'un moment, son visage s'éclaira, retrouva sa sérénité habituelle et, le soir même, il répondit ce qui suit :

« Je me réjouis de votre bonheur et j'admire vos cœurs, *carissime*, car je n'imaginais pas que deux êtres épris l'un de l'autre puissent se souvenir d'un troisième qui se trouve si loin d'eux. Or, vous, non seulement vous ne m'avez pas oublié, vous voulez encore m'inciter à venir en Sicile pour partager avec moi votre pain et votre Christ qui, comme tu l'écris, vous comble si généreusement de tant de bonheur.

S'il en est bien ainsi, vénérez-le. Quant à moi, je crois, mon cher, que c'est aussi un peu Ursus qui t'a rendu Lygie, et un peu aussi le peuple romain. Si César était un tout autre homme, je croirais même que l'on a renoncé à vous persécuter encore par égard pour les liens de parenté par alliance qui t'unissent à lui par cette petite-fille que Tibère a donnée en son temps à un Vinicius. Mais puisque tu soutiens que c'est le Christ qui te l'a rendue, alors je ne te contredirai point. Oui ! Ne lésinez pas sur les offrandes que vous Lui ferez. Prométhée s'était lui aussi sacrifié pour les hommes, mais *ehéu* ! Prométhée n'était, paraît-il, qu'une invention des poètes, tandis que des gens dignes de foi ont dit qu'ils avaient vu le Christ de leurs propres yeux. Moi, je pense comme vous, que c'est le plus honnête des dieux.

Je me souviens parfaitement de la question que m'a posée Paul de Tarse et je vous l'accorde que si, par exemple, Ahénobarbe vivait selon les préceptes du Christ, j'aurais peut-être eu le temps d'aller vous voir en Sicile. Et alors, à l'ombre des arbres, au bord des sources, nous discuterions de tous les dieux et de toutes les vérités, comme le faisaient jadis les philosophes grecs. Aujourd'hui, il me faudra te donner une réponse brève.

Je ne veux connaître que deux philosophes : l'un a pour nom Pyrrhon, l'autre, Anacréon. Je peux te laisser tout le reste à bon marché avec toute l'école des stoïciens grecs et romains. La vérité est nichée quelque part, si haut, que même les dieux ne peuvent l'apercevoir du sommet de l'Olympe. Il te semble, *carissime*, que votre Olympe se trouve encore plus haut et que, t'y tenant, tu me cries : "Monte, et tu découvriras des horizons que tu n'as pas vus jusqu'alors !" C'est possible. Mais je te réponds : "Ami, je n'ai pas de jambes !" Et lorsque tu auras lu cette lettre jusqu'au bout, je pense que tu me donneras raison.

Non ! heureux époux de la princesse Aurore ! Vos préceptes ne sont pas pour moi. Dois-je aimer les Bithyniens qui portent ma litière, les Égyptiens qui chauffent mes bains, Ahénobarbe et Tigellin ? Par les blancs genoux des Charités, je te le jure que même si je le voulais, je n'en serais pas capable. Il y a à Rome au moins cent mille individus aux omoplates de travers, ou encore aux gros genoux ou aux mollets desséchés, aux yeux ronds ou aux trop grosses têtes. Me demandes-tu de les aimer aussi ? Où trouverais-je cet amour pour eux si je ne le sens pas dans mon cœur ? Et si votre Dieu veut que je les aime tous, pourquoi ne leur a-t-il pas donné, dans sa toute-puissance, l'apparence, par exemple, des Niobides que tu as vus au Palatin ? Celui qui aime la beauté, ne peut, par là même, aimer la laideur. Ne pas croire en nos dieux, ça, c'est une autre affaire, mais on peut les aimer comme les ont aimés Phidias, Praxitèle, Myron, Scopias, Lysippe.

Même si je voulais aller là où tu me conduis, je ne le pourrais. Et comme je ne le veux pas, alors je ne le peux doublement. Tu crois, comme Paul de Tarse, qu'un jour, par-delà le Styx, sur une sorte de champs Élysées, vous verrez votre Christ. Fort bien ! Qu'il te dise alors Lui-même s'il m'accepterait avec mes gemmes, avec mon vase de Myrrhène et mes éditions des Sosius, et avec ma belle aux cheveux d'or. À cette pensée, l'envie me prend de rire, car, mon cher, c'est pourtant Paul de Tarse qui m'a dit qu'il fallait, pour le Christ, renoncer aux couronnes de roses, aux festins et aux réjouissances. Il m'a, à vrai dire, promis un autre bonheur, mais je lui ai répondu que j'étais trop vieux pour cet autre bonheur, et que mes yeux se réjouiraient toujours de la vue des roses, et que le parfum des violettes me serait aussi toujours plus agréable que l'odeur de mon "prochain" crasseux de Suburre.

Voici les raisons pour lesquelles votre bonheur n'est pas pour moi. Mais, à part cela, il y en a encore une autre que je t'ai gardée pour la fin. Eh bien, Thanatos m'appelle à lui. Pour vous, l'aube de la vie commence, tandis que pour moi le soleil s'est déjà couché, et le crépuscule tombe sur moi. En d'autres termes, il me faut mourir.

Il ne vaut pas la peine de s'étendre plus longuement là-dessus. C'est ainsi que cela devait finir. Toi qui connais Ahénobarbe, tu le comprendras aisément. Tigellin m'a vaincu, ou plutôt non ! Ce sont seulement mes victoires qui ont touché à leur fin. J'ai vécu comme je l'ai voulu et je mourrai comme il me plaira de le faire.

Ne le prenez pas trop à cœur. Aucun dieu ne m'a promis l'immortalité, par conséquent, il ne m'arrive rien d'inattendu. En l'occurrence, tu te trompes, Vinicius, en affirmant que seule votre divinité apprend à mourir avec calme. Non. Notre monde savait avant vous que, la dernière coupe bue, il est temps de partir, de mourir, et il sait encore le faire sereinement. Platon dit que la vertu est une musique, la vie du sage, une harmonie. S'il en est ainsi, je mourrai comme j'ai vécu, vertueusement.

Je voudrais encore faire mes adieux à ta divine épouse avec les paroles par lesquelles je l'ai saluée jadis dans la maison des Aulus : "J'ai vu des peuples, divers, très divers, mais je ne connais personne qui pût t'égaler."

Donc, si l'âme est quelque chose de plus que ce que suppose Pyrrhon, la mienne, en cours de route jusqu'au bout de l'Océan, fera un détour jusqu'à vous et se posera près de votre maison sous la forme d'un papillon, ou bien, comme le croient les Égyptiens, sous la forme d'un épervier.

Je ne puis venir autrement.

En attendant, que la Sicile se change pour vous en jardin des Hespérides, que les nymphes des champs, des bois et des sources jonchent vos chemins de fleurs, et que de blanches colombes nichent dans toutes les acanthes des colonnes de votre maison. »

CHAPITRE LXXIV

Pétrone ne se trompait pas. Deux jours plus tard, le jeune Nerva, qui lui avait toujours manifesté de la bienveillance et qui lui était dévoué, envoya son affranchi à Cumes lui porter des nouvelles sur tout ce qui se passait à la cour de César.

La perte de Pétrone avait déjà été décidée. Un centurion devait être envoyé chez lui le lendemain soir, avec un ordre lui signifiant de ne pas quitter Cumes et d'y attendre de nouvelles dispositions. Un nouveau messenger, envoyé quelques jours plus tard, devait lui apporter la sentence de mort.

Pétrone écouta les nouvelles que lui transmettait l'affranchi avec un calme imperturbable, après quoi, il lui dit :

— Tu porteras à ton maître un de mes vases que l'on te remettra à ta sortie. Dis-lui de ma part que je le remercie de toute mon âme car je pourrai ainsi devancer la sentence.

Et il se mit subitement à rire comme quelqu'un qui vient d'avoir une excellente idée et se réjouit d'avance de pouvoir la mettre à exécution.

Le soir même, ses esclaves se répandirent dans la ville pour inviter tous les augustans et toutes les augustanes de séjour à Cumes, à un festin qui serait donné dans la somptueuse villa de l'arbitre des élégances.

Il passa son après-midi à écrire dans sa bibliothèque, puis il prit un bain, après lequel il se fit habiller par les *vestiplicae*. Enfin, paré, sublime, pareil à un dieu, il passa au triclinium afin d'y jeter, en connaisseur, un coup d'œil aux préparatifs, puis il se rendit dans les jardins où des éphèbes et de jeunes Grecques des îles tressaient des couronnes de roses pour le festin.

Pas l'ombre d'un souci ne se peignait sur son visage. Les domestiques se doutèrent seulement que le festin serait quelque chose d'extraordinaire au fait qu'il avait ordonné de distribuer des récompenses inhabituelles à ceux dont il était satisfait, et quelques coups légers de verge à tous ceux dont le travail ne lui avait pas plu, ou bien qui avaient auparavant déjà mérité d'être réprimandés et châtiés. Il recommanda de payer généreusement et à l'avance les citharistes et les chanteurs, et pour finir, s'étant assis dans le jardin, au pied d'un hêtre à travers le feuillage duquel filtraient les rayons de soleil jetant des taches claires sur le sol, il fit venir Eunice.

Elle arriva, vêtue de blanc, un rameau de myrte dans les cheveux, resplendissante comme une Charité ; il la fit asseoir à côté de lui et, touchant légèrement ses tempes de ses doigts, il la contempla aussi amoureusement que le ferait un connaisseur devant une statue divine sortie du ciseau d'un maître.

— Eunice ! lui dit-il, sais-tu que, depuis longtemps déjà, tu n'es plus une esclave ?

Elle leva sur lui ses yeux calmes, aussi bleus que le ciel et nia de la tête.

— Je le suis toujours, seigneur, répondit-elle.

— Tu ne le sais peut-être pas, poursuivait Pétrone, mais cette villa et ces esclaves qui, là-bas, tressent des couronnes, et tout ce qui fait partie de cette propriété, les champs et les troupeaux, sont à partir d'aujourd'hui, à toi.

À ces mots, Eunice s'écarta brusquement de lui et d'une voix tremblante d'une subite inquiétude, elle demanda :

— Pourquoi me dis-tu cela, seigneur ?

Puis elle se rapprocha de nouveau et le fixa, en clignant les yeux d'épouvante. Au bout d'un moment, elle pâlit tandis qu'il continuait de sourire ; enfin, il ne dit qu'un seul mot :

— Oui !

Un moment de silence suivit, une brise légère agitait les feuilles du hêtre.

Pétrone eût pu croire réellement qu'il avait devant lui une statue taillée dans du marbre blanc.

— Eunice ! ajouta-t-il. Je veux mourir sereinement.

La jeune femme le regarda avec un sourire déchirant et lui murmura :

— Je t'écoute, seigneur.

Le soir venu, les invités, qui avaient déjà plus d'une fois assisté à des festins chez Pétrone, et qui savaient que, comparés à eux, même les banquets de César semblaient ennuyeux et barbares, commencèrent à affluer nombreux. Il n'était venu à l'esprit de personne que cela pût être un dernier symposion. Nombreux étaient ceux qui, à vrai dire, n'ignoraient pas que des nuages, dus à l'aversion que lui portait César, s'étaient amoncelés au-dessus de l'arbitre distingué, mais cela était arrivé tant de fois, et tant de fois Pétrone avait su les dissiper par quelque habile manœuvre ou par un mot hardi, que nul ne pouvait vraiment supposer qu'un danger sérieux pût le menacer. Son visage joyeux et son habituel sourire nonchalant les confortèrent tous dans cette opinion. Le visage aux traits fins de la ravissante Eunice, à laquelle il avait dit qu'il voulait mourir sereinement, et pour laquelle chacune de ses paroles était parole d'oracle, reflétait un calme imperturbable, ses prunelles brillaient d'un

éclat que l'on eût pu prendre pour de la joie. Sur le pas de la porte du triclinium, de jeunes garçons aux cheveux pris dans des résilles dorées mettaient des couronnes de roses sur les têtes des arrivants, les avisant en même temps, selon la coutume, de franchir le seuil du pied droit. Un léger parfum de violettes se répandait dans la salle, les lumières brûlaient dans des verres multicolores d'Alexandrie. Près des bancs, se tenaient des fillettes grecques qui devaient humecter de parfums les pieds des convives. Le long des murs, les citharistes et les choristes athéniens attendaient un signe de leur coryphée.

Le somptueux service de table resplendissait, mais ce luxe ne choquait pas, n'écrasait pas et semblait s'épanouir naturellement. Une ambiance de gaieté et d'enjouement régnait dans la salle embaumée de violettes. En entrant ici, les convives savaient qu'ils n'auraient à craindre ni contrainte ni menace comme cela avait lieu chez César, où des éloges, insuffisamment enthousiastes, ou même maladroits, de son chant ou de ses vers, pouvaient leur coûter la vie. La vue des lumières, des vasques enguirlandées de lierre, des vins frappés dans un lit de neige et des mets raffinés avait enhardi les cœurs des convives. Les conversations s'animaient, bourdonnant comme bourdonne un essaim d'abeilles au-dessus d'un pommier en fleur. De temps en temps, on entendait un éclat de rire joyeux, le murmure d'éloges, ou encore un baiser trop sonore sur une blanche épaule.

S'apprêtant à boire leur vin, les convives faisaient tomber de leur coupe quelques gouttes à l'intention des dieux immortels, afin d'obtenir pour le maître de céans leur protection et leur bienveillance. Peu importait que nombre d'entre eux ne crussent pas aux dieux, la coutume et le préjugé commandaient de le faire. Pétrone, allongé à côté d'Eunice, parlait des derniers événements survenus à Rome, des récents divorces, de l'amour, des amourettes, des courses, de Spiculus qui s'était dernièrement signalé dans l'arène, des nouveaux livres parus chez Atractus et chez les Sosius. En faisant tomber des gouttes de son vin, il disait qu'il le faisait seulement en l'honneur de la Dame de Chypre, qui est plus ancienne et plus grande que tous les dieux, la seule qui soit immortelle, durable et puissante.

Sa conversation était comme un rayon de soleil qui éclaire tour à tour les objets, ou comme une brise d'été qui agite les fleurs dans les jardins. Il fit enfin un signe au coryphée et, aussitôt, les cithares tintèrent légèrement alors que de jeunes voix entonnèrent un chant. Puis des danseuses de Cos, des compatriotes d'Eunice, firent miroiter leurs corps roses à travers des voiles transparents. Enfin, un devin égyptien se mit à prédire aux convives l'avenir d'après le mouvement d'aiguilles irisées enfermées dans un récipient de cristal.

Lorsqu'on se fut rassasié de ces amusements, Pétrone se releva quelque peu de son coussin syrien et dit négligemment :

— Mes amis ! Pardonnez-moi de vous adresser une requête lors de ce festin : que chacun de vous accepte en don de moi la coupe de laquelle il a fait tout au début tomber des gouttes de vin en l'honneur des dieux et pour ma prospérité.

Les coupes de Pétrone étincelaient d'or, de pierreries et de sculptures de maîtres, ce qui fait que, bien que d'offrir des présents fût chose courante à Rome, la joie emplit les cœurs des convives. Les uns le remerciaient et le glorifiaient bruyamment, d'autres disaient que même Jupiter n'avait jamais honoré les dieux de l'Olympe de cadeaux semblables, mais il y en avait aussi qui hésitèrent à accepter, tellement la chose dépassait la mesure généralement admise.

Mais lui leva sa coupe de Myrrhène, lumineuse comme l'arc-en-ciel, ouvrage qui n'avait pas de prix, puis il dit :

— Et voici celle de laquelle j'ai fait tomber un doigt de vin en l'honneur de la Dame de Chypre. Que désormais, les lèvres de nul autre que moi ne l'effleurent et qu'aucune main n'en fasse tomber une goutte en l'honneur d'une autre déesse !

Cela dit, il jeta sur le dallage jonché de fleurs blanches de safran la précieuse coupe qui se brisa en menus éclats, et, voyant autour de lui, les regards stupéfaits, il ajouta :

— Mes amis, au lieu de vous étonner, réjouissez-vous. La vieillesse, l'impuissance sont les tristes compagnes des dernières années de notre vie. Mais moi, je veux vous donner un bon exemple et un bon conseil : on peut, voyez-vous, ne pas les attendre et s'en aller, de plein gré avant qu'elles n'arrivent, comme je le fais.

— Que veux-tu faire ? demandèrent quelques-uns avec inquiétude.

— Je veux me réjouir, boire du vin, écouter de la musique, contempler ces formes divines que vous voyez à côté de moi, puis, m'endormir la tête couronnée. J'ai déjà fait mes adieux à César, voulez-vous écouter ce que je lui ai écrit en guise d'adieu ?

Cela dit, il sortit de sous son coussin pourpre une lettre et il se mit à lire ce qui suit :

« Je sais, ô César, que tu attends avec impatience mon arrivée, et que ton cœur fidèle languit de moi nuit et jour. Je sais que tu me comblerais de dons, que tu me nommerais préfet de la garde prétorienne et que tu ordonnerais à Tigellin d'être ce pour quoi les dieux l'ont créé : gardien de mulets dans les terres que tu as héritées après avoir fait empoisonner Domitia. Pardonne-le-moi, car je te le jure par Hadès, et là, sur les ombres de ta mère, de ta femme, de ton frère et de Sénèque, que je ne puis venir chez toi. La vie est un grand trésor, mon cher, et moi, j'ai su y puiser les bijoux les plus précieux. Mais il y a aussi, dans la vie, des choses que je ne puis supporter plus longtemps. Oh ! n' imagine pas, je t'en prie, que j'ai été offusqué par le fait que tu as tué ta mère et ta femme, et ton frère, que tu as brûlé

Rome et que tu as envoyé dans l'Érèbe toutes les honnêtes gens de ton État. Non, arrière-petit-fils de Cronos ! La mort est le lot du genre humain, et l'on ne pouvait attendre de toi d'autres actes. Mais me laisser écorcher les oreilles pendant de longues années encore, en écoutant ton chant, voir tes grêles jambes domitiennes s'agiter dans une danse pyrrhique, écouter ton jeu, tes déclamations et tes poèmes, pauvre poète de faubourg, tout cela dépassait mes forces et m'a donné l'envie de mourir. Rome se bouche les oreilles en t'écoutant, le monde se moque de toi, et moi, je ne veux, je ne puis, rougir plus longtemps pour toi. Le rugissement de Cerbère, fût-il semblable à ton chant, mon ami, me sera moins pénible car je n'ai jamais été son ami et je n'ai pas le devoir d'avoir honte de sa voix. Porte-toi bien, mais ne chante pas, tue mais n'écris pas de vers, empoisonne, mais ne danse pas, incendie mais ne joue pas de la cithare. Tel est le souhait et le dernier conseil amical que t'envoie l'Arbiter elegantiarum. »

Les convives restèrent atterrés. Ils savaient, en effet, que Néron aurait ressenti moins cruellement la perte de son empire. Ils comprirent aussi que l'homme qui avait écrit une telle lettre devrait mourir, et d'avoir écouté une telle lettre leur donna des sueurs froides.

Mais Pétrone éclata d'un rire franc et joyeux comme s'il se fut agi de la plus innocente plaisanterie, puis il promena son regard sur les convives et leur dit :

— Réjouissez-vous et balayez toute crainte. Nul n'a besoin de se vanter d'avoir écouté cette lettre, quant à moi, je m'en targuerai sans doute devant Charon lors du passage dans l'autre monde.

Puis il fit signe à son médecin grec et lui tendit son bras. Le Grec habile, en un clin d'œil, le ligatura d'un bandeau doré et lui ouvrit la veine au poignet. Le sang gicla sur le coussin et éclaboussa Eunice qui, soulevant la tête de Pétrone, se pencha sur lui et lui dit :

— Seigneur, pensais-tu que je t'abandonnerais ? Quand bien même les dieux voudraient me donner l'immortalité, et César, le pouvoir sur le monde, je te suivrais.

Pétrone sourit, se releva quelque peu, effleura de ses lèvres les siennes et répondit :

— Viens avec moi.

Puis il ajouta :

— Tu m'as vraiment aimé, ma divine !...

Elle tendit elle aussi son bras rose au médecin, et au bout d'un moment son sang ruissela et se mêla à celui de Pétrone.

Ce dernier fit un signe au coryphée et l'on entendit de nouveau les cithares et les chanteurs. On chanta d'abord l'Harmodios, puis le chœur entonna un chant d'Anacréon dans lequel le poète se plaint d'avoir trouvé à sa porte l'enfant d'Aphrodite, transi de froid et en larmes ; il l'avait recueilli, réchauffé, lui avait séché les ailes tandis

que l'ingrat, en guise de récompense, lui avait percé le cœur, et depuis, il avait perdu sa tranquillité d'esprit...

Eux, s'appuyant l'un à l'autre, beaux comme deux divinités, écoutaient en souriant et en pâlisant. Le chant terminé, Pétrone donna l'ordre d'apporter encore du vin et des mets, puis il se mit à bavarder avec les convives assis près de lui, sur des sujets futiles mais plaisants, habituels lors des banquets. Enfin, il appela encore le Grec afin qu'il lui ligaturât pour un moment les veines, car, disait-il, le sommeil le gagnait alors qu'il voudrait encore s'abandonner à Hypnos avant que Thanatos ne l'endormît à jamais.

Il s'assoupit. Lorsqu'il s'éveilla, la tête de la jeune femme gisait déjà inerte sur sa poitrine, semblable à une fleur blanche. Il la posa sur le coussin afin de la contempler une fois encore. Après quoi, le Grec lui relâcha de nouveau les veines.

Au signe qu'il donna encore, les chanteurs fredonnèrent un autre chant d'Anacréon, les cithares les accompagnaient en sourdine, pour ne pas en couvrir les paroles. Pétrone pâlisait de plus en plus. Lorsque les derniers sons se turent, il se tourna une fois encore vers les convives et dit :

— Mes amis, convenez que périt avec nous...

Mais il ne put achever sa phrase ; son bras, dans un dernier geste, enlaça Eunice et sa tête retomba sur le coussin. Il succomba.

Regardant ces deux corps blancs semblables à de merveilleuses statues, les convives comprirent parfaitement que périssaient avec eux les seules choses qui restaient encore dans leur monde : sa poésie et sa beauté.

ÉPILOGUE

La révolte des légions gauloises sous le commandement de Vindex ne sembla pas, tout d'abord, très sérieuse. César n'avait que trente et un ans et nul n'osait espérer que le monde pût être sitôt délivré du cauchemar qui l'oppressait. On se souvenait que, plus d'une fois déjà, sous les règnes des précédents empereurs, il y eut des émeutes, qui, pourtant, avaient cessé sans entraîner de changements de souverains. C'est ainsi que sous Tibère, Drusus avait maté la rébellion des légions de Panonnie, tandis que Germanicus avait réprimé celles du Rhin. « Qui d'ailleurs, disaient les gens, pouvait succéder à Néron, si presque tous les descendants du divin Auguste avaient péri sous son règne ? » D'autres, en regardant les colosses qui le représentaient en Hercule, s'imaginaient malgré eux qu'aucune force ne briserait une telle puissance. Il y en avait aussi qui, depuis qu'il était parti en Achaïe, le regrettaient, étant donné qu'Hélius et Polythète, auxquels il avait confié le pouvoir à Rome et en Italie, gouvernaient d'une manière encore plus sanguinaire que lui.

Nul n'était sûr de sa vie et de ses biens. La loi avait cessé d'être un recours. La dignité humaine et la vertu n'existaient plus, les liens familiaux s'étaient relâchés, et les cœurs avilis n'osaient même plus espérer. De Grèce parvenaient des échos des triomphes inouïs de César, des milliers de couronnes qu'il avait remportées et des milliers de rivaux qu'il avait battus. Le monde semblait être devenu une seule orgie, sanglante et bouffonne ; en même temps s'était répandue la conviction que le temps de la vertu et des choses sérieuses était révolu, et qu'était survenue une époque de danse, de musique, de débauche, de sang, et que, dorénavant, la vie devrait s'écouler ainsi. César lui-même, auquel la rébellion ouvrait la voie à de nouveaux pillages, se souciait peu des légions rebelles et de Vindex, et souvent même, il se réjouissait de cet état de choses. Il ne voulait point quitter l'Achaïe et ce n'est que lorsque Hélius lui rapporta qu'il risquait, en ajournant son retour, de perdre son empire, qu'il se mit en route pour Naples.

Là, il continua de jouer et de chanter, ne prêtant aucune attention au déroulement de plus en plus grave des événements. C'est en vain que Tigellin lui expliquait que les anciennes rébellions n'avaient pas eu de chef alors que, maintenant, il y avait à leur tête un descendant des anciens rois d'Aquitaine, qui était au surplus un guerrier illustre et

expérimenté. « Ici, répondait Néron, les Grecs m'écoutent et ce sont les seuls à savoir écouter et les seuls à être dignes de mon chant. » Il disait qu'il avait pour premier devoir de servir l'art et de travailler à sa célébrité. Mais lorsqu'il apprit que Vindex l'avait qualifié d'artiste médiocre, il bondit et partit pour Rome. Les blessures que lui avait faites Pétrone, et dont il s'était remis durant son séjour en Grèce, s'étaient rouvertes dans son cœur, aussi voulut-il demander justice au sénat d'une insulte aussi inouïe.

En cours de route, ayant remarqué un groupe coulé dans le bronze et représentant un guerrier gaulois terrassé par un chevalier romain, il se consola y voyant un heureux présage, et, à partir de ce moment, s'il évoqua les légions révoltées et Vindex, ce n'était que pour s'en moquer. Son entrée dans la ville éclipsa tout ce que l'on avait vu jusqu'alors. Il apparut dans le même char sur lequel Auguste avait jadis effectué son entrée triomphale. On avait démoli un arc du cirque pour ouvrir l'entrée du cortège. Le sénat, les chevaliers et des foules innombrables étaient accourus à sa rencontre. Les murs tremblaient des exclamations : « Salut à Auguste, salut, à Hercule ! Salut, divin, unique, olympien, pythien, immortel ! Derrière lui, on portait les couronnes, les noms des villes où il avait triomphé, et qui étaient écrits sur des tablettes, les noms des maîtres qu'il avait vaincus. Néron était lui-même dans un état d'ivresse et, en proie à une vive émotion, il demandait aux augustans qui l'entouraient : « Qu'était jadis le triomphe de César comparé au mien ? » Que quiconque parmi les mortels osât lever la main sur le maître demi-dieu qu'il était à ses propres yeux lui paraissait tout à fait impensable. Il se sentait réellement olympien et, par là même, à l'abri de tout danger. L'enthousiasme et la folie des foules excitaient sa propre aberration. On eût pu croire, le jour de ce triomphe, que ce n'était pas seulement César et la ville qui avaient perdu la raison, mais le monde entier.

Sous les fleurs et les amoncellements de couronnes, nul ne sut voir l'abîme. Pourtant, le même soir, les colonnes et les murs des temples se couvrirent d'inscriptions qui stigmatisaient les crimes de César, qui le menaçaient d'une proche vengeance, qui le ridiculisaient comme artiste. On se répétait de bouche à oreille la phrase : « À force de chanter, il a fini par réveiller les coqs (gallos). » Des nouvelles alarmantes circulèrent dans la ville et prirent des proportions démesurées. L'inquiétude s'empara des augustans. Incertains de ce que l'avenir leur réserverait, les gens n'osaient exprimer de désirs, n'osaient espérer, n'osaient quasiment pas sentir et penser.

Lui, par contre, continuait de vivre uniquement de théâtre et de musique. Il s'intéressait aux instruments de musique nouvellement inventés et à de nouvelles orgues hydrauliques, expérimentées au Palatin. Esprit infantile et incapable d'accepter un seul conseil ou

d'entreprendre une seule action, il s'imaginait que ses projets à long terme de représentations et de spectacles écarteraient à eux seuls le danger. Voyant qu'au lieu de rassembler les moyens et les troupes, il ne faisait que rechercher les expressions qui peignaient le péril imminent avec le plus de justesse, son entourage le plus proche commença à perdre la tête. D'aucuns pensaient qu'il ne cherchait qu'à s'étourdir lui-même et à étourdir les autres au moyen de citations alors que son âme était remplie d'angoisse et d'inquiétude. Ses actes devinrent fébriles. Des milliers de projets lui traversaient chaque jour l'esprit. Parfois, il se levait brusquement pour courir affronter un danger, il ordonnait de charger les cithares et les luths sur des chars, d'armer de jeunes esclaves en amazones, et de faire venir en même temps les légions d'Orient. D'autres fois, il se figurait qu'il viendrait à bout de la rébellion des légions gauloises non pas par la guerre, mais avec son chant. Et il souriait à la pensée du spectacle qui suivrait la réconciliation des soldats au moyen du chant. Les légionnaires l'entoureraient, les larmes aux yeux, et lui leur fredonnerait l'épinicium, après quoi commencerait l'âge d'or pour lui et pour Rome. Tantôt, il se montrait assoiffé de sang, tantôt, il déclarait qu'il se contenterait du gouvernement de l'Égypte ; il évoquait les devins qui lui avaient prédit qu'il régnerait à Jérusalem ou s'attendrissait à la pensée qu'il gagnerait son pain comme citharède ambulant et que les villes et les pays honorerait en lui non plus César, le maître du monde, mais un aède comme jamais l'humanité n'en avait donné.

Et c'est ainsi qu'il s'agitait, extravaguait, chantait, changeait d'idées, modifiait les citations, transformait sa vie et celle du monde en un songe incohérent, fantasmatique et, tout à la fois, effroyable, en comédie tapageuse, farcie d'expressions ampoulées, de piètres vers, de gémissements, de larmes et de sang alors qu'à l'Occident, les nuages s'amoncelaient et grossissaient de jour en jour. La mesure était comble, la comédie devait sans doute bientôt finir.

Lorsqu'il apprit que Galba et l'Espagne s'étaient ralliés à la rébellion, il eut un accès de rage et de folie. Il brisa des coupes, renversa une table à un festin et donna des ordres que ni Hélius, ni même Tigellin n'osèrent mettre à exécution. Massacrer jusqu'au dernier les Gaulois installés à Rome, puis incendier une nouvelle fois la ville, lâcher les bêtes sauvages des *arenaria*, transférer la capitale à Alexandrie lui semblait être une grande œuvre, étonnante et facile. Mais l'époque de sa toute-puissance était passée, et même les complices de ses anciens crimes commencèrent à le regarder comme un fou.

La mort de Vindex et la mésentente dans les légions rebelles semblaient de nouveau faire pencher la balance à son avantage.

On avait déjà annoncé à Rome de nouveaux festins, de nouveaux

triomphes et de nouvelles sentences quand, une nuit, un messenger du camp des prétoriens arriva à cheval à fond de train, avec la nouvelle que les soldats avaient dans la ville même levé l'étendard de la révolte, et avaient proclamé Galba empereur.

César dormait au moment de l'arrivée de l'émissaire. S'étant réveillé, il appela en vain ses hommes de garde qui veillaient la nuit aux portes de ses chambres. Le palais était déjà déserté. Les esclaves seulement pillaient à la va-vite, dans les recoins éloignés, ce qui leur tombait sous la main. Le voyant, ils prirent peur ; lui, par contre, errait solitaire à travers la maison, la remplissant de ses cris d'épouvante et de désespoir.

Pourtant, ses affranchis Faon, Sporus et Épaphrodite, vinrent enfin à son secours. Ils lui demandèrent de fuir, disant qu'il n'y avait plus un instant à perdre, mais il gardait encore quelques illusions. Et si, vêtu de deuil, il haranguait le sénat, celui-ci résisterait-il à ses larmes et à son éloquence ? Et s'il usait de tout son art oratoire, de toute sa force de persuasion et de ses dons dramatiques, se trouverait-il quiconque dans le monde capable de lui résister ? Ne lui donnerait-on pas ne fut-ce que la préfecture de l'Égypte ?

Eux, habitués à le flagorner, n'osaient encore le contredire ouvertement, et l'avertissaient seulement que le peuple le mettrait en pièces avant même qu'il n'arrive au Forum. Enfin, ils le menacèrent de l'abandonner s'il ne montait pas immédiatement à cheval.

Faon lui offrit de l'abriter dans sa villa, située derrière la porte Nomentane. Au bout d'un moment, ils enfourchèrent un cheval, et, la tête couverte d'un manteau, ils s'élancèrent à bride abattue vers les portes de la ville. La nuit pâlisait. Dans les rues, régnait déjà une animation qui annonçait un événement extraordinaire. Les soldats, un par un ou par petits détachements, se répandaient à travers la ville. Non loin du camp, le cheval de César se cabra brusquement à la vue d'un cadavre. Le manteau du cavalier glissa de sa tête, et le soldat qui, à ce moment, passait à côté de lui, reconnut César ; mais, troublé par cette rencontre inattendue, il lui fit le salut militaire. En passant près du camp des prétoriens, ils entendirent un tonnerre d'acclamations en l'honneur de Galba. Néron finit par comprendre que l'heure de sa mort approchait. Il fut saisi de peur et de remords. Il disait qu'il voyait devant lui une obscurité sous forme de nuage noir, et que du nuage sortaient vers lui des visages, dans lesquels il reconnaissait sa mère, sa femme et son frère. Il claquait des dents d'épouvante, pourtant, son âme de comédien trouvait un certain charme dans ce moment d'horreur. Avoir été le maître tout-puissant de la terre et avoir tout perdu lui paraissait être le comble du tragique. Et, fidèle à lui-même, il y jouait le premier rôle jusqu'au bout. Il fut pris d'une fièvre de citations et éprouva le désir fou de faire en sorte que ceux qui

l'entouraient se souvinssent de lui pour la postérité. Par moments, il disait qu'il voulait mourir et demandait Spiculus qui, de tous les gladiateurs, tuait avec le plus d'habileté. Parfois, il déclamait. « Ma mère, mon épouse, mon père m'exhortent à mourir ! » Des lueurs d'espoir surgissaient pourtant de temps en temps en lui, vaines et puériles. Il savait que la mort approchait et, en même temps, il n'y croyait pas.

Ils trouvèrent la porte Nomentane ouverte. Continuant leur chemin, ils passèrent à côté de l'Ostrianum où Pierre avait prêché et avait donné le baptême. À l'aube, ils se trouvèrent dans la villa de Faon.

Là, les affranchis ne lui cachèrent plus que le temps était venu de mourir. Il leur ordonna donc de lui creuser une fosse, et il se coucha par terre pour qu'ils puissent prendre sa mesure exacte. Mais, à la vue de la terre prélevée, il fut pris de terreur. Son visage empâté pâlit et son front se couvrit de gouttes de sueur semblables aux gouttes de rosée matinale. Il se mit à atermoyer. D'une voix à la fois tremblante et dramatique, il déclara que l'heure n'était pas encore venue ; puis il se mit de nouveau à déclamer des citations. Finalement, il demanda à être brûlé. « Quel artiste périt ! » répétait-il comme frappé de stupeur.

Cependant, un courrier de Faon arriva, porteur de la nouvelle que le sénat avait déjà rendu son verdict et que le parricide devait être châtié selon l'ancienne coutume.

— Quelle est cette coutume ? demanda Néron, les lèvres exsangues.

— On t'enfoncera une fourche dans le cou et l'on te fouettera à mort, puis on jettera ton corps dans le Tibre ! lui répliqua Épaphrodite avec brusquerie.

Il ouvrit son manteau et découvrit sa poitrine.

— Le moment est donc venu ! dit-il en regardant le ciel.

Puis, il répéta une fois encore :

— Quel artiste périt !

À cet instant retentit un galop de chevaux. Un centurion à la tête de soldats arrivait pour prendre la tête d'Ahénobarbe.

— Hâte-toi ! s'écrièrent les affranchis.

Néron pointa le poignard sur son cou, mais il le piquait seulement d'une main craintive, et il était visible qu'il ne s'aviserait jamais d'en enfoncer la lame. Alors, de façon tout à fait inattendue, Épaphrodite lui poussa brusquement la main et le poignard pénétra jusqu'à la garde ; ses yeux sortirent de leurs orbites, effroyables, énormes, remplis d'épouvante.

— Je t'apporte la vie ! cria le centurion en entrant

— Trop tard ! répondit Néron d'une voix rauque.

Puis il ajouta :

— Voilà bien la fidélité !

La mort lui immobilisa instantanément la tête. De son gros cou, le sang jaillit en jet noirâtre sur les fleurs du jardin. Ses pieds martelèrent le sol, et il expira.

Le lendemain, la fidèle Acté enveloppa son corps dans des tissus précieux et le brûla sur un bûcher rempli d'aromates.

Ainsi passa Néron comme passent l'ouragan, l'orage, l'incendie, la guerre ou la peste, tandis que, des hauteurs du Vatican, la basilique de Pierre règne toujours sur la ville et sur le monde.

Non loin de l'ancienne porte Capène se dresse aujourd'hui une toute petite chapelle avec l'inscription quelque peu effacée : « Quo vadis, Domine ? »

GLOSSAIRE 2

A

Achaïe : contrée de l'ancienne Grèce (Péloponnèse).

Acratus : affranchi de Néron, spécialisé dans les pillages et souvent envoyé par ce dernier dans les provinces pour les piller.

Actéon : jeune chasseur qui, ayant par hasard surpris Artémis au bain, fut métamorphosé en cerf et déchiété par ses propres chiens.

Agrippa (mort en 44) : petit-fils d'Hérode le Grand, venu à Rome vers l'an 20. Sous Tibère, il vécut dans l'indigence et fut même emprisonné. Caligula lui rendit une partie de la Palestine, Claude étendit son règne sur le reste de l'ancien royaume d'Hérode le Grand.

Agrippine la Jeune (16-59) : fille de Germanicus et d'Agrippine l'Aînée. D'un premier mariage avec Domitius Ahenobarbus, elle eut un fils, Néron. Expulsée de Rome par Caligula, pour dérèglement de mœurs, elle y revint dès l'année suivante, sous Claude, dont elle devint la femme après la mort de Messaline, et s'empara aussitôt du pouvoir. Ayant assuré la succession du trône à son fils, Néron, elle empoisonna son époux. Lorsque son fils fut proclamé empereur, elle continua d'exercer le pouvoir de concert avec Sénèque et Burrhus. Après quelques années, elle fut à son tour, assassinée sur ordre de Néron qui l'accusa devant le sénat d'avoir comploté contre lui.

Alcméon : comme Oreste, meurtrier de sa mère (myth. gr.).

Alexandre le « Divin » ; appelé aussi Paris, fils du roi de Troie, Priam. En enlevant la femme de Ménélas, Hélène, il provoqua l'invasion de sa ville natale par les Grecs qui, après un long siège, prirent Troie et la détruisirent

alumna (lat.) : pupille.

ambre gris : substance constituée par certaines concrétions intestinales des cachalots. En raison de son odeur semblable à celle du musc, utilisé comme encens.

Ammon (temple d') : temple célèbre pour ses oracles, situé dans le désert de Libye. Après avoir vaincu les Perses et conquis la Syrie et l'Égypte, Alexandre le Grand s'y rendit et y fut salué par les prêtres de ce temple comme le fils du dieu Ammon. Il y entendit un oracle lui prédisant l'invincibilité et le pouvoir sur tous les hommes.

amphithéâtre flavien : le Colisée.

Anacréon : poète lyrique grec (560-478 av. J.-C.), auteur d'œuvres qui célèbrent le plaisir, la bonne chère, l'enjouement, la grâce, la délicatesse.

animal impudens (lat.) : animal impudique...

Anicius : Anicius Cerialis, confident de Caligula, qu'il avertit d'un complot en 40. Il devait être nommé consul en 65, mais, tombé en disgrâce auprès de Néron, il se suicida en 66.

Annius Gallon : peut-être Julius Annaeus Gallion, frère de Sénèque, consul, et, en 52, proconsul en Achaïe.

Antistia : il s'agit probablement de la femme et non de la fille de Rubellius Plautus, Antistia Politta qui, avec son père, se suicida après l'assassinat de Rubellius Plautius, en 65.

Antistius Vêtus : Lucius Antistius Vêtus, consul en 55, chef d'armée en Germanie (en 58), gouverneur d'Asie en 64. Détesté par Néron du fait qu'il était le beau-père de Rubellius Plautius, exécuté en 62, il fut forcé de se suicider en 65, en même temps que sa fille Antistia, veuve de Plautius.

Aphrodite : la plus belle, mais la plus dévergondée des déesses de la mythologie grecque, fille du Ciel et de la Mer (v. Vénus, Cypris).

Apicius : Marcus Gaius Apicius, célèbre gastronome, riche et prodigue Romain du temps de Tibère, premier protecteur de Séjan.

Apollonios de Tyane (né à Tyane, en Cappadoce, mort en 97 à Éphèse) : philosophe, magicien et thaumaturge. D voyagea en Europe, en Afrique et en Asie, et fit plusieurs séjours à Rome. Après sa mort il fut divinisé par ses disciples.

Aquilinus Regulus : plus exactement Aquilius Regulus, l'un des plus dangereux délateurs de Néron. Il perdit entre autres Licinius, consul en 64.

Arbiter elegantiarum (lat.) : connaisseur et arbitre en matière de mode et de bon goût.

Anatrien : dynastie de rois parthes dont l'État voisinait avec les possessions en Orient de l'Empire romain.

Archipel : Il s'agit dans *Quo Vadis* de la mer Égée.

arenaria (lat.) : carrières de sable.

Aristide (vers 546-467 av. J.-C.) : général et homme d'État athénien, surnommé « le Juste » et considéré comme la personnification de la probité et de la noblesse de caractère.

Aristogiton et Harmodios : deux jeunes aristocrates grecs qui conspirèrent contre les fils de Pisistrate, Hipparque et Hippias, tyrans d'Athènes (514 av. J.-C.). L'attentat ne réussit qu'en partie. Les deux amis tuèrent seulement Hipparque. Harmodios fut exécuté aussitôt, Aristogiton fut pris peu après et torturé à mort. Après la chute des gouvernements des tyrans et le rétablissement de la démocratie (en 510 av. J.-C.), on honora les deux auteurs de l'attentat comme héros.

Aristote : philosophe grec, fondateur de l'école péripatéticienne, précepteur d'Alexandre le Grand.

Atelius Hister : Tacite cite Palpellius Hister, qui fut, en 50, gouverneur de la Pannonie (Hongrie) et qui, pendant la guerre intestine des Suèves, rassembla sur le Danube des armées pour dissuader les barbares de franchir le fleuve.

Arulenus : il s'agit sans doute d'Arulenus Rusticus qui fut plus tard, en 66, tribun du peuple et défenseur de Thraséas. Préteur en 69. Assassiné sur l'ordre de l'empereur Domitien en 94 pour avoir fait l'éloge de Thraséas.

as : pièce de monnaie romaine.

Asclépios : dieu de la santé et de la médecine chez les anciens Grecs, appelé Esculape chez les Romains. Selon les versions les plus répandues dans la mythologie grecque, il serait le fils d'Apollon et de la nymphe Coronide (cette croyance s'est maintenue dans les principaux centres du culte d'Asclépios : en Thessalie et à Épidaure au Péloponnèse), mais selon d'autres légendes, la mère d'Asclépios serait la nymphe Arsinoé.

asclépiades : membres de corporations de médecins en Grèce.

asphodèle : genre de liliacée à belles fleurs jaunes qui pousse dans les pays méditerranéens. C'était la fleur de cimetière préférée des anciens Grecs qui croyaient qu'au royaume des morts, les ombres se promenaient dans des prairies constellées d'asphodèles.

augustans : courtisans et amis des empereurs.

Até (myth. gr.) : déesse des malheurs, instigatrice des crimes, chassée de l'Olympe car elle aveugla de colère même son père Zeus, déesse de la vengeance.

Athéna : déesse grecque de la sagesse (Minerve chez les Romains).

atrium (lat.) : grande cour intérieure dans la maison romaine, éclairée par le haut où se tenaient les réunions familiales.

Attale : dernier roi de Pergame de ce nom. Attale III, mort en 133 av. J.-C. a, dans un testament, abandonné ses États à Rome. Acté ne pouvait être sa fille mais seulement son arrière-arrière-petite-fille.

Aulus Plautius : de 44 à 47, gouverneur de la Bretagne. Sous Néron, il se tenait à l'écart de la cour impériale. Sa femme, Pomponia Graecina, se signala comme modèle de matrone romaine.

Ave Caesar imperator ! morituri te salutant ! (lat.) : Salut César empereur, ceux qui vont mourir te saluent

B

Baal : principal dieu des Phéniciens.

Bacchus : dieu romain du vin et de la joie. Dionysos chez les Grecs.

Baies : ville d'Italie près de Naples, lieu de plaisance célèbre pour ses sources dans l'Antiquité.

balneator (lat) : esclave employé au bain.

Barcus Soranus : plus exactement Barea Soranus Servilius, stoïcien, consul en 52, gouverneur d'Asie avant 63, que Néron n'aimait pas car Soranus n'avait pas permis à son affranchi Acratus d'emporter les œuvres d'art qu'il avait pillées en Orient. Accusé injustement, tout comme sa fille Servilia, il dut se suicider en 66.

basilique : chez les Romains, édifice public près du Forum, où l'on rendait la justice et où se tenaient des marchés. Les basiliques édifiées par les Romains servirent de modèles pour les sanctuaires chrétiens.

Bataves : peuple germanique qui habitait l'actuelle Hollande.

Bérénice : fille du roi des juifs Hérode Agrippa, dont s'éprit le jeune Titus.

Bithynie : contrée sur la côte sud de la mer Noire, devenue plus tard la Géorgie, léguée à Rome en 74 av. j.-C. par Nicomède III.

Brennus : chef gaulois qui, en 290 av. I.-C., battit les Romains, prit et pillà Rome.

Briarée : un des Titans, fils du Ciel et de la Terre, géant à cinquante têtes et cent bras.

Britannicus : Claudius Tiberius Caesar (41-55), fils de l'empereur Claude et de Messaline. Il fut privé de ses droits à la succession au trône à la suite des intrigues de sa marâtre Agrippine la jeune, qui assura le pouvoir à son fils Néron. Peu après être monté sur le trône, Néron le fit empoisonner.

Brutus : Lucius Junius, libérateur légendaire de Rome de la tyrannie du roi Tarquin le Superbe, fondateur de la République et son premier consul en 516 av. J.-C. Lorsque peu après qu'on eut expulsé le roi, on découvrit un complot qui avait pour but de rétablir la monarchie, et que parmi les partisans de Tarquin se trouvaient les trois fils de Brutus, celui-ci ordonna de les mettre à mort en sa présence.

bulle (lat. bulla) : sorte de médaillon en forme de cœur que les enfants des familles patriciennes portaient au cou jusqu'à leur majorité.

Burrhus Afranius : vaillant soldat, politique habile, il fut, à partir de 51, préfet des prétoriens. Avec Sénèque, précepteur du jeune Néron. Il mourut en 62, vraisemblablement empoisonné par son pupille.

byssus (lat.) : fine étoffe de lin ou de laine. Dans l'Antiquité, les byssus étaient comptés parmi les étoffes les plus précieuses.

Cacus : brigand mythique qui avait son antre sur l'Aventin (Rome fut plus tard fondée sur cet emplacement). Il déroba une partie du troupeau d'Hercule et fut à cause de cela tué par ce dernier.

caducée : baguette de laurier ou d'olivier surmontée de deux ailes et entourée de deux serpents entrelacés, attribut de Mercure, dieu du commerce, protecteur des voyageurs (Hermès dans la mythologie grecque).

Calédonie : aujourd'hui nord de l'Écosse.

Calédoniens : Écossais.

Caligula : Gaius Caesar Caligula (12-41), fils cadet de Germanicus, qui succéda à Tibère. Empereur de 37 à 41, il fut assassiné par le préfet des prétoriens Cassius Cherea.

Calvia Crispinilla : Tacite la qualifie de « championne de la débauche dans l'entourage de Néron ». Elle évita de justesse la mort après le suicide de ce dernier ; Othon la sauva, Vitellius la protégea également. Par la suite, elle devint puissante en raison de sa fabuleuse fortune.

Campanie : région de Naples.

Cassius Chaerea : tribun romain qui assassina Caligula en 41. Mis à mort sur ordre de Claude ; sa femme Cesonia et sa petite fille furent tuées peu après.

Castor et Pollux : fils jumeaux de Zeus et de Lédé, symboles de la fraternité. Après leur mort, ils sont devenus des étoiles. Ce sont les Gémeaux du zodiaque, ils forment au ciel la constellation du même nom. Ils étaient considérés comme les protecteurs des armées et des navigateurs.

Cattes : tribu germanique à l'est du Rhin.

Celer : célèbre architecte (v. Domus Aurea).

centurion : chef d'une centurie, subdivision de la légion romaine, comptant cent soldats.

Charités (du gr. Charis : charme, grâce) : les trois Grâces (Aglée, Euphrosine et Thalie), déesses qui personnifiaient la beauté, la séduction, la gaieté et la joie de vivre.

Choron ou Caron : fils de la Nuit et de l'Érèbe, nautonier qui faisait traverser aux âmes les fleuves des Enfers.

Chronos : dieu du temps dans la mythologie grecque, souvent confondu avec Cronos, père de Zeus.

Cimmériens (antres) : contrée située sur la route menant au royaume souterrain des morts d'Hadès.

Circé : magicienne de L'Odyssée d'Homère. D'un coup de baguette magique, elle métamorphosa les compagnons d'Ulysse en pourceaux.

Claude : Tiberius Claudius Caesar Augustus Germanicus (10 av. J.-C.-54), fils d'un vaillant général, Néron Claude Drusus Germanicus, neveu de Tibère. Tenu à l'écart des affaires de l'État par Auguste et

Tibère qui ne l'aimaient pas, il se consacra à l'étude et écrivit bon nombre d'ouvrages d'histoire. En 41, après l'assassinat de Caligula, les prétoriens le proclamèrent empereur. Bon administrateur, il se laissa dominer par ses courtisans, ses affranchis et sa femme Messaline. Il fit périr celle-ci et épousa Agrippine la Jeune, qui lui fit adopter son fils Néron. Agrippine empoisonna Claude et fraya ainsi la voie à l'accession de Néron au trône.

client : à Rome, plébéien qui bénéficiait de la protection d'un patricien en échange de quoi il devait témoigner à ce dernier du respect, lui être dévoué et lui rendre divers services.

coa vestis (lat.) : robe fine et précieuse.

Colchide : ancien pays sur la mer Noire, à l'est du Pont-Euxin (actuelle Géorgie).

colosse : énorme statue de bronze à Rhodes, représentant Apollon ou le dieu du Soleil (32 m de haut), érigée en 292-280 av. J.-C par les Rhodiens, renversée par un tremblement de terre en 223 av. J.-C. en partie reconstruite. Une des sept merveilles du monde.

compeditus (lat.) : homme qui travaillait les chaînes aux pieds.

Corbulon : Domitius Corbulon, célèbre général romain qui se signala déjà du temps de Caligula et de Claude. Sous Néron, il s'illustra dans la guerre contre les Parthes. Assassiné en 67 sur ordre de Néron.

Cornélius : ce centurion, issu d'une illustre famille romaine, a été baptisé par saint Pierre à Césarée.

Cornutus : Lucius Annaeus Cornutus, stoïcien romain, maître et ami de Perse, poète satirique latin, d'une morale austère, et de Lucain. Auteur du traité : De la nature des dieux. Mis à mort sur ordre de Néron.

Coronide ou Coronis : fille du roi des Lapithes Phlegyas. Par son union avec Zeus, elle donna naissance à Asclépios.

corybantes : prêtres de la déesse Cybèle dont le culte s'accompagnait de danses aux sons des flûtes et des cymbales et de pratiques licencieuses.

Cos : île de la mer Égée.

Cressida : bien-aimée de Troïlus (v. Troïlus).

Cronos (myth. gr.) : le premier souverain de l'Univers. De son union avec la Titanide Rhéa naquit Zeus. Dans la mythologie romaine, Saturne.

cubiculum (lat) : chambre à coucher.

cuniculum (lat) : basses-fosses, souterrain, cachot.

Cybèle : déesse phrygienne de la fécondité. Le culte des divinités orientales se répandait à mesure que déclinait celui des anciens dieux.

Cypris (myth. gr.) : la dame de Chypre, surnom de la déesse de l'amour, Vénus à laquelle était dédié à Paphos, à Chypre, l'un de ses

temples les plus célèbres.

D

Damé : fille d'Acrise, roi d'Argos auquel un oracle avait prédit qu'il serait tué par un enfant de Danaé. Pour empêcher que ne se réalise la prédiction, Acrise cacha sa fille dans un souterrain, mais Zeus, à qui elle plaisait s'introduisit près d'elle sous forme de pluie d'or. Le fils qui naquit de cette union, Persée, tua son grand-père involontairement d'un coup de disque.

Danaïdes : selon la mythologie grecque, filles du roi d'Argos, Danaos, qui leur ordonna de tuer leurs maris, la nuit de leurs noces. Tuées à leur tour par le mari épargné de l'une d'elles, elles furent jetées aux Enfers dans le Tartare et condamnées à remplir d'eau, nuit et jour, avec des tamis, un tonneau sans fond.

Dédale : architecte grec, constructeur du labyrinthe dans lequel était enfermé le Minotaure. Il y fut lui aussi, avec son fils Icare, enfermé sur ordre de Minos. Il s'en échappa avec son fils en fabriquant des ailes de plumes et de cire. Icare s'étant trop rapproché du soleil, la cire fondit et il fut précipité dans la mer Égée. Dans les amphithéâtres romains, Dédale trouvait la même mort qu'Icare.

delta : luth en forme de triangle isocèle ou équilatéral.

Déméter : déesse de la fécondité. Cérès dans la mythologie romaine. Attributs : couronne d'épis, corbeille de fleurs et de fruits et un voile pour rappeler son deuil annuel de sa fille Perséphone.

Démocrite (VI^e a. av. J.-G) : philosophe grec, créateur du premier système matérialiste. On l'appelait le « philosophe rieur » au contraire du « philosophe pleureur », Héraclite, qui déplorait l'écoulement de toute chose. Selon Démocrite, il faut rechercher dans le monde tout ce qu'il y a de bon.

Deucalion : selon la mythologie grecque, les hommes créés par Prométhée furent détruits par Zeus qui, irrité d'avoir été nourri de chair humaine, inonda la terre. Seuls furent sauvés Deucalion, fils de Prométhée, et sa femme Pyrrha. Après le déluge, ils repeuplèrent la terre en jetant des pierres derrière eux. Les pierres de Deucalion donnèrent des hommes, celles de Pyrrha des femmes.

Diane : déesse vierge des bois et de la chasse. Dans la mythologie romaine, identifiée à Artémis. Le somptueux temple de Diane à Éphèse était considéré comme l'une des sept merveilles du monde antique. Incendié en 356 av. J.-C. par Hérostrate, il fut reconstruit et continua d'être l'un des plus beaux lieux de culte de Diane.

diatribe (gr.) : débat savant et critique.

Dioclétien : Caius Aurelius Diocletianus (245-313), l'un des plus

remarquables empereurs romains qui régna de 284 à 305. Il instaura le pouvoir absolu et s'efforça aussi de maintenir une seule religion d'État, ordonnant dans ce but des persécutions sanglantes des chrétiens dans tout l'empire.

Diogène d'Apollonie : philosophe grec (v^e s. av. J.-C.). Il affirmait que tout provenait de l'air.

Dionysos : dieu du vin, du plaisir et de la nature, célébré dans toute la Grèce avec éclat Bacchus dans la mythologie romaine.

Dircé : femme du roi de Thèbes, Lycos. Extrêmement cruelle, elle chassa de son palais les deux petits garçons d'une parente pauvre, Amphion et Zéthos, fils d'Antiope. Ceux-ci, devenus adultes, et avec l'aide des bergers et paysans parmi lesquels ils avaient grandi, prirent le palais, tuèrent le mari de Dircé, attachèrent cette dernière aux cornes d'un taureau sauvage qui, en la traînant dans sa course, mit son corps en pièces.

domina (lat) : madame.

Domitia : mère de Messaline ; elle se suicida en 54, ce à quoi contribua Agrippine la Jeune.

Domitius Afer : l'un des plus fameux orateurs du temps de Néron, délateur redoutable. Il vécut jusqu'à un âge avancé (15 av. J.-C.-59) mais du temps où se déroulait l'action de Quo Vadis, il ne se trouvait pas dans l'entourage de Néron.

Domus Aurea : Maison Dorée, somptueux palais de Néron, édifié par Sévère et Celer après l'incendie de Rome.

Domus transitoria (lat.) : « maison de passage » – c'est ainsi que Néron appelait son grand palais. Après l'incendie de Rome, l'emplacement de ce palais, fut édifiée la Maison Dorée, encore plus somptueuse.

Drusus l'Aîné : Drusus Caesar, fils unique de Tibère, empoisonné par sa femme Livilla, en 23, sur l'instigation de Séjan, son amant.

Drusus le Jeune : deuxième fils de Germanicus et d'Agrippine l'Aînée. Lui et son frère aîné, Néron, avaient été désignés par Tibère comme successeurs au trône ; cependant, par suite des intrigues de Séjan, il fut emprisonné en 31 et, après deux années de supplices dans les souterrains du Palatin, il mourut de faim en 33.

dryades : nymphes des bois. Leur vie était généralement liée à celle d'un arbre mais à la différence des hamadryades, elles n'étaient pas emprisonnées dans un arbre et pouvaient errer librement.

E

églogue ; petit poème pastoral (bucolique). Virgile donna ce nom à ses idylles eheu ! (lat.) : exclamation. « Hélas ! », « Quel malheur ! ».

elaeothesium (lat.) : une des pièces des bains où le corps était oint
emporium (lat.) : entrepôt.

Empyrée : partie la plus haute du ciel habitée par les dieux (myth. gr.).

Énée : fils de la déesse de l'amour Vénus et d'Anchise ; prince troyen, héros de la guerre de Troie dont Virgile a fait le héros de son Énéide. Il sortit des flammes son vieux père, Anchise, en le portant dans ses bras.

Epaphrodite ; affranchi et secrétaire de Néron. Épictète fut son esclave.

éphébie : salle d'armes pour jeunes gens.

Épictète (vers 50-138) : philosophe stoïcien romain. D'abord esclave d'Épaphrodite à Rome, affranchi de Néron. Chassé de Rome avec d'autres stoïciens en 94. Du temps de Néron, il ne jouait encore aucun rôle comme philosophe.

épicuriens : partisans de la doctrine professée par Épicure (340-270 av. J.-C.). Celui-ci, qui était un modèle de sobriété, enseignait que le but de la vie était le bonheur, le plaisir, non celui des jouissances grossières des sens mais celui de la culture de l'esprit et de la pratique de la vertu.

epilatores (lat.) : esclave chargé d'épiler le corps.

epilima, epailima : onguent de mauvaise qualité. Il s'agit dans Quo Vadis d'un parfum.

epilichnia (gr.) : sorte de petits récipients. epinicium (lat.) : chant de victoire.

Eprius Marcellus : brillant orateur, délateur de Néron qui le combla de faveurs. En 66, il accusa l'intègre Thraséas. Il se suicida en 79.

Erèbe : demeure d'Hadès, royaume des morts ; région ténébreuse au-dessus des Enfers, séjour provisoire où les âmes expient leurs fautes.

ergastule : lieu pénitentiaire, souvent dans un souterrain où l'on enfermait les esclaves condamnés aux travaux forcés.

ergo : donc

Éros : dieu grec de l'amour.

Eschyle (525-426 av. J.-C.) : le père de la tragédie grecque, un des plus grands poètes qui ait jamais existé. Sa tragédie Prométhée enchaîné qui fait revivre le supplice de Prométhée cloué par Vulcain sur le Caucase pour avoir dérobé le feu du ciel et l'avoir apporté sur la terre, fait partie des plus grands chefs-d'œuvre de la dramaturgie mondiale.

Euterpe : muse de la poésie lyrique.

Évandre : fils d'Hermès et de Nicostrate, fondateur légendaire de Rome sur le Palatin.

evoe ! evohe ! (lat.) : exclamation bachique de joie.

F

Fabricius Veiento : trois fois consul, auteur d'une satire mordante publiée sous le titre Codicilli ou Testaments (sous l'Empire, on écrivait des testaments dans lesquels, très souvent on couvrait d'insultes les souverains et leurs favoris). Bien que tombé en disgrâce sous Néron et exilé en 62, Veiento survécut à plusieurs empereurs et mourut seulement vers l'an 100.

Falerne (vin de) : vin estimé, récolté autrefois dans le vignoble de Falerne en Campanie.

Fenius Rufus : avec Tigellin, préfet des prétoriens après la mort de Burrhus (à partir de 62), exécuté pour participation à la conspiration de Pison en 65.

festins des dieux : cérémonie pendant lesquelles on mettait sur des tables des mets et sur les sofas, autour des tables, on plaçait des statues de dieux.

flamme : prêtre attaché au culte d'un dieu particulier à la différence des pontifes consacrés au culte de tous les dieux.

flava coma (lat.) : perruque blonde que portaient les prostituées de la Rome antique.

Plautus : Subrius Flavius, plus exactement Flavius – tribun de cohorte de prétoriens, ardent partisan de la conspiration de Pison, il se chargea de tuer Néron. Après l'échec de la conspiration, il mourut avec beaucoup de courage et de dignité.

Flore : déesse des fleurs et des jardins.

Fonteius Capiton : sénateur connu pour sa cupidité. Consul en 67, puis gouverneur de la Basse-Germanie. Assassiné sous le règne de Galba pour tentative présumée de rébellion.

fossor (lat) : carrier ou agriculteur.

frigidarium (lat) : salle de bains froids.

Furies : divinités infernales dans la mythologie romaine, personnification de la vengeance divine. Les Érynnies grecques. Elles avaient pour mission de punir les crimes des humains.

G

Galba : gouverneur de l'Espagne, né en 5 av. J.-C. Vindex lui avait offert le trône impérial mais Galba, déjà vieux, avait hésité. La révolte des prétoriens à Rome, la mort de Néron (9 juin 68), le soutien de toutes les armées incitèrent Galba à accepter le trône. Son règne fut

toutefois bref ; en janvier 69, il fut assassiné par les prétoriens. Othon et Vitellius partagèrent son sort.

Gaule narbonnaise : le sud de la France.

Gemellus : fils de Drusus l'Aîné et de Livilla, assassiné par Séjan.

Germanicus : Tiberius Drusus Nero, frère aîné de l'empereur Claude, mort (vraisemblablement empoisonné) à Antioche. Drusus Germanicus Nero Claudius, le frère cadet de Tibère, périt lui aussi à la guerre en Germanie, en l'an 9 av. J.-C. Sienkiewicz a donc dû faire une erreur, c'est Britannicus qui a été empoisonné à Rome.

grain de Déméter : le pain. Déméter dans la mythologie grecque était la déesse de la nature et de la fécondité.

Grande Grèce : sud de l'Italie et Sicile. On les appelait ainsi depuis la colonisation grecque au VI^e s. av. J.-C.

H

habet (lat.) : littéralement « a » ; au figuré : « a reçu un coup et doit être abattu ».

Hadès : dieu grec du monde souterrain et des Enfers, époux de Perséphone qu'il avait ravie à sa mère Déméter. Séjour des morts. Pluton de la mythologie romaine.

hamadryade (gr.) : nymphe des bois qui naissait et mourait avec un arbre qui lui était affecté et dans lequel elle habitait

Harmodios ; v. Aristogiton ; œuvre en l'honneur du conspirateur contre les tyrans d'Athènes.

Hécube : épouse de Priam, mère de dix-neuf enfants. Après la destruction de Troie et la mort ou l'enlèvement de tous ses enfants, elle devint folle de chagrin et proféra de telles malédictions contre les Grecs que ceux-ci la lapidèrent (Hécube, tragédie d'Euripide.)

Hécate : déesse funeste des sortilèges dans la mythologie grecque.

Hekate Triformis (lat.) : Triple Hécate, divinité infernale et malfaisante dans la mythologie grecque, représentée avec trois têtes et trois corps.

Hélène : fille de Zeus et de Lédà, sœur de Clytemnestre, de Castor et de Pol-lux. Paris la séduisit et l'enleva à son époux Ménélas provoquant la guerre de Troie.

Héra : dans la mythologie grecque, épouse de Zeus, déesse protectrice des mariages. Junon dans la mythologie romaine.

Héraclite d'Éphèse (540-480 av. J.-C.) : philosophe grec de l'école ionienne, il proclamait le principe du changement perpétuel de la matière, philosophie résumée dans la formule : panta rei, c'est-à-dire « tout s'écoule ».

Hercule (Colonnes <T) : deux montagnes situées de chaque côté

du détroit de Gibraltar, Calpée et Abyla. D'après la mythologie grecque, Hercule les sépara et utilisa la voûte céleste comme support

Hermès : dieu grec protecteur des bergers, du commerce et de la musique. V. Mercure.

Hermandures : peuple germanique.

Hespérides (pommes des) : pommes d'or. Selon la mythologie grecque, à la limite extrême de la terre, les filles de la Nuit les Hespérides possédaient un jardin dans lequel les pommiers donnaient des pommes d'or et sur lequel elles veillaient jalousement

Heu, heu, me miserum ! (lat) : Malheur, malheur à moi, infortuné !

Hibernie : l'Irlande d'aujourd'hui.

histrion : acteur, comédien, bouffon.

Horace : Quintus Horatius Flaccus (65-8 av. J.-C). Fils d'affranchi né à Venouse, sud de l'Italie, protégé de Mécène, commensal de l'empereur Auguste. Avec Virgile, le plus grand poète de l'Antiquité romaine, auteur de nombreux chants, satires, odes, lettres pleines d'esprit, de délicatesse et de goût

Hypnos : dieu grec du sommeil, fils de l'Érèbe et de la Nuit, frère jumeau de Thanatos, dieu de la Mort

hypocaustum : sorte de chauffage central.

hypogée : excavation souterraine de toute sorte (carrière, crypte...).

Ibères : Espagnols.

Ida : nom de deux montagnes, l'une en Asie Mineure, voisine de la plaine de Troie, l'autre en Crète.

Idumée : Palestine.

incubation : ici ironiquement couvaion, attente dans la position assise.

innocia corpora (lat) : corps innocents.

insula (lat) : en ville, maison de rapport ou groupe de maisons tandis que les palais des riches étaient appelés domus.

Io : belle nymphe, fille du dieu-fleuve Inachos et de la nymphe Méfia. Elle fut séduite par Zeus. Héra, jalouse, la métamorphosa en génisse et en confia la garde au pâtre Argus aux cent yeux. Hermès la délivra en tuant Argus mais Héra envoya sur la génisse un taon qui la harcela et la rendit folle l'obligeant à une course éperdue à travers de nombreux pays jusqu'en Égypte où Zeus lui rendit la forme humaine en lui imposant les mains. Du contact de la main, Io conçut le Fils du Toucher, Épaphos, qui fut un grand roi d'Égypte.

Iris : femme de chambre d'Héra. Messagère des dieux. Déesse de l'arc-en-ciel.

Isis : déesse des Égyptiens, fille du dieu de la terre et de la déesse du ciel, sœur et femme d'Osiris, personnification de la maternité et protectrice de la morale.

Ityle : fils unique du roi de Thèbes Zéthos et d'Aédon, tué par erreur par sa propre mère. V. Zéthos.

I

janitor (lat.) : portier.

Jovi Optimo Maximo (lat.) : à Jupiter le meilleur, le plus grand, le sanctuaire le plus grandiose et le plus important sur le Capitole dédié au dieu suprême des Romains.

Jupiter Stator : Jupiter le Sauveur.

Julia : fille de Drusus et petite-fille de Tibère, elle fut assassinée en 43 (ou 44) sur ordre de Messaline ; depuis lors Pomponia Graecina porta une robe sombre, se conciliant par cette forme de protestation la sympathie générale à Rome.

Junia Silana (morte en 50) : femme de Gaius Silius qui devint plus tard le mari de Messaline.

L

Lacédémoniens : Spartiates ou Laconiens, élevés dans l'austérité militaire, leur langage était bref, concis (style laconique).

laconicum (lat.) : chez les Romains, partie des bains servant au bain de vapeur.

lampadarii (lat.) : esclaves portant des torches.

lararium (lat.) : laraire ; dans les maisons romaines, autel dédié aux dieux lares, protecteurs du foyer.

Latone (myth. romaine) ou Léo : fille du Titan Coios et de la Titanide Phobé ; Artémis et Apollon sont les fruits de ses amours avec Zeus. Son culte fut célébré dans l'ensemble du monde grec, en particulier à Délos.

Laureolus : drame réaliste qui représente la crucifixion d'un esclave. L'auteur du drame est un dramaturge connu du temps de Néron, Quintus Lutatius Catulus.

Lecanius et Licinius : consuls en 64.

lemuralia, plus exactement lemuria : lémuries, chez les Romains, cérémonies solennelles pour obtenir le pardon des lémures, fantômes mauvais et vindicatifs des personnes mortes.

Léda : épouse de Tyndare, roi de Sparte. Zeus la séduit en prenant la forme d'un cygne blessé, tombé du ciel. Le même jour, Léda s'unit à son mari. Au printemps, les femmes de la reine découvrirent deux œufs dans les roseaux. Il en sortit deux couples de jumeaux : Hélène et Pollux, enfants de Zeus, Clytemnestre et Castor, enfants mortels du roi

Tyndare.

Libéthrides ; les Muses.

Libitina : déesse de la volupté et de la mort, elle présidait aux funérailles.

Licinius Stolo : Caius Lucinius Stolo. Tribun du peuple qui fit adopter en 376 av. J.-C. une loi qui interdisait au citoyen de posséder plus de 500 ares de terre appartenant à l'État.

Linus : évêque de Rome, deuxième pape après saint Pierre en 67-79.

Locuste : sorcière, empoisonneuse du temps de Claude et de Néron. Sous la garde des prétoriens, elle concoctait des poisons à la demande des empereurs ; elle prépara la potion qui devait empoisonner Britannicus. Elle fut mise à mort sous le règne de Galba en 68.

Lotophages (pays des) : selon l'Odyssée, les côtes de la Libye (ou de la Tunisie) étaient habitées par des peuples qui oubliaient le passé après avoir mangé des lotus. Les compagnons d'Ulysse qui avaient mangé les fleurs, avaient oublié qui ils étaient et ne voulaient pas revenir en Grèce dont ils ne se rappelaient plus rien.

Lucain : Marcus Annaeus Lucanus (39-65), neveu de Sénèque, poète remarquable, auteur du poème Pharsale dans lequel il décrit la guerre intestine entre César et Pompée.

Lucifer : chez les Romains, nom de l'étoile du matin.

Lucine : déesse de la fécondité, protectrice des femmes enceintes. richesses à son petit-fils, roi de Numidie, Jugurtha qui, après de durs combats, fut battu, livré aux Romains et exécuté vers 104 av. J.-C.

Lucrèce : Titus Lucretius Carus, remarquable poète latin (vers 98 av. J.-C.-53 av. J.-C.), auteur du poème De la nature dans lequel il préconise une philosophie épicurienne. Le poème commence par une belle évocation de Vénus. Memnius et Cicéron furent ses amis.

Lucrèce : femme d'un riche Romain, Tarquin Collatin, apparenté au dernier roi romain. Outragée par Sextus, fils du roi Tarquin le Superbe, elle se poignarda, appelant son mari et ses amis à la venger. Cet événement tragique provoqua une révolte, le renversement de la monarchie et la proclamation de la République en 516 av. J.-C.

Lucullus : Lucius Lucinius Lucullus (106-56 av. J.-C.), gourmet et esthète lettré et artiste, en même temps que vaillant général romain, plusieurs fois vainqueur de Mithridate. Il se rendit célèbre par le luxe de sa table, devenu proverbial. Ses jardins étaient parmi les plus beaux de Rome.

ludus matitunus (lat.) : spectacle matinal.

Luna : déesse de la lune. Luna n'avait pas de mari et son bien-aimé Endymion, berger d'une grande beauté, était depuis des siècles, plongé dans un sommeil éternel, faveur qu'il avait obtenu de Zeus pour conserver sa jeunesse et sa beauté.

Lygiens : d'après Tacite, tribu slave des bords de l'Oder que Sienkiewicz a assimilée aux Polonais.

Lysippe (IV^e s. av. J.-C.) : célèbre sculpteur grec. De ses nombreuses sculptures, il s'est conservé jusqu'à nos jours une statue d'Hercule.

M

Macte ! (lat) : exclamation : « Bravo ! Très bien ! »

Maïa : l'une des Pléiades, fille d'Atlas et de Pelioné (ou Pleioné) mère d'Hermès qu'elle eut de Zeus.

manipule : division de l'armée romaine. Un manipule d'infanterie comptait deux centuries ou deux cents hommes.

Maranatha : expression araméenne qui signifie « Que notre Seigneur vienne, qu'il se hâte et punisse les coupables ».

Marcomans : tribu germanique qui peuplait à cette époque le territoire de l'actuelle Bohême.

Marcus Vinicius : fils du consul Publius Vinicius, et lui-même consul en 30 et 45. Apparenté à la famille impériale par son mariage avec la sœur de l'empereur Caligula. Empoisonné en 46 par Messaline.

Massinissa : roi de Numidie, allié des Romains dans la guerre contre les Carthaginois. Il ne subit aucune répression de la part des Romains et mourut à un âge avancé en 148 av. J.-C. Les Romains pillèrent ses immenses

matrona stolata : Romaine mariée, d'un certain âge, digne. Seules les dames des familles illustres romaines portaient des stolas ; le nom de matrone était donné aux femmes sérieuses et respectables, modèles d'épouse et de mère.

Mécène : Gaius Cilnius Maecenas (vers 74 av. J.-C.-8). Célèbre homme d'État, protecteur des poètes, notamment d'Horace, Ovide, Virgile. Épris de luxe, il aménagea ses jardins avec faste.

Memmius Regulus : consul en 63. Célèbre pour sa probité, ce que reconnaissait même Néron. La citation du consul Regulus permet d'établir exactement le début de l'action de Quo Vadis.

Me miserum ! (lat.) : Oh ! malheureux que je suis !

Memnon ; héros grec, fils de Tithon et de l'Aurore. Il fut envoyé par son père, roi d'Égypte et d'Éthiopie au secours de Troie assiégée. Il périt tué par Achille. Sa mère l'Aurore versait chaque matin des larmes (la rosée) mais la célébrité de Memnon lui vient surtout des statues de pierre qui lui ont été élevées dans les environs de Thèbes (comptées également comme l'une des sept merveilles du monde). L'une d'elles a été endommagée lors d'un tremblement de terre en 27 av. J.-C. et depuis jusqu'à la restauration en l'an 170, au lever du

soleil, il s'en échappait un gémissement plaintif comme si Memnon saluait sa mère l'Aurore. Ces sons étaient provoqués par la pénétration par les brèches du monument de l'air agité à la suite du changement de la température au soleil levant.

mensa (lat.) : table.

Mercure : dieu romain de l'éloquence, du commerce, protecteur des voyageurs, des voleurs, identifié à Hermès des Grecs.

Mesembria : ville de Thrace sur la mer Noire.

Midas : roi de Phrygie en Asie Mineure (vers 700 av. J.-C.) qui avait obtenu de Bacchus dont U avait protégé le culte, la faculté de changer en or tout ce qu'il touchait.

mine : unité de poids chez les Grecs et monnaie grecque qui valait cent drachmes à Athènes.

Minucius Termus : ancien préteur, torturé à mort par Tigellin parce que son affranchi avait accusé Tigellin devant Néron d'avoir commis des crimes.

mirmtilons : gladiateurs à lourde armure qui combattaient dans l'arène avec des rétiaires.

Mithridate VI le Grand (132-63 av. J.-C) : roi de Pont de 111 à 63, souverain puissant qui fut une menace pour le règne de Rome en Asie Mineure. Il livra trois guerres contre Rome ; la révolte de ses propres fils vint à bout de lui et le conduisit au suicide.

Mopsos ou Mopsus : devin grec, fils d'un chantre crétois, il prit part à la guerre de Troie. Après qu'elle eut pris fin, il fonda avec son frère à Mallos en Cilicie (Asie Mineure) un oracle célèbre où l'on prédisait l'avenir à partir des rêves.

mora : jeu de hasard consistant à deviner rapidement le nombre de doigts tendus d'une main.

Musonius : Caius Musonius Rufus ; philosophe latin stoïcien (né en 30 ap. J.-C.-mort sous le règne de Titus). Exilé par Néron en 66.

Myron : célèbre sculpteur grec, né en Béotie (v^e s. av. J.-C.), contemporain de Phidias, auteur du fameux Discobole qui s'est conservé jusqu'à nos jours. À part de nombreuses statues de dieux, Myron a créé des sculptures d'athlètes et de beaux adolescents, ainsi que d'animaux.

N

nablium ou nablum : petite harpe des Hébreux.

Narcisse : dans la mythologie grecque, beau jeune homme qui s'éprit de lui-même et mourut de langueur. Sur sa tombe poussa une fleur à laquelle on donna le nom du jeune homme.

nard : parfum extrait d'arbrisseaux orientaux du même nom.

Némi (roi du bosquet de) : titre du prêtre du temple de Diane à Aricie non loin de Rome. Le temple se trouvait dans un lieu sauvage, dans un bosquet où poussait un arbre sacré. Quiconque arrachait une branche de cet arbre avait le droit de tuer le prêtre de Diane et comme nouveau rex Nemorensis (roi du bosquet de Némi) occuper sa place. Le roi de Nemi était intouchable. En acquérant ce titre, il arrivait souvent que des criminels de droit commun s'assurent l'impunité.

Néron : Lucius Domitius Nero Claudius, né en 37, fils de Domitius Ahenobarbus et d'Agrippine. Empereur de 54 à 68. Il eut pour précepteurs Burrhus et Sénèque (v. ces noms). Adopté par Claude, il lui succéda et régna tout d'abord avec sagesse. Puis sa mauvaise nature prit le dessus. De peur d'être supplanté, il supprima Britannicus, fit assassiner sa mère Agrippine, sa femme Octavie, tua d'un coup de pied dans le ventre sa deuxième femme Poppée. Il étouffa dans le sang la conspiration de Pison, fit périr un grand nombre de chrétiens. Enfin, chassé de Rome et sur le point d'être saisi, il se fit donner la mort.

Nerva : Marcus Cocceius Nerva (30-98), empereur en 96-98.

Ne sutor supra crepidam (lat.) : « Cordonnier, pas plus haut que la chaussure ! » Paroles du peintre Apelle à un cordonnier qui, après avoir critiqué une sandale dans un tableau, voulut juger du reste. L'expression s'adresse à ceux qui veulent parler en connaisseur de choses au-dessus de leurs compétences.

Nissus : centaure qui tua Hercule. Atteint d'une flèche par Hercule parce qu'il avait voulu enlever son épouse Déjanire, Nessus mourant conseilla à celle-ci de prendre un peu de son sang et d'en humecter sa tunique, ce qui devait assurer la fidélité de son mari. Déjanire, voyant que ce dernier l'abandonnait, lui envoya la tunique. Hercule la revêtit. Elle colla à son corps et commença à le brûler. Il mourut dans de grandes souffrances.

Niobé : reine de Phrygie, femme d'Amphion, roi de Thèbes, mère de 14 enfants. S'étant moqué de la déesse Latone qui n'avait que deux enfants, Apollon et Artémis, ceux-ci vengèrent leur mère en tuant tous les enfants de Niobé. La malheureuse mère pétrifiée de douleur fut métamorphosée, en rocher.

nomenclator (lat.) : annonceur des visiteurs.

Norique : contrée située entre le Danube et les Alpes orientales.

Numa Pompilius : deuxième roi légendaire de Rome qui aurait régné de 715 à 672 av. J.-C. Il institua la fonction des vestales et des prêtres des principaux dieux : Jupiter, Mars et Quirinus, qui avaient le titre de flamines. Il ordonna le calendrier romain.

obole : la plus petite unité de monnaie dans la Grèce antique.

Océan ou Okeanos : divinité grecque, l'aîné des Titans, fils d'Ouranos et de Gala, époux d'Amphitrite (de Téthys selon d'autres), personnification de la mer.

oecus (lat.) : dans les maisons romaines, grande salle quelque peu au-dessus du péristyle avec grande fenêtre donnant sur les jardins.

Octavie : petite-fille de Claude et de Messaline, mariée à Néron en 53. Elle se distinguait de son entourage par sa conduite irréprochable. Néron sur l'instigation de Poppée ne l'en accusa pas moins de parjure et l'exila sur la petite île de Pandateria (aujourd'hui Ventotène) près de Naples où, bientôt, il la fit assassiner (le 9 juin 62).

Grotte : fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, sœur d'Hélène. Il tua sa mère et son amant Égisthe pour venger le meurtre de son père qu'ils avaient égorgé à son retour de la guerre de Troie. Les Érynnyes le poursuivirent pour matricide. Athéna l'aida à se laver de sa faute et il fut acquitté par l'Aréopage.

Orphie : musicien thrace. Sa musique mélodieuse charmait les bêtes féroces, les arbres et les rochers. Sa femme Eurydice ayant succombé à la morsure d'un serpent, Orphée descendit aux Enfers et charma par son chant les divinités Infernales qui lui promirent de lui rendre sa femme à la condition qu'il B précéderait et ne regarderait pas en arrière. Orphée ne résista pas au désir de revoir Eurydice et b perdit de nouveau.

Otiris : un des plus importants dieux égyptiens, frère et époux d'Isis. Assassiné par son frère Aet-Typhon et dépecé en quatorze morceaux jetés dans le Nil. Isis les repêcha et les inhuma en quatorze lieux. Honoré en dehors de l'Égypte sous le nom de Sérapis.

ostium (lat.) : entrée.

Ostorius Scapula : fils d'un illustre général, il se couvrit de gloire avec lui dans les combats en Bretagne. En 59, proconsul. Condamné à mort par Néron sur fausse accusation, il se suicida en 66.

Othon Marcus Salvius (32-69) : l'un des plus proches amis et conseillers de Néron. En 58, il épousa Poppée qui, quelques années plus tard, épousa Néron. De 59 à 68, Othon administra la Lusitanie (l'actuel Portugal) et, en 69, monta pour un bref laps de temps sur le trône impérial.

P

Pallas : affranchi de l'empereur Claude et administrateur de ses finances (sorte de ministre du Trésor) mis à mort par Néron qui, de cette façon, prit possession de ses immenses richesses.

Pandateria : petite Oc de la mer Tyrrhénienne à une cinquantaine

de kilomètres de la côte, lieu de déportation de nombreux Romains illustres dont des membres de la famille impériale.

panem et circenses (lat.) : du pain et des jeux.

Pansa : Caius Vibius Pansa, partisan fidèle de César, son lieutenant en Gaule. Après la mort de César, consul en 43 av. J.-C. Il mourut pendant les guerres civiles après avoir été défait par Antoine.

Parménide d'Élée (vers 515-vers 470 av. J.-C.) : philosophe grec, maître de l'école des éléates, selon lequel la raison était le seul critère de la connaissance.

Paros : Pentélique (aujourd'hui Pentell), île et montagne en Grèce, célèbre autrefois pour ses beaux marbres blancs.

Parques : trois déesses qui réglaient le cours des destinées mortelles : Clotho, la fileuse, qui tissait les événements heureux et malheureux de la vie, Lachesis, la Chance, qui tirait au sort la part de hasard à laquelle chacun avait droit et Atropos, l'inévitable, qui, l'heure venue, tranchait le fil de l'existence.

Parthes : peuple scythe établi au sud de la mer Caspienne. Au II^e s. av. J.-C. les Parthes avaient déjà créé à l'est de l'Euphrate un royaume puissant et devinrent au cours des siècles un ennemi dangereux de Rome.

Patiphaé : fille d'Hélios, épouse de Minos, roi et législateur de Crète. De ses amours monstrueuses avec un taureau, don de Poséidon à la Crète, est né le Minotaure.

pax romana (lat.) : la paix romaine.

Pédanius Secundus : préfet de la ville de Rome, assassiné en 61.

pedisequus (lat) : littéralement, celui qui suit quelqu'un, serviteur.

péplos : vêtement grec de femme, sans manches, agrafe sur l'épaule.

Pétrone : dans Quo Vadis il s'agit de toute évidence de Caius ou Titus Petronius, écrivain latin, appelé l'Arbiter elegantiarum, dont parle Tacite, ami et conseiller de Néron en matière d'art, auteur présumé du Satiricon (v. Satiricon).

peractum est ! (lat) : c'est accompli !

péristyle : passage, galerie ou colonnade entourant une cour.

perruque blonde : signe auquel on reconnaissait les femmes de mœurs légères.

Perse : Aulus Persius Flaccus (34-62), poète satirique latin, ami de Sénèque et de Lucain, élevé du stoïcien Cornutus. Il ne publia rien de son vivant. Après sa mort, Cornutus fit paraître six de ses satires.

Pessinonte : ville de l'ancienne Asie Mineure (en Galatie), célèbre pour son temple de Cybèle, un de ses principaux centres de culte.

Phébus : surnom lumineux d'Apollon, dieu du soleil dans la mythologie grecque.

phorminx : ancien instrument grec, sorte de lyre. pileolus (lat) :

petit chapeau de feutre (pilos).

piscina (lat) : vivier.

Pison : Caius Calpurnius Piso, sénateur issu d'une illustre famille romaine. Condamné à l'exil par Caligula, il revint à Rome sous Claude et assumait de hautes fonctions (proconsul, gouverneur de Dalmatie). La conspiration qu'il avait fomentée contre Néron, échoua par suite de son indécision. Il s'ouvrit les veines en 65.

Pison : Licinianus Pison (38-69), descendant de Pompée, adopté en 69 par l'empereur Galba et désigné comme son successeur. Assassiné la même année avec Galba.

Platon (427-347 av. J.-C.) : grand philosophe idéaliste grec. Disciple de Socrate. Il fonda à Athènes la première école de philosophie, appelée Académie (elle se trouvait dans le bosquet d'Academos).

Plautius Lateranus : sénateur, amant de Messaline. En 65, 3 fut désigné pour être consul, mais, la même année, il périt avec les autres conspirateurs.

Pline l'Ancien : Caius Plinius Secundus (23-79). Naturaliste et écrivain romain. Il est l'auteur d'une Histoire naturelle en trente-sept livres, d'une Histoire des guerres germaniques et d'une histoire de son époque. Il assumait des fonctions militaires et en tant que commandant de la flotte de Misène, il se porta au secours de la population d'Herculanum et de Pompéi inondés de lave volcanique du Vésuve, et périt lui-même asphyxié.

Polio : Annius Polio, patricien que Néron condamna à l'exil en 65.

Pomponius : Publius Pomponius Secundus, auteur de plusieurs tragédies. Il fut en 44 vice-consul, en 50, gouverneur de la province romaine de Haute-Germanie et y célébra son triomphe.

Pontus Euxinus (lat.) : Pont-Euxin, aujourd'hui la mer Noire.

Pompée : Gnaeus Pompeus Magnus (106-48 av. J.-C.), illustre général et homme d'État. Après plusieurs guerres victorieuses, il obtint un pouvoir quasi illimité dans la guerre contre les pirates. À la tête d'une grande armée et flotte, il anéantit rapidement leur force. Plus tard il rivalisa avec César dans la lutte pour le pouvoir. Il fut vaincu en 48 dans la bataille décisive de Pharsale et bientôt assassiné en Égypte.

Poppée ; Poppée Sabine, belle Romaine, petite-fille de consul, femme tout d'abord de Rufius Crispinus, puis de l'élégant et riche Othon. Devenue maîtresse de Néron pendant son second mariage, elle l'incita à assassiner sa femme Octavie. Néron, qui épousa Poppée en 62, la tua en 65 dans un accès de colère, d'un coup de pied au ventre alors qu'elle était enceinte.

prandium (lat.) : repas.

Praxitèle (400-330 av. J.-C.) : grand sculpteur grec. Quelques-unes

de ses statues de marbre se sont conservées jusqu'à nos jours.

prétexte : toge blanche à liséré pourpre portée par les hauts fonctionnaires et les jeunes garçons de la chevalerie jusqu'à seize ans.

prétoriens : soldats de la garde impériale.

Prométhée : selon la mythologie grecque, dieu ou génie du feu, fils du Titan Japet et frère d'Atlas, ami et bienfaiteur des hommes. Il a ouvert la voie du progrès. Après avoir formé l'homme du limon de la terre en Phocide, il lui donna une âme en dérobant une étincelle du char du dieu du soleil, ce qui lui valut d'être enchaîné à un rocher du désert de Cythie où l'aigle de Zeus dépeçait chaque jour ses entrailles, rongeait son foie. Prométhée endura en silence son mal et Zeus finit par se réconcilier avec lui.

Pro pudor ! (lat) : ô honte ! ô infamie !

proscription : condamnation à mort sans jugement, sur seul affichage des noms des condamnés.

Protagoras, Prodicos, disciple du premier, Gorgias : sophistes grecs célèbres du Ve et IVe s. av. J.-C Les représentants de ce courant philosophique démontraient le bien-fondé de toute assertion, même la plus absurde.

Proserpine (Perséphone de la myth. gr.) : fille de Jupiter et de Cérès et femme de Pluton enlevée par ce dieu des Enfers. À la demande de Cérès » Jupiter ordonna à Pluton de la rendre mais celui-ci, usant d'un subterfuge, obtint qu'elle revienne tous les ans pour trois mois au royaume des morts.

Protêt : dieu marin qui avait reçu de Neptune, son père, le don de prophétie, il était aussi doté de possibilités fantastiques de changer de forme.

Psyché : dans la mythologie grecque, l'amante d'Éros (Amour), qui était considérée comme l'incarnation de l'âme.

Pyrrhon (vers 360-270) : philosophe grec, créateur du scepticisme.

Pythie : prêtresse du célèbre oracle d'Apollon à Delphes qui proférait des paroles ou des phrases incohérentes que deux prêtres qui la flanquaient, interprétaient à leur gré.

Q

Quades : ancien peuple germanique.

Quintinius : Afranius Quintianus, patricien impliqué dans la conspiration de Pison et mis à mort en 65.

Quirites : nom honorifique des Romains.

Quo vadis, Domine ? (lat.) : Où vas-Tu, Seigneur ?

R

rétiaire : gladiateur qui avait pour seules armes un filet et un trident
rostrès : à Rome, tribunes aux harangues, ornées d'éperons de navire pris par les Romains à la bataille navale d'Actium.

Rubelius Plautius : fils de la petite-fille de Tibère, Julie, et en raison de cela, exilé en Asie et assassiné en 62.

Rufius Crispinus : préfet des prétoriens sous Claude (jusqu'en 51), mari de Poppée. Après avoir été évincé de cet office et avoir divorcé de Poppée, il perdit toute importance. En 68, il fut exilé dans un désert ; en 68, ayant obtenu un arrêt de mort, il s'ouvrit les veines.

S

Salluste : Gaius Sallustius Crispus (86-35 av. J.-G), historien latin qui mena une vie de fêtard, raison pour laquelle Q fut, en 50, écarté du sénat. Dans la guerre intestine qui opposa César à Pompée, il prit le parti de César. En 46, gouverneur de l'Afrique où il amassa une fortune colossale. De retour à Rome, il se fit bâtir une villa entourée de jardins splendides qui ne le cédaient en rien à ceux de Lucilius et qui se conservèrent jusqu'au V^e s.

Salve ! (lat.) : Salut !

sambuque : sorte de harpe.

Saturne : époux de Cybèle, père de Jupiter, souverain des dieux et des hommes dans la mythologie romaine. Identifié ici avec le dieu grec du temps Chronos.

Satiricon : œuvre satirique en prose et vers attribuée à Pétrone qui y brosse un tableau de la vie romaine contemporaine. L'épisode du festin donné chez l'affranchi Trimalcion est une peinture remarquable de l'opulence d'un parvenu, de la décadence des anciennes mœurs romaines.

Scaevola : Mucius Scaevola, légendaire héros romain. Lors du siège de Rome par les Étrusques en 508 av. J.-C., il tenta de tuer leur roi, Porsenna, mais, par erreur, il tua le scribe du roi. Saisi, Porsenna le menaça de tortures, c'est alors que Mucius mit de son propre gré sa main droite dans le feu qui brûlait sur un autel et la laissa jusqu'à sa carbonisation. Étonné d'un tel héroïsme, le roi des Étrusques libéra Mucius et fit la paix avec Rome.

Scaurus : probablement Scaurus Maximus, centurion de prétoriens ; en 65, il prit part à la conspiration de Pison.

Scevinus : Flavius Scaevinus, sénateur, mis à mort en 65 pour implication dans la conspiration de Pison.

Scopas (vers 420-vers 340 av. J.-C.) : célèbre architecte et sculpteur grec, auteur de statues d'Aphrodite, d'Apollon, etc.

Scribonia : arrière-petite-fille de l'illustre Pompée, mère de Pison Licinianus que Galba, devenu empereur, adopta.

scriptae duodecim (lat.) : jeu de hasard.

Secundus Carinas : fonctionnaire de Néron.

Sénécion : Claudius (et non Tullius) ; fils d'affranchi, ami intime de Néron.

Sénèque : Lucius Annaeus Seneca (vers 4 av. J.-C.-65), poète et philosophe stoïcien, auteur de tragédies et de nombreux travaux philosophiques. Ayant déplu à Messaline, femme de Claude, il vécut en exil en Corse pendant près de dix ans. Rappelé d'exil sur intervention de la quatrième femme de Claude, Agrippine, il devint en 49 le précepteur de son fils, le jeune Néron. Consul en 57. Tombé en disgrâce pour avoir participé à la conspiration de Pison, il dut s'ouvrir les veines.

Séjan : Aelius Sejanus, le confident le plus proche de Tibère qui le nomma préfet des prétoriens. Profitant du caractère soupçonneux de l'empereur, il chercha par toutes sortes de machinations criminelles à supprimer toute la famille impériale pour s'emparer du trône. Ses complots ayant été découverts, il fut mis à mort (étranglé) en l'an 31 avec ses partisans et ses deux enfants. Sa fille subit le dernier outrage avant d'être étranglée. «[...] avant de lui passer la corde au cou, le bourreau la viola, car la condamnation d'une vierge à l'étranglement passait pour être une chose inouïe... » (Tacite).

Siliné : déesse grecque de la lune. Dans la mythologie romaine, Luna.

Sérapis : dieu égyptien honoré en Égypte sous le nom d'Osiris.

Sérique : ancienne Chine.

Servius Tullius : sixième roi légendaire de Rome qui aurait régné de 578 à 534. Selon les recherches les plus récentes, il fut le fondateur effectif de Rome. On lui attribue l'édification d'une enceinte autour de Rome. Il aurait été assassiné par son gendre Tarquin le Superbe qui fut le dernier roi de Rome.

sesterce : pièce de monnaie d'argent chez les anciens Romains, valant deux as et demi ou un quart de denier.

Sévère et Celer : célèbres architectes auxquels Néron confia, après l'incendie de Rome, la construction de son somptueux palais appelé la Maison Dorée.

Sextus Africanus : proconsul en 59.

sica (lat) : couteau court et courbe.

Sicambres : ancien peuple de Germanie, vaincu par Drusus, en partie exterminé en l'an 8 av. J.-C. par les Romains, en partie déplacé de la rive droite à la rive gauche du Rhin (en Gaule).

sine armis et sine arte (lat.) : sans armes et sans art.

sistre : ancien instrument de musique égyptien en forme de petit anneau de métal muni d'un manche et traversé de baguettes métalliques mobiles qui émettaient un son agréable quand on les agitait.

Sminthée : surnom d'Apollon, protecteur de la ville de Sminthée du royaume de Troie.

Spartacus : chef d'une grande révolte d'esclaves. Après avoir, pendant deux ans, tenu tête aux légions romaines et avoir remporté de nombreux succès, l'armée de Spartacus (env. 60 000 hommes) fut écrasée en 71 av. J.-C. par Crassus. Spartacus périt héroïquement dans la bataille.

spheristae (lat.) : esclaves chargés de passer les balles aux joueurs.

Sphéros : dieu de l'univers.

spoliarium (lat.) : lieu où l'on déshabillait les condamnés et où l'on déposait les corps déchiquetés par les bêtes féroces.

sponsa mea (lat.) : ma fiancée.

stade : chez les Grecs, ancienne mesure de longueur, un peu moins de deux cents mètres.

stola (lat.) : longue robe portée par les Romaines des familles illustres.

Styx ; l'un des fleuves des Enfers.

Subrius Flavius : plus exactement Flavius, tribun de cohorte de prétoriens, ardent partisan de la conspiration de Pison, il se chargea de tuer Néron.

Après l'échec de la conspiration, il mourut avec beaucoup de courage et de dignité.

Suburre : quartier populaire de Rome.

Suives : ancienne tribu germanique établie à l'est du Rhin.

Suilius Nerulinus : consul en 50, fils d'un délateur du temps de Claude, Publius Suilius. Lorsque, sous la forte pression de nombreux sénateurs, on condamna le délateur à l'exil en 58, on exprima également des accusations contre son fils Suilius Nerulinus mais l'intervention de Néron empêcha sa condamnation.

symposion : festin, banquet.

syrma : robe avec longue traîne que portaient les tragédiens dans l'Antiquité.

T

tablinum (lat.) : salle de réception située près de l'atrium.

Tacite : Cornélius Tacitus (50-116), le plus grand historien romain. Des quatorze livres de son Histoire (Historiae) ne s'en sont conservés

que quatre, qui traitent des événements après la mort de Néron. Ses Annales, plus complètes, décrivent le règne de Tibère, Caligula, Claude et Néron. Dans Quo Vadis, Sienkiewicz s'en tient fidèlement à Tacite.

tanagra : jeune fille au corps harmonieux semblable aux belles statuettes en terre cuite aux lignes esquises, découvertes à Tanagra, ancienne ville de Béotie.

Tartare : basse-fosse de l'univers, prison dans les Enfers sous la garde des Titans, lieu où les damnés étaient suppliciés.

tepidarium (lat.) : salle adaptée aux bains chauds.

tessera (lat.) : hexaèdre avec une inscription ou un signe gravé, qui servait de billet d'entrée ou de sauf-conduit

Thabita : habitante de Joppé au bord de la mer Méditerranée, « pleine de bonnes actions et aumônes ». À sa mort, à la demande de ses protégés désespérés, saint Pierre la ressuscita (Actes des Apôtres).

Thanatos : frère jumeau d'Hypnos, le dieu du Sommeil, divinité personnifiant la mort.

Théocrite : poète grec du III^e s. av. J.-C., auteur d'idylles très populaires, créateur du genre bucolique ou pastoral.

Thersite : personnage de L'Iliade d'Homère, Grec très laid et lâche.

théurge : qui accomplit des œuvres en rapport avec les esprits célestes.

Thraséas : Thraseas Lucius Paetus, sénateur romain, stoïcien, homme intègre qui s'opposa aux crimes de Néron, aussi dut-il s'ouvrir les veines en 66.

Tibère : Tiberius Claudius Nero (42 av. J.-C.-37 ap. J.-C.), fils de Tibère Claude Nero et Livie Drusille qui fut plus tard la femme d'Auguste auquel il succéda. L'ingérence brutale d'Auguste dans sa vie personnelle le rendit ombrageux et maladivement soupçonneux. Avec la collaboration de Séjan, il fit assassiner de nombreux patriciens et n'épargna pas même des membres de la famille impériale. Devenu misanthrope, il se retira à Capri. Sous son règne a vécu et a été crucifié Jésus-Christ.

Tigellin : Ofonius Tigellinus, favori, conseiller et corrupteur de Néron, préfet du prétoire, il fit périr de nombreux Romains illustres ne le cédant en rien comme criminel à l'empereur dégénéré. Après la révolte de Galba, il trahit Néron mais, Galba mort, il fut contraint sous la pression du peuple, en 69, de se suicider.

Tigrane : roi arsacide d'Arménie (à partir de 60).

Tiridate : roi d'Arménie, frère de Vologèse. Vaincu par Corbulon, il devint tributaire des Romains.

Tite-Live : Titus Livius, historien latin (59 av. J.-C.-37 ap. J.-C.). Il fut proche d'Auguste. Précepteur de Claude. Admirateur du passé, ardent patriote, il célébra la grandeur de Rome dans les Décades.

Titus : Titus Flavius Vespasianus (39-81), fils aîné de Vespasien. Il conquiert et détruit Jérusalem en 70. Il régna après son père de 79 à 81.

Torquatus Silanus : Decimus Junius Silanus Torquatus, fils de l'arrière-petite-fille d'Auguste, consul en 53. Il se suicida en 64 alors que Néron, sur fausses accusations, avait déjà préparé son arrêt de mort.

triclinium (lat.) : salle à manger chez les Romains.

Troilus : fils de Priam et d'Hécube tué par Achille en Cilicie lors de la guerre de Troie. Le nom de sa bien-aimée Cressida, fille de Calchas, n'apparaît qu'au Moyen Âge chez le poète anglais Chaucer, puis il fut popularisé par Shakespeare dans sa pièce Troilus et Cressida.

U

unctuarium, unctorium (lat.) : salle où, après le bain, on était frictionné et parfumé.

univira (lat.) : femme mariée une seule fois.

V

Vac misera mihi ! (lat.) : Malheur à moi, infortuné !

Vannius : roi des Suèves, imposé à ce peuple par Drusus en 19. Dans ses Annales Tacite décrit les combats de Vannius. Ses neveux qui l'avaient vaincu et chassé s'appelaient effectivement Vangio et Sido.

Vatinius : d'abord savetier à Bénévent, par la suite bouffon de Néron, et l'un de ses délateurs les plus crapuleux.

velarius (lat.) : esclave qui avait le soin des tentures et des portières dans les maisons romaines.

velarium (lat.) : toile au-dessus d'un atrium ou d'un amphithéâtre romain.

Verti, vidi, vici (lat.) : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ; paroles avec lesquelles Jules César informa le sénat de sa victoire en 47 av. J.-C.

Veni, vidi, fugi (lat.) : Je suis venu, j'ai vu, j'ai fui.

Verrès : Caius Licinius, proconsul romain (119 av. J.-C.-43 av. J.-C.). Propriétaire en 73 en Sicile, où il se rendit célèbre par sa vénalité et ses déprédations. Accusé de concussion par Cicéron, il n'attendit pas le jugement et s'exila.

Vespasien : Titus Flavius Vespasianus (9-79) ; issu d'une famille romaine modeste. Consul en 51, puis gouverneur d'Afrique. Après la mort de Néron, il soutint Galba et Othon mais après la proclamation

de Vitellius empereur, il ordonna à ses troupes de le proclamer lui-même empereur. Soutenu par les légions de Mésie et de Pannonie qui battirent Vitellius, il se fraya rapidement le chemin de Rome. En dix années de règne, Vespasien rétablit l'ordre dans l'État. Il édifia à Rome même nombre de bâtiments somptueux, notamment le Grand Cirque et le Colisée (achevé par son fils).

Vesta : déesse du foyer chez les Romains. Dans son petit temple sur un versant du Palatin brûlait un feu éternel sur lequel veillaient six vierges qui habitaient dans une maison spéciale, à côté du temple, dite l'atrium de Vesta. Le feu éternel dans le sanctuaire de Vesta symbolisait la prospérité romaine. Son extinction annonçait de grands malheurs et la vestale qui avait commis cette négligence, était flagellée à mort.

Vestinus : Atticus Vestinus, l'un des plus proches amis de Néron. En 65, il fut consul. Bien qu'il n'ait pas pris part à la conspiration de Pison, Néron le condamna à mort parce qu'il avait épousé son amante, la belle Statilia Mes-saline qui devint la troisième femme de Néron.

vestiplicae (lat.) : esclave habilleuse, experte en agencement des plis des robes, des toges.

vicus (lat.) : ruelle étroite, impasse.

Videant consules (lat.) : début de la formule par laquelle le sénat appelait les consuls à instaurer l'état d'exception.

vigiles : gardes, police dans la Rome antique.

Vindex : Caius Julius Vindex, descendant des rois d'Aquitaine, gouverneur de la Gaule à partir de 67. Il se souleva contre Néron en 68, soutenu par Galba, alors gouverneur d'Espagne. U avait compté sur l'adhésion à la rébellion du

gouverneur de la Haute-Germanie, Virginius Rufus, mais, la même année, celui-ci marcha contre les légions gauloises et les battit devant Besançon. Vindex, désespéré, se donna la mort.

Virginius : Aulus Virginius (Ve s. av. J.-C.), plébéien romain connu, centurion dans l'armée, père de Virginie, que le decemvir Appius Claudius voulut s'approprier. Ne parvenant pas à ses fins, Appius fit revendiquer la jeune fille comme esclave par un homme de paille auquel il l'adjugea. Pour soustraire sa fille au déshonneur, Virginius la poignarda en 449 av. J.-G sous les yeux du peuple. Cette mort tragique provoqua une révolte de l'armée et amena l'abolition du decemvirat

virgo magna (lat.) : la grande vierge, supérieure des vestales. Parmi d'autres privilèges, elle pouvait, lorsqu'on menait à côté d'elle un condamné, ordonner de lui laisser la vie et de lui redonner sa liberté.

Vitellius : Aulus Vitellius (15-69), patricien élevé à la cour de Tibère à Capri. Consul en 48, proconsul d'Afrique en 61 et 62. Après

la mort de Néron, Galba le nomma gouverneur de la Basse-Germanie où, au début de 69, les légions le proclamèrent empereur. Ayant vaincu son rival Othon, il fut cependant battu par les légions de Vespasien et assassiné par ses propres soldats (le 20 juillet 69). Paresseux, indolent, il se conciliait néanmoins les gens par sa bonhomie.

Vologèse : roi parthe de 51 à 78.

vomitoire : voie d'accès aux arènes.

X

Xénophane (VI^e s. av. J.-C.) : philosophe et poète grec, fondateur de l'école d'Élée (sud de l'Italie). Il combattit le polythéisme des Grecs, il proclamait la croyance en un seul dieu identifié à la nature (panthéisme), il mettait en doute la certitude de la connaissance humaine. Parménide d'Élée a renoué avec sa théorie.

Y

Yazygues ; tribu barbare du nord de la mer Noire.

Z

Zenon (vers 490-430 av. J.-C.) : disciple préféré de Parménide, il développa la théorie philosophique de son maître.

Xénon de Citium (vers 350-264 av. J.-C.) : fondateur vers 30 \$ av. J.-G à Athènes de l'école philosophique des stoïciens dont l'influence grandit plus tard. À Rome, les stoïciens furent des adversaires déclarés des abus et des cruautés des empereurs et subirent de ce fait des persécutions.

Zéthos : roi légendaire de Thèbes, fils de Zeus et d'Antiope, frère d'Amphion. Son épouse Aédon, jalouse de sa belle-sœur Niobé, mère de quatorze enfants, décida de tuer le fils aîné de celle-ci, mais, par méprise, elle tua son propre fils unique, Ityle. L'infortunée Aédon mourut de désespoir. Les dieux, pris de pitié pour elle, la transformèrent en rossignol.

LA LÉGENDE VEUT QUE SAINT PIERRE, au moment où il quitte Rome pour fuir les persécutions de Néron, rencontre le Christ, qui, à sa question « quo vadis, Domine ? » (où vas-tu, Seigneur ?) répond : « Puisque tu abandonnes mes brebis, je vais à Rome, pour qu'une fois

encore on me crucifie. » Henryk Sienkiewicz oppose dans Quo Vadis un empire païen, décadent mais plein de vie, à une communauté chrétienne primitive et vertueuse à l'époque des catacombes et des martyres. Une folie comme celle de l'empereur Néron ou un relativisme efféminé et un scepticisme comme ceux de l'élégant Pétrone étaient condamnés à l'anéantissement. L'ouvrage n'a rien perdu de ses valeurs artistiques, et ses admirateurs d'aujourd'hui, de cultures, de mœurs et de religions différentes, prouvent qu'il a une signification

universelle, vivante et claire.

Henryk Sienkiewicz (1846-1916) s'est taillé une renommée mondiale grâce à son chef-d'œuvre Quo vadis. Il obtint le prix Nobel en. 1905.

Traduit du polonais par Maria Cieszewska

« Il y a dans le paganisme une séduction, et dans cette époque une beauté d'horreur auxquelles le romancier était sensible, et Dieu merci. Pétrone, Vinicius, Néron même l'ont attiré : c'est pourquoi Henryk Sienkiewicz fait un roman humainement vrai, non une œuvre de propagande. Si des esprits chrétiens ont été touchés par le côté chrétien de son livre, et des esprits insensibles ou hostiles au christianisme touchés par ce côté païen, c'est parce qu'il a fait œuvre de bon romancier. »

H. de Montherlant

23 €/150,87 F ISBN : 2-283-01866-8 Diffusion Seuil

1

Scrupula (lat.) : *scrupulum* ou *scripulum*, petite pièce de monnaie qui équivalait au tiers d'un denar d'or, autrement dit d'un *aureus*. (Note de l'auteur.)

2

Pronuba (lat.) : matrone qui accompagnait la fiancée et l'instruisait de ses devoirs d'épouse. (Note de l'auteur.)

3

-

4

Du temps de l'Empire, la légion impériale comptait environ 6000 hommes. (Note de Fauteur.)

5

Tullianum : partie souterraine la plus basse de la prison, avec une seule ouverture dans le plafond. C'est là que Jugurtha mourut de faim. (Note de l'auteur.)

6

Festin pour les dieux : *sellistena* ou *letisteria*. (Note de l'auteur.)

7

Accompli ! : *Peractum est.* (Note de l'auteur.)

8

Non te peto, piscem peto. Quid me fugis, Galle ? (Note de l'auteur.)

9

La mort de Dédale : Dédale qui, selon d'autres légendes, avait réussi à voler de Crète en Sicile, périssait dans les amphithéâtres romains de la même manière qu'Icare (c'est-à-dire qu'il tombait à terre d'une hauteur considérable). (Note de l'auteur.)

10

Hic abdera (lat) : locution proverbiale qui signifie « Voici le plus sot des sots ». (Note de l'auteur.)

11

Thanatos : génie de la mort. (Note de l'auteur.)

12

Sic te diva potens... (lat.) : puissent la puissante déesse de Chypre et les frères d'Hélène, les étoiles brillantes et le père des vents te conduire... (Note de l'auteur.)

13

Le Pont du Triomphe : *Pons Triumpheis* (Note de l'auteur.)

1)

Soldats-volontaires : les habitants d'Italie avaient été, encore au temps d'Auguste, exemptés du service militaire, à la suite de quoi ce que l'on appelait la *Cohors italien*, stationnée habituellement en Asie, était composée de volontaires. Il en était de même avec la garde prétorienne où, lorsqu'elle ne comptait pas d'étrangers, servaient des volontaires. (*Note de l'auteur*) ↵